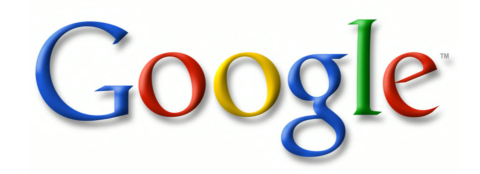
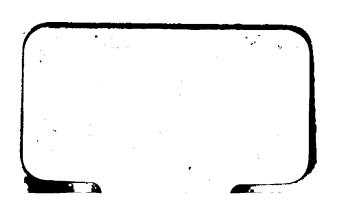








CONSTANTINOPLE

JÉRUSALEM

ET

ROME

CONSTANTINOPLE

JÉRUSALEM

ET

ROME

CONSTANTINOPLE
JÉRUSALEM
ET
ROME

PAR

L'ABBÉ PIERRE

CHANOINE HONORAIRE DE LA CATHÉDRALE ET AUMONIER DU LYCÉE IMPÉRIAL DE METZ

TOME DEUXIÈME

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860



CHAPITRE XXXVII

Le réveil. — La visite au Saint-Sépulcre. — L'église et le Tombeau. — Le fait de la Résurrection. — L'autel de la *Crucifixion*. — Le régime alimentaire en Palestine. — Repas frugal. — La porte *Sitti-Mariam* ou porte Saint-Etienne. — Les Turcs peuvent-ils concéder une mosquée au culte chrétien? — L'église *Sainte-Anne*. — Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem.

A mon premier réveil dans la Ville-Sainte, je m'acheminai vers le Saint-Sépulcre, en compagnie du P. Des Thévenins.

La maison provisoire qu'habite le consul de France, dans le quartier mahométan, touche à l'ancienne *Porte Judiciaire* par laquelle Jésus sortit pour marcher au supplice. *Extrà portam passus est*. Du jardin du consulat je pouvais voir les restes, enveloppés de nopals, de la colonne à laquelle on attachait les condamnations judiciaires et contre laquelle fut posée la sentence de mort prononcée par Pilate contre Jésus. A partir de cette porte, une ville nouvelle est venue se grouper autour du Calvaire, remplir les solitudes du Golgotha, et le dôme du Saint-Sépulcre la domine de toute sa majesté, comme pour en attester l'origine.

S'il est au monde un seuil qu'il n'est pas permis de franchir sans émotion, c'est bien celui-ci. Le rocher du Calvaire et le tombeau du Christ, enfermés dans le

même temple! est-il un lieu plus saint sur la terre? Qui ne lira, gravées ensemble sur ses murailles, la tendre piété de sainte Hélène, la foi vive des premiers fidèles, la vaillante ardeur des Croisés, les aspirations de tous les âges chrétiens? Ajoutez-y les profanations honteuses qu'il a tant de fois subies, qu'il endure encore aujourd'hui, et dont nulle intelligence humaine ne prévoit la fin, et vous comprendrez avec quelle joie, mélangée de respect et d'amertume, je fis mon entrée dans ce vénérable sanctuaire.

J'allai tout droit à ce rocher revêtu de marbre, qui forme une petite chapelle au-dessous de la grande coupole, et qui renferme le tombeau où fut déposé le corps sacré de mon Dieu. Après avoir traversé une petite grotte, qu'on appelle la *Chapelle de l'ange*, parce que au milieu se trouve la pierre sur laquelle l'ange était assis, on pénètre, par une porte très-basse, dans la partie la plus enfoncée du rocher, là où avait été taillé le précieux Tombeau. Je me prosternai devant cette petite plate-forme qui sert d'autel, et une joie mêlée de terreur s'empara de moi quand je baisai enfin ce premier de tous les sépulcres, gage de notre résurrection future, comme il a été celui de notre rédemption. Un frisson d'effroi me parcourut tous les membres et se termina par d'abondantes larmes.

J'étais agenouillé au centre du monde chrétien, et je touchai du doigt le point fondamental et central de tous les dogmes de notre croyance. C'est d'ici que sont partis les *témoins* de cette résurrection, les *martyrs* de ce grand événement. Jésus-Christ est-il Dieu, et comment a-t-il donné au monde la preuve de sa divinité? Tout le symbole chrétien est là; c'est ici que repose la pierre angulaire, la pierre qui est le Christ. C'est ici que se fait le partage entre les enfants de Dieu et les enfants des hommes. Tandis que le fidèle accourt se ranger avec amour sous l'étendard de Jésus ressuscité, pour vivre, mourir et ressusciter avec lui; tandis qu'il le reconnaît

pour son Dieu; l'impie se révolte et contre la résurrection du Christ et contre le témoignage de sa divinité, aspirant à une vie matérielle dans laquelle il n'y a pas de Christ, à une vie en dehors des dogmes chrétiens, en dehors surtout du premier de tous ces dogmes.

« Et pourtant, a dit Jésus, cette génération méchante n'aura pas d'autre preuve de ma divinité. Comme Jonas est resté trois jours dans le ventre d'un monstre marin, ainsi le Fils de l'homme ressuscitera le troisième jour. » O alternative étonnante! Ou cet homme extraordinaire sera vraiment le Fils de Dieu, ou il ne sera, comme Mahomet, qu'un imposteur; et c'est un fait simple, comme le plus irrévocable de tous les faits, qui va le démontrer; un fait contre lequel tous ses ennemis se sont inscrits à l'avance, contre lequel ils ont pris toutes les précautions de la prudence humaine; un fait le plus impossible de tous les faits; un fait le plus avéré, le plus constaté de tous.

O merveilleux Tombeau! ô sépulcre glorieux! loin d'ici la corruption et les images vulgaires de la mort qui n'a pu garder ce premier-né dans son linceul. *Non est hic! Il n'est pas ici!* Telle est la parole authentique gravée par l'ange sur les murs de ce rocher, au moment où il annonce cette victoire remportée sur la mort, et le suprême rendez-vous qui aura lieu dans la Galilée, entre le maître et les disciples. En vain l'astuce des Pharisiens et la malice des Juifs voudront démentir un tel fait: c'est dans Jérusalem même qu'il sera vu, publié par des témoins convaincus, et accepté par ceux-là même qui ont condamné la victime à expirer sur le Golgotha. En vain on imposera silence à leur conviction: ils apprendront au monde ce que vaut la liberté de la conscience et de la foi, en proclamant cette simple parole: « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Il n'est point de langage sur la terre qui échappe à la publication de cette merveille, comme on le voit au jour de la Pentecôte. La noble et simple déposition de ces

témoins, de ces *martyrs*, comme on les appelle, confond les assassins eux-mêmes du Fils de Dieu, et huit mille d'entre les Juifs, se soumettant à la loi du baptême et de la pénitence, vont fonder à Jérusalem même le noyau de cette église catholique qui, à bien plus juste titre, remplacera la synagogue. Et si, pour gage de la sincérité de leur parole, vous demandez à ces nombreux témoins leur sang et leur vie, ils vous donneront cette garantie avec empressement, avec amour, et le monde *sera bien obligé de croire à des témoins qui se laissent égorger.*

Voilà ce dogme de la Résurrection du Christ; voilà ses martyrs. C'est d'ici qu'est partie la prédication impossible d'un événement plus incroyable encore. Et pourtant la conviction de ce fait incroyable a si bien gagné le monde et a si bien triomphé de l'erreur, que cette Résurrection est le premier de tous les dogmes chrétiens, et que l'exemple de ces premiers *martyrs* a enfanté d'autres *témoins*, qui aussi ont aimé Jésus, assez pour lui donner leur vie.

Au sortir de cette contemplation, je montai lentement les degrés du Calvaire. J'allai droit à l'autel de la *Crucifixion*, élevé sur la plate-forme du rocher du Golgotha, au lieu même ou Jésus fut étendu et cloué sur la croix. Tout était prêt pour la célébration du sacrifice de l'autel, et je commençai aussitôt la sainte messe. Offrir les saints mystères sur le lieu même où a été couchée la croix de Jésus, sur le roc même où les membres palpitants de l'auguste victime ont été déchirés, où ont retenti sur le fer et sur le bois les coups du marteau *déicide*, où le sang le plus pur a coulé à grands flots!... Oh! qui dira jamais le saisissement qui épouvante le prêtre, l'effroi qui s'empare de son âme! Puissé-je garder jusqu'à mon dernier soupir l'horreur qu'un seul instant de ce sacrifice m'a inspiré à tout jamais pour le péché!...

Je ne m'arrêterai point cette fois à donner une idée

de ce vaste et extraordinaire monument qu'on appelle l'église du Saint-Sépulcre. Comme je dois y revenir au moins une fois par jour, j'en ferai la description en un moment plus favorable. Il me tarde de retourner près de Son Excellence le Consul, qui doit me faire visiter l'église Sainte-Anne et me conduire auprès de Mgr Valerga, le patriarche, afin de m'acquitter au plus vite de ma mission.

Depuis mon heureux séjour chez M. de Lesseps, je n'avais pu déjeuner avec autre chose qu'avec une tasse de café noir, et un tel régime, de tous le meilleur, pouvait bien passer pour un jeûne continuel. La nourriture en Palestine est un régime à peine croyable, et bien des voyageurs lui doivent d'avoir succombé à leurs fatigues. On ne trouve de viande nulle part, excepté dans quelques centres de population, tels que Jérusalem et Naplouse, où l'on peut, à grand renfort d'argent ou de protection, rencontrer un peu de volaille, un peu de mouton, toujours préparés avec du riz. Le pays ne produit aucun légume. On voit souvent des hommes et des enfants croquer à belles dents les grains d'un énorme épi de maïs, qui fait leur seule nourriture. Ce qu'on nomme pain n'est réellement pas digne de ce nom. Quand on a broyé quelques-uns de ces épis à la main et entre deux pierres, on en fait des galettes destinées à cuire au four là où on possède une construction qui ressemble à quelque chose de cette nature. Comme tout combustible est inconnu dans ces malheureuses régions, le four ne peut être chauffé qu'à l'aide de certains *algols* ou *laissers* de chèvre que le soleil a desséchés. En sortant de ces fours le pain a toujours une odeur empruntée au combustible. On comprendra donc que, en rentrant chez M. de Barrère, je ne fus point insensible à un déjeuner composé de pain véritable et de lait de chèvre. Ce frugal repas, dont j'étais privé depuis si longtemps, était destiné sans doute à me punir du dédain coupable que m'avait jadis inspiré ce liquide pastoral, durant mon

séjour dans les montagnes de la Suisse. Ainsi reposé et restauré, je sortis en compagnie du Consul et précédé de ses cawas. Nous suivîmes le chemin qui conduit à la porte Sitti-Mariam ou porte Saint-Etienne, près de laquelle se trouve l'église Sainte-Anne.

Ce petit édifice, situé près du Temple, dans la partie nord-est de Jérusalem, n'a aucune apparence qui attire les regards du voyageur. Ce n'est ni un monument, ni une ruine. Il n'est séparé du tombeau de la sainte Vierge et du lieu où saint Étienne, premier martyr, fut lapidé, que par le mur d'enceinte actuel et par la porte que je viens de nommer, à laquelle on a donné ce double nom de *Saint-Etienne* ou de *Sitti-Mariam*, à cause de ces deux lieux vénérés auxquels elle conduit. C'est aujourd'hui la dernière construction de la ville dans cet angle solitaire de Jérusalem.

Après la conquête de Saladin, les musulmans en ont fait un lieu saint et un lieu de prière; mais ils n'y ont point élevé de minaret, et ils lui ont laissé sa forme extérieure d'église chrétienne, se contentant de placer sur son portail une inscription qui rappelle leur prise de possession. Elle ressemble aujourd'hui à une église de village, pauvre et abandonnée.

Si les musulmans en eussent fait un wadouf ou mosquée, s'ils y eussent placé un minaret pour y appeler les fidèles à la prière, on m'a bien assuré, et à Constantinople et à Jérusalem, qu'on n'eût jamais osé reprendre ce lieu pour le donner aux chrétiens. On prétend que la cession d'une mosquée ne pourrait se faire qu'après l'extermination de tous les vrais mahométans.

A quoi donc a servi l'or et le sang de la France?

Il est à regretter que nos diplomates n'aient pas osé persuader aux ministres du sultan que l'église de Justinien, la mosquée de Sainte-Sophie, à Constantinople, était le seul monument digne, par sa magnificence et par son origine, de reconnaître le généreux appui de la France. Ma conviction est que, dans ce moment-là, les

fanatiques eussent murmuré, mais en silence, et qu'on n'eût pas exterminé les chrétiens. Espérons que cette généreuse concession viendra plus tard et que les vaincus ne seront pas servis avant nous.

Le Gouvernement français a déjà pris la résolution d'envoyer un de ses architectes pour aviser aux réparations ou à la forme nouvelle qu'il sera convenable de donner à Sainte-Anne. Il convient d'en faire un souvenir digne de la pensée du sultan et de sa reconnaissance, digne de S. M. l'Empereur des Français à qui on vient de restituer ce monument, et il est désirable surtout de le rendre utile aux chrétiens, à Mgr le patriarche latin, par exemple, dont la demeure, dans la ville sainte, est trop modeste pour un prince de la grande Eglise catholique.

Cette église de Sainte-Anne, de si pauvre apparence, est pourtant belle dans sa simplicité, et il est fort à désirer qu'en la restaurant on lui laisse son caractère. Sa forme extérieure est un carré long divisé en trois nefs d'égale longueur et terminé par un transept correspondant à trois absides polygonales qui s'appuient directement sur ce transept.

La nef centrale est beaucoup plus haute que les deux autres et éclairée par une série de petites fenêtres placées dans l'axe de chaque travée. La clef de voûte des grands arcs se trouve à 13 mètres au-dessus du sol; les arcades des bas-côtés ont 7 mètres 50 de haut. La longueur de l'église est de 34 mètres et sa largeur de 19 mètres 50; la largeur de la nef principale est de 8 mètres 50. Le niveau de l'église s'élève à mesure que l'on s'avance vers l'Orient; le transept est de 0 mètre 75 plus haut que le reste de l'édifice, et il y a de plus encore une marche pour arriver du transept dans le chœur.

Au point d'intersection de la croix s'élève une coupole sur pendentifs, supportée par quatre grands arcs égaux. Trois piliers de chaque côté séparent la nef principale des deux autres. Les piliers sont rectangulaires; leurs

bases sont attiques; les chapiteaux sont à peu près nuls. Les arcs sont en ogive large et presque en plein cintre; le centre est très-rapproché et situé à la hauteur de la naissance des deux courbures.

On ne voit à l'extérieur ni toits, ni pignons; une terrasse recouvre chacune des trois nefs. Le portail, délicieux dans ses détails, à part l'inscription qui rappelle la conquête de Saladin, est situé à l'Occident.

Durant le royaume de Jérusalem, les Croisés, en bâtissant cette église, placèrent le transept au-dessus d'une crypte ou grotte naturelle, attenant autrefois à l'habitation des saints Joachim et Anne, parents de la sainte Vierge, au lieu même où les premiers chrétiens avaient déjà élevé une chapelle en son honneur. On voit encore dans la grotte deux petites absides qui ont servi d'autel, et on y a encore remarqué, au temps où ces lieux furent visités par le P. Nau et par Quaresmius, les restes des peintures et des dorures qui en faisaient jadis l'ornement.

De cette église nous montâmes au sud de la ville, offrir nos respectueux hommages à Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem. Quand nous fûmes en sa présence, je reconnus la vérité de tout ce qui m'avait été dit à l'avance de son extérieur vénérable et imposant; de sa gravité, rehaussée plutôt qu'affaiblie par les apparences d'un âge presque trop jeune encore; de la dignité de son maintien, relevée par une barbe touffue qui descend jusqu'à la ceinture et couvre toute la poitrine; de sa taille élevée; de ses manières affables et gracieuses; toutes qualités singulièrement appréciées chez ces populations arabes qui l'ont surnommé le *Père de la Barbe*. Il me fit un accueil gracieux mais presque froid; me parla de la donation tant désirée jusque-là de *Sainte-Anne* et de l'estime qu'il avait pour M. Thouvenel qui venait de lui rendre un si grand service et à qui il envoyait, en reconnaissance, la décoration du Saint-Sépulcre.

Puisque je suis amené à parler ici de la gracieuse donation de la France aux catholiques de Jérusalem et du vénérable prélat à qui elle doit être confiée, je crois que la vérité m'impose en ce moment un devoir. L'éloge que j'ai toujours entendu faire des sentiments *très-dévoués à la France* de Mgr le patriarche, et l'exagération qu'on a souvent mise à les vanter en ma présence, m'imposent, je crois, la rigoureuse obligation de dire ici ce que j'ai appris de ces sentiments, ce que les circonstances m'ont fait connaître.

Je fus loin de trouver Mgr Valerga aussi reconnaissant envers la France qu'on avait bien voulu me le dire. Il ne vit d'abord dans cette donation que des difficultés se rattachant à une telle largesse, et provenant, soit de l'exiguité de ses ressources en face des dépenses que toutes les constructions projetées allaient nécessiter, soit des exigences probables d'un propriétaire voisin, soit des grandes richesses des Grecs; et la plus simple de ces trois appréhensions lui présentait cette donation moins comme un avantage que comme un embarras. Mon cœur se serrait déjà dans la crainte ou dans la prévision qu'il ne vînt à refuser un don si ardemment désiré par tous les catholiques, et je me demandai si, venu d'une autre main, il lui eût été plus agréable.

Alors je me rappelai qu'étant au mont Carmel, nous avions appris, M. de Lesseps et moi, de la bouche même du supérieur des religieux, qui cherchait à justifier la décision que je vais dire par les raisonnements les plus étranges, que Mgr Valerga avait interdit le *Domine salvum*, c'est-à-dire la prière publique pour S. M. l'Empereur des Français. L'indignation de M. le Consul avait été si grande, qu'il s'était transporté aussitôt dans la cellule du religieux chargé de la paroisse de Caïffa, pour recueillir l'aveu de cette interdiction de sa propre bouche. Quoiqu'il fût bien malade et dans un état voisin de la mort, ce bon religieux nous avoua que, en présence des décisions de Rome, qui déclare toujours la France seule

protectrice des Lieux-Saints, cette interdiction, qui n'était que trop réelle, pesait sur lui comme un remords. Sa conscience semblait comme soulagée, après nous avoir fait une telle révélation, au moment même de paraître devant Dieu. Or, cette décision de Mgr le patriarche, loin d'être révoquée depuis, a été plus rigoureusement maintenue.

Plus tard je ne pus me défendre de joindre à tout ceci ce que je vins à apprendre de la construction de l'église de Beit-Djala, que je ne devais visiter que lors de mon passage à Beethlehem. En élevant ce monument, Mgr le patriarche, oubliant que la France avait contribué de son autorité et de son argent à vaincre les difficultés assez grandes que l'érection de cette église avait soulevées, et à Rome et à Constantinople, plaça ses propres armes sur les reliefs ou ornements tant extérieurs qu'intérieurs de ce nouveau temple, et ne songea à y laisser nulle part aucun souvenir, aucune trace des bienfaits de la France. Et quand on jugea utile de réclamer et de faire remarquer cet oubli, en demandant au moins une chapelle pour le saint roi de France qui avait rendu le dernier soupir en vue de la Palestine, sans pouvoir la délivrer, on ne trouva, pour y placer cet autel à saint Louis, que le lieu le plus reculé et le moins honorable de tout l'édifice.

Le silence seul pouvait me convenir. J'étais Français, mais simple prêtre; je n'avais aucun caractère officiel; je ne pouvais qu'écouter et garder mes pensées; il eut été inconvenant de paraître avoir des conseils à donner, et j'avais encore moins la désagréable mission de faire des reproches.

J'ai déjà dit combien les nations catholiques s'empressent de se faire remarquer en Palestine par leurs dons et leurs présents, tandis que la France semble se contenter de ses vieux souvenirs. Peut-être, malgré son esprit élevé, le patriarche lui-même est-il un peu impressionné par cet abandon et a-t-il plus de confiance

dans la propagande de Rome ou dans la protection de l'Autriche que dans l'intervention de la France. Je laissai donc parler le consul, et je ne m'entretins avec Mgr Valerga que de ses projets sur le nouveau sanctuaire dont j'avais eu l'honneur de lui apporter la concession, projets que je vais dire et qui, pour le moment, paraissaient plaire à Mgr le patriarche.

CHAPITRE XXXVIII.

Projets. — Croyance universelle affirmée par le patriarche. — Double dignité du sanctuaire de *Sainte-Anne*. — La vengeance de Dieu et les ruines de l'Akra. — La demeure de Joachim et d'Anne. — Le respect des musulmans. — Témoignages. — Saint-Jean-Damascène. — Arculphe, évêque français. — Anthoyne Regnault. — Souvenirs et impressions. — La France gardienne et dépositaire du sanctuaire de *Sainte-Anne*, à Jérusalem.

Sans connaître les projets de la France, qui depuis a consacré des sommes assez importantes à *Sainte-Anne*, et sans prévoir sans doute l'accueil qui pourrait être fait plus tard, à certaines prétentions encore inconnues, Mgr Valerga m'annonça que son dessein était de quitter la maison dans laquelle il était installé pour le moment, et de la donner à l'hôpital français tenu par les sœurs de Saint-Joseph, lequel était dans les conditions les plus défavorables. Il ajouta qu'il prendrait *Sainte-Anne* pour y établir son patriarchat et son séminaire, et qu'il entourerait cet édifice des constructions nécessaires, afin d'avoir ainsi sous la main tout son personnel autour de son église. Tels étaient alors les simples projets que la donation de *Sainte-Anne* avait éveillés dès son arrivée à Jérusalem, mais que plusieurs circonstances sont venues modifier depuis.

Au sujet des traditions concernant le sanctuaire de Sainte-Anne, Mgr le patriarche me donna l'assurance

de cette naissance, dans une liturgie isolée et particulière; voici des témoignages dont chacun reconnaîtra la grave importance.

Saint Jean-Damascène sera, de l'aveu de tous, une autorité compétente en cette matière. Il naquit d'une famille noble, à Damas, sur la fin du septième siècle. Ses talents l'élevèrent aux premières places, et il devint gouverneur de Damas. Pour éviter la persécution des Iconoclastes et satisfaire son goût pour la prière, le travail et la solitude, il renonça aux dignités et aux grandeurs de la terre, et se retira dans la *laure* ou monastère de Saint-Saba, près de Jérusalem, qu'il édifia par son humilité, son savoir et ses vertus. Il parcourut la Palestine, soutenant le courage des fidèles persécutés par les Iconoclastes, osant même braver jusque dans Constantinople la puissance de Constantin-Copronyme, qui prêtait son appui aux ennemis de l'Eglise. Ses doctes et courageux écrits sont considérés comme une des grandes richesses de l'Eglise. Ce saint docteur mourut dans son humble cellule, après avoir vécu près d'un siècle dans les lieux mêmes et au milieu des croyances dont nous parlons. Or, voici ce qu'il dit de cette maison de sainte Anne, et comment l'Eglise elle-même a reconnu la grave authenticité de cette assertion, dans l'office de la Présentation de la bienheureuse Vierge Marie, au 21 novembre, donnant ainsi à la parole de ce docteur un retentissement qui dure encore, une autorité acceptée dans la liturgie du monde entier.

Après avoir comparé la maternité de sainte Anne à celle de la Mère de Samuel, et montré comment le nom d'*Anne* signifie *grâce*, tandis que celui de *Marie* signifie *reine et maîtresse*, il ajoute : « Elle est bien en effet la Reine de toutes les choses créées puisqu'elle est devenue la Mère de Dieu. *Elle vient au monde dans la maison de la piscine probatique de Joachim, et de là elle est conduite dans le Temple:* ainsi plantée dans la maison du Seigneur, et fortifiée par l'Esprit-Saint, comme l'oli-

vier le plus chargé de fruits, elle devient le sanctuaire de toutes les vertus... »

Comme je l'ai déjà dit à l'occasion de Saffouri, les augustes parents de cette fille des anciens rois de Juda avaient possédé successivement ou avaient eu simultanément dans la Judée plusieurs demeures. Celle de *Sainte-Anne*, voisine du Temple de Jérusalem, ne pouvait pas être désignée d'une manière plus précise et par une autorité plus compétente. Cette piscine *Bethsaïda* ou *probatique*, ainsi nommée parce qu'on y lavait les brebis avant leur admission à l'autel des sacrifices, était située à l'angle nord-est du temple et est bien connue de tous. C'est à cette extrémité du temple que se trouvent entassées aujourd'hui les ruines du palais de Pilate, de la forteresse Antonia et de tout ce que les Romains avaient construit en ce lieu pour dominer de là, et dans la ville et dans le Temple, les séditions si fréquentes du peuple juif. L'évangéliste saint Jean (ch. v) nous apprend que cette piscine avait cinq portiques, sous lesquels attendaient toujours une grande quantité de malades, jusqu'à ce que l'ange vînt agiter l'eau qui devait les guérir, et qu'elle était située près de la porte des brebis. Ainsi la fontaine était à la porte du Temple, et la maison de Joachim, toujours au nord, touchait à cette fontaine; de là le nom qu'elle portait, que tous connaissaient, qui n'est applicable à aucune autre demeure et que lui donna saint Jean Damascène.

Comme pour vérifier encore davantage la parole de ce saint docteur nous montrant la Vierge, Mère de Douleurs, conduite au Temple dès le premier jour, telle qu'une brebis destinée au sacrifice, image sanglante appliquée aussi à Jésus, la tradition populaire appelle encore aujourd'hui *fontaine de la Vierge* la première source que l'on rencontre près de là, en descendant la vallée de Josaphat, et croit que la Vierge, consacrée au Temple dès son enfance, s'y rendait fréquemment pour laver le linge destiné aux sacrifices.

Ce même docteur répète et confirme cette assertion, à l'occasion d'une autre fête de la Vierge, celle de sa glorieuse Nativité. Il s'écrie : « *Salve sis*, *Probatica, sanctum Reginæ domicilium! Je vous salue, maison Probatique*, *sainte demeure de notre Reine!* (De Nat. Virg.)

Ainsi le répètent et le confirment d'âge en âge Guillaume de Tyr (lib. II, c. 1); Jacques de Vitry (c. 58); sainte Brigitte, au livre V de ses révélations ; Quaresme (tome II, p. 104); les Bollandistes; la sœur Emmerich (XVI, p. 214), etc.

Arculphe, évêque français, qui avait visité les Lieux-Saints vers la fin du septième siècle et qui fit écrire la relation de son voyage par saint Adaman, abbé de Saint-Colomban, nous dit qu'on montrait, au nord de la porte Sainte-Etienne, *la maison où était née la sainte Vierge*, et qu'il y avait là un monastère placé sous l'invocation de *sainte Anne.*

Si, dès les premiers siècles et après l'élan de ferveur inspiré par sainte Héléne, sainte Mélanie, saint Jérôme, sainte Paule et tant d'autres, nous trouvons cette tradition établie dans les Lieux-Saints, nous allons voir qu'entre les croisades et nous elle est loin de faire défaut au souvenir et à la piété des fidèles.

L'an 1548, Anthoyne Regnault, bourgeois de Paris, alla visiter les Lieux-Saints, et, dans un livre imprimé à Lyon en 1573, il nous donne le récit le plus détaillé de son voyage. Il rapporte jusqu'au texte des prières qu'on lui a fait réciter dans chacun des sanctuaires qu'il a visités, et jusqu'au nombre des jours d'indulgence que l'Eglise y avait attachés. A l'occasion de la maison de *Sainte-Anne*, voici ce qu'il nous écrit à la page 95 de son ouvrage, généralement estimé et connu sous le nom de *Bourgeois de Paris :*

« Puis descendant à la grand'rue, qui va à la porte Sainct Estienne, sont les maisons de Pilate et Hérode,

entre lesquelles y a deux fenestres, et une petite devant un arc de pierre, que fut le lieu où Pilate monstra nostre Seigneur Jesus Christ aux Juifs, disant: *Ecce homo.*

» Ensuivant fûmes en la maison de saincte Anne, et s. Joachin, où les Sarrasins ont une mosquée, c'est à dire Eglise...

» En ladite maison de saincte Anne fumes au lieu où elle accoucha de la Vierge Marie, il y convient descendre avec grand peine. En ce lieu les Mahometistes ont de coustume nous faire payer à chacun deux medins. En ladite maison y a assez beau iardin, qui est ioignant par derrière sur les murailles de la ville, près la porte sainct Estienne...

» En ceste maison de saincte Anne, y a sept ans et sept quarentaines de pardon, où l'on a de coustume dire ce qui s'ensuit.

» *Gloriosæ Virginis Maria nativitatis locum devotissimè visitemus* (visitons avec un très-grand respect le lieu de la naissance de la glorieuse Vierge Marie), *quæ et genitricis dignitatem obtinuit, et virginalem pudicitiam non amisit.*

» Versus.

» *Hic nata est* (ici est née) sancta Dei genitrix Virgo.

» Responsorium.

» Cujus vita inclita cunctas illustrat Ecclesias.

» Oremus.

» *Famulorum tuorum, quæsumus Domine, delictis ignosce, ut qui tibi placere de actibus nostris non vale-*

mus, Genitricis Filii tui Domini nostri Jesu Christi, *QUÆ HIC NATA EST* (qui est née ici) *intercessione salvemur. Per eundem...*

» Nous partant de la dite maison saincte Anne, allames près le temple de Salomon... Aux parois dudict Temple y a force painctures, et sumptuositez, où les Sarrasins ne veulent souffrir entrer les chrétiens dans icelluy. A la porte duquel lors y avait gardes, qui dirent à nostre trucheman si y voulions entrer, convenait se faire mahometiste, à raison de quoy ne osames en approcher, que d'un ject de pierre, faict bon voir l'aire (1), et l'allée d'alentour dudict Temple, qui est carrée, ayant en longueur et largeur plus qu'un dart ne se peut tirer. Le tout est paué de marbre blanc, près d'icelluy Temple a une place en forme de Iardin, ou avons veu force figuiers, orangiers et grenadiers.

» Nous departis dudict lieu allames en la Piscine probatique que les Hébrieux appellent Bethsade faicte en façon d'un viuier carré, alentour de laquelle y a encores force porticulles faictes en la façon d'entrée de portes. Audict lieu pour lors n'avait point d'eau. »

Il est impossible de donner une description plus minutieuse, une idée plus exacte des lieux, et d'y ajouter en même temps une autorité plus grave, puisque c'est l'Eglise elle-même, seule dispensatrice du trésor de ses indulgences, qui a autorisé la composition et la récitation de telles prières. On sait aussi quelle importance

(1) On ne pouvait s'approcher de trop près, pour contempler cette aire bonne à voir, sans courir le risque d'être massacré par les fanatiques qui ne voulaient pas laisser profaner, même du regard, le plus vénéré de leurs sanctuaires. Je dirai bientôt comment il m'arriva d'y pénétrer.

l'Eglise attachait alors à ces pèlerinages, et le même voyageur nous apprend encore, avec le même soin et les mêmes détails, de quelles autorisations et permissions il dut se pourvoir pour arriver à Jérusalem. On réglait alors jusqu'au nombre de jours que chaque pèlerin devait passer dans les sanctuaires de la Judée et de la Galilée. Le témoignage d'Antoine Regnault a donc une grande valeur par lui-même, en dehors même de la série des témoignages qu'il vient confirmer; et il prend des proportions plus grandes si nous le réunissons à tous ceux qui le précèdent et que nous venons de dire; il nous fait voir la tradition, non interrompue jusqu'à nous, d'un fait intéressant, historique, cher à tous les âges chrétiens et d'un charme tout particulier aujourd'hui.

Un chrétien ne peut donc pas fouler sans émotion le lieu qui a vu naître la Vierge, Mère du Sauveur, et chacun comprendra la douce joie que j'éprouvai en me trouvant, quoique si indigne, chargé d'un tel message. Puisse le monde chrétien, si dévoué à Marie et à son culte, oublier tout ressentiment pour se réjouir avec la France à la pensée de cet événement, de ce nouvel hommage rendu à la Reine du ciel, dans la demeure de ses parents bien-aimés! Qui verra sans émotion le berceau de cette nouvelle Eve, le jardin enclos de cette tige de Jessé? Qui n'aimera les lieux si chers à cette sainte enfance, cette demeure que l'Esprit-Saint visita tant de fois et dans laquelle le ciel contemplait avec amour sa Reine future, Celle qu'il avait ornée de tant de vertus, Celle qui devait un jour faire sa glorieuse parure?

C'est ici, à l'entrée de la *Voie douloureuse*, à côté de la pierre des holocaustes, qu'est née la Mère du Sauveur des hommes, celle que Dieu avait choisie de toute éternité pour l'associer au sanglant mystère de la Rédemption, pour la placer au pied de l'arbre eucharistique du sang et de la vie, sur le Calvaire. Ainsi le paradis

terrestre avait vu la première Eve, faible et coupable, debout au pied de l'arbre du serpent et de la mort.

C'est sur la terre des prophètes et au pied du trône de David qu'apparaît, après quatre mille ans d'attente, la femme nouvelle qui devait écraser de son talon la tête du serpent infernal. C'est ici qu'ont dû retentir, à la naissance de cette Vierge des vierges, des voix d'anges et des cantiques célestes, semblables à ceux qui chantèrent à Bethléem : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre à tous les hommes de bonne volonté ! »

En proclamant dans le monde entier, avec tant de bonheur et de retentissement, le dogme de l'Immaculée-Conception, le père commun de tous les fidèles, Pie IX, nom glorieux et doux à la fois, appelle ICI, dans ce sanctuaire de *Sainte-Anne*, les présents, les respects, les hommages et l'amour des chrétiens de toute la terre.

Portés par les flots de la mer sur les rivages de la Palestine, comme aux plus beaux jours de la foi, les heureux enfants de Marie viendront avec empressement de toutes parts ; leur joie sera grande autant que la mienne à la pensée de voir Jérusalem : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus ;* ils monteront jusqu'au sanctuaire de Marie, et on reconnaîtra les disciples du Christ à leur amour pour sa sainte Mère ; *illùc enim ascenderunt tribus, tribus Domini ;* ils contempleront l'alliance de Jésus, Sauveur des hommes, avec la fille des rois ; *sedes super domum David ;* ils verront un gage de salut pour le monde racheté, une espérance à l'appui de toutes les autres espérances dans le décret de Dieu qui fait sortir de la poussière et de l'opprobre ce précieux sanctuaire de l'Immaculée-Conception, au moment même où ce dogme, l'amour, l'espérance et la consolation de la terre, vient de sortir, comme un trésor longtemps caché, de la poussière glorieuse et féconde des siècles chrétiens, pour ranimer la foi et la piété des fidèles.

Que la France chrétienne se réjouisse donc, avec une humble et douce confiance, de ce regard de miséricorde que la Reine des cieux a laissé tomber sur elle et qui vient la consoler et la rassurer après tant d'épreuves et de combats. Sa piété filiale, son tendre dévouement au culte de la Mère de Dieu en ont fait la nation chérie de l'Eglise et lui ont mérité ce grand honneur que je viens de dire. Et voilà qu'à l'heure même où j'écris ces lignes, cette France catholique, que l'impiété méconnaît et calomnie, contemple avec admiration et reconnaissance le prince qui l'a relevée de ses ruines et a replacé sur son front sa double couronne de nation chrétienne et valeureuse, agenouillé, avec sa pieuse et noble compagne, au sanctuaire de *Sainte-Anne d'Auray*, implorant, par l'intercession de la mère de Celle qui donna Jésus-Christ au monde, la force et la sagesse nécessaires pour faire et assurer le bonheur de la France.

En remettant ce sanctuaire de la Nativité et de l'Immaculée-Conception aux mains de la France, dans la personne de son ambassadeur M. Thouvenel, le sultan n'a songé qu'à payer une dette sacrée à la noble et généreuse nation dont la vaillante épée a placé et maintenu son drapeau immortel et chrétien sur les murs de Sébastopol. Mais Celle qui a choisi le jour anniversaire de sa naissance (le 8 septembre 1855) pour faire un miracle en notre faveur (1), pour nous donner la victoire, après tant d'épreuves et de combats, a regardé du haut des cieux tous ces peuples de la terre rachetés par le sang de son divin Fils, et elle a voulu remettre entre les mains de sa nation bien-aimée le plus chéri de tous ses autels et de tous ses sanctuaires, en récompense de sa foi et de son amour.

C'est donc à la France, gardienne d'un sanctuaire si

(1) J'ai entendu dire à des officiers supérieurs d'une grande valeur et d'un incontestable mérite, que la prise de Malakoff était un fait en dehors des prévisions humaines, et qu'on s'était trouvé en possession de la victoire au moment où tout semblait, sinon désespéré, au moins fort compromis.

cher au cœur de la Reine des vierges, qu'il appartient de se réjouir en ce jour glorieux du 8 septembre, à cette fête solennelle de la naissance de Marie et de chanter avec plus de bonheur encore : *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo! (Votre naissance, ô Vierge-Mère de Dieu, a répandu dans le monde entier la plus grande de toutes les joies!)* Oh! qu'il nous soit donné d'entrevoir, dans ce don merveilleux de la puissante Vierge-Mère, un nouveau gage de cette force qui écrase toutes les hérésies, la cessation prochaine du schisme oriental qui désole l'Eglise, et la fin des humiliations de Jérusalem!! *Fiat pax in virtute tuâ!*

CHAPITRE XXXIX.

Visite à l'hôpital Saint-Joseph. — Antoine. — École de jeunes filles arabes. — La femme et l'Église. — Obstacles et résultats. — Une petite fille de neuf ans. — Le cantique et la rose de Jéricho. — Visite aux religieux franciscains. — Leur demeure et la *Casa nova*. — Garde d'honneur au tombeau du Christ. — Origine des franciscains en Terre-Sainte. — Leur possession des Lieux-Saints dès les treizième et quatorzième siècles. — Les droits que donne le martyre.

Au sortir du patriarchat, je visitai l'hôpital des sœurs de Saint-Joseph, fondé et dirigé, depuis 1848, par la supérieure Emilie, venue de Marseille ainsi que ses compagnes, et toutes bien dignes de faire respecter le nom français. Mais, hélas! en petit nombre et pauvrement installées dans un ramassis de masures orientales, encombrées de toutes les misères qu'enfantent, et chez les Arabes et chez les chrétiens, l'ignorance, la saleté et les mœurs du pays, le bien qu'elles peuvent faire est encore trop restreint. On ne saurait trouver dans cette bizarre demeure, dans cette mosaïque de chambrettes, deux pièces au même niveau. Dans une chambre reculée j'allai visiter mon pauvre Antoine. Il avait fallu lui faire l'amputation du doigt, et il l'avait supportée avec un grand courage; tout d'ailleurs annonçait une guérison prochaine.

Ce pauvre drogman m'avoua qu'il lui avait fallu tous

ses sentiments chrétiens pour ne point s'affliger outre mesure d'une telle opération. En effet, tout le courage religieux que sa nature arabe avait puisé dans son éducation d'Antoura lui était indispensable pour supporter une telle mutilation, dans un tel moment et à son âge, appelé qu'il était à offrir sur le Calvaire ce petit sacrifice qui allait en demander bien d'autres, tant par l'inaction qui lui était forcément imposée dans la ville sainte, que par le retard que des soins aussi impérieux et aussi suivis allaient apporter à son retour dans son pays. Il me rassura sur son sort le mieux qu'il put, m'affirmant qu'il était l'objet des soins les plus charitables et les plus intelligents. Combien j'eusse été heureux d'avoir à lui offrir quelques ressources. M. le consul, témoin de mes regrets, me promit de s'intéresser à Antoine tout le temps de son séjour à l'hôpital, et de l'aider autant qu'il le pourrait quand le moment serait venu de le renvoyer dans son pays.

Mais ce n'est point aux secours à donner aux malades que se bornent les soins charitables de ces pauvres religieuses, les efforts de ces pieuses femmes. J'allai, au sortir de là, visiter une école de jeunes filles arabes, dirigée par ces mêmes sœurs de Marseille, dans un autre local mieux approprié et un peu plus convenable. Tout y respirait l'ordre, le travail, la propreté. Des enfants de l'âge le plus tendre s'y trouvaient associés à de jeunes filles de douze à quatorze ans, catholiques pour la plupart, mais non pas sans mélange de différentes communions. J'y trouvai même les enfants de quelques musulmans. Le Turc fanatique seul soustrait ses enfants à l'influence de l'Eglise catholique : il a compris qu'élevée par de tels enseignements, la femme lui échapperait et ne pourrait plus rester sous sa domination, comme une bête de somme ou comme un vil instrument de plaisir.

Nous ne saurions trop répéter une telle remarque, et si l'on n'y prend garde, tous ces beaux projets du Hatti-Houmayoun seront à tout jamais une lettre morte. Le

complet et honteux esclavage où la femme est ensevelie en Orient, voilà l'obstacle éternel à tous les beaux projets enfantés par la question orientale, et les pauvres sœurs qui ont consacré leur vie à l'œuvre de ces écoles, si dénuées de tout, font plus pour le bonheur et l'honneur de l'humanité, plus pour la gloire de la France, que tous nos plus grands politiques. C'est de leur enseignement, placé sous le patronage de la Vierge-Mère, que sortiront un jour des filles et des femmes nouvelles, supérieures aux Rachel et aux Esther de la terre des patriarches, parce qu'elles auront été formées sous le saint et glorieux patronage de la Vierge de l'Annonciation et de la Mère de douleurs; parce qu'elles seront dignes de Nazareth et du Calvaire.

C'est ainsi que tout s'enchaîne dans l'œuvre de Dieu; son royaume est préparé sur la terre par le règne momentané de l'Eglise; l'Eglise à son tour, fecondée par le plus saint de tous les amours, l'amour d'un Dieu, rencontre sa plus belle image dans la famille, où le dévouement, l'amour, l'obéissance viennent se confondre en un seul tout destiné à produire le bien, l'ordre, le mérite, la récompense, le bonheur. O hommes! s'est écrié l'apôtre de Jésus, aimez vos femmes comme le Christ a aimé son Eglise! (1) Voilà sans aucun doute la réforme la plus utile, le besoin le plus pressant de l'Orient; c'est donc sans contredit travailler de la manière la plus utile et la plus solide au bien de cette société qui se meurt, que d'implanter ici les vertus qui fécondent chez la femme l'honneur, la liberté et le dévouement.

A Jérusalem, la situation précaire des catholiques, le fanatisme et l'argent des schismatiques ne permettent pas à ces bonnes sœurs d'obtenir des résultats aussi consolants que ceux que j'ai constatés à Smyrne et à Beyrouth; mais j'y rencontrai pourtant, malgré ces

(1) Ephes. V, 25.

grands obstacles, les plus heureux succès sous le rapport de la piété et du travail. Un bon nombre de ces jeunes filles arabes parlaient et écrivaient, presque avec perfection, les langues française, arabe et italienne. On me montra, chose toujours surprenante pour un Européen, une petite fille agée de onze ans, déjà fiancée à un Arabe de son âge et dont le mariage allait se faire dans trois mois, lorsqu'elle aurait terminé ses classes et sa préparation à la première communion.

Une autre petite fille de neuf ans était douée d'une beauté si surprenante, que, y compris les sœurs elles-mêmes, chacun s'arrêtait comme en extase devant ce visage éclatant et ces yeux dont le regard dévoilait tour à tour les séductions de l'intelligence et de la douceur. Ainsi, me disai-je, devait être la Vierge-Mère du Christ, la mère du plus beau des enfants des hommes, dans les jours de son enfance, jours heureux qui s'écoulèrent, si doux à sa piété, ici à Jérusalem, entre la maison d'Anne et de Joachim et les autels du Temple. Tous ces enfants me chantèrent ensemble un cantique qui me fit grand plaisir : c'était une paraphrase de l'*Ave, maris stella*, composée et mise en vers arabes par un religieux du mont Liban. De là nous allâmes à la chapelle, petite mais bien propre, de l'établissement. C'est une simple et unique voûte, assez basse et à plein cintre, qui prête bien au recueillement. Après avoir adoré le Dieu qui reposait là sur cet autel, à quelques pas de l'autel du Calvaire, j'avisai un petit orgue-harmonium, et, me rappelant la rose de Jéricho éclose sur cette terre des miracles, je fis entendre cette douce mélancolie du P. Hermann, appelée *Rosa mystica*, et dédiée à Celle qui protégea sa conversion. Je dirai ici comme saint Augustin : *Da amantem et sentit quod dico!* Donnez-moi une âme dévouée à Marie, et elle sentira comme moi cet instant de bonheur !

Je fis, après cela, ma visite aux religieux franciscains, appelés communément, comme partout ailleurs dans la

Palestine, les *Pères de la Terre-Sainte*. Ils sont installés au nord-ouest de la ville, près du Calvaire, dans la maison appelée *Saint-Sauveur*, et ils sont chargés du soin de la *Casa nova*, habitation destinée aux pèlerins et séparée par la rue seulement de leur demeure. La nécessité qui a contraint ces pauvres religieux à dissimuler aux yeux des musulmans, leurs cruels et infatigables oppresseurs, les travaux ou les améliorations de leur couvent, a fait de cette demeure un assemblage insolite de constructions fort bizarres, et lui a donné à l'extérieur l'apparence d'une prison ou citadelle.

Elle se trouve placée au lieu même ou les Assyriens établirent leur camp, où Titus commença ses travaux de siége, et où se réunirent aussi les principaux efforts des croisés. Du haut de la plate-forme du couvent le regard domine l'ensemble de la ville et s'arrête à l'Orient sur la coupole du Saint-Sépulcre, comme l'œil de la sentinelle qui garde la tente de son roi se repose sur le pavillon qui la domine. Cette garde d'honneur, si souvent décimée et couronnée par le martyre, veille avec amour sur le précieux dépôt qui lui a été confié et dont il ne lui reste plus que quelques lambeaux que le monde chrétien de nos jours semble encore dédaigner.

Je vais faire abstraction pour un instant de la vénération toute particulière que m'a toujours inspirée un ordre religieux fondé par le séraphique amoureux de la croix de Jésus, à qui j'ai été voué dans le saint baptême, tout aussi bien que des défauts que j'ai pu remarquer moi-même dans les différentes maisons de cet ordre que j'ai visitées, pour ne dire ici que la pure et entière vérité. Tant de choses contradictoires ont été dites à propos du conflit regrettable qui s'est élevé, ici à Jérusalem, entre l'autorité religieuse du patriarche et les prérogatives des religieux, que je crois utile de rétablir certains faits trop facilement oubliés, afin de rendre justice à qui elle est due, et afin surtout de diminuer

la joie que prennent de ce trouble, toujours fort regrettable sans doute, les ennemis de la croix et de l'Eglise de Jésus-Christ.

Lorsque, au commencement du treizième siècle, et pendant les horreurs du siége de Damiette, Dieu révéla à son serviteur François d'Assise qu'il allait répudier les services des princes croisés et refuser désormais la victoire à leurs armes, devenues moins soucieuses des intérêts du ciel que de ceux de la terre, il inspirait en même temps à un cœur brûlant d'amour pour le Calvaire le saint dévouement qu'il nous faut bien encore admirer aujourd'hui. François d'Assise, accompagné de quelques moines, arrivait dans la Terre-Sainte, et venait offrir à Jésus la pauvreté et le sang de ses frères, pour garder des trésors et des souvenirs que des armées n'avaient pu défendre. Toutes les nations catholiques, et la France en tête, les accompagnèrent de leurs vœux et les soutinrent de leurs aumônes.

Déjà, même avant le milieu de ce treizième siècle, ils avaient recueilli la couronne qu'ils étaient venus chercher en Orient, et ils remportaient la glorieuse palme du martyre, massacrés jusqu'au dernier, et dans le temple du saint Sépulcre, sur le Calvaire, et sur les rivages de la Palestine, à Ptolémaïs. Comme des guerriers qui montent à l'assaut, ils furent aussitôt remplacés par d'autres martyrs; et toujours, quoique vaincus, leur sang commandait le respect à leurs vainqueurs. Déjà, dès cette époque, ils obtinrent des sultans de Constantinople, sur l'église du Calvaire, sur le mont Sion, sur l'église de Bethléem, des droits dont ils n'ont plus que les titres aujourd'hui. Au siècle suivant, quand Robert, roi de Sicile, et Sanche, sa femme, payèrent au sultan d'Egypte des sommes considérables pour acheter les Lieux-Saints, le Saint-Siége, qui en prit possession, en confia le soin aux mêmes religieux Franciscains, qui s'en étaient montrés si dignes. Nous avons, pour en faire foi, la bulle *Nuper Charissima*, de Clément V, datée du 21 novembre 1342, à Avignon.

Dans son *Itinéraire*, M. de Chateaubriant donne une longue liste de ces incessants martyres, fruit glorieux de l'amour du séraphique François. On sait aujourd'hui que tant de sang versé pour la cause de Jésus n'a fait qu'accroître le zèle des nouveaux martyrs. C'est à ce prix qu'ils ont conquis les droits qu'on voudrait leur ravir aujourd'hui. *Sic vos non vobis!* Depuis la dernière réunion capitulaire des Frères mineurs, qui a eu lieu en 1768, jusqu'à l'an 1856, dans un intervalle de quatre-vingt-huit ans, l'ordre a envoyé au service de la *Terre-Sainte* dix-sept cent quatre-vingt-dix-neuf religieux, dont mille quatre-vingt-deux retournèrent dans leurs provinces respectives, après y avoir passé le temps qui leur était prescrit, et dont quatre cent quatre-vingt-dix-neuf y trouvèrent la mort. En ce moment deux cents dix-huit y demeurent encore, prêts à donner leur vie lorsque le service et la gloire de Dieu l'exigeront. On remarque parmi ces morts quatre religieux massacrés par les Turcs, six par les Grecs, cent dix-sept morts de la peste, cinq naufragés. Plusieurs y sont morts en odeur de sainteté, tels que Luigi Sparza, Espagnol, et Charles de Borung, Piémontais.

CHAPITRE XL.

Comment les Franciscains sont répartis aujourd'hui dans la Terre-Sainte. — Le Père Révérendissime. — Distribution des emplois. — Confiscation des Lieux-Saints. — Sanctuaires que les religieux possèdent encore à Jérusalem. — Ceux qu'ils possèdent en dehors de la sainte cité. — Les neuf couvents et les seize hospices. — Les catholiques de Jérusalem. — Ceux des environs. — Le *Campo Franco*. — Le Père Bernardino da Monte-Franco. — Ressources impuissantes. — Quand viendront les jours meilleurs? — Le Père des Thévenins.

Les deux cent dix-huit franciscains actuellement en Terre-Sainte, au nombre desquels se trouvent cent dix-neuf prêtres, sont ainsi répartis: deux provinciaux, quarante-cinq missionnaires apostoliques, dix pénitenciers, six prédicateurs, seize maîtres d'écoles, quarante visiteurs; ajoutez, pour compléter ce chiffre, des clercs et quelques laïques chargés d'enseigner aux pauvres les arts indispensables et les métiers les plus utiles.

Le Père Révérendissime, ou supérieur des couvents de *Terre-Sainte*, par suite d'une vacance assez récente, je crois, n'était pas encore nommé au mois d'octobre 1856, à l'époque de ma visite, et ses fonctions étaient exercées par le procureur général chargé de l'administration catholique, lequel est toujours Espagnol. Le Père Révérendissime doit toujours, assure-t-on, être Italien. Il correspond directement avec Rome, et son autorité

s'étend sur tous les couvents de son ordre, dans la Terre-Sainte. Il officie pontificalement, mitre en tête; et les splendides vêtements qui le recouvrent, ordinairement envoyés par les puissances catholiques de l'Europe, contrastent alors avec la sévère pauvreté de sa cellule, que rien ne distingue de celle de ses frères. Un lit composé de quelques planches et d'un matelas; une table de bois grossièrement travaillée, et une seule chaise; voilà tout l'ameublement de cette pauvre demeure, entièrement semblable à celles des autres religieux. Le supérieur doit avoir un vicaire, et ce vicaire est de droit, par respect pour les anciens services de la France, toujours un Français. On voit par là qu'on a voulu, tout en laissant à Rome son incontestable prépondérance, intéresser toutes les nations catholiques à la garde des Lieux-Saints, et qu'il serait très-important que les Franciscains, dont la plus belle mission est à Jérusalem, trouvassent leur place parmi les ordres religieux qui commencent à vivre et à se répandre sur le sol de la France.

Malgré des droits de légitime possession, venus des premiers chrétiens, et la confirmation de ces mêmes droits accordés par les sultans d'Egypte et de Constantinople, les religieux de Saint-François n'en furent pas moins chassés successivement d'un grand nombre de sanctuaires, et surtout, chose douloureusement regrettable, de celui du mont Sion en l'année 1561. Leur sang ne put défendre la possession du Saint-Cénacle, et l'argent, ainsi que la ruse des Grecs schismatiques, toujours appuyés par la Russie, les dépouilla des priviléges les plus sacrés, au Calvaire, au Saint-Sépulcre et à Beethlehem. Tout droit, toute justice, toute bienséance sont venus se heurter en vain contre ces obstacles et surtout contre l'ambition de la Russie. Je ne veux point anticiper sur ce que je dirai plus tard à propos d'une question aussi grave. Mais n'est-il pas temps bientôt que les peuples catholiques se lèvent contre de si injustes

prétentions, contre tant d'audace, et fassent enfin respecter les droits de la justice? Voici la liste exacte des sanctuaires de la *Terre-Sainte* que les Franciscains possèdent et desservent aujourd'hui.

Dans Jérusalem, ils ont deux couvents, celui du Saint-Sépulcre et celui de Saint-Sauveur. Dans le temple du Saint-Sépulcre, ils possèdent: 1° la chapelle du crucifiement, où j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe dès le premier jour que je passai à Jérusalem; 2° l'autel de la Mère de douleurs, élevé dans le lieu où se tenait la sainte Vierge quand son divin Fils était suspendu à la croix, ainsi que l'Eglise le chante dans ces paroles: *Stabat Mater dolorosa juxtà crucem lacrymosa;* la Mère de douleurs se tenait debout et en larmes près de la croix de son divin Fils; 3° la chapelle de Sainte-Marie-Madelaine, au lieu même où lui apparut Jésus-Christ après sa résurrection; 4° la chapelle désignée, en vertu d'une vénérable et antique tradition, chapelle de l'apparition de Jésus à sa sainte Mère, aussi après sa résurrection; c'est dans cette chapelle, grande comme un chœur d'église et attenant à leur petit couvent du Saint-Sépulcre, que les religieux célèbrent leur office et que sont armés les chevaliers du Saint-Sépulcre; 5° l'autel de la colonne de la Flagellation où se conserve un tronçon de la sainte colonne; 6° l'autel de l'Invention de la sainte Croix, dans le lieu même où sainte Hélène retrouva le bois sacré; 7° le tombeau du divin Rédempteur et la chapelle de l'ange qui sert d'entrée à ce précieux sépulcre; 8° et enfin la pierre d'onction sur laquelle fut embaumé le corps de N. S. J.-C. Hélas! il faut bien l'avouer ici, ces deux derniers sanctuaires sont partagés en communauté avec les Grecs et les Arméniens schismatiques! Et le partage du Saint-Sépulcre est tel que les Latins y sont à peine tolérés.

En dehors de ce même temple, mais toujours sur le mont Calvaire, les religieux possèdent encore la petite chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, là où se tenait la

Mère de Jésus, tandis que les bourreaux, à six ou huit pas devant elle, crucifiaient son divin Fils. De plus, ils ont en face du prétoire de Pilate la petite église de la Flagellation, là où Jésus fut flagellé et couronné d'épines.

Dans la vallée du Cédron, près des murs de Jérusalem, ils possèdent aussi le Jardin de Gethsémani, et, à la distance d'un jet de pierre de celui-ci, la Grotte de l'agonie, dans laquelle Jésus sua sang et eau et fut réconforté par un ange du ciel. Ils conservent aussi, dans l'église de Saint-Sauveur, des autels auxquels sont attachées les trois indulgences de l'institution de la sainte Eucharistie, de l'apparition à saint Thomas et de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres; ils ont transporté ces autels dans leur église de Saint-Sauveur, depuis qu'on leur a enlevé la possession du saint Cénacle, sur la montagne de Sion.

A Beethlehem ils possèdent encore le saint *presepe* ou le lieu de la crèche dans laquelle fut déposé l'enfant Jésus à sa naissance. On sait que le bois du *presepe* lui-même est conservé dans la grotte de l'église de Sainte-Marie-Majeure à Rome. A côté de ce lieu, dans la même grotte, ils possèdent encore l'autel de l'adoration des mages, et, dans les souterrains qui communiquent à cette même grotte si précieuse de Beethlehem, l'autel de saint Joseph, le tombeau des saints Innocents, le tombeau de saint Eusèbe, abbé, le tombeau de sainte Paule et de sainte Eustochie, sa fille, le tombeau et l'oratoire de saint Jérôme. Ils ont aussi, près de Bethléem, la grotte du lait, ainsi nommée à cause d'une tradition dont je parlerai plus tard, lors de ma visite en ces lieux. A Saint-Jean-des-Montagnes, ils ont encore l'église et le couvent bâtis sur le lieu où naquit le plus grand des hommes, saint Jean-Baptiste.

A Nazareth j'ai déjà parlé du couvent et du sanctuaire de l'Annonciation bâti sur l'emplacement même de la maison habitée par la très-sainte Vierge au moment où

le Verbe s'est fait chair, et qui est entre les mains de ces mêmes religieux. Nous savons aussi qu'ils ont encore dans le même bourg l'atelier de saint Joseph et la table du Christ. Nous avons vu aussi la même chose à Tibériade, et j'ai eu l'occasion de raconter ce qu'on avait le projet de faire pour Saffouri ou Sephoris.

Nous savons qu'il en est de même à Damas, où il y a une chapelle de saint Ananie, le disciple qui alla chercher Saul pour le guérir et le baptiser; et à Ramlé, où se voit celle de saint Nicodème, qui eut le bonheur d'être instruit par le divin Maître dont il aida à descendre le corps précieux de la croix. Je ne parlerai pas de plusieurs autres sanctuaires en Palestine et en Egypte, attendu qu'ils ne sont desservis que momentanément et à certaines saisons, d'après le besoin des populations et les ressources des religieux.

La garde des Lieux-Saints, confiée à ces religieux, se compose donc de neuf couvents et de seize hospices. Les couvents sont les deux églises du Saint-Sépulcre et de Saint-Sauveur, à Jérusalem; Sainte-Catherine, vierge et martyre, à Beethlehem; Saint-Jean-Baptiste, à Saint-Jean-des-Montagnes; l'Annonciation, à Nazareth; la Madone-des-Grâces, à Larnaca, dans l'île de Chypre; Sainte-Marie-de-Jésus, à Alep; Sainte-Catherine, vierge et martyre, à Alexandrie; et l'Assomption, au Grand-Caire. Les hospices sont: Saint-Pierre, apôtre, à Jaffa; Saint-Nicodème, à Ramlé; Saint-Jean-Baptiste, à Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs; Saint-Pierre, apôtre, à Tibériade; Saint-Paul, apôtre, à Damas; l'Annonciation, à Sidon ou Saïda; Saint-Joseph, époux de la sainte Vierge, à Beyrouth; les apôtres saint Pierre et saint Paul, à Arrissa; Saint-Joseph, époux de la sainte Vierge, à Tripoli de Syrie; la Sainte-Croix, à Laodicée de Syrie ou Latakié; la Sainte-Croix, à Nicosie, dans l'île de Chypre; Sainte-Catherine, vierge et martyre, à Limasol, dans la même île; Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, à Constantinople; la Sainte-Famille, à Rosette, dans la

Basse-Egypte; l'Immaculée-Conception, à Mansourah; et Saint-Antoine de Padoue, dans l'Egypte du milieu, à Faïum.

Voilà les champs où travaillent ces infatigables ouvriers, et dans lesquels, pour tant de motifs, la moisson se fait attendre. Que le monde se garde bien d'abandonner ce qu'ils n'ont pu sauver, même au prix de leur sang, et qu'il les encourage sans retard dans leur sainte mission. Dieu, qui donne l'accroissement, n'a pourtant pas laissé que d'accorder quelques consolations à tant de sueurs et de dévouements. Ainsi leur paroisse de Jérusalem se compose de onze cent soixante-trois catholiques:

Celle de	Beethlehem, de	1945
—	Nazareth, y compris les Maronites.	1152
—	Saint-Jean-des-Montagnes.	103
—	Jaffa	503
—	Ramlé	63
—	Saint-Jean-d'Acre.	89
—	Larnaca.	412
—	Nicosie.	101
—	Limasol.	42
		5573

Voilà, pour le diocèse de Jérusalem, les seuls fruits que le divin Sauveur des hommes ait permis à ces religieux de recueillir près de son tombeau. Tous les catholiques latins de Jérusalem, à très-peu d'exceptions près, sont baptisés, instruits, surveillés, prêchés et administrés spirituellement par les Franciscains.

Dans les légations apostoliques d'Egypte et de Syrie, leurs paroisses se composent :

A Alexandrie, de	7020
Au Grand-Caire	4248
A Rosette	61
A Faïum	60
A Mansourah	147
A Alep	560
A Damas	180
A Saïda	127
A Tripoli, y compris les Maronites	525
A Latakié	90
	13018
	5573
Total	18591

Tous les endroits que la piété des fidèles a l'habitude de visiter, tous ceux que la tradition a consacrés, tous ceux où se rassemblent quelques catholiques pour prier, ont aussitôt donné naissance à un couvent. Souvent deux ou trois religieux seulement l'habitent comme celui dont j'ai parlé à Tibériade, et vivent ainsi des années entières séparés du reste du monde, remplissant les saints devoirs de leur ministère et ajoutant aux fonctions de curé, celles de médecins, d'ouvriers et surtout d'instituteurs. Autour de leur cloître, à côté de la chapelle et de l'école, quelquefois dans l'intérieur du bâtiment lui-même, qui peut au besoin, comme à Saint-Jean-d'Acre et à Saïda, se transformer en citadelle et résister à une attaque, viennent se grouper les catholiques,

formant ainsi un quartier à part pour s'entr'aider et prier en commun. Ce quartier est toujours désigné sous le nom de *Campo Franco*, hommage incontesté et habituel, toujours rendu à l'antique et vénérée protection de la France.

Mais que peuvent, pour l'entretien et la défense de tous ces sanctuaires, ces pauvres religieux abandonnés à leurs seules ressources; ou plutôt que ne pourraient-ils pas avec le concours, la bonne entente et l'argent des puissances catholiques! Le supérieur général de tous les Franciscains, le P. Bernardino da Monte-Franco, dont le siége est à Rome, a été pendant douze ans Père Révérendissime de la *Terre-Sainte*. Ses anciennes fonctions et le nom qu'il porte lui rendent donc bien chère l'œuvre, à la fois catholique et française, des sanctuaires de la Palestine.

Je l'appelle française à cause du nom et du caractère que lui a légués l'histoire, plutôt qu'en raison de l'intérêt qu'elle excite aujourd'hui en France. Dieu me garde de reprocher à ma patrie une indifférence qui n'existe pas et qui serait démentie par la création de l'œuvre toute récente des écoles d'Orient, et par l'invitation pressante, adressée aux évêques par le ministre des cultes, de rétablir dans toutes les églises de France la collecte du Vendredi-Saint. Mais il n'est que trop vrai et trop déplorable qu'on n'a rien su faire d'utile depuis longtemps pour un pays dont l'histoire et les ruines intéressent l'humanité toute entière et dont la poussière a encore le pouvoir de donner à l'âme des secousses à nulle autre pareilles. J'ai déjà dit avec quelle douleur j'ai trouvé dans tous ces sanctuaires des présents plus ou moins avariés, dont la présence constate les vains efforts qu'ont souvent fait des puissances étrangères pour effacer le souvenir si grand et si honorable de la France. Comment d'ailleurs, tristement préoccupée de ses propres malheurs depuis un demi-siècle, la France aurait-elle pu songer à un devoir dont la voix et le

souvenir se perdaient dans un tel lointain! Et ne savons-nous pas que la cupidité et le fanatisme des musulmans, les déprédations et la tyrannie des pachas, plus encore que les voleurs et les naufrages, ont détourné et tari la source de bien des aumônes.

Dans ces derniers temps eux-mêmes et peu avant mon arrivée à Jérusalem, ces pauvres religieux venaient d'être victimes d'une atroce et injurieuse fourberie. Dupés et spoliés d'une façon qui montre autant de candeur de leur part que de perfidie du côté de leurs cupides ennemis, ils devinrent encore la risée des méchants qui applaudirent. Quelques âmes droites, indignées de voir ces intrépides gardiens du Tombeau de Jésus-Christ victimes à la fois de l'astuce de quelques Européens et de la rapine des Arabes, furent les seuls qui osèrent les plaindre et désapprouver le vol.

N'est-il donc pas enfin permis d'espérer des jours moins mauvais où la pieté de la France, ranimée par tant de causes inattendues et providentielles, pourra venir encore une fois au secours de ces sanctuaires merveilleux qui ont tant de fois fait battre le cœur de nos ancêtres?

Parmi ces bons religieux je rencontrai un Francais d'un grand mérite et d'une haute piété, le P. des Thévenins, qui me fut d'un grand secours dans mon pèlerinage. Il y avait fort peu de temps qu'il venait d'embrasser la vie monastique dans l'ordre de saint François. Quoique médecin distingué, dans la capitale même de la France, marié et père de plusieurs enfants, il était depuis longtemps tourmenté du besoin de se consacrer à Dieu d'une manière toute spéciale par l'entrée dans la vie religieuse. Sa femme, à qui il ne s'était point ouvert de ses projets et qui, par un dessein mystérieux de la grâce, se trouvait aussi aux prises avec ce même et irrésistible désir, lui fit part un jour de ses résolutions. Leur parti fut donc pris aussitôt. Il ne restait plus qu'à pourvoir, d'une manière complète et assurée,

à l'éducation et à l'avenir des enfants, afin d'obéir ensemble à cette voix du ciel. Avant de se prononcer dans une question aussi délicate, la cour de Rome instruisit longuement cette affaire et multiplia les épreuves. Le fervent novice dut aller lui-même à Rome et plaider sa cause. Enfin aujourd'hui les enfants, pourvus de tout, attendent dans une pension convenable un avenir assuré par leur patrimoine; leur mère, entrée dans une maison du Sacré-Cœur, s'occupe avec joie de Dieu, de la prière et du travail; et le P. des Thévenins, jeune encore, porte sur son visage l'empreinte d'une joie douce et calme qui se répand sur ceux qui l'approchent. Ses connaissances, sa piété, sa douceur et surtout son titre de Français l'ont désigné à ses supérieurs comme propre à rendre de grands services à la Terre-Sainte, et ils l'y ont envoyé depuis un an. Je me sentis involontairement pris au charme de sa piété et attiré vers lui. Il me fut bien doux de parcourir avec lui la trace sanglante de Jésus montant au Calvaire, de pleurer au saint Sépulcre et de gravir ensemble l'admirable montagne des Oliviers. Qu'il reçoive ici l'expression bien sentie d'une reconnaissance qui a commencé dans la cité de David pour durer jusqu'à notre entrevue dans la Jérusalem céleste !

CHAPITRE XLI.

Visite à Notre-Dame de Sion. — L'arcade de l'*Ecce Homo* et la malédiction. — La sainte messe au Saint-Sépulcre. — Intolérance des schismatiques. — Le couvent des Latins. — Les ordres du pacha. — Les clefs de l'église. — Le rocher du Saint-Sépulcre. — La chapelle de l'Ange. — La porte de communication entre les deux chapelles. — La forme du Saint-Tombeau. — — Impressions. — L'architecture et le portail. — Les précieux sanctuaires de cette église. — Les gardiens. — Le rocher du Calvaire. — L'autel du crucifiement.

Je fis, en ce même jour, une visite aux pieuses filles de Notre-Dame de Sion, envoyées depuis un an à Jérusalem par l'abbé Ratisbonne, fondateur et directeur de cette nouvelle association, bien connue en France et dont le siége est à Paris. Je les trouvai reléguées, au nombre de trois, dans une maison étroite et solitaire, presque en dehors de la partie nord-ouest de la ville et attendant avec une sainte confiance des jours meilleurs, dans lesquels il leur serait donné de choisir une demeure plus rapprochée des sanctuaires qu'elles étaient venues visiter et où elles travailleraient plus utilement au salut des âmes.

J'avais déjà eu la bonne satisfaction de cœur dont j'ai parlé de connaître M. le directeur, l'abbé Cor, envoyé dans le Levant par M. l'abbé Ratisbonne, son supérieur, et de lui être de quelque utilité à Constantinople dans ses projets d'installation. Cette congrégation

ne possédait rien encore à Jérusalem et elle était sur le point d'acquérir les quelques restes du palais de Pilate où se trouve l'arcade de l'*Ecce Homo*. On ne pouvait mieux placer ces saintes filles que dans le lieu où un peuple aveugle et endurci avait prononcé contre lui-même cette terrible malédiction : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Je sortis de là émerveillé de la piété vive et de la résignation touchante avec lesquelles ces femmes acceptaient les privations bien dures pour le présent et les dangers plus que probables pour l'avenir. Il y a là plus de courage qu'on ne le pense.

Le lendemain matin je devais avoir le bonheur de célébrer la sainte messe sur le Tombeau même de Notre-Seigneur. La grotte qui renferme le Saint-Sépulcre se trouvant en communauté de partage avec les Grecs et les Arméniens, les catholiques latins sont obligés d'y célébrer leur office avant le jour et de tout terminer avant l'arrivée des Grecs, qui exercent sans pitié les droits dont ils nous ont spoliés à force d'argent et d'astuce, et cela dès la pointe du jour.

Or, ce sont les Turcs qui ont en main la garde des clefs de l'église ; il ne faut pas s'en plaindre, et cela est même fort heureux pour nous, attendu que c'est à ce peu de droiture et d'impartialité qui reste aux Turcs que nous devons de n'avoir pas été chassés successivement et complètement de tous les autels ou sanctuaires de ce précieux temple. Comme les Turcs, conformément à leurs usages, n'ouvrent les portes de l'église qu'après le lever du soleil, il s'ensuit que les prêtres latins qui veulent célébrer les saints mystères au Saint-Sépulcre sont dans l'obligation de se laisser enfermer la veille dans ce temple et d'y demeurer toute la nuit. On sait qu'une telle nuit, passée dans le silence et dans la prière, sur le roc du Calvaire, laisse au pèlerin un souvenir dont rien ne peut effacer la sainte amertume.

De là vient la nécessité pour les religieux Franciscains

d'avoir un petit couvent annexé ou plutôt contenu dans cette église, et de s'y enfermer plusieurs frères à la fois, afin de monter ainsi, en se relevant tous les trois mois, comme une garde d'honneur au Tombeau du divin Maître. L'ordre donné par le pacha de m'ouvrir les portes de l'église avant le lever du soleil et à l'heure que je le voudrais, me dispensa de tout embarras de cette nature, et je pus demeurer chez moi en compagnie des hôtes grâcieux dont j'ai déjà parlé. La nuit que je passai dans cette attente me parut bien longue, et mon sommeil, agité de mille souvenirs de la patrie, fut rempli d'images bien chères à mon cœur. Il me semblait que j'appellais à moi, pour jouir de mon bonheur, tous ceux dont les pensées m'avaient suivi jusque sur ces lointains rivages.

Lorsqu'on vint me chercher à la naissance du jour, on me trouva préparé et déjà comme presque impatienté d'un retard. Le poste turc était déjà là; ces hommes, qui passent à boire et à fumer, assis sur un divan à l'entrée intérieure de l'église, tout le temps que les portes doivent rester ouvertes, semblaient émerveillés qu'on leur eût pris de leur sommeil pour en faire hommage à un si pauvre prêtre. Je m'acheminai à la sacristie des Latins, et bientôt je fus à la porte du Saint-Sépulcre encore enveloppé à l'extérieur d'un mystérieux silence et illuminé à l'intérieur par le feu des lampes d'or et d'argent qui y brûlent sans cesse.

Le rocher qui renferme le Tombeau de Jésus-Christ se présente comme une chapelle isolée et détachée de tout le reste de l'église, au milieu de la grande rotonde. Il est entièrement revêtu de marbre blanc et jaune et forme, au-dessous de la grande coupole, une chapelle ou petit monument entièrement séparé des autres chapelles. L'ouverture circulaire, qui perce à jour le sommet de la grande coupole et par laquelle pénètrent le jour et l'air, a douze mètres cinquante centimètres de circonférence. Au-dessous de cette ouverture se trouve

le petit édicule ou la chapelle du Saint-Sépulcre, ainsi que celle de l'Ange, comprise dans le même rocher et qui lui sert de vestibule.

Ce petit monument, dont la toiture est en forme de terrasse inclinée pour l'écoulement des eaux de pluie qui passent par l'ouverture de la coupole, et est ornée d'une balustrade, présente une longueur de 8 mètres 25 c. et une largeur de 5 mètres 10 c., le tout hors-d'œuvre. Les candélabres, les énormes cierges de Venise, les riches et nombreuses lampes qui ornent l'entrée de ce monument, sont aussi protégés contre les eaux du ciel par un rideau ou voile épais, revêtu d'une couche de peinture bleue parsemée d'étoiles blanches.

Un pavé en mosaïque, entouré de candélabres précieux, conduit à une porte basse qui donne entrée dans la première partie de la grotte appelée *chapelle de l'Ange*. C'est une petite chambre, taillée dans le roc, formant un carré d'environ trois mètres de côté, et au milieu de laquelle se trouve la pierre sur laquelle se tenait l'ange quand il dit ces paroles: (Matth. XXVIII) « Vous cherchez Jésus crucifié? Il n'est point ici; il est ressuscité comme il l'avait dit! Venez et voyez le lieu où le Seigneur était placé! » Cette pierre est également entourée d'un marbre précieux. Le lieu indiqué par ces paroles de l'ange: « Venez et voyez! » est en effet contigu à celui-ci, avec lequel il est en communication au moyen d'une porte percée en face de la première et tellement basse que le prêtre, en entrant dans cette grotte, doit se baisser assez pour que ses mains reposent sur ses genoux.

C'est dans ce dernier réduit que se trouve le Saint-Sépulcre, le tombeau vide et glorieux de Celui qui sauva la postérité d'Adam et fut le vainqueur de la mort. Cette chapelle, décorée ou plutôt deshonorée par le mauvais goût des Grecs, est extrêmement étroite et n'a pas plus de deux mètres en tous sens. Le tombeau est à droite en entrant, et quatre personnes au plus peuvent s'y agenouiller et prier ensemble. Voici la forme de ce

tombeau, qui est en même temps la forme de tous les tombeaux les plus anciens que j'aie remarqués autour de Jérusalem et dans la vallée de Josaphat.

Dans une petite chambre carrée et taillée dans le roc, on a choisi celle des parois du rocher qui semblait la plus convenable pour y placer le tombeau. On a dessiné sur cette paroi un demi-cercle dont la courbe touchait le plafond et dont les extrémités venaient se reposer sur une ligne horizontale, distante de la ligne parallèle du sol de toute la hauteur que l'on voulait donner au sépulcre. Cela fait, on a évidé le cintre depuis cette ligne horizontale jusqu'en haut, et on a donné à cet évidement une profondeur égale à la largeur que devait avoir la tombe sépulcrale. Il ne restait plus alors qu'à creuser ce soubassement en forme de cercueil et à lui préparer un couvercle.

Le tout représente, comme on le voit, une voûte à plein-cintre, fermée au bas et dans toute sa largeur par la pierre du sépulcre, et creusée d'une profondeur égale à la largeur de ce même tombeau. Ce n'est pas sans une grande surprise et un surcroît de vénération pour les traditions chrétiennes, que je retrouvai cette même forme de tombeaux dans les catacombes de Rome, qui furent les premiers autels du saint sacrifice chez les premiers chrétiens.

Je ne sais si aucune langue sur la terre pourra jamais dire ce qui se passe dans l'âme du prêtre à qui Dieu a réservé le bonheur de célébrer les saints mystères de la mort de Jésus sur la pierre même où fut déposé le corps précieux qui se communique à nous dans l'Eucharistie. Quel que soit le jour où ce bonheur lui arrive, il célèbre la messe du jour de Pâques, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, et il chante dans son âme la glorieuse Résurrection qui, une fois par année seulement, apporte une si grande joie au monde entier. C'est dans un saint ravissement que son âme contemple le corps de Jésus sortant des bras de sa sainte Mère, meurtri et déchiré

par les blessures de la mort, blessures exigées par son divin amour; quand le moment est venu où il va recevoir ce corps, le pain des anges, le pain de la vie, boire ce sang qui a été répandu pour les péchés de tous, il prònonce alors avec frayeur et avec amour ces trois belles prières que l'Eglise met dans sa bouche un instant avant la sainte communion; son cœur, rempli de foi et d'espérance, s'élance à la suite de Jésus vainqueur de la mort dans les régions de l'immortalité... Oh! qui dira ce qu'un tel instant fait oublier de fatigues, espérer de bonheur!

Après la messe, je voulus visiter dans tous ses détails cette église, dont l'histoire est présente à tous les peuples chrétiens et qui renferme dans son enceinte des monuments si précieux pour le monde entier. Une grande cour, ou parvis, dans laquelle on descend à l'aide de quelques marches, conduit de la ville à ce temple. Un double portail, d'un beau et sérieux caractère, y donne accès par le côté méridional. Il est dessiné en ces termes par M. l'abbé Azaïs, dont le savoir et le bon goût ne sont pas restés sans émotion en face de ce monument. Je ne saurais mieux le décrire, tout en lui laissant la responsabilité de quelques-unes de ses inductions :

« L'église du Saint-Sépulcre, dit-il, est précédée d'un parvis qui devait être primitivement un cloître; il ne reste plus rien de la basilique constantinienne bâtie par sainte Hélène, avec une rare magnificence, et où, suivant l'expression d'un auteur, l'architecture chrétienne se relevait dans sa juvénile beauté. Dévastée en 614, par Chosroës, elle tomba encore sous les coups du farouche Hackem, au commencement du onzième siècle. Le monument actuel est en grande partie l'œuvre des croisés, comme l'atteste la présence de l'ogive.

» La façade présente une disposition très-simple : deux portes acculées, dont l'une murée, sont surmontées de deux fenêtres et séparées d'elles par une architrave ornée de feuillages délicatement ouvragés. Les ailes des

portes sont flanquées de trois colonnes qui supportent des voussures dont l'arc se brise en ogive. Le tympan a perdu les riches mosaïques qui le décoraient. Sur le linteau qui sépare les portes court une frise d'un travail merveilleux; des chapiteaux admirablement fouillés s'épanouissent sur des fûts de cipolin ou de vert antique. Les deux baies qui surmontent cet ensemble gracieux et sévère à la fois, forment la répétition de l'étage inférieur, avec cette différence que l'ogive est à peine accusée. Le faîte de la façade présente un entablement peu saillant orné de denticules, qui court horizontalement d'un côté de la place à l'autre; il s'arrête à gauche du spectateur contre les pans d'un énorme clocher dont les baies ogivales et les contre-forts à amortissement très-prononcé révèlent la même époque que la façade. Il a été découronné par les musulmans, qui ne permettent pas aux chrétiens de Syrie l'usage des cloches...

» A droite, et faisant saillie sur la place, est un petit monument carré à baies ogivales et surmonté d'un dôme, c'est la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs. Elle forme un étage intermédiaire entre le sol de la place et le niveau du Calvaire, dont elle était autrefois le vestibule. Le nom qu'elle porte va bien à côté du Golgotha. C'est surtout dans l'église du Saint-Sépulcre qu'on voit l'heureuse fusion des éléments qui ont donné naissance au style roman; l'Orient s'y rencontre à côté de l'Occident, les ornements grecs et arabes à côté du roman, le cintre simultanément avec l'ogive. C'est un style de transition qui commence à se faire jour et qui bientôt s'épanouira dans toute sa richesse. »

L'imagination est étonnée de la quantité de lieux sacrés et de choses précieuses que la piété de sainte Hélène et celle des âges qui l'ont suivie a su renfermer dans ce précieux temple. Pour n'y point mettre de confusion, je vais les indiquer dans l'ordre successif de ma visite.

Si cette église ne renfermait que la grande coupole,

si elle n'abritait que le Saint-Sépulcre et le splendide chœur des Grecs qui est en face, elle aurait une forme parfaitement régulière et qu'on retrouve souvent dans l'architecture du monde chrétien. Mais les adjonctions successives du Calvaire, de la chapelle de l'Apparition de Jésus à sa sainte Mère, de la nef des sept arches de la Vierge, du sanctuaire de sainte Hélène et de l'Invention de la sainte Croix, y compris les couvents et chapelles des Latins, des Cophtes, des Grecs et des Arméniens, lui ont donné une figure étrange ou extraordinaire, comprise à peine de celui qui l'a visitée, et qui devient un vrai problème pour celui qui en entend parler.

En dépassant le seuil de la porte d'entrée, on trouve à gauche, assis ou couchés sur un divan, quatre ou cinq Turcs, gardiens de cette grande église, occupés à fumer, causer et boire leur café. Jusqu'ici on n'a pu obtenir que ce poste, dont la tenue et les habitudes contrastent si fort avec la sainteté du lieu et le respect des pèlerins catholiques, fût établi en dehors de l'église.

On sait que, après la conquête de Jérusalem, Saladin, entré dans ce temple et pressé fortement d'y faire sa prière, s'y refusa et sortit pour prier à quelques pas de là, au lieu même où un minaret et une petite mosquée existent encore aujourd'hui. Ce grand conquérant, si généreux en apparence et qui pourtant songeait aux intérêts des siens, savait bien que, s'il faisait là sa prière, le lieu où il se serait agenouillé serait sans pitié et pour toujours fermé à toutes les nations chrétiennes. Aussi il s'y refusa, au grand scandale des fanatiques, et l'église du Saint-Sépulcre resta ouverte aux nations chrétiennes. Aujourd'hui les descendants de Saladin et de Mahomet se consolent de cet échec en rançonnant les chrétiens qui demandent la faveur d'y pénétrer et d'y prier. Ce qui n'empêchera pas les plus fanatiques d'entre eux, l'occasion une fois venue, de trouver dans le sang des chrétiens une obole plus agréable à leur prophète. Il faut bien se consoler en pensant que si les

Grecs eussent été chargés de ce soin, aucun pèlerin catholique n'y entrerait aujourd'hui.

A droite et en face de ce divan se trouve le rocher du Calvaire. Les divers travaux exécutés dans cette église ont laissé à ce rocher une hauteur d'environ six mètres au-dessus du pavé où repose le Saint-Sépulcre.

Le temple et les autels élevés aux dieux de l'impureté par les païens, dès le second siècle; les démolitions ordonnées par sainte Hélène, au commencement du quatrième; les constructions des croisés et les ruines accumulées par les mahométans, ont dû rehausser le sol et par conséquent abaisser, peut-être encore de six mètres, la hauteur primitive du rocher (1). Du côté occidental du Calvaire, on arrivait à ce rocher du Golgotha par une pente assez douce; mais vers le nord-est le roc était à pic et en vue de tous.

On montait autrefois au Calvaire actuel par deux escaliers dont l'un a été supprimé; l'autre, composé de dix-huit degrés, se trouve au nord-ouest du rocher, à côté de la pierre d'onction. Parvenu en haut de ces degrés, on se trouve sur une plate-forme d'une longueur de douze mètres, de l'est à l'ouest, sur huit mètres de largeur. Au midi se trouve l'autel de la *Crucifixion*, à l'endroit même où Jésus fut attaché à la croix. Une pierre étendue à la surface du sol indique le lieu du crucifiement. Cet autel, qui appartient aux Latins, est d'une bien grande pauvreté : un vieux tableau, qui représente la scène déchirante du crucifiement, en fait toute la décoration, tout l'ornement. Ici, comme à l'autel de l'Annonciation, à Nazareth, je me demandai avec tristesse comment la France, qui trouve toujours des peintres pour immortaliser le nom de ses batailles et qui produit dans son sein tant d'artistes chrétiens, n'a pas un tableau à envoyer à chacun de ces sanctuaires

(1) Des fouilles récentes et parvenues jusqu'au véritable sol donnent en effet à ce rocher du Calvaire une élévation de douze mètres.

qui à [illegible] [illegible] de ces amis dé- [illegible] [illegible] que je ne pourrai [illegible] [illegible] un instant encore, et aussi à [illegible]

CHAPITRE XLII.

L'autel de la plantation de la Croix. — Ce qui reste des droits des religieux latins. — Le roc vendu. — Scandale donné par les schismatiques le jour du Vendredi-Saint. — *Stabat Mater*. — Le rocher fendu. — La chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs. — Encore une fois le tableau ! — La pierre de l'Onction. — La chapelle des Grecs. — Le centre du monde. — Projets coupables des Grecs aidés par l'incendie et par l'inondation. — La grande coupole et la victoire de la France.

A quelques pas de l'autel du Crucifiement et vers le nord du rocher, les Grecs possèdent un autel élevé au lieu même où la croix fut plantée. Cet autel est fort simple et se compose de quatre piliers ou montants, sur lesquels repose une table de bois, légère et mobile, afin que, dans les solennités et processions du vendredi de la Semaine-Sainte, on puisse facilement l'enlever et planter la croix que portent les catholiques à cette procession. C'est le seul droit qui reste aux religieux latins en ce lieu.

A cet effet, les Grecs ont pratiqué, au-dessous de cet autel et au lieu même où se trouvait la croix de Jésus-Christ, un trou qu'ils ont revêtu à l'intérieur d'un cercle d'argent. Ces schismatiques, au génie destructeur, ont enlevé la partie du rocher où la croix fut plantée, et l'ont envoyée à Constantinople. Mais cette roche précieuse, qui avait été arrosée du sang de Jésus, ne fut

point exposée à cette nouvelle et indigne profanation : une tempête l'engloutit ainsi que le vaisseau qui la portait. Ces fils de Photius ne se contentèrent pas de nous avoir enlevé la possession du lieu saint où s'accomplit la Rédemption de l'humanité; ils vendirent cette pierre trois fois sainte pour prix des concessions qui leur étaient faites. Ce n'est point tout encore: aujourd'hui ils font tout leur possible pour nous ravir le faible droit qui nous reste de passer en ce lieu et de nous y arrêter, une seule fois par année, le jour du Vendredi-Saint; en sorte que, si nous comparons ce qui se passe aujourd'hui avec les scènes sanglantes racontées par Guillaume de Tyr, le scandale a été et est encore permanent dans le lieu saint.

Le moyen qu'ils emploient mérite d'être connu : il révèle le caractère et l'astuce de ces enfants séparés de l'Eglise et révoltés contre sa sainte et auguste maternité. Ils ne contestent pas aux catholiques l'unique et bien pauvre droit qui leur reste de poser et de planter dans ce trou la croix qu'ils portent sur le Calvaire, en ce jour de douloureuse solennité; mais ils leur refusent absolument de toucher à quoi que ce soit de leur mobilier. Ils couvrent donc en ce jour la table qui leur sert d'autel d'un de leurs plus riches tapis, et refusent de l'enlever lorsque le moment est venu de le faire.

Un jour, au moment où la procession des Franciscains venait planter en ce même lieu, pendant la cérémonie, la croix du Vendredi-Saint, les popes grecs, qui s'étaient préparés à un scandale, refusèrent nettement de rien déranger à l'ameublement de l'autel. Deux religieux franciscains ayant touché, avec tous les égards possibles, au tapis de l'autel pour le replier un instant, sauf à le replacer la procession une fois terminée, tombèrent percés de poignards, et une affreuse mêlée s'ensuivit, dans laquelle plusieurs autres personnes furent mortellement blessées, la cérémonie et la procession interrompues. Aussi à pareil jour, en 1855, un an avant

mon arrivée, des désordres ayant fait craindre un scandale de ce genre, le pacha, le même qui commande encore aujourd'hui à Jérusalem et dont je parlerai plus tard, prit d'énergiques précautions pour en empêcher le retour. Il vint en personne, accompagné de quelques-uns de ses officiers, suivre la procession des religieux, et lorsqu'on fut parvenu à l'autel dont je parle et qu'il vit les Grecs refuser de toucher à leur tapis, il le saisit lui-même de sa propre main et l'enleva aux yeux des schismatiques terrifiés. Combien de temps durera la liberté que cette leçon nous a rendue? Le monde catholique n'apprendra-t-il pas avec étonnement, sinon avec épouvante, le scandale et le déshonneur qui afflige ainsi, dans un jour aussi solennel, le lieu trois fois saint où Dieu expira pour l'amour et le salut de l'humanité; voudra-t-il laisser continuer l'injure qui déshonore d'une manière permanente le rocher qui reçut son sang divin, l'autel où la sainte Victime s'écria: « Tout est consommé! »

A deux mètres environ en avant de ce trou, du côté du sud-ouest, on montre sur le roc, en face de la croix qui y est plantée, la place où se tenait debout, abîmée dans sa sainte douleur, le visage et le regard attachés sur les yeux de son divin Fils, Marie, cet océan d'amertume, ce trésor de grâces, que Jésus mourant légua à notre amour, quand il nous dit cette dernière parole : « Enfant, voilà votre Mère! » Scène auguste et lamentable que l'Église ne saurait oublier, quand elle chante la prose: « *Stabat mater* », qui rappelle cette suprême agonie.

Au pied de cette croix, mais du côté de la chapelle du crucifiement, on voit dans le rocher une fente longue et large qui se prolonge dans l'abîme jusqu'au pied du Calvaire, et que recouvre, à sa partie supérieure, une lame mobile de métal. J'ai dit, dans mon livre du *Calvaire*, ce qu'inspire à la piété des fidèles là vue de ce puissant et permanent effet du tremblement de terre dont parlent les Evangélistes (Matth. XXVII, 51). La mort

et le sang d'un Dieu ont ébranlé et fendu les rochers ; ce déicide a trouvé des cœurs plus durs. Et pourtant il est arrivé plus d'une fois que la vue de ce rocher fendu a produit sur les résistances de quelques incrédules une impression plus forte que la lecture des miracles de Jésus. Comme le rocher lui-même, ils ont été ébranlés, en voyant, ainsi que le dit l'un d'entre eux, « en dehors de toutes les conditions naturelles, cette fente dont les deux côtés s'adaptent parfaitement l'un à l'autre, et font cependant des circuits tellement compliqués qu'il serait impossible à l'art de les contrefaire et d'y parvenir au moyen d'aucun instrument. »

Nous ne quitterons pas le Calvaire sans parler de cette chapelle que les Latins ont bâtie à la même hauteur que la plate-forme de ce rocher, mais qui est en dehors de l'église du Saint-Sépulcre. On y parvient par un escalier dont le pied repose dans la cour du parvis du Temple, à droite de la porte d'entrée. Elle s'appelle *Notre-Dame-des-Douleurs* ou *Mater Dolorosa*, et son autel repose au lieu même où se tenait cette auguste Mère, frappée de la plus grande de toutes les amertumes, et à qui le vieillard Siméon avait prédit qu'un glaive de douleur transpercerait son âme. Elle était là lorsque les bourreaux, à six pas devant elle, clouaient à la croix les membres palpitants de son divin Fils... On voit si la piété des fidèles a bien trouvé le nom qui convenait à cette chapelle. Mais comment ne pas répéter encore ici ce que j'ai dit déjà si souvent et toujours avec le même regret? Au-dessus du tabernacle de l'autel, un tableau à l'huile, représentant la Vierge de Douleurs, est d'une médiocrité telle que, chaque fois que mes regards, attirés par l'immense douleur de cette Reine des martyrs, s'élevaient vers cette image, je les sentais repoussés par la plus pénible impression. Le monde chrétien, qui, en adorant le Fils, honore avec tant de ferveur sa sainte Mère, laissera-t-il encore longtemps un lieu si précieux dans l'oubli? La sublime douleur de

Marie, chantée avec tant de poésie et d'amour dans les hymnes de l'Eglise, ne trouvera-t-elle pas un écho dans l'âme de quelque artiste généreux et chrétien ?

Au pied de l'escalier du Calvaire, on rencontre la *pierre de l'Onction*. C'est là, ainsi que le dit l'evangéliste (Jean XIX), que Joseph d'Arimathie vint, avec les cent livres de parfums qu'il avait achetées, recevoir et embaumer le corps de Jésus, selon la coutume des juifs. C'est là que la Mère de Jésus reçut dans ses bras ce Fils inanimé à qui elle avait donné le jour. Ce sanctuaire est commun aux trois cultes. Il se voit de loin à cause des candélabres gigantesques qui l'entourent; mais il n'est distingué du pavé de l'église que par une table de marbre jaune et rouge, de fort peu d'épaisseur et qui se trouve presque au niveau du sol même de l'église. Quand les pèlerins entrent dans ce temple et qu'ils ont dépassé le divan du poste turc, c'est le premier objet religieux, le premier sanctuaire qui se présente à leurs regards et devant lequel ils vont se prosterner.

A quelques pas de là et en face de l'entrée du Saint-Sépulcre, une magnifique chapelle ou plutôt une fort belle église, richement décorée, sert de chœur pour l'office des Grecs schismatiques, qui considèrent ce point comme le *centre du monde*, et, sous la protection du czar de toutes les Russies, y déploient un luxe qui ne le cède qu'à leur arrogance.

Si le centre du monde n'est pas plus là qu'ailleurs, il est bien certain que cette chapelle est le *centre* de la question des Lieux-Saints, et que, aussitôt que le schisme aura rendu à l'Eglise latine cette portion du Temple donné par Constantin, les Grecs auront tout perdu à Jérusalem et dans la Palestine. Aussi font-ils les plus grands efforts pour attirer à eux le peu qui reste aux catholiques des Lieux-Saints.

Ces mêmes hommes, qui ont incendié, à leur profit, le Saint-Sépulcre, au commencement de ce siècle, ont tenté encore, en 1854, de chasser les latins des quelques

ruines qu'ils possèdent dans cette église. Confiants dans l'immense pouvoir de la Russie, ils ont dégradé d'une manière notable la grande coupole, que les injures du temps avaient déjà fortement entamée et compromise. Les dégradations coupables de ces hommes méchants en étaient venues à ce point que, à l'époque des cérémonies de la Semaine-Sainte de l'année 1856, les religieux latins ne purent accomplir leurs processions et cérémonies qu'en relevant leurs aubes et ornements pour traverser de grandes flaques d'eau. Quelle était donc l'intérêt qui avait porté les Grecs à hâter toutes ces ruines? Le même intérêt qu'à l'époque de l'incendie. Dans le même siècle, l'incendie et l'inondation, le feu et l'eau, avaient concouru au même but. Dans ce malheureux pays de la Turquie, qui n'a point d'archives et où il est impossible de produire un titre de propriété, celui-là est propriétaire légitime qui, au su et au vu de tout le monde, a réparé une propriété. Souvent il a suffi aux Grecs, à Beethlehem ou ailleurs, de payer quelques témoins et de balayer ou d'orner en leur présence une certaine portion d'un temple, pour que le pouvoir suprême de Constantinople, convaincu moins encore par ces témoins que par d'importantes sommes d'argent, leur en adjugeât la propriété.

Les Grecs avaient donc demandé et obtenu de la Russie l'argent nécessaire pour la réparation de la grande coupole de l'église du Saint-Sépulcre, et ils allaient se mettre à l'ouvrage, lorsque la guerre vint à éclater entre la Russie et la France, et ajourner leurs espérances. La victoire du 8 septembre 1855 les a remplis de terreur et ils n'ont pas encore osé reprendre un projet qu'ils n'ont fait qu'ajourner.

CHAPITRE XLIII.

Plus grand scandale encore. — Le *Feu Sacré* du Samedi-Saint. — Ignorance et imposture. — Grands avantages chèrement payés. — Dispersion du *Feu Sacré*. — Les intérêts turcs en cette affaire. — Les soldats turcs et l'ordre impossible. — La chapelle de l'ange et l'évêque à cheveux blancs. — Les flammes et les énergumènes. — Anciens témoignages. — Tout peut-il se dire? — La diplomatie est-elle coupable? — Jérusalem peut-elle encore espérer?

Mais nous sommes sur la terre du scandale, et il nous faut dire un mot d'une autre iniquité bien capable encore de remplir de douleur l'âme d'un chrétien. Quand j'ai parlé de la chapelle de l'ange, qui précède celle du Saint-Sépulcre, j'ai passé sous silence deux étroites ouvertures longues et verticales pratiquées dans le rocher, à droite et à gauche de la porte d'entrée. C'est par là que, le jour du Samedi-Saint, se manifeste aux yeux d'une foule aussi ébahie qu'ignorante le prétendu prodige opéré par l'*Evêque du feu*, scandale qui est la honte de toutes les nations qui le tolèrent, malgré leur titre de nations civilisées.

Les fidèles à qui je parle savent combien est instructive et touchante la pieuse cérémonie de l'Eglise catholique, qui bénit le feu au jour qui précède la grande fête de Pâques. Dom Guéranger, bénédictin de Solesmes, le fait comprendre dans son admirable ouvrage l'*Année*

chrétienne, si utile à tant de chrétiens de nos jours, qui ignorent les merveilleuses beautés cachées dans l'esprit et la forme des cérémonies de l'Eglise.

Mais ces enfants du schisme oriental, dont la stupide audace va jusqu'à invoquer, pour nous dépouiller de nos sanctuaires, des firmans et des donations, ***antérieurs à Photius, leur père;*** qui congédient leurs superstitieux pèlerins venus à Jérusalem, après leur avoir octroyé à prix d'argent et aux plus riches, bien entendu, un plan du Paradis, où leur place est marquée d'avance et numérotée comme une loge ou banquette de spectacle, dans un lieu plus ou moins rapproché de Dieu, de Jésus et de la Vierge Marie; ces fils de Satan, non moins imposteurs que celui qui a l'honneur d'être leur père, et qui proportionnent toujours les grâces qu'ils accordent aux grosses sommes qu'on leur paye en retour; ces Grecs schismatiques, en un mot, en sont venus à ce point d'audace et d'hypocrisie qu'ils ont inventé la comédie sacrilége du *feu sacré*, scandale qu'on refusera de croire dans l'avenir et qui s'exécute tous les ans, au grand profit des imposteurs d'abord et ensuite au bénéfice des Turcs qui ont la complaisance de régler le miracle et de les laisser faire. En ce jour donc, ils ont la prétention de *faire descendre le feu du ciel* devant des milliers de superstitieux et de fanatiques, et ils en font payer la communication à tous, depuis le riche arménien qui donne des sommes fabuleuses pour en jouir le premier, jusqu'au pauvre pèlerin qui a pris ses précautions et s'est muni de falots ou lanternes, afin de pouvoir, sans l'éteindre, remporter ce feu sacré jusque dans le Bosphore et sur les rivages les plus lointains de la mer Noire. Il est vrai que, en arrivant chez eux, ces derniers trouvent bien aussi le moyen de se dédommager des fatigues et des dépenses d'un aussi grand voyage.

On comprend l'intérêt que les Turcs, qui jamais ne sauraient être indifférents aux questions d'argent, et qui méprisent les chrétiens, tant les Latins que les Grecs,

trouvent à entretenir et à protéger un tel scandale. Aussi ont-ils eu toujours le soin d'accorder au culte le plus digne et le plus méritant le pouvoir et le droit d'opérer le miracle. Voilà deux siècles que les religieux latins, gardiens naturels et autorisés du Saint-Sépulcre, sollicitent les hautes puissances du monde de mettre fin à ce scandale, et que leur voix n'est pas écoutée. Les prêtres grecs, aujourd'hui en possession du prodige, n'y croient pas eux-mêmes, en face des gens sages, et le disent tout bas; mais ils se gardent bien d'en avertir la foule des Turcs et des chrétiens grecs, qui y perdraient autant les uns que les autres. Les désordres enfantés par une telle imposture prennent tous les ans des proportions toujours plus graves. Les soldats turcs ont beau pourvoir à tout, sortir de leur apathie habituelle pour empêcher les plus coupables désordres; en vain ils se réservent de prescrire l'heure et l'instant où le *feu descendra du ciel;* tous les ans le tumulte est à son comble, et la plume se refuse à transcrire les désordres qui souillent le saint parvis. L'Eglise se remplit, plusieurs jours à l'avance, de fanatiques, hommes et femmes, qui s'installent dans le lieu saint comme dans leur domicile, couvrent le parvis, remplissent les galeries, disputent comme un empire la place qu'ils ont prise ou celle qu'ils veulent occuper, y passent la nuit dans un horrible pêle-mêle de souillures impossibles à décrire, et, à l'heure du *feu sacré,* se ruent les uns sur les autres, au point que, en l'année 1834, trois cents personnes y perdirent la vie. Il ne sera pas hors de propos d'invoquer ici un témoignage pour garantir ce que j'avance contre tout soupçon d'exagération.

Voici, au dire de Mgr Mislin, comment les choses se sont passées sous ses yeux, le Samedi-Saint de l'année 1855, une année avant mon arrivée à Jérusalem.

« J'étais, dit-il, sur la galerie qui communique avec le couvent du Saint-Sépulcre, et à côté de Kiamil-Pacha, gouverneur de Jérusalem. Dans l'église, dans la grande

coupole et autour du Saint-Sépulcre, il y avait une foule compacte et tumultueuse de toutes les nations qui sont sous le soleil, des vieillards, des femmes, des enfants au sein de leurs mères. Des soldats turcs, armés de sabres et de fusils, gardaient toutes les avenues, surtout les abords du Saint-Sépulcre. Il n'y avait nulle dévotion, nul recueillement; cette foule n'avait pas le sentiment qu'elle se trouvait dans le Lieu-Saint : c'était une foire où l'on sautait, dansait, criait, mangeait, se disputait. Les plus intrépides fendaient la foule pour se placer plus près du Saint-Sépulcre, et frappaient ou renversaient ceux qui leur barraient le chemin; tous tenaient en main des faisceaux de petites bougies pour les allumer au feu sacré.

« Des sacristains et des gens qui avaient sans doute payé chèrement cette faveur, furent placés de chaque côté du Sépulcre, près des ouvertures pratiquées par les Grecs pour le passage du feu, afin de pouvoir les premiers allumer leurs bougies. L'impatience augmentant dans la foule, les hurlements, la confusion, le scandale augmentèrent. Les soldats frappaient des pieds et des mains, donnant des coups de crosse et de baïonnette... et ce sont eux qui se conduisaient avec le plus de décence.

« Tout à coup un évêque à barbe blanche comme la neige, précédé de clercs, escorté de soldats qui repoussent la foule, s'avance vers le Saint-Sépulcre, où il entre seul et s'enferme. La scène que l'on a alors sous les yeux est une véritable scène de damnés : tous se précipitent vers le Saint-Sépulcre; on monte les uns sur les autres, on s'étouffe, on s'écrase, on pousse des cris de rage et de douleur. L'évêque, au bout d'un court instant, tend le bras hors du monument avec un faisceau de bougies allumées, auxquelles chacun veut allumer les siennes le premier; les sacristains et les privilégiés qui y sont parvenus se sauvent comme des furieux, les cheveux épars, pour se réfugier dans le chœur ou dans la sacristie.

L'évêque, de même, traverse la foule en courant, moitié porté, frappé et lacéré.

« En attendant, le feu se communique partout; des milliers de bougies allumées éclairent toutes ces figures de possédés qui expriment une joie infernale.

« Dans la mêlée on met le feu à la barbe, aux cheveux ou aux habits de ses voisins, tandis que les plus fanatiques, pour prouver que ce feu ne fait aucun mal, ou pour se purifier par lui, exposent leurs bras à la flamme; les femmes découvrent leur poitrine et se brûlent le sein; d'autres, qui sont sur les galeries et qu'à leur costume on peut prendre pour des religieuses *czarnice*, descendent leurs bougies avec des cordes dans le bas de l'église, et, lorsqu'elles sont allumées, elles les montent précipitamment et font ostensiblement la même opération que les autres.

« Cela se pratique depuis longtemps, car Surius disait déjà: « Les autres se bruslent, aucuns les mains,
« aucuns la gorge, asseurants qu'ils ne sentent point la
« chaleur, encore qu'ils se grillent bien et beau leurs
« barbes et portent les mains pleines d'ampoules (1). »

« Je n'ai entendu ni chants ni prières, mais j'ai été témoin d'une horrible saturnale, dont des païens à peine ou des sauvages auraient pu se rendre coupables. Jamais, assurément, je n'ai eu honte d'être chrétien; mais ce jour-là, je me suis profondément humilié devant un musulman, en voyant dans cette occasion la supériorité des Turcs sur les chrétiens. Et pourtant ce qui se passe les trois nuits qui précèdent le saint jour de Pâques dans cette même église, où tous ces forcenés campent pêle-mêle, est plus odieux encore. Ma plume s'est refusée à décrire ce qui se passait dans les temples voluptueux de la Phénicie : comment pourrait-elle révé-

(1) *Quæ occurrunt*, disait il y a deux siècles Quarismius, *in sero illo sabbati, quot tumultus, quot ululatus, quæ irrisiones et strepitus, non modò explicari, sed ne quidem excogitari posse arbitror.* (*Elucid.* T. II, *p.* 559.)

ler les abominations que des chrétiens commettent autour du tombeau de Jésus-Christ? »

Voilà des scènes qui glacent d'horreur, accomplies qu'elles sont dans le plus saint de tous les lieux, et la plume qui les écrit et les yeux qui les ont vues! Croira-t-on que tout est dit? Hélas! Mgr Mislin ne sait pas tout encore, ou, comme moi, il ne peut pas tout dire. La cupidité des Grecs a concédé à prix d'argent des choses que ma plume ne pourra jamais écrire et qui feraient maudire du monde entier leurs auteurs et leurs complices. Mgr Mislin est dans l'erreur quand il proclame la diplomatie, et surtout la diplomatie française, solidaire de ces horribles scandales : la parole fâcheuse et de mauvais goût qu'il attribue à un prétendu homme d'Etat ne vient ni de la France, ni de son gouvernement ; et si, depuis sa victoire, la France a usé d'une grande modération à Jérusalem, elle n'a fait qu'obéir à une influence digne de respect, et il serait fort surpris d'apprendre d'où est parti ce sage conseil qu'il regarde comme une temporisation coupable. Le monde chrétien ne tardera pas à connaître les efforts prudents et généreux du Saint-Siége pour rétablir l'ordre, la liberté et la dignité dans les Lieux-Saints; pour rendre accessibles à la piété des fidèles tous ces sanctuaires que l'humanité rachetée par un sang divin ne saurait laisser dans l'opprobre et dans l'oubli. Nous ne sommes plus au temps où les Papes bénissaient l'épée de la France et des nations chrétiennes, afin d'opposer en Orient un boulevard infranchissable à la superstition et à la barbarie. L'extrême Orient, qui s'ouvre à la douce influence de l'Evangile, semble annoncer la fin de tant de profanations. Oh! puissent bientôt toutes ces belles populations, prises entre les glorieux combats de la Crimée et de la Chine, ouvrir leur âme à la lumière de l'Evangile et servir Dieu avec cet entraînement et cette naïveté qui ont toujours fait l'admiration de tous les étrangers venus en Palestine!

Est-ce un espoir qui sera trompé encore une fois?

Comme au temps des croisades, Jérusalem va-t-elle se peupler de milliers de chrétiens, rebâtir ses temples, se réjouir au son des cloches, planter la croix sur ses minarets? Les desseins de Dieu sont impénétrables; qui osera les sonder et les indiquer à l'avance?

Tant de fois déjà l'horizon de la Palestine a paru s'éclairer et donner des espérances, et tant de fois aussi tout est retombé dans la nuit de la malédiction! N'avons-nous pas à craindre que la fin de l'abomination et de la désolation annoncées par Daniel ne soit pas encore venue (1), que les temps des nations ne soient pas encore accomplis (2)? Et quels seront ces temps annoncés; doivent-ils donc être la fin de toutes choses? Où trouver, pour rendre à la Palestine sa gloire, ses temples et ses autels, une princesse aussi pieuse et aussi puissante que sainte Hélène? Comment ressusciter des chevaliers aussi admirables de foi et de valeur que les Godefroy de Bouillon et les l'Ile-Adam? Et pourtant il est encore des chrétiens, et Jérusalem est encore aujourd'hui captive et déshonorée!!! Si, après les efforts de la guerre de Crimée, la diplomatie nous paraît si faible et si hésitante sur un sujet que chaque chrétien porte dans son cœur, n'est-ce pas qu'elle a le sentiment de son impuissance, et qu'elle n'ose toucher à une question sur laquelle s'appesantit encore la malédiction de Dieu? Faudra-t-il, pour reprendre un peu d'espoir, arriver sans oser les appeler ou les désirer, à ces jours mauvais annoncés par l'Esprit-Saint, jours avant-coureurs du dernier de tous les jours et dans lesquels Elie, la terreur d'Israël, viendra toucher le cœur de ses frères et les convertir au Dieu qu'ils ont méconnu? En un mot, n'y a-t-il donc plus rien à espérer pour Jérusalem et pour ceux

(1) .... et post finem statuta desolatio. (*Dan*, 9; 26.)
(2) Jerusalem calcabitur à gentibus donec impleantur tempora nationum. (*Luc*, 21; 24.)

qui demandent à la visiter, d'ici aux jours de la terrible justice de la vallée de Josaphat? L'âme du pèlerin demeure anéantie sous le poids de telles incertitudes, et son regard, plein d'espérance et de larmes, se tourne vers le Tombeau déshonoré...

CHAPITRE XLIV.

Les Cophtes. — L'étendard de Mahomet et les oripeaux grecs. — L'apparition à Marie-Madeleine. — La tradition du *Regina cœli*. — La colonne de la Flagellation. — Les *Sept Arches* de la Vierge. — La *Prison* de Jésus. — Le fer de la *sainte Lance* et le titre de la croix. — Le *Partage* des vêtements. — La chapelle de sainte Hélène. — L'Invention de la sainte Croix. — Colonne de l'*Impropère*. — Les Grecs et les nobles restes de Godefroy et de Baudouin. — La tradition du *Calvaire*. — Comment la Turquie protége les droits des chrétiens. — La Russie a-t-elle le droit de s'opposer à la protection de la France?

Mais avançons. Autour de ce sanctuaire, c'est-à-dire le long du mur circulaire qui soutient la grande coupole et enveloppe le rocher du Saint-Sépulcre, règne une série d'arcades qui servent de demeure aux cophtes, dont la chapelle principale est adossée au Saint-Sépulcre lui-même. Toutes ces habitations, et surtout celles des Grecs dont les fenêtres et les galeries sont au premier étage de la coupole, contribuent singulièrement à enlever à ce temple son imposante majesté et à lui donner l'aspect d'un bazar, où tout retentit excepté la prière. On voit sécher aux fenêtres le linge plus ou moins blanc de ces profanateurs, et souvent ils ont lancé de là des ordures sur les crédences et sur les objets préparés pour le saint sacrifice dans la chapelle des religieux latins. En voyant tous ces sales oripeaux, je n'ai pu me défendre de regretter

que l'étendard de Mahomet, qui les tient sous son ombre, ne fût pas appendu aux voûtes des Invalides.

Entre le Saint-Sépulcre et le couvent des Latins, on voit un marbre incrusté dans le pavé et un petit autel dressé à sainte Marie-Madeleine. C'est le lieu où l'évangéliste (Jean, xx) raconte que Jésus apparut à cette pécheresse, égarée plutôt par la faiblesse de son cœur que par la méchanceté de son âme; à cette femme devenue le modèle du repentir le plus touchant, et par sa constance, et par sa vivacité; à cette coupable qui ne vivait plus que pour celui qui l'avait sauvée et qui lui avait permis de l'aimer.

Nous voici à l'entrée de la chapelle de l'Apparition de Jésus ressuscité à sa sainte Mère. Il y a une tradition bien établie à Jérusalem et presque oubliée dans un grand nombre de pays chrétiens, c'est que, dès sa Résurrection, le divin Sauveur apparut à sa sainte Mère au lieu même où se trouve cette chapelle, et par cette douce apparition combla son âme de la plus grande joie. Il est parlé à tous les chrétiens de cet instant de bonheur dans le fameux cantique *Regina cœli*, que l'Eglise a consacré à ce précieux souvenir et dont elle entonne le chant solennel aux fêtes de Pâques. Mais cette antienne triomphante, qui cause toujours une si douce joie aux pieux fidèles dans le monde entier, prend, à Jérusalem, de bien plus grandes, de bien plus consolantes proportions, et le chrétien qui chante ici à la Reine du ciel ces paroles : « *Réjouissez-vous, Reine du ciel!* parce que celui dont vous avez mérité d'être la Mère, est ressuscité comme il l'avait dit! » croit voir à ses côtés, dans le lieu même où Jésus ressuscité lui apparut, Celle à qui s'adresse ce beau cantique, et ressentir comme une part très-abondante de cette sainte joie. Cette chapelle, grande tout au plus comme le chœur d'une église, est entourée de stalles et ressemble au chœur d'un chapitre; elle possède un orgue, placé à l'entrée même de la chapelle.

On y voit aussi l'autel de la Flagellation, près duquel

on conserve le tronçon de la colonne à laquelle fut attaché Jésus, au moment de sa Flagellation. Celui-ci est à droite, en entrant dans ce sanctuaire, et a pour pendant, de l'autre côté du maître-autel, un petit autel où on vénère d'autres reliques. Le lieu de l'apparition de Jésus à sa sainte Mère est en avant du grand autel, au milieu du pavé.

En sortant de cette chapelle pour visiter le lieu où sainte Hélène trouva la vraie croix, on rencontre successivement plusieurs sanctuaires. On a d'abord devant soi une série de piliers ou tronçons de colonne, construction bizarre et inachevée, désignée sous ce nom : *Les Sept Arches de la Vierge*. Fut-il question un jour d'élever là, au pied même du Calvaire, un monument à la Vierge des *Sept-Douleurs*, supposition qui me semble raisonnable et vers laquelle j'inclinerais volontiers, ou bien ce commencement d'étrange et irrégulière exécution se rattache-t-il à une autre origine? Personne ne put me donner à cet égard une explication satisfaisante.

A l'extrémité du mur qui se prolonge à gauche, on arrive à une chapelle qui est la dixième station de la *Voie douloureuse*. Elle recouvre le lieu où Jésus fut enfermé pendant les apprêts de son supplice. On y voit un autel entouré de lampes qui brûlent sans cesse. Il y avait là une fosse, au fond de laquelle Jésus fut descendu. Cette chapelle se nomme la *Prison de Jésus*.

Ensuite on passe successivement devant deux chapelles, dont la première est dédiée à saint Longin, le soldat qui perça le cœur de Jésus. Le martyrologe nous apprend que ce soldat, touché de repentir, se retira à Césarée en Cappadoce, où il endura le martyre. Il était convenable devant Dieu que celui qui avait ouvert ce cœur adorable d'où s'étaient échappés tant de trésors et qui avait été arrosé de ce sang précieux, fût régénéré par le plus grand des sacrifices et couronné de la palme du martyre. Dans la basilique de saint Pierre, à Rome, on montre, aux fêtes solennelles, parmi les reliques avec

lesquelles on bénit le peuple, le fer de cette *lance* décorée du nom de *sainte*. C'était aussi dans cette chapelle qu'on conservait jadis le *titre* ou écriteau que Pilate avait donné et qui est à Rome aujourd'hui. C'est une planche de bois, avec une inscription dans les trois langues hébraïque, grecque et latine, et qui avait été placée par les juifs au sommet de la croix de Jésus.

La seconde chapelle se nomme la *Division* ou *Partage des Vêtements*. C'est le lieu où l'évangéliste (Jean, XIX) nous apprend que les soldats partagèrent les vêtements et tirèrent au sort la robe sans couture du Dieu fait homme, accomplissant ainsi la parole de l'Ecriture sainte, qui avait annoncé ce partage. Elle est à vingt mètres de la prison de Jésus.

Enfin, derrière le transept de la chapelle des Grecs, on arrive à un escalier de vingt-huit marches, qui descend dans une chapelle souterraine qui porte le nom de Sainte-Hélène. C'est un des plus beaux monuments de l'architecture des chrétiens pendant les premiers âges de l'Eglise. Elle forme un carré presque régulier, de 15 à 18 mètres de côté. M. Doussault en a donné un fort joli dessin. A droite, dans l'angle de cette chapelle, on trouve un petit escalier d'une douzaine de marches, qui conduit au lieu où fut trouvée la vraie croix et qui, pour ce motif, est appelée l'*Invention de la Sainte-Croix*. Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, la profondeur actuelle de ce réduit doit être singulièrement modifiée, si on tient compte des ruines successivement accumulées à la partie supérieure. C'était d'ailleurs une fosse assez profonde dans laquelle on précipitait les instruments du supplice. C'est de là que sortit ce gibet infâme, cette potence jadis destinée à la mort ignominieuse des esclaves, cette croix qui allait recevoir, en souvenir de Celui qui était mort dans ses bras, les honneurs et les adorations du monde entier, cette croix qui devait un jour décorer la poitrine des braves et le trône des Césars.

Une fois sorti de ces profondeurs, on se retrouve à

l'angle nord-est du Calvaire, près de la colonne de l'*Impropère* ou des outrages, colonne à laquelle Jésus fut attaché au moment où les soldats de Pilate, simulant une royauté outrageuse et dérisoire, abreuvèrent ce bon Maître d'amertume et d'ignominies.

Autrefois l'escalier qui conduit au Calvaire se trouvait à cet angle du rocher. Dans ce même lieu étaient encore les tombeaux de Godefroy et de Baudouin, dont les cendres furent enlevées et dispersées par les Grecs, qui tenaient, en haine de la France, à prouver, de manière à ne laisser aucun doute, que leur cause n'avait rien de commun avec les nobles restes de ceux qui avaient donné leur sang pour le Tombeau du Christ. On comprend facilement que messieurs les Grecs, troublés dans leurs perfidies par le souvenir de ces héros français, aient fait disparaître leurs tombeaux après l'incendie de de 1808. Cet instinct, qui confond dans la même haine le nom français et celui de l'Eglise catholique, est un grand honneur pour la France. Voici maintenant pour quelle raison sans doute ces deux guerriers, qui avaient donné leur sang et leur vie à la cause de la Terre-Sainte, voulurent reposer en ce lieu.

Une tradition, respectée en Orient, croit que, après le déluge, les descendants de Noé transportèrent la tête du premier Adam de la vallée d'Hébron jusque sur le mont *Calvaire*. Là ils l'ensevelirent, et, au moment du sacrifice auguste du Rédempteur, elle fut ainsi lavée par le sang tombé de la croix et sorti de la poitrine du nouvel Adam, Sauveur du monde. C'est du nom latin *calva*, *crâne*, que vient le nom significatif de *Calvaire*. Quoi qu'on pense de cette tradition, l'idée qu'elle représente est plus que respectable : elle est admirable. Elle montre dans son ensemble la Rédemption sainte et parfaite du monde par le sang de Jésus-Christ; et les yeux des chrétiens se sont accoutumés dès l'origine, comme ils le sont encore aujourd'hui, à voir au pied de la croix de Jésus le crâne et les os de l'homme

mortel, attendant le jour de la Résurrection, dont l'espérance repose sur ce signe du salut.

Tel est l'état actuel de ce temple dont les vicissitudes intéressent à un si haut point le monde chrétien. Si les questions qu'il soulève étaient jugées, si les droits du Saint-Sépulcre étaient sauvés, tout serait jugé, tout serait fini. L'ignorance, l'orgueil, la haine et la ruse des Grecs, autant que les sommes importantes qui leur viennent de la Russie et du Fanar de la Corne-d'Or, voilà les causes puissantes et détestables qui ont paralysé jusqu'ici l'influence, toujours vivante à la vérité, mais aujourd'hui si nulle de la France.

Faut-il attendre des Turcs une résolution énergique en faveur de notre cause, qui est celle de l'Eglise entière? Ce serait leur demander un miracle. Ils ont laissé les Grecs s'appuyer sur un prétendu firman que de graves autorités considèrent comme apocryphe et qui aurait été délivré par le calife Omar, ce conquérant fanatique qui bâtit 1,400 mosquées sur les ruines de 40,000 églises chrétiennes. Ils n'ont pas su répondre, tant est grande leur ignorance en ces sortes de matières, que, en supposant même l'existence de concessions faites par ce premier conquérant de Jérusalem, il n'y avait pas de Grecs en 637, aux jours du calife Omar, puisque Photius, leur père, n'était pas né. Les Turcs ont en tout temps, soit par oubli, soit par vénalité, vendu aux Grecs ce qui appartenait aux Latins et apporté la confusion dans ces mêmes sanctuaires qu'ils voulaient protéger. Ils ont effacé, et de leurs archives et de leur mémoire, l'acte de vente fait, en 1342, à Robert, roi de Sicile, afin de revendre encore une fois ce qu'ils avaient déjà vendu; ils ont oublié la capitulation ou traité de paix entre François Ier et le sultan Suleïman, qui déclare solennellement que « les religieux ne seront jamais inquiétés pour les lieux qui sont entre leurs mains; » ils ont feint d'ignorer que toutes ces conventions avaient été renouvelées à une époque remarqua-

ble et avec un grand retentissement, en 1740, entre Louis XV et le sultan Mahmoud; ils ont renié et méconnu les concessions accordées à M. le comte de Vergennes, en 1757, ils ont encouragé l'audace des Grecs, toujours prêts à incendier, comme en 1808, ce qu'ils ne peuvent obtenir; ils ont tremblé devant la Russie, qui a toujours cherché à rendre inutiles toutes ces capitulations; et, en dernier lieu, ils allaient tout sacrifier sous la pression de Menschikoff, quand éclata la guerre de Crimée. Est-ce donc encore en vain cette fois que la France aura donné son sang le plus généreux et épuisé ses trésors? Le monde chrétien osera-t-il méconnaître dans quel but la Providence a élevé l'étendard de la France au-dessus du pavillon de toutes les Russies? La guerre de Crimée, entreprise à l'occasion des Lieux-Saints, sera-t-elle donc à tout jamais sans aucun résultat pour des sanctuaires aussi précieux, aussi chers aux chrétiens? Faut-il redouter une conflagration générale, parce qu'on osera demander à la Russie de permettre à la France d'user d'un droit et de remplir un devoir que tant de siècles ont établis?

A qui reviendra donc l'honneur de couvrir d'une nouvelle coupole ce saint tombeau échappé à la flamme des Grecs mais non pas à leurs ignobles profanations, à leur déshonorant badigeon? Ce glorieux Sépulcre qui a donné son nom à cette église tout entière et dans lequel le schisme grec, en pure perte pour l'art, a enseveli des millions sans pouvoir y étouffer les droits justes et intacts des catholiques, va-t-il rester encore une fois oublié dans le scandale et l'ignominie? La France, qui a su si bien réclamer ses droits par M. de Latour-Maubourg, en 1811; qui a porté si haut en Orient son nom et sa gloire par M. Thouvenel, après la guerre de Crimée; la France laissera-t-elle à l'Autriche ou à une autre puissance l'honneur d'une pareille entreprise? Que ne prend-elle exemple, pour défendre des intérêts aussi graves, sur l'audacieuse énergie et sur la résolution de

son orgueilleuse alliée, si menaçante quand il s'agit des intérêts de son commerce? L'Angleterre n'a rien à faire dans la Palestine; mais si ce pays avait pu léser une de ses fabriques de savon ou quelques-uns de ses cotonniers, on aurait bientôt vu surgir quelque Pritchard ou quelque Pacifico, prétextes vivants et toujours immanquables quand il s'agit d'une conquête à faire ou d'une forte rançon à demander. Hélas! les intérêts de la France ici sont des intérêts purement spirituels; ils ne ressemblent point à ceux de la commerçante Albion; et Jésus-Christ nous a dit : « Les enfants de ce siècle sont plus prudents dans leurs affaires que les enfants de lumière. » Aussi encore quand les ennemis de Dieu se soulèvent quelque part dans le monde contre le drapeau de la France, ils laissent sans insulte l'étendard de ce peuple de marchands, qui n'a pas l'air de soupçonner cette tache d'infamie et qui continue à travailler sourdement et partout, ainsi que je l'ai dit à propos de Capharnaï dans le Liban, contre notre influence. Mais quittons ces pensées et abordons l'esquisse historique d'un temple si précieux à tous les âges de la foi chrétienne, et qui est encore aujourd'hui la clef de voûte des Lieux-Saints aussi bien que la cause brûlante de toute nouvelle croisade.

CHAPITRE XLV.

Les suites du désastre de Tibériade. — La conquête de Saladin amène une nouvelle croisade. — Ce que pourra faire l'alliance anglo-française. — Ce qu'il faut attendre des sultans de nos jours. — L'exemple de nos pères. — — Comment pourra se faire une restauration à Jérusalem. — La coupole du Saint-Sépulcre et les droits de la France. — Aaron-al-Réchid et Abdul-Medjid. — Sainte Hélène à Jérusalem.

En remontant l'histoire des siècles précédents nous arrivons à la grande catastrophe qui suivit la sanglante bataille de Hattin, ou de Tibériade, perdue par les chrétiens, le premier jour de mai 1187, après des prodiges inouis de valeur, admirés par les Musulmans vainqueurs eux-mêmes. Cent mille chrétiens, après avoir arrosé de leurs larmes le Saint-Sépulcre et le Calvaire, sortirent de Jérusalem pour errer dans la Syrie, l'Egypte et le monde entier et périr à la fois de honte et de misère. Toutes les croix furent abattues et toutes les églises converties en mosquées. Une inscription, gravée sur celle de Sainte-Anne, et qui s'y trouvait encore à mon arrivée à Jérusalem, rappelle cette humiliante conquête. L'Eglise du Saint-Sépulcre fut seule arrachée à cet opprobre, selon l'exemple qu'avait déjà donné le vainqueur Omar; après quoi, par des raisons d'intérêt, toutes au profit des vainqueurs, quatre prêtres latins eurent seuls la permission d'y demeurer, moyennant un tribut.

Ceci se passait au commencement d'octobre 1187, et

on sait que les Croisés étaient entrés à Jérusalem le 15 juillet 1099, sous la conduite de Godefroy de Bouillon. Leur premier acte, après la victoire, avait été de se rendre sans armes et les pieds nus à ce tombeau de Jésus-Christ, dont l'épée de Saladin les chassa en ce jour lamentable, qui vint clore le royaume des Latins à Jérusalem.

Croira-t-on que le monde fut alors aussi insensible que de nos jours aux malheurs de Jérusalem? La conquête de Saladin répandit la consternation dans tout l'Occident, et le désespoir des chrétiens les fit songer à une nouvelle croisade. On porta de ville en ville des images de Jésus-Christ et du Saint-Sépulcre, foulées aux pieds des chevaux de Mahomet. « En pleurant la perte du Tombeau de Jésus-Christ, dit l'historien Michaud, on se ressouvint des préceptes de l'Evangile, et les hommes devinrent tout-à-coup meilleurs. Le luxe fut banni des villes; on oubliait les injures, on prodiguait les aumônes. Les chrétiens couchaient sur la cendre et se couvraient de cilice; ils expiaient leur vie déréglée par le jeûne et par les mortifications. »

Tant de larmes et de pieux repentirs préparèrent la troisième croisade, plus remarquable par des prodiges de valeur que par des résultats favorables à la possession des Lieux-Saints. En parlant de cette croisade, les historiens font des remarques qui nous amènent involontairement à penser à cette alliance anglaise et à l'entente cordiale qui sert de base à notre équilibre européen. Ils nous disent en effet qu'il y avait peu d'espoir à fonder sur une alliance entre deux princes français et anglais, parce que Philippe, en montant sur le trône, s'était déclaré le plus ardent ennemi de l'Angleterre, et parce que Richard était fils de cette Eléonore de Guyenne, première femme de Louis VII, qui, après la seconde croisade, avait quitté son époux en menaçant la France. L'alliance de nos jours avec une puissance qui crée tous nos embarras et dans le Liban et en Italie, laisse-t-elle donc aux chrétiens plus d'espérance?

Ce n'est point vers Constantinople que doivent se tourner les regards des chrétiens. Comme chacun sait, de façon à n'en pas douter, que ce n'est pas dans son propre trésor qu'un sultan trouverait aujourd'hui de quoi rebâtir le temple de Jérusalem, il est plus certain encore que ses armées ne sont plus en état de gagner une nouvelle bataille de Hattin, et qu'il est par conséquent fort inutile de le comprendre ou de l'exclure dans le projet d'une nouvelle croisade. Il faut donc chercher ailleurs la solution qui intéresse le temple de Jérusalem. Les malheurs de la Ville-Sainte tiennent moins aux cruautés des musulmans qu'aux discordes des chrétiens.

Pourquoi les fidèles de nos jours ne seraient-ils plus sensibles à ce qui peut te procurer la paix, ô Jérusalem, reine des cités! Que doivent-ils donc faire aujourd'hui pour toi? Afin que l'exemple de nos pères ne soit pas perdu pour nous, voici ce que nous dit l'historien des Croisades. Après avoir raconté les prédications de Gerbert, et la terrible cruauté des persécuteurs, il ajoute:

« D'autres malheurs attendaient les chrétiens de la Palestine; toutes les cérémonies de la religion furent interdites; la plupart des églises converties en étables; *celle du Saint-Sépulcre fut renversée de fond en comble.* Les chrétiens de Jérusalem, se dispersèrent dans toutes les contrées de l'Orient.

« Les vieux historiens racontent que le monde partagea le deuil de la Ville-Sainte et qu'il fut saisi de trouble et d'effroi.

« L'hiver, avec tous ses frimas, se montra dans les régions où il était inconnu. Le Bosphore et le Nil roulèrent des glaçons. Un tremblement de terre se fit sentir dans la Syrie, dans l'Asie mineure, et ses secousses, qui se répétèrent pendant deux mois, renversèrent plusieurs grandes villes.

« Lorsque la nouvelle de la destruction des Saints-Lieux parvint en Occident, elle arracha des larmes à tous

les chrétiens. On lit dans la chronique du moine Glaber que l'Europe avait vu aussi les signes avant-coureurs d'une calamité; une pluie de pierres était tombée dans la Bourgogne; une comète et des météores menaçants avaient paru dans le ciel. L'agitation fut extrême parmi tous les peuples chrétiens; cependant ils ne prirent point encore les armes contre les infidèles, et leur vengeance tomba sur les juifs, que l'Europe tout entière accusa d'avoir provoqué la fureur des musulmans.

« Les calamités de la Ville-Sainte la rendirent encore plus vénérable aux yeux des fidèles; la persécution redoubla le pieux délire de ceux qui allaient en Asie contempler une cité couverte de ruines et jouir de la vue d'un sépulcre vide. C'était dans Jérusalem pleine de deuil que Dieu distribuait plus particulièrement ses grâces et qu'il se plaisait à manifester ses volontés. Les imposteurs mirent souvent à profit cette opinion des peuples chrétiens pour égarer la crédulité de la multitude.

« Afin de faire croire à leurs paroles, il leur suffisait de montrer des lettres tombées, disaient-ils, du ciel à Jérusalem. A cette époque une prédiction qui annonçait la fin du monde et la prochaine apparition de Jésus-Christ dans la Palestine, augmenta encore la vénération des peuples pour les Saints-Lieux. Les chrétiens d'Occident arrivaient en foule à Jérusalem dans le dessein d'y mourir ou d'y attendre la venue du Souverain Juge. Le moine Glaber nous apprend que l'affluence des pèlerins surpassa alors tout ce qu'on pouvait attendre de la dévotion de ces temps reculés. On vit d'abord arriver les pauvres et les gens du peuple, puis les comtes, les barons et les princes, qui ne comptaient plus pour rien les grandeurs de la terre.

« La clémence divine prit alors pitié de l'affliction des chrétiens; le méchant calife Hakem, dit Guillaume de Tyr, sortit de ce monde; Daher, qui lui succéda, adoucit les ordres cruels de son père et *permit enfin aux fidèles de rebâtir l'église du Saint-Sépulcre.*

« Les chrétiens de Jérusalem ne pouvant suffire aux frais de cette construction, implorèrent la charité de l'empereur de Constantinople, qui fournit de son propre trésor les sommes nécessaires.

« Trente-sept années après que le temple de la résurrection eut été renversé, il se releva tout à coup : image de Jésus-Christ lui-même qui, triomphant de la mort, sortit rayonnant de gloire de la nuit du tombeau. »

Les flammes de Saladin n'avaient endommagé que la partie extérieure ; l'église fut donc facilement rétablie dans son état primitif. Je dis primitif, sans que l'on puisse toutefois remonter jusqu'au quatrième siècle. La vie de ce monument a été remplie de désastres et de révolutions tels qu'on ne peut supposer qu'il reste encore aujourd'hui quelque chose des constructions premières faites par la pieuse mère de l'empereur Constantin. Nous savons d'ailleurs que ce temple a aussi été incendié et saccagé par Omar en 626, et par Chosroës, roi des Perses, en 616.

Ce qu'ont pu faire les chrétiens à toutes les époques est-il donc devenu complètement impossible aujourd'hui ?

Mais, encore une fois, à qui appartiendra-t-il, puisque les Turcs ne sauraient le faire, de relever de ses ruines le Tombeau du Dieu fait homme ? Appellera-t-on à cet honneur toutes les nations chrétiennes, en créant ainsi une confusion pleine de périls ; ou bien laissera-t-on revivre le droit de la France, droit aussi ancien que les croisades et qui a été toujours sanctionné, ainsi que je l'ai dit, par l'Eglise ? Telle est la question brûlante qui vient se poser ici et menacer d'impossibilité toute restauration.

Quel est donc l'obstacle, et tous les amis de la Terre-Sainte se le demandent, qui s'oppose à ce que la réparation actuelle de ce temple soit entièrement abandonnée à la France ? Qui donc, par des motifs aussi nobles et aussi désintéressés, réclame cet honneur, et qui pourrait appuyer sa demande sur des droits aussi incontestables ?

Les champs de la Palestine, fécondés par le sang des croisés et ceux de la Crimée, où la Russie a rencontré sur son chemin les enfants de la France, n'ont-ils pas suffisamment désigné cette nation comme choisie de Dieu pour continuer la défense et la protection des Lieux-Saints? Et le prince qui la gouverne a-t-il hésité, en toute occasion, à mettre son épée généreuse au service de la gloire de Dieu et de la sainte cause des peuples? Pour revoir les beaux jours dans lesquels Aaron-al-Réchid remettait les clefs du Saint-Sépulcre à Charlemagne, ce n'est donc point une épée victorieuse, un nom illustre, une gloire qui fait défaut à l'Occident, mais une main ferme et intelligente qui manque à l'Orient. Entre le neuvième et le dix-neuvième siècle, la différence est donc moins entre les hommes qu'entre les événements, et cela en dépit des prétentions nouvelles d'une nation honorable et chrétienne, l'Autriche, que nous voudrions sincèrement voir au premier rang parmi nos alliés, et surtout en dépit des frémissements (1) du fanatisme oriental qui chercherait en vain à faire trembler l'Europe. Abdul-Medjid, ainsi que tout homme de bonne foi en est convaincu, se rendrait service à lui-même en remettant en d'autres mains le gouvernement des provinces qui lui échappent, et dont il ne recueille que des embarras.

Pour mieux juger ces deux époques et faire le rapprochement dont je parle, écoutons encore une fois l'historien toujours si intéressant des croisades:

« Les chrétiens, placés entre les rigueurs de la persécution et l'espoir d'une sécurité passagère, durent enfin des jours plus heureux à la sage domination d'Aaron-al-Réchid. Sous le règne du calife, que nos vieux chroniqueurs appellent *un homme admirable et digne de louanges*, la gloire de Charlemagne, qui s'était étendue

(1) Ce que j'appelais alors un frémissement est devenu depuis autre chose qu'une menace, à Djeddah, en Syrie et ailleurs. (*Note de l'Auteur.*)

jusqu'en Asie, protégea les églises d'Orient. Les pieuses libéralités de l'empereur des Francs soulagèrent l'indigence des chrétiens d'Alexandrie, de Carthage et de Jérusalem. Les deux plus grands princes de leur siècle se témoignèrent une estime mutuelle par de fréquentes ambassades; ils s'envoyèrent de magnifiques présents; et, dans ce commerce d'amitié entre deux puissants monarques, l'Orient et l'Occident firent un échange des plus riches productions de leur sol et de leur industrie. Les présents d'Aaron causèrent une vive surprise à la cour de Charles, et donnèrent une haute idée des arts et des richesses de l'Asie. Le monarque des Francs se plut à montrer aux envoyés du calife la magnificence des cérémonies religieuses. Témoins, à Aix-la-Chapelle, de plusieurs processions où le clergé avait étalé ses ornements les plus précieux, les ambassadeurs de Bagdad retournèrent dans leur patrie en disant qu'ils avaient vu des *hommes d'or*.

» La politique ne fut pas sans doute étrangère aux témoignages d'estime qu'Aaron prodiguait à l'empereur d'Occident; ils faisaient la guerre aux maîtres de Constantinople par les Sarrasins, le bruit seul de l'arrivée des Francs avait ranimé le courage des assiégés et porté la terreur parmi les musulmans.

» Au temps d'Aaron, le nom de *Jérusalem* exerçait déjà une si puissante influence sur les chrétiens de l'Occident, qu'il suffisait de prononcer ce nom révéré pour réveiller leur enthousiasme belliqueux et lever des armées contre les infidèles.

» Afin d'ôter aux Francs tout prétexte d'une guerre religieuse qui aurait pu leur faire embrasser la cause des Grecs et les attirer en Asie, le calife ne négligea aucune occasion d'obtenir l'amitié de Charlemagne, *et lui fit présenter les clefs du Saint-Sépulcre et de la ville sainte.*

» Cet hommage rendu au plus grand des monarques chrétiens, fut célébré avec enthousiasme par les légendes

contemporaines, et fit croire, dans la suite, que l'empereur d'Occident avait fait le voyage et la conquête de Jérusalem. »

Les choses n'en sont-elles pas à ce point, un millier d'années après, que la surprise et la joie seraient aussi universelles et aussi grandes au sein des populations chrétiennes, si un sultan assez puissant et assez généreux venait à rendre le même hommage, de nos jours, à l'Empereur des Français? Et en supposant que le sultan actuel, Abdul-Medjid, si impuissant à gouverner son empire, osât le faire, quel est donc le chrétien sincère qui n'oublierait une rivalité qui date de quelques jours et n'applaudirait à cette réparation, à cet hommage? Il n'est pas question ici d'élever un drapeau contre un drapeau, mais de rendre à Jésus-Christ, sur son glorieux tombeau, un hommage auquel applaudira tout chrétien, racheté dans le sang du Calvaire, de rendre à l'épée de la France la glorieuse tâche à laquelle elle n'a jamais volontairement failli. Ah! si Dieu le voulait, si Dieu qui la protége daignait rendre à la France une telle gloire, le monde pourrait bien être encore une fois émerveillé comme aux beaux jours où la pieuse Hélène apparut dans Jérusalem, portant avec elle les ordres du grand Constantin, et proclamant sur le Calvaire, après tant de sang répandu, le triomphe de la croix et de l'Evangile.

Qu'on se figure, après trois siècles de persécution, le gibet du Calvaire apparaissant radieux comme un diadème sur la couronne et le trône des empereurs du monde. Le sang des martyrs, fécondé par celui du Calvaire, a établi partout le règne de la justice et de l'amour sur les ruines fumantes de l'esclavage et du paganisme. L'enfer vaincu a renoncé à la lutte contre le Christ; de tous côtés surgissent à l'Eternel des temples dans lesquels se perpétue le sacrifice du Dieu sauveur, et une foule de chrétiens sortant des catacombes et des profondeurs des forêts vient les remplir. Alors une sainte

femme, appuyée sur le bras puissant de Constantin, son fils, et répandant sur son passage les trésors et les largesses du grand Empereur, apparaît aux chrétiens de la Palestine comme une étoile merveilleuse annonçant les magnificences de l'Eglise de Dieu. Elle vient sécher les larmes des chrétiens et arracher de l'opprobre leurs précieux sanctuaires. Avec elle s'avance la sainte liberté des enfants de Dieu gagnée dans le sang des martyrs, et partout sur ses pas les idoles des païens tombent devant les louanges de l'Eternel.

Le premier soin d'Hélène fut de bâtir sur le Calvaire et au lieu même de la Résurrection un temple qui devait surpasser tous les autres en grandeur et en richesses. Les travaux entrepris par cette pieuse impératrice, alors âgée de 80 ans, sont tellement nombreux, qu'il faut bien admettre, et cela est vraisemblable, que la plupart d'entre eux ne purent qu'être commencés. Voici comment l'historien Nicéphore les raconte.

CHAPITRE XLVI.

L'historien Nicéphore et la nouvelle Jérusalem. — Construction de l'église du Saint-Sépulcre. — Eusèbe de Césarée. — Comment les profanations des païens avaient marqué le lieu du Calvaire. — Lettre de Constantin à Macaire, évêque de Jérusalem. — Ordres exécutés. — Richesses de ce nouveau temple. — Sainte Hélène et la vraie croix.

« Hélène, mère de l'empereur Constantin, bâtit sur le Calvaire et au lieu de la résurrection, un temple qui ne le cédait à nul autre en grandeur et en magnificence, auquel elle donna le nom de *Nouvelle-Jérusalem*.

» Elle construisit aussi à ses frais deux autres églises magnifiques, l'une à Beethlehem, renfermant dans l'enceinte du sanctuaire la crèche et la grotte sacrée où est né Jésus-Christ; l'autre au sommet du mont des Oliviers, à l'endroit où il est monté au ciel. Elle éleva, à Gethsémani, un temple admirable à la Mère de Dieu, dont le sépulcre fut soigneusement renfermé dans le sanctuaire; et comme ce lieu est une pente, elle y fit faire un escalier en marbre du côté de l'Orient. Elle bâtit en outre, à l'endroit où l'ange annonça aux bergers l'heureuse nouvelle, une église dédiée aux saints anges, une autre à la mère du Verbe, une autre à Joseph, époux de Marie.

» De là passant à Béthanie elle en construisit une très-remarquable en l'honneur de Lazare, l'ami de Jésus-Christ, à deux mille pas de Jérusalem. Ensuite se diri-

geant vers le fleuve sacré du Jourdain, au lieu où se trouve la grotte qui servit de demeure à Jean-Baptiste, elle éleva au saint Précurseur un temple superbe, et vers le penchant de la montagne, un autre à Elie de Thesbé. De là, ayant franchi une distance de quatre journées, elle vint près de Tibériade, et bâtit le temple des Douze-Trônes, là où Jésus-Christ nourrit les cinq mille hommes. Dans cette contrée se trouve Capharnaüm où arriva le miracle du centenier, celui du paralytique descendu par le toit et guéri sur-le-champ, et celui de la femme au flux de sang; elle s'arrêta aussi dans un endroit appelé les Sept-Sources, où le Seigneur fit le grand miracle de la multiplication des sept pains et des quelques poissons.

» Elle vint ensuite à la pêche de Tibériade et au lieu où Madeleine fut guérie.

» En divers endroits elle bâtit des églises en l'honneur des apôtres. Dans la ville de Tibériade, trouvant la maison de la belle-mère de Pierre, elle y éleva un beau temple à ce saint. Elle en fit autant au mont Thabor où l'on prétend que Melchisédech bénit Abraham. Au lieu même de la Transfiguration, elle érigea une magnifique église aux trois apôtres témoins de la gloire du Sauveur, et elle y laissa une somme considérable en faveur de ceux qui voudraient y demeurer. De là, descendant vers l'Occident, elle vint à Nazareth, et ayant trouvé la maison où Marie fut saluée par l'ange, elle y éleva un très-beau temple en l'honneur de la mère de Dieu. Elle en bâtit encore un autre à Cana, en Galilée, où furent célébrées les noces de Simon le Cananéen, auxquelles on servit du vin d'une origine mystérieuse.

» Ensuite, retournant dans la ville sainte, elle construisit à Sion un temple immense, dans lequel se trouvait la maison où les apôtres s'étaient enfermés par la crainte des juifs; où avait eu lieu la Sainte-Cène, le lavement des pieds, la descente du Saint-Esprit; où Jacques avait été nommé premier évêque de Jérusalem. On y voyait aussi la colonne de marbre à laquelle le

Sauveur fut attaché pendant la flagellation. Du côté gauche était placé, à une assez grande élévation au-dessus du sol, le sépulcre de David, dont on admirait la magnificence. Elle dédia aussi, dans le jardin de Caïphe, un autre temple au prince des apôtres. Elle fit décorer la fosse de Jérémie et la fontaine de Siloë d'ouvrages merveilleux. A l'instigation de son fils Constantin, elle bâtit, sur les ruines de l'idolâtrie grecque, une grande et magnifique église près du temple de Térébinthe de Mambré, à quinze stades au nord d'Hébron, et à environ deux cent cinquante stades de Jérusalem.

» C'est là qu'on croit avec raison qu'Abraham donna l'hospitalité au Fils de Dieu en même temps qu'aux anges qui allaient vers Sodome; c'est là que lui fut annoncée la naissance d'Isaac. Enfin, cette sainte impératrice fit encore construire dans ces Saints-Lieux diverses autres églises, en sorte que le nombre s'en éleva à plus de trente; après quoi elle alla rejoindre son fils en Occident.

» Constantin, de son côté, fit bâtir un temple à Héliopolis en Phénicie, et plusieurs autres en différents endroits. »

Mais ce fut surtout l'église bâtie sur le Saint-Sépulcre qui attira l'attention du monde chrétien. Eusèbe, évêque de Césarée, né au troisième siècle, et témoin oculaire de toutes ces merveilles, assista à la dédicace de ce précieux temple. Ses remarquables écrits l'ont placé au rang des plus illustres écrivains de l'Eglise, et son enthousiasme, en face des merveilles opérées par la piété d'Hélène et de Constantin, nous rend encore plus chers les précieux détails qu'il nous a laissés sur les premiers travaux commencés au Calvaire. Après avoir déploré les premières profanations des païens, et montré comment l'enfer s'était servi des mains des impies pour abolir le monument dont un ange éclatant de lumière avait roulé la pierre qui en fermait l'entrée, il ajoute que ce même ange de la résurrection avait, par ce même

miracle, levé la pierre de l'incrédulité de dessus les cœurs les plus durs et les plus insensibles. Il pouvait ajouter encore que, dans leur fol aveuglement, ces insensés avaient à tout jamais marqué la place que le Fils de Dieu avait sanctifiée. Puis il dit :

« Ces impies et ces profanes s'étaient follement imaginé qu'ils enseveliraient la vérité de ce mystère sous le monceau de terre et de pierres dont ils allaient combler ce saint Tombeau. Ils y en apportèrent donc une prodigieuse quantité, pavèrent la surface et élevèrent au-dessus un tombeau, non pour y recevoir les corps, mais pour y perdre les âmes. Je veux parler d'une obscure caverne qu'ils y bâtirent en l'honneur du démon de l'impureté, sous le nom de Vénus. Depuis ils y offrirent de détestables sacrifices. Ces malheureux n'avaient pas assez de sens pour comprendre que quand le soleil accomplit sa révolution dans le ciel, il faut bien que ses rayons parviennent jusqu'à la terre. La gloire du Sauveur, bien qu'elle n'éclairât que les esprits, tandis que le soleil n'éclaire que les corps, avait déjà inondé la terre de son puissant éclat. Pourtant les projets des profanateurs et des impies avaient pendant quelque temps triomphé de la vérité, qui n'avait pour elle ni gouverneur de province, ni général d'armée, ni empereur.

» Enfin Constantin seul s'est trouvé capable de lever ce scandale et d'abolir cette abomination. Ce prince, si agréable à Dieu et si rempli de son esprit, ne pouvant supporter plus longtemps qu'un lieu si saint eût été couvert d'ordures et comme enseveli dans l'oubli par les artifices des ennemis de la foi, ordonna d'enlever ces immondices, afin de le rendre le plus magnifique et le plus éclatant qu'il y eût sous le soleil. Il n'eut pas plus tôt donné l'ordre de raser ces édifices, élevés par le mensonge et consacrés à l'enfer par la superstition, que ce culte abominable disparut.

» L'empereur ne fit pas seulement abattre le sanctuaire consacré à l'idole de l'impureté; il en fit jeter au

loin les démolitions, ordonna de creuser la terre souillée par ces sacrifices impurs et de la transporter en d'autres lieux. »

C'est ainsi que, sans le vouloir, l'impiété avait elle-même fixé à tout jamais la place des lieux qu'elle voulait anéantir. « Depuis les temps d'Adrien jusqu'à l'avènement de Constantin, dit saint Jérôme, venu un demi-siècle après ces événements (*Ep. ad Paulin.*), c'est-à-dire dans un intervalle de 180 ans, un temple de Jupiter et une statue de Vénus, au lieu même de la Résurrection et sur le rocher du Calvaire, recevait les adorations des païens et des fauteurs de la persécution, qui s'imaginaient par là détruire la croyance à la Résurrection et à la Croix du Sauveur, s'ils parvenaient à polluer ces saints lieux à l'aide de leurs idoles. »

La lettre de Constantin à Macaire, évêque de Jérusalem, est une preuve remarquable de ce que j'avance et un monument trop précieux pour qu'elle ne trouve point sa place parmi les documents rapportés ici. Voici ce qu'il dit :

« La grâce que le Seigneur nous a faite est si extraordinaire et si belle qu'il n'y a point de paroles qui la puissent dignement exprimer. En effet, rien est-il plus admirable que l'ordre de la Providence par lequel il a caché sous terre, durant un si long espace de temps, le monument de sa Passion, jusqu'à ce que l'ennemi de la piété eût été vaincu et que ses serviteurs eussent été mis en liberté? Il me semble que quand on réunirait tout ce qu'il y a de savants et d'orateurs dans le monde, ils ne pourraient jamais rien dire qui approchât de la grandeur de ce miracle, parce qu'il est autant au-dessus de toute créance que la sagesse éternelle est au-dessus de la raison.

» Aussi ai-je excité tous les peuples à embrasser la religion avec une ardeur égale à l'éclat des événements merveilleux par lesquels la vérité et la foi sont confirmées de jour en jour. Comme ce projet est connu du monde

entier, vous serez facilement persuadé que je n'ai point de plus grand désir que d'embellir par de magnifiques bâtiments ce lieu qui, étant déjà saint, a été encore sanctifié par les vestiges de la Passion du Sauveur, et qui a été déchargé par la volonté de Dieu, et par mes soins, du poids d'une idole dont il avait été chargé.

» Je remets à votre prudence de prendre les soins nécessaires pour faire en sorte que les édifices surpassent en grandeur et en beauté tout ce qu'il y a de beau et de grand au reste du monde. J'ai donné charge à notre très-cher Dracilion, vicaire des préfets du prétoire et gouverneur de la province, d'employer suivant vos ordres les plus excellents ouvriers à élever des murailles. Mandez-moi quels marbres et quelles colonnes vous désirez, afin que je les fasse conduire.

» Je serai bien aise de savoir si vous jugez à propos que l'église doive être lambrissée ou non; car si elle doit être lambrissée, on y pourra mettre de l'or. Faites savoir au plus tôt aux officiers que je vous ai nommés, le nombre des ouvriers et les sommes d'argent qui seront nécessaires, et les marbres, et les colonnes, et les ornements qui seront les plus beaux et les plus riches, afin que j'en sois promptement informé.

» Je prie Dieu, mon très-cher père, qu'il vous conserve. »

Cet ordre fut bientôt suivi d'une prompte exécution, et une autre Jérusalem s'éleva autour de ce nouvel édifice, à côté du sol désert et sacrilége que la vengeance de Dieu avait rasé en punition de son crime. Quand on entre à Jérusalem par la porte Sitti-Mariam et les ruines du palais de Pilate, et qu'on s'arrête sous l'arcade de l'*Ecce-Homo*, on a devant soi cette ville nouvelle qui entoure le Golgotha, tandis qu'autour de soi le regard ne repose que sur des murs renversés et sur des lieux déserts.

Quant à raconter les magnificences de ce temple admirable, dont la construction dura six ans, et la joie

des chrétiens qui n'en pouvaient croire leurs yeux, nous renvoyons le lecteur aux récits naïfs et enthousiastes des auteurs contemporains et surtout à celui d'Eusèbe, tout impressionné de l'admiration des populations orientales et chrétiennes. Comment, en contemplant la piété de ces milliers de fidèles accourus dans la Ville-Sainte, n'être pas touché des larmes et des prières de la pieuse reine envoyée par Constantin, s'humiliant d'être sur le trône et dans un palais, tandis que la Croix, l'instrument du salut et du triomphe, était encore cachée à tous les regards, enfouie dans les profondeurs du Golgotha et ensevelie sous tant de ruines? L'histoire nous a gardé sa touchante et naïve prière : « Démon, esprit misérable, s'écria-t-elle, c'est toi qui caches la puissante épée qui t'a frappé! Comment me croirais-je rachetée, si le signe de la Rédemption est caché à tous les yeux? » En lisant ce récit d'Eusèbe, on assiste à toutes les émotions, à toutes les inquiétudes de cette sainte reine; on se réjouit, lorsque, parvenus au fond du puits des suppliciés, les ouvriers ont retrouvé ces croix dérobées, par les païens et les juifs, à l'amour et aux respects des premiers fidèles; on s'épouvante avec la foule à l'idée de ne pouvoir distinguer parmi ces gibets quel est l'arbre qui a porté le fruit de vie. On se sent ému de la joie de sainte Hélène et de celle de tous ces pieux fidèles, lorsque d'éclatants miracles viennent révéler à la foule émerveillée quelle est, dans ces trois croix retrouvées au fond des entrailles du Calvaire, celle qui a été l'instrument du salut! O saintes émotions, ô pieuses angoisses! puissent les chrétiens de notre siècle, agités par tant de misérables intérêts, retrouver de telles impressions de foi et de salut!

Je termine ici ce que j'ai cru devoir dire d'un temple qui ne saurait avoir son égal dans le monde et qui, par cela même qu'il renferme le rocher du Calvaire, appartient au sang de Jésus-Christ et par conséquent à son Eglise. Je renonce à faire comprendre mes larmes et

mon désespoir, quand je vis la prière des catholiques repoussée du rocher dans lequel la croix avait été plantée, ainsi que de la pierre qui recouvre le tombeau de Jésus-Christ....... Que sont donc, à côté d'un tel scandale, les questions qui mettent aujourd'hui le monde en feu?

CHAPITRE XLVII.

Programme du lendemain. — Beethlehem et saint Jérôme. — Itinéraire donné par saint Jérôme dans une lettre écrite à la fille de sainte Paule. — Départ de Paula et d'Eustochium. — Leur voyage. — Leur arrivée en Palestine. — Leur piété et leurs aumônes. — Pieux transports de saint Jérôme.

La visite de tous ces sanctuaires avait exalté mon âme au point de me donner des inquiétudes pour mes courses suivantes, car je ressentais un immense besoin de repos, aussi impossible à satisfaire que facile à expliquer. Comment en effet s'arrêter en face de tant de merveilles à parcourir! D'ailleurs je me sentais comme électrisé par un séduisant programme que l'on venait de me communiquer, par nos projets du soir et du lendemain, c'est-à-dire par une course à Beethlehem; l'air, la promenade à cheval, les ravins, les collines et les riches souvenirs de Juda allaient faire diversion à cette fatigue, et je me sentais irrésistiblement entraîné vers des lieux et des pensées qui ont toujours eu le saint privilége de faire battre le cœur des chrétiens.

Beethlehem, *la maison du pain vivant* donné à la terre; la crèche où naquit l'Homme-Dieu; la ville de Juda; les collines qui ont vu les troupeaux et les armées de David, berger et roi; le cantique des anges à la naissance, sur la terre, du Fils de l'Eternel; les mages et l'étoile qui les conduisit; et, au fond de ce ravissant

tableau, les sanglantes fureurs d'Hérode: que de choses merveilleuses mon âme et mes yeux vont contempler dans cette admirable soirée et dans le jour plus beau encore qui va suivre!

Pour bien comprendre ces lieux et les goûter en chrétien, j'avais cherché à m'inspirer des méditations du saint docteur qui avait voulu y prier et y mourir. Les souvenirs de saint Jérôme me poursuivaient sans relâche et je comprenais que rien au monde ne pouvait mieux servir de guide à mes pensées ainsi qu'à mes excursions.

Voilà donc que je vais me précipiter, avec bonheur et sur ses pas, vers la douce colline que le divin Sauveur illustra par la plus humble des naissances! Partout sans doute je retrouve avec amour les lieux où il accomplit quelque œuvre mystérieuse de la Rédemption; mais, aussi comme saint Jérôme, au milieu de tous ces sanctuaires, il en est un qui parle bien haut à mon cœur et qu'entoure un charme tout particulier: c'est le berceau dans lequel l'enfant divin, ce Roi de nos douces fêtes de Noël, cette étoile éclatante de la plus belle de nos nuits, daigna recevoir les hommages et les caresses de la terre, quand il vint lui apporter et son sang et sa vie. Comme saint Jérôme encore, je voudrais amener, dans ces lieux de Beethlehem, où il voulait mourir, quelques âmes pieuses, quelques amis, pour y prier et y attendre le même tombeau. Paula et sa fille Eustochium, endormies du sommeil des justes dans la grotte de Beethlehem, à côté des saintes reliques d'une des plus grandes lumières de l'Eglise, m'ont apparu en ces lieux comme la plus douce image de ces temps de piété; et de plus ces trois âmes, confondues dans ce même amour, m'ont toujours semblé un défi à la molle et coupable indifférence de notre siècle. Une dame romaine et sa fille, s'arrachant aux distinctions, aux joies et aux richesses de la capitale du monde, pour visiter les Lieux-Saints et les remplir de leurs prières, de leurs larmes, de leurs abondantes aumônes; un docteur,

consulté par le souverain pontife et par les lumières de l'Eglise comme un trésor de science et d'érudition, et venant s'enfermer dans la solitude de Beethlehem pour s'y livrer aux travaux les plus arides afin de transcrire les plus précieux de tous les manuscrits de nos saintes Ecritures... voilà un sujet de méditation pour les chrétiens endormis de nos jours. Je ressentais une grande joie en comparant mon itinéraire en Palestine avec celui que saint Jérôme traça lui-même à la piété de cette sainte matrone. En voici les détails dans une délicieuse lettre écrite à la fille de sainte Paule, dont il cherche à ranimer la fervente piété, pour la consoler de la mort de sa sainte mère (1). Où pourrai-je trouver une description plus poétique et plus chrétienne des lieux que je suis venu visiter?

« Quand mon corps tout entier ne serait qu'une langue et que tous mes membres auraient le don de la parole, jamais je ne pourrais rien dire qui fût digne des vertus de la sainte et vénérable Paule. Noble par sa naissance, elle le fut bien plus encore par sa sainteté; possédant autrefois d'immenses richesses, elle est plus riche aujourd'hui de la pauvreté du Christ. La souche des Gracques, la fille des Scipions, l'héritière de Paul, trahie dans sa modestie par le nom glorieux qu'elle porte, a préféré Beethlehem à la grande ville de Rome, et elle a quitté ses palais lambrissés d'or pour une vile maison de boue. Nous ne nous affligeons pas d'avoir perdu une telle femme, mais nous rendons grâces à Dieu de l'avoir possédée, que dis-je, de l'avoir encore. Tout vit en effet dans le sein de Dieu, et tout ce qui retourne à Dieu est compté dans la grande famille... »

Mettant ensuite de l'ordre dans ce panégyrique, il laisse à d'autres le soin de louer celle qui au sang des Scipions et des Gracques ajoutait encore la gloire d'Agamemnon, illustré par dix-ans de combats sous les murs

(1) *Ep. CVIII, ad. Eust. virg. Epitaphium Paulæ matris.*

de Troie, et nous la montre plus grande par le mépris des richesses que par la possession de ses trésors. Après la mort de son mari, il nous retrace la douleur qui faillit la conduire au tombeau et la grâce qui fit d'elle la servante du Seigneur; ses combats pour échapper au monde et à sa famille, et enfin cette scène déchirante où, s'arrachant aux larmes et aux supplications de ses deux enfants, à qui elle abandonne son immense fortune, elle s'embarque avec sa fille Eustochium, décidée à partager l'exil et les saintes résolutions de sa mère.

« Déjà, nous dit-il, le vaisseau fend les ondes et tous les passagers ont le regard fixé au rivage; elle seule détourne les yeux pour ne point voir ceux dont la vue déchirait tant son âme. Les vents ne soufflaient point au gré de son impatience, elle accusait de lenteur la course la plus rapide du vaisseau... Elle passe entre Scylla et Charybde, traverse l'Adriatique, laisse bien loin derrière elle les Cyclades semées dans les flots

Sparsasque per æquor cycladas ;

après avoir visité Rhodes et la Lycie, elle vient, dans l'île de Chypre, se jeter aux pieds du saint et vénérable Epiphane, pour obtenir de lui la permission d'entrer dans tous ses monastères, d'y prier et de s'y édifier. De là elle passe à Séleucie et arrive à Antioche, assise sur une simple monture, elle qui jusque-là ne sortait que portée dans les mains de ses eunuques et de ses esclaves. Je laisse de côté Cœlès de la Syrie et les chemins de la Phénicie, car je ne veux nommer que les lieux dont parlent les saints manuscrits. Traversant Beryte, colonie romaine, et l'antique Sidon, elle entre sur le rivage de Sarepta, dans la tour d'Elie, pour y adorer le Seigneur; elle s'avance, à travers les sables de Tyr, où Paul tomba à genoux, jusqu'à la ville d'Acca, aujourd'hui Ptolémaïde. Dans les champs de Mageddo, témoins de la

mort de Josias, elle pénètre sur le territoire des Philistins... Elle entre à Lydda, qui a pris depuis le nom de Diospolis, ville célèbre par la guérison d'Enée et la résurrection de Dorcade; de là elle va voir le bourg d'Arimathie, patrie de ce Joseph qui ensevelit le corps de Jésus; *Nobé*, la ville sacerdotale, où Saül indigné ordonna le massacre des prêtres de l'Ephod et des habitants qui avaient donné un asile à David; Joppé, le port du fugitif Jonas, témoin (pour mêler à tout ceci quelque peu du langage des poètes) du désespoir de l'infortunée Andromède attachée au rocher. Retournant sur ses pas, elle s'arrête à Nicopolis, qui portait d'abord le nom d'Emmaüs, là où le Seigneur se fit reconnaître à la fraction du pain eucharistique, et elle bâtit une église sur l'emplacement de la maison de Cléophas. De là elle monte aux deux Bethoron, bâties par Salomon, l'une supérieure, l'autre inférieure, aujourd'hui détruites par les malheurs de la guerre, et pénètre, sur sa droite, dans le pays des Gabaonites...

» Mais pourquoi tant tarder? Laissant à sa gauche le mausolée d'Hélène, reine des Adiabènes, qui sauva le peuple de la famine, elle entre dans Jérusalem, la ville aux trois noms, *Jebus, Salem, Jérusalem,* qui, relevée de ses ruines et de ses cendres, d'abord par Ælius et ensuite par Hadrien, porta le nom d'Ælia. Laissant de côté les honneurs que lui avait préparés le proconsul, ami de sa famille, elle va se prosterner devant la Croix avec la même ferveur que si elle y voyait encore attaché le Seigneur Jésus. Entrée dans le Sépulcre de la Résurrection, elle y baisait la pierre que l'ange avait éloignée de la porte de ce Tombeau; et, dans le lieu même où avait reposé le Seigneur, elle le dévorait de ses ardents baisers, comme quelqu'un qui étanche sa soif dans une fontaine longtemps désirée. Jérusalem fut témoin des larmes qu'elle y répandit, de ses gémissements, de sa douleur; le Seigneur, qu'elle était venue prier, en fut témoin lui-même. De là elle monte à Sion, élevée comme

une tour ou citadelle, et on lui montre, soutenant le portique de l'église, la colonne à laquelle Jésus fut attaché et flagellé et qui porte encore aujourd'hui des traces évidentes du sang du divin Maître. »

J'arrive à la visite de sainte Paule à Beethlehem. On me pardonnera de trop m'arrêter aux détails si intéressants de cette lettre : j'y trouve à la fois, outre son charme particulier, un état des lieux et sanctuaires visités à cette époque, et un rapprochement à faire entre la piété de nos jours et celle du siècle de saint Jérôme, classé au nombre des siècles irréprochables par les protestants eux-mêmes, qui aujourd'hui regardent avec une froide indifférence et presque avec mépris tous ces sanctuaires, ou qui osent persiffler les exemples si rares de piété qu'on peut y voir encore. Saint Jérôme ajoute :

« Ayant ensuite distribué aux pauvres et à ses compagnes le peu qui lui restait de ses ressources, elle se rendit à Beethlehem, s'arrêtant, sur la droite de son chemin, au tombeau de Rachel, mère de Benjamin, qu'elle mit au monde sur ce chemin d'Ephrata et qu'elle appela *Benoni*, c'est-à-dire le fils de sa douleur. De là, montant à Beethlehem et descendant dans la grotte du Sauveur, cette hôtellerie sacrée de la vierge Marie, cette étable où le bœuf (*Is.* 1, 3.) reconnut son maître, et l'âne le *Prepe* ou la crèche de son Seigneur ; elle m'affirma sous serment avoir contemplé, des yeux de la foi, comme si elle les avait vus en réalité : le divin Enfant enveloppé de langes; le Seigneur et Maître gémissant dans son berceau; les mages venus pour l'adorer; l'étoile radieuse planant sur ce groupe ravissant; la Vierge-Mère; son dévoué protecteur; les bergers venus pendant la nuit pour adorer le Verbe fait chair; les petits enfants massacrés dans les bras et sur le sein de leurs mères; les fureurs d'Hérode; Joseph et Marie fuyant en Egypte; et, mêlant à ce récit des larmes de joie, je l'entendais s'écrier : Salut, ô Beethlehem! *maison du pain*, dans laquelle est né le *pain vivant* descendu du

ciel! Salut, *Ephrata,* ô région la plus fertile, dont la fécondité a produit Dieu lui-même! c'est de toi que le prophète Michée a dit : Et toi, Beethlehem, maison d'Ephrata, tu n'es pas la dernière entre ces milliers de villes de Juda. C'est de ton sein que sortira pour moi celui qui doit commander dans Israël, celui dont la naissance remonte aux premiers jours de l'éternité. Oui, c'est dans ton sein qu'est né le prince dont la naissance a précédé celle de Lucifer, et qui, engendré du Père, a précédé tous les âges... Oh! s'écriait David, si jamais je parviens à entrer dans la maison de mon Dieu..., dans la tente du Dieu de Jacob!! (*Ps.* 131). Puis il ajoute : Nous avons entendu sa voix dans Ephrata, nous l'avons trouvé parmi les oliviers de la campagne. Ainsi, disait-elle encore, moi, misérable pécheresse, j'ai été trouvée digne de baiser la crèche dans laquelle mon Dieu enfant poussa son premier cri, de prier dans la grotte où le Seigneur enfant s'échappe comme un rayon de soleil du sein d'une Vierge-Mère... Cette maison sera désormais ma demeure, parce qu'elle est la patrie de mon Dieu. J'y habiterai, parce que le Seigneur l'a choisie! (*Ps.* 131.) Près de là elle descend à la tour d'Ader, appelée *Tour des bergers*, *turris gregis* (*Gen.* 35, 21), près de laquelle Jacob abreuva son troupeau, et où les bergers qui y passaient la nuit eurent le bonheur d'entendre ce cantique : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre à tous les hommes de bonne volonté (*Luc,* 2, 14). C'est ainsi qu'en gardant leurs troupeaux ils rencontrèrent le véritable Agneau de Dieu, dont le sang, placé sur le seuil des portes en Egypte, arrêta les coups de l'ange exterminateur et fut répandu plus tard sur la croix pour le salut du monde. »

Je laisse là les détails si intéressants de notre sainte voyageuse, qui parcourt la terre d'Hébron et des patriarches, les ruines de Sodome, revoit Jérusalem, Bethanie, Jéricho, traverse les champs de Sichem et la Samarie, parcourt la Galilée, Nazareth, Tibériade, le grand et le

petit Hermon, Naïm, la grande plaine et le torrent du Kison. « Le jour me manquerait plutôt que la parole, dit saint Jérôme, si je voulais parler de tous les lieux que la vénérable Paule parcourut avec un esprit de foi que rien ne saurait dépeindre. »

CHAPITRE XLVIII.

Mon départ pour Beethlehem. — Les arabas et le térébinthe. — La porte de Jaffa. — La vallée de la *Géhenne* et l'*Hakeldama.* — Le mont du *Mauvais-Conseil.* — Le puits des *Trois-Rois.* — Le tombeau de Rachel. — Jacob et Rachel. — Beethlehem et sa position. — Le costume porté par la sainte Vierge. — L'église et le couvent. — Les grottes. — L'entrée du couvent. — La descente à la grotte de la Nativité. — L'étoile d'argent et les Grecs. — La crèche. — L'adoration des mages. — Autres sanctuaires. — La basilique de sainte Hélène. — Le coucher du soleil et le tableau. — La collection biblique. — Les protecteurs de Beethlehem. — La chambre de sainte Hélène.

C'est au milieu de ces douces impressions que vint me surprendre l'agréable invitation de visiter Beethlehem. Vers trois heures de l'après-midi, ce même jour qui déjà venait de me procurer tant de pieux ravissements, le mercredi 22 octobre, un grand mouvement dans la maison et dans tout le personnel du consulat vint m'avertir que tout était prêt pour notre course à Beethlehem. M. de Barrère, accompagné d'une escorte d'honneur, avait voulu être de la partie, en sorte que j'allais trouver en lui, outre le charme de sa compagnie, la ressource des précieux renseignements qu'il possède sur les lieux que nous allions parcourir. Je ne sais rien de plus agréable pour un voyageur, dans ses excursions lointaines, que d'avoir à ses côtés un homme de bonne compagnie et suffisamment instruit pour éclairer tous les doutes et

répondre à toutes les questions. Je m'abandonnai donc tout entier aux douces et pieuses émotions que la lettre de saint Jérôme vient de si bien faire pressentir.

Nous sortîmes à cheval par la porte de Damas, afin de parcourir à l'extérieur les murs de la ville dans toute la partie ouest. A peine fûmes-nous dehors que nous remarquâmes un certain mouvement d'ouvriers et d'arabas traînés par des ânes : ils enlevaient des pierres destinées aux fondations du grand hospice de pèlerins que les Autrichiens font bâtir à Jérusalem. La vue de ces petites caisses grossièrement bâties et posées sur deux roues en bois plein, comme en construisent les enfants pour leurs jouets, nous fit sourire, et le consul me fit remarquer que ce pays, qui ne connaît ni routes ni voitures, n'avait peut-être pas vu, sauf les jours de Titus et des croisades, d'autres transports, d'autres véhicules depuis les temps de Salomon. Nous étions bien loin en effet des 70 mille porteurs et des 80 mille ouvriers des montagnes, travaillant, pour les constructions merveilleuses du temple, à l'équarrissement des bois de cèdre et des pierres de marbre, par les ordres du grand roi (III *Reg.* ch. 5). Un magnifique térébinthe, demeuré seul comme un voyageur pleurant sur des ruines, rappelait les anciens jardins de ces mêmes lieux qu'Hérode voulait jadis enfermer dans la ville, et semblait nous inviter à visiter les ruines de la tour Pséphinos, le premier campement de Titus et le tombeau de la reine des Adiabènes.

. Arrivé à la porte de Jaffa, appelée aussi porte des Chevaux ou porte de David, à cause de la citadelle ou Tour du même nom, je vis les restes d'une tentative de chemin, faite par le gouverneur de la ville, et nommée à cause de cela *route du pacha*. Rien de plus naturel, en vérité, que d'essayer d'établir une route entre Jérusalem et Beethlehem, sur un des plateaux les plus commodes de toute la contrée. Mais fera-t-on jamais quelque chose en Turquie ? Que peuvent des

efforts isolés dans un pays sans ressources et sous un gouvernement aussi aveugle et aussi impuissant en matières de finances? Nous passons à côté des vastes réservoirs, jadis destinés à conserver les eaux amenées à Jérusalem ; nous voyons s'entr'ouvrir la vallée *Gé-Hinnom*, autrement dite la vallée de la Géhenne, et dans le fond, sur le flanc droit de ce ravin, le fameux champ du potier, l'*Hakeldama*, acheté avec l'argent rapporté par Judas.

Laissant alors la ville sur notre gauche, nous nous dirigeons au sud, en passant au pied du mont du *Mauvais-Conseil*, ainsi nommé à cause de la maison de campagne qui se trouve au sommet et qui appartenait au grand-prêtre Caïphe; c'est là que les Juifs prirent la résolution de faire mourir Jésus, et qu'ils acceptèrent la responsabilité de cette parole : « Il vaut mieux qu'un seul homme périsse que la nation tout entière. » Après cela, nous marchons droit dans la direction de Beethlehem et d'Hébron. C'est alors qu'on me montra aussi un puits nommé le puits des *Trois-Rois*, parce que c'est là, dit-on, que les mages revirent l'étoile miraculeuse qui devait les conduire à Beethlehem. Elle les avait abandonnés un instant, pendant qu'ils traversaient la ville coupable et qu'ils allaient consulter un oracle qui donnait la vérité aux autres et se mentait à lui-même. C'est là que ces illustres voyageurs, prémices des nations appelées à la lumière de l'Évangile, furent saisis d'une grande joie en revoyant leur guide céleste, et il me semble que ma joie d'arriver à Beethlehem est aussi grande que leur ravissement.

Dans ce pays où les chemins, nous l'avons dit souvent mais pas encore assez, sont inconnus, la route de Beethlehem, c'est-à-dire un parcours d'environ deux lieues, est d'un accès commode et agréable. Sur la droite, non loin de Beethlehem, on remarque un monument bizarre, surmonté d'une petite coupole blanche et dans le style turc, appelé le tombeau de Rachel.

La Genèse nous dit (ch. XXX) que Rachel, après avoir donné à Jacob son fils Benjamin, mourut en ce lieu et fut ensevelie au bord du chemin qui conduit à Ephrata, c'est-à-dire à Beethlehem. Elle ajoute que Jacob éleva une pierre avec une inscription sur ce tombeau qui porte encore aujourd'hui le nom de tombeau de Rachel. Plus tard nous voyons encore ce souvenir qui revient au vieux Jacob, mourant sur la terre de l'Egypte, lorsqu'il se prépare à bénir ses enfants (*Gen.* XLVIII; 7). En adoptant Manassé et Ephraïm, les deux fils de Joseph devenu si puissant, et avant de répandre sur Juda les bénédictions solennelles qui annoncent et appellent le Messie, il épanche dans le cœur de Joseph cette ancienne et toujours vivante douleur en lui disant : « C'était au moment même, où revenant de la Mésopotamie, j'entrai dans la terre de Chanaan, que Rachel en mourant m'abandonna en ce lieu. Nous étions alors au printemps et j'allais entrer à Ephrata. Je l'ensevelis au bord du chemin qui mène à cet Ephrata, appelé aussi Beethlehem. » Ce monument n'est rien aujourd'hui qu'un simple carré de maçonnerie, surmonté d'une petite coupole blanche moderne. Quelles que soient les additions postérieures faites à ce tombeau, sa place est parfaitement marquée, et les voyageurs, à toutes les époques, en ont parlé. Il est difficile de passer là sans se sentir touché au cœur par un de ces doux souvenirs qui ont initié notre enfance à la vie des patriarches.

Bientôt nous apercevons Beethlehem sur le plateau d'une petite colline qui est devant nous. Cette petite ville a toute l'apparence d'un village; mais sa position pittoresque sur la croupe d'une montagne qui domine tout ce qui l'entoure, et le charme qui s'attache à son nom remplissent l'âme de la plus douce émotion. Les flancs de la montagne sont entourés, comme par des ceintures, de petits murs de soutènement, en pierres sèches, à l'aide desquels on prévient l'éboulement des terres, et on se ménage ainsi de petits jardins abondamment

remplis de figuiers et d'oliviers qui font contraste avec la stérile désolation des contrées voisines. Aussi dans les anciennes guerres voyons-nous qu'une des premières opérations de l'ennemi était de détruire ces murs et de couper les oliviers, ruinant ainsi d'un coup et la récolte présente et l'espérance des récoltes futures. Après avoir gravi une pente assez douce dans un chemin couvert, nous entrons enfin à Beethlehem, au milieu d'une population presque exclusivement chrétienne, et qui paraît, à l'encontre de l'indifférence si ordinaire aux Arabes et aux Turcs, s'intéresser beaucoup à notre petite caravane et à la joyeuse arrivée de quelques hôtes nouveaux.

Le costume des femmes frappa d'abord mes yeux, et comme j'avais entendu dire déjà qu'elles seules avaient conservé l'antique vêtement, jadis honoré par la sainte Vierge, qui probablement n'avait pu en connaître d'autre, j'y prêtai toute mon attention. Elles portent en forme d'aube, descendant jusqu'aux pieds, un vêtement blanc serré à la taille par une ceinture et à manches plates; ce premier vêtement est recouvert par un autre à manches larges; c'est une sorte de dalmatique bleue qui rappelle le long *féredgé* ou manteau des femmes turques, et qui ne descend que jusqu'aux genoux; la tête, ainsi que les épaules et la plus grande partie du corps, sont recouverts ou plutôt cachés par un immense voile blanc. Nous avons, dans l'imagerie chrétienne, une assez grande quantité d'anciens tableaux représentant la sainte Vierge sous ce costume.

Le vêtement des hommes se compose d'une chemise serrée par une ceinture de cuir, et par dessus d'un manteau de laine blanc, avec des raies grises. Chez tous, hommes et femmes, le vêtement est d'une étoffe grossière et presque toujours en lambeaux. Il me semblait voir des Espagnols drapés comme des sénateurs dans leurs guenilles.

L'église de Beethlehem et le couvent des religieux latins dominent la ville et le pays comme une citadelle.

Placés sur un roc solide, ils sont entourés de grottes profondes, taillées dans une pierre tendre et friable, et qui servent de demeure à un grand nombre d'habitants ainsi que d'étables à leurs bestiaux. C'est dans une de ces grottes, semblables à celles qui entourent aujourd'hui la ville de Beethlehem, que la sainte Vierge, arrivée au temps de l'hiver et des fortes pluies, fut contrainte de se retirer parce qu'il n'y avait de place dans aucune hôtellerie. C'est sur cette grotte même, qui avait reçu l'Enfant sauveur, que sainte Hélène construisit la grande et magnifique église que nous voyons encore, en l'honneur du mystérieux événement dont le souvenir, après dix-huit siècles, remplit le monde chrétien d'une si grande joie.

Nous allâmes droit à la porte du couvent, entourés d'une foule de curieux qui croissait à mesure que nous avancions, et là nous fûmes reçus par le supérieur et par tous les religieux venus à notre rencontre. La maison a toute l'apparence d'une forteresse, et la porte d'entrée, étroite et basse, contraint tous ceux qu'on y introduit à baisser la tête comme pour pénétrer dans un souterrain. Les religieux n'ont pas d'autres moyens de se protéger contre les avanies et les vexations de tout genre auxquelles ils sont constamment exposés dans un pays où rien ne rappelle l'ordre et l'autorité.

A peine fûmes-nous entrés que l'on nous conduisit à travers les colonnes de la basilique grande et spacieuse qui sert aujourd'hui de bazar et de promenade publique, jusqu'au chœur des Arméniens, où nous trouvâmes un petit escalier qui mène à la grotte où naquit le divin Sauveur. Quand nous fûmes descendus à la lumière des torches, nous vîmes briller une étoile d'argent, incrustée, au lieu même où s'accomplit cette auguste naissance, dans le marbre du pavé, avec cette inscription que nul mortel n'a pu lire sans entendre les battements de son cœur : « *Hic de Virgine Mariâ Jesus-Christus natus est!* (Ici Jésus-Christ est né de la Vierge Marie!) » Une tren-

taine de lampes, dont quelques-unes sont des libéralités de nos plus anciens rois, éclairent ce sanctuaire.

Ai-je besoin de dire ce qui se passe dans l'âme d'un pèlerin et d'un prêtre quand il lui est donné de baiser la poussière du lieu trois fois saint où le Fils de Dieu, quittant par amour pour nous les splendeurs du ciel, commença, dans la pauvreté et les persécutions, une vie qui devait finir sur la Croix? Quel est le chrétien qui, au moins une fois dans sa vie, n'a pas ressenti, pendant la touchante veillée de Noël, quelque chose de cette douce joie communiquée par le sourire ineffable de l'Enfant Sauveur? Aux joyeux échos des cantiques de minuit, qui n'a pas adoré et contemplé avec amour, dans les bras de sa sainte Mère, Jésus, Dieu de Dieu, lumière de lumière, fait homme en ce monde par amour pour nous? Qui n'a goûté, dans ce silence de la nuit, un instant de cette joie qui fait vibrer les âmes de bonne volonté? Oh! comme celui qui a eu la sainte pensée de vivre et de mourir pour Jésus se sent ranimé et rempli de foi au souvenir d'un Dieu fait homme, son modèle, son Maître, son Sauveur et son Roi!... Je n'avais que quelques heures à passer là où Jérôme voulut vivre, travailler et mourir...

On me fit commencer aussitôt, un flambeau à la main, la visite des sanctuaires que renferme cette grotte si riche en merveilles. Trois escaliers conduisent dans cette galerie: l'un, de quinze degrés, pénètre dans la grotte près du tombeau des saints Innocents et appartient aux religieux latins; les deux autres, partant à l'autre extrémité du chœur des Arméniens et des Grecs, appartiennent à ces religieux. Ce souterrain, qui, par ses bizarres sinuosités, se rattache à tous les lieux que nous allons dire, ressemble assez à une galerie creusée par des mineurs. Jadis une autre sortie communiquait encore avec l'extérieur, mais la prudence a commandé depuis longtemps d'y renoncer.

La présence ou plutôt la restitution de cette étoile

d'argent, qui marque le lieu de la naissance du Christ et que je viens de dire, est un événement très-significatif, et il n'a pas fallu moins que la guerre de Crimée et la victoire de Malakoff pour obliger les Grecs à la remettre à la place qu'elle occupe maintenant et qu'elle avait toujours occupée. Au mois d'octobre 1847, ces derniers l'avaient enlevée et portée en triomphe au couvent de Saint-Saba, à quatre lieues de Beethlehem. Mais s'ils ont rendu l'étoile, ils refusent aux Latins de célébrer les saints mystères au *Præsepe*, à la crèche même, et ils font tous les jours des efforts, non pas inutiles malheureusement, pour les chasser successivement des principaux sanctuaires.

C'est ainsi qu'en leur enlevant cette merveilleuse basilique bâtie par sainte Hélène, cette antique et admirable église de Beethlehem, ils les ont dépouillés d'un des plus beaux monuments de la Terre-Sainte, dans lequel Beaudoin Ier fut sacré roi, et où l'on reconnaît encore des traces de la pieuse munificence des rois de Jérusalem. En dépit de ses cinq nefs, de ses quarante-huit belles colonnes monolithes de marbre, et de la charpente très-remarquable qui lui sert de voûte, elle n'est plus aujourd'hui qu'un passage public, les Grecs s'étant contentés du chœur de l'église dont ils ont fait leur sanctuaire, et abandonnant toutes les nefs au commerce des musulmans ainsi qu'aux jeux bruyants des enfants qui viennent s'y abriter.

Je ne pouvais me lasser d'admirer ces quatre rangs de belles colonnes corinthiennes, ces restes de peinture sur un fond d'or, et ces voûtes de bois si rare en Europe, dont la solidité égale la simplicité. Pourquoi un si bel hommage, rendu à la Mère de Dieu au lieu même où elle donna son Fils à la terre, est-il aujourd'hui en cet état? Comment la place jadis occupée par la sainte crèche se trouve-t-elle interdite aux catholiques? Que sont donc les prétendus droits des Grecs, sinon les fruits de leurs rapines et de leurs supercheries? Il n'y

avait point de schismatiques grecs à l'époque où sainte Hélène bâtit ce temple et le donna aux chrétiens; ses tristes vicissitudes n'ont pu en changer l'origine; elles n'en ont changé que l'usage. Les Grecs ont élevé un mur qui les enferme dans un sanctuaire carré dont ils ont chassé les catholiques, et ils ont fait du reste, comme je viens de le dire, une place publique. Avant que l'entrée de ces nefs ne fût fermée par une muraille, les marchands et les voyageurs attachaient leurs bêtes de somme aux nobles et saintes colonnes de ces nefs élégantes. Est-il donc possible que le monde catholique apprenne de sang-froid qu'un de ses prêtres ne peut célébrer les saints mystères là où naquit Jésus!

A deux mètres environ en face du lieu de la Nativité, est un enfoncement dans lequel se trouvait le *Præsepe*, ou la *Crèche* qui avait recueilli l'enfant Jésus. Les morceaux de bois qui la composaient et qui avaient été travaillés, ainsi que le rapporte la tradition, par saint Joseph, sont déposés aujourd'hui dans la grotte du *Præsepe* ou de Sainte-Marie-Majeure, à Rome. Il ne reste plus maintenant, à la place de cette étable souterraine du bœuf et de l'âne, que quelques marbres avec lesquels on a recouvert ce sanctuaire, et deux colonnes qui soutiennent la voûte en cet endroit. Dans l'un de ces marbres, des veines semblent dessiner une figure humaine à grande barbe, qu'un instinct populaire désigne sous le nom de portrait de saint Jérôme.

Devant la crèche, à la place où se prosternèrent les Rois-Mages, est un petit autel appartenant aux Latins, et appelé l'autel des *Trois-Rois:* c'est là que le lendemain j'aurai le bonheur de célébrer les saints mystères, si je m'y prends assez à temps pour avoir terminé au réveil de Messieurs les Grecs qui ne veulent point qu'on les fasse attendre.

A quelques pas de là, sur la droite et à l'angle droit, de pieux fidèles érigèrent, il y a deux siècles seulement, un autel à saint Joseph, le gardien de l'enfant Jésus et de

sa Sainte-Mère; on sait d'ailleurs que la tradition considère le protecteur de l'enfance de Jésus comme étant né à Beethlehem. A côté de là, derrière une grosse colonne, est l'autel des *Saints-Innocents*, dont les corps furent enterrés près de ce lieu. Dans un petit couloir en face on remarque le tombeau de saint Eusèbe de Crémone, disciple de saint Jérome, qui mourut aussi dans ces lieux un an après son maître. On entre après cela dans une pièce carrée et l'on a devant soi, dans la muraille du fond, le tombeau de saint Jérôme, mort en 420.

Dans l'angle à gauche, en entrant dans cette pièce, on trouve le tombeau de sainte Paule et de sa fille sainte Eustochie, que ce docteur nous a déjà fait connaître et aimer. Si javais la foi, la science et la piété de saint Jérôme, il me semble que j'aurais aussi comme lui le besoin d'entraîner ici quelques amis avec moi pour y prier et y vivre ensemble. Il fait si bon habiter dans ce saint réduit qui, pour un moment, a caché les plus grands trésors des cieux ! Un peintre a placé, au-dessus du tombeau dont je parle, un tableau à l'huile que son état de vétusté laisse à peine comprendre, et dans lequel on voit la mère et la fille mortes et couchées parallèlement l'une à côté de l'autre. Il faut pourtant reconnaître, dans cette naïveté, un mérite à ce médiocre tableau: les deux âges si différents de la mère et de la fille se lisent facilement sur leur visage, et malgré cette grande différence, on reconnaît dans la fille le sang et les traits de la mère. Sainte Paule mourut en 404, et sa fille qui lui avait été si dévouée qu'elle ne la quittait jamais, même durant la nuit, fut placée, quinze ans après, dans le même tombeau.

Une dernière chambre carrée, attenant à ce réduit, est la chapelle qui servait de cabinet d'étude et de prière à saint Jérôme. C'est là que ce docteur, qui avait eu tant de peine à oublier Platon, Cicéron et

Virgile, dont les citations émaillent ses écrits les plus sérieux, traduisit pendant trente-huit ans les livres saints, instruisant de jeunes enfants, étudiant toutes les langues, confondant les hérétiques, et éclairant les docteurs de l'Eglise. C'est là que, au sein de la prière, il croyait entendre retentir la trompette de l'ange appelant les hommes au jugement de Dieu. C'est là que, durant un accès de délire, se croyant transporté au tribunal de son juge et lui disant qu'il était chrétien, il crut entendre cette voix effrayante qui lui répondit: *Tu mens: tu n'es qu'un cicéronien.* Hélas! qu'il était loin pourtant ce grand docteur de l'Eglise, dont le langage a parfois une si rude énergie, de mériter un de ces reproches qui ont fait tant de bruit dans la question toute récente des *classiques !* Pouvait-il être autre chose qu'un saint celui qui a passé trente-huit ans à prier et à travailler dans cette grotte?

Il m'était pénible de laisser là les saintes impressions de cette solitude et de m'arracher à ces douces pensées; mais on vint m'appeler pour jouir, avant le coucher du soleil, d'un point de vue qui allait me révéler un horizon des plus riches et un coup-d'œil biblique que nulle poésie n'égala jamais. Michaud qui, à des idées chrétiennes, mêlait souvent son imagination de poète, ce que je comprends sans peine, ne pouvait se lasser de parler de ces mêmes lieux:

« Beethlehem, nous dit-il, est un lieu que j'aime; sa colline me sourit plus que les autres collines de la Judée; le nom de Beethlehem est si doux à prononcer! tout est gracieux, tout est noble et pur dans les impressions et les souvenirs qu'il éveille. Quelle ravissante histoire que celle de Ruth et de Booz!... et c'est là, dans les champs voisins, que ce sont passées toutes ces scènes bibliques d'un intéret si touchant.... Ce divin berceau sur lequel une étoile est descendue, ce berceau qui doit sauver le monde et qui n'est connu que du bœuf et de l'ânon, ne jette-t-il pas sur le pays un charme merveil-

leux, une douce et grande poésie? Ruth et Booz, Jésus enfant et les pasteurs, expriment tout Beethlehem; Beethlehem a des idylles, comme Jérusalem a des lamentations..... »

En effet, après avoir visité la *grotte du lait*, ainsi nommée parce que la sainte Vierge y allaita (1) l'enfant Jésus, on me fit gravir une éminence surmontée d'un échafaudage de pierres, d'où l'on pouvait à merveille contempler tout le pays. Comment tracer ce ravissant tableau et les douces images qu'il rappelle à mes yeux!

Voilà le champ de Booz, si généreux envers la jeune Ruth, et qui, en épousant cette orpheline de Moab, fille d'Elimelech son parent, et beethlehemite comme lui, mérita de donner le jour à la race de David. Voici les lieux témoins de l'enfance de David, le psalmiste, le chantre des douleurs du Messie et des triomphes de l'Eglise. C'est là que Samuël vint le chercher pour le sacrer roi et installer sa dynastie jusqu'au jour marqué par le vieux Jacob mourant sur la terre de l'Egypte. C'est là que le *vrai Christ* et le *vrai Roi* fut trouvé aussi dans une étable et acclamé par les anges, les bergers et les mages. C'est là que s'arrêta pour toujours l'étoile merveilleuse, la lumière venue de l'Orient et descendue sur la terre. David et son Christ, la figure et la réalité, l'homme de douleurs et le Dieu crucifié..... quel lieu sur la terre racontera jamais autant de merveilles?

Arculphe, l'itinéraire de Bordeaux et l'itinéraire d'Antonin, parlent d'une église située au nord-est de Beethlehem et renfermant le tombeau du roi David. Je dirai plus tard, à l'occasion du tombeau des rois, ce que je crois devoir penser de cette sépulture de David.

(1) Les femmes qui n'ont pas le bonheur de pouvoir nourrir elles-mêmes leurs enfants, viennent prendre de la poussière qu'elles arrachent à la pierre de la grotte, pour en mettre dans leur breuvage, « parce que, disent-elles, il tomba du lait de cette sainte Mère sur le rocher. »

Voilà la grotte d'Engaddi où David, poursuivi par Saül, lui coupa une portion de son manteau, afin de lui montrer qu'il avait été maître de sa vie et apaiser ainsi son injuste vengeance. La caverne d'Odollam et la citerne d'où les guerriers de David rapportèrent cette eau qu'il trouva trop précieuse pour lui et que, malgré une soif dévorante, il offrit au Seigneur (II, *Reg.* 22). Voilà les ruines du monastère fondé par sainte Paule et par sa fille sainte Eustochie, qui ne voulurent plus, à l'exemple du grand Docteur qui les avait appelées, s'éloigner des lieux où le ciel avait annoncé à la terre l'heureuse naissance du Sauveur.

Voilà les ruines du village des Bergers qui, durant cette nuit si heureuse pour le monde et près de cette même tour, furent appelés à la lumière de la *Bonne-Nouvelle* au moment où ils gardaient leurs troupeaux. Ne vous semble-t-il pas entendre avec eux le cantique des anges : *Gloria in excelsis Deo! Gloire à Dieu au plus haut des cieux!* et admirer, comme si vous y étiez présents vous-mêmes, cette suave harmonie? Oh! qui ne voudrait avoir entendu dans cette nuit, plus belle que tous les plus beaux jours, ces voix mystérieuses qui venaient enfin révéler la naissance attendue par tous les cœurs droits, par tous les hommes de bonne volonté! Il me semble voir autour de moi ces âmes droites et fidèles m'invitant à louer avec elles les miséricordes du Seigneur.

Plus loin enfin voilà à l'horizon la *montagne des Francs*, ce monticule élevé et si bien arrondi qui attire vos regards, et où quelques-uns prétendent retrouver le tombeau d'Archelaüs, mais qui, rien que par le nom qu'il porte, rappelle à tous une gloire inscrite sur les ruines de la dernière citadelle qui survécut aux croisades, un nom toujours respecté, toujours aimé, toujours attendu.

A ce moment le soleil se couchait; et, sans qu'on vît dans le ciel la trace d'aucun nuage, l'atmosphère, d'un horizon à l'autre, était embrasée d'une teinte rouge et

meurtrie, qui redoublait encore d'éclat au-dessus du désert et de l'Egypte. Il me semblait que Dieu, dans sa justice, obéissant à la prière d'Elie, livrait aux flammes le monde ingrat à qui elle avait en vain et avec tant d'amour donné son fils. Le jour disparut bientôt, éteignant jusqu'au dernier de ses feux, et un froid subit nous fit rentrer en toute hâte dans le couvent. Une journée de plus finissait pour moi sur ce sol béni et tant aimé de la Terre-Sainte.

Une collation légère, mais que rien ne vaudra jamais, tant elle respirait une richesse et un parfum bibliques, vint cordialement terminer cette journée. Elle se composa uniquement de légumes provenant de l'*Hortus conclusus* des jardins de Salomon, que je devais visiter le lendemain, de quelques raisins venus d'Hébron, et du vin récolté dans les rares vignes d'Engaddi. Une douce et instructive causerie suivit ce repas.

J'appris alors que la population de Beethlehem est presque exclusivement catholique et vit des produits de son travail. C'est elle qui fabrique les nacres, chapelets et autres objets de piété vendus à Jérusalem. Les Turcs n'ont placé à Beethlehem ni autorité civile, ni autorité religieuse. L'ordre y est maintenu par celui des religieux latins qui remplit les fonctions de curé, ou par son supérieur. Chaque famille possède quelques chèvres et les troupeaux y sont assez nombreux.

Les habitants, impuissants à se protéger eux-mêmes, ont quelquefois recours dans l'occasion au pacha de Jérusalem par l'entremise du consul de France. C'est ainsi que ce recours eut lieu, ce jour-là même et en ma présence, à l'occasion d'attaques nocturnes et audacieuses déjà répétées plusieurs fois contre le couvent. Mais les protecteurs les plus naturels de Beethlehem, ses plus puissants et ses plus recherchés défenseurs sont les Arabes bédouins qui campent autour de la ville et dans ces contrées. Moyennant une rétribution assez forte, ces derniers se chargent de défendre leurs vassaux contre toute injure,

et entretiennent dans la ville des relations avec quelques-uns des leurs qui les mettent au courant de tout ce qui s'y passe. Le seul danger des Beethlehemites est que ces protecteurs en titre ne soient pas les plus forts et viennent à succomber devant une autre tribu, qui sait alors faire payer chèrement ce prétendu mépris. Aux yeux de ces fils d'Agar, la terre est leur domaine, et quiconque y passe ou vient l'habiter est soumis de droit naturel à payer un tribut. Quelques-unes de ces peuplades se composent de 70 mille âmes, et il y a presque constamment entre elles rivalité et haine. Quand elles combattent, c'est pourtant presque toujours pour l'argent du voyageur. L'alliance des Beethlehemites avec eux est donc une première nécessité, et il n'est pas étonnant d'en rencontrer quelques-uns jusque dans leurs murs.

Bien des crimes d'ailleurs sont complétement ignorés chez ces peuplades primitives; l'adultère entre autres y est à peine nommé. Ce dernier crime, qui traîne après lui tant de désordres chez les Européens et chez les nations qui s'appellent civilisées, est soumis dans ces contrées à un châtiment atroce et digne de ces tribus sauvages. Le coupable est amené en face de la tribu réunie et son tombeau est creusé sous ses yeux; le père, ou à son défaut le plus proche parent, est obligé de tuer lui-même de sa propre main sa fille ou son fils coupable; puis ce malheureux bourreau, déjà humilié par son déshonneur et grandement torturé lui-même par l'acte sanglant qu'il vient d'accomplir, est lapidé sur le cadavre de son enfant, et on les ensevelit dans la même fosse. Où faut-il donc chercher le progrès de la pauvre humanité? Sera-ce chez ceux qui traitent de la sorte un coupable, ou bien chez nos peuples civilisés qui plaisantent avec esprit sur l'adultère?

On me conduisit pour prendre un peu de repos à une petite chambre voûtée, taillée dans cette forteresse et éclairée par une petite lampe. Ce fut là, il y a quatorze siècles, me dit-on, la chambre habitée par sainte Hélène,

lorsqu'elle vint surveiller elle-même les travaux de la grande basilique qu'elle fit construire en l'honneur de la Nativité. Avant de prendre mon repos, et en songeant que je ne reverrais jamais ces lieux, je demandai comme une grande faveur de descendre encore une fois à la crèche pour y passer quelques heures. On voulut bien m'y conduire en me faisant descendre par la petite église de Sainte-Catherine, qui est la chapelle du couvent, et je prolongeai cette sainte veillée jusqu'à onze heures, assis sur les dernières marches de l'escalier des Arméniens, près de l'étoile qui semblait me révéler comme aux mages dans cette grotte de la Nativité, l'enfant enveloppé de langes, *pannis involutum*.

CHAPITRE XLIX.

L'Epiphanie. — Le chant monotone. — Abgar, premier roi chrétien. — Le *Cantique des cantiques.* — Le turc et le libertin. — Le *Hortus conclusus.* — Le vieux monde à Hébron. — La fontaine *scellée*, l'aqueduc et les étangs de Salomon. — Le souterrain. — *Beit-Djala* et ses constructions. — Une église sans fidèles. — Situation religieuse de la Palestine. — Les trois cultes latin, grec et arménien. — Le patriarchat de Jérusalem.

Le lendemain, à trois heures, j'étais sur pied, et à quatre heures j'avais le bonheur de dire la sainte messe à l'autel des *Trois-Rois*. Ce qui pouvait me consoler d'être privé par les Grecs du droit de célébrer les saints mystères à l'autel de la Nativité, c'est que la *Fête des Rois*, que l'Eglise célèbre le 6 janvier, est l'anniversaire de ma naissance, et par conséquent pour moi un mystère de reconnaissance et une occasion de méditations aussi sévères qu'utiles.

L'*Epiphanie*, c'est-à-dire la manifestation de la véritable lumière à tous les peuples de la terre, était venue jadis surprendre et condamner le peuple juif dans son endurcissement. Jusque-là ce peuple avait eu l'insigne honneur d'être le dépositaire unique de la parole de Dieu; mais lorsque les temps furent accomplis, lorsque la lumière vint de l'Orient pour éclairer toutes les nations, sans distinction de Juif ni de Gentil, le peuple

qui était le peuple de Dieu, refusa seul de la reconnaître. Ainsi que la reine de Saba était venue autrefois vers Salomon, attirée par un rayon de la sagesse éternelle, ainsi les mages, heureux prémices de tous les peuples de la terre, vinrent de Saba, portant l'or, l'encens et la myrrhe, offrir leurs hommages au Dieu-homme descendu parmi nous. Cet enfant mystérieux vint prendre possession du royaume annoncé aux patriarches et révélé aux prophètes; c'est ce royaume peuplé comme les étoiles du firmament et comme les grains de sable du rivage, que le Christ apporta sur la terre et que chaque chrétien appelle de ses vœux tous les jours par cette parole: *Adveniat regnum tuum! Que votre règne arrive!* Chacun y est appelé par un rayon de cette lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde, et celui qui refuse d'obéir, celui qui ne cherche pas Jésus-Christ avec la même foi, le même désintéressement et la même persévérance que les mages, se rend coupable du même aveuglement et du même endurcissement que ce peuple juif, jadis si grand et aujourd'hui déchu de ses anciens droits à ce royaume. Oh! que celui qui a osé être ingrat à l'endroit de cette douce vérité, descendue avec tant de grâces dans les cœurs, se hâte, pendant qu'il en est temps encore, d'ouvrir les yeux à cette pure lumière!

Pour moi, il me semblait, comme à Paule et à Eustochie, voir ce divin Enfant dans son pauvre berceau, et je faisais tous mes efforts pour lui apporter, avec mes adorations et ma foi, l'amour et les prières de tous ceux qui l'aiment sur la terre. Je redoutai le moment où il me faudrait quitter ces lieux que je ne devais jamais revoir, et je me sentais plus attristé encore en pensant que le monde catholique avait abandonné cette magnifique basilique de Beethlehem aux mains de ces indignes Grecs.

Depuis quelque temps déjà les Arméniens schismatiques avaient commencé leur office du matin dans le

chœur de l'église. La monotonie de leur chant me sembla si étrange, qu'elle me poursuivit, comme un de ces souvenirs importuns que donne la fièvre, durant ce jour et même jusque dans le reste de mes excursions. Au sortir de la grotte, je remarquai, en passant à côté d'eux, dans le sanctuaire où ils étaient enfermés, qu'ils chantaient par cœur, sans regarder sur leur grand livre, ouvert cependant sur un pupitre devant eux, et qu'ils changeaient constamment de place, regardant de tous côtés comme des gens inoccupés et curieux. Voici ce chant monotone et bizarre, d'autant plus facile à retenir que, pendant plus d'une heure, je l'entendis répéter avec une persistance malheureuse, sans aucune variante, addition ou interruption, le tout récité avec une loquacité des plus rapides et des plus merveilleuses :



Il était bien naturel, près du berceau du divin Enfant où furent appelés les mages et dans leurs personnes tous les princes de la terre, de chercher à savoir quel avait été, à l'époque de la prédication du Christ et des apôtres, le premier roi chrétien. Une tradition, respectée dans la Judée, ainsi que me l'affirme M. de Barrère, consul, prétend que ce fut Abgar, d'Orpha, l'ancienne Edesse, dans le pays d'Ur en Chaldée. Ayant appris la haine des ennemis de Jésus-Christ contre son auguste personne et les persécutions qu'ils lui faisaient endurer, il lui offrit ses services contre ses persécuteurs. Mais le divin sauveur le remercia, et, en récompense de son dévouement, il lui envoya son disciple Thadée, qui en fit le premier roi chrétien. Il lui donna la couronne du ciel en récompense de la justice avec laquelle il exerçait les fonctions de roi temporel.

A six heures nous étions à cheval et nous descendions, par le versant du sud, la colline où est assise Beethlehem. Ce fut sans doute aussi par ce côté que descendit Joseph, avec sa précieuse famille, quand un ange l'eut averti pendant son sommeil de prendre l'enfant et la mère et de s'enfuir en Egypte pour échapper aux fureurs d'Hérode. Notre journée allait être remplie par de grandes fatigues et aussi par de douces émotions : il fallait la commencer de bonne heure.

D'abord voici s'ouvrir devant nous ces vallons, aujourd'hui déserts et jadis si riants, où la sagesse de Salomon s'inspira de cette sainte et magnifique idylle appelée le *Cantique des cantiques*. L'amour conjugal à la fois puissant et chaste, pris pour image de la tendresse ineffable de Dieu fécondant son Eglise et peuplant de ses élus le royaume du ciel, voilà, à part son inspiration, un *cantique* au-dessus de toutes les idylles de Théocrite et de Virgile, au-dessus de toutes les poésies !

Mais quelle est l'âme assez dégagée des sensations grossières pour en aborder avec chasteté la lecture et la méditation ? Ce mystère est grand, dit l'apôtre, et il s'élève jusqu'à la hauteur du sublime amour du Christ pour son Église. Aux chrétiens seuls a pu être adressée cette parole : « Que votre amour pour vos épouses ressemble à celui de Jésus-Christ pour son Église. » C'est pour avoir méconnu cette vérité qui lui avait été révélée que l'auteur lui-même de ce cantique, Salomon, s'éteignit dans une fin honteuse. Or, dans cette Turquie grossière, subjuguée par le fanatisme et par les mœurs de Mahomet, et où la société se meurt pour n'avoir pas su respecter la sainteté du mariage, il n'est pas étonnant que de telles paroles soient hors de propos. Le véritable amour, le seul vraiment digne de ce nom, est aussi inconnu au Turc qu'il l'est au libertin en Europe. L'un et l'autre s'opposent par instinct à ce pieux désir de la femme qui appelle les bénédictions de Dieu sur cet amour *plus fort que la mort*, dont son âme comprend si bien la

sainteté et la puissance. Nous avons fait voir, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, que la condition de la femme, réduite à l'état ou de vil instrument de volupté orientale, ou de bête de somme dans les classes inférieures, était l'obstacle le plus sérieux à toute régénération. C'est donc par une conséquence fort logique que le cœur du *vrai musulman*, qui ne connaît dans la famille ni mère, ni épouse, ni fille, est inaccessible à cet amour, parce qu'il se trouve aussi dénudé que les collines maudites que nous foulons aux pieds, et qu'il ne présente pas plus d'espoir de régénération que ces terrains rocailleux et arides.

Et comme pour justifier cette comparaison, ne voyons-nous pas, en Europe même, l'intelligence du voltairien, du libertin, à la fois sceptique et impie, aussi éloignée que celle du mahométan de l'intelligence des mystères chrétiens? Il méprise du même coup et la femme et la foi qu'elle porte dans son cœur. Le rire qui meurt impuissant sur ses lèvres révèle assez l'aridité de son âme. C'est aux époux généreux et chrétiens que Dieu a révélé en quoi le mariage, toujours saint dans la grande famille du Christ, diffère des traditions païennes, et tend à rappeler l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise, amour de rédemption et de sacrifice, amour plus fort que la mort et l'enfer. C'est à l'âme pieuse et vraiment fidèle que l'Eglise, cette douce mère, fera comprendre les tendresses de l'Auteur de la vie et de la grâce pour l'âme du pécheur converti, et qu'elle révélera les admirables rapprochements à faire entre l'Éternel qui a donné son Fils à la terre, et cette femme mystérieuse, Marie, la plus parfaite de toutes les créatures, donnée pour modèle à la femme de l'Evangile, parce qu'elle a été choisie pour donner au monde le Verbe fait chair, la Sagesse incréée, le Fils éternel de Dieu.

Pendant que nous cheminons à travers ces souvenirs salomoniens, nous arrivons à l'*Hortus conclusus*. C'est ainsi qu'on nomme un petit vallon resserré entre deux

collines et dans lequel on suppose que se trouvait le jardin retiré et fermé de toutes parts, que, dans un de ces transports que nous venons de dire, Salomon désigne à son épouse par cette expression de *Jardin enclos*. Entre ces deux coteaux secs et complétement dénudés, j'aperçois tout à coup des traces de verdure, et bien certainement le seul jardin qui puisse réjouir l'œil dans tout le pays. Est-ce ici une distraction de la nature ou bien faut-il rendre hommage à quelque âme bienfaisante d'une culture qui contraste si fort avec l'aspect désolé de ces régions? Voici le fait. Un juif d'Angleterre, amateur de jardinage et vivant de cette industrie, est venu s'installer dans ce vallon et a seul le mérite de cette heureuse innovation. Profitant d'une source assez abondante qui s'y trouve, il a dirigé en tous sens de petits canaux d'irrigation qui arrosent de petits carrés de terre végétale, dont le plus grand n'a pas plus d'un mètre, et c'est dans cette bizarre mosaïque de verdure qu'il a trouvé moyen de faire éclore, sous ce soleil vivifiant, les seuls légumes que l'on puisse trouver dans tout le pays.

Je renonce, à mon grand regret et en raison du peu de temps que je possède, à visiter Hébron, Thécua, le labyrinthe, la caverne d'Odollam, les rives de la mer Morte, le désert de Saba et les autres sites qui peuvent attirer le voyageur, et je m'achemine vers ce qu'on appelle les *Etangs de Salomon*, éloignés de Beethlehem d'une distance à peu près égale à celle qui sépare cette dernière ville de Jérusalem. Je regrette surtout de ne pouvoir visiter Hébron, la plus ancienne ville peut-être du monde, le champ Damascène, où l'on prétend que le premier homme fut formé, la terre d'Abraham et de Sara, et les tombeaux des patriarches.

« Aucun pays, écrit M. Poujoulat, dont les impressions me semblent si pleines de vérité, aucun pays ne m'aura aussi délicieusement ému que le pays d'Hébron, et cela par les seuls souvenirs de la Genèse. Pour nous,

hommes des derniers âges, habitants d'un vieux monde qui croule, quel charme d'ouvrir le livre de la vie à sa première page, de s'asseoir à la source du grand fleuve de l'humanité! Quand on regarde les nations de la terre du haut de la colline de Mambré, où la pensée replace les tentes d'Abraham, alors surtout on s'aperçoit combien le temps a marché. C'est un des heureux priviléges du voyageur de parcourir ainsi, chemin faisant dans les régions lointaines, toute la chaîne des siècles; chacune de ses haltes forme un chapitre d'histoire; au bruit des pas du voyageur, les générations éteintes sortent de la poussière et lui disent: Nous voici! »

Déjà plusieurs fois sur mon chemin j'avais rencontré des tronçons de l'ancien aqueduc salomonien, destiné à conduire dans la Ville-Sainte les eaux des vastes réservoirs dont je vais parler, ainsi que celles du *Fons signatus* ou *Fontaine scellée*, qui se trouve au même endroit que les étangs. J'avais admiré chaque fois cette gigantesque entreprise du grand roi, digne de cette puissante majesté, qui est le cachet des ouvrages d'un tel monarque. Durant l'espace de quatre à cinq lieues, du sud au nord, cet aqueduc conduisait l'eau à Jérusalem, à travers d'énormes blocs carrés, de pierre grise, à moitié enfouis dans la terre et laissant à l'eau un chemin tubulaire et intérieur d'un demi-mètre, arrondi et large comme l'ouverture d'un tube de chemin atmosphérique taillé dans le roc. Ces pierres énormes, coupées de manière à se relier entre elles, conduisaient les eaux dans ce chemin cylindrique, sans le secours d'aucun lien ou ciment. J'avais même remarqué, aux environs de Beethlehem, une certaine portion de ce canal servant encore aux habitants, qui y font passer l'eau de quelque fontaine voisine.

Quand je fus arrivé à la partie supérieure, c'est-à-dire à la naissance du vallon dont je viens de parler, je vis la vallée tout entière, d'une colline à l'autre colline, étranglée à la gorge par un énorme barrage

de rochers taillés au ciseau et composé de très-larges assises de blocs considérables en retraite les unes sur les autres jusqu'au déversoir supérieur. Un escalier taillé dans le roc permet de descendre jusqu'au fond de ce premier réservoir qui contient encore aujourd'hui un peu d'eau et quelques plantes aquatiques. C'est là le premier et le plus grand des *Etangs de Salomon*. Ce vaste bassin, entièrement à nu, est d'un effet gigantesque, et l'œil en mesure à l'aise les grandes dimensions. A quelque distance au-dessus de cet étang, on en rencontre un tout à fait semblable, avec cette seule différence que celui-ci étant plus rapproché de l'extrémité supérieure de la vallée et de la gorge, ses dimensions sont un peu moins grandes. Il se déverse dans le premier que nous venons de dire et qui est en aval. Enfin, à une distance à peu près égale, on trouve la moins grande de ces trois piscines, supérieure par conséquent aux deux autres et recevant la première les eaux du ciel. Les dimensions de celle-ci, que je n'ai pu mesurer, m'ont paru être de quatre-vingts à cent mètres de largeur sur une longueur de cent cinquante mètres. Tels sont les trois réservoirs imaginés par le grand roi pour alimenter Jérusalem dans les plus beaux jours de sa puissance. Aujourd'hui, hélas! la cité du grand roi n'a pour ses eaux potables et autres que ce que ces citernes peuvent dérober aux nuages du ciel et aux feux du soleil!

A quelques pas, environ à deux cents mètres vers le nord, on arrive à un plateau où se trouve le *Fons signatus* ou *Fontaine scellée* dont il est parlé au livre du cantique de Salomon. C'est un puits fermé qui contient plusieurs sources abondantes et assez précieuses pour qu'on ait cru devoir bâtir près d'elles un château ou enceinte crénelée destinée à les protéger. Que n'ai-je le temps de raconter ici les glorieux combats qu'a suscités à l'époque des croisades et en tout temps le désir de posséder un si précieux trésor!

Mes compagnons me montrent aussi près de là l'entrée d'une caverne ou plutôt d'un souterrain immense, qu'ils déclarent se prolonger sous terre, dans la direction nord-ouest, jusque bien loin au-delà de l'horizon qui est sous nos yeux. Une telle excursion souterraine, d'ailleurs entravée, dit-on, par les eaux qui coulent dans ces catacombes ou excavations, n'est pas dans le programme de notre journée et n'a pas non plus grand attrait pour moi. Il est donc décidé que nous allons par le chemin le plus court, d'abord à *Beit-Djala* visiter la demeure de Mgr Valerga, le patriarche, son église et sa maison de campagne, et ensuite au désert de saint Jean-Baptiste, le dernier des prophètes et le précurseur de Jésus-Christ, voir la grotte sauvage où il préparait sa sainte mission. Nous retournons donc, dans la direction du nord, regagner les montagnes de Juda, qui doivent aussi me parler au cœur et me révéler bon nombre de touchants mystères.

Le village de *Beit-Djala* est entouré de quelques terres cultivées en forme de jardins, et nous y voyons les habitants fort occupés de la récolte des fruits de l'olivier qui abonde de tous côtés. Ce qui frappe d'abord la vue dans ce paysage, c'est l'église et la maison du patriarchat, que fait élever en ce moment Mgr Valerga, et dont il se propose de faire son séminaire, maintenant que la France lui a fait hommage et don, en faveur des Latins, de l'Église *Sainte-Anne*, à Jérusalem. Ces deux édifices, comme on le pense bien, attirent de loin les regards dans ce pays nu et désolé. Ces constructions n'étaient pas encore terminées à l'époque de ma visite et elles sont à quelque distance du village *qui ne renferme aucun catholique*. Les travaux étaient alors dirigés par un jeune prêtre français attaché au patriarchat, l'abbé Morétain, qui s'en acquitte avec beaucoup de zèle et d'intelligence et qui doit avoir plus d'une difficulté à vaincre dans ce pays. On s'en fera une idée quand je dirai que j'ai vu les échafaudages de la voûte dressés sur

des mâts qu'il lui avait fallu former avec de petits morceaux de bois, inégaux en diamètre comme en longueur, et reliés entre eux par des liens grossiers. Combien ce jeune architecte a dû regretter, s'il les a vus, les échafaudages employés dans ce même temps au Louvre et aux Tuileries, et qui forment déjà à eux seuls une décoration presque assez belle pour qu'on croie à une démolition le jour où on les enlève pour laisser voir un palais.

Ce ne fut pas sans préoccupation et inquiétude que je vis exécuter, à cet endroit de la Judée, de pareilles constructions, au milieu d'une population hostile aux chrétiens et dans une contrée livrée à la merci de toutes les incursions de tribus sauvages, cupides et farouches, telles que l'Orient en possède en si grand nombre aujourd'hui. Or, cette crainte, malheureusement si fondée, ramène tout naturellement mon esprit à considérer la situation des catholiques dans la Palestine, et à me demander quel intérêt pressant peut motiver la création, au milieu de tant de dangers graves et incessants, d'un séminaire, c'est-à-dire d'une génération de prêtres, qui sera toujours loin d'être assurée dans un pays où tant de causes viennent à la fois s'opposer au recrutement des fidèles et des pasteurs. Hélas! le missionnaire, c'est-à-dire le prêtre qui arrive ici avec toutes les armes de la foi, comme Mgr Valerga y est arrivé lui-même au début de sa carrière apostolique, voilà, pour longtemps encore, le seul apôtre possible dans ce pays. On assure, comme pour justifier ce que j'avance, que cette église de *Beit-Djala* est bâtie sur l'emplacement même où Mgr Valerga, encore missionnaire, faillit devenir victime et martyr de son zèle, et où il n'échappa que par miracle à la colère de ses ennemis. N'est-ce pas une raison de plus pour comprendre que l'érection de l'église ne doit pas précéder la création du troupeau, et que le missionnaire qui vient poser le pied sur ces montagnes et les arroser de ses sueurs doit toujours être préparé à

obéir à cette parole du divin Maître : « Si l'on ne vous écoute pas, secouez la poussière de vos pieds et portez à d'autres le bienfait de ma parole. »

Voyons, en effet, quelle est la situation religieuse de de la Palestine en cette année 1856. Il n'est pas hors de propos de s'arrêter ici un instant pour comprendre une question si peu connue en général, même du public chrétien.

Trois rites, le culte latin, le culte grec et le culte arménien, se partagent l'usage des Lieux-Saints, sous la protection toujours vénale et intéressée des autorités turques, qui viennent présider à la séparation des sanctuaires, et en dépit de la menace continuelle de spoliation et des autres dangers que fait aussi redouter la rapacité des Arabes. Le *Hatti-Humayoum*, émané dernièrement du gouvernement actuel de la Turquie, gouvernement qui désormais ne saurait plus être théocratique, mais purement laïque, a placé sous la tutelle de la dynastie ottomane les adhérents des deux cultes grec et arménien, lesquels forment la plus grande partie de la population chrétienne de l'empire d'Orient. Chacun de ces deux cultes a toujours été, dès les premiers temps de l'Eglise chrétienne jusqu'à nos jours, sous l'autorité spirituelle de ses patriarches. Aujourd'hui la suprématie qui seule pourrait sauver ces populations des dangers que leur fait courir la protection turque, la suprématie spirituelle du patriarche d'Occident, du pape, est rejetée par l'immense majorité des peuples de l'empire d'Orient, tandis qu'il est constant, par le témoignage de l'histoire, qu'ils reconnaissaient autrefois le pape comme le chef suprême de l'Eglise et le pariarche des patriarches, et que, ainsi que je l'ai dit dans le premier volume, ils acceptent encore la décision du concile de Florence sur ce point. Dans cet empire d'Orient on compte douze à quinze millions de Grecs *non unis*, en comprenant ensemble les Slaves, les Hellènes, les Roumains, les Moldo-Valaques, les Syriens et les Arabes *grécisés*. Quant aux Grecs *catholiques*, du même

rite que les premiers, mais *unis* au Saint-Siége, on n'en compte que trente-cinq à quarante mille. Ils ont un seul patriarche, élu par leur clergé, mais reconnaissant la suprématie du pape, dont il reçoit le *Pallium*. Ce patriarche catholique-grec réside à Damas, et il porte le titre des trois patriarchats, *grec-catholique-melchite*, d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem.

Les Arméniens *non unis* au Saint-Siége et portant le nom de *grégoriens*, sont au nombre de deux millions cinq cent mille dans l'empire d'Orient, tandis qu'il y a seulement trente mille Arméniens *catholiques*. Les *grégoriens* ont plusieurs patriarches; les Arméniens *catholiques* n'en ont qu'un qui réside au mont Liban.

Ces trois cultes ont leurs représentants dans la Ville-Sainte. De là il suit que, dans les sanctuaires de Jérusalem, le clergé grec schismatique représente ces douze ou quinze millions d'Orientaux non unis, sans compter les adhérents que lui fournit en Russie la haine de ces autres schismatiques contre Rome et contre son clergé latin. Ce clergé grec sera donc tout puissant, jusqu'à ce que les Russes, qui en sont déjà fort occupés en ce moment, obtiennent de construire pour eux-mêmes, à Jérusalem et dans les environs, les églises, hôpitaux et édifices qui assureront la représentation du schisme moscovite dans la Ville-Sainte, jusqu'à ce qu'ils y posent le pied en vainqueurs, peut-être pour toujours. Voilà ce qui explique jusqu'ici et pour le moment, l'audace, l'astuce et les orgueilleuses prétentions de messieurs les Grecs sur tout ce que peuvent posséder les catholiques latins. Par la même raison le clergé arménien de Jérusalem représente les deux millions cinq cent mille Arméniens *grégoriens non unis* de tout l'empire d'Orient.

De son côté le *clergé latin* représente ici les catholiques du rite latin, qui sont en immense majorité dans le monde entier et se comptent par millions dans le patriarchat d'Occident.

D'après ce que nous avons déjà dit de la position et

de l'avenir du schisme en Orient, il est certain qu'il faudra pendant longtemps encore dans les Lieux-Saints un clergé représentant chacun de ces trois cultes. Le souverain pontife, pour des raisons fort sages et que nous avons dites, ne veut pas qu'un Grec *non uni* ou un Arménien *schismatique*, qui demande à rentrer dans le sein de l'Eglise, passe dans l'église du rite latin; il exige qu'il entre dans le rite *grec uni* ou *arménien catholique*, dont la langue correspond au rite qu'il a quitté. Ce partage du monde oriental catholique en trois cultes qui rappellent les trois grandes races de la famille de Noë, à l'époque de Babel et de la confusion des langues, et que le culte *catholique* tend à réunir dans un seul et même bercail, est donc, dans les desseins de Dieu, un acheminement à ces beaux jours où il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur et dans lesquels l'Eglise, dont le titre le plus glorieux est d'être *catholique*, ramènera la grande famille des hommes à l'unité de langage dont il est parlé dans l'Ecriture, quand elle dit que la terre n'avait qu'un seul langage: *Erat terra labii unius*.

Cette espérance une fois acceptée, et le monde *chrétien* devant toujours progresser vers l'*Unité*, n'a-t-on pas à craindre de donner, dans un avenir plus ou moins éloigné, une trop grande importance au patriarchat de Jérusalem, et cela au détriment du pape, au détriment de l'autorité du pontife souverain. Jérusalem sera-t-elle toujours une ville maudite, ou bien approchons-nous *usque ad finem* de cette fin dont parle Daniel quand il prophétise (*ch.* 9) la désolation abominable qui doit régner dans les Lieux-Saints? S'il faut arriver un jour à n'avoir plus dans l'Eglise qu'un troupeau et qu'un pasteur, si les patriarches catholiques *grec* et *arménien* ne sont qu'une nécessité de transition, n'est-il pas convenable et utile que l'exemple de l'obéissance et de l'union sous un seul pasteur, parti des rangs des latins, dans lesquels on ignore la distinction d'*unité* et de *non unité*

et où tous sont catholiques? N'est-ce pas une anomalie qu'un patriarchat de cette importance dans un pays où il y a si peu de catholiques? N'est-ce pas vouloir faire de Jérusalem un centre catholique au détriment de Rome?

On compte environ douze cents catholiques du rite latin à Jérusalem, tous instruits et baptisés par les religieux franciscains, de telle sorte que les prêtres attachés au patriarchat, qui sont Européens et surtout Français, en sont fort peu occupés. Aussi les succès de ces derniers rencontrant chez les Arabes d'insurmontables difficultés, ils se sont attachés, sous la direction du patriarche latin, à former et à instruire un séminaire de jeunes indigènes. Mais, hélas! leur tâche n'a pas abouti, et les mœurs arabes rendent bien difficile à leurs novices l'observance de la discipline ecclésiastique.

C'est donc pour longtemps encore que le missionnaire, partant de Rome et façonné à ce dur métier de l'Evangile, sera le seul champion convenable de l'Eglise dans ces contrées soumises au despotisme et à l'ignoble loi de Mahomet. Pourquoi donc alors, quand l'horizon perd ses sombres couleurs, quand l'ignorance et la cruauté des fils du prophète vont devenir de jour en jour plus impuissantes, pourquoi dépouiller de leurs droits et de leur couronne ces généreux franciscains, ces enfants des cinq plaies du Sauveur, encore tout couverts de leur sang et de leurs cicatrices? Pourquoi les laisser exposés à un conflit inévitable que Rome regrette, qui attriste la piété et qui réjouit les ennemis du Christ et de la Foi? Pourquoi leur retirer un à un tous les priviléges dont ils jouissaient depuis le temps des croisades et que cet ordre séraphique, ainsi que je l'ai démontré, a si chèrement payés?

L'exemple des deux autres rites catholiques, grec et arménien, vient confirmer ce jugement qui m'est en quelque sorte personnel, et que je dois pourtant relater ici comme étant l'opinion de plusieurs personnes sen-

sées, soumise d'ailleurs à une appréciation beaucoup plus compétente que la mienne.

Ainsi les Grecs catholiques, qui ne sont autre chose que des Arabes *grécisés* et qui ne parlent que l'arabe, sont au nombre de quarante mille, depuis Antioche jusqu'à Alexandrie, et leur patriarche n'est point à Jérusalem. Il réside à Damas et s'intitule : patriarche grec-melchite-catholique d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Parmi eux le clergé seul sait le grec, et les offices se font en grec et en arabe.

Ainsi les Arméniens catholiques, disséminés dans l'Asie mineure, dans la Caramanie, et un peu aussi dans la Syrie, sont au nombre de vingt mille et n'ont pas leur patriarche à Jérusalem. Il réside au mont Liban et s'intitule: patriarche de Cilicie. Leurs offices se font en arménien, et leur liturgie est tout entière dans cette langue.

Or, en réunissant les catholiques latins de la Syrie, au nombre de quatre mille, à ceux de la Palestine entière, on arrive au chiffre bien modeste de dix mille, dont le dixième seulement, un millier, disons-nous, habite la Ville-Sainte : donc, en raisonnant par analogie, il ne semble pas y avoir là un motif suffisant pour la création ou pour la continuation d'un patriarchat dans Jérusalem, dans la cité vers laquelle se dirigent, il est vrai, les pieuses aspirations du monde entier, dans la Jérusalem dont le nom a été pris pour le type de notre seule et véritable demeure permanente, pour le type du ciel qui sera seul et à tout jamais notre patrie, mais dans la ville dont le nom, cependant et quoi qu'on fasse, ne pourra jamais soutenir la comparaison avec Rome, et dont la gloire prophétique s'efface devant les brillantes réalités de la couronne de l'Eglise.

CHAPITRE L.

Les Maronites et les Syriens. — Le chemin du désert. — La fontaine de Saint-Philippe. — La lecture de la Bible. — Maisons de boue. — L'ancienne terre de Chanaan. — Le désert de saint Jean-Baptiste. — L'arbre du *Pain-de-Saint-Jean*. — La voix du lion dans le désert. — La grotte de saint Jean-Baptiste. — *Saint-Jean des Montagnes* ou l'ancienne *Aïn*. — La maison de sainte Elisabeth et la *Visitation*. — Le *Magnificat* et le culte de Marie.

Si j'avais besoin d'appuyer cette opinion d'autres témoignages encore, je pourrais ajouter à ces détails la coutume et l'exemple des Maronites et des Syriens, chez lesquels vivent leurs propres patriarches, en dehors de la juridiction de Jérusalem et suffisant à leurs propres besoins spirituels.

Les Maronites, c'est-à-dire ces admirables chrétiens organisés par saint Maron, et qui depuis cette époque offrent le spectacle de la primitive Église, au sein de leurs ravissantes et inaccessibles montagnes, ne sont autre chose que des Syriens devenus Arabes. Ils suivent dans leur liturgie la langue syrienne ou syriaque, langue que tout le peuple parlait encore il y a deux siècles, et à laquelle il a renoncé pour se servir de la langue arabe, le syrien n'étant plus compris que du clergé seul, qui officie encore dans cette dernière langue. L'instruction du peuple, les catéchismes et les prédications se font en arabe.

L'origine de cette population si naïve, si chrétienne et si attachée à la France, remonte aux temps de Chosroës, où les invasions des Perses contraignirent les habitants de la plaine à se réfugier dans les montagnes. Les invasions arabes, les exactions et les cruautés des Mahométans, toujours d'accord dans leur haine avec les instincts féroces des Druses, les maintinrent forcément dans ces retraites. En Europe ne voyons-nous pas quelques populations suisses, isolées par leurs montagnes du monde entier et de ses révolutions, présenter aussi le même spectacle et des phénomènes analogues? Quand on les a visitées une fois, un charme secret vous y rappelle toujours et vous répète sans cesse que c'est là que vous voudriez vivre et mourir. Les Maronites sont au nombre de cent cinquante mille. Leur patriarche fait sa résidence au mont Liban et s'intitule *patriarche d'Antioche* pour les Maronites (1).

(1) Il n'est pas hors de propos de dire ici un mot des Druses, qui, dans le moment où je livre ces lignes à la publicité, viennent d'épouvanter le monde par les assassinats et les incendies dont ils ont souillé le Liban, et par des actes sauvages qui ont enfin provoqué l'heureux retour de la protection française en Orient.

Ainsi que je l'ai dit dans le premier volume, les Druses descendent du féroce Hakem, et leur arrivée dans ces montagnes date des premiers instants de l'Hégire. Leur religion n'est pourtant point celle de Mahomet, pas plus que celle des Métualis, qui n'est autre chose qu'une scission, une secte protestante au sein du Coran. Cette race s'est fait à elle-même un culte dans lequel on trouve à la fois des traces des religions chrétienne, mahométane, juive et païenne. Ils fêtent le sabbat, considèrent Mahomet comme un grand prophète, sacrifient à des idoles qu'ils portent avec eux et se transmettent de génération en génération, s'abstiennent de la chair du porc et honorent quelques-uns des saints de l'Église chrétienne. Cette sorte de panthéisme leur sert à merveille. Essentiellement voleurs et cruels, ils ne fréquentent d'autres peuplades que pour satisfaire un de ces deux instincts, se servant alors des pratiques religieuses qui peuvent leur être de quelque utilité dans leurs projets. Comme ils sont avec les Maronites les deux populations les plus importantes de la chaîne du Liban, ils ont toujours rêvé et tenté l'anéantissement de cette tribu rivale, et cette fois l'occasion, préparée de longue main, leur a semblé favorable.

Croyant trouver de la sympathie chez les Anglais, dont les missionnaires

Les catholiques de la Syrie sont aussi une race syrienne devenue arabe. Excepté dans deux ou trois villes de l'anti-Liban, aux environs de Damas, le peuple ne

décrient la religion catholique, ils se sont empressés de se placer sous leur protection, et c'est ainsi que, tandis que le drapeau catholique de la France vient d'être traîné dans la boue, aucun Anglais, à moins d'accident fortuit, n'a eu à souffrir de la rage farouche de cette tribu féroce et fanatique. J'ai déjà raconté, à l'occasion de mon passage à Beyrouth et pendant mon séjour à Constantinople, par quels moyens odieux des Anglais avaient cherché à mettre ce pays sous le protectorat de leur nation. Cet horrible calcul se trouve d'accord malheureusement avec les efforts que l'Angleterre vient de tenter, à Paris, au sein de la conférence, pour empêcher l'intervention en Syrie. Indignée d'entendre une voix s'élever en faveur des assassins, l'opinion publique, dans toute l'Europe, s'est prononcée avec une telle énergie et une telle unanimité pour une intervention prompte et efficace, qu'on a dû craindre un instant de voir sortir une guerre européenne de la nécessité où se trouvait la France d'agir sans le consentement de l'Angleterre. Si les Druses, qui déjà sans doute sont rentrés sous terre, viennent à rencontrer un soldat anglais dans l'expéditon de Syrie, il sera curieux d'entendre les reproches qu'ils croiront devoir lui adresser.

La complicité des Turcs avec les Druses dans ces derniers massacres s'explique par la haine que tout bon musulman doit porter aux chrétiens. Cette fois le Turc pouvait affecter des dehors de civilisation : il ne massacrait pas ouvertement, et revêtu de son uniforme, comme les Druses et les fanatiques, il se contentait de repousser les victimes dans les flammes. Abd-el-Kader seul a joué sa vie pour défendre un sentiment qui partout honore l'humanité.

Ceux qui doutent de la douceur inoffensive des Maronites ont été suffisamment éclairés en voyant ces malheureux rendre leurs armes aux Turcs qui devaient les protéger, lorsque ceux-ci, au lieu d'imposer à leurs ennemis la paix qu'on faisait espérer dans le camp des chrétiens, ont livré les victimes aux bourreaux. Cette population, si renommée par la douceur de ses mœurs, est bien la même qui, l'année dernière, abandonna à ses méchants voisins la vallée de *Biblos*, le plus fertile de tous ses pâturages, afin d'éviter l'effusion du sang. Sans doute les Maronites n'ont aucune sympathie pour les Druses, et qui osera leur en faire un reproche ? Mais en aucune occasion on n'a osé les accuser d'avoir provoqué leurs ennemis, et tant que personne n'est intervenu dans leurs querelles, ils ont su se défendre. Ce n'est point le courage qui leur fait défaut. Qui n'a admiré cette jeune fille maronite qui n'a succombé qu'après avoir immolé dix-huit Druses de sa propre main ?

La cause première de tous ces malheurs, il faut bien le répéter, c'est que,

parle plus que l'arabe. Ils sont au nombre de six mille, et leur liturgie se fait dans la langue syriaque. Leur patriarche a sa résidence à Mardin, mais le plus habituellement au Mont-Liban.

En résumé, les populations catholiques de la Syrie et de la Palestine ont chacune leur patriarche, et leur ensemble se compose comme il suit : Maronites, 150,000; Syriens catholiques, 6,000; Grecs catholiques, 4,000; Latins, 10,000. Ce qui donne, en laissant de côté les Arméniens catholiques de l'Asie-Mineure, un total de 206,000 catholiques.

Telles sont les réflexions que firent naître en moi l'église et la solitude de *Beit-Djala*. Je les trouvai confirmées par de nombreux et précieux renseignements, et entre autres par ceux que je dois à l'obligeance et aux connaissances pratiques de M. le consul de Barrère,

dans le Liban comme en général dans toutes les provinces de la Turquie, il n'y a pas d'autorité en état de faire respecter aucune loi, et que les gouverneurs militaires et civils, dépouillés même de l'espoir de toucher jamais aucune solde, ont trop de motifs pour sympathiser avec les pillards.

On se tromperait grossièrement si on ne voyait dans les affreux massacres de nos jours que la haine des Druses contre les Maronites. La peur causée par le nom chrétien et surtout par le nom français, ainsi que la pensée du démembrement de l'empire turc, voilà les deux puissantes causes d'un si grand mal; les Druses n'en sont que l'occasion qui a tout provoqué. Depuis le mois de mai, partout les chrétiens sont massacrés par les Métualis, les Arabes nomades, les Druses à qui les Turcs sont venus en aide; et depuis plus d'un an, on fait circuler dans toute la Turquie ces projets de sang et de vengeance sous la forme d'une lettre intitulée *Epître de la menace*, adressée à tous les ennemis du nom chrétien. Des brochures traduites dans tous les idiômes du pays, et répandues par milliers, ont annoncé la fin de la Turquie et la domination des Francs. On assure même que des écrits récents, que l'opinion en Europe ne regarde point comme sérieux, ont été employés à cet usage et ont produit un immense effet. Nous connaîtrons bientôt, par le témoignage des victimes échappées à cette boucherie, ce qu'il y a de vrai dans ces tentatives coupables et les intérêts à qui elles devaient profiter. Une fois de plus, les ennemis de la France seront convaincus d'être les ennemis de l'humanité.

fort au courant, depuis tant d'années de résidence à Jérusalem et dans la Syrie, de tout ce qui intéresse ces populations. Ce n'est pas que j'invoque ici le témoignagne d'un homme distingué pour me mettre à l'abri derrière son jugement, dans une opinion qui, je le répète, m'est tout à fait personnelle, et que je soumets à l'appréciation de qui de droit; je ne fais ici que relater, comme un voyageur, les impressions rappelées par le souvenir des lieux qu'il a visités.

Quelque pénibles que soient, pour moi et pour tout chrétien, les pensées que fait naître la vue de cette Judée désolée, de cette terre stérile et maudite, elles ne sont point en état pourtant de vous distraire au point d'oublier les horribles chemins que nous foulons aux pieds de nos chevaux. Une fois qu'on a quitté les apparences de route qui font encore quelque illusion au voyageur depuis Jérusalem jusqu'à Hébron, on escalade ou on descend sans repos ni trève des pierres cassées ou des roches glissantes. Comme je n'ai dans mes habitudes de voyage rien qui ressemble à un talent d'équitation, je laisse à mon cheval le soin de me tirer d'affaire, et il se trouve, par reconnaissance sans doute pour cette attention délicate de ma part, qu'il m'amène au bout de ma journée sans accident, tandis que, dans cette même course, j'ai vu rouler près de moi, de manière à se briser tous les membres, le plus fringant de nos cawas et le cheval le plus solide de notre escorte.

Bientôt, en descendant un coteau à pente abrupte, nous arrivons à une fontaine entourée de ruines et qui coule en assez grande abondance. C'est là que l'apôtre Philippe, revenant de la Samarie et descendant le chemin appelé *chemin du Désert*, qui menait alors de Jérusalem à Gaza, baptisa le puissant eunuque, intendant général des trésors de la reine de Candas. Cette fontaine, à laquelle je m'attendais peu, me fit une impression d'autant plus vive. C'est là que Philippe avait rencontré cet officier assis dans son char et lisant Isaïe le prophète.

Poussé par l'Esprit de Dieu, Philippe lui demande s'il est bien assuré de comprendre ce qu'il lit, et l'eunuque lui répond : « Comment le pourrai-je, si quelqu'un ne vient me l'expliquer? Et aussitôt il demande à Philippe de monter et de s'asseoir à ses côtés. Le passage du prophète était celui-ci : « Il a été conduit à la mort, comme la brebis qu'on traîne à la boucherie, comme l'agneau qui se laisse tondre, sans jeter un cri et sans ouvrir la bouche (*Is.* 53). » De qui veut donc parler le prophète? dit l'eunuque. Est-ce de lui ou d'un autre? Alors Philippe, prenant aussitôt la parole et choisissant pour point de départ le passage en question, lui évangélisa Jésus. Tandis qu'ils parlaient et avançaient sur ce chemin, ils arrivèrent à une fontaine, et l'eunuque dit : Voilà de l'eau : qui empêche donc que je ne sois baptisé? Et Philippe lui dit : Si vous croyez de tout votre cœur, cela est possible. — Je crois, dit l'eunuque, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Il fit arrêter son char ; ils descendirent tous deux dans l'eau, l'eunuque et Philippe, et l'apôtre le baptisa. Tel est le simple récit du huitième chapitre des actes des apôtres, et me voilà à cette fontaine, qui n'a pas plus tari que la miséricorde elle-même qui se révèle dans le baptême chrétien.

Etes-vous bien sûr, me dira quelqu'un de ces touristes libres penseurs qui font métier de remuer la cendre des ruines pour s'aveugler eux-mêmes et qui sont heureux de contester aux autres ce qu'ils ont toujours vénéré, êtes-vous bien sûr que ce soit là la fontaine de l'apôtre Philippe? Je suis en possession de cette tradition, lui dirai-je, et je la garde jusqu'à preuve du contraire. Je n'ignore pas que le protestant qui fait usage de sa raison et de sa liberté pour douter de tout et pour tout remettre en question, peut me dire : Prouvez-moi que c'est bien là la fontaine dont parle le VIIIe chapitre des Actes des Apôtres. Mais il est trop facile de demander des preuves quand soi-même on devrait les donner; en tout cas, comme cette fontaine de Philippe a dû,

même de l'aveu de mon interlocuteur, exister quelque part, je garde ma foi en celle-ci jusqu'à preuve du contraire, et, pour poser à mon tour une question beaucoup plus grave, je demande à cet enfant de Luther comment il accorde cette page de notre Evangile, qui est aussi le sien et que nous venons de lire, avec la foi qu'il professe.

Chaque chrétien, me dit-il, doit lire la Bible et y trouver lui-même, aidé par l'Esprit-Saint, les vérités nécessaires à sa foi et à son salut. Est-ce bien là cette page que nous venons de parcourir ensemble? Sans parler des désastreux résultats de ce fameux principe qui a fait autant de symboles que d'individus, je lui demande si ce grand principe qu'il invoque est d'accord avec la pratique constante du Christ, de ses apôtres et de la primitive Eglise. « Comment pourrai-je comprendre, dit l'officier à Philippe, si personne n'est là pour me l'expliquer? » En effet, Jésus n'a pas dit: Allez, semez le monde de manuscrits; invitez chacun à les lire et à les étudier. Mais il a dit: Allez, instruisez! Celui qui vous écoute, m'écoute! posant ainsi le principe de la foi dans l'autorité et dans l'obéissance, qui font la vie et la force du troupeau, et non dans le *libre examen* de chacun, qui ne tend et ne réussit que trop à pulvériser l'œuvre de Dieu.

Voilà comment Jésus institue cette Eglise enseignante avec laquelle il affirme qu'il sera toujours. N'avons-nous pas en effet, dans ce chapitre des Actes des Apôtres, un lecteur plein de bonne volonté, qui, la Bible en main, s'occupe sérieusement et avec droiture de cœur à comprendre Isaïe? Il a le bonheur d'assister au grand jour de la manifestation de Dieu aux Gentils; il foule aux pieds la terre des prophètes; il a peut-être, puisqu'il vient de Jérusalem, entendu le vent qui ébranla la montagne de Sion, quand l'Esprit-Paraclet descendit, le cinquantième jour, dans le cénacle; et pourtant il dit: « *Comment pourrai-je comprendre si quelqu'un ne vient me l'expliquer?* » Assurément il était digne de connaître et

de posséder la lumière, puisque Dieu fait un prodige pour la lui communiquer; et pourtant c'est sur les ordres de l'Esprit-Saint que Philippe court après ce char et monte à côté du lecteur. Or, je le demande à tout homme de bonne foi: les Apôtres, sans exception, ont-ils jamais fait autre chose que Philippe? L'Eglise a-t-elle jamais fait autre chose que les Apôtres? Les missionnaires de nos jours font-ils autre chose que ce qu'ont fait les Apôtres, que ce qu'a toujours fait l'Église?

« Allez, dit Jésus à ses disciples; vous ne vous êtes point choisis vous-mêmes, mais c'est moi qui vous ai choisis! Enseignez aux peuples ce que je vous ai enseigné moi-même. Et je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Qu'on me passe cette petite digression en faveur des lecteurs de bonne foi qui ressemblent à l'officier de la reine Candace. Nulle part le *libre examen* et ses fameux disciples les *libres penseurs* ne sont plus déplacés que sur ce sol de la Palestine.

Nous avançons péniblement. Les atroces chemins qui nous ont amenés ici n'ont pas encore dit leur dernier mot et n'ont pas épuisé jusqu'au bout les jouissances qu'ils nous ont déjà procurées et celles plus désagréables encore qu'ils nous destinent. Quelques villages nous apparaissent: ils sont dignes des abords qui y conduisent, et il n'est pas en France un cantonnier qui ne préférât à ces masures basses, infectes et construites avec de la boue, l'abri ou l'auvent qu'il se bâtit dans les fossés, le long de nos grandes routes.

Ces coteaux et ces ravins désolés furent pourtant autrefois des paysages riants et fertiles; les jardins, abondant en toute sorte de végétation et de fruits, ornaient cette partie de la terre de Chanaan. C'est de là que les guerriers de Josuë rapportèrent ces fruits délicieux et ces grappes énormes qui soulevèrent des cris d'admiration chez les enfants d'Israël. C'est là aussi, dans ces mêmes lieux où nous sommes, que Samson, énervé dans le repos, trahit le secret de sa force aux pieds d'une femme menteuse et perfide.

Enfin nous arrivons à ce qu'on appelle le *Désert de saint Jean,* et qui mérite plutôt le nom de *solitude* que celui de *désert.* L'imagination se représente volontiers un désert comme une Thébaïde, sans horizon, accidenté tout au plus par un rocher ou par une fontaine; tandis que, dans ce qu'on appelle le *Désert de saint Jean*, on ne voit que ravins et collines y compris même des villages bien pauvres, il est vrai, mais pourtant non dépourvus de quelques arbres et de plusieurs sources assez abondantes.

Le caroubier se rencontre fréquemment dans ces terrains rocailleux : le *fruit de cet arbre* est appelé par les Arabes d'un nom que j'ai oublié, mais qui signifie également *la sauterelle grosse et commune,* dont on prétend que les misérables habitants de ce pays font encore aujourd'hui leur nourriture. De là l'opinion de quelques-uns qui pensent devoir expliquer par le fruit du caroubier la nourriture sauvage et étrange, *locustæ,* dont il est parlé au premier chapitre de saint Marc. Dans le langage du peuple, le caroubier porte aussi le nom d'*arbre du pain de saint Jean.* En sorte qu'il en serait de ce passage de l'Evangile *absolument* comme de celui où Jésus-Christ parle des difficultés que rencontrent les riches pour arriver au ciel, et dans lequel un simple changement de voyelle brève en voyelle longue, dans le même nom, a substitué en grec le mot *chameau* à celui de *câble,* qui semble si naturel.

Quoiqu'il en soit de cette nourriture sauvage, celui dont le souvenir nous attire en ces lieux n'en fut pas moins un grand homme, et même, d'après le témoignage du Verbe de Dieu, de la Vérité descendue sur la terre, *le plus grand* d'entre tous les hommes. Il était convenable qu'il en fût ainsi du dernier des prophètes, de celui qui devait non pas prédire la venue du Christ, mais dire aux Juifs qui ne voulaient point le connaître : « Le voilà! Il est au milieu de vous; et, malgré votre admiration pour moi, je ne suis point digne de toucher à sa chaus-

sure. » [illegible] une [illegible] aussi [illegible] ie, [illegible] ? [illegible] yeux la [illegible] la face du [illegible] ru-[illegible].

Le [illegible] nous arrivâmes à la grotte de saint Jean [illegible]. Dans le flanc de la [illegible], à [illegible] on nous montra, à [illegible] une [illegible] naturelle faite dans le rocher, qui me fit penser à celle de la Sainte-Baume de Marie-Madeleine, dans nos belles contrées de la Provence. Le [illegible] à cette entrée, à laquelle [illegible] à cinq ou six mètres au-dessus [illegible] dans une pente presque droite. Grâce à la solidité de nos [illegible] et à l'aide de quelques [illegible], nous nous trouvâmes assez tôt parvenus à l'entrée d'une cellule peu élevée, large de deux mètres et longue du double, ayant une fenêtre, toute naturelle aussi et donnant sur la partie la plus pittoresque de la vallée. Au fond de la grotte, en face de l'entrée, le rocher est taillé en forme de siége et de banc. Une source d'eau limpide descend sur le flanc de ce rocher, passe à côté de la grotte et trace un chemin vert et sinueux dans le fond de la vallée. Que de choses il me faudrait dire si je voulais aborder, dans l'intérêt d'un monde occupé de tant de futilités, la vie sérieuse et contemplative de tous ces hommes envoyés de Dieu, telle que je l'ai rencontrée partout sur mon chemin, depuis la grotte d'Elie sur le Carmel jusqu'à la grotte du Précurseur dans ce désert!

Nous étions à une heûre environ de *Saint-Jean des Montagnes*, et il nous tardait d'y arriver, moins pour le repos et la nourriture dont nous avions besoin et qui nous y attendaient, que par le grand désir que j'avais de voir un lieu déjà mille fois aimé avant d'être vu, un riche sanctuaire où la sainte Mère de Dieu avait proclamé

à l'avance la gloire dont les siècles futurs l'ont entourée et dans lequel elle a révélé au monde les miséricordes de son divin Fils à l'égard de son humble servante.

Dans ce sol rocailleux, foulé aux pieds de nos chevaux, je remarquai de temps à autre d'énormes ceps de vigne roulés dans la poussière et dont les grappes naguères récoltées avaient dû bien souffrir d'un tel abandon. Je ne me lasserai point de le répéter et de le demander à toutes les âmes qui ont conservé quelque espérance: une terre jadis si heureuse est-elle donc condamnée pour toujours à ne plus donner que des souvenirs?

Nous arrivons enfin à un détour de la colline qui est sur notre droite, et là, à mi-côte, sur un petit plateau ombragé, se présente une jolie maison de campagne, à peu près neuve, et appartenant au frère d'un Arabe nommé Hanna-Carlo, drogman du consulat français à Jérusalem. A côté de cette maison, dans un rentrant de la colline, s'élevait, au temps de Jésus, la maison de campagne du prêtre Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines autour duquel sont encore entassées d'autres ruines provenant d'une grande église bâtie autrefois en ce lieu, en l'honneur de la *Visitation*, ou de l'événement miraculeux qui réunit la mère du saint Précurseur et la mère du divin Sauveur des hommes, dans ce vallon que l'Evangile appelle *in montana*, là où était, dit-on, l'ancienne ville d'Aïn. D'après ce qui reste de ces ruines du temple et de la maison, on croit que l'église renfermait la demeure de sainte Elisabeth. De grandes colonnes s'y tiennent encore debout, et il faudrait peu d'efforts pour retrouver le plan d'un lieu aussi cher aux chrétiens, à l'époque où ils couvraient la Palestine de tant de beaux monuments. Une petite cour plantée de quelques oliviers sépare ces ruines de l'habitation moderne.

Avant de songer à aucune espèce de repos, je me dirigeai à la gauche de la cour de cette maison, vers l'entrée de ces ruines, et je pénétrai dans un petit carré

de murailles presque entièrement démolies, mais dont une petite portion en face de la porte, appuyée contre les rochers et contre le terrain de la montagne, laisse encore assez bien deviner la forme d'une des chambres de cette antique demeure. C'est là que Marie fut reçue par sainte Elisabeth et vécut avec elle l'espace de trois mois. Les trois autres murailles n'existent plus; les pierres des pans écroulés ont été relevées avec soin et sont empilées sur la droite en entrant.

Voilà donc, m'écriai-je, le lieu où retentit pour la première fois cette parole qui court aujourd'hui d'un pôle à l'autre pôle, de l'Orient à l'Occident: « *Vous êtes bénie entre toutes les femmes!* » Quand le roi des prophètes et le dernier de ceux qui ont eu l'insigne honneur d'annoncer le Messie furent ici présents, dans le sein de leurs mères, un rayon de lumière parti de ces montagnes illumina l'obscurité des siècles futurs; de grandes merveilles furent révélées et la bouche inspirée de Marie proclama cet admirable cantique *Magnificat! Mon âme chante les magnificences du Seigneur!* récité pour la première fois en face de ces murailles si éloquentes encore dans leurs ruines et, depuis ce jour, devenu un chant de triomphe dans toute l'étendue du monde chrétien. Je tombai à genoux; je baisai cette terre mille fois bénie, tandis que mes lèvres murmuraient ce cantique de la Reine des cieux, et que mon cœur savourait avec amour l'heureuse expansion de cette sainte, de cette douce joie. Qu'il me soit permis de le redire ici:

« Mon âme chante les magnificences du Seigneur;

» Et ma pensée a tressailli de joie dans le Dieu qui est mon Sauveur.

» Parce qu'il a laissé tomber un regard sur sa pauvre servante: voilà que toutes les nations de la terre vont me proclamer bienheureuse.

» Il a fait de grandes choses pour moi Celui dont la puissance est redoutable et dont le nom est saint. »

Aussi à peine cette parole d'Elisabeth a-t-elle retenti

en ce lieu : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes!* que, malgré sa profonde humilité, cette femme pauvre et ignorée, venue à pied des champs de la Galilée, à travers les montagnes d'Ephraïm et de Juda, Marie, voit dans les siècles futurs ses autels placés à côté et sous la protection de ceux de son divin Fils ; elle voit dans l'avenir toutes les générations à ses pieds. Elle a déjà la conscience de ce pouvoir immense que Dieu va accorder à son intercession. Dans cette extase, le ciel s'ouvre devant ses yeux, et en même temps que l'Esprit saint lui révèle les grandeurs futures de ce beau royaume dont elle sera la Reine, son âme, exaltée par la joie, ne peut taire sa reconnaissance. Elle ajoute :

« Sa miséricorde, visible de génération en génération, s'est toujours manifestée sur tous ceux qui portent sa crainte dans leur cœur.

» Son bras puissant s'est rendu redoutable : il a fait les superbes s'évanouir dans l'orgueil de leurs pensées.

» Il a ordonné aux puissants de la terre de descendre de leur trône, et il y a fait monter ceux que le monde méprisait.

» Il a rempli de ses biens ceux qui étaient dans la misère, et il a congédié les riches entièrement dépouillés. »

Elle suit dans les âges la promesse toute miséricordieuse d'un Dieu sauveur, espérance portée dans le cœur de tous les élus. Elle entrevoit les fureurs des méchants, les efforts de l'enfer, les combats de l'Église, les injures des ennemis de la foi ; mais elle les voit se confondant eux-mêmes dans leurs projets insensés. Ceux qui possèdent les richesses et les honneurs de la terre descendront de leur trône, parce qu'ils ne peuvent rien pour le bonheur de l'humanité ; ils feront place à ce qu'il y a de plus faible, à ce que Dieu a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Le Seigneur va appeler à lui ceux que le monde repousse de son sein et proclamer bienheureux tous ceux qui souffrent pour sa sainte cause.

« Voilà comment le Seigneur a pris en main la défense d'Israël, son fils, se ressouvenant de la miséricorde qu'il lui avait promise.

» Ainsi qu'il l'avait toujours dit à nos pères, à Abraham et à sa race dans tous les siècles. »

Elle voit du même coup-d'œil les grandeurs futures de l'Eglise, son beau domaine, la promesse de ce merveilleux royaume annoncé aux patriarches et aux prophètes, et la Divinité du Christ, son Fils, la pierre angulaire qui sert de lien entre ces deux édifices.

Quels magnifiques éclairs ont jailli de cette première rencontre du *Messie* et de son dernier prophète! Oh! que le symbole chrétien est plein de ravissements; qu'il a de riches enseignements, de saintes et fécondes aspirations, et surtout qu'il est admirable dans son ensemble quand il est complété par le dogme éclatant de la Vierge-Mère!

Il n'est pas rare de surprendre, hélas! chez de prétendus esprits forts qui ne se doutent même pas de leur ignorance, quelque signe de pitié ou quelque geste de dédain au sujet du culte rendu par l'Eglise à cette nouvelle Eve, *bénie entre toutes les femmes*. Dieu me garde d'abaisser la majesté de la Reine du ciel jusqu'à paraître tenter une justification en face de ceux qui devraient la bénir et qui lui devront peut-être un jour leur salut. Mais il n'est pas hors de propos, même pour ses serviteurs les plus dévoués, de rappeler ici ce que la raison vient dire à l'appui des témoignages de la foi.

En me trouvant seul au milieu des ruines de cette chambre, et assistant par la pensée à cette rencontre si simple de deux femmes ignorées du monde entier, je contemplai ce point de départ du culte de Marie et ses développements, ce culte d'amour devenu un vrai triomphe dans toute l'Eglise et qui a commencé ici dans cette salutation d'Elisabeth : « *Vous êtes bénie entre toutes les femmes!* » Voici, me disais-je, le point du globe où retentit pour la première fois cette acclamation répétée

par tous les peuples dans la suite des siècles. Eh bien! je mets au défi la raison de l'homme, abandonnée par la foi, de donner une explication raisonnable et logique d'un tel phénomène.

Ou bien il admettra avec le peuple chrétien l'intervention et la volonté manifeste de Dieu dans l'institution d'un culte aussi cher aux anges qu'aux hommes; ou bien il restera seul, sans raison comme sans foi, en face du fait le plus inexplicable et en même temps du fait le mieux établi, le culte d'une femme pauvre et inconnue, que rien ne désignait alors et que rien ne justifie aujourd'hui.

Quel était donc dans l'humanité le besoin de ce culte que l'impie cherche à écraser de ses sarcasmes? Qui a osé le réclamer? Et s'il fallait, pour établir ce culte, songer à une femme, d'où vient que, au lieu de choisir une des illustrations de l'antiquité, oubliées aujourd'hui, on a eu recours à une femme pauvre, ignorée, et que rien ne devait et ne pouvait indiquer à l'attention des hommes? Je ne voudrais, pour ma foi, d'autre argument que ce prodige, d'autre preuve de la divinité du Christ!

Quoi! ce serait une inspiration naturelle qui aurait entraîné une femme pauvre, timide, ignorée, à s'écrier: *Beatam me dicent omnes generationes! Toutes les générations me proclameront bienheureuse!* Et toutes les générations de la terre, obéissant à un ordre parti d'une pauvre bourgade de la Judée, se seraient empressées d'accomplir cet oracle! Où trouver la raison, l'exemple d'une telle folie? L'esprit de Dieu seul a pu dicter à Marie une inspiration, une parole qui eût été dans la bouche de toute autre femme le plus insensé de tous les orgueils.

Osera-t-on, pour maintenir une objection que rien ne peut défendre, invoquer un préjugé, parler d'ignorance? Mais qui osera accuser d'ignorance le genre humain tout entier? Le Christ et ses Apôtres, les premiers âges et leurs conciles, les fidèles et les docteurs qui les ensei-

gnent, tous proclament à l'envi la grandeur, l'universalité de ce culte, ses titres, ses enseignements, sa fécondité, son éloge; tous lui érigent des sanctuaires, propagent sa gloire, s'inscrivent sous sa bannière, chantent ses cantiques.

Oserez-vous parler de superstition? Les plus grands génies qui aient honoré l'humanité se dresseront devant vous pour vous écraser de tout le poids de leur gloire et vous montrer comment on adore Jésus en honorant la Reine des cieux; les plus saints de tous les martyrs vous enseigneront comment elle a fécondé tous les dévouements utiles à la terre et au ciel; tous ceux qui souffrent vous conduiront au pied de ses autels pour exalter devant vous leur reconnaissance et ses bienfaits.

Et ne le voyez-vous pas de vos yeux tous les jours? La mère qui veut remplir son devoir dans la famille, prend Marie pour modèle de son amour; la femme qui veut rester fidèle, l'invoque et pour elle et pour celui à qui elle a donné sa foi; la fille qui veut passer saintement les jours de son enfance, s'étudie à retracer, dans son cœur et dans ses actes, la douce piété qui éclaira sa vie au temple et à Nazareth. Si Jésus-Christ se révèle comme Dieu, rien que par l'amour qu'il sait inspirer à ses élus, amour plus fort que la mort, amour qui inonde l'âme de la plus grande, de la plus suave de toutes les joies; on peut dire aussi du culte de Marie qu'il est divin par les merveilles et les dévouements qu'il enfante chaque jour, par les vertus dont il est le soutien et l'aliment, et, chose prodigieuse, par les hérésies qu'il a confondues.

Parmi les louanges que l'Eglise chante en l'honneur de la mère de Jésus, nous trouvons celle-ci: « Réjouissez-vous, Vierge Marie, c'est vous qui avez mis fin à toutes les hérésies qui ont désolé ce monde. » De même que ce culte se rattache par les liens les plus forts à l'admirable ensemble du dogme chrétien, de même il tend à détruire tout venin d'hérésie. Telle était la mission annoncée dès le premier jour, telle était la puissance de

cette nouvelle Eve qui devait écraser la tête du serpent. Si vous pouviez en douter, voyez ce qui se passe aujourd'hui, même en laissant de côté les grandes choses accomplies dans les âges précédents.

Les ennemis de notre sainte Religion publient et ont publié à tous les échos, depuis un demi-siècle, les funérailles de notre Foi: le catholicisme, à les entendre, est une lettre morte, qui n'a plus de raison d'être, plus de racines dans les cœurs, et la raison individuelle, dégagée de ses vieilles, de ses inutiles entraves, la raison soutenue par la science et par le progrès, est toute prête à secouer le joug de la Foi. Hélas! jamais en effet l'orgueil de la raison humaine n'a été plus grand que de nos jours; jamais ses victoires n'ont été chantées avec plus de lyrisme, avec plus de confiance. Or, dans cette tempête, que fait Dieu pour sauver son Eglise? Que fait le bras puissant dont Marie a dit: « *Fecit potentiam in brachio suo: dispersit superbos mente cordis sui? Son bras puissant s'est rendu redoutable: Il a fait les superbes s'évanouir dans l'orgueil de leurs pensées.* » Il place encore une fois son Eglise sous l'égide de Marie.

Un faible vieillard, assis sur le roc inébranlable de saint Pierre, et revêtu de l'autorité du Christ dont il est le vicaire, fait entendre sa voix à tous les chrétiens de l'univers; il proclame non pas une vérité nouvelle, il n'en est point dans l'Eglise, mais il enseigne comme un dogme des premiers âges, comme un principe de foi, une vérité inscrite jusque-là dans les cœurs des fidèles, mais non encore dans la lettre de leur symbole; et aussitôt toutes les intelligences, humiliées sous le joug de la Foi, se prosternent devant cet oracle du vieillard, dont l'impie demande la mort, mais à qui le Christ a dit quand il était sur la terre: « Je vous donne les clefs du royaume des cieux. » Et afin qu'il soit bien entendu que, en face de cette décision, il n'y a ni surprise ni indifférence, le monde chrétien fait éclater sa joie et son obéissance comme aux beaux jours du concile d'Ephèse, et cette

proclamation du dogme de l'Immaculée Conception est un long triomphe qui dure encore aujourd'hui, qui confond les incrédules et raffermit les âmes dans la foi. « Réjouissez-vous, Vierge Marie, vous avez encore une fois écrasé la tête du serpent infernal; c'est vous seule qui mettez fin à toutes les hérésies de la terre. »

Et la France, l'épée de la cause de Dieu et la plus belle couronne de Marie, recevra, en récompense de sa valeur et de sa foi, un des sanctuaires les plus chers au monde chrétien, celui où est née la fille d'Anne et de Joachim, joyau précieux donné à cette nation militaire et chrétienne, en récompense d'une belle victoire remportée le 8 septembre 1855, jour de cette *glorieuse Nativité*.

Puisse cette faveur du ciel annoncer enfin à Jérusalem coupable et tant de fois anéantie, son pardon tant désiré, et assigner à la France une nouvelle place et un rôle glorieux dans les desseins de Dieu sur des contrées qui furent le berceau de l'humanité et de l'Evangile.

CHAPITRE LI.

L'olivier de la Visitation. — Le déjeuner et les armes de Napoléon. — La fontaine des agneaux. — Le village de Saint-Jean. — La grotte du saint Précurseur. — L'inspiration de Zacharie. — Les portes de Jérusalem et la sécurité de ses chemins. — La vallée de Térébinthe. — Le couvent de Sainte-Croix. — La forme de la vraie Croix. — Rentrée à Jérusalem.

Je n'avais point le courage de m'arracher à ces ruines et il fallut que mes compagnons de voyage, dont j'étais si heureux d'être oublié en ce moment, vinssent rompre par leurs instances le doux charme qui m'enchaînait en ce lieu. Je jetai un regard d'adieu sur ces ruines et je m'arrêtai au seuil de ce pauvre mais noble réduit, près d'un jeune olivier, cherchant avec une certaine hésitation à y cueillir une branche en souvenir de mon passage en ce lieu. Le maître de la maison, qui venait de détacher pour moi une pierre de ce sanctuaire, me prévint dans mes désirs en me disant de m'en rapporter à lui pour ce soin. Le lendemain matin, en effet, quelles ne furent pas ma surprise et ma joie en voyant l'arbre tout entier coupé à sa racine et entièrement destiné à ma personne, entrer dans la cour du consulat français à Jérusalem, porté par le propriétaire lui-même de ce précieux domaine. Ma première pensée fut un regret pour ce quasi-sacrilége si inattendu; mais il fallut bien m'en consoler, dans la pensée que cet arbre, si jeune

d'ailleurs, devait, comme tous les oliviers, renaître de ses racines, sinon de ses cendres, et au même lieu.

Pendant le déjeuner, nous nous témoignâmes mutuellement nos regrets qu'un lieu si cher, un site aussi agréable et une maison aussi commode, ne fussent pas employés à une œuvre utile au pays et à la religion. M. le consul me fit alors part d'une idée qu'il méditait en ce moment, c'est-à-dire d'un projet qui amènerait dans ce pays des frères de la doctrine chrétienne, qui feraient tant de bien dans la population musulmane de ces contrées et que j'avais déjà vu si bien réussir à Constantinople. Je souhaitais de tous mes vœux le succès d'un tel projet, et déjà j'entrevoyais, comme une sainte pépinière dans cette vallée, ces bons *frères de la Visitation* se préparant, par le travail et par la prière, à leur belle mission. En même temps le propriétaire, dont la fine intelligence, cachée sous la grosse enveloppe d'un Turc des plus solides et sous des membres énormes, avait deviné nos vœux sans entendre notre langage, nous apportait, dans ses bras d'Hercule, une grosse pierre blanche, déjà toute sculptée aux armes de Napoléon et taillée de manière à faire la clef d'un fronton à ce nouvel édifice. Nous fûmes ébahis de l'à-propos, comme si la pierre elle-même nous était tombée sur la tête, et nous admirâmes une fois de plus encore comment, sous des apparences de bonhomie patriarchale qui sont fort loin de leur nuire quand ils veulent tromper, ces Arabes dominent par la ruse et par leur esprit de prévision les plus fins de tous nos Européens.

En quittant la maison de Zacharie pour nous rendre au village de Saint-Jean, qui est assis sur la colline en face et qui est séparé de la maison de campagne de Zacharie, que nous quittons par le vallon dont nous venons de parler, nous passâmes près d'une fontaine où une grande troupe de femmes et d'enfants étaient occupés à puiser de l'eau. Le tout était entouré d'une grande flaque d'eau qui en rendait l'approche difficile. Cet endroit s'appelle la *Fon-*

taine de la Vierge; elle est la seule aux environs dont Marie ait pu se servir en effet. Les Arabes l'appellent aussi la ***Fontaine des Agneaux.*** Elle forme un ruisseau et un long ruban de vigoureuse végétation qui court à la vallée de Sorrec et embellit singulièrement ce lieu, un des sites les plus féconds de la Palestine. Je ne voulais point passer si près de cette eau, qui me rappelait un si précieux souvenir, sans la toucher de mes lèvres; mais, chose vraiment étonnante, à côté de ce village où nous attendait la plus brillante réception, ces Rebecca modernes se refusèrent opiniâtrément à nous présenter un peu d'eau. Par les ordres du consul, les cawas se préparaient à entrer dans l'eau et à exiger de force ce qui avait été demandé avec trop de politesse. Frapper une femme, fût-elle coupable, dans ce lieu illustré par la présence de Celle qui a été bénie entre toutes les femmes, me sembla une monstruosité. J'empêchai donc cette violence, qui ne pouvait être approuvée par Celle qui tient dans ses augustes mains la défense et l'honneur de son sexe, et je hâtai le pas pour entrer au plus vite dans ce pauvre village de Saint-Jean. Il était là devant nous, sur le flanc de la colline, comme abrité par une citadelle, et sous la protection du couvent des religieux dans lequel nous allions nous rendre. On dit que ce monastère, souvent ruiné et souvent restauré, comme tant d'autres, a été construit en 1641, par les dons et la munificence de Louis XIV. Partout la population s'était rendue sur notre passage, et de tous côtés les hommes tiraient des coups de fusil en notre honneur. C'est ainsi que nous fîmes notre entrée chez les bons pères Franciscains de Saint-Jean, qui s'empressèrent autour de nous et nous conduisirent tout droit à la grotte de la Nativité du prophète.

Cette grotte est dans l'église et on y descend par un escalier de marbre de sept à huit degrés, à gauche du maître-autel de l'église. Six lampes entourent l'autel qui est élevé sur le lieu même où naquit le fils de Zacharie,

ainsi que le rappelle une inscription gravée sur une table de marbre et posée sur le sol en face de cet autel. L'église est belle et spacieuse, et ses principaux ornements sont dus à la piété et à la munificence des rois de Naples et d'Espagne.

On ne peut se défendre d'une sainte joie et d'un pieux frémissement quand on songe à l'esprit prophétique qui vint inonder cette vallée merveilleuse à l'époque de la naissance du Christ-Sauveur. Pendant que Jérusalem méprise ou ignore les oracles dont elle a le dépôt sacré, ici, comme dans la maison des champs d'Élisabeth, un saint vieillard inspiré, révèle, dans le le cantique *Benedictus*, le plan des justices et des miséricordes de Dieu dans les plus beaux jours de l'ancien et du nouveau Testament. Il recouvre miraculeusement l'usage de la parole pour retracer l'alliance et le serment que Dieu avait fait avec Abraham, puis, s'adressant à ce petit enfant qui vient de naître et qu'il appelle le *Prophète du Très-Haut*, il déclare comment il va marcher devant le Seigneur pour préparer les âmes, par la pénitence, à la rémission des péchés. Ah! si le peuple de Jérusalem avait compris de la sorte les oracles de cette sainte alliance, si son orgueil avait pu se dépouiller de ses prétentions à gouverner le monde et à dominer ses ennemis, il n'eût point, au jour de son déicide, appelé sur lui la vengeance du ciel et demandé à grands cris que le sang de l'Homme-Juste retombât à jamais sur lui et sur sa postérité.

Les bons religieux, qui s'apprêtaient à nous garder plusieurs jours dans leur demeure, furent bien affligés quand ils apprirent que nous allions y passer un temps si court et que nous partions le jour même. En effet, il me fallait à toute force rentrer à Jérusalem où bien des choses me restaient encore à visiter et à étudier. La distance qui sépare le village de Saint-Jean de la ville de Jérusalem est assez courte, et nous avions, en raison des grandes fatigues de cette longue journée,

demandé et obtenu le privilége qu'on nous ouvrirait les portes, même après le coucher du soleil, dans le cas où nous serions retardés par quelque événement imprévu. Toutefois nous tenions peu à user de ce privilége, attendu que la prudence, la première de toutes les qualités du pèlerin dans la Terre-Sainte, commandait de ne point s'attarder dans ces chemins et d'arriver au plus vite; nous étions tous de cet avis.

Il me revint involontairement et plus d'une fois en pensée, durant mon séjour dans la Terre-Sainte, une curieuse réponse d'un de nos premiers et de nos plus puissants alliés arabes de l'Algérie, au commencement de notre domination en ce pays. On l'avait amené à Paris, pensant l'émerveiller ou tout au moins l'instruire en lui montrant les magnificences de la civilisation européenne qui devaient, pensait-on, lui donner une grande idée de la France; et, à son retour en Afrique, on lui demanda quelle était la chose qui, parmi toutes les merveilles qu'il avait vues, l'avait surpris davantage. Il répondit, au grand ébahissement de tous, que deux choses seulement l'avaient frappé: premièrement l'agilité et l'adresse des écuyers du cirque aux Champs-Elysées, et ensuite la sécurité des voyageurs qui osaient s'aventurer seuls sur les grandes routes. Je ne puis m'empêcher de penser que ce sont là précisément les deux choses qui me manquent le plus dans le pays où elles me seraient le plus utiles, et je suis fortement d'avis de ne pas fournir aux Arabes pillards l'occasion de nous prouver que notre allié algérien avait raison dans ses goûts et dans ses préférences.

Nous allons donc quitter cette vallée de Térébinthe, dont le souvenir me sera toujours cher par ce dernier hommage que je viens de rendre à la Mère de mon Dieu, cette vallée dans laquelle vint s'éteindre le dernier souffle des prophètes, recueilli avec tant d'éclat et de poésie dans ces deux admirables cantiques que je viens de dire. Aussi parce que tout se lie dans l'œuvre de Dieu et comme

pour montrer, malgré les interprétations judaïques, le véritable enchaînement des prophètes, les destinées spirituelles de la famille de David et les erreurs du peuple juif, cherchant dans son ambition aveugle une domination matérielle, j'ai là sous les yeux le vallon où le jeune David renversa Goliath, le géant des Philistins, en même temps que les ruines de Modin, le théâtre et le tombeau des vaillants Machabées; en d'autres termes, je vois d'un seul coup-d'œil le commencement et la fin du règne de Juda, annoncé par Jacob, à son lit de mort sur la terre de l'Egypte. J'aime ces derniers soldats de Modin qui moururent comme héros en défendant la cause condamnée et perdue du royaume de Juda, et je les préfère de beaucoup à ces forcenés défenseurs de la forteresse de Massada, sur les rives de la mer Morte, lesquels s'entr'égorgèrent au nombre de près d'un mille, y compris les femmes et les enfants, et jusqu'au dernier, plutôt que de livrer aux Romains leur dernier réduit et leur dernier soldat. Le vrai courage ne tient pas du fanatisme et ne ressemble point à la rage. . . . .

Bientôt nous arrivâmes au couvent grec de Sainte-Croix. Il est occupé par des religieuses grecques schismatiques, et ne ressemble pas mal à une forteresse; avantage grandement apprécié, malgré le voisinage de la ville, au milieu de ce désert peuplé de voleurs. C'est là, disent les traditions, qu'a été coupé l'arbre dont on s'est servi pour construire la Croix sur laquelle est mort le divin Sauveur des hommes. Nous sommes en effet à une très-petite distance de Jérusalem et rien ne s'oppose à ce qu'une telle croyance soit acceptée.

Cette Croix, dont les saintes parcelles se sont répandues dans le monde chrétien, cette Croix, chantée par les hymnes de l'Eglise, et qui a subi les vicissitudes de l'Arche du Seigneur, cette Croix dont l'image est devenue la récompense du sang des braves, la sainte protection des chaumières et l'ornement des trônes, était alors un misérable gibet, une infâme potence réservée aux

esclaves condamnés à ce genre de mort, le plus ignominieux de tous. Il a fallu la puissance et la divinité du Christ pour opérer une pareille transformation.

On a beaucoup discuté sur la forme de la vraie Croix. En effet, les anciens se servaient de croix de différentes formes, quelquefois même de cadres en bois sur lesquels ils attachaient les malheureuses victimes, les clouant ou les liant simplement avec des cordes, selon qu'ils voulaient les faire mourir plus vite ou les laisser périr de faim. C'est ainsi que sur le Calvaire, afin que les victimes ne demeurassent point exposées aux regards pendant le premier de tous les sabbats, on ordonna de leur briser les os. Tantôt ils étaient suspendus aux branches d'un arbre, pour y être déchirés par les oiseaux de proie; tantôt ils étaient liés au tronc, pour y être dévorés par les bêtes féroces. André, frère de Simon Pierre, put évangéliser la foule, pendant plusieurs heures, du haut de sa croix. Justin Lipse est un des auteurs qui a recueilli les plus précieux renseignements sur ce genre de supplice et un des plus utiles à consulter.

« La Croix du Seigneur, dit Innocent dans son premier discours sur les martyrs, se composait de quatre morceaux de bois, une tige droite, une branche transversale, un tronc pour soutenir le tout, et le titre ou inscription que l'on posait au-dessus. » On doit ajouter encore à ces détails une petite table ou support, attachée avec des chevilles et destinée à porter les pieds du mourant afin de l'aider à soutenir le poids de son corps. Une pièce d'or, envoyée de Constantinople à un couvent d'Allemagne, sans aucun millésime, mais remontant à la plus haute antiquité, représente la croix faite ainsi que je viens de dire, et lui donne complétement la forme de la lettre grecque T, rappelant ainsi ce passage d'Ezéchiel et de l'Apocalypse : « Imprimez le T (*Thau*) sur leurs fronts. » C'est l'érection du titre superposé au milieu de la branche transversale qui en fait une croix latine, telle que nous la connaissons. Celle dont je parle

[illegible] *[illegible] du monde*

[illegible] seulement le [illegible] de Sainte-[illegible] rencontre [illegible]

[illegible] en mois [illegible] à Jérusalem. [illegible] Vi-[illegible] dans [illegible] deux [illegible] même [illegible] et

[illegible] et d'a-[illegible] plus un [illegible] avertissements [illegible] de me [illegible] le [illegible] et on se [illegible] que [illegible] à [illegible]

— ——

CHAPITRE LII.

Gethsemani et les souffrances de Jésus. — La *Voie douloureuse* et l'érection d'un *Calvaire*. — Le rocher de saint Etienne. — Le torrent et l'aumône — La grotte de l'agonie à Gethsemani. — Le tombeau de la sainte Vierge. — L'*Immaculée Conception* et la vallée de Josaphat. — Les six sanctuaires à réclamer. — Aveuglement et fourberie. — La roche du sommeil. — Le jardin et les oliviers.

Le vendredi matin, je me levai agité de pensées bien tristes et bien douces à la fois. Le jour que l'Eglise consacre au souvenir de la mort de son Roi et de son Rédempteur avait été désiré par moi et choisi par les bons pères pour venir à Gethsemani y célébrer les saints mystères. Prier et pleurer là où Jésus a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! » est-il pour le pécheur un lieu plus salutaire, un souvenir plus saisissant, une visite plus favorable à son repentir ! Aussi j'ai cru de mon devoir, et j'ai considéré comme une dette de cœur qui devait passer avant toutes les autres, de recueillir à part mes impressions de ce jour, tant sur Gethsemani que sur le Golgotha, tant sur la Voie de la Captivité que sur la Voie douloureuse, et de les transcrire dans un petit livre de prières, faisant ainsi pour les âmes amoureuses du sang et des souffrances de Jésus ce qu'il m'était arrivé si souvent de désirer en vain pour moi-même.

Avant donc de rédiger la première note de mon voyage, je résolus d'écrire *Le Calvaire*, dans lequel je donnerais le plan, levé aussi fidèlement que possible, du chemin parcouru par le divin Sauveur lorsqu'il marchait à la mort, portant, comme Isaac, sur le mont Moriah, le bois de son supplice, y ajoutant les méditations que ces lieux m'avaient inspirées, en même temps que quelques dessins fournis par des amis et représentant exactement ces stations telles qu'elles sont aujourd'hui. A l'aide de ces documents, rien n'est plus simple que d'établir sur un terrain, pour peu qu'il soit favorable à cette pieuse opération, un *Calvaire* et une *Voie douloureuse*, avec les distances, les pentes, les directions et les divers accidents de terrain, tels que Jésus-Christ les a parcourus (1).

Les âmes chrétiennes semblent inclinées aujourd'hui, et ce doit être là un gracieux symptôme de rédemption et de miséricorde à méditer de préférence les souffrances et le sang répandu du divin Sauveur et par conséquent à s'éloigner du péché. Les extatiques, qui ont raconté ces douleurs et dont les impies seuls plaisantent aujourd'hui, ne sont plus étrangers à notre piété, et les noms de sainte Brigitte, de sœur Emmerich, de Marie d'Agreda, loin d'étonner ou d'épouvanter, se présentent au contraire avec un attrait qui excite plus que de la curiosité. Sans doute tout ce qui se trouve dans leurs écrits n'est pas également digne de foi, et l'Eglise, lors même que l'inspiration de certaines choses lui paraîtrait constatée, laisse pleine et entière liberté à la croyance des fidèles; mais j'ai trouvé des gens du monde, et cela même à

(1) Depuis ce moment j'ai eu la douce satisfaction, aidé par les pieuses offrandes des fidèles du diocèse de Metz et par le zèle du saint évêque qui leur fait si bien comprendre le prix du sang qui nous a tous rachetés, de réaliser l'idée dont je parle et d'en commencer l'exécution sur une colline voisine de la ville de Metz, appelée le mont Saint-Quentin, au milieu des terrains perdus et des carrières qui en couronnent le sommet. (*Note de l'auteur*).

Jérusalem, très au courant de ces lectures et fort étonnées que sœur Emmerich, par exemple, qu'une pauvre fille, qui n'avait jamais quitté sa chambre ou sa cellule, au fond de l'Allemagne, connût si bien la topographie des lieux qu'elle n'avait jamais vus. En revenant de la Ville-Sainte, j'ai relu, avec beaucoup de respect et saisi par un charme involontaire, les révélations de cette sœur Emmerich, à propos des lieux et des circonstances qui ont été les témoins de la mort de Jésus, et j'admirai une fois de plus comment le Dieu qui confond les superbes se complaît dans l'amour des âmes les plus simples. Puisse le goût de ces lectures et de ces méditations si douces, si remplies d'attrait, si instructives pour les vrais serviteurs de Jésus, les préserver des dangers que font courir les maximes et la sensualité condamnées dans l'Evangile !

Dès le matin nous partîmes à cheval par un temps radieux et nous sortîmes par la porte *Sitti-Mariam*, qui s'ouvre sur le Cédron et sur le mont des Oliviers. Avant de franchir le torrent, nous nous arrêtâmes près des murs du temple, à la place où saint Etienne, le premier des martyrs, fut lapidé. J'avais apporté avec moi ce qu'il nous fallait pour détacher un morceau du rocher sur lequel coula le sang généreux qui répondit le premier à l'appel de celui du divin Rédempteur. J'en rapportai en effet un fragment à chacun de mes collègues du chapitre de la cathédrale de Metz, placée sous l'invocation de saint Etienne. Le lieu où s'accomplit ce premier martyre est bien à sa place, près du jardin de l'agonie de Jésus, au pied des murailles du Temple dont les hosties ne sont plus, et au bas de la montagne de l'Ascension. Le nom de porte *Saint-Etienne*, conservé jusqu'ici à la porte *Sitti-Mariam* est encore un témoignage vivant de la vénération des fidèles et de l'importance attachée dès les commencements à un tel lieu.

Comme nous passions le lit desséché du torrent, j'eus une fois de plus encore l'occasion de constater la vérité

de ce qui m'avait été dit des qualités généreuses à l'aide desquelles notre consul, placé si haut dans l'estime publique, sait faire aimer et respecter le nom de la France. Une femme arabe s'étant approchée de nous pour me demander l'aumône, M. le consul voulut s'en acquitter à ma place, et, dans son empressement à me devancer, je vis tomber de ses doigts dans ceux de la femme pauvre plusieurs pièces de monnaie, parmi lesquelles brillait une pièce d'or. Rien n'avait trahi dans l'extérieur de M. de Barrère l'apparence d'un regret, l'ombre d'une surprise; mais le lendemain je lui en parlai, quand je fus seul avec lui, et je lui fis bien avouer qu'il s'en était aperçu. Je le remerciai, au nom de Jésus-Christ, du bien qu'il faisait à ses pauvres, et en mon nom aussi, du bonheur qu'il nous portait par ses bonnes œuvres.

En cet endroit le lit desséché du torrent forme toute la largeur de la vallée de Josaphat, et le cœur se sent resserré comme cette vallée maudite et toute nue, dont les ravins tourmentés n'ont d'autre eau à rouler dans la mer Morte que les flots boueux des tempêtes de l'hiver. Nous arrivâmes aussitôt à la *Grotte de l'Agonie,* où tout était préparé pour la célébration des saints mystères. C'est une caverne toute naturelle et spacieuse, dans laquelle on descend par une pente assez douce et qui n'est éclairée que par une petite ouverture naturelle au sommet de la voûte. C'est là que Jésus se retira quand il laissa ses apôtres endormis et qu'il s'éloigna, à la distance d'un jet de pierre, pour y souffrir toutes les tortures de son agonie.

Un petit autel est le seul ornement de ce sanctuaire, qui est encore aujourd'hui ce qu'il était au temps de Jésus-Christ et sur lequel s'élevait une église dans les premiers âges de la liberté accordée aux chrétiens. Une inscription placée derrière l'autel, sur une pierre enfoncée, à la hauteur du regard, dans le rocher, rappelle ces paroles de l'évangéliste: « Ici Jésus fut pris d'une sueur semblable à des gouttes de sang qui tombaient jusqu'à terre (Luc XXII). »

O douloureuse agonie, que n'êtes-vous comprise de tous les hommes! Quelle grande leçon pour le chrétien qui médite, abrité sous cette roche silencieuse et dans cette poussière jadis foulée par un Dieu, sur les sacrifices que le ciel lui a demandés! « Dans son seul sacrifice, dit saint Paul aux Hébreux, le Rédempteur a consommé le sacrifice de tous les élus. » Qui oserait ici songer à refuser quelque chose à la volonté adorable de la victime immolée pour nous! Un Arabe et sa femme, agenouillés avec nous dans cette sainte poussière et priant comme sous le poids d'une grande douleur, me semblent, à l'heure de la communion, obéir avec un grand amour à ce sévère précepte du divin maître: « Vous ferez ceci en mémoire de moi. »

Au sortir de cette grotte et de cette méditation douloureuse, nous allâmes visiter l'église souterraine qui touche au lieu de l'agonie et qu'on appelle le *Tombeau de la sainte Vierge*. Elle est au nord de la grotte, et on y descend par un magnifique escalier. Avant d'arriver au bas des degrés on rencontre à gauche le tombeau de saint Joseph, et à droite celui de saint Joachim et de sainte Anne, dont la demeure, comme nous l'avons dit, était à la porte du Temple.

Comment ne pas faire ici un rapprochement inspiré si naturellement par la visite et par la contemplation de ces lieux? Sur le *Calvaire* un tombeau vide et glorieux avec cette inscription: « *Non est hìc!* Il n'est pas ici! » raconte la gloire et la divinité de Jésus, vainqueur de la mort. La mort en effet n'avait pas le droit de garder cette glorieuse dépouille, exempte du péché et assise aujourd'hui sur le trône des cieux. Ici, à *Gethsemani*, le tombeau de la Mère de Dieu, soustraite aussi à la loi et à l'influence du péché, et digne de la même inscription: « *Non est hìc!* » se trouve vide comme le tombeau de son divin Fils.

Or, dans cette vallée, qui n'admirerait un tel rapprochement? Voici, séparés seulement par le torrent du

Cédron, deux sanctuaires qui se touchent; l'un la maison de sainte Anne, où Marie a été *Immaculée* dans sa *Conception;* l'autre, son tombeau, dans lequel n'est point non plus demeurée sa dépouille mortelle, ce corps que n'a point touché le souffle du péché! Il a été dit à l'homme pécheur: « Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière. » Et voilà que, au jour des justices de la vallée de Josaphat, la poussière des tombeaux, en se ranimant à la voix des trompettes du ciel, n'aura pas à rendre la dépouille mortelle de la Reine des cieux, exempte, par son Fils, de la tache originelle dans sa *Conception-Immaculée!* Oh! qu'il est bon de contempler et de bénir ici les desseins de Dieu sur Marie et sur la Rédemption de l'humanité!

Déjà, ainsi que je l'ai dit, l'historien Nicéphore parle d'un escalier nécessité par la pente de la montagne, et on se rappelle que, à la suite des temps et après le siége de Jérusalem, le niveau de la vallée de Josaphat fut singulièrement relevé par les ruines qui s'y amoncelèrent; de là sans doute l'obligation de descendre pour parvenir à ce tombeau. L'église est en forme de croix, et le tombeau qui eut l'insigne honneur de garder quelque temps la dépouille mortelle de la Reine du ciel est à droite derrière l'autel. Là j'eus la douleur de voir que les saints mystères étaient célébrés par un évêque schismatique et que le culte catholique était banni de ce sanctuaire. Je priai avec ferveur Celle dont la puissance fait l'ornement du royaume de son divin Fils, Celle qui est appelée la *Porte du ciel, Janua cœli,* de rendre à ses enfants ce précieux sanctuaire, si rapproché de celui qu'elle venait d'accorder à la France.

Les Musulmans eux-mêmes, dont j'ai déjà dit la vénération pour Marie, sont très-assidus dans ce sanctuaire. On dirait que chacun ressent ici le profond respect qu'un chrétien doit éprouver pour le tombeau de la sainte Mère de Dieu. Je pourrais en dire autant à

peu près des autres sanctuaires que nous avons perdus et qui sont détenus entre les mains des Turcs, c'est-à-dire du saint Cénacle, de l'Église de la Présentation et de celle de l'Ascension, dont je ne tarderai pas à parler. En ajoutant à ces trois sanctuaires les trois églises que les Grecs schismatiques sont parvenus à nous ravir, c'est-à-dire 1o le Saint-Sépulcre, son Calvaire et sa coupole; 2o l'église de Beethlehem; 3o le tombeau de la sainte Vierge, on aura la liste des six sanctuaires les plus importants que nous avons à réclamer.

L'impudence avec laquelle les schismatiques ont réussi à chasser les catholiques de ce sanctuaire de la Vierge est un fait presque incroyable, et malheureusement il en est ainsi de toutes leurs fourberies. On comprend que M. Thouvenel, notre digne ambassadeur, en 1856, ait demandé, pour en finir, de mettre à néant toutes les conventions passées et de tout régler sur un pied nouveau. Toutes ces rapines sont marquées au coin de la sottise autant que de l'injustice. En voici une preuve curieuse et qu'on aura quelque peine à croire. Quand les Grecs voulurent s'emparer de ce tombeau, ils se trouvèrent assez forts sur le droit, sur la tradition et sur le dogme chrétien, pour s'aider de cette dénonciation ou tout simplement de cette calomnie, à savoir que les religieux français, quand ils étaient en possession de ce tombeau, avaient oublié leur devoir de gardiens au point de vendre au Pape, après l'avoir volé et pour une forte somme d'argent, le corps de la sainte Vierge! Comment, direz-vous, le patriarche grec, avec ses évêques, chorévêques et ses moines, furent-ils assez ignorants pour affirmer une aussi ridicule accusation et obtenir pour elle les honneurs d'une enquête? L'histoire est là pour répondre. Grâce pourtant à la saine influence de Son Excellence l'ambassadeur Denis de La Haye, un firman, rendu en 1666, chassa les schismatiques et rendit aux catholiques un sanctuaire qui était à eux depuis 360 ans. Mais les Grecs ne sont point gens à se décourager si vite et, à la

fin du dernier siècle, ils trouvèrent moyen de rentrer dans ce sanctuaire, d'en chasser les catholiques encore une fois et de leur faire interdire d'y célébrer les saints mystères. Qui nous rendra la liberté de prier la Vierge-Immaculée dans un lieu aussi cher?

Revenant sur nos pas, nous nous dirigeâmes, en suivant le fond de la vallée, vers le jardin de Gethsemani. Avant d'y entrer, car ces deux lieux se touchent, nous nous arrêtâmes un instant près du rocher ou pierre plate sur lequel Jésus fit reposer ses disciples quand il leur dit: « Asseyez-vous ici pendant que j'irai prier » et sur lequel ils s'endormirent.

Nous étions donc arrivés à ce célèbre jardin ou enclos carré qui renferme les vénérables et rares oliviers qui furent témoins de la divine agonie. C'est là tout ce qui reste de ce lieu que l'Évangile appelle la *Villa de Gethsemani*. Cet enclos, qui peut avoir 50 mètres en tous sens, est gardé par les religieux franciscains durant le jour, et par un poste turc pendant la nuit. Une petite chambre dans l'angle à droite, destinée à renfermer les outils du jardinage, me servit d'asile pour prendre la frugale collation que m'avait préparée le frère jardinier. Je ne saurais dire le respect que commande ce jardin si cher à l'humanité rachetée par un Dieu, et le charme qui s'empare de vous quand vous priez sous ces mêmes ombrages qui abritèrent la prière de Jésus. Les oliviers qui restent sont au nombre de huit. La plus grande vénération les entoure et ils ne tiennent debout qu'à l'aide des pierres dont on a rempli le creux de l'arbre et qu'on a amoncelées autour du tronc. Leurs fruits, ainsi que le bois qui s'en détache, ne sont employés qu'à faire de précieuses reliques, telles que chapelets, croix, huile sainte. De tout temps on s'est vu dans la nécessité de protéger ces vénérables témoins de la passion du Christ, au point qu'il est défendu aux chrétiens, sous les peines les plus graves de l'excommunication, d'y toucher pour quoi que ce soit et d'en couper la moindre branche;

ıême pendant le siége de Jérusalem par les Romains, s furent déjà respectés. On sait en effet que Titus vou-.nt sauver le temple et toutes les choses précieuses qui ɜntouraient, avait dirigé ses attaques vers la partie op-)sée de la ville. D'ailleurs, dit M. de Châteaubriand,)livier, pour ainsi dire immortel, renaît de sa souche, la citadelle d'Athènes possédait un de ces arbres dont ›rigine remontait à la fondation de la ville.

« Ces oliviers, dit encore notre poète Lamartine, por-ıt réellement sur leurs troncs et sur leurs immenses cines, la date des dix-huit siècles qui se sont écoulés puis cette grande nuit. Ces troncs sont énormes et 'més, comme tous ceux des vieux oliviers, d'un grand mbre de tiges qui semblent s'être incorporées à l'arbre ıs la même écorce et forment comme un faisceau de onnes accouplées. J'ai parcouru toutes les parties du nde où croît l'olivier: cet arbre vit des siècles, et le part je n'en ai trouvé de plus gros, quoique plantés ıs un sol rocailleux et aride. » On voit par tous ces ıoignages l'impression produite par ces arbres vé-'és et combien leur majesté l'emporte sur celle des res du Liban.

e fus comblé de présents et de précieuses reliques les bons religieux, qui allèrent jusqu'à me permettre faveur ordinairement réservée aux princes et aux s couronnées, celle de couper moi-même et d'em-:er une branche de ces oliviers. Puisse ce rameau, ıme celui que la colombe apporta à Noë, être aussi r moi un signe de pardon et de miséricorde! J'avais également la précaution d'apporter avec moi, depuis ɜtantinople, un petit sac de toile neuve, que je rem-moi-même de la terre précieuse qui recouvrait le du plus vénérable de ces oliviers.

ı sortant de ce jardin, on trouve à droite, à l'angle ıur, une pierre destinée à indiquer le lieu d'une ;ne trahison, et appelée le *Baiser de Judas*. Une lgence, accordée par l'Eglise, invite le fidèle à prier

en ce lieu. Hélas! en faisant amende honorable pour cet infâme baiser, qui ne se sentirait rougir de ses propres trahisons!

Quand on part de ce lieu pour gagner la montagne de Sion, par un chemin qui est au sud et en dehors de la ville, on traverse le torrent de Cédron, non loin du tombeau d'Absalon, et on suit, par la colline d'Ophel et près des murailles du Temple, le parcours désigné sous le nom de *Voie de la Captivité*. C'est par ce chemin que Jésus, captif et chargé de liens, fut conduit pendant la nuit chez Anne et Caïphe, sur les hauteurs de Sion.

CHAPITRE LIII.

La montagne des Oliviers. — Le *Credo*. — Le *Pater*. — Les larmes de Jésus et la tranchée des Romains. — Le sommet et l'Ascension. — La trace des pieds de Jésus. — Les adieux et le ciel. — Le minaret et le Turc. — Le premier panorama du monde. — La France et son souvenir.

Nous commençâmes alors à gravir les pentes assez abruptes de la montagne des Oliviers, et, à mesure que nous nous élevions, la ville de Jérusalem, bâtie en amphithéâtre sur l'autre versant de la vallée, se présentait à nous sous un aspect nouveau. Bientôt chaque pas que nous faisons sur les flancs de cette montagne nous rappelle un précieux souvenir.

Voici d'abord le lieu où les apôtres du Christ, avant de se séparer pour marcher à la prédication et à la glorieuse conquête du mònde, composèrent cette formule simple et admirable de la foi chrétienne, le *Credo,* cette prière qui porte depuis dix-huit siècles le nom de *Symbole des Apôtres*. L'hérétique, dans son désespoir, lui qui n'arrive à rien formuler qui ne soit aussitôt rejeté par la majorité de ceux qui se disent ses coreligionnaires, conteste l'origine de notre formule : il voudrait bien parvenir à obscurcir la victoire la plus complète qui ait jamais été remportée sur le mensonge et sur la négation. Mais de son côté le vrai fidèle se sent ici pénétré

de reconnaissance envers le Dieu de vérité, qui, à l'aide de quelques pauvres ouvriers du lac de Tibériade, a maintenu ce symbole au-dessus de toutes les doctrines, au-dessus de toutes les erreurs. Oh! qu'il fait bon baiser cette terre d'où est sortie la parole de vérité, *veritas de terrâ orta est!* en répétant cette sainte et impérissable formule que les premiers *témoins* ou *martyrs* de la foi nous ont léguée! Des ruines amoncelées nous disent que les premiers chrétiens avaient consacré ce lieu par une église. Les murs ne sont plus; que dis-je? Le ciel et la terre eux-mêmes passeront et ne seront plus; mais notre foi est tout entière encore aujourd'hui; elle est si vive et si pure qu'il semble que les apôtres viennent de nous la transmettre et de nous parler à l'instant même.

Un peu plus haut, un lieu plus cher encore nous appelle et des amas de ruines, tout en nous l'indiquant, nous en rendent l'accès assez difficile; mais rien ne saurait arrêter le désir que j'ai de m'y rendre pour me reposer et y prier. C'est là que Jésus, dont les nuits se passaient si souvent en prière, enseigna à ses disciples la plus simple, la plus complète, la plus consolante de toutes les prières, cette formule d'oraison que l'Eglise apprend à ses enfants et leur fait répéter si souvent par jour le *Pater*. Qui osera aspirer à une prière plus parfaite, à mieux exprimer à Dieu, qui est dans le ciel, ses désirs et sa misère? Qui n'aimera à y étudier les besoins les plus impérieux de son âme? Heureux ceux qui l'entendirent *ici* de la bouche du divin Maître, et qui, émerveillés de tout ce qu'il disait de ravissant sur la prière, osèrent lui dire: « Maître, enseignez-nous à prier! »

Voici un plateau admirablement propice au voyageur fatigué qui vient de Béthanie à Jérusalem. Là, tout l'invite à s'arrêter pour jouir du grand spectacle qu'il a sous les yeux. Je m'y repose donc un instant, en pensant aux larmes de Celui qui est la joie des cieux. C'est en ce lieu que Jésus, descendant à Jérusalem, s'arrêta pour

pleurer sur cette ville coupable. Je ne puis oublier ici que ces larmes et ces paroles de Jésus furent un de mes premiers souvenirs dans le sacerdoce, c'est-à-dire le texte d'une homélie que me donnèrent à composer et à déclamer comme étude mes maîtres vénérés, la première fois que je dus parler en public. Comment ce souvenir ne me serait-il pas précieux en ce moment?

La place de ces larmes et de cette ineffable douleur a été marquée par les premiers chrétiens, et les terribles paroles qui annoncèrent, dans la bouche de l'auguste Vérité, l'inévitable, la cruelle vengeance des Romains, retentissent encore dans les échos de ces lieux et de ces ruines : « Tes ennemis t'enfermeront dans une enceinte; ils jetteront à terre ton cadavre et celui de tes enfants; ils ne te laisseront pas ici pierre sur pierre, parce que tu as ignoré le jour où le Seigneur t'a visitée. » Et voilà que le mur de circonvallation, élevé par les Romains autour de cette malheureuse ville, ainsi que le large fossé qui en faisait la ceinture, passa précisément au lieu où furent prononcées ces terribles paroles.... On se sent terrifié de cette coïncidence providentielle qui, en rappelant ici les paroles de Jésus au lieu où il les prononça, place sous les pieds du voyageur la trace d'une malédiction et d'une réalité aussi saisissante... Malheur à ceux qui, semblables à ce peuple endurci, marchent sans y penser vers l'accomplissement d'une autre malédiction, d'une autre prophétie, plus redoutable encore, faite au même jour et à la même heure que la première, à savoir celle qui nous annonce la dernière venue du Christ et que nous répétons tous les jours dans ces paroles de notre symbole: « D'où il viendra juger les vivants et les morts! » Heureux celui qui pourra paraître avec confiance devant le Fils de l'homme!

Enfin nous arrivons au lieu même de l'Ascension, au sommet de la montagne où s'accomplit le glorieux mystère qui porte ce nom. Ce sommet domine au loin tout le pays. Sa hauteur, mesurée par Schubert, est de

2,556 pieds ou de 830 mètres. De l'autre côté de la vallée, la hauteur du mont Sion est de 2,381 pieds ou 773 mètres, et celle du mont Moriah n'est inférieur que de 34 mètres. Le Cédron lui-même est élevé au moins de 2,000 pieds c'est-à-dire de 650 mètres. Ces hauteurs ou différences aideront le lecteur à comprendre ce que nous allons dire.

A côté d'un misérable village, on rencontre les ruines de l'église qui fut bâtie sur les dernières traces de Jésus en ce monde. Ce lieu est en grande vénération aux Turcs eux-mêmes; que ne doit-il pas être pour les chrétiens? C'est d'ici que le nouvel Adam, le Dieu revêtu de l'humanité faite à son image et rachetée par son sang et par sa miséricorde, s'est élancé vers les régions éternelles, traçant à tous les élus le chemin qui mène à leur véritable patrie, la seule pour laquelle ils aient été créés, la seule qui les attend et qui puisse combler leurs désirs. Les murs de cette église sont encore debout, ainsi que les fragments de douze colonnes élevées en l'honneur des douze apôtres, le tout dessiné comme une assez vaste cour au milieu de laquelle se trouve un petit édicule ou petite chapelle enfermant la trace des pas de Jésus. Par une disposition non moins pieuse qu'ingénieuse, la forme de cette antique église ne regardait aucun des points essentiels de l'horizon, mais était circulaire et n'avait ainsi d'autre direction que le ciel, à l'endroit même où Jésus s'était élevé et s'était dérobé dans une nuée aux regards de plus de cinq cents disciples. D'après la tradition et le témoignage de saint Jérôme, dans sa description des Lieux-Saints, la voûte de cette église, si tant est qu'elle ait jamais eu une voûte, n'avait jamais été fermée, *propter Domini corporis meatum: à cause du passage du corps de Notre-Seigneur*. On comprend que la piété des fidèles ait toujours singulièrement désiré voir le ciel ouvert, là ou Jésus avait quitté la terre, et au-dessus d'un lieu plus vénéré que le Thabor.

Dans la chapelle fort étroite qui se trouve au milieu de cette enceinte et dans laquelle nous obtînmes de pénétrer, nous ne vîmes rien autre chose qu'une pierre un peu saillante et grisâtre, sur laquelle est l'empreinte de l'un des pieds du divin Sauveur. Cette pierre, qui portait dans l'origine les deux empreintes, a été coupée par les Turcs, qui ont transporté l'une des deux traces dans leur mosquée d'Omar; celle qui reste semble avoir été imprimée par le pied droit. Les adorations et les baisers des fidèles ont en quelque sorte usé et défiguré cette empreinte, profonde encore d'un centimètre, mais dont les contours ne sont plus nettement arrêtés.

S'il est un lieu où l'âme chrétienne se sent détachée de la terre et aspire vers le ciel, c'est bien ici. Lorsque, après trois ans de séjour, saint Paul quitta pour toujours le rivage d'Ephèse, qu'étaient donc les larmes et les gémissements de ceux qui, dans leur désespoir, se jetaient à son cou et ne pouvaient se séparer de lui, à côté de l'immense et irrémédiable douleur qui s'empara des disciples de Jésus, sur cette montagne des Oliviers, au moment où ce divin Maître les quittait pour toujours? Qui donc pourra exprimer ce qui se passa dans l'âme de ces hommes qui ne connaissaient au monde que Jésus, qui lui avaient tout sacrifié et qui lui disaient un jour: « Maître, à qui voulez-vous donc que nous allions? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle! » Aussi Jésus les avait-il préparés avec tendresse à cette cruelle, à cette grande douleur, quand il leur avait dit: » Il vous est avantageux que je vous quitte. » Ce départ mystérieux leur assurait en effet la joie d'une récompense éternelle, la venue de l'Esprit saint, en même temps qu'il leur mettait au cœur le désir de s'en rendre digne par la prédication de l'Evangile et par le sacrifice de leur vie; mais que de joies ils perdaient..., que d'amour, que d'exhortations, que de vertus, que d'exemples allaient les abandonner! Oh! combien il dut, à partir de ce jour, leur tarder de mourir! Quel ami fut jamais plus digne

de regrets que ce Dieu qu'ils aimaient, et quels hommes furent jamais plus fidèles que ceux qui l'aimèrent jusqu'à la mort et à qui Jésus avait donné le doux nom d'amis? Quelle amitié inspira jamais un dévouement plus héroïque? Sur le mont des Oliviers, au souvenir de cette glorieuse ascension du Fils de Dieu, l'âme se sent dégagée des liens de la terre, éprise d'amour pour Jésus ouvrant à tous le chemin du ciel, et prête à mourir pour vivre avec Dieu. Ici ce n'est pas seulement la pensée de l'immortalité, si sympathique aux premières croyances de l'homme, qui domine et entraîne; c'est encore et surtout le désir de voir, de posséder et d'aimer Dieu, dans cette patrie « où il essuie toutes les larmes, où la mort n'a plus d'empire, où le deuil, les gémissements, la douleur et le souvenir de toute amertume ne paraîtront plus. » O séjour mille fois enchanteur pour l'âme exilée, que votre douce image revienne souvent à mes souvenirs et dans mon cœur!

Une mosquée, surmontée d'un haut minaret, remplace tout ce que la piété des premiers chrétiens avait élevé ici. On m'invita à monter au haut de cette tour, et j'en eus grande joie pour deux raisons: j'allais m'élever encore et faire quelques pas de plus sur la trace de Jésus, et en même temps j'allais jouir de la vue d'un panorama sans égal dans le monde entier. Le Turc qui nous introduisit moyennant finance dans sa demeure et qui nous fit si bien les honneurs de tout ce qu'il possédait, était plus riche en démonstrations de politesse et de bonne volonté qu'en toute autre chose. Sa demeure respirait un air de misérable pauvreté qui n'avait d'égal que sa malpropreté. De là-haut je voyais une de ses femmes, en guenilles et plus sale encore que sa demeure, occupée à faire de l'huile dans la cour principale de la maison. Evidemment le procédé de fabrication n'avait pas fait un pas depuis le temps d'Abraham. La femme, accroupie devant une pierre creusée en forme de bassin, tenait en ses mains une autre pierre moins grande et à peu

près ronde, à l'aide de laquelle elle écrasait par le frottement les olives qu'elle jetait dans ce grossier réceptacle.

Du haut de cette élévation, un magnifique spectacle s'étend vers tous les points de l'horizon, et l'œil qui a une fois contemplé cette merveille, ne retrouvant nulle part un ensemble aussi admirable, restera éternellement en face de ce souvenir. Pour peu que les faits bibliques reviennent ici à la mémoire, on voit se dérouler sous le regard l'histoire entière de l'homme. Au nord, je vois les champs de la Samarie et les collines d'Ephraïm, par où je suis arrivé, et dans lesquels se déroulèrent les premiers âges des patriarches : tout ce terrain, comme une mer agitée, est couvert de plis et d'ondulations jusqu'au mont Garizim et aussi loin que le regard peut s'étendre. A l'orient et au nord-est, une bande de verdure ou longue traînée de végétation indique la vallée du Jourdain et sillonne les arides contrées où elle se dessine ; près de l'embouchure du fleuve on voit la plaine grisâtre et déserte s'élargir et il semble que là s'agitent encore toutes les nations dont parle l'Ecriture : ce fleuve, qui va d'une mer à l'autre mer, c'est-à-dire du lac de Tibériade au lac Asphaltite, porte avec son nom, que tous les peuples connaissent, un charme qui se mêle aux plus beaux récits de la Bible. Au sud-est, le lac fortement déprimé qui reçoit ses eaux, la mer Morte, repose au pied de la chaîne des montagnes de Moab, comme une glace étendue sous les feux du soleil, et son blanc reflet, mat et métallique, comme un bassin de mercure, jette l'âme dans une mélancolie qu'attriste encore le souvenir des malheureuses villes de la Pentapole. Le ravin désolé et sauvage qui court de la vallée de Josaphat et du pied du Golgotha jusqu'à l'effrayante *laure* de Saint-Sabba et jusqu'au lac des justices de Dieu, retrace fortement dans l'âme l'effrayante image de la dernière justice, celle dont le jour a été annoncé par les anges aux apôtres de la Galilée, à l'heure même de l'Ascension du Fils de Dieu. La ligne de l'horizon, découpée sur un ciel de feu par

les montagnes de Moab, est adoucie, à cette heure du jour où je la contemple, par des teintes et des vapeurs indéfinissables.

Le mont Nébo, qui domine tout cet horizon, et d'où les yeux de Moïse contemplèrent, avant de se fermer, le magnifique héritage dont il avait tant parlé à son peuple, cette Terre-Promise, jadis si fertile, aujourd'hui si désolée, est posé au milieu de ces montagnes, comme le point que l'ancien législateur ne devait jamais franchir, comme la limite entre l'ancien monde et le nouveau, entre la promesse et la réalité, entre les figures du Messie et Jésus-Christ même. Au-delà, vers le midi et derrière la petite chaîne occidentale qui dérobe à ma vue le reste du bassin de la mer Morte, s'étend le désert et l'immensité. Quoiqu'il y ait d'ici à ce bassin un jour de marche, il me semble toucher du doigt tous ses rivages. Toujours au sud et au milieu de ces monts stériles qu'on appelle le désert de Juda, je vois la montagne des Francs, et plus près encore l'heureuse colline qui porte le nom de *Maison du pain*, Beethlehem, consacrée par l'ineffable naissance de Celui qui est pour tous le Pain de la vie éternelle. A l'Occident, béni par le regard de Jésus mourant sur le Calvaire, la pensée seule voit et appelle au secours des chrétiens et de la Ville-Sainte les nations chrétiennes de l'Europe, qui, déjà tant de fois, se sont liguées pour la délivrance de ces belles contrées.

Mais ce qui attire surtout mon regard, c'est eette Ville-Sainte, Jérusalem, qui se montre d'ici tout entière, posée en amphithéâtre à mes pieds. Doucement inclinée vers l'Orient, et appuyée contre la plate-forme du mont Moriah, qui l'empêche en quelque sorte de glisser jusqu'au fond du torrent, elle me présente ses monuments, ses coupoles, ses rues, ses murailles, et, du lieu où je suis, je puis en compter toutes les maisons, dont l'ensemble paraît si peu de chose à côté du vaste emplacement qu'occupait le Temple. En retranchant par la pensée la Jérusalem nouvelle, qui s'est groupée autour du

saint Sépulcre, dans les champs du Golgotha, pour ne voir que la partie construite sur les anciennes ruines, le regard s'étonne de remarquer que l'emplacement nu et rasé du Temple et de ses forteresses égale à lui seul en quelque sorte la ville tout entière. Au milieu de ce vaste et désolé parvis, un seul monument s'élève et attire tous les regards, c'est la mosquée d'Omar, plantée là sur la montagne des anciens sacrifices, comme une tente posée par les nouveaux Philistins, les fanatiques musulmans, les cruels dominateurs de ce pays. Parmi tant de minarets et de coupoles, l'œil cherche inutilement un dôme catholique : il ne voit que le Saint-Sépulcre.... et nous avons dit les impuretés qu'il abrite encore aujourd'hui. Ah! que bientôt la France, avec ses armes catholiques et glorieuses, fasse rentrer dans la Ville-Sainte et son nom et sa foi; qu'elle place sur le sanctuaire même de l'Immaculée Conception et de la glorieuse Nativité de la sainte Vierge, un monument digne de la vaillante protection dont toutes les nations lui reconnaissent encore le beau, le noble privilége! Comment oublier ici ses anciens exploits?

Il y a bientôt huit siècles que ses guerriers, parvenus pour la première fois jusqu'à cette montagne où je me trouve en ce moment, contemplaient d'ici la Ville-Sainte, mesuraient du regard la hauteur de ces murailles qu'il leur fallait abattre, et commençaient leurs opérations de siége par un acte de foi aussi robuste que celui des Hébreux autour des murailles de Jéricho. Qui ne les a admirés faisant en procession et en prières le tour de ces sanctuaires qu'ils venaient délivrer? En ce moment il me semble encore les voir partir des environs du Calvaire, au bruit des tymbales et des trompettes, précédés d'un grand nombre de prêtres, vêtus de blanc, et marchant pieds nus, la tête découverte, après avoir jeûné pendant trois jours. Je vois le chemin qu'ils parcoururent depuis l'enceinte du nord jusqu'au tombeau de la Mère de Dieu, pour assister aux exhortations de

leurs chapelains, en ce lieu même où leur souvenir me poursuit. C'est ici que, à la voix de Dieu et en face de la rude besogne qu'ils allaient commencer, Tancrède et Raymond oublièrent leur vieille querelle et s'embrassèrent en présence des seigneurs et de toute l'armée, imités qu'ils furent par tous ceux qui portaient la Croix. Ces pieux et nobles exemples nous disent et nous rappellent en ce temps plus qu'opportun comment la France a mérité son titre de protectrice des Lieux-Saints et ce qu'elle doit faire encore aujourd'hui pour rester digne de cette mission.

CHAPITRE LIV.

Le *Viri Galilæi.* — Le tombeau de sainte Pélagie. — Les grottes du *Péristéréon.* — Départ pour Béthanie. — Les *Portes-Oires, Bethphagé* et *Pâques fleuries.* — La procession des *Rameaux.* — Béthanie et la résurrection de Lazare. — Le mont *du Scandale.* — Le tombeau d'Absalom et M. de Saulcy. — La fontaine de la Vierge. — Ophel, le Tyropœon, la Géhenne. — La maison de Caïphe et les Arméniens. — La frayeur turque du Vendredi. — La Voie douloureuse. — L'ordre du Saint-Sépulcre.

Qand je fus descendu du minaret, je me dirigeai au nord, vers un autre sommet ou plateau de ce mont des Oliviers, qu'on appelle le *Viri Galilæi.* Trois sommets, séparés par une égale distance, terminent le mont des Oliviers. Celui du milieu, appelé l'*Ascension*, est le plus élevé ; les deux autres sont le *Viri Galilæi* au nord, et le mont *du Scandale* au midi. Le nom de *Viri Galilæi* vient du premier chapitre des Actes des apôtres et s'explique par le fait important qu'il rappelle.

Après le moment mystérieux et douloureux de l'Ascension, les disciples du Christ quittèrent à regret le sommet témoin de ces derniers adieux, et, forcés de rentrer à Jérusalem pour obéir à leur maître, leurs yeux et leurs pas s'arrêtaient souvent malgré eux sur le point où une nuée l'avait dérobé à leur amour, à leurs regards. C'est quand ils furent arrivés à cette station et lorsqu'ils se retournaient en arrière, regardant le ciel

encore une fois, que deux anges vêtus de blanc parurent auprès d'eux et leur dirent : « *Hommes de Galilée* (*Viri Galilæi!* act. 1) pourquoi vous arrêtez-vous à regarder dans le ciel ? Ce Jésus, qui vient de s'élever devant vous, reviendra de la même manière que vous venez de le voir s'élever dans les cieux. » La distance d'ici à la ville est bien celle que mentionne l'écrivain sacré, quand il l'appelle *la distance d'un chemin de Sabbat*, équivalente à une longueur de trois kilomètres, c'est-à-dire le maximum du chemin qu'on était autorisé à faire pendant le jour consacré au Seigneur. En ligne directe cette distance se trouverait réduite au tiers environ.

Ce lieu est aussi couvert de ruines considérables, au milieu desquelles une ouverture circulaire, comme une clef de coupole, à fleur du sol, attire ma curiosité. Elle domine une église souterraine, et je me couche horizontalement sur le sol pour y entrer la tête et en voir l'intérieur. Quand mes yeux, éblouis par les rayons extérieurs du soleil, se sont peu à peu habitués à cette obscurité, je vois d'autres ruines et il me semble distinguer une grande croix appuyée contre une des parois latérales. Mes compagnons vinrent aussi vérifier le fait, mais comme nous n'avions ni le temps ni le désir de nous faire descendre dans l'intérieur de ces ruines, c'est là tout ce que je pus recueillir sur ce lieu jadis vénéré, et qui se trouve à un kilomètre de distance du principal sommet, celui de l'*Ascension.*

En repassant près de ce dernier on nous proposa de descendre au-dessous du minaret de l'*Ascension* et de visiter la cellule et le tombeau de sainte Pélagie. Bien des versions circulent sur le mystérieux personnage qui vint habiter, au cinquième siècle, cette demeure et y mourir, ainsi que sur les inscriptions qui s'y trouvent. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que la curiosité s'est exercée à ce sujet. On raconte qu'un évêque de Jérusalem ayant envoyé un de ses prêtres demander à ce solitaire, qu'on croyait être une femme, qui elle était,

en recut pour toute réponse ces paroles : « Ton évêque est un saint, et moi je suis un pécheur. » S'agit-il ici de cette pénitente célèbre d'Antioche, sainte Pélagie, qui refusa et qui redouta de paraître encore sous le costume de femme qui lui avait servi à tant offenser Dieu, et que l'Eglise plaça ensuite au nombre de ses saintes? ou bien est-il question de tout autre personnage? Je n'ai point le loisir de trancher cette question; mais peu importe, je comprends une telle résolution, même dans une femme, et je me sens incliné vers cette âme qui a voulu mourir sous l'empreinte des derniers pas du Sauveur. C'est là qu'est son tombeau, comme si elle attendait ici Celui qui a choisi ce lieu pour quitter la terre.

De là nous visitâmes les *Tombeaux des Prophètes*, à quelques pas vers le sud : ce sont des grottes taillées sous terre dans le roc, et que l'historien Josèphe appelle *Péristéréon*, à cause de la grande quantité de cases ou niches qu'on y a creusées.

C'est alors que nous commençâmes seulement, à vrai dire, notre excursion à Béthanie, où se trouve la demeure de Lazare et de ses deux sœurs Marthe et Marie. On sait toute la tendresse que leur avait vouée l'Homme-Dieu, et combien de fois il parcourut ce chemin qui passe par le mont des Oliviers et qui va de Béthanie à Jérusalem. Ce chemin descend encore aujourd'hui par la même pente du mont des Oliviers et aboutit en face des murailles du Temple, près de la porte Dorée, dont nous parlerons plus tard, porte désignée du temps des Croisades par le nom de *Portes-Oires*.

Ce vieux mot, signifiant *chemin, oirre* et *oire*, que l'on trouve dans Villehardouin et autres, et que quelques auteurs font dériver du latin *ire*, nous rappelle en effet que c'est ici le *chemin* de Dieu quand il entra dans la Ville-Sainte. « Depuis cet instant, dit Ezéchiel (44), cette porte sera fermée, on ne l'ouvrira plus et aucun prince n'y passera, parce que le Seigneur Dieu d'Israël y a fait son entrée de triomphe. »

En effet, ce jour de triomphe n'a jamais été oublié dans l'Eglise qui le célèbre, dans le monde entier, le premier jour de la Semaine-Sainte à la procession des Rameaux, procession instituée en souvenir de cette entrée à Jérusalem. Cette fête, d'une bien douce mélancolie pour les âmes chrétiennes, est encore assez souvent désignée et connue sous le nom de *Pâques fleuries.*

Ici, dans ces lieux, ce souvenir et cette fête ont gardé pendant longtemps un magnifique et touchant caractère. A l'entrée d'une petite vallée qui sépare le mont des Oliviers de Béthanie, se trouvait le village de Bethphagé, dans lequel Jésus envoya ses disciples prendre l'ânon dont il avait besoin (Luc xx) pour entrer à Jérusalem. Or, en ce jour de fête, tous les chrétiens du pays arrivaient en ce lieu, conduits par les Pères Franciscains. Quand tous avaient baisé la terre, le Père gardien, qui présidait la cérémonie, faisait un discours au peuple et on chantait l'évangile du jour qui rappelle les événements accomplis en ce lieu. Aussitôt deux frères s'acquittaient de la mission prescrite aux disciples du Sauveur; les assistants couvraient le chemin de vêtements et de branches d'arbre, et la procession, escortant le Prieur monté sur une ânesse, se dirigeait vers Jérusalem, chantant les cantiques de joie et l'hosanna des enfants d'Israël. Arrivés là où Jésus avait pleuré sur Jérusalem, on s'arrêtait pour entendre les paroles de l'Evangile, qui montrent à la fois et la justice de Dieu qui punit l'endurcissement du cœur, et sa miséricorde qui lui fait répandre des larmes sur le pécheur endurci. Aujourd'hui le chemin n'existe plus: il est enfoui sous les pierres du sol, comme la cérémonie elle-même a disparu sous l'influence anarchique qui règne dans ce pays.

Nous suivons, tristes et remplis de ces souvenirs, le chemin qui mène à Béthanie et en peu de temps nous y sommes arrivés, Béthanie n'étant éloigné de Jérusalem que de quatre kilomètres environ. Il ne reste de la demeure que nous allons visiter qu'un caveau sépulcral

taillé dans la montagne et fermé du côté du chemin. Nous y descendons avec peine par un escalier étroit et difficile, au milieu de ruines considérables; et dans cette obscurité à peine troublée par la lueur d'un pâle flambeau, un vague sentiment de terreur, un instant de méditation sérieuse, nous reporte à cette scène de l'Evangile que l'Eglise, toujours si sage, rappelle à ses enfants quand ils assistent aux funérailles d'un de leurs frères. Si le germe de l'immortalité, inséparable de la nature de l'homme, se fait parfois sentir et respecter au cœur même de l'impie, qu'est-ce donc ici dans ce caveau ténébreux où nous voyons le Sauveur des hommes, en face du silence et de la corruption du tombeau, commander à la mort de rendre la proie qu'elle a depuis quatre jours rangée au nombre de ses dépouilles? Qui n'entend encore cette voix de Marie, qui crie dans sa douleur: « O mon bon Maître, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort! » Et qui ne se rappelle cet autre cri de Job, dont la foi a plus de mérite encore: « Je sais que ma chair mortelle ressuscitera un jour, elle qui cependant a dit à la corruption et aux vers: « Vous êtes ma sœur et mes frères! » Je sais qu'elle contemplera de ses yeux périssables le Dieu mon Sauveur. » Je sors de là le cœur rempli de foi et d'espérance, et comme nous n'avons plus rien à voir dans ce misérable village, nous regagnons, à peu près par le même chemin, la vallée de Josaphat.

Avant de descendre dans la vallée nous laissons à notre gauche le troisième sommet de la montagne des Oliviers: c'est celui qu'on désigne sous le nom de *Mont du Scandale*. C'est là que le plus grand des rois, Salomon, donna à son peuple le *scandale* de sa chute et de son idolâtrie. Ce n'est point assez d'être sage, il faut l'être encore à la fin, il faut l'être toujours. Dieu nous a révélé ainsi le néant de notre raison et de notre sagesse lorsqu'il nous abandonne. Une femme idolâtre, venue des pays qui ont le plus admiré la sagesse du

grand roi, suffit pour faire tomber celui qui avait reçu de Dieu même le don de la sagesse. Qui se croira plus sage que Salomon, plus fort que David?

Le tombeau d'Absalom est le premier monument qui se présente à nous dans cette vallée. C'est aussi le premier que M. de Saulcy nous dépeint avec l'exactitude qui caractérise ses savantes analyses d'architecture. J'ai eu souvent l'occasion de vérifier les descriptions minutieuses que nous devons au talent de cet officier distingué, habitué aux études et au langage propres aux armes spéciales, c'est-à-dire à la portion la plus instruite et la plus intelligente de notre armée, et aujourd'hui un des membres les plus éclairés de l'Institut. Si quelques-uns se croient en droit de se défier de la vivacité de son imagination, personne assurément ne lui conteste la droiture de caractère qui lui appartient, et le savoir consciencieux qui est l'honorable fruit de ses études. A Jérusalem, le même jour, au moment où nous montions à cheval pour commencer l'inspection des murailles et des monuments de la Ville-Sainte, M. le consul ne trouva rien de mieux à faire que de prendre pour guide le livre de M. de Saulcy et de procéder, ce livre en main, à la visite de cette enceinte qui nous intéressait à un si haut point. Cette plume, toujours savante et toujours aussi fidèle que la plus scrupuleuse de toutes les photographies, transcrit et dépeint avec une telle lucidité les constructions dont elle s'occupe, qu'on est tout étonné que le langage de l'homme puisse rendre aussi vivantes des images de pierre et d'architecture. J'aurai encore plus tard l'occasion de constater cette précieuse exactitude dans la visite que nous ferons demain aux fameux tombeaux *Kbour-el-Molouck*. Aussi, plein de respect pour les savantes descriptions de mon compatriote, où peut-être abondent un peu trop les termes techniques, je ne me permettrai jamais d'essayer de mieux faire, et je ne toucherai à ses jugements qu'en de très-rares occasions. Je renvoie donc le lecteur à la description que M. de Saulcy a faite de ce monument d'Absalom.

Je remarquai, et tous les voyageurs ont fait comme moi, que la plate-bande qui entoure le dôme de ce tombeau est surchargée d'un grand nombre de petites pierres jetées sur le monument par ceux qui vont le visiter. Cela me rappelle que j'ai vu aussi en France quelques usages de ce genre, entre autres dans mon pays, sur les côtes de Grimont, près de la ville de Metz. Là se trouve un petit monument très-ancien, appelé *la Croix aux trois branches*, qui ne ressemble en rien à une croix, et sur lequel les passants aussi jettent des pierres. Ce monument se compose de trois colonnes supportant un petit dôme moins élancé que celui du tombeau d'Absalom, et dont la corniche ne peut retenir qu'un très-petit nombre des pierres qu'on y jette. Seulement on suppose aux filles de mon pays, qui lancent à la dérobée une pierre sur ce dôme et qui s'intéressent beaucoup à ce qu'elle n'en descende pas, un désir trop naturel et trop pressé pour qu'il me soit possible d'en parler et pour que j'en accuse les femmes arabes, à propos du tombeau d'Absalom. Ici on donne un tout autre motif à cet usage. Les juifs, dit-on, et non pas les juives, jettent une pierre sur le tombeau d'Absalom pour maudire la mémoire du fils rebelle qui causa tant de larmes au roi David et enseigna si solennellement la désobéissance à ce précepte de Dieu : « *Père et mère honoreras.* » Il est écrit au *IIe Livre des Rois*, ch. 18, v. 17 : « Ils enlevèrent le corps d'Absalom et le précipitèrent au fond de la vallée dans une grande fosse, et ils amassèrent sur lui un monceau de pierres très-élevé. »

Près du tombeau d'Absalom se trouve celui de Josaphat, entièrement fermé et dont je n'ai rien à dire, ainsi que celui de saint Jacques, appelé aussi *Caverne des Apôtres*. Ce dernier est un vestibule ou péristyle soutenu par quatre colonnes et qui conduit à des cases sépulcrales. La tradition croit que ce monument a servi à une première sépulture de l'apôtre saint Jacques, lapidé

près du temple, après avoir été précipité du haut de ses murailles. On dit aussi que, au moment où Judas s'empara de son divin maître, les disciples effrayés se cachèrent en ce lieu souterrain.

Près de ceux-ci un autre monument, taillé également dans le roc de la montagne, s'appelle le *Tombeau de Zacharie*. Est-il question de ce Zacharie dont Jésus-Christ reproche le sang aux meurtriers des prophètes et qu'ils ont immolé entre le temple et l'autel? Dans cette vive accusation adressée aux pharisiens, le divin maître semble renfermer entre Abel et Zacharie tout le sang des justes qui a été répandu (Matth. XXIII). Le sang des prophètes toucherait ainsi de bien près aux prémices du sang des martyrs, puisque ce tombeau est si près de la roche où saint Etienne fut lapidé. Tout ce que j'ai pu savoir et tout ce que je puis dire, c'est que, d'après l'avis des connaisseurs, tous ces tombeaux sont de la plus haute antiquité et que celui d'Absalom peut très-bien remonter jusqu'aux rois de Juda.

Laissant de côté le village peu attrayant de Siloam, bâti comme un nid d'oiseaux sur une plate-forme de rocher, au milieu à peu près de la pente du *Mont du Scandale*, et au-dessus des seuls jardins potagers qui soient à Jérusalem, je me dirige vers la fontaine de la Vierge, près des murailles orientales du temple. Je l'ai déjà dit en écrivant *le Calvaire*, d'ici l'œil embrasse deux chemins partant de Gethsemani pour arriver aux hauteurs de Sion et enveloppant, l'un à droite, l'autre à gauche, la ville de Jérusalem. Le premier s'appelle la *Voie douloureuse* et aboutit au Calvaire; le second s'appelle la *Voie de la captivité* et aboutit au mont Sion, au Cénacle. On dirait les deux bras de la miséricorde divine embrassant dans un dernier effort la ville coupable et ingrate. Sion et l'Eucharistie, le Calvaire et la Rédemption! N'est-ce pas encore aujourd'hui par ces deux mystères, consommés à l'extrémité de ces deux voies, *le sacrifice du Calvaire* et *la sainte Eucharistie*, que Jésus triomphe des pécheurs?

Ici on franchit le torrent sur un petit pont d'une seule arche, et, au fond de ce lit desséché en dehors du temps des pluies de l'hiver et du printemps, on montre un rocher qui garde l'empreinte de la chute du divin Sauveur. En commençant cette voie de la Captivité, qui débute au baiser de Judas, Jésus, garotté et entraîné par ses ennemis, fut poussé au fond de ce ravin, selon cette parole du prophète : « Il boira dans son chemin de l'eau du torrent (Ps. 109). »

La fontaine de la Vierge est une piscine profonde, presque carrée et creusée dans le roc. On y descend par un grand escalier de vingt-six marches, taillé aussi dans la pierre, et des fragments de colonnes, dont un est encore debout, se font voir dans cette eau. Cette source, qui servait aux cérémonies et aux usages du Temple, est intermittente, et ses eaux aboutissent, par le prolongement de son canal, jusqu'à la piscine de Siloë, de l'autre côté du mont Ophel, colline qui fait le prolongement méridional du mont Moriah. L'intermittence de cette eau est un fait bien constaté dès la plus haute antiquité. L'historien Josèphe, le pèlerin de Bordeaux, les récits des Croisades et tous les voyageurs de ces derniers temps l'ont constatée. De hardis pèlerins se sont aventurés jusqu'à passer par ce canal de la vallée du Cédron dans celle de Tyropæon. Cette eau un peu saumâtre est assez désagréable.

L'imagination ardente des Arabes s'est beaucoup exercée sur les causes de l'intermittence de ces eaux ; quelques-uns, qui se croient sans doute plus sages, l'attribuent à un mouvement de flux et de reflux de je ne sais quel lac souterrain. Il est probable, sans sortir des explications vulgaires données par la physique, à propos des fontaines intermittentes, qu'il se trouve quelque part, dans les flancs de la montagne des Oliviers, peut-être du mont Moriah lui-même qui est en contact avec le mont Akra et les terrains au nord, de vastes réservoirs qui se déversent par le trop plein dans un syphon en communi-

cation avec la fontaine de la Vierge. Ainsi s'expliquerait tout naturellement la fable du *dragon qui de temps à autre avale l'eau de cette fontaine* et qui a fait aussi donner à cette source le nom de *Fontaine du Dragon.* Un de ces explorateurs qui ont parcouru le canal intérieur qui passe sous le mont Ophel et met en communication la fontaine de la Vierge avec celle de Siloë, fut, à sa sortie du canal, pris par les femmes de la vallée pour le dieu peu bienfaisant qui de temps en temps retire ces eaux pour en priver les habitants, et faillit payer de sa vie son audacieuse curiosité. C'est dans la partie opposée de cette source, nommée, à son issue dans l'autre vallée, la *Fontaine de Siloë*, que Jésus rendit la vue à l'aveugle dont il est parlé au chap. IX de saint Jean; c'est là aussi qu'une fameuse tour écrasa dix-huit ouvriers dans sa chute. (Luc, XIII).

Le nom de *Fontaine de la Vierge*, donné à la partie de ce canal qui débouche dans la vallée de Josaphat, n'a pas besoin de justification. Marie, née dans la maison de sainte Anne, à la porte du Temple, consacrée dans son enfance aux pieux exercices de la maison du Seigneur, devait souvent, comme les autres femmes, recourir à cette fontaine, et la tradition, toujours si respectueuse et si empressée pour le nom de Marie, ne l'a pas oublié.

Nous côtoyons à notre droite la colline Ophel, qui se prolonge au sud du mont Moriah et qui sépare la vallée de Josaphat de la vallée du Tyropæon ou des Fromagers. Cette dernière est ainsi nommée à cause de l'industrie qu'y exerçaient jadis les plus pauvres habitants de la ville. Là était aussi la porte Sterquiline. Ces deux vallées se réunissent au-dessous du village de Siloam, à l'endroit appelé *Etang et Jardins de Salomon.*

Ici, sur un petit tertre, près de la fontaine de Siloë, un arbre indique le lieu où l'impie Manassé fit scier en deux le plus grand et le plus éloquent des prophètes, Isaïe, ce poète à la plume de feu, qui a tracé, en des images si vraies et si saisissantes, et les douleurs de la

Rédemption et les grandeurs du Christ et de son Eglise. Un peu plus bas se trouve aussi la fontaine de Néhémie ou le *puits du Feu*, dont il est parlé au III[e] Livre des Rois et au second livre des Machabées.

Nous commençons alors à remonter la vallée des enfants de Hennon, *Gê* (*Ben*) *Hinnom*, appelée la Gehenne. C'est là que Josias mit en poudre les statues de Moloch élevées par les enfants de Juda, sur les hauteurs de Tophet, pour y brûler leurs fils et leurs filles (IV Rois 23), et que s'accomplit la malédiction de Jehova, annoncée par Jérémie (VII, 30.) Tout respire la justice de Dieu en cette vallée de Josaphat, et jamais la vengeance céleste n'a été si près de la miséricorde, puisque le plus beau monument de celle-ci est sur le Calvaire. Hakeldama, le champ du sang (Matth. XXVII, 7), c'est-à-dire le prix que les hommes ont donné du sang d'un Dieu, domine cette vallée du carnage et des tombeaux. C'est une espèce de plate-forme posée à mi-pente sur le versant oriental de cette vallée.

En gravissant cette pente fort raide du chemin de la Captivité, pour arriver au mont Sion, on voit à gauche le lieu où se trouvait la maison de campagne de Caïphe, appelé aussi le mont du *Mauvais-Conseil*, parce que, ainsi que je l'ai déjà dit, ce fut là que les ennemis de Jésus-Christ déclarèrent, sans se douter du sens prophétique d'une telle affirmation, qu'il valait mieux qu'un homme seul mourût plutôt que d'exposer le peuple tout entier à la colère des Romains. C'est là aussi que fut jadis le camp de Pompée et que passa la redoutable enceinte de Titus. On admire à sa droite les énormes blocs qui font partie des vieilles murailles et dont quelques-uns ont jusqu'à neuf mètres de longueur, et on contemple à sa gauche la vallée du Cédron qui va par méandres sauvages jusqu'à Saint-Sabba. On arrive ainsi à la maison de Caïphe, dernière station de la Voie de la Captivité.

Cette maison de Caïphe n'était pas éloignée de celle d'Anne, son beau-père. C'est là que Jésus, insulté

grossièrement par une indigne valetaille et renié trois fois par celui de ses disciples qu'il avait choisi pour la pierre fondamentale de son Eglise, fut mis en prison jusqu'à ce que le jour fut levé et que les ennemis qui devaient prononcer sa mort eussent pu s'entendre avec Pilate, que l'on n'osait éveiller à une telle heure et dont le palais était près du temple, à l'autre extrémité de la ville. Ce lieu est aujourd'hui en dehors de la porte de Sion, dans un couvent qui appartient aux Arméniens, et dans lequel on montre près de l'autel la place où fut attaché Jésus. On assure aussi que la pierre de l'autel de cette église est la même qui servit à fermer l'entrée du sépulcre où fut déposé le corps de Jésus. Il est certain que les Arméniens possèdent à Jérusalem les plus grandes richesses en tous genres. L'ignorance de ces pauvres Arméniens est telle qu'ils ont l'air de croire que leur église existait déjà au temps de la Passion du Sauveur, et qu'ils me disent à ce sujet les choses les plus étranges. Comme je ne suis point entré chez eux pour discuter, je les écoute avec une grande docilité, et je dois leur paraître entièrement convaincu.

Nous rentrons à Jérusalem par la porte de Sion, qui venait de s'ouvrir, quoique nous fussions au milieu du jour. J'ai déjà dit avec quels soins les Turcs ferment la porte de la ville tous les jours, dès le coucher du soleil. Ces nations de l'Orient ont quelque chose d'enfantin, de puéril, qui se révèle jusque dans la peur. Ainsi un autre usage, encore moins justifié, est celui de fermer les portes le vendredi, vers le milieu du jour. Est-ce un souvenir de la prise de Jérusalem par les croisés, un vendredi de l'an 1099? Des prophéties, me dit-on, annoncent que les chrétiens entreront de nouveau à Jérusalem, encore un vendredi, pour en chasser définitivement les Turcs qui, ne sachant pas quel sera ce vendredi, prennent ainsi toutes les semaines cette précaution.

Nous nous rendons au consulat, et, après quelques instants consacrés au repos et à la prière, je me prépare

à parcourir la Voie douloureuse, ce vendredi, 24 octobre, à l'heure même de la mort de Jésus-Christ. M. le consul me témoigne le désir de m'accompagner dans cet acte de piété, et m'annonce en même temps que Mgr le Patriarche a choisi l'heure qui suivra la cérémonie de trois heures et la procession dans l'église du St-Sépulcre, pour m'armer chevalier et me donner la croix de Jérusalem. Le Père des Thévenins, dont la pieuse compagnie m'est si douce et dont la charité sait si bien faire aimer Celui qu'il a choisi pour lui tenir lieu de tout, déclare en même temps qu'il ne veut pas me quitter, et me demande de parcourir avec moi ce chemin du salut qu'il a le bonheur lui de connaître et de parcourir tous les jours.

Les quatorze stations de la *Voie douloureuse* qui conduit au Calvaire ont pour l'âme chrétienne un enseignement et un charme qu'aucune autre dévotion ne saurait atteindre ou remplacer. Mais, à Jérusalem, elles transportent l'âme d'un saint ravissement. Prier et répandre des larmes sur ses fautes et sur ses erreurs, là où le divin Sauveur des hommes les a expiées dans son sang, suivre ses pas et en baiser les traces, en méditant les leçons et la charité de l'Homme-Dieu, ne saurait être un acte sans fruit, accompli par tout homme qui a le bonheur d'avoir conservé la foi. Ce chemin du Calvaire ne se compose que de ruines ; mais, tel qu'il est, et tant qu'il y aura un chrétien à Jérusalem, il recevra dans sa poussière les adorations, les baisers et les larmes de tout pécheur qui veut aimer Dieu. Des fragments de colonnes brisées indiquent la place où se sont accomplis les mystères de sang et d'amour que le chrétien vient y chercher.

On compte neuf de ces stations depuis le palais de Pilate jusqu'au Calvaire, que des constructions postérieures ont enfermé dans la Jérusalem nouvelle, et les cinq dernières sont toutes comprises dans l'enceinte de l'église du Saint-Sépulcre. Je les ai détailléés dans mon *Manuel du Cal-*

vaire, et un artiste français (1), non moins exact qu'inspiré, les a toutes reproduites dans une publication in-folio qui permet à tout chrétien de les contempler comme s'il était à Jérusalem. Des rois et des princesses, sainte Hélène, les Croisés vainqueurs, les chevaliers et les pèlerins de tous les âges y ont donné l'exemple de la plus touchante piété. « Que celui qui m'aime prenne sa croix et me suive, a dit Jésus. » Et des générations incessantes d'élus ont parcouru ce chemin pour arriver au ciel! Comment ne pas croire aux ravages causés par le péché en contemplant le sang qui a été répandu sur cette Voie des douleurs? Comment ne pas sentir au cœur un peu d'amour pour Jésus en le voyant mourir à sa place? Aussi, dans la société actuelle, qui ne croit pas au péché et qui matérialise son amour en dehors de Jésus, divin Sauveur des hommes, les populations vraiment chrétiennes ont-elles voulu posséder, chez elles et dans leurs églises, l'image de ce Calvaire, afin de suivre et d'adorer, autant qu'il était en leur pouvoir, la trace du sang qui a racheté le monde. Cette recrudescence de piété est considérée par tout esprit impartial et observateur comme un signe que Dieu, dans sa miséricorde, a encore une fois déclaré *les nations guérissables*. Et tout prince, qui comprend aujourd'hui les destinées de son peuple, a remarqué sur le *Vexillum de la Croix* ces mots adressés au vainqueur Constantin: « *In hoc signo vinces.* »

Ce fut donc avec un cœur rempli de douces et salutaires impressions que je parcourus les stations de cette *Voie douloureuse*. Arrivé à l'église du Saint-Sépulcre, je me joignis aux religieux qui commençaient leur procession quotidienne du Calvaire. On me donna un livre et un cierge, et je parcourus, avec eux et M. le consul, les cinq dernières stations, ainsi que les autres lieux que j'ai déjà détaillés.

(1) Doussault.

Quant tout fut terminé, on me conduisit dans la chapelle de l'Apparition de Jésus à sa sainte Mère, laquelle sert d'église aux religieux latins et où je devais être armé chevalier. Cet acte de reconnaissance de la part de Mgr le Patriarche, au sujet d'une mission qui m'avait déjà par trop honoré et consolé, avait pour moi le mérite de me laisser un gage, un souvenir d'un événement qui était bien la plus grande joie de ma vie. Et si le prêtre doit se glorifier seulement de la croix de Jésus, son indifférence ne peut pas s'étendre à la Croix du Saint-Sépulcre, donnée sur le Calvaire. D'ailleurs je savais, dans le cas où j'aurais couru le danger de me laisser flatter par une distinction mondaine, que messieurs les aristarques du palais de la Légion d'Honneur n'autorisent jamais le port de cette décoration, quoiqu'elle se rapproche plus que tout autre de la Croix qui eut l'insigne honneur de donner son nom à toutes les distinctions de ce genre. Il paraît même que, d'après les règles et constitutions de l'ordre, s'il s'agissait d'un honneur de ce genre, fût-il le plus minime, accordé par quelque tête couronnée, par quelque potentat comme Soulouque, ou par quelque reine comme Pomaré, la distinction serait reconnue et vaudrait la peine d'être autorisée; mais Jérusalem, le Saint-Sépulcre, le Calvaire, comment cela peut-il entrer en comparaison avec les puissances de ce monde, dans la pensée de ces juges, enchaînés d'ailleurs par la lettre de leurs décrets? J'acceptai avec honneur et bonheur d'être consacré au service de Jérusalem, au service d'une cause si noble et si délaissée; et, comme je crois le faire aujourd'hui, en racontant mes impressions à mes frères dans la foi, ainsi je la servirai toujours.

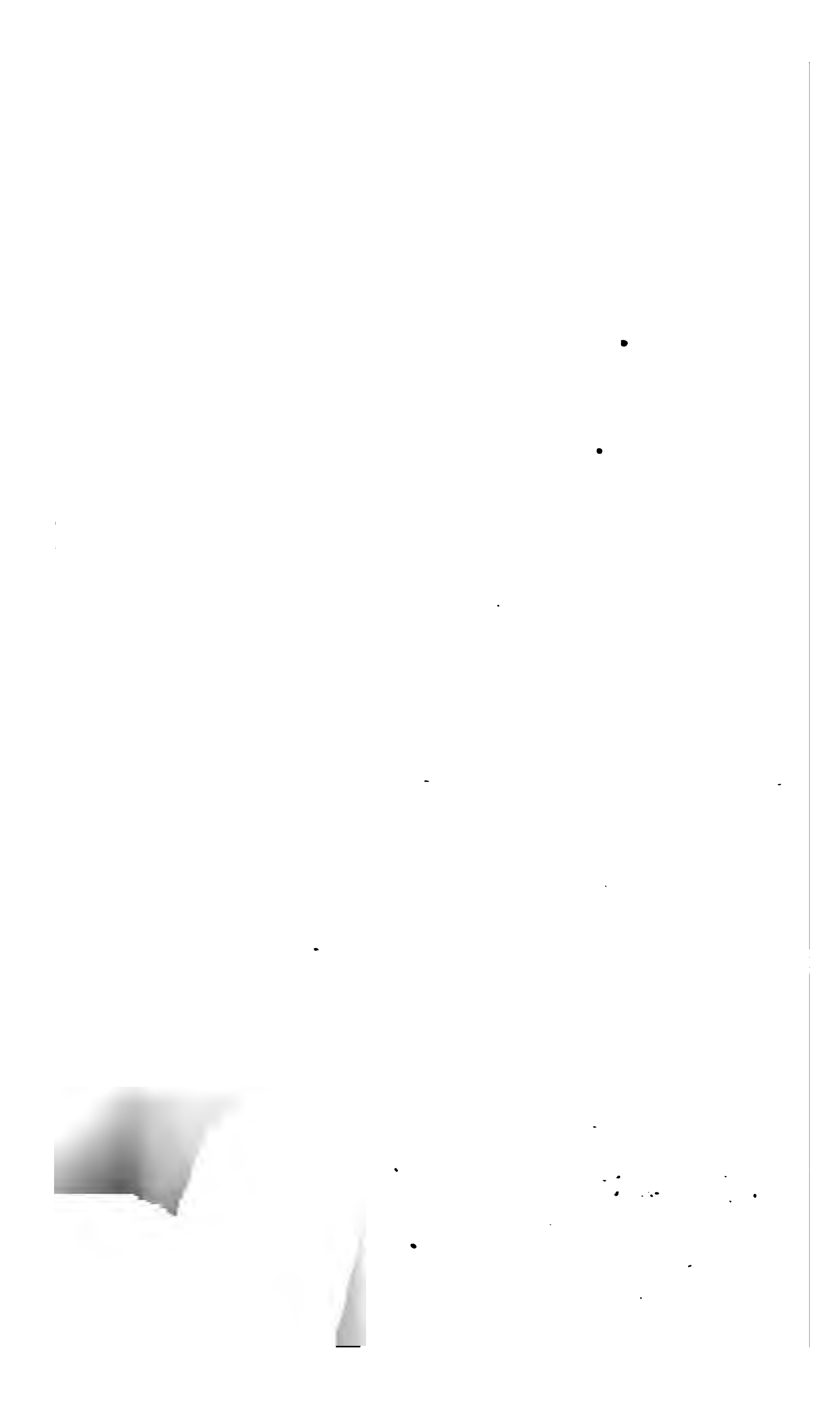
L'historien Michaud nous apprend que l'exemple de Godefroy de Bouillon instituant des hommes de guerre, à la fois chanoines et chevaliers, pour prier à ce Tombeau et le défendre, fut approuvé de tous les peuples chrétiens, et que cet ordre est un des plus anciens qui existent. Les souverains pontifes, qui ont été jusqu'ici des sou-

verains temporels, se sont souvent réservé le titre de grand'maître de cet ordre du Saint-Sépulcre, qu'ils ont successivement et selon les besoins des temps conféré soit aux patriarches soit aux révérendissimes gardiens. Là je fus armé des éperons d'or de Godefroy de Bouillon et de l'épée de cet illustre guerrier, symboles de l'amour et des sacrifices qui m'étaient demandés pour le Tombeau si souvent profané du divin Sauveur; et quand on m'instruisit de mes nouveaux devoirs, je compris que j'étais déjà depuis longtemps et comme prêtre obligé de les remplir.

Ainsi, sauf le cas où il faut se servir de l'épée, et sauf le respect dû surtout en ce lieu, à cette parole de Jésus à saint Pierre: « *Remettez votre épée dans le fourreau; quiconque se sert de l'épée périra par l'épée!* » je me trouve obligé à des devoirs qui m'ont toujours été chers et qui se résument en ceux-ci: Assister tous les jours au saint Sacrifice; lutter contre les infidèles et de ses biens et de sa personne; défendre la sainte Eglise; éviter les guerres et les actes injustes; travailler à établir la paix et la concorde; protéger les opprimés et se sanctifier soi-même devant Dieu et devant les hommes.

Dans ce siècle si indifférent, qui pourra jamais dire ce que Dieu va faire pour sa cause et ce que deviendront ces Lieux que chacun appelle *Saints?* Il est difficile de se défendre de fort tristes appréhensions qui, hélas! sont bien menaçantes et le deviennent plus encore tous les jours. Dieu appellera-t-il comme autrefois les nations chrétiennes au secours de son Temple? Quels seront ces nouveaux guerriers? Cette épée vénérée du grand capitaine des Croisades qui est entre mes mains froide et rouillée, me semble vivante encore, et ma mémoire se peuple et s'épouvante de ses exploits que l'histoire nous a racontés. Je crois entendre les éclats des casques et des cuirasses qu'elle a brisés, et voir rentrer dans Antioche, à la grande consternation de ses défenseurs, la moitié du géant sarrazin qu'elle a partagé en deux et qu'emporte son

coursier épouvanté. Je m'humilie devant de tels exploits, moi qui ne puis que bégayer les louanges de la Ville-Sainte et de son Tombeau, et je prie pour le Temple injurié et méconnu à qui je consacre ces quelques pages. Espérons aussi que la pensée du chef de l'Église, qui songe aux moyens de rendre à la Palestine le secours de ces vaillantes épées d'autrefois, par la création nouvelle d'un ordre militaire et religieux à peu près semblable à ce qu'étaient les anciens, portera bientôt ses heureux fruits.



CHAPITRE LV.

L'église de la Flagellation. — Le lever de la *Voie douloureuse*. — L'arcade de l'*Ecce-Homo*. — Les sœurs de Notre-Dame de Sion. — Le *Morharby*. Le juif à Jérusalem. — L'hospice autrichien. — Les dernières stations de la *Voie douloureuse*.

Le lendemain je me rendis de bonne heure au sanctuaire que j'avais choisi pour y célébrer les saints mystères. J'avais réservé le dimanche pour jouir d'une grande faveur, c'est-à-dire de la permission qu'on m'avait déjà accordée de dire la messe au Saint-Cénacle. Pour le samedi, j'avais demandé l'église de la Flagellation, parce que le souvenir de ce mystère douloureux était plus en rapport avec les préoccupations de mon âme; parce que cette chapelle se trouve au commencement de la *Voie douloureuse*, dont je venais de méditer les mystères, et parce que j'avais le projet d'employer ma matinée à lever le plan de ce chemin du Calvaire. J'avais si souvent regretté, pour mon propre compte, de ne point connaître en détail ce chemin parcouru par le divin Sauveur, que j'étais bien résolu à lever ce plan avec tous ses accidents de terrain. J'avais apporté une boussole surmontée d'un petit appareil que j'avais fait construire en France dans ce but, ainsi que tout ce qui m'était indispensable. Un religieux franciscain et un

serviteur du couvent sortirent avec moi pour m'aider à prendre les mesures, et M. le consul me donna un cawas pour me protéger contre la foule et les indiscrets.

Quand tous ces préparatifs furent terminés, j'arrivai dans cette église, bâtie en face du palais de Pilate, et dont l'autel repose sur la base même qui supporte la colonne de la Flagellation, transportée, comme on l'a vu, dans l'église du Saint-Sépulcre. La colonne qui se conserve à Rome dans l'église de Sainte-Praxède vient de la maison de Caïphe, où Jésus fut aussi accablé de tant d'outrages. Il est probable que les précautions et les exigences de sécurité, toujours si indispensables dans ce pays désolé, auront pesé étrangement sur le goût et sur les décisions de l'architecte appelé en 1838, par les libéralités et la pieuse dévotion d'un prince autrichien, à bâtir cette chapelle de la Flagellation qu'on a adossée à une modeste mais solide demeure. Aussi cette chapelle a plutôt l'apparence d'un cachot que d'une église: ni dans l'ensemble, ni dans les détails, on n'y respire rien de religieux, rien de poétique.

Et pourtant, sous cette petite voûte, agenouillé devant cette pierre où fut attaché et flagellé le corps sanglant de Jésus, le pécheur se sent convaincu et subjugué par cette impérieuse loi de la mortification et de la pénitence enseignée et pratiquée par un si haut exemple. Au souvenir de ce sang qui jaillit et de cette chair adorable qui éclate en lambeaux, il faut bien que le disciple d'un tel maître se rappelle cette parole: « Le disciple n'est pas au-dessus du maître; et si on a traité avec cette rigueur le bois encore vert et utile, que fera-t-on de celui qui est desséché et stérile? » La négation du péché originel a enfanté tant de malheurs dans les sociétés modernes, a causé tant de ravages, en substituant dans les âmes qui souffrent les fureurs de la colère aux saints exemples de la résignation, que le lieu ensanglanté de la terre où Jésus fut flagellé et commença à donner ce sang qu'il allait répandre en entier pour des crimes

qu'il n'avait pas commis, prend les proportions de l'enseignement le plus solennel. Oh! combien est grand dans l'âme des élus ce désir de la mortification, cet amour des sacrifices que Dieu demande à tous ceux qu'il aime! *Flagellat Dominus omnem filium quem recipit!* Le Seigneur éprouve par la flagellation celui qui aspire à son amour! Le vrai disciple est celui qui veut ressembler à son maître, aussi va-t-il jusqu'à oser lui demander ce signe infaillible de ses plus grandes faveurs. Le maître impose silence à la chair et aux convoitises du disciple! il lui apprend à respecter en son âme l'image de Dieu et à se résigner à sa volonté sainte, en vue de la récompense destinée aux épreuves qui lui sont imposées. C'est de l'oubli de ce principe que viennent la colère et les emportements de nos modernes idolâtres de la chair, qui regrettent hautement les beaux jours du paganisme et de ses impures divinités.

Un Arabe et sa femme, prosternés en prières et en larmes sur le pavé et devant la sainte victime qui s'immolait entre mes mains sur l'autel, me semblaient comprendre à merveille cette grande doctrine de la flagellation, et quand ils s'approchèrent pour demander la communion, quoique j'ignorasse complétement le sujet de leur vive douleur, je joignis mes prières à leurs larmes, afin que le Dieu qu'ils venaient chercher devînt leur consolation, leur appui et leur récompense.

Après l'action de grâces, je commençai aussitôt les opérations de mon *lever*. Je me rendis près de la porte *Sitti-Mariam* et là, ayant le temple à ma gauche et à ma droite l'église Sainte-Anne, je m'avançai, travaillant et méditant à la fois, sur les traces du sang de Jésus.

La première chose remarquable qui se trouve sur ce chemin est l'*Arcade de l'Ecce-Homo*. On sait que le mur du palais de Pilate est nu et entièrement dépouillé du bel escalier de marbre blanc, de 28 marches, transporté à Rome, à l'église de Saint-Jean de Latran, et non loin de Sainte-Croix de Jérusalem, par les ordres de l'empereur Constantin. Les premiers chrétiens avaient

un grand respect pour ce monument, et ceux qui vont visiter cette vieille basilique de Rome peuvent s'assurer que leur vénération n'est pas moins grande encore aujourd'hui. On sait que Jésus le monta et le descendit six fois, d'abord pour aller subir un injuste interrogatoire; puis au retour du palais d'Hérode, et enfin une troisième fois meurtri et ensanglanté par le supplice de la flagellation. Le sang du Sauveur, si impuissant sur tant de pécheurs, a laissé sur cette pierre des traces ineffaçables.

Près de ce mur se trouve l'arcade où se passa la scène cruelle et sanglante dont parle l'évangéliste saint Jean dans son chap. XIX, lorsque Pilate, espérant de la part du peuple un mouvement de compassion qui sauverait sa sentence d'une inique et révoltante faiblesse, s'écria: Voilà l'Homme! en montrant à la foule des juifs, ameutés devant son palais, la sainte victime dans l'état affreux où l'avaient mise les supplices déjà endurés. Cette arcade formait une espèce de tribune, d'où le gouverneur romain, sans sortir de son palais, pouvait haranguer le peuple, et l'on sait aussi que, en arrivant le matin de la maison de Caïphe, les juifs avaient refusé d'entrer dans le prétoire, parce qu'ils devaient s'abstenir de toute souillure afin de pouvoir manger la Pâque. Ce lieu s'appelait en grec λιθόστρωτος (*mosaïque*), et en hébreu *Gabbatha*. Le mot de Pilate a donné à cette tribune ou arcade le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Voici, pour la description et l'appréciation architecturale de ce monument, le jugement d'un homme plus instruit et plus compétent que moi. M. de Saulcy avait d'abord passé plusieurs fois avec dédain sous cette arcade, qu'on lui désignait pourtant comme contemporaine de la passion du Sauveur. Cette porte, surmontée de deux petites fenêtres carrées, et devenue presque ogivale par un replâtrage, lui paraissait d'une structure évidemment récente, et il était bien décidé à n'en pas dire un seul mot dans son ouvrage et à n'en point rechercher

l'origine, lorsque des pluies torrentielles survenues au mois de février, pluies qui firent écrouler une quarantaine de maisons dans les différens quartiers de la ville, lui démontrèrent la témérité de ses premiers jugements. Voici comment il raconte lui-même cet événement providentiel, qui fit tomber, devant un juge aussi compétent, le voile grossier qui cachait une des beautés architecturales les plus pures de ces temps éloignés.

« Un soir, dit-il, que nous avions bravé l'averse pour aller passer quelques heures auprès de notre ami M. Botta, au moment où les kaouas allumaient les falots avec lesquels ils devaient éclairer notre marche jusqu'à la Casa-Nuova, un bruit assez semblable à un violent roulement se fit entendre au loin, dans la direction de la Voie douloureuse. — C'est une maison de plus qui s'écroule, nous dit-on, et nous regagnâmes tranquillement notre gîte, sans nous préoccuper autrement d'un accident qui, depuis quelques jours, s'était si souvent répété, que nous étions en quelque sorte blasés sur l'émotion naturelle qu'il eût dû nous inspirer.

» Le lendemain matin, en me rendant aux tombeaux de la vallée pour y continuer mon travail, je fus fort surpris de trouver la Voie douloureuse encombrée sur une étendue d'une vingtaine de mètres en deçà de l'arcade de l'Ecce-Homo; c'était toute la muraille de gauche s'appuyant sur cette arcade, qui avait été renversée la veille au soir, en entraînant avec elle l'épaisse croûte de plâtre sous laquelle l'arcade primitive avait été ensevelie. Ainsi dégagée de son revêtement moderne, cette arcade reprenait son véritable caractère, et un caractère auquel il n'était pas possible de se méprendre. J'étais en face d'une belle porte en plein-cintre, datant très-certainement du haut empire et construite en très-bel appareil de blocs considérables tout à fait semblables à ceux qui forment la muraille de la Voie douloureuse et sous une longue voûte qui est percée en un point pour donner jour sur un petit cimetière musulman. Cette muraille, assez sem-

blable d'ailleurs, pour l'appareil, à celle qui longe, près du Saint-Sépulcre, l'ancien hôpital des chevaliers du Temple, est considérée par la tradition comme une des murailles du palais de Pilate. Je ne veux pas examiner ici la valeur de cette tradition, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'une muraille semblable est d'une antiquité très-reculée.

» Je reviens à l'arcade de l'Ecce-Homo. La porte romaine, dont l'existence venait de m'être révélée par un accident tout providentiel, se rattachait donc au mur dit du palais de Pilate, palais qui, au point où s'en voient les restes, se trouvait évidemment en contact avec la forteresse Antonia; dès lors la double tradition devenait pour moi très-plausible. De ce moment je n'ai plus conservé de doutes réels, et, à moins de démonstration contraire, je crois fermement aujourd'hui et je continuerai à croire que l'arcade de l'Ecce-Homo a légitimement reçu ce nom.

» Ainsi que je l'ai dit, c'est un arc en plein-cintre de 6 mètres d'ouverture et, par conséquent, décrit avec un rayon de 3 mètres. Une archivolte simple, dont la moulure est formée d'un listel étroit, d'une large doucine et d'une plate-bande égale en largeur à la doucine, orne l'arcade et vient retomber sur une corniche formée de deux listels séparés par une doucine. L'éboulement avait démasqué une niche cintrée, pratiquée dans le piédroit, ayant une hauteur de $1^{m},40$ environ, et 50^{c} de largeur. Le cintre de cette niche repose sur deux amorces de corniche en console, du même profil que celle qui reçoit la retombée du grand arc. Enfin, l'épaisseur de l'arcade, parallèlement à l'axe de la rue, est de $2^{m},50$. La porte est, ainsi que je l'ai dit plus haut, couronnée d'une ignoble construction moderne, et toute la partie de droite se trouve englobée dans les murailles d'une petite église chrétienne abandonnée. Quant à la face postérieure, malheureusement elle n'avait pas été dégagée par l'écroulement qui avait entraîné le revêtement extérieur de l'autre face. »

J'ai déjà parlé de ces trois filles de Sion envoyées par l'abbé Ratisbonne à Jérusalem, de la mission qui leur est confiée et des efforts qu'elles ont tentés jusqu'ici. Elles sont en instance pour obtenir ces ruines du prétoire de Pilate et cette arcade merveilleuse que nous venons de décrire (1). Puisse leur pieux désir être bientôt exaucé ! Les filles de Sion, chargées d'ailleurs de bien d'autres soins pieux, prient pour la conversion du peuple déicide disséminé par toute la terre, et elles sont sous la protection de Notre-Dame des Douleurs. Elles appellent de leurs vœux et de leurs efforts cette conversion future, qui est une des espérances de la foi chrétienne, et qui doit se faire à la voix d'Elie, quand il *convertira le cœur des fils à la foi de leurs pères. Convertet cor filiorum ad patres* (Malach. IV). Viendra-t-il bientôt ce jour tant désiré? Hélas ! si Jérusalem doit rester maudite jusqu'à cette heure, il faudra donc attendre les derniers temps qui précéderont le jour terrible du jugement de Dieu ! La parole de Jésus-Christ lui-même a confirmé cet oracle ; c'est le dernier mot des derniers prophètes. Elles seront donc soutenues par les prières de tous les chrétiens, ces saintes filles, et elles seront admirablement placées, en ce lieu de bien douloureuse mémoire, comme des anges de réconciliation entre Dieu et son peuple ! Leurs larmes et leurs prières seront exaucées à la place même où la nation déicide fit retentir la formidable malédiction qui porte ses fruits de mort encore aujourd'hui par toute la terre : « *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !* » Et, comme il en est bien peu parmi nous, pauvres disciples d'un si bon maître, qui n'aient aussi quelquefois outragé le sang adorable de Jésus, nous sommes tous intéressés à cette amende honorable, à cette prière qui s'élevera sans cesse dans ce lieu de douleurs jusqu'au trône de la justice de Dieu.

(1) Les sœurs de Notre-Dame de Sion ont depuis ce jour obtenu ce qu'elles désiraient, et leur demeure nouvelle s'élève à Jérusalem en cet endroit de la *Voie douloureuse*.

S'il est bien douloureux de penser que le peuple à qui Dieu avait confié la promesse d'un Messie à venir ne l'a pas voulu reconnaître quand il est venu, il faut admirer aussi avec quelle foi tenace et quelle persévérance il s'attache au sol de Jérusalem et fouille dans ses ruines, pour retrouver et baiser les pierres de son temple. En contournant ce temple qui est à ma gauche, une rue étroite conduit à un pan de muraille que les Juifs ont toujours considéré comme ayant fait partie du premier temple. On nomme ce lieu *Larmes des Juifs*, ou encore *Heit-el-Morharby*, ce qui veut dire mur occidental. L'approche de cette ruine vénérable n'est pas interdite aux juifs, qui se réunissent en ce lieu tous les vendredis vers l'heure du soir. On entend de loin leurs lamentations, leurs cris, leurs gémissements; et, quand on approche, on les voit, le front appuyé contre ces pierres, pleurer, prier et cacher leur tête dans les trous et les enfoncements de la sainte muraille, pour y faire couler et y déposer les larmes qu'ils versent sur la ruine de Jérusalem et de son temple.

On demeure frappé de stupeur en face d'un mur aussi respectable, qui s'étend à droite et à gauche, mais qui n'est abandonné à la vénération des Juifs que sur une longueur *de 30 mètres seulement*. M. de Saulcy nous raconte qu'il fut aussi saisi d'admiration en arrivant devant cette muraille, dont il fait la peinture en ces termes: « Sur une hauteur de plus de 12 mètres, la construction primitive est restée intacte ; des assises régulières de belles pierres, parfaitement équarries, mais en bossage, c'est-à-dire offrant une bande lisse qui encadre les joints, sont superposées jusqu'à 2 ou 3 mètres du faîte de la muraille. Il suffit d'un seul coup-d'œil pour reconnaître que la tradition juive est indubitablement vraie. Un mur semblable n'a été construit ni par des Grecs ni par des Romains. C'est évidemment là un échantillon de l'architecture hébraïque. Dans les assises inférieures les pierres sont assez régulièrement d'une

largeur double de leur hauteur; parfois, cependant, des blocs carrés se trouvent juxta-posés entre les blocs à grande largeur. Les quatre dernières assises sont formées de blocs carrés, sauf l'avant-dernière qui est composée de blocs trois fois plus longs que hauts. A mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent; chaque assise est en retraite de 5 centimètres sur l'assise précédente, et ces retraites successives constituent, on le voit, un fruit considérable pour la muraille salomonienne... Enfin ce mur primitif est couronné, à son sommet, par quelques assises régulières, il est vrai, mais de petites pierres de taille. Certainement ces assises supérieures sont de construction assez récente, et il faut nécessairement n'en faire remonter l'âge que jusqu'à l'époque musulmane. »

Il y a toujours à Jérusalem, outre les juifs qui y sont à demeure, un assez grand nombre de ces enfants d'Israël envoyés là à frais communs par tous les juifs de la terre. A bord du *Jourdain*, le vaisseau qui m'avait amené en Syrie, j'avais remarqué un jeune et grand israëlite, dont les habitudes sérieuses contrastaient fort avec la figure enfantine. Au lieu de prendre part à l'agitation générale sur ce bateau, il était constamment occupé à prier ou à lire dans ses livres d'hébreu. Une fois à Jérusalem, je le retrouvai souvent, méditant, comme un autre Jérémie, devant cette muraille, le *Morharby* que je viens de dépeindre, ainsi que devant les autres portions remarquables de l'enceinte actuelle. Son visage calme et recueilli, son attitude mélancolique et résignée en face de tant de ruines, m'offraient un contraste bien tranché entre sa personne et celle des juifs de Jérusalem, qui furent loin de m'édifier, et dont je vais bientôt parler. En présence de ces ruines et de ces murailles renversées, il me semblait ébranlé et comme anéanti lui-même. Sa douce et constante piété me toucha, et souvent je priai le Dieu qui a donné l'inspiration aux prophètes et l'accomplissement à leurs paroles, de mon-

trer enfin la lumière et la vérité à cette âme de bonne foi.

En arrivant à la troisième station ou à la première chute de la *Voie douloureuse*, je remarquai sur une petite élevation, à ma droite et le long du chemin, un grand mouvement d'ouvriers et d'enfants qui portaient des matériaux de construction. J'appris que l'on bâtissait là un vaste hospice destiné aux pèlerins de l'Autriche et dont le gouvernement autrichien faisait tous les frais, lesquels devaient s'élever, disait-on alors, à plus d'un million. Les enfants chantaient un refrain assez monotone qu'on avait imaginé et qu'on leur avait appris en l'honneur de ceux qui leur faisaient gagner ces quelques piastres. Même à Jérusalem, j'aurai souvent occasion de le redire, le fanatisme ne va pas jusqu'à étouffer la voix et la puissance de l'argent.

Lorsque mon travail fut parvenu à la partie de la ville qui comprend la Jérusalem nouvelle, en dehors par conséquent de l'antique enceinte, au lieu même où Jésus rencontra les femmes qui se lamentaient sur son supplice, je ne pus continuer mon lever, à cause des constructions de date récente et des maisons particulières qui entourent l'église du Saint-Sépulcre. Il me fallut rebrousser chemin jusqu'à l'ancienne porte Judiciaire, où Jésus était tombé pour la seconde fois, et prendre mes mesures à travers le bazar et les cours qui mènent à l'intérieur d'une maison turque, près du dôme du Saint-Sépulcre, au lieu même où Jésus tomba pour la troisième et dernière fois. Le bon religieux, qui me suivait et m'avait consciencieusement aidé jusque-là, se révolta tout à coup en me voyant occupé à prendre des angles et des mesures là où Jésus n'était point passé. Ne comprenant point l'importance de ce travail, le seul possible alors et le seul qui pût établir des lieux et des distances que les constructions dont je parle avaient rendus infranchissables, il s'obstinait à me refuser son concours et, dans son chagrin de ne pouvoir ni se faire comprendre ni vaincre

mon obstination qui lui semblait si intempestive, il criait et répétait sans cesse: *Mà il Signor non è passato qui!!*. Pour comble de malheur mon cawas, tout occupé de la dispute, ne vit point arriver une longue file de chameaux conduits par des Nubiens; en sorte que l'un de ces animaux, portant de lourds ballots, m'accrocha par la nuque au moment même où je mesurai un angle, et faillit me prosterner dans l'épaisse couche de poussière qui remplit ce bazar. Mon cawas, irrité de l'accident, voulut se fâcher et frapper le Nubien; mais je le calmai et fus le premier à rire de ma mésaventure.

Les cinq dernières stations se trouvant parfaitement décrites dans le plan de l'église du Saint-Sépulcre, je terminai là ma besogne que je rapportai précieusement en France. Jamais possession ou conquête ne fit autant de plaisir et ne rendit personne plus heureux.

CHAPITRE XLI.

Les *Tombeaux des Rois*. — Leur entrée. — Description de M. de Saulcy. — Ses suppositions. — Plusieurs sépultures royales. — Où était le tombeau de David? — Témoignage de la Bible et de l'histoire. — Les tombeaux de la Judée et ceux des catacombes. — Les *Tombeaux des Juges*.

Vers midi nous montâmes à cheval pour explorer la partie nord-ouest et extérieure de l'enceinte de Jérusalem. Assez d'autres ont décrit la tour de David ou *Hippicus*, les tours *Phasaël* et *Mariamne*, rangées toutes trois au sud et en face du Calvaire; le premier campement de Titus et les traces de sa redoutable enceinte, flanquée de quatorze tours menaçantes; assez d'autres ont fait remarquer le tombeau des Hérodes; celui d'Hélène, reine des Adiabènes; les portes de la ville, devenues presque innombrables, tant la même porte a été appelée de noms différents; les citernes et aqueducs; la grotte de Jérémie; les vieilles enceintes; la ville neuve de Bezetha, qui mourut avant de naître et que les Romains franchirent d'un saut pour battre en brèche la vieille enceinte de l'Akra. Un autre intérêt nous appelle.

Nous allons droit par la porte et la route de Damas jusqu'aux limites les plus reculées de l'enceinte et des agrandissements projetés par Hérode-Agrippa, aux ruines qu'on appelle Tombeau des Rois, *Kbour-el-Molouk*. Là,

après avoir mis pied à terre, nous franchissons une énorme quantité de décombres et nous nous trouvons dans une large cour carrée dont le sol se compose de ruines. Dans la muraille du fond on distingue très-bien encore, dans le roc où il a été taillé, un vestibule dont les colonnes sont brisées. Une frise sculptée dans le rocher même, et qui paraît encore fort belle, ornait le dessus de ce portique. Elle ne contient aucune inscription, et ses ornements se composent d'une grappe de raisin qui occupe le milieu, et de palmes, couronnes, triglyphes ou triangles, de canelures placées symétriquement de chaque côté. Des guirlandes de fruits et de feuillages retombent à droite et à gauche de l'entrée. Cette dernière partie est en assez mauvais état. Dans l'angle à gauche on aperçoit l'entrée dcs caveaux: c'est une porte fort basse, sous laquelle on ne peut passer qu'en rampant. On ne saurait s'empêcher d'admirer encore ici les restes d'un ancien système de clôture, conçu avec une profonde habileté, unique en son genre et savamment décrit par M. de Saulcy.

L'entrée de ces tombeaux a quelque chose d'effrayant; mais nous n'étions point venus jusque-là pour reculer devant la besogne que nous imposait notre curiosité. Nous étions en tout *six* personnes, M. le consul et son premier drogman, les deux auditeurs du conseil d'Etat, le P. des Thévenins et moi. Nous avions apporté avec nous le livre de M. de Saulcy, qui donne avec exactitude la description de ces tombeaux; nous avions tous un grand désir de connaître et de vérifier cette description, et nous nous étions pourvus d'une grande provision de flambeaux.

Une fois entrés dans ces sombres réduits, dont nous trouvâmes le sol parfaitement sec et l'air passablement respirable, nous commençâmes l'examen de ces lieux avec l'attention la plus scrupuleuse. L'un de nous lisait lentement et à haute voix la description faite par le savant officier français, et s'arrêtant chaque fois que

l'observation des choses décrites demandait une attention plus grande, les autres vérifiaient sur place les mesures et les détails donnés d'une manière si technique et si lucide. Répéter ici ce qu'a écrit le savant académicien serait un plaisir que je ne me crois ni permis ni utile, et assurément je me garderai bien d'essayer de faire mieux ou autrement que lui. Je ne puis donc que renvoyer à la lecture de son ouvrage ceux qui auraient quelque désir de connaître ces funèbres galeries, cette étrange nécropole. Il est impossible, nous l'avons déjà dit quelques pages plus haut, de peindre avec plus de vérité; c'est de la véritable photographie, même pour ceux qui, préoccupés des exigences de la critique la plus sévère, ont osé pénétrer jusqu'au fond de ces sombres demeures.

Malheureusement ce travail si consciencieux a un côté poétique et d'imagination, qui ne commande pas la conviction avec autant d'autorité. M. de Saulcy, la Bible à la main, donne à chaque four ou tombe sépulcrale taillée dans le pourtour de ces salles et de ces caveaux, aujourd'hui complétement vides et dénués de de tout signe extérieur, un nom en rapport avec les dépouilles royales qu'ils ont dû contenir. Il fait coïncider les récits de la Bible, sur la mort et l'inhumation des rois, avec les places jadis occupées ou vides de ces mêmes caveaux, et croit arriver ainsi à donner à chacun de ces rois une sépulture et à chacun de ses lecteurs une conviction. Ses arguments paraissent spécieux, mais ils sont de ceux auxquels on n'accorde pas davantage en vraie et bonne logique. C'est un brillant travail d'imagination qui ne saurait être établi par des documents péremptoires qui n'existent pas; ajoutons bien vite, pour être juste envers le savant académicien, que son travail ne saurait être attaqué non plus par des preuves valables qui, du moins je le crois, n'existent pas davantage.

Chacun avoue dans le pays que ce sont bien là les tombeaux des rois, qu'ils méritent le nom qu'ils portent,

et on ne soulève aucun doute à cet égard. A qui, sinon à des rois, pouvait en effet convenir une demeure aussi spacieuse, aussi variée et aussi fastueuse? Mais n'était-il point d'autres sépulcres? quels sont ces rois et qui pourra le dire? Une fois qu'il s'agit de désigner plus intimement la place occupée par chacun d'eux, alors surgit une besogne ardue, impossible, qu'aucun document, aucune inscription, aucun titre ne viennent appuyer, j'ajouterai même une besogne d'un bien minime intérêt pour le plus grand nombre des lecteurs.

D'ailleurs, hâtons-nous de le dire en commençant, il devient difficile, pour ne pas dire impossible, de ne point admettre plusieurs sépultures royales, les unes dans la ville même et jusque dans les jardins du palais des rois, les autres dans des champs ou campagnes en dehors de la ville. Ainsi il est écrit au IVe Livre des Rois, ch. XXI: « Manassès s'endormit du sommeil de ses pères et fut enseveli *dans le jardin de sa maison*, qui est le jardin d'Oza, et Amon, son fils, lui succéda sur le trône. » Ainsi il est dit, au IIe Livre des Rois, ch. XXI, que, à la mort de l'impie Joram, maudit par le prophète Elie et frappé d'une mort honteuse, on l'ensevelit *dans la cité de David, mais pas cependant dans le sépulcre des rois.* Ainsi il est dit au IIe Livre des Chroniques ou Paralipomènes, ch. XXIV, que le pontife Joïada fut enseveli *dans la cité de David et dans le sépulcre des rois,* parce qu'il avait toujours pratiqué le bien, tandis que Joas au contraire, assassiné dans son lit, en punition du sang du prêtre Zacharie, fils de Joïada, son précepteur, fut aussi enseveli dans la cité de David, *mais non pas dans les sépulcres des rois*, dont il s'était rendu indigne. Voilà donc une distinction bien nette et qui ne laisse aucun doute dans l'esprit: il y avait, dans la ville de Jérusalem, plusieurs tombeaux, plusieurs sépultures royales.

Au IIe Livre des Paralipomènes, chap. XXVI, v. 23, on voit qu'une infirmité corporelle, la lèpre, prive Ozias de la sépulture royale, comme elle l'avait exclu du

temple du Seigneur pendant sa vie. « Ozias s'endormit avec ses pères, et, parce qu'il était lépreux, il fut enseveli *dans le champ des sépulcres des rois.* » Comme sans doute ce champ, par mesure de prudence, devait être à une certaine distance de la ville, j'ai bien peur qu'il ne soit celui-là même que nous foulons aux pieds, et que les ingénieuses précautions prises pour le fermer n'aient quelque rapport avec les impuretés physiques et morales qu'il renfermait, tout aussi bien qu'avec la distance et l'isolement qui séparaient ces tombeaux de toute habitation.

Si, parmi tant de rois dont on ne saurait assigner avec quelque certitude la sépulture, on veut savoir quel fut le tombeau qui eut l'insigne honneur de garder la dépouille du plus illustre d'entre eux, de David, le chef et la souche de la race du Messie, alors des témoignages qui semblent contradictoires viennent rendre bien plus difficiles encore toutes les recherches qu'on pourrait faire sur un pareil sujet, et cela en dépit des ingénieuses combinaisons de M. de Saulcy.

Il est dit au IIIe Livre des Rois, chap. II, que David s'endormit du sommeil de ses pères et fut enseveli dans la cité de David, « et son tombeau, s'écrie saint Pierre dans la première allocution qui décida, à Jérusalem même, trois mille juifs à demander le baptême, son tombeau est encore aujourd'hui parmi nous. » Quelle est cette *cité de David*, et comment le Livre des Rois est-il si sobre de détails sur un sépulcre aussi important? Sans doute, dira M. de Saulcy avec une grande apparence de vérité, la cité de David peut s'entendre de tout ce qui a rapport à la ville, c'est-à-dire de Jérusalem même et de ses environs ; mais voilà que ce même IIIe Livre, au chap. XI, veut bien nous expliquer lui-même le sens qu'il attache à cette dénomination. Ainsi, en parlant de la rébellion d'Adad, Razon et Jéroboam, il est dit au v. 27 : « Voici ce qui fut la cause de cette révolte : c'est que Salomon avait bâti Mello et comblé le

gouffre à la hauteur de la *cité de David*, son père. » C'est là en effet que Salomon avait bâti le palais de la fille de Pharaon, qu'il n'osait plus garder dans sa demeure et qui scandalisait tant les vrais fidèles, indignés de voir une femme idolâtre dans le lieu même où David avait (III[e] *Reg.* IX; 24. II[e] *Paral.* VIII; 11.) placé l'arche du Seigneur. Ces passages, tout en révélant l'antiquité des constructions de Mello, du Xistus et du pont tant admiré, malgré le peu qui en reste aujourd'hui, par MM. Robinson et de Saulcy, nous disent assez clairement que la *cité de David*, celle du moins dont il est question dans ce passage, n'est autre que la cité de la montagne de Sion.

Au I[er] Livre des Paralipomènes, ch. II, il est rapporté que David, ayant été sacré roi, fut contraint de s'emparer par force de la ville des Jébuséens qui lui avaient dit: Vous n'entrerez pas ici. Or, David prit la citadelle de Sion, et c'est là, dit le même écrivain, la cité de David. En effet, David établit sa résidence dans la citadelle, et c'est pour cette raison qu'on l'appela la *cité de David*. Il bâtit autour une ville qui s'étendait jusqu'à Mello, et ce fut Joab qui construisit le reste de la ville. Il n'est donc pas permis d'étendre au-delà les limites de cette cité, puisque les auteurs sacrés nous en tracent eux-mêmes les contours.

S'ensuit-il que je donne gain de cause, sans examen, aux traditions musulmanes qui placent le tombeau de David sur la montagne de Sion? Assurément je ne saurais oublier que ces mêmes Turcs, contrairement à ce que nous en dit la sainte Ecriture, ont placé le tombeau de Moïse à quelques lieues de Jérusalem, et j'aurai recours à d'autres arguments si je crois de mon devoir de regarder comme respectable une telle tradition. Mais voici bien d'autres embarras. Des témoignages bibliques et assez nombreux nous apprennent avec quelle religieuse fidélité on portait les morts dans les sépulcres qui contenaient la cendre de leurs aïeux; des indices fort plau-

sibles, un texte de saint Jérôme, rapporté par M. de Saulcy lui-même, et d'autres témoignages qui méritent d'être examinés, semblent dire que Beethlehem aussi a eu des droits à donner la sépulture à son enfant, au fils d'Isaï, le Beethlehemite, au type, au chantre du Messie. Jetons donc un coup-d'œil sur cette probabilité, qui se changerait bientôt en certitude si l'on pouvait admettre que Beethlehem, qui est le berceau de David et du Messie, mérite d'être appelée la cité de David aussi bien que la citadelle emportée d'assaut sur les Jébuséens par les coalisés d'Hébron, ou, ce qui serait plus facile encore, si l'on veut admettre que des circonstances graves ont pu déplacer ce tombeau avant le troisième siècle.

Au IIe Livre des Rois, chap. XVII, on voit que, pendant que David s'enfuit de l'autre côté du Jourdain, Achitophel, effrayé de voir son complot découvert, se pend dans sa propre maison et qu'on l'ensevelit aussitôt, malgré son crime, *dans le sépulcre de ses pères.*

Dans le même livre, ch. XXI, on voit David, qui a épargné le fils de Jonathas à cause de son amour pour son père et à cause des anciens serments qu'il lui a faits, recueillir avec une tendre piété chez les habitants de Jabès les os de Saül et de Jonathas, pour les rapporter dans la terre de Benjamin et les placer dans le tombeau de Cis, leur père. Quand ce devoir est rempli, la justice de Dieu pardonne.

Au IIe Livre des Paralipomènes, ch. XXV, Amasias, fils de Joas, voyant son règne affermi, fait mourir les assassins de son père; il écoute les conseils du prophète et remporte de brillantes victoires sur les Iduméens. Encouragé par ses succès, il oublie ses devoirs envers Dieu et brave Joas, roi d'Israël, qui lui renvoie ses députés et sa proposition, avec l'insultante comparaison que chacun connaît, du cèdre apostrophé par le chardon du Liban; il le bat, le fait prisonnier, le traîne dans Jérusalem, renverse les murailles de la ville depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à la porte de l'Angle, sur une

étendue de quatre cents coudées, pille les trésors du temple, de la maison du roi, de celle d'Obededom, et emporte le tout avec des ôtages dans la Samarie.

Après la mort de ce vainqueur, Amasias vécut encore quinze années, eut à souffrir une révolte dans Jérusalem et s'enfuit à Lachis où il fut poursuivi et tué. Malgré cette série de malheurs qui l'avaient si longtemps frappé, et malgré la haine qui venait de le poursuivre, le respect pour le tombeau des ancêtres est néanmoins encore si grand que le même chapitre ajoute en terminant : « Et ces assassins le plaçant sur leurs chevaux le rapportèrent pour l'ensevelir dans *la cité de David*, » et cela parce qu'elle était la cité de ses aïeux.

Les victoires de David, la fondation de la ville de Sion, l'arche du Seigneur, ont-elles donné à cette cité un caractère de nature à faire entièrement oublier Beethlehem, à faire méconnaître cette coutume, qui semble si respectée, d'ensevelir surtout les dépouilles les plus précieuses dans le tombeau qui a servi à leurs ancêtres? En un mot, la dépouille mortelle du roi-prophète a-t-elle été portée à Beethlehem au moment de sa mort, ou seulement plus tard, dans une autre occasion? Voilà les seules questions qui me semblent dignes d'être examinées ici. Disons sur un tel sujet ce qui nous paraît être plausible et le mieux appuyé.

D'après les textes que nous venons de rapporter, le nom de *cité de David* ne peut convenir qu'à la partie de la ville que David bâtit sur le mont Sion, à la place de la citadelle des Jébuséens. C'est là, est-il dit au IIe Livre des Rois, ch. IV, v. 9, que David vint habiter dans *la citadelle*, à laquelle il donna le nom de *cité de David*, et qu'il remplit de constructions, *à partir de Mello et des lieux intermédiaires*. L'historien profite de cette occasion pour donner l'origine du proverbe populaire, qui était à la honte des Jébuséens, chassés, malgré leur jactance, d'une forteresse *que des aveugles et des boiteux*, avaient-ils dit, *auraient pu défendre*. Rien n'était bâti

au nord sur le Calvaire même au temps de Jésus-Christ; rien au sud ne dépassait la vallée de la Géhenne, et le texte dit positivement que du côté de l'est, c'est-à-dire du reste de la ville et du mont Moriah, la cité s'arrêtait au faubourg de *Mello, livré aux constructions de Joab.*

Lorsque, à l'invasion de Sennacherib, Ezechias vint mettre la ville en état de défense, il prend conseil des hommes les plus sages et les plus vaillants, rassemble une énorme multitude, détruit les canaux, bâtit un mur intérieur, et on ne manque pas de faire remarquer que, parmi ces travaux, il fait entrer, *pour la première fois*, la vallée de Mello dans la cité de David (IIe *Paral.* XXXII). Cette adjonction était en effet digne de remarque. Chaque fois qu'on touche ou qu'on ajoute à la *cité de David*, le texte sacré prend soin de le dire. (IIe *Paral.* XXXIII, 14).

Sans être militaire, on comprend que ce nouveau mur devait relier les fortifications de la ville à celles du Temple. La *cité de David* n'est donc autre que la cité de Sion, *de civitate David, id est de Sion* (IIIe *Reg.* VIII; 1).

Une sépulture était-elle convenable dans un lieu voisin d'une demeure? Nous ne jugerons pas par nos habitudes de convenance et de mœurs si loin de nous; prenons les usages et les textes tels qu'ils nous sont donnés.

Nous avons déjà dit (IVe *Rois*, XXI, 18.) que le jardin de la demeure d'Oza servit de sépulture à Manassès, et à tout instant il est question de sépulture, même dans les plus petits centres de population, sans que cela éveille aucune susceptibilité. Quand donc il est dit que David fut inhumé dans la cité qui porte son nom, nous n'avons pas le droit de nous inscrire en faux contre cette sépulture, par la raison que cette sépulture eût été trop voisine de sa demeure.

Au Livre de Néhémie, qui est le IIe Livre d'Esdras, cet officier d'Artaxerxès se prend d'une douleur amère quand Hanani, un de ses frères de Juda, vient lui racon-

ter ce qu'il a vu des ruines de la Ville-Sainte. Il obtient des lettres de son roi, arrive dans Jérusalem, et pendant la nuit, seul, sur sa monture, il sort par la porte de la vallée de Josaphat, passe devant la fontaine de Siloë, qui porte aussi le nom de fontaine du Dragon, à cause de la fable populaire que j'ai déjà rapportée et qui dit que c'est un dragon qui rend ses eaux intermittentes, arrive à la porte du fumier du mont Ophel, aujourd'hui porte Sterquiline, et, dans les ombres et le silence de la nuit, son âme se brise de douleur à la vue de tant de ruines et en face de ce mur anéanti *murum Jerusalem dissipatum*. Parvenu aux eaux et à l'aqueduc du grand roi, sa monture ne trouve plus une place pour y poser le pied, et il revient par le torrent regagner la porte par laquelle il est sorti. Voilà assurément des lieux bien connus, une enceinte bien définie. Or, voici la résolution qui succède à ce désespoir.

Néhémie parvient à réunir dans un même but les ressources et les efforts des principaux habitants, et aussitôt il se met à l'œuvre pour rebâtir Jérusalem. Il distribue à chacun sa part dans ce grand travail, et parmi ces intéressants détails qui nous apprennent, par exemple, qu'il y avait mille coudées depuis la porte de la vallée jusqu'à la porte Sterquiline, qui nous désignent les choses adjacentes aux principaux monuments, voilà qu'il est encore question du *tombeau de David* (ch. III, v. 16). A côté des travaux de Sellum, chef du faubourg Maspha, dont le lot est de rebâtir la porte de la fontaine, ainsi que les murs de la piscine de Siloë, près du jardin du roi, jusqu'aux degrés qui descendent de la *cité de David*, un autre Néhémias, fils d'Azboc, chef de la moitié du faubourg Bethshur, est chargé des travaux qui s'étendent à partir du *tombeau de David* jusqu'à la piscine et jusqu'à la maison des forts. On savait donc encore, sous le règne d'Artaxerxès, ce qu'on devait entendre par le tombeau de David, toujours existant dans la même cité de Sion, et Néhémie, qui connaissait assez tous ces

lieux pour les visiter pendant la nuit, n'élève aucun doute au sujet de ce tombeau.

Si nous avions le loisir de sortir des textes de la Bible pour rechercher ce qu'ont pu dire sur une telle question des auteurs plus rapprochés de nous, nous ne manquerions pas sans doute de témoignages à rapprocher de ceux que je viens de dire. En parlant du temple immense bâti par sainte Hélène sur la montagne de Sion, l'historien Nicéphore dit: « Du côté gauche était placé, à une assez grande élévation au-dessus du sol, le sépulcre de David, dont on admirait la magnificence. »

Je regrette bien vivement de me trouver ici en désaccord avec un compatriote que j'estime et que je respecte autant que M. de Saulcy. La préoccupation qui le portait à confondre la cause de la sépulture de David avec celle des autres rois, ne lui a pas permis de voir assez sérieusement la valeur des témoignages que je viens d'indiquer et a aussi détourné son attention des autres remarques que je vais ajouter. Le scepticisme protestant en a profité pour contester même ses descriptions et pour insulter au témoignage d'un homme aussi compétent, parce qu'il avait, aux yeux de bien des incrédules, l'immense tort de respecter les traditions chrétiennes. On n'a pas oublié et on lui a encore bien moins pardonné d'avoir osé avouer les impressions de foi et de piété qu'il avait ressenties à Nazareth et à Beethlehem, et on a tenté d'accuser de légèreté le plus consciencieux et le plus scientifique de tous les travaux entrepris et publiés sur la Terre-Sainte. La vérité se fera jour et en rendant à chacun ses droits elle montrera que si M. de Saulcy a pu tomber dans une erreur, à propos de ces sépultures, le protestant, lui qui n'a plus la foi, qui en est venu à nier la divinité de Jésus-Christ, n'a rien à visiter ni à Jérusalem, ni dans ses environs; qu'il n'y a là pour lui que la poussière maudite des Lieux-Saints, laquelle ne peut que l'aveugler encore davantage, et que le Grec et l'Arménien, même fanatiques, sont plus près que lui de

rencontrer et d'adorer parmi ces saintes ruines le divin Sauveur des hommes.

Ajoutons encore un dernier mot sur cette question du tombeau de David, et abordons sans détour une dernière difficulté. En visitant Beethlehem, j'ai dit que plusieurs itinéraires font mention du tombeau de David comme étant à Beethlehem, ainsi que d'une église qui jadis recouvrait ce tombeau. Je ne fais qu'indiquer ici, en parlant de ce sépulcre et de cette église, l'itinéraire d'Arculphe, celui de Bordeaux, celui d'Antonin, qui placent cette église au nord, dans une vallée contiguë au mont sur lequel est encore assise la patrie de David, et j'arrive de suite à ce que nous en dit, au quatrième siècle, saint Jérôme lui-même.

On sait, et je l'ai déjà dit à propos de ma visite en ce lieu, que ce docteur choisit Beethlehem pour sa résidence; que c'est dans cette pieuse et poétique solitude qu'il chercha à oublier le bruit de Rome, de ses injustices et de ses vanités; que c'est là qu'il continua ses études de la langue hébraïque et nous donna la traduction des Livres saints, traduction dont l'Eglise a fait sa Vulgate; que c'est de là qu'il appelait à lui toutes les âmes pieuses que l'amour des Lieux-Saints avait touchées du désir de suivre son exemple; que c'est de là qu'il combattait les hérétiques, recevait les honorables consultations des papes et des docteurs; que c'est là enfin qu'il mourut et reçut sa première sépulture que chacun vénère aujourd'hui. Qui osera accuser un tel personnage d'ignorance ou de légèreté sur les questions géographiques de la Palestine, lui, la lumière et l'oracle de tous ceux qui avaient formé le dessein de la parcourir? Eh bien, dans sa XLVIe lettre, où Paula et sa fille, que ce saint docteur fait parler, exhortent Marcelle à quitter Rome pour venir à Beethlehem, on trouve tout tracé un rapide et intéressant itinéraire adressé par ces deux dames à celle qui fut jadis leur docteur et leur maîtresse, *magistram cupimus docere discipulæ*, et qu'elles appellent

en Palestine avec l'ardeur de la foi et la touchante réserve de l'humilité. Elles lui disent : « Vous qui avez allumé en nous la première étincelle de la charité ; vous qui nous avez réunies sous vos ailes, comme l'oiseau rassemble ses petits ; allez-vous donc nous laisser courir de nos propres forces sans le secours de notre mère, trembler à l'apparition du cruel vautour, redouter jusqu'à l'ombre du premier oiseau qui passera sur nos têtes ? » Après le tendre préambule de ces femmes que saint Jérôme, en dépit des jugements du monde, déclarait ses sœurs en Jésus-Christ (Lettre XLV), *velit nolit mundus, in Christo meas*, elles tracent à Marcelle un itinéraire qui comprend tous les sanctuaires de la Palestine qu'elles visiteront ensemble et qui donne gain de cause à la vieille tradition, à l'antique et patriarchal usage d'ensevelir les morts dans le tombeau de leurs aïeux, à la supposition par conséquent que Beethlehem devint un jour aussi, on ne sait à quelle époque, le sépulcre de David. « Notre amour pour vous, lui disent-elles, ne connaît que l'impatience et cette impatience est sans frein ; le désir de vous avoir ne supporte pas même la pensée d'un délai... Quand donc un messager hors d'haleine nous apportera-t-il la nouvelle que notre chère Marcelle a enfin touché la plage de la Palestine ! ! Vos mains alors seront dans nos mains ; nos yeux ne pourront se détourner de votre visage et nos bras se séparer de vos embrassements... Quand donc viendra le jour où il nous sera donné d'entrer ensemble dans le rocher du Sauveur, de pleurer sur son Tombeau avec Marie de Cléophas, avec Marie, Mère de Jésus ! Là nous couvrirons de nos baisers le bois de la croix ; nous irons sur le mont des Oliviers avec le Seigneur qui monte au ciel, et vous nous direz si vous ne sentez pas vos désirs et votre âme s'envoler avec lui ! De là nous irons voir Lazare sortant de son tombeau et de ses langes, puis les flots du Jourdain devenus plus purs par le baptême du Seigneur. De là nous nous hâterons *d'arriver au village*

[illegible] *Bergers*, que les anges ont invités à la naissance du [illegible] *[illegible] David*. De là nous verrons le prophète Amos, comme s'il était sur son rocher, sonnant encore aujourd'hui de sa trompe de berger. De là nous nous rendrons aux tentes ou du moins aux souvenirs d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et de leurs illustres [illegible]. Nous verrons la fontaine où l'eunuque fut baptisé par l'apôtre Philippe. De là nous irons droit sur la Samarie rendre nos hommages aux cendres de Jean-Baptiste, d'Elisée et d'Abdias. Nous irons à Nazareth visiter, comme son nom l'indique, *la fleur* de la Galilée. » Puis viendront Cana, le Thabor, le lac de Tibériade, Naïm, le petit Hermon, le torrent d'Endor, Capharnaüm et toute la Galilée. *[illegible] Lazarum fasciis colligatum, et fluenta Jordanis ad lavacrum Domini puriora! [illegible] pastorum caulas pergere:* IN DAVID ORARE MAUSOLEO! *Amos prophetam etiam nunc buccinâ pastorali in suâ [illegible] rupe clangentem*. La lettre finit en ces termes : « Alors accompagnées par le Christ lui-même, nous reviendrons à notre caverne, en passant par Silo, Bethel et les autres lieux où des églises s'élèvent comme autant d'étendards des victoires du Seigneur; nous chanterons souvent, nous pleurerons plus souvent encore; nous prierons sans cesse et nous rentrerons le cœur blessé d'un trait d'amour du Sauveur, disant ensemble cette parole du cantique : « J'ai trouvé celui que mon cœur cherchait; je le tiendrai et ne le quitterai plus. » Oh! qu'elles sont belles et qu'elles sont mille fois heureuses les âmes que la pensée et la vue des Lieux-Saints fait parler ainsi et chez lesquelles elle développe tant d'amour et de poésie! Mais voyons notre conclusion.

Que celui qui a voyagé sur les traces du Christ et de ses prophètes rappelle ses souvenirs, que celui qui n'a pas eu ce bonheur prenne sa carte de la Palestine et suive en détail ce pieux itinéraire, il ne lui viendra pas l'ombre d'un doute sur l'existence d'un tombeau de David à

Beethlehem, près de ce vallon des Bergers mentionné dans la même lettre et dans la même phrase. S'il fallait, au sortir de ce vallon, retourner au nord et à deux lieues de là, à Jérusalem, à qui on a déjà fait les honneurs de la première visite, abandonner en un mot le terrain où on se trouve, pour y revenir aussitôt et voir le rocher d'Amos, au midi de Beethlehem et sur le chemin d'Hébron où l'on va visiter la terre des Patriarches, ce serait faire au tombeau de David un hommage plus grand qu'au Tombeau de Jésus-Christ; ce serait bien des fatigues en pure perte et un désordre d'idées et de connaissances géographiques à n'y rien reconnaître. Ne faisons ni cette injure au saint docteur, auteur du pieux itinéraire de ces illustres dames romaines, ni cette violence à son texte si coulant et si intelligible d'ailleurs.

Quand donc ce sépulcre, qui était dans la cité de Sion, a-t-il été abandonné? Quand ces précieux restes ont-ils passé de la cité de David à la cité qui avait eu l'insigne honneur d'être sa patrie? Pourquoi le texte sacré est-il muet à cet endroit? Où trouver des indices certains de l'époque d'une telle translation? Je ne saurais le dire, ni même espérer qu'un jour on aura des éléments suffisants pour le juger avec quelque certitude. Toutefois on ne doit pas être au dépourvu quand il s'agit d'indiquer quelques époques assez solennelles de malheurs, de profanations et de bouleversements, à la suite desquels des hommes dévoués au culte de leurs pères auront jugé à propos de transporter à Beethlehem, dans le même tombeau que ses aïeux, les cendres du plus glorieux de tous les Beethlehemites, pour les mettre à l'abri de nouvelles injures. Il n'est pas nécessaire d'invoquer et d'attendre les catastrophes de la Ville-Sainte foulée aux pieds des légions de Titus ou d'Adrien. Déjà du temps des impiétés et des sacriléges des Héliodore ou des Hérode, racontés dans tous les auteurs, les vrais fidèles pouvaient bien avoir eu la pensée raisonnable et pieuse d'abandonner les trésors des tombeaux de Sion à la rapacité de

leurs injustes vainqueurs et de transporter à Beethlehem, dans quelque église, sans pompe et sans aucun éclat, à l'abri des rapines et de la profanation, un tombeau qui ne serait plus désormais protégé que par sa pauvreté. Et pour une telle translation était-il même besoin d'une raison aussi plausible? Ne voyons-nous pas les restes de saint Jérôme, mort à Beethlehem, transportés à Rome par la piété des fidèles?

Ainsi s'expliquerait la présence à Beethlehem, au temps de saint Jérôme, du tombeau de David, fait qui ne serait nullement en opposition avec la croyance et les textes que j'ai rapportés. Je vais dire bientôt ce que j'ai appris, le lendemain même, de la bouche des Turcs à qui est confiée la garde de ce tombeau.

Ce fut en visitant ces tombeaux des rois que je remarquai pour la première fois, en passant devant quelques sépultures des environs, la ressemblance parfaite qui existe entre le tombeau de Jésus-Christ, tel qu'il est encore dans le rocher du Saint-Sépulcre, et les autres tombeaux juifs des *Kbour-el-Molouk* et des lieux voisins. Plus tard ce même rapprochement me frappa encore bien plus quand je visitai les tombeaux des martyrs dans les catacombes de Rome.

En sortant des *Kbour-el-Molouk* nous allâmes près de là visiter les *Tombeaux des Juges*, avec le même soin que les précédents. Mais comme je ne trouvai plus ici le même intérêt, et que d'autre part j'étais fatigué de ramper à plat-ventre dans ces chambres sépulcrales, je reculai, au grand scandale de mes compagnons, devant la dernière descente. La simple inspection de cette étroite ouverture m'avait d'ailleurs laissé douter fort sérieusement que le diamètre de ma personne pût s'y engager.

CHAPITRE LVII.

Le *Saint-Cénacle*. — Heureux jour. — La messe dans la mosquée de Sion. — Les cent cinquante gardiens. — Le cheikh de Nebi-Daoud. — Le nouveau dieu *Bel*. — Accusation fausse contre le général Bonaparte. — Saint Louis en Palestine. — Le Saint-Cénacle se referme. — La mort de la sainte Vierge. — Le Champ-des-Morts et la tombe de M. du Coëtlosquet. — Puissant attrait des Lieux-Saints. — Les ruines du Tyropœon.

Nous étions arrivés au dimanche 26 octobre. Jamais journée ne se leva plus radieuse pour moi. J'allais célébrer les saints mystères au Saint-Cénacle, dans le lieu même où Jésus mangea la Pâque avec ses disciples, où il institua la sainte Eucharistie, où il se montra vivant et glorieux après sa mort, où ses apôtres reçurent l'Esprit qui les transforma en des hommes nouveaux, dignes d'un Dieu ressuscité, et en fit les martyrs de notre foi. Le vieux fanatisme musulman, épouvanté par la victoire de Sébastopol, n'avait plus, en ce beau jour, de mystères impénétrables aux barbares de l'Occident : il m'ouvrait la mosquée qu'il a bâtie sur la montagne de Sion et qu'il tient fermée *depuis trois siècles* à tous les chrétiens. Le même jour il m'ouvrira encore l'enceinte du Temple, les portes de la célèbre mosquée d'Omar; et ses mollahs, cadis, derviches, placés sur deux rangs, salueront, la main au front et la rage dans le cœur, le consul de France, précédé de ses cawas et introduisant un

pauvre prêtre catholique dans ce terrible sanctuaire qu'on ne pouvait jusque-là regarder de trop près sans s'exposer à la mort...

Mais qu'était pour moi l'enceinte si intéressante du Temple à côté des délices de la montagne de Sion? Rien ne pouvait égaler dans mon âme la joie de dire la sainte messe et de communier dans le lieu même où Celui qui aima les siens *jusqu'à la fin* institua pour tous le testament de son amour. J'allais avoir le bonheur de prier sur un terrain plus pur que celui d'Abel, puisqu'il avait servi d'autel au Juste des justes ; sur la montagne même où le premier de tous les pontifes, le vrai Melchisédech, avait consacré le pain de vie, le calice du salut ; dans le *Saint des Saints* le plus redoutable de tous, puisqu'il avait vu s'accomplir les figures de la loi ; là où le véritable Agneau pascal, le vrai Isaac, avait, dans sa puissance et dans son amour, perpétué jusqu'au jour éternel le sacrifice de sa mort et de sa charité.

O saintes joies de la première communion, vous qui vivez si longtemps dans les cœurs fidèles, rentrez dans l'âme d'un pécheur indigne, à qui Dieu accorde en ce jour une si grande faveur ! O jour mille fois béni où pour la première fois je célébrai les saints mystères, je retrouve ici, mais à un suprême degré, les douces préoccupations, les pieuses émotions du jeune prêtre qui monte pour la première fois à l'autel offrir la victime trois fois sainte et prier en tremblant pour lui et pour tous ceux qu'il aime. J'entends et j'écoute, avec plus d'attention que jamais, les paroles du Maître, *doux et humble de cœur*, qui veut, pour célébrer sa Pâque, un cénacle grand et orné où il puisse reposer un instant avec ceux qui ne sont plus ses *disciples*, mais ses *amis*, recevoir leurs dernières caresses, leur dire encore une fois combien il fait bon reposer sur son cœur, leur parler du jour éternel où ils boiront avec lui de ce fruit de la vigne dans le royaume de son Père. Oh ! que je voudrais voir ici, autour du Cénacle de Sion, toutes les splendeurs

de la Fête-Dieu, ce magnifique triomphe de l'Eucharistie chez les peuples catholiques! C'est de ce Cénacle en effet qu'est parti, pour embraser le monde, ce feu divin que le Christ apporta sur la terre, cet amour plus fort que la mort et qui répond à l'amour de Celui qui a donné au monde, en mourant, *la plus grande preuve que l'on puisse jamais donner de son amour*. C'est bien ICI, en vérité, la sainte origine de toutes les grandes choses qui se sont accomplies par les apôtres et de toutes les merveilles qui s'accomplissent encore aujourd'hui dans l'Eglise, puisque c'est dans la *sainte Eucharistie* qu'est la vie et la force du chrétien; puisque c'est dans la participation à ce mystère que la vierge chrétienne, dévouée au soulagement des misères de ce monde, puise l'aliment des pieuses aspirations de son âme; puisque c'est dans la sainte Eucharistie que le missionnaire, errant dans les solitudes sauvages des bois et des montagnes, à des milliers de lieues de sa patrie, trouve la force de ne rien regretter et même de ne pas reculer devant le martyre. Comment pourrai-je jamais reconnaître la faveur mille fois insigne que Dieu m'accorde en ce jour de consacrer le pain des élus et le calice du sang, au lieu même où Jésus prononça ces puissantes et redoutables paroles : « Prenez et mangez: Ceci est mon corps!!! Prenez et buvez: Ceci est mon sang!!! »

Comme il s'agissait d'un grand triomphe remporté par la France sur le fanatisme de Mahomet, toute la colonie française voulut m'accompagner et, avec quelques religieux portant un autel destiné à la célébration des saints mystères, nous sortîmes dès le commencement du jour par la porte de Sion. Une même joie remplissait tous les cœurs de la petite caravane, parce que tous allaient communier à cette messe que j'avais le bonheur de dire en ce beau jour et en ce saint lieu.

A peine sommes-nous hors de la porte de Sion, que la mosquée qui recouvre le Saint-Cénacle et le tombeau

de David se présente devant nous de toute sa hauteur et que les gardiens qui nous attendaient nous en ouvrent les portes. Il ne reste plus rien que de bien informe de l'antique Cénacle et du couvent des religieux expulsés de là *il y a trois siècles, en 1560,* par les Musulmans, qui consacrèrent le tout à leur prophète, ainsi que le couvent qui y est adjacent. L'édifice principal a été bâti en pierres de taille solides par Godefroy de Bouillon, qui en avait fait don à des religieux Augustins, chargés de la prière en ce lieu. Aujourd'hui c'est une tribu des plus fanatiques et qui n'admet aucun étranger dans son sein, qui est préposée à la garde de ces lieux.

Nous franchissons l'entrée et nous parvenons dans une cour intérieure, à gauche de laquelle se trouvent deux salles en forme de péristyle, au rez-de-chaussée et communiquant entre elles. La dernière de ces pièces est un carré au milieu duquel se dressent plusieurs grosses colonnes rondes et toutes nues qui supportent l'étage supérieur. On dirait une église dans laquelle on a construit des appartements et placé un premier étage. Le pavé se compose de grosses dalles, et ces colonnes le partagent en deux nefs, dans le sens de sa plus grande longueur, qui peut être de douze à quinze mètres. L'angle le plus reculé à droite est indiqué comme le lieu même où Jésus était à table avec ses disciples. C'est là que les religieux préparent l'autel et les ornements qui serviront au sacrifice. Les Musulmans se tiennent avec respect à la porte d'entrée, au nombre de huit ou dix, ne permettant à personne de passer et de troubler cet instant de recueillement et de prière. Dans l'angle opposé à l'autel, se trouve la porte et l'escalier du harem, installé au premier étage; une petite fille de dix à douze ans, attirée par la curiosité, en est descendue et se cache derrière le pilier, afin d'observer ce qui va se faire. Les Turcs lui font signe de se retirer; mais elle insiste et demeure maîtresse de la place. Tout ceci se passe pendant que

je me prépare au saint sacrifice, et je demande à Dieu de prendre pour lui et d'amener un jour à sa foi cette âme qui va assister par curiosité et sans le comprendre, au sacrifice de sa Rédemption, et qui, dans son ignorance, est moins coupable sans doute que tant de chrétiens instruits et négligents, dont la conduite pendant les saints mystères est fort au-dessous de la dignité extérieure et des égards respectueux dont je suis entouré par ces Turcs qui m'ont ouvert leur demeure.

Ce grand acte, accompli le jour même du Seigneur et sur la montagne de Sion, sera, je le demande à Dieu, un des plus consolants et des plus durables souvenirs de ma vie. Il fallut bien m'arracher à cette douce contemplation, dans laquelle il me semblait voir Jésus et ses apôtres, et, malgré la respectueuse et imperturbable patience avec laquelle ces bons Turcs attendaient la fin de mes prières, me décider à donner le signal du départ. Mais les hôtes de la maison n'entendaient point nous laisser partir ainsi: il fallut entrer dans leur salon et faire honneur à leur café et à leurs tchiboucks. Là nous apprîmes, après les compliments d'usage, que ces gardiens de la mosquée et du tombeau de David, tous logés dans cette vaste et multiple demeure, qui a l'aspect d'un village ou au moins de plusieurs maisons de ferme réunies, étaient au nombre de cent cinquante, tous descendant en ligne directe d'un vieillard presque centenaire, chef de cinq générations, et qui en ce moment était retenu dans son lit par la fièvre. Ce nombre de 150, dans un tel lieu et pour la garde d'intérêts si divers, me rappelait involontairement les cent cinquante cavaliers chrétiens que devaient fournir à Godefroy les religieux Augustins, à qui il avait, moyennant cette redevance, fait don du monastère et de l'église.

La renommée prête à cette tribu des scènes sanglantes et cruelles accomplies par le fanatisme dans ces lieux mystérieux et impénétrables. Des derviches, des sectateurs de l'insensé et farouche Hakem, invoqué encore

aujourd'hui par les Druses, des aventuriers toujours bien accueillis dans ce sanctuaire, ont pratiqué ici d'incroyables et sanglantes superstitions, semblables en tout point, par leurs horreurs, à celles que la Chine et le Thibet ont révélées à nos missionnaires, et dont ils ont souillé des lieux où le divin Maître, doux et humble de cœur, a légué aux hommes le testament de son amour. Qu'on ne s'étonne point pourtant qu'il m'ait été permis de célébrer les saints mystères dans une mosquée et dans un lieu profané par de telles horreurs. L'Eglise a depuis longtemps reconnu et décidé qu'il ne pouvait pas y avoir prescription contre de tels sanctuaires et que la profanation ne pouvait atteindre ces Lieux que le divin Jésus avait voulu sanctifier.

Pendant que la conversation s'animait à l'aide des interprètes, tout à coup la porte s'ouvre, et je vois entrer le vieux centenaire, le chef de la famille, soutenu par deux de ses petits-fils. Sa taille était ordinaire, mais sa figure accentuée et sa barbe blanche lui donnaient un air à la fois solennel et sauvage qui en imposait. On l'appelle El cheikh Mohammed Dervisch el Dojani el Dahoudi, ou simplement le cheikh de Nebi-Daoud, c'est-à-dire le chef derviche préposé à la garde du tombeau de David. Il s'excusa sur la fièvre qui l'avait empêché de venir au-devant de nous, et vint s'asseoir à mes côtés. Je ne pouvais détourner les yeux de cette figure étrange, où je croyais démêler plus de méchanceté et de ruse que de bonhomie. Je songeai à toutes les richesses que les fables populaires racontent du tombeau de David et de Salomon, recouvert par une simple dalle, et dans lequel les sultans de Constantinople envoient jeter chaque année de riches présents, des tapis, des schals, des pierres précieuses, etc. Chaque fois et cette fois seulement, on soulève la dalle, on y jette les présents, et si quelque téméraire, dit-on, osait y pénétrer, il paierait de sa vie tant d'audace; il serait dévoré par les flammes et ne sortirait point vivant du sépulcre. Assurément le

vieux *sacripant* que j'ai devant moi est plus en état que les sultans de Constantinople de dire ce que deviennent leurs présents, et un nouveau Daniel mettrait aux abois ce vieux pontife du dieu Bel. Mais j'ai à profiter de l'occasion unique qui se présente et à lui demander quelque chose qui m'intéresse davantage.

Dans le premier volume de son pèlerinage à Jérusalem, ch. XXVII, Mgr Mislin, prélat autrichien, accuse Napoléon Ier, alors le général Bonaparte, d'un propos que cet auteur n'a pas inventé sans doute, pas plus que d'autres écrivains qui ont cru devoir le répéter, mais dont l'inventeur est peu connu, parce que la calomnie affecte toujours des allures qui ne supportent pas la lumière. Il est fâcheux que ce prélat n'ait pas cru devoir se mettre en garde contre une telle insinuation, quelle qu'en soit l'origine; il n'eût point laissé percer d'intempestifs regrets, qu'il montre d'ailleurs chaque fois qu'il est question de l'influence du nom français en Orient. Pourquoi l'Autriche, qui lui semble le salut du monde, s'inquiète-t-elle tant, ainsi que je l'ai raconté à propos du prince Maximilien, du drapeau français qui flotte sur le Carmel et qui est honoré encore aujourd'hui des sympathies des chrétiens de la Palestine? Au milieu des infinies et inextricables difficultés de tout genre que l'esprit révolutionnaire a accumulées en Italie et dans le monde entier, quel intérêt Mgr Mislin peut-il avoir à présenter, tantôt à Malte, tantôt à Rome, sous des couleurs un peu forcées et trop rouges, comme celles des héros de la Convention, nos généreux et vaillants soldats français, aujourd'hui gardiens au moins aussi respectueux du chef de l'Eglise que ne le seraient les Autrichiens une fois installés sur la place du Vatican? Je lui pardonne volontiers ses indignations fréquentes et ses sarcasmes contre M. de Lamartine, qui, après avoir visité la Terre-Sainte, en a parlé comme s'il ne l'avait vue que du fond de son cabinet. Mais si la vieille et chrétienne gloire du nom franc trouble le sommeil de ce prélat, qu'il songe, par un retour

de conscience, que quand l'Occident tout entier vient de se lever contre le schisme de Photius, durant la guerre de Crimée, l'Autriche est le seul drapeau chrétien, la seule puissance de premier ordre qui n'ait point paru sous les murs de Sébastopol. Qu'on me pardonne d'être un peu susceptiple en ce moment. J'ai toujours été froissé par quelque insinuation pénible chaque fois que le nom français est tombé de la plume de cet écrivain. Le lecteur jugera, cette fois entre autres, combien est injuste sa préoccupation anti-française.

Après avoir, en d'autres passages, nié à Saint-Jean-d'Acre le talent militaire de Bonaparte, repoussé ou au moins contesté à Jaffa son abnégation héroïque en face des pestiférés, Mgr Mislin dit, en parlant du couvent de Ramla, entre Jaffa et Jérusalem : « Quelques soldats français, morts à Ramla, y furent ensevelis parmi les vieux sépulcres des chevaliers de la croix. » Il emprunte ces paroles à la correspondance d'Orient, qui a le tort à ses yeux d'être un peu trop française; aussi se hâte-t-il bien vite d'ajouter : « Ainsi les Français, ces fils des Croisés, arrivent à une journée de Jérusalem, et ils ne daignent pas même la visiter. *Jérusalem n'entre pas dans ma ligne d'opération*, répondit Bonaparte à quelqu'un qui lui proposait d'aller jusque dans la Ville-Sainte. Saint-Jean-d'Acre, ajoute Mgr Mislin, fut comprise dans sa ligne d'opération, et nous savons comment cette opération a réussi. »

Or, voici la vérité sur une anecdote aussi exacte et si peu bienveillante. Dans notre conversation au Cénacle, ce vieux Mohammed vint à nous parler, à l'occasion de Sébastopol, du respect qu'il avait depuis longtemps pour la valeur française, dont il avait pris des leçons, et qu'il avait fort bien connue dans sa jeunesse. Il nous raconta en riant et sans rancune la vigoureuse charge qui lui avait labouré les talons au mont Thabor, ce qui ne le rajeunissait pas d'un bon demi-siècle; et enfin, avec un certain orgueil, il daigna nous apprendre qu'il avait eu

l'honneur à cette époque de commander à Jérusalem. Profitant bien vite d'une circonstance aussi inattendue et d'une aussi belle occasion de connaître la vérité, je lui fis cette question : « Je n'ai jamais compris que Bonaparte et ses soldats fussent venus si près de Jérusalem sans y entrer au moins un instant pour y prier. — Ce n'est pas leur faute, me répondit aussitôt le vieux Mohammed. Je savais qu'ils le désiraient tous beaucoup, et ils ne me le laissaient pas ignorer. Bonaparte lui-même m'écrivit pour me demander de venir seul et sans armes, avec quelques officiers, visiter le Saint-Sépulcre. — Eh bien ! lui dis-je, qu'avez-vous répondu ? — Voici, me dit-il avec vivacité, ce que je lui écrivis : *Si tu viens ici avec trente mille hommes, il faudra bien que je te laisse entrer ; mais si tu es seul, tu n'entreras jamais.* » Mohammed ajouta qu'une telle réponse lui était dictée par son devoir, que la garnison qu'il commandait était en état de se bien défendre, et son récit, écouté avec respect par une vingtaine de Turcs là présents, était visiblement appuyé d'une approbation générale.

J'étais heureux qu'une occasion aussi inattendue m'eût mis en état de si bien connaître la vérité, et je crus même comprendre ce que dut souffrir, si près des Lieux-Saints, celui qui allait bientôt quitter ces rivages pour rendre à la France sanglante et éperdue ses temples et ses autels. Mgr Mislin a-t-il songé qu'un roi de France, que l'Eglise a placé au nombre des saints, et qui avait quitté l'Europe, lui, en qualité de *croisé* et avec l'intention par conséquent de *comprendre Jérusalem dans son plan d'opération,* a été, à son grand regret, privé aussi du bonheur de voir Jérusalem, où il était pourtant invité à venir, et cela par les infidèles eux-mêmes, habitués à vénérer sa personne royale? Ce pieux monarque, qui donna dans la Galilée tant d'exemples d'édification et de piété, dut, à son grand regret et sans scandaliser personne, se résigner à ne point voir la Ville-Sainte, dont il était si peu éloigné.

Voici comment l'historien des croisades rapporte ceci dans son Tome IV, livre XVI: « Louis IX visita plusieurs fois la montagne du Thabor, le village de Cana, se rendit en pèlerinage à Nazareth. Le sultan de Damas, qui recherchait toujours son alliance, l'invita à venir jusqu'à Jérusalem: ce pèlerinage aurait comblé les vœux du pieux monarque; mais les barons, et surtout les évêques, lui représentèrent qu'il ne lui convenait point d'entrer à Jérusalem comme simple pèlerin, et qu'il était venu en Orient non pas seulement pour visiter, mais pour délivrer le saint Tombeau. Ils ajoutaient que les princes de l'Occident qui à l'avenir prendraient la croix, croiraient, à son exemple, avoir rempli leur serment en visitant la Ville-Sainte, et qu'ainsi la dévotion des croisades n'aurait plus pour objet la délivrance du sépulcre de Jésus-Christ. Louis IX se rendit aux représentations des prélats, et consentit à ne point voir alors Jérusalem, dans l'espoir d'y entrer un jour les armes à la main. Mais cette espérance allait bientôt s'évanouir, et Dieu ne devait plus permettre que la Ville-Sainte fût arrachée au joug des infidèles. » Dieu avait en effet rejeté le concours des princes de l'Europe, et sa miséricorde à l'égard de la Judée était ajournée pour de longs siècles. Les deux croisades de saint Louis donnèrent acte au monde des droits et des devoirs de l'épée de la France à l'égard des Lieux-Saints; elles montrèrent aux rois chrétiens, la première comment ils doivent supporter le malheur, et la seconde comment ils doivent mourir.

Lorsque je sortis du Saint-Cénacle, les portes se refermèrent sur moi, et depuis ce jour, hélas! le fanatisme a repris son empire et elles ne se sont plus ouvertes, ainsi que celles de la mosquée d'Omar, à aucun chrétien, même au légat apostolique.....

A quelques pas de là, toujours sur le sommet de la montagne de Sion et un peu incliné vers le sud-est, on voit un amas de pierres et de ruines. C'est le lieu jadis occupé par la maison où mourut la sainte et auguste

Mère de Dieu, la sainte Vierge. Je m'y prosternai et invoquai de nouveau celle que l'Église a proclamée *Immaculée* et exempte de la souillure originelle, celle dont j'avais déjà visité la sépulture à Gethsemani et que son divin Fils n'a pas abandonnée à la corruption du tombeau.

Quelques écrivains se sont demandé si la sainte Vierge n'était pas morte à Ephèse; mais le texte du concile d'Ephèse, qui a donné lieu à ce doute et dont les historiens ne nous ont laissé qu'un fragment, n'est pas achevé, et la partie que nous ne connaissons point peut donner lieu à bien des interprétations toutes différentes et même à un sens entièrement opposé. Il n'est pas hors de propos assurément de supposer que saint Jean ait amené avec lui à Ephèse, dans un voyage quelconque, Celle que Jésus lui avait ordonné en mourant de protéger et de vénérer comme sa mère; mais, lorsque cet apôtre vint se fixer dans cette même ville, la sainte Vierge, qui eût été alors âgée de plus de quatre-vingts ans, n'était déjà plus très-probablement. Une vie aussi longue eût laissé bien des souvenirs dont quelques-uns seraient arrivés jusqu'à nous. Ce n'est point d'ailleurs une tradition nouvelle que celle qui nous apprend que, avant de mourir, les apôtres connurent la glorieuse Assomption de Marie. Saint Jean Damascène parle de cette croyance populaire.

Et comment un autre lieu sur la terre aurait-il eu plus d'attrait pour cette *Reine des martyrs* que les lieux témoins des douleurs, des dernières paroles et des derniers regards de son Fils! Comment eût-elle abandonné une terre sur laquelle accouraient avec empressement les nouveaux chrétiens, les nouveaux disciples de ce Fils bien-aimé! L'Evangile, il est vrai, est muet sur tous ces détails; il semble avoir réservé pour Celle qui écrasa la tête du serpent les plus riches trésors de la tradition, comme s'il plaçait sous sa tutelle cette arme puissante de l'Eglise. De là vient qu'il est si sobre de détails sur la

femme admirable donnée comme modèle d'humilité, de dévouement, de sacrifice et de modestie à toutes les femmes chrétiennes !

Entre le Cénacle et la porte de Sion, et du côté du chemin de Beethlehem, un champ de sépulture, abandonné et ouvert à tous les passants, comme les *Champs-des-Morts* chez les Turcs, renferme quelques sépultures catholiques, et appartient aux religieux latins, qui attendent en vain quelques pieuses ressources et aumônes qui leur permettent de les enclore. Aussi les pierres plates qui recouvrent ces tombeaux sont-elles brisées, foulées aux pieds et injuriées par les passants. Un saint respect ne devrait-il pas entourer ces cendres chrétiennes, à qui a été accordé le grand honneur de reposer sur la montagne de Sion, là où fut déposée l'Arche sainte, et où Jésus institua l'Eucharistie de nos saints tabernacles ?

Je cherche, avec des larmes dans les yeux et une profonde vénération dans le cœur, la pierre tumulaire qui doit recouvrir d'une inscription latine et chrétienne la dépouille mortelle, enfouie dans cette terre sainte, d'un de mes concitoyens les plus honorables, distingué en tout temps par sa piété et par les saintes œuvres d'une douce et inaltérable charité. M. le comte du Coëtlosquet, de Metz, avait toujours désiré couronner sa vie pieuse par une visite au tombeau de Notre-Seigneur. Dans le courant de l'année 1852, il se choisit pour compagnon de voyage un saint prêtre de la même ville, et parcourut avec lui tous les lieux de la Palestine illustrés par la présence du divin maître. Un soir qu'il rentrait de sa course à Saint-Jean du Désert et à Beethlehem, pour dîner chez Mgr Valerga, il fut pris des premiers accès d'une fièvre qui devait mettre le comble à ses pieux désirs en l'emportant au tombeau, à la suite des privations et des fatigues de son pèlerinage. N'ayant jamais été marié, d'un âge un peu avancé, et sans autres liens de parenté que des frères aussi considérés et aussi pieux que lui, il s'était constamment préoccupé du désir

et des moyens de faire une sainte mort. Que pouvait-il demander à Dieu de plus précieux que de terminer sa sainte vie sur cette montagne de Sion, image de la céleste patrie? Dieu, qui connaissait sa piété, avait prévenu les désirs et la prière de son cœur. Agenouillé sur sa tombe, je demandai de mépriser comme lui les vanités de ce monde et de n'estimer que les biens dont la valeur ne change pas, même au jour de la mort et en face de l'éternité.

Ainsi cette terre prophétique et sanctifiée de Jérusalem, en dépit des souillures qui la profanent, en dépit de l'abandon où la laissent les peuples chrétiens, a toujours eu et aura toujours la puissance de réveiller la foi et d'attirer les cœurs. Nue et désolée, le touriste n'a rien à lui demander, rien à y voir; mais au fond de cette poussière, il y a un attrait qui saisit le pécheur et un charme qui séduit la piété. Qu'il me soit encore permis, afin d'appuyer cette importante vérité par de nouveaux témoignages, d'en demander quelques autres exemples à l'histoire. Nous avons dans l'historien Michaud, à propos de cette ferveur des pèlerins, un exemple dans lequel le nom de Metz, notre commune patrie à M. le comte du Coëtlosquet et à moi, se trouve mêlé et dans lequel, en même temps, des souvenirs intéressants reportent à des distances bien éloignées la vertu dont je parle, et vont même jusqu'à attribuer à un pèlerinage en Terre-Sainte la puissance d'effacer tous les crimes.

« Plusieurs années après la mort de Frotmond, Censius, préfet de Rome, qui avait outragé le pape dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, qui l'avait arraché aux autels et précipité dans un cachot, n'eut besoin, pour être absous de ce grand sacrilége, que d'entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte. Le comte d'Anjou, Foulques de Nerra, qui vivait dans le même siècle, était accusé d'avoir fait mourir sa première épouse et de s'être plusieurs fois souillé du sang innocent. Poursuivi par la haine publique et par le cri de sa propre conscience, il

lui semblait que les nombreuses victimes immolées à sa vengeance ou à son ambition, sortaient de leurs tombeaux pour troubler son sommeil et lui reprocher sa barbarie. Afin d'échapper à ces cruelles images qui le suivaient en tous lieux, Foulques quitta ses états et se rendit en habit de pèlerin dans la Palestine. Les tempêtes qu'il essuya dans les mers de Syrie lui rappelèrent les menaces de la colère divine, et redoublèrent l'ardeur de ses sentiments pieux. Lorsqu'il fut arrivé à Jérusalem, il parcourut les rues de la Sainte-Cité, la corde au cou, battu de verges par ses serviteurs, et répétant à haute voix ces paroles: « Seigneur, ayez pitié d'un chrétien infidèle et parjure, d'un pécheur errant loin de son pays. » Pendant son séjour dans la Palestine, il distribua de nombreuses aumônes, soulagea la misère des pèlerins et laissa partout des souvenirs de sa dévotion et de sa charité.

» Les chroniques contemporaines se plaisent à raconter la fraude pieuse à l'aide de laquelle Foulques trompa les Sarrasins pour être admis en présence du Sépulcre de J.-C. Les mêmes chroniques ajoutent qu'en se prosternant devant le saint tombeau, il en détacha furtivement une pierre, et qu'il revint en Occident chargé de ce précieux larcin. Rentré dans ses états, il voulut avoir sous les yeux une image des lieux qu'il avait visités, et fit bâtir, près du château de Loches, une église semblable à celle de la Résurrection. C'est là qu'il implorait chaque jour la clémence divine; mais ses prières n'avaient point encore fléchi le Dieu de miséricorde. Bientôt il sentit renaître dans son cœur le trouble qui l'avait si longtemps agité. Foulques se mit en route une seconde fois pour se rendre à Jérusalem, où il édifia de nouveau les fidèles par les expressions de son repentir et les austérités de sa pénitence.

» Revenu en Europe par l'Italie, il délivra le souverain pontife d'un ennemi formidable qui ravageait l'Etat romain. Le pape récompensa son zèle, loua sa dévotion et lui donna l'absolution de tous ses péchés. Le noble

pèlerin revint enfin dans son duché, rapportant avec lui une foule de reliques dont il orna les églises de Loches et d'Angers. Dès lors il s'occupa, au sein de la paix, de faire bâtir des monastères et des villes, ce qui lui acquit le surnom de *grand édificateur*. Ses services et ses bienfaits lui avaient mérité les bénédictions de l'Eglise et celles des peuples, qui remerciaient le ciel d'avoir rappelé leur prince à la modération et à la vertu. Foulques semblait n'avoir plus rien à craindre de la justice de Dieu ni de celle des hommes; mais tel était le cri de sa conscience et le tourment de son âme agitée, que rien ne pouvait le défendre contre ses propres remords, et lui rendre la paix qu'il avait cherchée deux fois près du tombeau de Jésus-Christ. Le malheureux prince résolut de faire un troisième pèlerinage à Jérusalem. La Palestine le revit bientôt arrosant de nouvelles larmes le Tombeau de Jésus-Christ et remplissant les Saints-Lieux de ses gémissements. Après avoir visité la Terre-Sainte, et reccommandé son âme aux prières des anachorètes chargés de recevoir et de consoler les pèlerins, il quitta Jérusalem pour revenir dans sa patrie, qu'il ne devait plus revoir. Il tomba malade et mourut à Metz. Son corps fut transporté et enseveli au monastère du Saint-Sépulcre, qu'il avait fait bâtir près de Loches. On déposa son cœur dans une église de Metz, où l'on voyait encore, plusieurs siècles après sa mort, un mausolée qu'on appelait le tombeau de Foulques, comte d'Anjou.

» Parmi les pèlerins renommés de ce siècle, on cite encore Robert, duc de Normandie, père de Guillaume-le-Conquérant. L'histoire l'accuse d'avoir fait empoisonner son frère Richard. Le remords le conduisit dans la Terre-Sainte; il partit accompagné d'un grand nombre de chevaliers et de barons, portant le bourdon et la panetière, marchant les pieds nus et couvert du sac de la pénitence. Robert mettait, disait-il, beaucoup plus de prix aux maux qu'il souffrait pour Jésus-Christ qu'à la meilleure ville de son duché. Arrivé à Constantinople,

il dédaigna le luxe et les présents de l'empereur, et parut à la cour comme le plus simple des pèlerins. Etant tombé malade dans l'Asie mineure, il refusa le service des chrétiens de sa suite, et se fit porter par des Sarrazins dans une litière. Un pèlerin de Normandie l'ayant rencontré, lui demanda s'il avait des ordres à lui donner pour son pays. « Va dire à mon peuple, lui dit le duc, que tu as vu un prince chrétien porté au paradis par des diables. » Lorsqu'il arriva à la porte de Jérusalem, il y trouva une foule de pèlerins qui n'avaient pas de quoi payer le tribut aux infidèles; ils attendaient l'arrivée de quelque riche seigneur qui daignât, par ses aumônes, leur ouvrir les portes de la Ville-Sainte. Robert paya pour chacun d'eux une pièce d'or, et les suivit dans Jérusalem, au milieu des acclamations des chrétiens. Pendant son séjour, il se fit remarquer par sa dévotion et surtout par sa charité qui s'étendait jusqu'aux infidèles. Comme il revenait en Europe, il mourut à Nicée en Bithynie, ne s'occupant que des reliques qu'il apportait de la Palestine, et regrettant de n'avoir pas fini ses jours dans la Sainte-Cité.

» Le plus grand bonheur pour les pèlerins, celui qu'ils demandaient au ciel comme la récompense de leurs travaux et de leurs fatigues, était de mourir comme Jésus-Christ, dans la Ville-Sainte. Lorsqu'ils se présentaient devant le Sépulcre du Fils de Dieu, ils avaient coutume de faire cette prière : « Vous qui êtes mort pour nous et qui fûtes enseveli dans ce saint lieu, prenez pitié de notre misère, et retirez-nous aujourd'hui de cette vallée de larmes. »

» L'histoire parle d'un chrétien né dans le territoire d'Autun, qui, arrivé à Jérusalem, chercha la mort dans l'excès du jeûne et des mortifications. Un jour il resta longtemps en prières sur la montagne des Oliviers, les yeux et les bras levés vers le ciel, où Dieu semblait l'appeler à lui. Lorsqu'il fut rentré dans l'hospice des pèlerins, il s'écria trois fois : « Gloire à toi, Seigneur ! »

et mourut subitement à la vue de ses compagnons, qui ne pouvaient assez admirer le miracle de son trépas. »

Jérusalem n'a rien perdu de sa puissance et de ses attraits. Malgré l'indifférence de notre siècle, elle appelle encore les justes et les pécheurs. On remarquera que je n'ai point accusé la piété de mon compatriote, M. le comte du Coëtlosquet, d'avoir recherché ou demandé la mort : il était trop éclairé pour tenter Dieu. Mais je sais par de précieux témoignages recueillis à Jérusalem, que dans son grand respect pour la volonté sainte du Dieu crucifié, qui lui demandait, sur la montagne de Sion même, le sacrifice de sa vie, il a éprouvé une grande consolation, et qu'il a considéré ce décret admirable du ciel comme une grande faveur. Bienheureux ceux qui meurent ainsi dans le Seigneur !

Après l'accomplissement de ce devoir, je descendis vers la maison de Caïphe, et j'arrivai aussitôt à franchir la vallée du Tyropæon ou des Fromagers, qui sépare le Temple de la montagne de Sion. Quand je fus parvenu au fond de cette vallée, je traversai des monceaux de ruines entremêlées de végétation, et quoique dépourvu de monture, je me trouvai bientôt dans la même impossibilité que Néhémie, attendu qu'il devient difficile de trouver où mettre le pied. Nous allâmes droit à l'angle sud-ouest du Temple, où nos regards étaient attirés par l'amorce ou naissance de l'arche d'un pont magnifique qui reliait le Temple à la ville de Sion, en passant par dessus cette vallée. Ce qui reste de l'intrados et des voussoirs a suffi à M. de Saulcy pour décrire parfaitement le pont tout entier. Les dimensions d'un pareil ouvrage, dit ce savant, sont imposantes et dénotent des connaissances architectoniques fort développées. C'est donc encore une fois de plus, comme à propos des ruines de Baalbek, comme à propos des grandes assises des murs de Jérusalem, comme à propos du grand aqueduc de Salomon, l'occasion d'émettre un doute sérieux sur les progrès des siècles modernes en architecture. Et pour

augmenter l'admiration, ou au moins l'étonnement, à propos des immenses constructions de cette époque, ajoutez ce que nous lisons au IIIe Livre des Rois, ch. VI, v. 7 : « Tandis que s'élevait ce monument (le Temple de Salomon), composé de pierres polies et parfaites, on n'entendit le bruit d'aucun marteau, d'aucune hache, ni d'aucun instrument de fer. » L'historien Josèphe nous apprend que ce pont rattachait le plateau du temple au *Xistus:* c'est ainsi qu'on nommait la place publique ou *forum*, dans laquelle s'agitait la population quand elle tenait ses assemblées. Près de là nous passons encore une fois devant le *Morharby*, ce réduit solitaire où vont pleurer les Juifs et dont j'ai déjà parlé.

CHAPITRE LVIII.

Le *Mehkemeh* et la fontaine byzantine. — Kiamil-Pacha, gouverneur. — Le noirs du saint parvis. — L'emplacement du Temple. — La mosquée d'Omar. — Description intérieure et extérieure. — Peine de mort. — La roche suspendue. — Le *cicerone* et les merveilles de la mosquée.

Enfin nous arrivons au *Mehkemeh*, c'est ainsi qu'on nomme chez les Turcs le tribunal religieux qui décide toutes les questions touchant à la propriété. On comprend que dans un pays où l'on fait si peu usage de titres de propriété, un tel tribunal ne soit pas, sinon sans utilité et sans pouvoirs, au moins sans occupation. En franchissant le seuil de ce palais, nous admirons une magnifique fontaine de marbre, que M. le consul reconnaît pour être du style byzantin le plus élégant et le plus pur. Aussitôt nous entrons dans l'enceinte du temple, et notre vue s'étend à l'aise sur un espace à perte de vue, sur une plate-forme régulière, aussi étendue en quelque sorte que Jérusalem. Nous nous arrêtons involontairement en face de ce nouveau désert, d'où ressortent, comme deux oasis, la mosquée d'Omar devant nous, et à droite dans le fond l'église d'el-Aksa ou de la Présentation. Cet immense parvis, visité jadis et tour à tour par les nations de la terre, *illùc enim ascenderunt tribus, tribus Domini*, aujourd'hui nu, désolé et

[illegible] et poudreux, [illegible] de Moab, [illegible]

[illegible] dans l'épaisseur [illegible] distante [illegible] du torrent de [illegible] de Salomon. [illegible] consacrée aux [illegible] les sacrifices [illegible] en sorte que [illegible] et des figures du [illegible] sur le Golgotha, [illegible] désert qui attend [illegible] première obéissance, [illegible] foi le cœur des [illegible] (Malach.; dernier chap.)

[illegible] il convient de présenter [illegible] gouverneur de Jérusalem et [illegible] qui nous en a ouvert les portes. Les [illegible] turcs qu'il a placés à l'entrée pour nous recevoir nous conduisent dans sa demeure, qui est dans l'angle à gauche, près des ruines de la tour Antonia. [illegible] était le palais de Pilate, c'est-à-dire au nord de la plate-forme. La piscine Bethsaïda ou probatique avec les ruines de ses cinq portiques, ainsi que la Voie douloureuse, nous séparent de l'église Sainte-Anne. Les degrés qui conduisent aux appartements du gouverneur sont couronnés sur deux rangs par les officiers turcs et les fonctionnaires schérifs ou religieux des mosquées contenues dans l'enceinte.

Le pacha, homme d'un âge mûr et d'une stature imposante, nous reçut avec la bonté la plus affable; il me fit présent d'une grande croix de nacre, à laquelle les ouvriers chrétiens de Beethlehem travaillaient depuis un mois, et me remit aussi des présents pour M. et Mme Thouvenel. Je le remerciai de l'insigne honneur qu'il me faisait de m'admettre dans cette enceinte

interdite à tous les étrangers, et il me répondit qu'il avait donné cet ordre aux gardiens de la mosquée en leur disant : « Votre Dieu n'est-il pas le Dieu de tous les peuples? Et de quel droit voulez-vous empêcher un de ses enfants d'entrer dans son temple? » Je me hâtai d'approuver cette doctrine sur l'unité de Dieu, avant qu'il n'en vînt sur le compte du prophète à des aveux dont heureusement il ne fut pas question, et nous primes congé du gouverneur pour nous rendre à la mosquée.

Ce fut le scheik principal de la mosquée d'Omar qui se chargea lui-même de nous conduire, et une troupe assez considérable de personnes attachées au service religieux de ces établissements nous suivait. Par mesure de prudence, on avait mis sous clef les vingt-cinq à trente esclaves ou noirs fanatiques dont la mission est de faire la police des Lieux-Saints et eût été infailliblement de nous assommer sur le parvis que nous venions profaner si on les eût laissés dans l'exercice de leurs fonctions et en toute liberté. La prudence et l'énergie du pacha, homme de caractère et de mérite, me rassuraient complétement contre les stupides fureurs de ces molosses ou boule-dogues à figure humaine.

L'immense plan forme un carré long de deux cent cinquante mètres environ de largeur, sur presque cinq cents mètres de longueur, dirigé, en ce dernier sens, à peu près exactement du nord au midi. On croit que le Temple de Salomon, aussi grand à lui seul que le tiers de cette enceinte, était placé dans la partie sud de la plate-forme. Le lieu occupé par la mosquée d'Omar, qui se trouve au milieu de ce vaste parvis, devait donc être jadis en avant du Temple, très-rapproché de ce dernier; nous aurons à le constater tout à l'heure.

Il est dit au III[e] Livre des Rois, ch. VI, avec quel art et dans quelles dimensions fut construit le célèbre Temple bâti par Salomon. Un portique de 20 coudées de largeur et s'avançant de 10 coudées, précédait l'entrée de la maison du Seigneur. Les 100 coudées hébraïques

ont été évaluées à 175 pieds romains; elles dépassaient en longueur les coudées ordinaires. Le Temple, depuis l'entrée de l'Oracle ou du Saint des Saints, avait 40 coudées; c'était donc 20 coudées que cet oracle occupait, et cela dans tous les sens, étant aussi de tous côtés entièrement revêtu d'or. Salomon donna à ce Temple des fenêtres obliques, taillées en biseau à l'intérieur et dans l'épaisseur du mur. Outre un parvis intérieur, formé de trois assises de pierres polies et lambrissées de cèdre, il y avait près du Temple le parvis des prêtres, et contre celui-ci l'immense parvis où venait prier le peuple. Salomon fit aussi construire une galerie où était son tribunal, et une galerie où était son lit de justice. Biens des dessins et des plans de ce glorieux Temple, plus ou moins hasardés, ont été donnés depuis le commencement de l'ère chrétienne. Il faudrait, pour faire à cet égard un travail consciencieux, d'abord chasser de ces ruines les gardiens fanatiques qui en défendent l'entrée, et procéder à des fouilles qui en mettant à nu la racine de quelques murailles, révèleraient les anciens contours et continueraient le service que rend aujourd'hui la *roche sainte*, le seul débris des anciens temps qui soit resté à la surface du sol. On comprendra mieux l'intérêt de ces révélations quand j'aurai dit ce que j'ai retrouvé de la belle porte de Salomon, appelée *Porta Speciosa.* Hélas! qui osera jamais se vanter d'avoir reconnu avec certitude la trace de quelques-unes de ces choses sur un sol aussi nu et aussi complétement rasé que celui-ci?

C'est en avant de la place occupée jadis par ces constructions, vers le milieu de la plate-forme et dans la partie la plus occidentale, que se trouve l'édifice octogonal qu'on appelle la mosquée d'Omar, *el-Sakhra (la Roche).* Ce temple, élevé sur une plate-forme, est aujourd'hui, pour tous les Musulmans, la chose la plus sainte de l'ensemble de tous ces lieux qu'ils appellent *el-Harâm-el-Schérif.* La plate-forme qui supporte le temple s'élève d'environ 4 mètres au-dessus du sol;

on l'appelle le Haut-Parvis. On y monte par une rampe de huit degrés qui en fait le tour. Cette mosquée forme un octogone régulier, dont chaque côté a 20 mètres de longueur; sa hauteur est de 30 mètres environ. Une coupole revêtue de plomb et terminée par un croissant et une petite lanterne, surmonte le tout. Le pourtour de son parvis, pavé en caniveau et recouvert de larges dalles polies et brillantes, reçoit les eaux du ciel qui tombent sur la mosquée et que l'on recueille avec soin pour les faire servir aux cérémonies religieuses; elles sont réputées saintes par le fait qu'elles ont coulé sur la mosquée. On voit encore à l'extérieur de fort belles mosaïques incrustées dans les murailles. La mosquée a quatre portes ornées de huit portiques élégants et avancés, de colonnes et de reliefs; elles correspondent assez exactement aux quatre points cardinaux de l'horizon: celle de l'orient se nomme *Porte de David;* celle du nord s'appelle *Porte du Ciel;* entre celle-ci et la porte de l'Ouest on montre le lieu où Fatime, la fille de Mahomet, fit sa prière; son nom est le seul que je connaisse à cette porte; la porte du sud se nomme *Porte de la Prière.*

En face de la porte de David, on me montra quatre colonnes de marbre d'un vert antique et très-beau, qu'on appelle *Trône* ou *Tribunal de David.*

On attribue la première construction de cette mosquée à Omar, qui, s'étant emparé de Jérusalem en 636, demanda à voir la pierre où s'était reposé Jacob quand il eut sa vision merveilleuse. La trouvant encombrée d'immondices, il donna lui-même l'exemple du déblaiement et emporta dans le pan de sa robe, bien loin de là, autant de terre que celle-ci pouvait en contenir. La roche une fois déblayée, ce lieu s'appela *El-Sachrah.*

Les Musulmans ont ce lieu en grande vénération et il ne faut pas oublier qu'Omar fit construire cette mosquée à une époque où il avait intérêt à empêcher le pèlerinage de la Mecque. Aussi disent-ils que ce temple

est tellement saint que toutes les prières qui y sont faites sont exaucées et que celui qui vient à y mourir entre de droit dans le Paradis. De là le soin avec lequel ils écartent tous les infidèles. Avant de pénétrer dans cette mosquée, nous revêtîmes des pantoufles par dessus nos chaussures, parce que nous ne voulions pas y entrer les pieds *nus*, et qu'il ne nous était pas permis de fouler de nos pieds *chaussés* le lieu sacré. Nous passâmes par la *Porte de David*.

Ma surprise fut grande: l'intérieur était loin de répondre à ce que m'avait promis la forme extérieure et gracieuse du monument et surtout à ce que mon imagination avait espéré et bâti à l'avance, d'après les mille récits que j'avais entendus. Les murs, comme dans les mosquées de Constantinople, sont complétement nus, et ce qui offusque en entrant, ce qui de prime abord occupe le regard, c'est un bloc de rocher gigantesque et informe qui ne permet pas de voir autre chose; il s'élève au milieu de la mosquée, dérobe la vue de l'ensemble et a donné son nom, *la Roche*, à tout le monument.

La grande coupole qui recouvre ce sanctuaire et repose sur quatre piliers et sur douze colonnes, a une hauteur de 10 mètres environ, sur une base ou ouverture de 13 à 15 mètres de diamètre. Ces douze colonnes, disposées trois par trois entre les quatre piliers, forment une enceinte circulaire qui occupe le milieu même de la mosquée et enferme le rocher. Autour de cette enceinte se développe un autre cercle formé par huit piliers, correspondant aux angles de l'octogone régulier, qui est la figure intérieure et extérieure du bâtiment. Ces derniers piliers, avec les couples de colonnes qu'ils enferment deux à deux, forment aussi une figure octogone parfaitement concentrique avec l'extérieur. Ils sont composés de deux pilastres carrés rentrant l'un dans l'autre de manière à opposer les deux angles formés au milieu par leur accouplement aux angles extérieurs de la

mosquée. Ils correspondent aux intervalles ou distances qui séparent les quatre pilastres, complétement carrés, dont se compose la première ou plus petite enceinte dont j'ai parlé. Ces trois enceintes sont séparées intérieurement par deux nefs circulaires, d'une largeur de 3 à 4 mètres entre les deux grandes, et de 8 mètres environ autour de la plus petite. Les quatre portes correspondent au centre des quatre intervalles compris entre les piliers de la plus petite enceinte, et par conséquent vis-à-vis les colonnes de marbre, antiques et corinthiennes, dont l'ensemble, à part l'impression que produit *la Roche* en entrant, plaît à l'œil d'une façon gracieuse.

La petite enceinte circulaire qui occupe à elle seule la moitié du diamètre du monument, est entièrement remplie par *la Roche*, c'est-à-dire par un roc calcaire de forme irrégulière, un peu convexe et allongé, et s'élevant au-dessus du sol d'une hauteur qui varie de 1 à 2 mètres. Elle est surmontée d'un baldaquin et entourée d'une balustrade de mauvais goût. L'intérieur de ce monument est assez éclairé par de petites fenêtres, très-enfoncées en raison de l'épaisseur des murailles, d'une hauteur de 2 mètres environ sur une largeur de 1 mètre, et placées à la moitié de l'élévation entre le sol et les chapiteaux des colonnes qui n'ont que 7 mètres de hauteur.

Voilà donc, me disais-je, le lieu-saint où moi, infidèle, je ne devais jamais pénétrer. Les Musulmans sont convaincus, ainsi que je viens de le dire, que Dieu est tenu d'exaucer la prière, même celle d'un infidèle, quand elle a été faite dans ce lieu; je n'avais pas attendu cet avis, aussitôt en entrant, pour recueillir ma pensée et demander à Dieu d'envoyer sa lumière à tous ces malheureux. On va juger, par le langage du scheick ou haut dignitaire chargé de nous accompagner, s'ils en ont réellement besoin. Commençons, en sa compagnie et aidés par ses explications, notre intéressante visite.

Voici donc une construction qui date du septième

[illegible] n'en déplaise à [illegible] dans ses fenêtres, aussi [illegible] manifestes d'ogive. [illegible] à la clef de [illegible] semble le premier [illegible] entre et l'ogive. La [illegible] de la muraille, de [illegible] des ombres y sont [illegible] de plâtre qui en [illegible] qui sont des vitraux de [illegible] de ces caissons de [illegible] En les [illegible]rant attentivement, je [illegible] et bizarre super[illegible] de ces verres, et des [illegible] est tout simplement le résultat [illegible] d'un papier huilé et [illegible] verres. Les murs sont en [illegible]; ce double rang de [illegible] et soutient avec élégance l'[illegible] qui correspondent à chacun de leurs [illegible] encore à cet effet. Ces colonnes, avec leurs ornements, m'ont paru de la même nature et [illegible] que celles qui ornent les [illegible] de chaque portail d'entrée. Le pavé lui-même se compose de grandes dalles de marbre de diverses couleurs et produit aussi un très-bel effet.

Il est triste de penser que les Turcs ont composé tout cela avec les ornements et les matériaux que sainte Hélène et les premiers chrétiens avaient employés à la construction des églises de la Palestine. Pendant près d'un siècle, avant la conquête de Jérusalem par Saladin, le Temple où je suis a eu l'honneur d'être une église chrétienne, et lorsque, en 1187, les vainqueurs renversèrent la grande croix d'or qui brillait sur sa coupole, le ciel de la Judée retentit longtemps des cris que poussaient ensemble, et la joie des Sarrazins vainqueurs, et la douleur des chrétiens vaincus. Alors, et comme

pour insulter à cette chute, ces marbres, ces lambris, ces colonnes, le pavé lui-même, furent lavés avec de l'eau de rose par les princes et les premiers personnages de la famille du vainqueur et rendus au culte de Mahomet. On vit Saladin, comme on avait déjà vu Omar cinq siècles auparavant, donner l'exemple du travail le plus rebutant et, tandis qu'il respectait le Saint-Sépulcre, commander qu'on fît de cette mosquée la plus grande *Caaba*, la mosquée la plus sainte de l'Islamisme. C'est depuis ce jour, hélas! qu'il est défendu à tout chrétien, sous peine de mort, de chercher à y pénétrer.

La roche énorme qui occupe le milieu de ce Temple ne paraît pas de la même teinte que les pierres blanches ou grisâtres de la Judée. Elle est plus brune et plus foncée. Au temps des latins elle avait été recouverte de marbre; on assure même qu'on en a détaché plusieurs fois des morceaux considérables; les nouveaux vainqueurs l'ont entièrement découverte, et ils y ont entassé dans la poussière tous les objets les plus précieux de leur culte. On me fit remarquer, appendu à un des piliers du baldaquin qui recouvre la roche, le vieil étendard de Mahomet ou d'Omar, d'un bleu fort sale et déchiré, mais bien vénérable sans doute par le nombre des siècles et des événements qu'il rappelle. Que n'est-il plutôt, chaque chrétien le demandera ainsi que je l'ai déjà demandé une fois plus haut, que n'est-il plutôt dans quelque musée de Rome ou sous la coupole des Invalides! Je vis aussi la pierre détachée de la montagne des Oliviers, et sur laquelle on voit encore l'empreinte d'un des pieds de Jésus-Christ, et à côté d'elle, chose bien honteuse à avouer, se trouvent les selles de bois de la fameuse *El-Borak*, la jument de Mahomet. La plus petite de ces selles me semble bien mal faite, peu digne et surtout peu commode pour avoir fait avec le prophète le voyage du ciel.

J'avais entendu dans mon enfance, comme bien d'autres sans doute l'ont entendu aussi, parler de la

roche célèbre de Mahomet, qui restait suspendue en l'air dans son temple et que quelques-uns, par erreur, placent dans la caaba de son tombeau de la Mecque. Voici la vérité sur ce sujet.

L'antique vénération dont jouit cette roche remonte aux premiers temps bibliques du patriarche Jacob. Les rabbins la considèrent comme le lieu où le fils d'Isaac reposa sa tête (*Gen.* XXVIII), et les Arabes en font aussi une roche suspendue du paradis, au-dessous de laquelle les quatre fleuves prenaient leurs sources. *Au dire des fidèles musulmans*, ce rocher, dont la saillie à la surface du sol mesure huit à dix mètres de longueur sur une largeur irrégulière et moindre de trois mètres, ne tient en rien au sol et se trouve miraculeusement suspendu à cette hauteur. Une grotte souterraine, à peu de chose près aussi grande, est creusée par la nature au-dessous de la roche; on y descend par un escalier de quinze ou seize marches, appuyé à la face sud du gros pilier carré de la petite enceinte, entre la porte de David et la porte de la Prière. La grotte et le rocher qui surplombent sont dans les mêmes conditions d'équilibre que toutes les grottes ou cavernes que l'on trouve dans les montagnes; le passage qui descend à la grotte, et qui se trouve être le seul endroit où le rocher ne touche point la montagne, est même très-étroit. Mais écoutons ce qu'on va nous dire...

Je demandai des explications à notre *cicerone*, à notre scheik, grand homme sec et loquace, qui nous montrait toutes ces choses avec un zèle et une volubilité étonnantes: il nous affirma avec un air hautain d'autorité que la roche était vraiment suspendue, ainsi que je le disais. Pour nous en donner la preuve, il nous invita à descendre, par l'escalier de pierre, à l'intérieur même de la mosquée, dans le caveau au-dessous de ce rocher. Une fois arrivés dans cette grotte, où l'on peut à peine tenir debout et qui est comme toutes les grottes creusées par la nature, le robuste croyant me fit remarquer que

la roche se soutenait sans appui au-dessus de notre tête, et ajouta que ce prodige constant était opéré par soixante-dix mille anges invisibles se relevant d'heure en heure, pour honorer par ce miracle la mémoire du prophète qui de cette roche s'était élancé dans le ciel. Ce scheik avait l'air si convaincu et si inspiré en me parlant ainsi, que je ne me sentis pas le courage de lui dire, chose bien simple, qu'il n'était aucune voûte, aucune grotte de montagne qui ne fût dans les mêmes conditions. Aussi ma docilité lui fit-elle redoubler de zèle. Il me pria de remarquer que vers le milieu de la grotte l'espèce de chambre où nous étions se terminait par une cloison de plâtre verticale et très-mince, incapable de soutenir un poids aussi énorme, et frappa du doigt sur cette cloison pour m'en donner la preuve irrécusable. Cette cloison, dit-il, n'est pas en état de soutenir la roche énorme que vous avez vue dans la mosquée et qui est sur notre tête; mais elle a été placée là par prudence, pour rassurer les fidèles dont la foi n'est pas assez forte et qui, en venant prier ici, tremblaient de la peur d'être écrasé par sa chute. Cette précaution a été jugée bonne, ajouta-t-il, à la suite d'une grande frayeur qui détermina l'accouchement d'une femme enceinte, au moment même où elle était venue ici pour prier. Depuis que cette cloison est bâtie, les fidèles croient que c'est un mur, et cela suffit pour les rassurer. La foi des musulmans, il faut en convenir, a recours à de singuliers expédients. Je gardai de nouveau le silence, mais je ne pus m'empêcher de penser que la fameuse cloison, aussi bien ici qu'au célèbre *Tombeau de David*, devait avoir pour ces imposteurs un autre but d'utilité, que le lecteur comprendra sans qu'il soit besoin de le lui dire.

Il me fallut encore apprendre que, au moment où Mahomet s'élançait de ce rocher vers le ciel, monté sur sa célèbre jument, la roche attachée aux pieds de l'animal allait se renverser, selon le témoignage des uns, ou selon le témoignage des autres, monter avec le Pro-

phète, si l'ange Gabriel ne l'avait saisie pour la retenir. Et pour preuve il me montra quelques trous dans la pierre : c'est la place où les doigts de l'ange se sont imprimés dans le rocher.

Vers la porte d'entrée de ce souterrain, le scheik me fit encore remarquer un autre prodige dont les traces sont imprimées dans la voûte; en cet endroit la hauteur de la caverne est irrégulière et n'atteint pas la taille d'un homme debout. Là, me dit-il, Mahomet était un jour en prière et à genoux. Quand il eut fini sa prière et que, absorbé dans la contemplation de Dieu, il se releva, sans plus songer à la voûte, il allait se briser le crâne contre le rocher, parce que, vous le voyez, me dit-il, la voûte de la roche, en cet endroit, ne permet pas à un homme de se tenir debout. Mais Dieu ne voulut pas la mort de son prophète, et le rocher, moins distrait que celui qui venait de prier, se retira en forme de calotte de la quantité nécessaire pour que Mahomet pût se tenir debout. En effet, une petite excavation ou renfoncement dans la voûte atteste, aux yeux des musulmans, le respect de la Roche, *el-Sakhra*, pour le prophète.

Décidément j'étais bien au centre des merveilles de l'Islamisme et il était impossible de parler avec plus de conviction et de feu que ce grand scheick qui avait l'air de travailler à notre conversion, pour se consoler de l'ordre impie qu'il avait reçu de nous laisser voir tant de merveilles. Un de ses fils, garçon de quinze ans environ, jugeant sans doute que le moment était venu de faire porter ses fruits à notre admiration, s'approcha de moi à la dérobée et me tendit la main pour avoir un *batchick;* son père s'en aperçut et le foudroya d'un regard à le faire rentrer sous terre.

Après cela on me désigna sur le sol de la caverne les lieux où avaient prié Abraham, Elie, Salomon, et encore, je crois, un ou deux autres. Pourquoi rendre à ces patriarches un tel honneur? A quoi sert-il à celui qui ne connaît pas Jésus-Christ d'invoquer le témoignage des prophètes?

Au douzième siècle, après la conquête de Jérusalem, l'an 1136, Innocent II avait jugé à propos d'envoyer de Rome à Jérusalem un légat pour faire la dédicace solennelle de ce lieu et le convertir en église chrétienne. A cette époque l'auguste sacrifice de la messe fut, pendant près d'un siècle, célébré dans ce temple.

Si on me permet maintenant de dire mon opinion particulière, appuyée du sentiment de plusieurs personnes dont je vénère le savoir et le caractère, sur la destination primitive de ce rocher qui fait une saillie aussi prononcée au milieu du vaste sol ou grande esplanade consacrée à l'ancien temple de Salomon, je dirai que je vois dans cette pierre le caractère et les conditions de l'autel des holocaustes du temple de Salomon, supposition que vient justifier encore la couleur noirâtre de cette roche brunie par l'action du feu. L'airain de l'autel, supporté par le rocher, résistait au poids des victimes et au feu qui les dévorait. Nous avons déjà parlé de ce grand *atrium* qui précédait le temple, et dans lequel on brûlait les holocaustes. Dans la magnifique consécration du temple, racontée au IIIe Livre des Rois, il est dit, ch. VIII, 64: « En ce jour-là Salomon sanctifia l'*atrium* du milieu, qui est en avant de la maison du Seigneur; c'est là qu'il fit l'holocauste, parce que l'autel d'airain, qui était devant le Seigneur, était trop petit pour tant de graisse et de victimes. » En effet, il s'agit, dans cette dédicace à laquelle assistent toutes les nations, de vingt-deux mille bœufs, de cent vingt mille brebis immolés par le grand roi. La place indiquée devant le temple et consacrée à cet autel des holocaustes, l'emplacement de la magnifique mer d'airain décrite au chapitre VII, à la droite du temple et à l'orient, justifient parfaitement la supposition que c'était là l'autel des holocaustes (1). Pendant

(1) Sanctificavit quoque medium atrii, antè templum.... quià altare æneam, quod fuerat, non poterat sustinere holocausta, et sacrificia, et adipes. (*Paral.* 7.)

que je sortais de cette caverne pour revoir l'*el-Sakhra*, un Arabe et sa femme y entraient et priaient avec la plus grande dévotion, sans s'occuper de nous.

Pour compléter par la comparaison les renseignements que j'ai cru devoir donner sur cette intéressante mosquée d'Omar, j'ajoute ici les noms de quelques-uns des voyageurs qui ont eu le rare bonheur d'y pénétrer. Richardson, Domingo Badia, Catherwood et Bonomi y sont entrés dans le courant de ce siècle. Le P. Roger et Mgr Mislin ont eu aussi ce privilége; mais je n'ai trouvé dans leur récit aucun autre objet digne d'intérêt en dehors de ceux que j'ai mentionnés.

Bien des pèlerins ont regretté de n'avoir pu visiter ce monument; il me semble que ce qui est beaucoup plus regrettable, c'est que ce lieu soit profané encore aujourd'hui par tant de superstition. C'est là le pavillon le plus vénéré des sectateurs de Mahomet, ces Philistins modernes qui n'ont respecté que l'unité de Dieu. Voici comment Michaud, dans son cinquième volume de la correspondance d'Orient, nous parle de ses regrets au sujet de cette mosquée: « Personne, dit-il, n'ignore l'impossibilité où se trouve le voyageur chrétien de pénétrer dans ce monument; il ne s'agit rien moins que de la mort ou de l'apostasie; je n'ai pu en voir que l'extérieur dont il existe de nombreuses descriptions. J'ai contemplé souvent et durant des heures entières la mosquée d'Omar, le plus beau monument de Jérusalem, et le parvis qui l'environne; pour échapper aux regards soupçonneux des Musulmans, je me plaçai sur la montagne des Oliviers ou sur la terrasse du couvent de Saint-Sauveur; il m'est arrivé plusieurs fois, afin de voir les choses de plus près, de m'approcher de la petite porte, voisine de la piscine probatique, qui donne sur le vaste parvis du temple; la solitude et l'abandon de ce quartier étaient pour moi des garanties de sécurité. Je ne vous répéterai point ce que disent les rayas de Jérusalem touchant l'intérieur de la mosquée d'Omar, je craindrais

de vous donner un conte oriental ; nul doute qu'elle ne renferme des choses curieuses, et je donnerais tout, excepté mon noble titre de chrétien, pour la visiter. »
Le lecteur jugera s'il avait raison.

CHAPITRE LIX.

Suite des merveilles contenues dans l'enceinte du Temple. — Le trône de l'iman. — *El Aksa*. — Les deux églises de Justinien. — Visite aux flambeaux. — Les pressentiments de M. de Saulcy. — La porte de Salomon. — Les fouilles du Temple. — Le pont des Ames. — Le trône de Salomon. — L'intérieur de la *porte Dorée*. — La prophétie de Daniel. — Le pacha et les fanatiques.

Au sortir de la mosquée, on nous fit admirer, du côté de l'Orient, un portique ogival à quatre arceaux, entièrement dégagé de toute espèce de monument et d'une structure assez élégante. Mais aussitôt le scheick, qui ne nous ménageait aucune de ses croyances, appela notre attention au point culminant de l'ogive où Dieu; nous dit-il, devait suspendre, au jour de sa justice, la balance dans laquelle il peserait les âmes. Près de là est la chaire ou trône de l'iman. Tout ceci me paraît un souvenir défiguré des choses que la Bible nous raconte des justices de David et de Salomon, du grand jour de Josaphat, et du trône d'or et d'ivoire devant lequel vint s'humilier la reine de Saba (IIIe *Reg*. x; 18, etc). Ce trône de l'iman doit être aussi cette merveille préparée par Nourredin, dans la prévision de la conquête de Jérusalem, vingt ans avant qu'elle fût accomplie; Saladin, ainsi que l'histoire le raconte, l'envoya chercher à Alep où on l'avait déposé; on dit qu'il n'est rien de si beau

dans l'Islamisme. Il en est de cette assertion comme de tant d'autres. Je ne saurais même y trouver une beauté comparable à celle de la chaire de saint Jean-Chrysostôme, qui me donna tant d'émotion dans l'église grecque du Fanar, à Constantinople.

Une autre église, dans cette même enceinte, a été aussi convertie en mosquée par le vainqueur Saladin: c'est l'*église de la Présentation*. On l'appelle *El-Aksa*, c'est-à-dire l'*éloignée*. Cette grande basilique, d'une longueur de 90 mètres environ, se trouve à l'extrémité de l'angle à droite de la plate-forme du Temple, dans la partie la plus méridionale, un peu rapprochée de l'angle sud-ouest, et à cent cinquante mètres environ au sud de la mosquée d'Omar. En entrant dans cette basilique, je fus émerveillé de ses proportions, de son élégance, de sa beauté. Elle est l'œuvre de Justinien, en 530, et rappelle l'inimitable construction de cet empereur, *Sainte-Sophie* à Constantinople, dont le plan est pourtant d'une tout autre nature. Il en est peu même qui lui ressemblent : elle a sept nefs, trois petites de chaque côté de la grande. C'est une basilique ogivale, avec des vitraux peints qui ont résisté, je ne sais comment, ainsi que les mosaïques extérieures, à l'esprit iconoclaste des Ottomans. A *Sainte-Sophie* on est saisi par la douce majesté de ces grandes courbes qui enlacent le visiteur et le transportent comme en autant de sphères célestes; ici les lignes sont droites, les nefs parallèles, les angles droits, et pourtant l'effet est presque aussi séduisant. Hélas! deux siècles s'étaient à peine écoulés que le vainqueur Omar la consacrait aussi au culte de Mahomet, et après les croisades, Saladin en a fait ce qu'elle est aujourd'hui

Comment un semblable lieu n'eût-il pas été cher aux premiers chrétiens? Ici Marie fut présentée et offerte au service du Temple; ici elle présenta elle-même son divin Fils à qui on donna le nom de Jésus; ici elle fut baptisée de son nom de Mère de douleurs; ici encore un saint

vieillard, dernier rejeton de la foi des Patriarches, attiré au pied des autels par la lumière qui venait éclairer Israël, prit dans ses bras ce pain de vie, cette offrande pure, sainte et sans tache, et demanda à Dieu de mourir en paix, puisqu'il avait vu le salut envoyé de Dieu. O admirable association du Créateur et de la Vierge qu'il choisit pour Mère! c'est ici qu'il fut donné à la terre de contempler ce prodige des Écritures, cette toison merveilleuse de Gédéon portant seule la rosée du ciel, ce buisson de Moïse toujours brûlé et jamais consumé, cette tige forte et verdoyante de Jessé, cette étoile sortie de Jacob. On voit que Justinien, qui avait élevé un temple immortel au Verbe de Dieu, avait voulu associer à la même magnificence la Vierge par qui ce don magnifique a été fait à la terre.

Pour que la pensée de la Mère de Dieu ait inspiré une œuvre, une création aussi belle, au temps de Justinien, qui consacra cette église à la Sainte Vierge, en mémoire de tous ces mystères et en l'honneur de la Présentation, il faut bien avouer, en dépit des protestants, que les premiers âges chrétiens ne le cédaient pas à notre siècle en respect, en poésie, en hommages et en amour à l'égard de la Reine des anges. Consacrée par Joachim et Anne au service du Temple, dès l'âge de trois ans, la jeune *Halmah*, c'est le nom qu'on donnait à toutes ces vierges, n'était pas éloignée de la maison qui l'avait vue naître, et attendit ainsi l'âge de quinze ans, c'est-à-dire l'époque où elle fut fiancée à saint Joseph, qui était de Beethlehem et aussi de la tribu de Juda. O douces joies d'une telle enfance, soyez toujours l'exemple et la consolation des vierges chrétiennes, des pieuses filles de l'Église!

Nous fûmes invités à descendre au-dessous de cette église pour visiter des constructions souterraines fort remarquables et qu'on nous désigna comme faisant partie d'une ancienne entrée du Temple, bâtie par Salomon. La chose certes en valait bien la peine, et nous

fûmes bientôt décidés. Nous allions voir jusque dans ses entrailles ce terrain précieux, caché avec tant de soin aux regards et aux investigations des chrétiens et depuis si lontemps livré à la superstition et à l'ignorance. Aussitôt que les flambeaux furent allumés, nous descendîmes. Je ne saurais dire la stupéfaction que j'éprouvai en trouvant à une telle profondeur au-dessous de la terre un escalier ou plutôt une rampe large, commode et magnifique, à degrés fort larges et peu élevés, entourée de chaque côté de colonnes monolithes ornées elles-mêmes de larges piédestaux et de corniches surchargées de feuillages et de dessins. Il me semblait voir, à la lueur de nos torches, des géants se tenant debout dans leurs sépulcres et s'agitant comme des ombres à la pâle et vacillante lumière de nos flambeaux, comme pour nous demander de quel droit nous venions troubler leur solitude.

Cette rampe part du pied de l'ancienne muraille, au fond de la vallée du Tyropœon, au sud du Temple, et monte ainsi par une pente très-douce dans l'intérieur de l'enceinte. Autant que je pus en juger par le secours imparfait de mes yeux, denué de tout instrument, cette rampe devait se prolonger sur une étendue de 50 à 60 mètres avant d'atteindre le sol du parvis. Combien j'eusse désiré en ce moment avoir à mes côtés mon savant compatriote M. de Saulcy, qui eût été lui aussi bien heureux de pénétrer ici à la place de visiteurs qui ne pouvaient être d'une grande utilité pour la description de ces lieux. Notre discrétion même nous paraissait la mesure de notre reconnaissance : en effet nous nous étions promis, pour répondre convenablement à la politesse du pacha et des Turcs, de ne pas nous poser en inquisiteurs, et surtout de ne pas nous donner, durant notre visite, des airs de géomètres ou de dessinateurs qui eussent offensé ces braves Ottomans et peut-être excité des soupçons dans leur esprit. Mais un dessinateur aussi habitué à lever des plans et à

raisonner architecture que M. de Saulcy, eût certainement tiré un meilleur parti que moi de la contemplation même rapide de telles merveilles. Il eût parfaitement détaillé, puisqu'il l'eût vu enfin, ce qu'il avait si bien et si savamment deviné lorsqu'il lui avait été impossible de le voir. On va juger si je le flatte, quand j'aurai rapporté ce qu'il a dit de cette partie de l'enceinte, le jour où il s'en est approché, à la partie extérieure seulement et près du jardin de l'*El-Aksa*.

« Le mur de clôture du jardin d'*el-Aksa* coupe à peu près par le milieu, ainsi que je l'ai déjà dit, une porte antique à demi-enterrée, d'un style architectural assez étrange, et chargée d'ornementation végétale complétement analogue à celle de la porte Dorée. Evidemment nous avons là sous les yeux les restes d'une belle porte antique, enclavée dans la maçonnerie beaucoup plus récente. De cette porte on voit un arc surbaissé formé d'un large cordon couvert de rinceaux de feuillage auquel est tangent un encadrement rectiligne, composé de deux larges bandes à rinceaux semblables séparés par un cordon d'oves. La portion supérieure du cadre est tangente, non pas à la partie extérieure de l'arc orné de rinceaux, mais bien à la courbe inférieure de cet arc, ce qui est au moins fort étrange et bien loin de ce qu'aurait exigé l'art grec ou romain. Au-dessus du cadre paraît d'abord une assise de blocs très-grands, que surmonte une assise de voussoirs dont rien absolument ne justifie la présence; au-dessus de ceux-ci règne une corniche assez élégante formée d'un beau rinceau qui court au-dessus d'une ligne de modillons et que surmonte une moulure simple. Toute la portion de droite de cette corniche manque aujourd'hui, de sorte qu'il serait impossible de deviner où elle se terminait. L'arc inférieur ne repose d'aplomb sur aucun système de piédroit; il en existebien un, formé de gros blocs superposés, mais il est dévié et rejeté en dedans de la porte, de façon à ne pouvoir servir de support à la portion inférieure du cadre, portion que

l'on serait tenté, mais à tort, de prendre pour l'amorce d'un chapiteau de pilastre. En résumé, le style de cette porte, certainement contemporaine de la porte Dorée, est des plus singuliers et appartient à un système architectural tout à fait en dehors des principes classiques. Une fenêtre grillée est percée dans le mur au-dessous de l'arcade ; j'ai essayé de voir quelque chose par cette fenêtre qui donne sur les substructions de la mosquée d'*el-Aksa*, et il ne m'a pas été possible de discerner quoi que ce fût, tant l'obscurité était épaisse dans ce souterrain.

» On a beaucoup écrit déjà sur l'âge probable de cette porte, que les uns ont crue bysantine et les autres romaine ; à mon avis, elle n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces deux époques. C'est Justinien, ainsi que nous le savons par Procope, qui a fait bâtir l'église de Sainte-Marie de la Présentation, devenue la mosquée d'*el-Aksa*. Notre porte est énormément en contre-bas du sol de cette église; elle n'a donc pas la moindre relation avec elle. Mais les architectes de Justinien trouvant debout ce débris vénérable du temple d'Hérode, l'auront respecté et fait entrer dans leur plan de reconstruction en l'enclavant dans la maçonnerie qui devait soutenir la plate-forme sur laquelle ils voulaient bâtir leur église. Ce qui ne contribue pas peu à me le faire croire, c'est la présence, dans la maçonnerie qui encadre la porte antique, d'une inscription encastrée, sens dessus dessous, dans le mur, et qui très-certainement a été renversée à dessein et mise là pour constater le renversement des idées qui en avaient dicté la teneur. Voici cette inscription :

TITO ÆL. HADRIANO
ANTONINO AVG. PIO
P. P. PONTIF. AVGVR.
D. D.

« A Titus Ælius Hadrien Antonin Auguste le Pieux, père de la patrie, pontife, augure, par décret des décurions.

» Nul doute que cette inscription n'ait été encastrée dans la base d'une statue élevée à l'empereur Antonin le Pieux. Krafft a conclu de sa présence, que la porte antique dont je m'occupe était du règne d'Hadrien; mais Williams a fait justice de cette bizarre conclusion tirée de la présence d'une inscription évidemment déplacée, puisqu'elle est sens dessus dessous, et il a cru devoir conclure que la porte en question était du temps de Justinien. J'ai déjà dit pourquoi je ne puis admettre cette opinion. Pour moi, comme pour le savant Williams, l'inscription a été mise là à l'époque où Justinien a ordonné la construction de l'église de la Vierge; mais voilà tout. Il n'y a aucune analogie entre la nature de la pierre dont on s'est servi pour construire la porte, et celle de la pierre qui porte l'inscription. Il y a plus : un des voussoirs primitifs, dont j'ai parlé, a été entamé pour servir d'encastrement au côté gauche et à l'angle inférieur de l'inscription. Celle-ci a donc été encastrée dans le mur, postérieurement à l'existence de la porte antique. Par suite, il est logique, s'il est vrai que cette inscription ait été placée là à l'époque de Justinien, de conclure que la porte inférieure est bien antérieure à cette époque. Aussi n'hésitai-je pas, plus que pour la porte Dorée, à la considérer comme un fragment d'une porte de l'enceinte du temple reconstruit par Hérode. »

On le voit, M. de Saulcy n'était pas homme à se laisser égarer, et sa science architectonique l'a servi à merveille. Je reconnais bien là le savant collecteur des Byzantines, à qui nous nous plaisions autrefois à poser les problèmes les plus ardus de la linguistique et de la numismatique, et qui s'en tirait toujours si bien à son honneur. Seulement les colonnes de l'*el-Aksa* ne me semblent pas devoir être comparées à celles de la porte Dorée, qui, au moins deux sur quatre, appartiennent au temps d'Hérode.

M. de Barrère, ayant pu, dans un autre moment, faire entrer dans ses substructions de l'*el-Aksa* un peintre habile, se procura un dessin exact de ces constructions, ainsi que toutes les mesures de ces colonnes. Il me remit le tout au moment de mon départ; et, à mon retour en France, je le portai à M. de Saulcy, qui fut ravi de posséder une chose aussi rare et déclara lui-même aussitôt que ces colonnes remontaient certainement à l'époque des rois, qu'il appelle *salomonienne*.

Quand nous revînmes au jour, on me conduisit près de l'*el-Aksa*, visiter le lieu qu'on appelle le Baptistère, et dans lequel on conserve une fort jolie petite cuve ovale de marbre blanc, où Jésus fut placé au jour de la Circoncision.

J'ajouterai seulement, comme complément à tout ce que je viens de rapporter au sujet de cette entrée magnifique du Temple, que cette porte est bien dans les conditions de celle dont il est parlé au IIIe chapitre des Actes des Apôtres, que saint Luc appelle Ὡραία, *Speciosa*, et près de laquelle s'accomplit le célèbre miracle que saint Pierre opère au nom de Jésus-Christ ressuscité, en prononçant ces paroles: « Je n'ai ni or ni argent; mais, au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. » Les deux apôtres *montaient* à l'heure de la prière, et quittaient leur demeure d'Ophel ou de Mello pour entrer dans le Temple. Il n'est pas un seul côté de la ville autre que celui-là par où l'on dût *monter* pour entrer dans le Temple. La porte Dorée était loin de toute habitation et communiquait avec la campagne de Gethsemani, des Oliviers et de Betphagé. Et d'ailleurs on n'eût point porté tous les jours, à une entrée aussi éloignée de toute habitation et presque toujours déserte, pour y vivre d'aumônes, un homme paralysé ou estropié dès le sein de sa mère. C'est cette porte (1), à laquelle tout le peuple accourut, qu'on

(1) Ad portam templi, quæ dicitur *Speciosa*.... cucurrit omnis populus ad eos ad porticum quæ appellatur *Salomonis*. (Act. III.)

appelait jadis *porte de Salomon*, et son nom de *Speciosa* me paraît admirablement mérité.

En se promenant sur le sol dénudé du parvis, on ne peut s'empêcher de songer à toutes les ruines précieuses qui y sont enfouies et d'appeler le jour où il sera permis de les mettre en lumière et de les étudier. Le désir de les connaître n'est certes pas à blâmer chez celui qui a le plus grand respect pour les oracles de Jésus et des prophètes. Si les travaux de Julien l'Apostat ont été un crime, c'est parce qu'il tentait de faire mentir la parole qui est la vérité et la sainteté éternelles; mais il ne saurait en être de même du chrétien fidèle qui cherche les traces du Temple de la loi mosaïque, tout en adorant et respectant la puissance de la parole qui a dit: « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. »

Le Temple, on le sait, fut détruit, malgré les ordres de Titus. En vain celui qui était le général et le représentant du plus grand pouvoir qui fût au monde se précipita lui-même au milieu des flammes pour encourager par son exemple ceux qui travaillaient au salut de cette merveille de l'architecture: un soldat désobéissant suffit pour donner raison au Fils de Dieu; et si Titus eût été chrétien, il eût compris une fois de plus ce qu'il disait avec tant de vérité, que la victoire n'était point son fait et que Dieu avait combattu pour lui. La puissance inébranlable de la *Tour de David* n'eût pas fait sur lui plus d'impression que l'accomplissement de la prophétie de Jésus, dont les larmes et la menace étaient tombées sur la ville à la fois sainte et coupable, et il eût compris qu'il était plus impossible de faire mentir la parole de Dieu que de chasser les Juifs de ces tours « dont aucune machine ou aucune force humaine, disait-il, n'était capable de les déloger. » C'était en effet pour obéir à la voix de Dieu que ce Temple, élevé par Salomon plus d'un millier d'années auparavant, tombait et ne devait jamais plus se relever. C'était cette même voix de Dieu,

cette voix que Julien voulait faire mentir en appelant à lui toutes les ressources de sa puissance, de ses trésors et de la haine des Juifs, qui fut encore confirmée par ses travaux et par ses efforts. Après les tentatives impies de Julien, le Temple en effet était encore bien plus qu'auparavant un amas de destruction et de ruines. Le tremblement de terre qui renversa les ouvrages commencés, les flammes qui dévorèrent les matériaux, liquéfièrent les outils et les ferrures et brûlèrent une partie des ouvriers, furent pour la cause du Christ ou du *Galiléen*, comme l'appelait l'empereur, un miracle de plus, avoué et raconté par les païens eux-mêmes. Et si aujourd'hui quelque juif riche et puissant tentait de faire mentir la parole du Christ en ressuscitant sur le mont Moriah le culte de l'ancienne loi, il ne serait pas plus heureux dans cette tentative impie que le tyran lui-même ou qu'Alypius d'Antioche quittant, par ordre de Julien, le commandement de la Grande-Bretagne pour activer ces travaux. Ainsi, sur le sol même du Temple, Justinien put élever au Christ et à sa sainte Mère la belle église de la Présentation que je viens de voir; mais un apostat ne pouvait pas être plus puissant que Dieu.

Les Turcs qui nous accompagnaient m'assurèrent qu'ils avaient connaissance d'un grand nombre de souterrains qui se développaient en tous sens sous nos pieds dans le sous-sol du parvis, mais qu'ils n'en savaient pas davantage, attendu que tous les ouvriers musulmans refusaient même d'y entrer. D'où leur vient cette terreur?...

On me fit voir aussi la place où se tiendra Mahomet pour juger les âmes dans la vallée de Josaphat. C'est à 80 mètres environ de l'angle sud-est de la terrasse. En quelques endroits la muraille s'élève à trente mètres au-dessus de la vallée, et des pentes assez raides descendent encore du pied du mur au fond du torrent. En ce moment la figure du scheik s'illumina comme d'une colère divine et, en me montrant dans la muraille une embra-

sure qui ressemble à celle d'un canon : « *C'est là*, me dit-il, *que sera le pont Cirott pour le passage des âmes.* » Ce pont, *effilé comme le tranchant d'un glaive* (disent les Musulmans), les enfants de Mahomet le traverseront comme l'éclair ; les chrétiens et les juifs ne pourront le faire : ils tomberont dans le feu éternel.

A peu près à la même distance de l'angle nord-est, près du même mur et à côté de la porte Dorée, on me désigna la place où était le trône de Salomon. En entrant par cette porte merveilleuse, les nations du nord trouvaient donc aussitôt une chose plus merveilleuse encore.

Voici ce qu'en dit le IIIe Livre des Rois, ch. x : « Salomon éleva aussi un grand trône d'ivoire, et il le recouvrit de l'or le plus jaune et le plus éclatant. Il avait six degrés et était recouvert par une demi-sphère ou demi-coupole taillée verticalement et servant de dossier ou de niche à ce trône ; deux mains, une de chaque côté, soutenaient le siége et deux lions se tenaient devant chaque main. Douze lionceaux, six de chaque côté, étaient placés sur les degrés du trône. Jamais dans aucun royaume on n'avait fait un semblable ouvrage. » L'or, on le sait, n'avait été, à aucune époque, ménagé dans le Temple, et les historiens, à l'occasion de la prise de Jérusalem par Titus, nous parlent d'une dépréciation de ce métal, semblable à celle que nous devons aujourd'hui aux mines de la Californie.

Aujourd'hui il ne reste aucune trace d'un trône aussi merveilleux. La *pierre noire*, que quelques-uns considèrent comme le tombeau de Salomon, est dans le sol du parvis, à l'angle nord-ouest. Elle n'a pas un mètre carré. C'est le marche-pied des prophètes quand ils descendent du ciel dans la mosquée. On y compte vingt-trois trous opérés par miracle et destinés à rappeler les événements importants de l'Islamisme.

Nous descendîmes ensuite dans l'intérieur de la Porte-Dorée, murée par les raisons que j'ai indiquées à mon

passage dans la vallée de Josaphat. Quand on est sous cet admirable portique, les souvenirs des tribus qui montaient au Temple du Seigneur, des croisés qui ont donné leur sang pour renverser ces murailles, des Turcs dont la frayeur voit sans cesse la croix rentrer par cette porte, comme au temps du triomphe d'Héraclius, viennent en foule se presser dans l'âme du pèlerin. Ici les colonnes sont plus admirables encore qu'à l'*El-Aksa;* mais toutes ne remontent pas à l'époque des rois. On m'affirme que les deux plus grosses sont de l'époque hérodienne, et en effet elles ont des formes et des proportions d'une tout autre nature. La superstition musulmane l'a remarqué elle-même, puisqu'elle publie qu'elles ne se tiennent debout qu'à l'aide d'un ange qui les soutient sans cesse.

Là je laissai notre grand scheick parler de ses milliers d'anges invisibles, aussi bien que mes compagnons discourir à leur aise sur l'âge et l'époque de ces colonnes; pour moi, une pensée m'absorbait tout entier. C'est par là qu'était entré le Sauveur. Je croyais voir Jésus passer sous cette porte, au jour de son triomphe, et les enfants accourir au-devant de lui en chantant, malgré les Pharisiens: « Hosanna au Fils de David! » Je ressentais la douce et vive émotion des disciples et des amis de ce bon Maître lorsqu'ils virent la foule à ses pieds; il me semblait que j'assistais à ce triomphe et que, sous ces magnifiques colonnes, un de ses regards pénétrants et miséricordieux tombait sur moi... et je me trouvais en ce moment si heureux de l'aimer... Hélas! qui osera répondre de soi?.. En me retournant je vois les ruines du palais de Pilate, où aussitôt après un tel triomphe, ce même peuple, ameuté par les ennemis de Jésus, va demander sa mort et la délivrance de Barabbas! Et il ne faudra pour sanctionner une telle iniquité qu'un juge faible et coupable qui se contentera d'un peu d'eau pour se croire et se déclarer innocent!

Notre visite au Temple était terminée. Près d'un pal-

mier je remarquai quelques fleurs sur une plante courte et desséchée qui avait, comme un autre *Picciola*, trouvé le moyen de croître sur ces ruines. Je les emportai avec moi, en songeant à tant de générations et à tant d'événements passés. De toutes les merveilles de cet Eden, tant vanté chez les Musulmans, je ne crois pas en avoir oublié aucune, ni avoir rien exagéré. Ici Mahomet a pris la place de Jésus-Christ, mais pour y apporter et y maintenir la désolation prédite par Daniel et par le Messie.

C'est au sortir de cette enceinte que l'âme se resserre et s'épouvante, en pensant à la malédiction des saintes Ecritures... Qui osera espérer encore pour Jérusalem des jours meilleurs? J'entends la voix de Daniel qui s'écrie: « Sachez et comprenez: A partir de l'édit qui permet de rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ-Roi, vous compterez sept semaines et soixante-deux semaines... Le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le faire mourir ne sera plus mon peuple. Une armée et son chef viendront ruiner la ville et le sanctuaire... Les hosties et les sacrifices seront abolis; l'abomination de la désolation sera dans le Temple, et cette désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin. (Dan. IX). »

Comment espérer qu'un jour ces nouveaux Philistins laisseront là le Temple et ses ruines.....? O mon Dieu! quand donc un tel opprobre touchera-t-il à sa fin!

Dans la journée, le pacha me fit l'honneur de me rendre ma visite. Il savait que je quittais Jérusalem le lendemain. Il me parla de ses efforts pour adoucir le caractère et les mœurs, dissiper l'ignorance et conjurer le fanatisme de ces hommes que j'avais vus de si près dans la matinée et m'avoua le peu de succès qu'il avait obtenu jusque-là. « Je ne les ménage pas, me disait-il: aujourd'hui encore je leur ai dit, à propos de leurs colères: Vous vous croyez quelque chose devant Dieu! Vous êtes au dehors comme des cassettes de parfums, mais au dedans vous êtes remplis de scorpions. » Je fus frappé de la ressemblance de ce langage avec les reproches

que Jésus adressait aux pharisiens. Les murs de Jérusalem sont tombés; les pharisiens sont demeurés debout. Hélas! en effet, peu de temps après mon départ de la Palestine, tout était changé: les fanatiques avaient eu gain de cause; les portes de la mosquée étaient plus fermées que jamais, et ces hommes méchants avaient obtenu le rappel de Kiamil-Pacha..... Puisse ma reconnaissance le retrouver un jour! Puisse surtout le Christ, dont il m'a donné l'image, lui faire comprendre qu'il n'y a pas de civilisation possible en dehors des lois de justice et de sainteté qu'il a données aux hommes et dont il a confié le dépôt à son Eglise!

CHAPITRE LX.

La *Diane* turque. — Les adieux. — Le dernier sanctuaire. — Jours nouveaux pour Jérusalem. — Départ de Jérusalem. — Encore la porte de Damas et le térébinthe. — Dernier regard. — Les adieux. — Les chemins et le Roi des montagnes. — Les Karismiens et le carnage. — Les Juifs en Orient. — M. de Rotschild et l'évêque anglican.

Le lendemain, dès l'aube du jour, la *Diane* de la garnison turque me réveillait pour la dernière fois. J'écoutai, comme un ami qu'on ne doit plus revoir, le charme mélancolique de cet air qui me tenait quelques instants captif tous les matins à mon réveil et qui cette fois me faisait ses adieux. O Jérusalem! quoi que tu sois, sainte ou coupable, tes leçons ont une grande puissance, tes souvenirs un immense attrait, et cette parole de ton Prophète, chacun de ceux qui t'ont visitée l'emporte comme un trait au fond de son cœur: « Que ma langue desséchée s'attache au fond de mon gosier, si jamais je t'oublie et si je cesse de parler de toi! »

Il me fallait, pour faire mes adieux à la Ville-Sainte, choisir, entre tous les précieux sanctuaires que j'avais déjà visités, celui où je voudrais témoigner à Dieu ma reconnaissance, où j'épancherais pour la dernière fois mon âme si souvent inondée des pures et douces jouissances que le ciel laisse encore tomber pour les pécheurs sur

les traces de Jésus. Mon choix fut bientôt arrêté. Pouvais-je oublier que c'était à l'heureuse mission dont j'avais été chargé que j'étais redevable de mon voyage en Palestine; que j'en avais parcouru avec tant de facilité et des ressources si précieuses les saints monuments; que c'était à l'auguste Reine du ciel en un mot que moi, pauvre pécheur, je devais toutes ces consolations. Je choisis donc la petite chapelle de Marie sur le Calvaire, en dehors de l'église du Saint-Sépulcre, et que les bons religieux pouvaient m'ouvrir à toute heure. Ce fut là que je demandai à la Mère de douleurs de ne pas laisser périr en moi le souvenir des saintes choses que mes yeux avaient eu le bonheur de contempler, et de sauver mon âme en mémoire de ses douleurs et de la sainte Passion de son divin Fils.

Je ne puis oublier en ce lieu une des plus vives impressions de mon enfance. J'avais neuf ans. L'Église célébrait les fêtes de la Passion de N.-D. Rédempteur et on était arrivé au jeudi de la semaine sainte. Toute la famille venait de rentrer, à neuf heures du soir, d'une cérémonie religieuse pendant laquelle on avait chanté au reposoir le *Stabat* ou l'hymne des douleurs de la Vierge-Mère au pied de la croix. Assis près du pauvre foyer paternel, la pensée de ces souffrances vint me prendre au cœur avec une telle amertume que je me mis à fondre en larmes. Je cachai ma figure dans mes mains, mais mes sanglots me trahirent. Pressé de questions par mon père, comme si je lui dérobai un chagrin personnel et cuisant, j'eus quelque peine à faire comprendre une si grande douleur. Or, en ce moment, si précieux pour moi, où il m'est donné de célébrer les saints mystères sur l'emplacement même où se tenait la Mère de douleurs, à l'heure cruelle du crucifiement de son divin Fils, je me rappelle cette sainte impression de l'enfance et je prie la Reine du ciel, dont je vais quitter le Calvaire, de m'obtenir la grâce que cette douleur salutaire garde mon âme de tout péché.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo validè.

L'heure était donc venue de m'éloigner de la Ville-Sainte. Rien ne m'y attachait que des ruines, il est vrai; mais comment me séparer sans déchirement de ces lieux qui avaient fait une si vive impression sur moi? Aussi je sentais mon âme s'attrister, à mesure qu'approchait l'heure du départ: chaque objet, chaque sanctuaire me semblait un ami auquel il fallait m'arracher. Je dus me rappeler à moi-même combien peu j'avais mérité de voir « *ce que tant de rois et de saints ont inutilement désiré voir;* » je dus songer au bonheur de rentrer en France, au désir d'appeler sur Jérusalem les regards, l'amour et le dévouement de toutes les âmes chrétiennes qui voudraient bien ou me lire ou m'écouter. Ma foi s'était ravivée au contact de la terre des Prophètes et des Apôtres et, depuis ce jour, j'ai combattu en vain le désir de parler des choses que j'avais vues. *Credidi propter quod locutus sum!* (Ps. 115). *Propter fratres meos.... loquebar pacem de te!* (Ps. 121). Oh! laissez, Seigneur, laissez partir en paix votre serviteur; ses yeux ont vu le salut que vous avez donné au monde, la lumière que vous avez fait briller dans Israël. Ici j'ai appris combien vous nous avez tendrement aimés, combien moi-même j'ai été coupable chaque fois que je vous ai offensé.... Oh! que vous rendrai-je, Seigneur, pour toutes ces choses que vous m'avez données?

J'emporte avec moi un souvenir du grand Roi qui, tous les jours, m'a ouvert un de ses plus riches sanctuaires, souvenir particulier et attaché à chacun des jours que Dieu m'a accordés dans cette octave passée dans la cité sainte. Heureuses seront un jour les nations de la terre quand la malédiction de Dieu aura cessé de peser sur les collines et les plaines de Chanaan; quand l'Église féconde verra dans son vaste sein l'accomplissement de

toutes les promesses faites aux Patriarches; quand chaque nation chrétienne pourra aussi monter en paix jusqu'à Jérusalem et chanter les cantiques de la Foi dans ses tristes comme dans ses glorieux sanctuaires! Qu'ils viennent bientôt ces jours! Alors, qu'ils seront beaux les peuples chrétiens chantant dans l'église de Beethlehem le cantique des anges à la naissance du Christ; proclamant sur le mont des Oliviers le *Judex crederis* et le solennel triomphe du souverain juge des hommes; chantant le vainqueur de la mort au Saint-Sépulcre; pleurant le sang d'un Dieu dans la vallée de Gethsemani et sur le Calvaire; célébrant au Saint-Cénacle les fêtes de l'Eucharistie et celles de la Pentecôte; tressant des couronnes blanches sur le sépulcre immaculé de la Vierge Marie; faisant retentir les cantiques de la Reine des martyrs sur les deux chemins de sang et de larmes qui aboutissent à la montagne de Sion! A qui sera-t-il donné de voir s'accomplir ainsi les miséricordes du Dieu qui laisse tomber sur le pauvre pèlerin de Jérusalem un avant-goût de ces merveilles! *Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt!* (Ps. 143). Heureux les temps qui verront s'accomplir toutes ces choses!

A l'heure du départ, mes deux jeunes compagnons, les auditeurs du conseil d'Etat, déclarèrent qu'ils me laissaient prendre les devants et qu'ils arriveraient à Ramla aussitôt que moi. C'était notre seule étape entre Jérusalem et Jaffa. Je partis donc vers dix heures du matin, en compagnie de M. de Barrère, précédé de ses cawas, de M. Lequeux, premier drogman du consulat, et de l'escorte de cavaliers turcs que le gouverneur Kiamîl-Pacha me donnait jusqu'à mon embarquement sur le vaisseau français qui devait passer à Jaffa le lendemain. Nous sortîmes par la porte de Damas, dont je voulais revoir encore une fois le cachet arabe et l'élégante structure, et qui allait avoir l'hommage de mes adieux, comme elle avait eu celui de mes premières impressions à mon entrée dans Jérusalem. Cela me donna aussi l'occasion de

saluer pour la dernière fois le beau térébinthe qui se trouve au nord-ouest, sur la partie de la colline qui domine les murailles, près de la porte de Damas. Cet arbre fort grand, à la tête touffue et arrondie, m'a toujours fait plaisir à voir dans ces contrées arides et désolées. Son feuillage ressemble à la feuille lancéolée du laurier, et ses fruits, qui sont devenus noirs dans cette saison avancée, devaient produire un très-bel effet dans cette campagne quand ils étaient rouges comme les grappes du palmier. De loin cet arbre ressemble beaucoup à un chêne, et j'y avais été trompé à la première vue.

Nous eûmes bientôt regagné la route de Jaffa, tout en causant avec M. de Barrère, dont le savoir et la bonne amitié m'avaient été d'un si puissant secours et me rendaient plus douloureusement sensible encore notre séparation. Se connaître et s'aimer, ne serait-ce qu'un jour, sur le tombeau du Christ, c'est plus qu'il n'en faut pour toute la vie. Le souvenir de cet excellent homme est désormais inséparable chez moi de mes impressions les plus vives et les plus salutaires. Puisse Dieu se charger de ma reconnaissance!

Tant que mes regards pouvaient encore apercevoir quelque chose de la Ville-Sainte, ils se retournaient instinctivement vers elle, comme pour lui donner et lui demander un dernier adieu. Mais quand M. le consul m'avertit que nous étions enfin arrivés au point au-delà duquel je ne devais plus la revoir, je sentis mon cœur se serrer avec amertume. Je demandai à faire une halte et à me recueillir un dernier instant, ce lieu me paraissant convenable pour renvoyer nos aimables hôtes que je ne voulais point exposer à une chaleur et à des fatigues inutiles. Nous nous arrêtâmes en effet, mais je ne fus point écouté et il fallut permettre à notre petite caravane de me faire une conduite dont j'étais encore plus heureux qu'honoré. Enfin l'heure triste et prévue arriva: déjà il ne me restait plus de Jérusalem qu'un souvenir, mais un souvenir aussi durable que la vie.

Voici venir encore une rude journée qui va se passer dans les ravins et les montagnes; les chemins deviennent peu agréables, la chaleur est accablante, et tout me présage une fatigue dans le genre de celle que j'ai endurée lors de ma course à Saint-Jean du Désert. De temps à autre quelque ravin, à la mine plus pittoresque, et quelquefois arrosé d'un peu d'eau, semble se diriger au sud, vers la riante vallée de Térébinthe. Tout ce pays est inculte et abandonné à la désolation; il appartient au premier brigand qui est assez audacieux pour s'en emparer et s'y déclarer, comme le fameux Abou-Gosch, *Roi des Montagnes*. Rien n'est plus simple. Un peu d'argent, beaucoup d'audace et une pelisse pour manteau, voilà l'investiture. Ce sera là l'autorité qui remplacera celle des sultans qui n'est plus; comme le *Roi de la terre* que j'ai vu au Thabor, il lèvera les impôts que le sultan néglige ou qu'il est impuissant à recueillir. Voilà les étranges percepteurs qui ressusciteront à leur profit l'ancien usage des rois de Jérusalem qui percevaient des passants un *cafarum* pour l'entretien des chemins de la Terre-Sainte, auxquels cet impôt est devenu malheureusement inutile, puisqu'il n'y a rien à entretenir. Ce chemin de Jaffa à Jérusalem pourrait très-bien n'être qu'une bonne journée de marche pour un habile cavalier, et à chaque arrivée de paquebots les porteurs de dépêches le font en un jour.

Que de scènes sanglantes se sont accomplies dans ces montagnes, au fond de ces torrents! Les chrétiens, les Sarrazins, les chevaliers ont ensanglanté ces collines et les ont fait retentir des exploits de leur bravoure. Quelle terre fut jamais plus arrosée de sang que cette infortunée Palestine! D'ici à Jaffa mes pensées vont être absorbées par tous ces combats, par tous ces carnages. C'est au sein de ces défilés que se cachaient les fidèles tremblant à l'approche de leurs cruels vainqueurs. Un de ces événements surtout fait une profonde impression sur moi. Voici comment il est raconté au quatrième volume de l'histoire des croisades.

« A l'heure où les Mogols épouvantaient l'Europe, et où saint Louis faisait à la reine Blanche, sa mère, et à la France effrayées, cette glorieuse et énergique réponse : « Ils nous enverront au ciel, ou bien nous les enverrons en enfer, » un peuple chassé par l'orage et repoussé de toutes parts, les Karismiens, se ruaient sur les chrétiens de la Palestine. Ces hordes, conduites par des chefs qui ne leur laissaient d'autre alternative que la victoire ou la mort, accouraient à l'invitation du sultan du Caire qui leur abandonnait la Palestine s'ils en chassaient les chrétiens. Déjà ils avaient ravagé Tripoli, la Galilée, et les flammes qui marquaient leur passage annonçaient leur arrivée aux habitants de Jérusalem.

» Toute la population de Jérusalem résolut de fuir sous la conduite des chevaliers de l'Hôpital et du Temple. Il ne resta dans la ville que les malades et quelques habitants qui n'avaient pu se résoudre à abandonner leurs maisons et leurs parents infirmes. Bientôt les Karismiens arrivent, abattent les faibles retranchements qu'on avait élevés sur leur passage, entrent dans Jérusalem, l'épée à la main, massacrent tout ce qu'ils rencontrent; et comme, au milieu d'une ville abandonnée et déserte, les victimes et le butin manquaient à la rage et à l'avidité des vainqueurs, ils emploient le stratagème le plus odieux pour rappeler les habitants qui venaient de prendre la fuite. Le plus grand nombre des barbares s'éloigne de la ville; ceux qui sont restés élèvent sur le haut des tours les étendards de la Croix, et font retentir les cloches des églises. La foule des chrétiens qui se retiraient alors vers Jaffa, marchait en silence et s'avançait lentement, espérant toujours que le ciel serait touché de leur misère, et qu'un miracle les ramènerait dans les demeures qu'ils venaient de quitter; quelques-uns d'entre eux ne pouvaient détacher leurs yeux de la Ville-Sainte. Tout à coup les drapeaux de la Croix frappent leurs regards; ils entendent retentir l'airain sacré qui chaque jour les appelait à la prière; la nouvelle se répand aussitôt

que les Karismiens ont tourné leurs armes d'un autre côté, ou qu'ils ont été repoussés par les chrétiens restés dans la ville. Bientôt on se persuade que Dieu a pris pitié de son peuple, et n'a pas permis que la présence d'une horde sacrilége souillât plus longtemps la cité de Jésus-Christ.

» Sept mille fugitifs, trompés par cet espoir, retournent à Jérusalem; mais bientôt les bandes des Karismiens reviennent sur leurs pas; ils s'efforcent d'escalader les remparts, d'enfoncer les portes de la ville; alors la foule consternée des chrétiens, sans armes, sans vivres, sans moyens de défense, prend une seconde fois la résolution de fuir. Tout le peuple sort de nouveau des murs de Jérusalem, il fuit au milieu des ténèbres et brave la mort qui l'attend sur les chemins et dans les lieux déserts du voisinage. L'ennemi avait placé ses bataillons à l'entrée des montagnes; les malheureux fugitifs marchaient au hasard et sans ordre. Parvenus dans un défilé, ils sont attaqués, enveloppés de toutes parts; ils ne peuvent ni fuir, ni combattre; tous sont chargés de fers ou périssent par le glaive. Les barbares, traînant leurs captifs et chargés de sanglantes dépouilles, accourent dans la Ville-Sainte où étaient restés ceux des chrétiens qui n'avaient pu supporter la fatigue du chemin et de la fuite; une troupe de religieuses, d'enfants et de vieillards, qui avaient cherché un asile dans l'église du Saint-Sépulcre, furent massacrés au pied des autels. Les Karismiens ne trouvant plus rien parmi les vivants pour assouvir leur fureur, ouvrirent les sépulcres et livrèrent aux flammes les cercueils et les ossements des morts; le tombeau de Jésus-Christ, celui de Godefroi de Bouillon, les saintes reliques des martyrs et des héros de la foi, rien ne fut respecté, et Jérusalem vit alors dans ses murs des cruautés et des profanations qu'elle n'avait point vues au milieu des guerres les plus barbares et dans les jours marqués par la colère du ciel. »

Qui pourra jamais raconter les scènes de sang et de carnage qui ont souillé ces malheureuses contrées?.....

En m'avançant dans ces défilés, je rencontrai une caravane composée de quelques Juifs transportant cinq ou six ballots misérables sur des ânes plus misérables encore. Ces pauvres gens parurent très-effrayés en voyant les soldats de mon escorte, et je m'arrangeai de mon mieux pour les rassurer. Tous ceux qui ont vu les Juifs de l'Orient savent quelles misères, quelle ignorance et quelles superstitions ils cachent sous leurs haillons et leurs guenilles. Quand le voyageur raconte ce qu'il en a vu, on croit, aux extrémités de l'Occident, qu'on les calomnie. Mais je dois à la vérité de déclarer qu'il n'y a rien d'exagéré dans ces récits et que nulle part je ne les ai trouvés plus repoussants qu'à Jérusalem. M. A. de Rotschild, venu en ce pays quelques jours avant moi, et dont le passage ici a été marqué par bien des largesses et des aumônes, a pu juger de l'état moral où ils sont tombés. J'ai peu parlé, en racontant mon séjour dans la Ville-Sainte, des protestants que j'y ai vus et de leurs doctrines. Ils sont en effet peu dangereux sur ce sol où je n'ai trouvé qu'une foi vive ou un fanatisme sans pitié. La pure raison et les libres-penseurs n'ont rien à faire dans un pays qui se prête si peu au commerce, aux joies et aux intérêts de la terre. Ils ont beau être des honnêtes gens, on ne les comprend pas, et bien des écrivains se sont alarmés à grand tort sur leurs succès possibles dans la Palestine. Cela ne veut pas dire cependant qu'ils ne font rien pour se créer des prosélytes : on va en juger.

L'évêque anglican, qui cherche à gagner à Jérusalem les âmes dont ses collègues font si peu de cas à Londres, avait reçu de fortes sommes pour travailler à la conversion des juifs de la sainte Cité. Il s'était acquitté de sa mission avec tant d'habileté, qu'on l'accusait tout haut d'avoir converti chacun de ces malheureux juifs pour la moitié de la somme de trois cents francs qui lui était allouée pour chaque tête de converti, et d'avoir ainsi réalisé à son profit et en

dehors de la recherche du royaume des cieux, un surcroît dont le chiffre élevé était la preuve et de son zèle et de la docilité de ces nouveaux disciples de la reine Victoria. Malheureusement la conviction produite au moyen de cet argent ne venait pas d'une grâce assez solide, et il ne fallut que *six mille francs* à M. de Rotschild, non pas pour leur donner une foi plus durable, mais pour restituer à la loi de Moïse ces nouveaux et heureux apostats, toujours prêts à être plus heureux encore, si on veut bien l'essayer.

CHAPITRE LXI.

Anathot. — Querelle et réception. — *Latroun* — *Emmaüs.* — Les plaines de Ramla. — Aventure. — Ramla. — La tour et la légende des quarante martyrs. — Dernière course à cheval. — Le chemin de fer de M. de Rotschild. — Sol et végétation. — Jaffa et ses vieux souvenirs. — Côte inhospitalière. — L'Algérien et le certificat. — Population de la ville. — Séparation.

Ce qui peut arriver de moins fâcheux, dit-on, aux voyageurs avec ou sans escorte qui traversent ces montagnes, c'est de n'y rencontrer personne. Nous marchons péniblement sur ces roches brûlantes, plus dangereuses encore par leurs reflets pour les yeux des passants que pour les pieds de leurs chevaux. Je serais très-heureux en ce moment de retrouver les traces du chemin que suivit Jésus avec les deux disciples qu'il arrêta à Emmaüs et dont il brûla le cœur avec quelques mots tombés de sa bouche divine sur la question, encore vivante aujourd'hui, de la divinité du Messie. Mais, hélas! dans l'état où sont tous ces lieux il faut y renoncer, et rien ne saurait aider le pèlerin dans de semblables recherches. Comment d'ailleurs oser s'arrêter dans ces solitudes?

Il le fallut bien pourtant, et je dus consentir à le faire dans un village perdu de ces montagnes, qui est, dit-on, l'ancienne Keriat-Yeharim (Jos. xv; 9) et que

quelques-uns appellent Anathot, à cause d'une église qui est encore là et que les Croisés avaient élevée en l'honneur du prophète Jérémie. C'était la seule halte possible pour nous et nos chevaux qui commençaient déjà à souffrir de la soif. Une fontaine qui se trouve à l'entrée du village faillit encore nous attirer de graves ennuis. Une femme qui puisait de l'eau refusa d'en offrir à un de nos soldats qui lui en demandait, parce qu'il s'était avili jusqu'à escorter un chrétien. Notre soldat, pour la punir, se mit en devoir de la frapper. Elle s'enfuit en poussant des cris affreux, et le chef de l'escorte se crut obligé de mander le chef du village, le digne successeur du fameux Abou-Gosch, afin d'exiger de lui la punition de cette femme. Il arriva aussitôt, et, malgré les recommandations qui m'avaient été faites et dont j'ai déjà parlé, j'intervins pour arranger cette affaire. Une seule larme versée à mon occasion sur le sol de la Terre-Sainte, surtout au dernier jour, m'eût rendu bien malheureux. Le chef envoya aussitôt un esclave qui déroula en mon honneur une immense natte sous un grand arbre, le seul abri de l'endroit, et on commença à préparer le café. Le malheureux bourgmestre n'avait qu'un petit et affreux tchibouck à offrir à ses hôtes, et je fus le seul qu'il jugea digne du sale honneur de fumer après lui. Je ne sais si j'ai déjà dit que ce serait une injure des plus graves, en acceptant un tchibouck pour le fumer après celui qui l'offre, de faire mine de l'essuyer. Je maugréai intérieurement contre cette malencontreuse hospitalité, qui ne me laissait ni la liberté du repos ni celle du mouvement. Je ne tardai pas à trouver très-fatigant un autre honneur, celui d'être assis à la première place : ce repos pris à terre et les jambes croisées est peu commode en général et partout à tous ceux qui n'ont pas l'habitude de porter les genoux et les talons à la hauteur des épaules; mais, quand le terrain sur lequel on est assis s'y oppose, cela devient bien vite un supplice intolérable.

Ajoutez à ceci que tous les habitants du village arrivaient les uns à la suite des autres, non moins avides d'avaler les rogatons de mon déjeûner, que de contempler mon costume et ma figure, et commençaient à former autour de moi un cercle désagréable de visages éminemment propres à jouer les rôles les plus méchants.

Nous étions assis en face d'une ancienne église bâtie au temps des croisades et dont il reste encore la toiture et la nef ; ce fut pour moi un louable prétexte de m'arracher à cet ennui et de rompre tous ces entretiens. Je me levai pour la visiter et ne fus pas peu surpris de la trouver encore en aussi bon état. Elle était jadis desservie par des religieux franciscains que les cruels habitants d'Anathot ont contraints par leurs actes sauvages à abandonner ces lieux. On assure que, dans une seule nuit, quatorze de ces prêtres latins furent ou étouffés, ou égorgés. Je m'empressai de remonter à cheval et de fuir cette hospitalité, en laissant quelques pièces de monnaie qui furent bien accueillies.

Je me serais cru à Latroun, pays du bon larron, et j'aurais pensé que cette église lui était consacrée, si on n'avait pris soin de m'en montrer les ruines sur un monticule plus loin et à notre gauche. La correspondance d'Orient indique cette église devant laquelle nous sommes comme étant celle d'Emmaüs, bourg des croisades. L'église de l'Emmaüs des Romains, bâtie en l'honneur de Cléophas, l'un des deux disciples qui rencontrèrent le Sauveur à trois lieues de distance au nord-ouest de Jérusalem, a ses ruines sur un piton, à l'Orient et à la distance indiquée par l'Ecriture. Je parcourus encore quelques coteaux et, ce qui ne fut pas sans me causer un peu de surprise, un petit vallon assez fertile, orné de quelques vignes et d'un grand nombre de figuiers, mais dans lequel je ne vis point d'eau. Enfin, du haut d'une élévation qui dominait au loin les alentours, je pus admirer les belles plaines de Ramla, les terrains rosés de Jaffa et les flots bleuâtres de la Méditerranée,

qui, dans vingt-quatre heures, allait être pour moi le chemin de la France. Oh! combien est douce à de telles distances l'image de la patrie!

Ramla, dont le nom arabe signifie *sable*, est au milieu d'une immense plaine qui s'étend depuis les rivages de la mer jusqu'aux premières montages de la Judée. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une terre plus fertile. Elle peut produire les choses les plus rares, et cela sans culture. L'huile de sésame, le coton, le blé, le riz la mettent en relation de commerce avec l'Egypte.

Que de fois ces champs ont été les témoins des combats sanglants des Sarrazins et des Croisés et à la veille d'être pour toujours la conquête des Européens! Comment les traverser sans penser aux Richard, aux Saladin, aux discordes si funestes des rois et des chevaliers de Jérusalem?

Pendant que je m'approche de Ramla, une récente et grave préoccupation vient se mêler à ces vieux souvenirs. La nuit est déjà obscure, et je ne vois pas arriver mes deux compagnons, nos jeunes conseillers d'Etat, que j'ai laissés à Jérusalem. Comme le lièvre de La Fontaine, ils s'étaient vantés de rattraper en quelques heures la tortue qui les précédait. Ils avaient, pour un si court chemin, dédaigné mon escorte, comptant sur l'agilité de leurs chevaux et mettant ainsi à profit la maxime qu'ils répétaient souvent, en dépit de mes observations: qu'il y avait une grande exagération dans les récits de brigandage dont on les amusait, et qu'ils aimaient mieux parcourir seuls les montagnes de la Judée que de traverser le soir certain boulevard ou certaine barrière de Paris. Cette excessive confiance et un aussi long retard commencèrent à me donner des inquiétudes, qui ne firent que s'accroître et qui devinrent très-graves lorsque j'appris, en entrant à Ramla, qu'on ne les avait point vus et qu'on n'avait point de leurs nouvelles. Ce contre-temps m'ôta singulièrement du plaisir que j'avais d'arriver à ce gîte et d'y recevoir la

bonne et charitable hospitalité qu'y donnent les Franciscains. Je n'avais de la vie ressenti une fatigue aussi grande que celle de cette journée: les pierres des ravins et les sables de la plaine m'avaient tant fait soupirer après une nuit de repos, que je renonçai à prendre aucune espèce de nourriture afin d'en jouir au plus vite. Une chose cependant avait le droit d'interrompre ce repos, sans qu'il me vînt l'idée de m'en plaindre, tant était grande l'inquiétude causée par l'absence de nos jeunes compagnons: c'eût été la bonne nouvelle de leur arrivée.

Je fus donc heureux lorsque, réveillé au milieu de la nuit, par le retour de nos jeunes imprudents, j'appris qu'ils avaient échappé aussi heureusement que possible à une périlleuse aventure. Le guide qu'ils avaient pris à Jérusalem était la seule cause de leur retard. Ce misérable avait cherché, au milieu des montagnes, un prétexte pour disparaître dans les ravins et planter là ses deux cavaliers. Ceux-ci, n'ayant aucune connaissance de ces montagnes, et voulant gagner la plaine avant la nuit, s'égarèrent dans des défilés escarpés dont ils ne purent sortir. Une lumière qu'ils aperçurent dans le lointain et qu'ils prirent pour les feux de Ramla, acheva de les perdre. Après bien des fatigues et des inquiétudes, ils parvinrent à ce feu qui les avaient guidés et se trouvèrent non pas au milieu d'amis qui les attendaient, mais entourés d'un groupe d'Arabes à demi-vêtus, et en revanche tous porteurs de la physionomie la moins rassurante. En pareille situation nos pauvres jeunes gens s'attendaient, et ce n'était là qu'une de leurs préoccupations les moins graves, à être dépouillés comme des vers et envoyés nus, ainsi que ces honorables détrousseurs font métier d'en user à l'égard des voyageurs qu'ils ne veulent point maltraiter, à la poursuite de quelque autre aventure. M. de Salverte se hâta bien vite de provoquer chez ces hommes encore surpris un sentiment d'hospitalité, sachant bien qu'il n'est

point permis aux Arabes de maltraiter le voyageur qui vient se réfugier au milieu d'eux; s'adressant à celui qui semblait le chef de la troupe, et faisant briller à ses yeux une somme de quatre cents piastres, il lui demanda en italien un guide pour aller jusqu'à Ramla, conduire deux Français égarés dans ces montagnes. Les deux mots : *Francese* et *Ramla* firent tout comprendre, et le chef en effet désigna aussitôt un des Arabes pour les conduire. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au couvent de Ramla, heureux de n'avoir pas payé plus cher une rançon qui pouvait si facilement aller jusqu'à les dépouiller de tout.

Ramla est un bourg qui n'a pas plus de trois mille habitants, et c'est la seule station entre Jaffa et Jérusalem. Saint Jérôme nous apprend que c'est la patrie de Joseph d'Arimathie, ce saint disciple qui obtint de Pilate la permission d'embaumer le corps de Jésus. Une vieille tour carrée, qui s'aperçoit de très-loin, surmonte une église, changée plus tard en mosquée et qui tombe en ruines. Elle s'appelle la *Tour des Quarante Martyrs*, et rappelle une des précieuses légendes des premiers âges chrétiens. Dans mon enfance j'avais plaisir à relire souvent la mort de ces généreux soldats de la douzième légion, refusant de sacrifier aux idoles, et souffrant nus sur la glace, par les ordres de Lysias, le martyre que d'autres guerriers des plus belles légions, comme Maurice, Exupère et Candide, trouvaient sur les bords du Rhône et sous le glaive idolâtre et tyrannique des maîtres du monde. Au-dessous de cet édifice on voit aussi les ruines d'une église souterraine, dans le genre de la *Porte-Noire* de Trèves. Çà et là aussi quelques ruines de rempart attestent l'importance que les Croisés avaient attachée à cette position qui commande le pays entre la mer et les montagnes. La population grecque domine à Ramla; elle possède un couvent qui a l'apparence extérieure d'une citadelle. La charité ne préside point à la garde de ses ponts et on ne lève point sa herse aux gens sans asile : nos compagnons attardés en eurent la preuve.

Le lendemain, au commencement du jour, nous étions à cheval et nous prenions congé de la cordiale et charitable hospitalité des bons religieux Franciscains qui nous avaient hébergés comme des frères. Cette fois notre petite caravane était au complet, et le soleil s'était levé radieux sur ma dernière journée en Palestine. J'allais atteindre Jaffa avant l'ardeur des ses feux, et déjà nos yeux distinguaient sur la plaine bleue des eaux un point noir qui descendait du nord et grossissait à vue d'œil: c'était le *Méandre* qui apportait, à heure dite, les dernières pièces du ministère turc relatives à la reddition de l'église Sainte-Anne et qui allait me ramener en France. Déjà il me semblait que je foulais aux pieds le sol de la patrie: nous cheminions en effet dans une plaine fertile et cultivée qui nous rappelait celles de la France, et nous suivions sur un terrain uni et sablonneux une de ces voies incommodes que nos paysans appellent chemins de traverse, mais qui dans ces contrées devient, plus qu'une route impériale, infiniment précieuse. On dit que M. de Rotschild a le projet de faire construire un chemin de fer de Jaffa à Jérusalem. Si une telle voie a la propriété de dépoétiser un pays quelconque, c'est bien dans les montagnes de la Judée qu'un tel effet serait inévitablement produit. Laissez au pèlerin ses fatigues, et à sa foi les lieux tels que Jésus, ses apôtres et ses prophètes les ont parcourus. D'ailleurs ici comme pour le chemin de l'Euphrate, la difficulté n'est pas de vaincre des montagnes, mais d'assurer l'existence de la voie et celle des voyageurs.

Tout est brûlé par le soleil sur notre passage; mais des traces de récoltes attestent de tous les côtés des prodiges de végétation. Les voyageurs qui traversent au printemps ce sol gras et fertile, émaillé de tulipes, de lis et de roses, se font une idée des merveilles de la terre promise, telle qu'elle était aux beaux jours de Moïse et de Josué. Quand nous approchons de Jaffa, nous traversons, quoique nous soyons au mois d'octobre,

des jardins de plusieurs kilomètres, très-touffus et plantés de grenadiers, de bananiers, d'amandiers et d'orangers, dont les fruits variés en couleurs produisent un effet délicieux. Des haies de nopals de vingt à trente pieds de haut, des palmiers ornés de leurs gracieuses guirlandes rouges, font de cet Eden une promenade charmante, arrosée par une eau délicieuse et pure. Que ces ombrages et cette fraîcheur ont de charmes sous ce beau ciel ! Cette Terre promise que j'ai trouvée si aride a voulu, pour me laisser plus de regrets, se faire gracieuse au jour de mes adieux.

Jaffa est posée avec coquetterie et en amphithéâtre sur une colline au bord de la mer. C'est une ville de 6,000 âmes environ. Son nom ancien est Joppé, que des érudits font descendre de Japhet, dont Pline lui-même (Hist. nat., liv. V et VI.) fait remonter l'origine aux temps antédiluviens, et une prodigieuse quantité de faits bibliques, païens, guerriers se rattachent à l'histoire de ce lieu vraiment remarquable. C'est là que, d'après le témoignage de saint Jérôme lui-même, dans son traité sur Jonas, les fables mythologiques avaient enchaîné Andromède sur le rocher où Persée vint la délivrer du Centaure. C'est dans cette plaine, dit-on, que Noé construisit l'arche du déluge. C'est là que s'arrêtaient les cèdres du Liban, lancés dans les eaux de la Phénicie pour la construction du Temple, aux temps de Salomon et de Zorobabel. Jonas, épouvanté et voulant fuir la face du Seigneur, vint s'y embarquer pour se réfugier à Tharsis. C'est dans Jaffa, sur la maison de Simon le corroyeur, que saint Pierre eut la vision dont il est parlé au chapitre X des Actes des Apôtres. C'est dans cette ville que le même apôtre accourut de Lydda pour ressusciter Dorcas et la rendre aux fidèles qui la pleuraient. C'est à Joppé que les Romains vinrent exercer leurs premières vengeances contre les Juifs révoltés. C'est là que saint Louis, dans sa chapelle qu'il appelait « *son arsenal contre toutes les traverses du monde,* »

reçut de son confesseur la nouvelle que Dieu lui avait retiré sa mère. C'est là enfin que Bonaparte, seul en face de l'Orient, eut à lutter contre toutes les calamités réunies. C'est là enfin que débarquent encore tous les jours les nombreux pèlerins qui se rendent en Palestine. On voit si ce lieu est riche en souvenirs. Quinze à vingt lieues seulement séparent Jaffa de Jérusalem, tandis que par tout autre chemin, on n'aborde la Ville-Sainte qu'après de grandes fatigues. Jaffa n'a point de port et ses abords sont très-dangereux. Un quai élevé et solide a bien de la peine à la défendre contre la fureur des flots. Souvent il arrive que les vapeurs qui portent les dépêches n'osent même s'y arrêter le temps nécessaire pour essayer d'y faire parvenir une chaloupe, et sont contraints de passer outre au plus vite, afin de n'être pas jetés sur les rochers. Ces contre-temps, assez fréquents dans la mauvaise saison, peuvent retenir longtemps les pèlerins sur ces rivages.

Le vice-consul de France, M. Philibert, avait eu l'obligeance de se charger d'une partie de mes bagages que lui avait apportés le *Jourdain*. J'allai le remercier. Il me fit remarquer le vent qui fraîchissait très-fort, la mer qui devenait houleuse, et me donna le conseil de m'embarquer à l'instant si je ne voulais pas courir le risque d'en être empêché vers la fin de la journée, à l'heure où le vaisseau devait lever l'ancre; il fondait son avis sur la parfaite connaissance que son expérience lui avait donnée de ces affreux parages. Depuis les bouches de l'Oronte jusqu'à celles du Nil, on ne trouve plus un seul port, un seul abri, sur les côtes orientales et jadis si commerçantes de la Méditerranée. Je me hâtai donc de visiter les lieux les plus remarquables de cette ville et de régler mes affaires avec le chef de mon escorte. Celui-ci tenait singulièrement à ne point me quitter sans un bon témoignage qu'il pût mettre sous les yeux du pacha; sans cela, me disait-il, il serait puni, lui et les siens. C'était un Arabe de l'Algérie, aimant beaucoup

les Français, et venu en ces contrées pour faire le voyage de la Mecque; ce voyage terminé, il attendait quelques ressources pour retourner dans sa patrie. Je m'empressai de le satisfaire et de lui donner les témoignages excellents et le certificat qu'il me demandait. Je le fis d'autant plus volontiers que, durant tout mon voyage en Palestine, j'avais été comblé de prévenances et d'égards respectueux de la part de ces soldats turcs, qui allaient souvent jusqu'aux attentions les plus délicates à mon égard, surtout sous le rapport de l'hygiène. Ces braves gens se croyaient en quelque sorte responsables de ma santé, et ne me permettaient aucune imprudence. Que de fois je fus sur le point de leur en vouloir quand ils s'opposaient à ce que je prisse le plus léger rafraîchissement, à ce que, par exemple, je soulevasse mon chapeau pour sentir un instant la brise qui soufflait. Leur sollicitude fit souvent mon désespoir; mais je leur dois une bonne part de ma reconnaissance pour l'heureux succès de mon pèlerinage.

La population de Jaffa est peu en rapport avec la magnificence et la fertilité de ce beau pays. Le quai est encombré de femmes et de porteurs chassieux, à la mine un peu plus que repoussante. Sans ce spectacle, je crois que j'embrasserais la terre que j'ai eu tant de bonheur à visiter et que je vais quitter pour ne plus la revoir.... Mille pensées à la fois oppressent mon âme, et ce rêve de mon enfance, dont quinze jours de joie ont fait une réalité, va désormais s'emparer de toutes mes pensées, de toutes mes aspirations. Cette vie, maintenant absorbée tout entière dans ces grands souvenirs, il me semble que je la laisse sur ce rivage, où m'enchaînent, avec des liens moins fragiles encore que ceux d'Andromède, les ruines tant aimées de la Judée et de la Galilée. Il me faut un violent effort pour quitter à tout jamais des lieux dont la présence a exercé tant de séduction sur moi..... A peine suis-je élancé dans ma barque, que les lames, déjà fortement soulevées par la brise,

nous enveloppent dans leurs larges plis, nous dérobant la vue de la terre et même celle des chaloupes qui rament à nos côtés. Mes fatigues de course et de cheval sont terminées; mais d'autres labeurs m'attendent, et je n'aurai plus que de rares beaux jours jusqu'à mon retour en France.

CHAPITRE LXII.

Regrets et consolation. — L'Orient et l'Occident. — L'isthme de Suez et les Anglais. — Rencontre. — Réflexions. — Ce qu'il faut faire pour les Lieux-Saints. — A qui reviendra cet honneur. — Importance d'une telle question.

En quittant la terre des patriarches et des prophètes, je sentais mon cœur se serrer à la pensée de tout ce que je ne verrais plus, au souvenir de Nazareth, de Beethlehem, de Jérusalem, qui avaient fait en moi une si vive impression. Images bien-aimées et profondément gravées dans mon âme, rien désormais ne pourra me séparer de vous!

J'emporte cependant avec moi un espoir et un désir de nature à faire diversion à cette pénible séparation : je vais visiter Rome, la Ville-Eternelle; je vais voir dans leur accomplissement les glorieuses destinées de la barque du pécheur de la Galilée, et contempler de mes yeux la réalité de ces paroles du Christ, prononcées sur le rivage de Tibériade : « *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je poserai les fondements de mon Eglise.* » D'ici là un assez long-séjour sur mer va me donner le temps de préparer mon âme à l'étude de ces autres merveilles, de recueillir mes dernières pensées et de méditer à loisir sur tant de choses que j'ai vues.

Et n'est-ce pas Dieu lui-même qui a tracé encore les

destinées nouvelles que je vais comtempler dans leur éclat, Lui qui a abandonné l'Orient déicide, Lui dont le dernier soupir sur la Croix s'est tourné vers les peuples de l'Occident? Jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ, l'Orient gardait le dépôt de la vérité révélée; les sages de la terre accouraient s'y instruire; le Messie devait y paraître. Depuis le déicide de Jérusalem, Dieu a transporté dans l'Occident la lumière du monde; de Rome, capitale païenne de toutes les nations, il a fait la capitale du nouveau royaume spirituel des âmes, la ville éternelle, le salut des peuples, l'arche de son Eglise. L'Orient n'a gardé du Christ que son sépulcre vide et profané; des promesses faites à Juda, qu'une terre maudite, souillée par la peste et par des hordes barbares. A l'Eglise de Rome au contraire revient l'honneur de la civilisation des peuples qu'elle a enfantés à la lumière de l'Evangile, dans le sang de ses martyrs, et qu'elle gardera jusqu'au jour où l'antechrist viendra tenter de les lui ravir; à elle tout ce qui fait la vie, la force et le salut des peuples civilisés.

Une fois à bord je me trouve au milieu de personnes occupées de toutes sortes d'intérêts et pour qui Jérusalem est un nom vénérable sans doute, mais un nom aussi étranger que si nous en étions éloignés de trois mille lieues. Quelques-uns témoignent bien le regret de passer si près d'elle sans pouvoir y monter, mais la majorité des causeurs est occupée d'autre chose. Je n'entends parler que de l'isthme de Suez, qui est là sous nos yeux et que nous touchons; des efforts tantôt heureux, tantôt découragés de M. Ferdinand de Lesseps, cousin de M. Edmond de Lesseps que je viens de quitter; des résistances opposées par les Anglais à ce grand travail. Déjà même, me dit-on, à cette époque de l'année 1856, quoique cette question soit grosse de tempêtes, un canal a été mis en état d'apporter de l'eau douce aux travailleurs jusque dans les sables de l'isthme, où ce manque d'eau suffirait à lui seul pour empêcher tout essai de travail.

Plus on examine les avantages d'un tel canal destiné à la réunion des deux mers, plus on voit le désir qu'en ont toutes les nations commerçantes, plus on comprend facilement que la frayeur de voir les puissances riveraines de la Méditerranée, et surtout Marseille et la France, profiter de ce magnifique et gigantesque ouvrage, a pu seule convaincre les Anglais que le chemin du cap est le plus expéditif et le plus rassurant des chemins de l'Inde. Une telle conviction cependant ne pouvait être et n'était pas inébranlable. Ainsi quand la révolte inattendue des Indiens apporta quelque doute à John Bull sur la valeur de son raisonnement; quand il eut hâte de faire arriver dans l'Oude les bourreaux qui attachèrent ses bienheureux sujets les cipayes à la gueule des canons qu'ils n'avaient su défendre; alors il transporta de l'air le plus indifférent et le plus sournois du monde son Gibraltar, qui commençait à n'être plus de mise, dans l'île de Périm; là, sous le prétexte bien innocent d'y faire un petit dépôt de charbon, il attend avec patience les événements. Si le léopard anglais était encore le maître du monde, la génération présente ne toucherait pas ainsi à l'œuvre du Créateur, et n'oserait tenter de *séparer ce que Dieu a uni.* Mais le sultan de Constantinople, habitué, jusqu'à l'arrivée de M. Thouvenel, à trembler devant les volontés anglaises, n'est pas en état de mettre un *veto* sérieux sur un tel travail, et celui du Caire, son vassal, a peu souci, dit-on, des volontés de son auguste maître. On va jusqu'à dire, et j'en ai eu plusieurs fois la preuve, que ce vassal affecte même en toute occasion de prendre un parti contraire aux usages et aux désirs du chef de l'Islam. Et il faut bien avouer ici que, dans presque toutes les occasions, ce mépris du vassal pour son maître a pour lui le sens, la raison et l'approbation des nations civilisées. Sous sa domination, ainsi que je l'ai raconté en passant au lac de Tibériade, on n'eût point massacré les chrétiens de la Syrie.

Aussi les Anglais, qui n'ont aucune confiance dans un

tel prince ; ces alliés que nous avons sauvés de la honte d'être anéantis par les Russes, mais que nous n'avons pas guéris du désir de profiter de nos revers, avaient-ils songé à un projet qui avait le double avantage de nous être désagréables et d'empêcher le canal. Nous croyant sans doute aussi compromis en Italie qu'ils l'avaient été à Inkermann, ils avaient imaginé l'enlèvement de ce vassal désobéissant qui se permettait d'approuver de tels projets. Ils étaient arrivés à Alexandrie avec une flotte formidable, quand éclata, comme un coup de tonnerre, la victoire de Solferino et la paix de Villafranca. Contraints de donner une raison à un tel déploiement de forces, ils supposèrent qu'ils étaient venus là, comme à Périm, pour faire du charbon et pour saluer le sultan qui devait visiter l'Egypte et qui y était attendu. Si la première de ces deux excuses n'était pas heureuse, au moins la seconde était polie.

On devine aisément ce qu'il adviendra d'une telle situation. Londres, pas plus que Constantinople, n'empêchera le percement de l'isthme, et si ce rapprochement des distances continue à déplaire aux Anglais, il se fera malgré eux ; il leur restera, pour se consoler, la possibilité de profiter du bien que cela fera à d'autres, et le jugement peut-être indulgent de la postérité qui ne pouvant croire à une telle opposition finira par l'oublier. Assez longtemps ils ont interposé les bénéfices de leur commerce, comme obstacle à ménager, dans les affaires de ce monde, et on s'est trop habitué à les consulter, à les craindre. Ils refusent, en 1860, aux Espagnols le droit d'inscrire leur patrie au rang des grandes puissances ; ils le leur reconnaîtront le jour où l'Espagne, reprenant Gibraltar, les jettera à la mer. En tout ceci il faudra bien reconnaître le doigt de Dieu qui accorde aux peuples la liberté des mers, à l'heure où l'Orient appelle, plus qu'à tout autre époque, le zèle des missionnaires et la lumière de l'Evangile.

Il est dans la destinée d'un aumônier de collége de

rencontrer çà et là dans le monde quelques-uns de ces jeunes gens avec lesquels il a passé plusieurs années de sa vie, et qui, d'écoliers turbulents qu'ils étaient, sont devenus des hommes sérieux, quelquefois même des personnages et des fonctionnaires considérés. Ces sortes d'incidents, tout en disant à l'un qu'il commence sa carrière et à l'autre qu'il va la terminer, ont pourtant un charme commun, parce qu'ils rappellent à tous deux la maison où se sont établis de bons et premiers rapports, que les meilleurs élèves tiennent à conserver ou à renouer. Comment aurais-je pensé toutefois qu'étant parti des régions du nord de la France, pour prier un instant à Jérusalem, pareille chose allait m'arriver dans les eaux de l'isthme de Suez? Ce fut donc pour moi une surprise réelle et en même temps agréable de rencontrer ici M. Blondeau, élève, il y a quelques années, au lycée de Metz, et aujourd'hui sous-intendant militaire, déjà assez estimé pour être chargé par le gouvernement français de l'honorable mission de terminer, sur le littoral de la Syrie et de l'Egypte, les dernières difficultés financières qui pouvaient se rattacher à la campagne de Crimée. C'était un compagnon de plus pour aborder les ennuis d'une traversée de plusieurs jours.

C'est bien ici, avant d'aller plus loin, le moment et le lieu le plus convenable, pendant que je suis seul entre le ciel et les eaux, pour méditer sans distraction sur les pensées, les espérances, les impressions, les regrets, les désirs qu'a fait naître en moi le parcours des Saints-Lieux de la Palestine. J'ai juré, au pied des autels, de leur consacrer le faible tribut de mes efforts: je commence donc en ce moment par me recueillir, afin de soumettre en toute humilité mes impressions à des juges plus compétents que moi, trop heureux pour ma part si je puis faire naître un seul regret sérieux, une seule résolution efficace dans l'âme de ceux dont les désirs sont pour leurs semblables des ordres à exécuter. Peut-être le temps est-il venu de fléchir enfin la justice de Dieu

et d'établir dans la Palestine un ordre de choses plus durable que celui qui a été inauguré par les croisades et qui a été suivi d'une si lamentable série de malheurs? N'est-il pas temps enfin que la foi, qui semble se réveiller chez les nations de l'Occident, amène en toute sécurité sur les chemins de la Judée les âmes pieuses de tous les pays et que ceux dont le devoir est de maintenir l'ordre dans les choses temporelles leur offrent partout un inviolable asile?

Chacun convient sans peine, après avoir passé quelques heures en Palestine, qu'il ne faudrait pas, pour pacifier et régulariser le pays, la douzième partie des forces que la France emploie en Algérie pour garder sa conquête. Quelques-uns même des hommes politiques les plus consommés pensent que, une fois la paix établie en ces contrées, une troupe régulière, comme un escadron de chasseurs d'Afrique, serait plus que suffisante pour un tel résultat. Il faut donc que la politique européenne, que je n'ose pas accuser d'indifférence à propos d'une satisfaction aussi légitime, soit cruellement hérissée de difficultés pour qu'on ait jusqu'ici abandonné ce malheureux pays à la rapacité des Turcs, au fanatisme des Arabes, à l'orgueil des Grecs, aux prétentions de la Russie!

Appeler ici toutes les nations pour exercer ensemble le protectorat de ces malheureuses contrées, c'est augmenter le désordre et la confusion, c'est mettre en conflit, sous le voile de la religion, des passions déjà trop irritées, c'est amener sur le Jourdain les quiproquo de la Babel de Sennaar, et diviser pour toujours ce qu'on voudrait réunir (1). Pour que ce royaume divisé ne

(1) Les fâcheux embarras qu'une de ces puissances vient de susciter, au sein de la conférence tenue à Paris à l'occasion des massacres de la Syrie, font ressortir encore la vérité de cette observation.

(*Note de l'auteur*).

vienne pas à périr, une seule autorité doit donc y présider.

Bien des gens assurément, à la première inspection des choses, seraient tentés de dire qu'ils ne voient rien de mieux que de demander au sultan de gouverner lui-même les provinces qui ressortent de son empire. Hélas! le mot historique de l'empereur Nicolas, de schismatique mémoire, est plus vrai que jamais : *Le malade est bien malade*, et peu en état d'empêcher et même de savoir ce qui se passe chez lui. On connaît, par ce que j'ai raconté de mon voyage et par bien d'autres événements encore, ce qu'il en est d'une vérité que l'expérience confirme tous les jours.

Cela étant ainsi, reste donc, et dans la nature des choses et dans l'affection des peuples, l'antique et saint protectorat de la France, non pas dans son intérêt à elle, puisqu'elle n'a que des sacrifices et des dépenses à redouter dans un tel patronage, mais dans l'intérêt de toutes les nations chrétiennes auxquelles elle convient mieux que tout autre pour garantir à tous la sécurité. On sait depuis longtemps, par l'exemple de la Russie et de l'Angleterre, s'il est possible à une nation schismatique de faire autre chose que de contraindre, à l'aide de la violence, ceux qui se refusent à devenir ses enfants. Voilà bientôt trente ans que la France étudie en Afrique le rôle qu'elle remplirait ici à merveille, et ses armées, que la nécessité seule maintient en Italie, ont-elles fait autre chose que de respecter partout ce qu'elles ont été chargées de protéger.

Nous l'avons dit souvent, l'espoir des chrétiens de la Palestine est sans cesse tourné vers la France, et Rome a toujours déclaré, dans toutes les occasions, que c'était à elle seule que les anciens traités accordaient l'honneur de protéger les *Lieux-Saints*. Ses légions, aguerries au soleil d'Afrique et bénies par le vicaire de Jésus-Christ, semblent donc préparées par la Providence à cette noble mission. Et si la France a-

toujours et partout été reconnue assez riche pour payer sa gloire, elle le sera à plus forte raison encore assez pour s'acquitter d'un devoir aussi humanitaire, aussi chrétien, aussi glorieux.

A quelle autre nation pourrait donc revenir ce devoir? J'ai déjà dit, en parlant des violences d'Ibrahim qui terrifièrent ce pauvre pays, mais le laissèrent toujours aussi malheureux, les moyens qu'on avait employés pour gouverner ces populations, pour amener la sécurité dans ces contrées où les crimes abondent parce qu'il n'y a pas d'autorité. Voyez ce qu'ont fait, en tous temps, les nations chrétiennes pour ces peuples infortunés, et demandez-vous si quelque chose a jamais changé pour elles.

Après avoir écouté les gémissements des chrétiens de Nazareth, qui doutaient que la France connût l'abîme dans lequel ils étaient tombés, Poujoulat écrivait: « La voix suppliante de ce pauvre peuple qui nous est dévoué, sera-t-elle entendue dans mon pays? Tout ce qui est violent, brutal, arbitraire, ne peut avoir un long règne; un jour viendra, et ce jour n'est pas loin peut-être, où sera brisé l'effroyable pouvoir du pacha des rivages du Nil; alors les nations de l'Europe viendront régler les destinées de la Syrie et de la Palestine; fasse le ciel que la France ait sa grande part dans cette question orientale qui touche à l'avenir du monde! Fasse le ciel que les chrétiens des bords de l'Oronte et du Jourdain n'aient pas à se repentir d'avoir donné leur amour à la France, d'avoir compté sur elle pour les arracher à la servitude! » Je ne chercherai point, pour exprimer ma pensée, d'accent plus vrai et mieux senti.

On sait aujourd'hui si le ciel a voulu faire une grande part à la France dans la question d'Orient, et comment sa gloire, depuis la Crimée jusqu'à l'extrême Orient, se trouve au niveau de son désintéressement et de ses sacrifices. Où est donc la nation qui ait jamais fait moins pour elle-même et plus pour la cause de Dieu? Voilà

trente ans que l'Europe a réalisé une idée qui semblait d'abord bien étrange et dont l'utilité est encore contestée aujourd'hui : c'était d'enlever la Grèce aux Turcs pour la déclarer indépendante. Il en coûterait bien moins de sacrifices pour faire de la Palestine un royaume chrétien, cher à tous les peuples de la terre, et le moindre échange, la moindre compensation, le moindre tribut deviendrait un ample dédommagement pour le gouvernement turc à qui la Judée ne cause que des embarras sans aucun profit sérieux.

Ressusciter un royaume juif serait la tentative la plus impie, la plus impossible, la plus impopulaire. Il n'appartient à personne de ressusciter le passé : le Christ est venu et ne saurait plus mourir. Julien l'apostat l'a tenté quand il était le maître du monde, quand il avait à sa disposition l'argent et le concours de tous les juifs de la terre. A cette nouvelle, on verrait se lever comme un seul homme, avec le même instinct de résistance et de répulsion, l'Eglise catholique dans le monde entier, l'Islamisme de l'Orient et de l'Occident, le schisme moscovite et toutes les sectes chrétiennes. « Ce n'est ni aux juifs ni aux musulmans, écrit encore le même auteur que je viens de citer, qu'est réservé le pays de Syrie, berceau et tombeau de Celui qui a des autels partout où il y a des hommes : la Syrie appartient au christianisme, et lorsqu'il s'agira sérieusement de faire de cette contrée une principauté indépendante, les intérêts de la politique européenne et de la civilisation orientale nous commanderont d'y établir un royaume chrétien. *Tôt ou tard*, par la seule force des idées vraies, par la seule puissance de la logique et de la raison éternelle, Jérusalem et la Palestine sortiront de leurs ténèbres et de leur servitude ; les lieux qui parlent si vivement au cœur de toutes les nations de l'Europe seront remis en honneur ; un large foyer de civilisation se rallumera sur cette terre d'où la croix a projeté ses rayons lumineux vers tous les points de l'univers ; un

royaume en Palestine, sous la garde des puissances de l'Occident, destiné non-seulement à rester neutre dans les questions politiques qui peuvent agiter le monde, mais encore à porter toujours bien haut la croix, drapeau de gloire, de lumière et de liberté, serait un facile et merveilleux moyen de civilisation au milieu de cet Orient dont on veut renouveler la face. La génération qui aurait eu l'honneur de participer à cette œuvre serait réputée grande parmi les générations des âges modernes. » Ajoutons: La France, qui aura donné son sang pour une cause aussi sainte, sera, par la reconnaissance de tous, le premier de tous les peuples, et aujourd'hui encore, plus qu'à tout autre époque, chacun n'a-t-il pas les yeux sur elle comme pour lui rappeler son devoir et implorer son secours?

Cette pensée, ce désir, c'est l'aspiration de toutes les âmes chrétiennes par toute la terre, et une mesquine rivalité de peuples n'a pas le droit d'anéantir cette précieuse espérance. Dès lors donc qu'on ne peut, dans une telle question, mettre en avant aucune autre nécessité que le sentiment religieux et ses convenances, il semble naturel de s'adresser au pouvoir du chef de l'Eglise pour régler une telle organisation. Un seul obstacle se dressait naguère en face de ce désir et cherche encore à se relever aujourd'hui: c'est la fatale et redoutable influence du schisme moscovite en Orient. Or, Dieu, en appelant l'attention de tous les peuples de la terre sous les murs du plus puissant arsenal de la Russie, pour en montrer l'impuissance et la fragilité, quand il s'agit des intérêts chrétiens, ne semble-t-il pas nous avoir indiqué que le temps est venu de tenter quelque chose dans l'intérêt catholique et de passer outre, même quand l'Angleterre s'y oppose? J'ai eu soin, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, de montrer les incidents de mon voyage qui révèlent un changement dans l'opinion des fanatiques grecs et musulmans de la Syrie: à leurs yeux la France a grandi de tout ce que la Russie a perdu.

Donc puisque c'est à la puissance pontificale que revient sinon l'initiative au moins le droit de conseil, dans l'organisation de la Palestine comme contrée accessible à toutes les nations de la terre, il est bien juste qu'elle songe à la France avant tout autre, ainsi qu'elle l'a toujours reconnu dans ses décisions. *Tôt ou tard* et quoi qu'on fasse, le Souverain Pontife deviendra l'arbitre choisi par tous les peuples pour mettre fin à leurs différends, même non religieux. Déjà en ce jour il est écouté avec respect par deux cents millions de catholiques répandus par toute la terre, et le *grain de senevé* planté sur le Calvaire a bien d'autres développements encore à produire. Les frémissements insensés des révolutionnaires, propres à détruire mais non à édifier, hâteront ce résultat, bien loin de l'empêcher. C'est de Rome que partait, au temps des croisades, l'impulsion donnée à l'Europe; c'est le Pontife suprême qui bénissait les ordres à la fois militaires et religieux, dont l'épée protégeait les saints lieux. C'est donc le successeur du prince des Apôtres qui délivrera Jérusalem de la honte du schisme, comme la piété de sainte Hélène l'a délivrée des souillures de l'idolâtrie.

Le nouveau Constantin, s'il en fait choisir un parmi les rois et les empereurs chrétiens, ne sera pas difficile à désigner parmi ceux qui tiennent le sceptre de nos jours: ce sera celui dont l'épée a relevé et soutient la chaire de saint Pierre; celui dont le nom grandit tous les jours dans les conseils des empires et chez les populations de l'Orient; celui dont la sage influence tend à calmer les profondes agitations de l'Europe et de l'Asie. La France, reconnaissante et rassurée contre les redoutables ennemis du désordre, a tous les jours plus de confiance dans le génie réparateur de Napoléon III; mais, quelque grande que soit son admiration, quelque reconnaissants que soient chez nous les hommes non passionnés, notre patrie, dans ses éloges, n'est pas encore à la hauteur de ce que j'ai entendu dire dans les églises

et dans les populations que j'ai parcourues. La victoire que Dieu lui a donnée sur la Russie l'a grandi jusqu'au ciel en Orient. Les autres peuples admirent plus que nous cette sagesse si calme qui impose; ce noble et antique langage qui se respecte et se possède; ce conseil qui ne s'inspire que du salut et des intérêts de tous; cette résolution énergique qui commença la guerre de Crimée sans attendre l'Angleterre, et qui la termina en dépit des réclamations de l'amour-propre *si peu satisfait* de cette grande alliée. Qui a montré plus que lui sa foi dans la Providence et son respect aux pieds des autels? Sera-t-il si étrange, puisque cela a déjà été fait, qu'il soit pris pour arbitre par les rois et les peuples? C'est donc autant par sa foi et par son mérite personnel que par les antiques traditions de Rome et de la Palestine, que cet auguste Empereur se trouve désigné au choix du Souverain Pontife pour organiser une force militaire en état de faire respecter Jérusalem et ses contrées si riches en précieux souvenirs. Nous bénirons une fois de plus le bras de Dieu se servant, pour une grande cause, de l'épée de la France; nous ajouterons un chapitre au célèbre *Gesta Dei per Francos*, et Napoléon III, plus heureux que saint Louis, ne mourra pas avant d'avoir vu se réaliser cette grande espérance des nations chrétiennes.....

En terminant son quatrième volume de l'histoire des croisades, Michaud, qui ne connaissait rien des événements modernes, confond dans un même amour et dans une même prière et la France, sa patrie, et Jérusalem abandonnée. Il écoutait il y a trente ans, dans l'église du Saint-Sépulcre, les religieux franciscains chantant le psaume *Exaudiat* pour le roi de France. « En d'autres temps, dit-il, ce psaume et cette prière pour ma patrie, à la porte du saint Tombeau, eussent fait battre mon cœur d'une noble joie, d'un pieux orgueil; mais aujourd'hui tous ces chants m'ont attristé en me rappelant nos derniers malheurs. Pauvre France! que

les noirs destins entraînent, à genoux au pied de ce Tombeau du Sauveur du monde, je demande pour toi un sauveur, homme ou Dieu..... »

Cet homme, ce sauveur, que depuis longtemps la société demande, Dieu nous l'a donné à l'heure du plus grand péril, et tout nous porte à croire que, tandis qu'il envoie ses flottes et ses soldats jusqu'aux extrémités du monde venger le sang de nos missionnaires; tandis qu'il est encore aujourd'hui le seul espoir de la couronne temporelle du Vicaire de Jésus-Christ, il ne dédaignera pas la Palestine qui l'appelle pour venger le sang du Christ et de ses frères, pour exaucer la prière faite si souvent à son saint Tombeau. Ce n'est plus la voix d'un seul homme qui parle, c'est le sang de milliers de chrétiens, ce sont les larmes d'une multitude d'orphelins, c'est la honte des pauvres esclaves qu'on n'a pas épargnées dans le sang de leurs familles pour les réserver aux sales passions des disciples du Coran, c'est l'indignation de l'Europe qui crie, comme la grande voix des martyrs de l'Apocalypse: « Jusques à quand, Dieu saint et véritable, attendrez-vous pour venger notre sang de la haine de ces méchants qui habitent la même terre que nous? » (Apoc. VI, 10.)

Que fallut-il, à l'heure des croisades, pour ébranler l'occident et le précipiter tout entier sur les rivages de la Palestine? la voix d'un simple religieux, d'un pauvre ermite qui, plus heureux que tant de milliers de pèlerins tombés entre les mains des voleurs ou morts de faim au pied des murailles de Jérusalem sans pouvoir y pénétrer, « *entra dans la Ville-Sainte*, dit la chronique de Brabant, *sans autre mauvaise rencontre*, *et ayant payé un écu d'entrée, alla se loger chez un chrétien, qui s'y était habitué* (1) *et qui souffrait avec les autres pour la cause de Dieu.* »

(1) Qui y habitait.

« *Là*, nous écrit Dom Grenier, *ce petit homme d'un visage peu agréable, qui portait une longue barbe et un habit pauvre* » entendit de la bouche de ce chrétien le récit de tous leurs malheurs et des cruautés de leurs ennemis. Un désir aussitôt s'empara de son âme, c'était d'intéresser et d'appeler au secours de Jérusalem tous les cœurs généreux de l'Occident. Etant tombé de fatigue sur le pavé même du Saint-Sépulcre, il vit en songe Jésus qui encourageait et bénissait cette sainte résolution. Dès lors sa mission fut décidée.

Que serait-ce donc si pareille pensée d'être utile à Jérusalem, si un tel désir s'emparait d'un empereur aussi puissant que Napoléon III? que serait-ce donc pour les chrétiens de la Palestine, si son auguste compagne, déjà attendue et aimée dans les champs de la Galilée, ainsi que je l'ai fait remarquer en y passant, formait le sérieux projet d'un tel pèlerinage et y apparaissait comme une nouvelle Hélène, comblant les chrétiens de ses pieuses largesses?

Quand Pierre l'ermite se trouva en face de Jérusalem, nous dit l'histoire des Croisades, « il fut plus ému que tous les autres pèlerins; mille sentiments contraires vinrent agiter son âme exaltée. Dans cette ville, qui conservait partout les marques de la miséricorde et de la colère de Dieu, tout enflamma sa piété, irrita sa dévotion et son zèle, le remplit tour à tour de respect, de terreur et d'indignation. Après avoir suivi ses frères sur le Calvaire, au tombeau de Jésus-Christ, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem. Les cheveux blancs de Siméon, sa figure vénérable, et surtout la persécution qu'il avait éprouvée, lui méritèrent toute la confiance de Pierre: ils pleurèrent ensemble sur les maux des chrétiens. L'ermite, le cœur ulcéré, le visage baigné de larmes, demanda s'il n'était point de terme, point de remède à tant de calamités. « O le plus fidèle des chrétiens! lui dit alors le patriarche, ne voyez-vous pas que nos iniquités nous ont fermé l'accès de la

miséricorde du Seigneur? L'Asie est au pouvoir des Musulmans; tout l'Orient est tombé dans la servitude; aucune puissance de la terre ne peut nous secourir. » A ces paroles, Pierre interrompit Siméon, et lui fit entendre que les guerriers de l'Occident pourraient être un jour les libérateurs de Jérusalem. « Oui, sans doute, répliqua le patriarche; quand la source de nos afflictions sera comblée, quand Dieu sera touché de nos misères, il amollira le cœur des princes de l'Occident et les enverra au secours de la Ville-Sainte. » A ces mots, Pierre et Siméon ouvrirent leur âme à l'espérance et s'embrassèrent en versant des larmes de joie. Le patriarche résolut d'implorer par ses lettres le secours du pape et des princes de l'Europe; l'ermite jura d'être l'interprète des chrétiens d'Orient et d'armer l'Occident pour leur délivrance. »

On sait les événements qui furent la conséquence de ces larmes et de ces serments. Les âmes chrétiennes seront-elles plus difficiles à ébranler aujourd'hui? Tous les chrétiens ne sont-ils pas ligués, du fond du cœur et pour toujours, dans une sainte croisade contre Satan et contre son royaume, contre Mahomet et son Coran sacrilége, eux dont le cœur et les lèvres disent à Dieu tous les jours: « Que votre règne arrive! »

Est-ce à dire qu'il faudra remuer le monde entier, comme au temps des croisades, pour une telle délivrance, pour ouvrir à tous les chrétiens le chemin de Jérusalem? Mais, on le sait bien, nous ne sommes pas en guerre avec les Turcs, dont le gouvernement ne demande pas mieux que de faire régner l'ordre et la liberté dans la Palestine, comme dans les autres parties de son trop vaste empire; seulement les moyens de le faire ne sont pas en son pouvoir, et la Terre-Sainte n'est plus, grâce à cet abandon, qu'un indigne théâtre où l'or, l'astuce et la corruption ont seuls le droit d'entrer en ligne; où le fanatisme musulman se croit appelé à régénérer dans le sang la race abâtardie qui a fait les concessions

du hatti-humayoun. Est-il donc impossible à tout jamais de faire cesser un tel état de choses qui est une honte pour tous? Que ceux qui le défendent et à qui il profite osent le dire tout haut! Les peuples, aujourd'hui civilisés et chrétiens, peuvent-ils avoir un intérêt quelconque à maintenir de tels désordres, à provoquer, à attendre des massacres comme ceux de Djeddah, du Liban, à empêcher la restauration dont je parle? Est-ce donc une chose si nouvelle que je propose? Non-seulement ce que je demande n'est pas impossible, mais cela a déjà été proposé, accepté et accompli, même au milieu de difficultés pour le moins aussi grandes. Voyez ce tableau tracé de la main de l'historien des Croisades (tome v, livre xii) :

« Cependant Jérusalem, au nom de laquelle on avait entrepris tant d'expéditions lointaines, n'était point tout à fait oubliée en Occident. Pendant qu'on s'occupait d'arrêter les invasions des Turcs, des pèlerins, portant le bourdon et la panetière, ne cessaient point de visiter la Terre-Sainte. Parmi les hommes pieux qui depuis le quinzième siècle s'étaient rendus sur les bords du Jourdain et sur les ruines de Sion, on remarque le célèbre Ignace de Loyola. Il visita deux fois la Palestine, et comme saint Jérome, il y aurait terminé ses jours, si les pères Latins ne l'avaient obligé de revenir en Europe, où il fonda à son retour la société de Jésus. Comme avant les croisades, on vit alors les princes se mêler à la foule des chrétiens qui allaient à Jérusalem. Frédéric III, avant de monter sur le trône impérial, était allé en pèlerinage à la Terre-Sainte. Il nous reste une relation des voyages que firent successivement dans la sainte Cité un prince de Radziwil, un duc de Bavière, un duc d'Autriche, et trois électeurs de Saxe, parmi lesquels se trouve celui qui fut le protecteur de Luther.

» La plupart des souverains de la chrétienté, à l'exemple de Charlemagne, mettaient leur gloire, non plus à délivrer, mais à protéger la ville de Jésus-Christ

contre les violences des Musulmans. Les capitulations de François Ier, renouvelées par la plupart de ses successeurs, renferment plusieurs dispositions qui tendent à assurer la paix des chrétiens et le libre exercice de la religion chrétienne dans l'Orient. Sous le règne de Henri IV, Deshayes, ambassadeur de France à Constantinople, alla visiter les fidèles de Jérusalem, et leur porta les consolations et les secours d'une charité toute royale. Le comte de Nointel, qui représentait Louis XIV auprès du sultan des Turcs, se rendit aussi dans la Terre-Sainte, et Jérusalem reçut en triomphe l'envoyé du puissant monarque dont le crédit et la renommée allaient protéger les chrétiens jusqu'au-delà des mers. Après le traité de Passarowitz, la Porte envoya une ambassade solennelle à Louis XV. Cette ambassade était chargée de présenter au roi très-chrétien un firman du Grand-Seigneur, qui accordait aux catholiques de Jérusalem l'entière possession du Saint-Sépulcre et la liberté de réparer leurs églises. Les princes de la chretienté envoyaient chaque année leurs tributs à la Ville-Sainte, et, dans les cérémonies solennelles, l'église de la Résurrection étalait les trésors des rois de l'Occident; les pèlerins n'étaient plus reçus à Jérusalem par les chevaliers de Saint-Jean, mais par les gardiens du Sépulcre, qui appartenaient à la règle de Saint-François d'Assise. Conservant les mœurs hospitalières des temps anciens, le supérieur lavait lui-même les pieds des voyageurs et leur donnait tous les secours nécessaires pour leur pèlerinage. Par une espèce de miracle sans cesse renaissant, les monuments sacrés de la religion chrétienne, longtemps défendus par les armées de l'Europe, n'ayant plus pour défense que les souvenirs religieux se conservaient au milieu des barbares sectateurs de l'Islamisme. »

Aujourd'hui, hélas! qui prend le chemin de Jérusalem? Où sont les pèlerins qui couronnent les montagnes de la Judée? L'Occident n'y envoie plus qu'à de rares

intervalles quelques timides pèlerins, toujours exposés à quelque avanie; tandis que les schismatiques de toute secte y abondent par milliers. Il me semble qu'un tel scandale a fait son temps et que la foi qui se réveille demande un autre état de choses. Eh quoi! les gouvernements de l'Occident croiront devoir faciliter aux Arabes le chemin de la Mecque, pour qu'ils ne meurent pas sans avoir baisé au moins une fois le tombeau de leur prophète, et ils tiendraient fermés les chemins qui mènent au Tombeau du divin Sauveur des hommes!..... Encore une fois, un tel scandale, s'il vient à durer, serait la honte de nos jours.

Qu'on ne m'accuse pas de créer une jalouse rivalité entre les nations chrétiennes. Faut-il empêcher un bien que tous réclament, quand un seul est, de l'aveu de tous, plus que tout autre en état de le procurer? Je ne propose et ne demande aucun avantage matériel au profit de la France; je ne demande pour elle que la plus large part d'abnégation et de dévouement. Et si plus tard Dieu juge à propos de la récompenser pour ce noble sacrifice, les âmes chrétiennes comprendront une fois de plus cette parole: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Tout en pensant devoir compter sur la générosité de la France pour oser réclamer d'elle un si généreux appui, c'est un appel que je fais à toutes les nations catholiques pour les inviter à s'entendre et à réaliser une fois de plus cette parole du Prophète: *Son sépulcre sera couvert de gloire!* Songeons à ce que la foi de nos pères a produit à toutes les époques, et voyons dans quel état d'abaissement et dans quelle dépendance du schisme oriental notre indifférence et nos troubles politiques ont plongé cette terre chantée par les prophètes, arrosée par le sang d'un Dieu, désirée et aimée par les âmes ferventes du monde entier.

Je n'exclus personne de cet appel; mais il en est qui s'excluent d'eux-mêmes. L'Angleterre peut-elle être

touchée d'autres intérêts que de ceux de son commerce? Sa religion d'Etat, repoussée comme une monstruosité du fond de toutes les consciences qui ont gardé encore un peu de foi, n'a rien à faire dans un pays que Dieu a donné pour héritage au père des croyants. Pour qu'un Arabe vienne à comprendre les nécessités d'un gouvernement constitutionnel présidé par une femme, comme celui de la reine Victoria, il faudrait d'abord lui faire comprendre qu'il n'y a plus, dans un tel royaume, un seul homme en état de commander. L'esprit de réforme, dont la mission est de détruire et non d'édifier, n'a rien à voir dans un pays où il ne reste plus rien à renverser, aucun négoce à opérer. Que font aux Anglais les malheurs d'autrui quand leur commerce n'y est pas intéressé? Qui n'a été révolté des efforts qu'ils viennent de faire pour empêcher une intervention en Syrie, à l'heure où le sang coulait par torrents? Ces hommes qui préconisent si haut la nécessité d'empêcher la *traite des noirs*, parce qu'ils trouvent leur avantage maritime à exercer cette surveillance, disaient bien haut que la paix était faite entre les Druses et les Maronites, à l'heure où des femmes et des jeunes filles chrétiennes étaient vendues pour quelques piastres aux bourreaux encore souillés du sang de leurs familles.

En dépit de sa haine contre Rome et contre l'Eglise de Jésus-Christ, l'Angleterre est tourmentée de l'heureux besoin de rentrer dans le giron de l'Eglise, et sa vieille aristocratie frémit d'indignation tous les jours en comptant les conversions qui s'opèrent et les victoires du catholicisme sur le schisme d'Henri VIII. Oh! qui sait ce qu'un avenir prochain nous réserve? En humiliant l'orgueil britannique, et à Sébastopol et dans les Indes, Dieu a peut-être, plus qu'on ne pense, rapproché de lui un peuple dont les nobles instincts se réveilleront un jour et lui feront dire, comme au roi-prophète (ps. 118): « L'humiliation dont vous m'avez couvert, ô mon Dieu, a été un bien pour moi : elle m'a enseigné l'amour de

vos justices. » En voyant pour la première fois les enfants de cette île, un grand pape les admira, nous dit l'histoire, et, par un jeu de mots que chacun a retenu, les appelant *Angeli* au lieu de *Angli*, il annonça les belles espérances que lui donnait cette *île des saints*. Aujourd'hui encore il faudrait changer bien peu de chose peut-être pour faire de ce même peuple les *anges* et les messagers de la piété et du salut du monde.

Ce peu de chose est sans doute loin encore et, en attendant, il faut bien se dire : que ne fait-il d'abord chez lui ce qu'il prêche partout? Un peu plus de liberté pour le peuple irlandais, même quand il aurait le tort d'être catholique ; un peu moins d'honneurs et de priviléges pour l'*église établie*, même quand elle en sentirait vivement le besoin ; cela une fois accordé, l'échafaudage impur et sanglant d'Elisabeth sera bientôt renversé et incapable de jamais revoir le jour. Mais, hélas ! tel qu'il est aujourd'hui, le nom anglais ne peut être que redouté ou détesté par toute la terre. L'égoïsme de ce peuple de marchands, qui choisit lui-même ses acheteurs et leur impose ou son commerce ou la mort, quelquefois même les deux ensemble, détache de lui tous les peuples de la terre. Cet égoïsme est tel qu'il le rend insensible à la honte du rôle qu'il s'est imposé et lui ôte le sentiment de sa propre dignité : ainsi il ne s'aperçoit pas qu'il est terrible et sans pitié pour les faibles, tandis qu'il se courbe devant l'insolence de ceux qui sont forts, des Etats-Unis, par exemple, dont les coups et les injures sont toujours amortis par un produit américain devenu, pour l'Anglais, la plus indispensable de toutes les marchandises.

Si Dieu semble oublier ce tort de l'Angleterre et lui faire encore en ce moment l'honneur de l'appeler à coopérer avec la France à la destruction de la superstition et du paganisme aux extrémités de l'Orient, c'est à cause des nombreux fidèles catholiques qui sont dans son sein, et qui déjà composent une grande partie de

ses armées; c'est à cause des prières de l'humble et chrétienne Irlande, martyre de sa foi. Les millions qu'elle a arrachés aux sueurs et au sang des Indiens et qu'elle a dépensés pour la propagation de ses bibles serviront à la cause non pas de son église, mais à la cause de Dieu. Nos livres saints, quoique défigurés par l'hérésie, ne seront pas sans influence sur ces nations qu'ils aideront à sortir des ténèbres de l'idolâtrie; et le démon, qui a été l'âme de Luther et de la révolte, aura travaillé sans le savoir à la propagation de la vérité catholique.

Un plus grand malheur, mais qui n'est pas sans remède, c'est la jalouse rivalité de l'Autriche dans les questions de prépondérance catholique. On a vu ses hésitations durant la guerre de Crimée : sa politique, habituée aux voies tortueuses, n'a su que pâlir et trembler à côté des franches allures des nations de l'Occident. Son traité du 2 décembre a tout promis et n'a rien tenu. Après la victoire, elle a prétendu recueillir, toujours sans oser l'avouer et par des moyens insidieux, les meilleurs bénéfices de la guerre pour laquelle elle n'avait rien fait. Elle a failli plusieurs fois ramener le trouble et les combats après le traité de Paris, et a enfin abouti à la guerre d'Italie et à la perte de la Lombardie.

Le seul espoir catholique et politique de ce pays est dans son empereur, jeune et sincèrement catholique, à qui, nous devons le désirer, il sera donné peut-être de ramener sa patrie dans une voie meilleure, et de coopérer au salut du monde chrétien en se ralliant franchement à la politique généreuse et catholique dont l'empereur des Français lui donne l'exemple et lui facilite les voies. Puisse la Providence, qui apprend aux rois *pour qui* et *par qui* ils gouvernent, faire comprendre à ces deux empereurs qu'ils ne doivent jamais séparer leur cause de celle de l'Eglise, seule vie et seul soutien des peuples! Le pouvoir temporel de l'Eglise, sauvé déjà plusieurs fois de la fureur des révolutionnaires italiens, deviendrait inébranlable s'il était franchement

sous la sauve-garde de ces deux nations chrétiennes ; au lieu de cela malheureusement n'est-il pas à tout instant l'occasion d'une lutte redoutable? Or, un conflit pareil, entre ces deux puissances catholiques, n'est-il pas un grand malheur qui tend sans cesse à faire intervenir dans la cause de la civilisation ou la prépondérance de la secte anglicane ou la violence du schisme moscovite?

Qui pourra au contraire dire de quel poids ces deux épées catholiques seraient dans la balance de la paix et de la guerre ? Ces deux nations qui par leur culte, par leur valeur, par leur langage tendent à réunir en un faisceau les forces de l'Occident, auraient dans les questions européennes et asiatiques une prépondérance qui rattacherait successivement à la même cause et en très-peu de temps tous les peuples de la terre. Déjà sœurs par la foi et filles aînées de l'Eglise, elles appelleraient à elles toutes les nations chrétiennes et les entraîneraient au Tombeau de Jésus-Christ, orneraient de leurs présents et du touchant spectacle de leur piété les sanctuaires restaurés de la Palestine, et prêteraient le concours de leurs vaisseaux aux pèlerins de toutes les langues de l'Occident. Le saint Tombeau du divin Sauveur des hommes, abandonné aujourd'hui, n'aurait plus rien à envier à celui de Mahomet, à qui, nous chrétiens, nous envoyons les pèlerins de l'Algérie; Chypre et Alexandrie serviraient de station aux vaisseaux de ces deux peuples unis par les mêmes intérêts, et nos braves marins jouiraient encore de temps en temps de la consolation d'accompagner à Jérusalem ceux qui, devenus leurs frères sur leurs vaisseaux, auraient partagé avec eux les périls du voyage.

Hélas ! pourquoi cela n'est-il pas dès aujourd'hui !

Le Pape, assure-t-on, songe à rétablir l'ancien ordre de Malte en Palestine. Qui n'applaudirait à une telle pensée et ne verrait avec joie rentrer dans Jérusalem ces nobles chevaliers chassés successivement des

Lieux-Saints, de l'île de Rhodes et de l'île de Malte? Une poignée de ces hommes de fer suffisait jadis pour arrêter la barbarie et imposer silence à l'Orient. Le voyageur n'a jamais foulé aux pieds, sans émotion et sans respect pour leurs cendres, la rue des *Chevaliers* dans l'île de Rhodes, ou leurs blasons dans l'église de Malte, ni contemplé leurs images dans les salons de leur Grand-Maître. Tout porte donc à croire que ce grand nom, se réveillant dans la poussière où il dort, rendrait d'immenses services à la cause de Dieu. Mais au milieu des orages qui bouleversent le monde, la voix du Pontife sera-t-elle entendue? Pourra-t-il pour d'autres, quand il ne le peut pour lui, choisir, organiser, protéger et faire vivre une semblable force? Là reparaît la question tout entière, l'obligation solidaire des peuples catholiques, dont je viens de dire quelques mots. La noblesse des âges passés n'est plus: ses croyances sont mortes et sa robuste épée est d'une bien grande taille pour les pygmées de nos jours, pour les chevaliers modernes.

Mais peut-être n'y a-t-il que la forme de changée. En effet, nous avons des soldats agiles, forts, disciplinés, courageux, pleins de générosité, respectueux pour les choses saintes, déjà habitués par le soleil d'Afrique à celui de la Palestine. Ne voilà-t-il pas des éléments plus qu'il n'en faut pour organiser à Jérusalem une force en état de maintenir l'ordre et la sécurité sur tous les chemins de la Palestine? Combien de nos vieux soldats qui gardent le célibat par goût ou par nécessité seraient honorés par un tel choix et propres à accepter ce noble service? Et comme, en définitive, il ne faudrait pas un nombre considérable de ces soldats, une telle légion se recruterait facilement parmi les hommes de bonne conduite et de bonne volonté des armées catholiques et surtout de notre armée d'Afrique. Choisis dans de telles conditions, ces hommes formeraient une garde d'honneur au Tombeau de Jésus-Christ, comme il serait à désirer que ces mêmes nations en fissent une au Vicaire

de Jésus-Christ, dans la Ville-Eternelle. Un tel projet n'est-il pas de nature à sourire à tous les peuples catholiques, à réunir en un seul faisceau leurs efforts, leurs armées, leurs trésors?

Et en supposant que tous s'entendent, pour laisser à la France seule le soin d'une telle dépense, comment croire que la France qui a su former, dans des conditions détestables, une légion étrangère sur le sol de l'Algérie, ne réussirait pas à former de magnifiques légions tant autour du patrimoine de saint Pierre que sur le sol de la Palestine, dans des conditions honorables de choix, d'émoluments, de distinctions et de retraite assurée? Entre les souvenirs cruels des sultans d'Egypte et la faiblesse impuissante des sultans de Constantinople, ne saura-t-elle inaugurer rien de durable pour Jérusalem? Une croisière européenne au besoin, fût-elle même composée d'un très-petit nombre de vaisseaux, ôterait à tout jamais aux Arabes les plus mal intentionnés l'ombre d'un désir quelconque nuisible aux intérêts des voyageurs sur le sol de la Terre-Sainte. Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce qu'on rétablisse les anciens règlements qui imposaient aux pèlerins des conditions d'ordre, de respect, et même de séjour dans la Palestine. Que de prodiges nous verrions alors surgir sur ce sol maudit et châtié, à qui Dieu ferait enfin miséricorde! Les nations s'y donneraient la main, la foi y éleverait ses temples, et la fécondité des champs, réveillée par les efforts de l'intelligence et du travail, rappellerait les beaux jours de la terre de Chanaan. Semblables à celles que saint Jérôme voyait surgir du sol de la Palestine et qu'il appelait les *étendards du Christ*, on y verrait s'élever des églises nombreuses; on reconnaîtrait les préférences de chaque nation chrétienne à la munificence dont elle userait envers certains sanctuaires, et cette sainte rivalité, au lieu de diviser ceux qui sont frères en Jésus-Christ, ferait la joie et l'honneur de toute la terre.

C'est ainsi que la France a déjà posé son premier

jalon à Jérusalem en acceptant, pour le réédifier et l'embellir, l'antique édifice de Sainte-Anne, le sanctuaire de l'*Immaculée-Conception* et de la *Nativité de la sainte Vierge*. Déjà donc ce monument appelle les aumônes de la catholicité tout entière et surtout celles de la France, qui a l'honneur de le posséder, en vertu de la restitution qui en a été faite par le sultan Abdul-Medjid, le 20 septembre 1856.

Durant la semaine sainte, il n'est aucune nation catholique sur le globe qui ne songe à Jérusalem, en méditant les fautes et les malheurs de cette ville coupable et la suprême agonie du Fils de Dieu. Oh! qu'une simple aumône, en ces jours si remplis d'une douce tristesse, aurait de puissance sur le cœur de Jésus, et ferait de bien tant au pécheur lui-même qu'à la terre sainte et abandonnée! A-t-on jamais songé aux richesses qui seraient le produit de cette petite aumône, multipliée par le nombre des âmes chrétiennes dont la pensée assiste avec une fidélité constante et une pieuse émotion au drame émouvant et divin du Calvaire? A-t-on songé aux larmes de joie qui couleraient à Jérusalem quand on y apprendrait que la France, toujours si chrétienne, toujours si généreuse, et surtout toujours si aimée dans la Palestine, s'associe par ses désirs et par ses aumônes aux espérances et à la piété de ces fidèles abandonnés qui ont choisi Jérusalem pour leur demeure, et dont les instantes prières montent tous les jours au ciel pour la délivrance du saint Tombeau? Quelle qu'elle soit, petite ou abondante, une aumône peut toujours parvenir en sécurité, par les mains du consul de France, aux chrétiens de Jérusalem, et recevoir une destination parfaitement conforme aux désirs et à la piété des fidèles qui la donnent. Il ne faut pour cela que l'autorisation des évêques de France et la création d'un conseil d'administration à Paris. Si, en d'autres temps, on a pu craindre quelquefois que ces aumônes ne devinssent la proie des pachas ou des

voleurs, ces rapines, désaprouvées par le gouvernement turc, ne sont plus possibles aujourd'hui que dans les ténèbres, et l'autorité de la France est déjà un épouvantail plus que suffisant contre les malfaiteurs. Que de sanctuaires et que d'œuvres de piété revivraient à l'aide de ces aumônes!

La Palestine possède déjà quatre ordres de filles de la charité, que la France lui a envoyées et que la France ne laissera pas sans ressources: les filles catholiques de Saint-Vincent de Paul, entre le Carmel et le Liban et jusque dans l'orgueilleuse Damas; les filles de Nazareth, venues de Montmirail jusqu'à l'admirable sanctuaire de l'Annonciation dans les champs si poétiques de la Galilée; les sœurs de Sion et de Saint-Joseph, venues de Paris et de Marseille jusque dans la Ville-Sainte elle-même. Que de bien déjà elles ont fait et que de bien elles feront encore si nous voulons les aider! Je l'ai suffisamment démontré, je crois: c'est par la femme chrétienne qu'il faut attaquer l'Orient; c'est à elle qu'il faut donner les moyens d'instruire la jeunesse, de soigner les vieillards, de guérir les malades, de toucher les cœurs, de donner partout l'exemple de la prière, de la foi et de la charité; j'ajoute encore que c'est par elle aussi que la Judée redeviendra la terre privilégiée de Dieu. Mais que peuvent, dans la misère et dans un besoin continuel, ces pauvres femmes si nous les abandonnons? A-t-on calculé ce qu'un tel abandon peut inspirer d'audace aux ennemis des chrétiens? C'est alors que le fanatisme musulman, qui tient son prophète bien au-dessus de Jésus-Christ, leur demandera, comme autrefois les impies au roi David: Où donc est votre Dieu? C'est donc sur nous, c'est sur notre indifférence, c'est sur notre lâcheté que retomberaient ces scandales, ces injures lancées à la face de Jésus notre Dieu.

Il faut à ces pieux missionnaires, à ces saintes femmes, un abri, un sanctuaire, une cellule inviolable pour leur demeure; un autel, un temple pour abriter

leur prière et leurs cantiques ; comme il faut à la colombe, aux approches du vautour, un refuge à l'abri duquel elle puisse échapper au vol et aux serres puissantes de son ennemi. Laisserons-nous sans un appui, sans un souvenir, sans une aumône, ces bons et simples religieux du crucifié d'Assise, qui ont pris possession des Lieux-Saints dans les jours mauvais, dont le sang a tant de fois coulé sous le glaive de Mahomet, qui ont jusqu'ici supporté tout le poids du jour, et qui, encore aujourd'hui qu'ils sont oubliés du monde entier, se laissent enfermer durant plusieurs mois dans l'église du Calvaire, comme une garnison dans sa citadelle, pour chanter tous les jours les souffrances du Christ à l'heure de son agonie? Non, il ne faut pas que l'ombre d'une plainte ou d'un reproche, contre l'abandon ou l'indifférence de l'Occident, puisse monter de la tristesse du cœur des saints de Jérusalem jusqu'au trône de Dieu. J'adjure mes frères dans la foi de se prêter à cette œuvre de piété que je leur signale dans le plus ardent désir de mon âme.

Je n'ajouterai plus, en terminant ces réflexions, qu'une considération, mais qui est de la plus haute importance et à laquelle ne peuvent songer ceux qui ne connaissent point l'Orient.

Toucher à la question des *Lieux-Saints* en ne tenant compte que de l'Eglise latine, c'est plus que vouloir soulever une montagne, c'est tenter l'impossible. Il faut ici *faire la part de l'Orient.* Il y a de toute rigueur une chose à refuser, et de toute rigueur aussi une chose à accorder. La chose à refuser dont je parle, c'est de ne jamais admettre le schisme grec ou moscovite dans la participation des Lieux-Saints. Il y aura toujours de ce côté usurpation, mensonge, fraude, injustice, violence et scandale. L'expérience a parlé assez haut et assez longtemps.

A Malakoff, le schisme moscovite, le seul puissant, le seul redoutable à Jérusalem, a été humilié sous l'épée de la France ; Dieu a fait comprendre à ces pauvres

peuples, qu'il veut guérir, de quel côté est leur salut. Mais aussi, dans cette persévérance longue, patiente, inouie de la Russie se conciliant, à l'aide de protections et de largesses, les populations de l'Orient, il y a un grand enseignement pour les princes chrétiens de l'Occident, qui croient pouvoir séparer leur cause politique de la Religion. Que la France surtout, elle dont le nom vit encore dans la Palestine, quoiqu'on n'y connaisse plus depuis longtemps ses largesses, comprenne à quoi l'oblige l'amour de ces populations. Je le dirai en deux mots: Ou bien la Russie abandonnera ses prétentions sur Jérusalem, ou bien cette malheureuse ville est maudite et perdue sans retour.

La chose à concéder dont je parle, et qui d'ailleurs est si opportune qu'elle anéantit à l'avance toutes les objections du schisme et va au-devant de sa conversion, c'est de faire une large part, dans l'église du Saint-Sépulcre et dans la possession des *Lieux-Saints*, aux deux cultes catholiques, grec et arménien, *unis* au Saint-Siége.

Je l'ai déjà dit, les populations schismatiques du culte grec et du culte arménien sont séparées de l'Eglise latine sans savoir pourquoi, et le principal épouvantail dont on se sert pour les maintenir dans l'erreur, c'est la persuasion, dans laquelle on a grand soin de les maintenir, que, en sortant du schisme, il leur faudra se servir de la langue latine. Revenir au catholicisme, pour le plus grand nombre d'entre eux, cela est possible, et on commence à en voir un assez grand nombre d'exemples tous les jours; mais devenir latins, à la manière des occidentaux, c'est la plus grande de toutes les impossibilités: ils ne le feront jamais, et la mort leur serait de beaucoup préférable. A leurs yeux ce serait renier non-seulement leur culte, mais leur origine, leur histoire, leur langue et leur pays. C'est donc avec une grande sagesse que les souverains Pontifes maintiennent la défense de faire passer à un autre culte ou langage un

schismatique converti. Il doit rester grec ou arménien, selon le culte qu'il avait d'abord suivi, et en ceci Rome spirituelle use de la même prudence que Rome païenne à l'égard des nationalités vaincues. Elles auront marché toutes deux avec une sagesse semblable mais inégale, à la suprématie du monde, chacune dans l'ordre de son pouvoir et de sa destinée.

En supposant donc le schisme oriental complétement éteint et rentré dans le foyer du catholicisme, il faudrait toujours à Jérusalem, comme dans tout l'Orient, une place au rite grec et une place au rite arménien. En un mot il faudra toujours à ces deux rites, en Asie, la tolérance qu'on leur accorde aujourd'hui même à Rome.

Ce sera donc aller au-devant de la conversion du schisme et mettre à néant ses plus dangereuses calomnies, que d'obéir à cette loi des souverains Pontifes et de donner, dans Jérusalem même, une telle satisfaction aux désirs légitimes et aux exigences nationales de l'Orient. Il n'y aura pas là confusion; il y aura unité et charité.

CHAPITRE LXIII.

Les branches du Nil et les côtes de l'Égypte. — Alexandrie. — Les Dieux de l'Égypte. — Un désir impossible. — Clément d'Alexandrie. — Les Lazaristes. — Le jour de la Toussaint. — Départ pour Malte. — Mgr Guillemin et le jeune Chinois. — Une langue universelle. — La tempête et la nuit. — Malte. — Inscription anglaise.

Pendant que je suis agité par toutes ces pensées, nous côtoyons la *Delta*, les bouches du Nil, la terre de l'Egypte, et nous entrons dans les passes d'Alexandrie. On regarde toutes ces choses sans les apercevoir, tant elles sont affaissées sur elles-mêmes et au niveau de la mer. Ce sont des sables qui continuent au loin la plane surface des eaux. Le tout forme une côte dangereuse, composée de bas-fonds à travers lesquels on a posé des bouées de toutes les couleurs et où les pilotes du pays osent seuls s'aventurer. Encore ne le font-ils qu'à certaines heures, et pour rien au monde on n'obtient d'eux qu'ils servent de guides lorsque le soleil n'est plus sur l'horizon. Cette excessive prudence, en m'enlevant quelques heures de séjour, m'empêchera de profiter du chemin de fer qui m'eût conduit au Caire et aux Pyramides, en un seul jour, pour me ramener le surlendemain. Ce sera là encore une nouvelle et grande privation pour moi.

Alexandrie partage avec Smyrne l'honneur de rappeler

la France : on l'appelle le *Marseille* de l'Orient. Ce rapprochement ou cette ressemblance n'est pas en tout point à son avantage : il lui a été fatal sous le rapport de la construction et de la distribution de ses rues, beaucoup trop larges pour les ardeurs du soleil. Le vice-roi d'Egypte, qui a singulièrement à cœur d'effacer en toute chose son seigneur et maître, le sultan de Constantinople, si mal logé dans Stamboul, a appelé à lui toutes les ressources de l'Occident pour embellir sa capitale d'Egypte. Or, c'est une étrange erreur à mon sens d'avoir remplacé les rues jadis étroites d'Alexandrie par de larges chaussées et d'immenses places où l'on n'ose affronter les rayons dusoleil. En fait de civilisation, les copistes n'ont pas toujours la main heureuse.

En dépit de ses quelques monuments chrétiens et de ses églises, cette ville, remplie d'étrangers des trois parties de l'ancien continent, aux costumes les plus variés, a des allures tout à fait païennes, et s'il fallait lui chercher encore aujourd'hui quelque divinité de l'Olympe pour protectrices, des voyageurs mieux informés que moi affirment que l'honneur fâcheux d'une telle protection appartiendrait de droit à Sérapis et à Aphrodite, le Dieu de l'argent et la déesse de la débauche. Comme on le voit, les anciens dieux de l'Egypte n'ont point tous déserté leur première, leur splendide patrie, cette antique métropole de la Grèce, cette reine déchue de l'Orient.

A peine avons-nous mis le pied sur le quai près de l'arsenal, que nous sommes littéralement assaillis de propositions qui nous assourdissent les oreilles dans tous les langages de l'Orient. Une nuée de gamins, de portefaix, tous accompagnés d'un ou de plusieurs ânes, montés et chamarrés de selles brillantes, nous enveloppent et cherchent à nous entraîner. Heureusement que dans ce vacarme çà et là percent quelques mots d'italien qui me permettent d'exprimer le désir et même la volonté bien arrêtée de m'en aller à pied. Je déclare que

je veux descendre chez les Pères Lazaristes, et on veut bien faire droit à cette juste requête. Nous cheminons le plus loin possible des regards du soleil, à travers de larges rues dont la plupart ne sont point encore pavées, veillant tous sur nos bagages, nos ânes et nos porteurs; j'entre chez les bons Pères, dont les soins charitables vont, pendant trois jours de repos, me faire oublier toutes mes fatigues de terre et de mer.

Nous entrons dans Alexandrie, le jeudi 30 octobre, à l'heure où le convoi du chemin de fer emportait les voyageurs sur les bords du Nil, au Caire et aux Pyramides, pour les ramener le troisième jour. La tentation de visiter le Caire eût été irrésistible, et le lendemain eût été en effet une journée remplie de charme, de nouveauté, d'études pittoresques, si le *Méandre* avait pu se passer de pilote égyptien pour sortir des malheureuses bouées d'Alexandrie, ou bien, sans manquer à sa feuille de route, attendre de quelques heures, d'une heure peut-être, le retour du convoi qui m'eût ramené le surlendemain. Mais rien de tout cela n'était possible et quelque minime que fût cette grâce, je n'avais plus le droit de la demander, même d'en témoigner le désir. Hélas! je n'étais plus qu'un simple voyageur dépouillé du prestige de sa belle mission, de son rôle de prince en Palestine, et il fallut bien me résigner à suivre la loi commune.

Je me contentai donc de visiter les aiguilles de Cléopâtre, la colonne de Pompée et ce qu'on trouve sur les ruines de la première et antique Alexandrie, couchée là dans la poussière près de sa sœur puînée, la capitale moderne. Ce que Stamboul est à la barbarie, l'Egypte l'est à Stamboul, et tout cela est encore à cent lieues d'un pays vraiment civilisé. La population est misérable, amaigrie par la souffrance et couverte de haillons. A côté des nouveaux quartiers, qui affectent insolemment la richesse et l'opulence des grands airs européens, on voit grouiller bien des misères et s'étaler bien des infirmités. Les marchés sont pauvres, sales et dignes de ceux

qui viennent s'y approvisionner. Il ne sera pas difficile à l'Algérie, dont le sol est aussi fécond et aussi infatigable que celui de l'Egypte, d'effacer bientôt et d'annuler une telle concurrence. Les deux merveilles de l'Egypte, qui relèveront sa gloire dans un avenir prochain qui sera bien supérieur à sa splendeur antique et bien au-dessus même des rêves orgueilleux du vice-roi actuel, sont le futur canal de Suez, toléré (il le faudra bien) par la superbe Albion, et la franche protection accordée au culte catholique par les Turcs eux-mêmes. C'est alors que ces fertiles rivages, encore endormis dans les ténèbres, se réveilleront comme animés du dernier souffle de saint Louis et comme vivifiés par sa prière ; ils se retrouveront dignes devant Dieu et devant les hommes des noms de Catherine, de Tertullien, d'Origène et de Clément d'Alexandrie, ce génie solide et chrétien qui entrevoyait si bien déjà, à travers les apothéoses des Césars et des dieux, que le monde n'avait plus de liberté possible que dans la pratique des vertus chrétiennes, et qui osait affirmer que les hontes de l'idolâtrie reculeraient bientôt devant la liberté de conscience et la foi des disciples de Jésus crucifié.

Je passai là trois jours dans la douce intimité du P. Bel et de ses aimables religieux, visitant leurs pensionnats, leurs hospices, leurs sœurs de Saint-Vincent de Paul, leur paroisse et toutes les œuvres dont ils sont chargés. Le jour de la Toussaint, j'eus l'honneur de célébrer solennellement les saints mystères dans l'église de ces bons religieux, qui sert de paroisse. J'étais sur la terre jadis brûlante d'amour qui, à la suite de Catherine, la vierge du Sinaï, a donné tant de chrétiens et de martyrs à Jésus, divin rédempteur de l'humanité : ma prière, pendant le saint sacrifice, montait de cette terre d'Egypte jusqu'au ciel, à l'heure même où la première messe catholique, depuis la conquête de Saladin, se disait à Jérusalem dans le sanctuaire de l'Immaculée-Conception, dans l'église *Sainte-Anne*. Nos actions de

grâce, convenues d'avance entre tous les cœurs français de Jérusalem, ainsi que les désirs les plus ardents de mon âme, se confondaient avec la prière et le sang de Jésus-Christ, dans son auguste sacrifice, pour appeler sur la France et sur son empereur les bénédictions les plus abondantes, afin que ma patrie fût digne encore une fois de servir la cause de l'humanité. C'est bien en vérité à cette heure que je ressentis le plus vivement la douleur de n'avoir pu demeurer à Jérusalem, et consacrer quelques mois de plus au charme de cet attrayant et si consolant voyage.

Le jour même de la Toussaint, à trois heures après midi, nous levâmes l'ancre et nous fîmes route vers Malte. Le temps avait beaucoup fraîchi, et les plus tristes pronostics des marins et des gens du peuple ne nous furent point épargnés. Ils se croyaient autorisés à nous faire les prédictions les plus sinistres, attendu, nous disaient-ils, que tout annonçait le mauvais temps et que nous allions passer sur mer la *semaine des morts*. Le chemin d'Alexandrie à Malte est assez long en effet, et il ne nous fallait pas moins de cinq jours, toute chose d'ailleurs étant favorable, pour arriver dans cette île. Depuis le samedi jusqu'au mercredi suivant, nous n'eûmes d'autre distraction en effet que le ciel et l'eau, qui combinèrent leurs ressources et leurs effets les plus désagréables pour nous occuper et nous distraire.

La température devint tout à coup assez froide pour faire recourir avec empressement tous ceux qui possédaient quelque chose à tous les vêtements dont ils avaient fait provision. Or, nous avions pris avec nous, dans le port d'Alexandrie, Mgr Guillemin, évêque et missionnaire de Chine, venu des Indes par la mer Rouge et se rendant à Paris pour les affaires de sa chrétienté. Malgré sa dignité d'évêque, ce prélat était bien le missionnaire évangélique, simple, pauvre et semblable en toutes choses au portrait que Jésus-Christ trace lui-même de l'ouvrier du salut, quand il indique à ses disciples les provisions

de leur voyage. En effet, son costume léger et presque transparent, le défendait fort mal contre les rigueurs inattendues de ces indiscrets frimats, et chacun souffrait de voir ce pauvre missionnaire grelotter dans un tel dénûment. En revanche, la sérénité de son âme et la gracieuseté de sa parole faisaient un heureux contraste avec les dehors misérables de cette pauvreté, et chacun s'émerveillait de son amour pour la souffrance, en le voyant repousser par un sourire les offres les plus généreuses. De tels hommes sont bien dignes de porter au loin la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Mgr Guillemin avait avec lui, comme ami et compagnon plus encore que comme disciple, un jeune Chinois, âgé de dix-huit à dix-neuf ans, qu'il avait élevé avec soin, et qu'il destinait aussi à la conversion des âmes. Ce jeune homme, vrai chinois d'origine et de mœurs, d'une taille ordinaire et d'une parfaite santé, était un enfant d'une naïveté charmante. Son costume étrange, et surtout l'espèce de couvre-plat qui lui servait de coiffure, attiraient tous les regards et devaient provoquer plus tard une bien plus indiscrète curiosité à son arrivée à Paris. Mgr Guillemin lui-même n'était pas sans avoir conservé de son séjour en Chine quelque chose d'étrange aussi dans son costume et dans ses manières; l'appendice ou longue queue que les Chinois portent au sommet de la tête, et qu'il avait conservée, lui eût presque donné un air risible, si ce prétendu ornement n'eût révélé d'une manière certaine dans ce héros chrétien la résolution bien arrêtée de retourner prochainement en Chine courir de nouveaux dangers et peut-être même celui du martyre.

Ce bon missionnaire m'ayant prévenu qu'il avait enseigné la langue latine à son néophyte, je saisis avec empressement cette occasion de lier conversation avec notre jeune Chinois, et, pendant une heure, nous nous entretînmes de la Chine, sa patrie, des pays nombreux qu'il venait de parcourir, de la France qu'il allait voir.

Notre jeune touriste m'avoua sans détour que, de toutes les choses surprenantes qu'il avait vues ou qu'il allait voir, rien ne piquait autant sa curiosité et n'appelait autant ses désirs que la France et sa capitale, dont on lui avait raconté tant de merveilles et qu'il entrevoyait la nuit dans ses songes. Notre longue conversation produisit un singulier effet sur les passagers de ma connaissance, étonnés que j'eusse dissimulé si longtemps et jusque-là la possession de la langue chinoise, une des langues les plus difficiles de la terre. Ils s'imaginaient, et qui n'en eût fait autant à leur place, que notre conversation avait été faite dans le langage naturel à ce jeune homme; et, quand je leur fis connaître la vérité, leur étonnement devint plus grand encore qu'un Chinois aussi jeune fût en état de lier conversation en latin et qu'on pût si facilement, par un moyen aussi simple, communiquer ainsi avec tous les peuples de la terre. C'est qu'en général on ignore toutes les ressources qui se trouvent dans la grande famille catholique; c'est que l'Eglise, précisément parce qu'elle est *catholique*, aspire à *confondre tous les peuples* dans un même *langage* et dans un même *amour*. Elle se rappelle le jour où la terre, selon la belle expression de l'Écriture, *erat labii unius, n'avait qu'un seul langage* et, en attendant le jour éternel où tous ses enfants seront confondus au ciel dans un même amour, elle leur fait entendre dans ses temples sur la terre un langage qui est le même pour tous, des hymnes, des accents et des chants de fête qui partout réveillent dans l'âme du chrétien, qui les écoute sur la terre de l'exil, le souvenir de la patrie et ravivent les premières impressions toujours si aimées de l'enfance. Cette rencontre et ces douces causeries vinrent faire une heureuse diversion aux ennuis d'une telle traversée.

Le mardi, le temps jusque-là froid et maussade devint affreux. On tenta en vain de faire tenir quelque chose en place ou de prendre quelque nourriture; tous les moyens connus étaient devenus insuffisants. L'expérience

même des plus habiles fut en défaut. Dans un fort roulis, précipité la tête contre la muraille du salon, je donnai involontairement par maladresse une alerte à tout l'équipage, qui me crut sinon mort au moins grièvement blessé. Rien de tout cela n'était vrai heureusement. Nous commencions déjà à nous trouver bien à plaindre, lorsque les plus habiles nous prévinrent que ce grand roulis n'était que le prélude d'un temps plus mauvais encore. Hélas! ils n'avaient que trop bien prédit. Des ténèbres épaisses, un orage déclaré, accompagné d'un fort embrun et d'un vent furieux, tinrent le capitaine et l'équipage en éveil et debout toute la nuit; pas un passager ne trouva un instant de sommeil. Plusieurs fois, malgré le tumulte des flots et en dépit d'un fort mauvais lit, beaucoup trop long et dans lequel je ne pouvais tenir en place, je commençai à m'endormir harassé de fatigue; mais chaque fois je fus réveillé ou par des cris ou par le bruit de quelque portion du mobilier qui roulait avec fracas dans l'entre-pont. C'était bien le cas de songer à la tempête qui faillit engloutir l'apôtre saint Paul dans ces mêmes parages, tempête racontée dans l'avant-dernier chapitre des Actes des Apôtres. Nous n'en étions pas encore réduits, comme on le voit dans ce récit, à tout jeter à la mer; mais qui n'eût désiré qu'un ange vînt aussi nous rassurer et nous dire comme à saint Paul: « Ne crains rien, Paul; il faut que tu paraisses devant César, et voilà pourquoi Dieu t'a accordé la vie des compagnons de voyage qui sont dans le vaisseau avec toi. » Les astres du ciel nous faisant aussi défaut, nous n'étions pas sans préoccupation au sujet du fameux écueil connu sous le nom bizarre de *Ouvre-l'œil,* et qui est désigné avec beaucoup d'incertitude sur les cartes marines, probablement pour les raisons dont j'ai déjà parlé en passant la première fois dans l'Archipel. La plus grande préoccupation des officiers du bord était l'obscurité de la nuit, qui pouvait nous jeter à la rencontre d'un vaisseau quelconque allant de Malte à

Alexandrie. Plus nous approchions de Malte, plus il était pénible d'avoir à redouter des accidents, quelque peu désagréables qu'ils fussent, à une distance aussi rapprochée du port. Le capitaine faisait bonne contenance; mais personne n'avait assez d'autorité parmi nous pour rassurer nos compagnons et leur dire, comme saint Paul aux deux cent soixante-seize passagers qui l'accompagnaient sur son vaisseau d'Alexandrie: « Je vous exhorte à rompre votre jeûne et à prendre tranquillement votre nourriture; *aucun de vous ne perdra même un de ses cheveux.* » Toutefois plus heureux que le vaisseau égyptien, qui, après avoir perdu ses vivres et ses ancres, se perdit lui-même, l'île de Malte s'offrit à nos regards dès les premières lueurs du jour, et nous entrâmes le mercredi matin, sains et saufs, dans le port de la Valette.

Le vent, toujours furieux, soulevait encore les vagues, mais l'horizon s'était éclairci, et le soleil resplendissait dans un air pur de tout l'éclat de ses feux. Nous pouvions contempler à notre aise cette montagne de roc, dont on a fait une ville, et dont les arêtes, descendant jusque dans les flots, forment deux ports et plusieurs abris sûrs et solides, protégés avec luxe contre les efforts de la mer et contre les attaques des hommes. Je me laissai guider par mon compagnon de voyage, le chancelier du patriarchat de Jérusalem, avec qui j'allai descendre à l'hôtel de la *Croix de Malte*. Quand on arrive de l'Orient, les yeux et le cœur affadis par toutes les ruines qu'on a foulées aux pieds, le regard fatigué de toutes ces populations malades, impuissantes ou endormies, c'est avec une surprise mêlée d'une bien douce joie qu'on entre dans cette cité de Malte et que la vue se repose sur ses maisons blanches, solidement et magnifiquement bâties, ses rues régulières et bien pavées, ses magasins, ses trottoirs, ses édifices publics. Le peuple qui anime les places et les rues est robuste et intelligent et je n'ai vu nulle part une population plus

belle et plus vigoureuse. Les femmes surtout sont remarquables et elles portent fièrement, comme pourraient le faire des Espagnoles, la mantille ou voile qui leur couvre la tête et les épaules. Après ce que je venais de voir, ce spectacle fit impression sur moi. Je conseille à ceux qui doutent encore de l'influence du Coran ou de l'Evangile sur les destinées de la femme, de venir en juger ici. Il n'y a qu'un pas de Malte à la côte de Syrie.

Les troupes anglaises qui tiennent ce peuple sous le joug ont aussi un cachet remarquable de distinction et de puissance; j'ai vu rarement, même en France, de plus beaux soldats; mais on n'a pas fait cent pas dans la ville qu'on reconnaît une force étrangère à toute sympathie populaire, une force qui commande à une population trop fière pour se plaindre et qui ne sera jamais volontairement soumise. Les souvenirs français des beaux jours de l'ordre de Malte, le respect profondément chrétien des Maltais pour Rome et pour son Souverain Pontife, sont à tout jamais, entre Malte et l'Angleterre, un mur de séparation, un obstacle insurmontable. On ne le sait que trop, l'Anglais sera partout l'ennemi irréconciliable de tout ce qui appartient de cœur à Rome et à la France. Aussi quel est le Français qui, en arrivant sur la place du palais, n'a détourné avec indignation les yeux de cette inscription latine et menteuse :

MAGNÆ ET INVICTÆ BRITANNIÆ
MELITENSIUM AMOR ET EUROPÆ VOX,
HAS INSULAS CONFIRMAT !!!

Ma plume se refuse à traduire cet impudent mensonge. *Melitensium amor!*... L'amour de Gibraltar, de Corfou, de Périm; l'amour des habitants de l'Inde, qui pourront aussi un jour se voir marquer au front d'un stygmate semblable à celui-ci, jouir d'une inscription pompeuse que le pays impuissant voudra bien tolérer! Tel est ce grand amour des Maltais pour leurs gardiens.

Comment un peuple qui a été élevé par l'ordre de Malte, lequel n'avait que deux amours, celui des combats et celui des pauvres, tous deux pour la gloire de Dieu, pourrait-il s'attacher à la domination du peuple le plus égoïste de la terre? *Europæ vox!*... Le suffrage extorqué de l'Europe trompée, effrayée d'une audace qui qui ne recule pas même devant le protectorat ou plutôt la garde du monde entier! Voilà la reconnaissance européenne dont on parle ici. Cette reconnaissance de l'Europe, qui date de 1815, ressemble beaucoup à la peur; mais, Dieu merci! à une peur dont on peut guérir, à une peur qui s'en va tous les jours. L'Europe, fatiguée de tant d'agitations, sera peut-être bientôt appelée à faire entendre sa voix, et l'on saura alors si cette voix est bien celle qui parla en 1815 ou au traité d'Amiens, et s'il importe réellement au bonheur du monde entier que ses destinées soient confiées au léopard britannique, le fauteur et le soutien des agitations révolutionnaires. En tout cas, à voir les formidables batteries qui couvrent l'île, la ville et le port, on devine et on sent fort bien que les intérêts, protégés ici par l'Angleterre, sont de ceux qui n'admettent point de rivalité.

La population de Malte est donc catholique, en dépit du zèle et des efforts des Anglais et on n'a pu jusqu'ici lui enlever sa foi. On n'essaiera pas, au milieu de la Méditerranée, ce que, grâce à l'éloignement, on a osé tenter dans l'île de France. Le commerce anglais y a fait des prosélytes, mais on sent que le plus ardent des apôtres a passé par cette terre dont toutes les aspirations sont fidèles et catholiques. La langue anglaise même y a fait peu de progrès.

Je visitai le palais du Grand-Maître, ses arsenaux, ses salles, ses peintures, et comme à Rhodes, dans la rue des Chevaliers, il me semblait entendre les pas de ces hommes si grands et si chrétiens. Quel est celui qui peut aborder le roc où est bâtie cette ville sans songer au héros qui lui a donné son nom? Qui ne voit ce noble

belle et plus vigoureuse. Les femmes surtout
quables et elles portent fièrement, comme
faire des Espagnoles, la mantille ou voile
la tête et les épaules. Après ce que je
spectacle fit impression sur moi. Je
doutent encore de l'influence du C
sur les destinées de la femme,
n'y a qu'un pas de Malte à la

Les troupes anglaises qui
joug ont aussi un cachet re
de puissance; j'ai vu rare
plus beaux soldats; mais
la ville qu'on reconnaît
pathie populaire, une
lation trop fière pour
volontairement so
beaux jours de l'o
chrétien des Mal
Pontife, sont à ... lui.
un mur de s ... été choisie et
ne le sait qu ... élevé une église au
conciliable ... ent, comme l'avant-garde
et à la Fr ... ne en face de l'Orient. Leur
vant sur ... rapporter au miracle de saint Paul,
tion les ... eu la vipère qui l'a mordu, le privi-
... ile qui ne connaît point, dit-on, de reptiles
... (Act. XXVIII.)

... ille possède grand nombre d'établissements reli-
...x, une maison des PP. Jésuites avec une église très-
fréquentée et très-riche en objets de piété, des antiquités
précieuses et fort remarquables, une bibliothèque, des
tableaux, des tentures, des musées dont les armures des
chevaliers sont le luxe principal. On y voit ensemble
des flèches et de vieux canons, des escopettes et des
cottes de maille, des lances et de lourds affûts, tout ce
qui rappelle l'enfance de la poudre et le dernier âge de
l'antique armure baissant pavillon devant sa jeune

les combats. Qui ne serait tenté de baiser
...s de ces vieilles épées, en pensant aux
...ns françaises qui les ont si noblement
... que les plus précieuses reliques de ce
...jà depuis longtemps le chemin de

...nglais n'ont pu songer ni à em-
...st la magnifique cathédrale ou
...he en peintures, en statues,
...t autant de chefs-d'œuvre.
...lement couvert de dalles
...e des vieux chevaliers,
...fouler aux pieds une
... un cours complet
...marbres de toutes
... luttent de tous
...e, représentant la vie
...paux événements de l'Evan-
...complète d'un tel édifice aurait
...aucoup de charme. J'eus le bonheur
...es saints mystères le lendemain de mon
Mon cœur battait d'émotion au souvenir de
...es ces vieilles gloires, et il me semblait voir l'ombre de ces nobles guerriers agenouillés au pied de ces mêmes autels.

Du haut du fort Saint-Elme et des jardins publics on aperçoit l'île toute entière jusqu'à la distance de la ville de Saint-Paul, bâtie avec son église sur le rivage où la tempête jeta cet apôtre et où il fit le miracle raconté au dernier chapitre du livre de saint Luc. L'aspect de l'île est aride et ne répond pas à l'enthousiasme des habitants, qui lui donnent le nom de *Fleur du monde*. On doit avouer pourtant que les fleurs y ont des couleurs éclatantes et un parfum très-recherché des abeilles; ce qui justifie le nom de *Melita* que lui donnèrent les Grecs à leur première invasion. On n'y remarque aucune forêt, aucun ombrage. Le peu de terre végétale qui recouvre

22

et généreux vieillard, appuyé sur un bâton et le glaive à la main, jurer que les Turcs ne le prendront point vivant et ne lui infligeront point la honte d'être envoyé comme un trophée à leur sultan? Oh! si une voix, puissante ou bénie sur la terre, avait le pouvoir de ranimer de telles cendres et de réveiller dans leurs tombeaux l'ombre de ces preux chevaliers, l'Orient alors verrait encore des jours heureux, et les plaines et les montagnes de la Palestine se couvriraient encore des pèlerins de l'Occident, comme on vit la terre de Chanaan se peupler et s'enrichir aux jours des Hébreux. Nos armures modernes deviendraient elles-mêmes dignes de ces vaillants héros, et l'étendard de Mahomet fuirait de loin devant leurs canons rayés, comme les flots du Jourdain devant l'arche du Seigneur. Que l'on demande aux Maltais si de tels hommes auront leurs sympathies et s'ils pourront, aux jours de leur nouvelle gloire militaire et religieuse, leur faire oublier les habits rouges avec lesquels ils refusent même d'entrer en conversation aujourd'hui. Tous vous répondront que l'île de Malte a été choisie et honorée par saint Paul, à qui ils ont élevé une église au lieu même de son débarquement, comme l'avant-garde de la civilisation chrétienne en face de l'Orient. Leur foi va même jusqu'à rapporter au miracle de saint Paul, secouant dans le feu la vipère qui l'a mordu, le privilége de cette île qui ne connaît point, dit-on, de reptiles venimeux. (Act. XXVIII.)

La ville possède grand nombre d'établissements religieux, une maison des PP. Jésuites avec une église très-fréquentée et très-riche en objets de piété, des antiquités précieuses et fort remarquables, une bibliothèque, des tableaux, des tentures, des musées dont les armures des chevaliers sont le luxe principal. On y voit ensemble des flèches et de vieux canons, des escopettes et des cottes de maille, des lances et de lourds affûts, tout ce qui rappelle l'enfance de la poudre et le dernier âge de l'antique armure baissant pavillon devant sa jeune

héritière des combats. Qui ne serait tenté de baiser quelques-unes de ces vieilles épées, en pensant aux vaillantes mains françaises qui les ont si noblement tenues ! On assure que les plus précieuses reliques de ce genre ont pris déjà depuis longtemps le chemin de Londres.

Une chose que les Anglais n'ont pu songer ni à emporter ni à défigurer, c'est la magnifique cathédrale ou église de Saint-Jean, si riche en peintures, en statues, en tombeaux dont l'art a fait autant de chefs-d'œuvre. Le pavé de l'église est littéralement couvert de dalles sépulcrales qui gardent la cendre des vieux chevaliers, et l'on ne peut faire un pas sans fouler aux pieds une de ces gloires. Il y a là de quoi faire un cours complet de blason. Les agates, les jaspes, les marbres de toutes couleurs brillent du plus vif éclat et luttent de tous côtés avec des peintures de maître, représentant la vie de saint Jean et les principaux événements de l'Evangile. Une description complète d'un tel édifice aurait sans contredit beaucoup de charme. J'eus le bonheur d'y célébrer les saints mystères le lendemain de mon arrivée. Mon cœur battait d'émotion au souvenir de toutes ces vieilles gloires, et il me semblait voir l'ombre de ces nobles guerriers agenouillés au pied de ces mêmes autels.

Du haut du fort Saint-Elme et des jardins publics on aperçoit l'île toute entière jusqu'à la distance de la ville de Saint-Paul, bâtie avec son église sur le rivage où la tempête jeta cet apôtre et où il fit le miracle raconté au dernier chapitre du livre de saint Luc. L'aspect de l'île est aride et ne répond pas à l'enthousiasme des habitants, qui lui donnent le nom de *Fleur du monde*. On doit avouer pourtant que les fleurs y ont des couleurs éclatantes et un parfum très-recherché des abeilles ; ce qui justifie le nom de *Melita* que lui donnèrent les Grecs à leur première invasion. On n'y remarque aucune forêt, aucun ombrage. Le peu de terre végétale qui recouvre

ce roc n'y permet guère d'autre culture que celle du froment, du coton, des mûriers. On voit même souvent les vaisseaux qui ont porté au loin la pierre de Malte, recherchée pour les constructions, en rapporter de la terre végétale, dont on fait des jardins et qu'on se hâte d'enfermer entre des murs de soutènement pour la défendre contre l'entraînement des eaux du ciel. Tous ces moyens superficiels n'arrivent point à faire produire à cette île la nourriture de ses habitants.

Les événements de la fin du dernier siècle, et surtout le pillage des églises, plus encore que la proclamation des droits de l'homme et la déchéance de la noblesse, ont semé jusque dans Malte la terreur qui dominait la France, et ont nui au respect antique porté jusque-là aux armes françaises; mais tôt ou tard la violence cesse la vérité se fait jour, dans les tourmentes politiques comme au milieu des flots, et toutes les préventions sont dissipées aujourd'hui. Non-seulement on parle français dans la classe élevée, mais il n'est pas rare qu'un Français soit compris même dans les rangs du peuple. On m'a assuré aussi qu'un grand nombre des habitants de l'île parle encore arabe et rend aujourd'hui cet hommage à ses anciens maîtres, tandis qu'il refuse avec dédain et opiniâtreté d'écouter et de comprendre le langage de ses nouveaux geôliers. Ce peuple a le sentiment de sa noble antiquité et on ne le verrait pas aujourd'hui, comme aux derniers jours de l'ordre de Malte, pendant le long et terrible siége de cette île, accourir avec femmes et enfants pour soutenir les protecteurs qu'on leur a donnés dans cette île. Je renvoie à une autre plume que la mienne le lecteur qui voudrait connaître les détails héroïques de ce grand siége de trois mois, et les souvenirs qui se pressent en foule dans l'âme du voyageur, sur un rocher jadis si illustre et aujourd'hui si humilié.

CHAPITRE LXIV.

Résolution. — La côte d'Italie. — Messine. — Les quarantaines. — Loisirs. — Le Stromboli. — Le golfe de Naples. — La reine de la terre et des eaux. — Le tombeau de Virgile. — Le Vésuve. — *Voir Naples et puis mourir*. — Le touriste à Naples. — Quelle est la peste la plus redoutable. — Le lazarone. — L'Anglais libérateur. — Le réfugié.

Pour revenir en France, il me fallait ou aller directement à Marseille ou prendre la côte d'Italie. Ces deux trajets ne pouvaient entrer en comparaison, et l'espérance d'être présenté au chef de l'Eglise, au vicaire de Jésus-Christ, de parler du sanctuaire de la Nativité de la Sainte-Vierge au Pontife qui en avait proclamé l'Immaculée Conception, ne pouvait laisser dans mon âme aucune hésitation, aucune incertitude. Seulement une fausse alarme commençait à se répandre sur la côte d'Italie : on y croyait, sans aucun motif plausible, que le choléra s'était déclaré à Malte, et les quarantaines devenaient de plus en plus sévères. Malgré ce contre-temps, je résolus de tenter la fortune et de me fier à l'étoile de mon voyage, qui n'avait encore trompé aucune de mes espérances.

Je m'embarquai donc le jeudi à midi, par un mistral violent, sur *le Capitole*, bateau des messageries françaises, dont le nom me semblait de bon augure pour

mes projets, comme celui du *Jourdain* qui m'avait conduit en Palestine. Il me fallut dire adieu à tous mes compagnons de voyage dont aucun ne voulut me suivre et que la côte de France, à quelques heures seulement de celle de Malte, attirait d'une façon irrésistible. A l'approche de la nuit, le vent jusque-là si furieux s'apaisa; nous vîmes l'Etna dont les feux sommeillaient sous une couche de neige, et le lendemain, à sept heures du matin, nous entrions dans le port de Messine. En quelques mois cette côte avait changé d'aspect. A mon premier passage, la beauté de ce lieu souffrait beaucoup des ardeurs du soleil; en ce moment des pluies abondantes et des nuits plus longues lui avaient rendu un peu plus de verdure, ce qui ajoutait beaucoup de charme à tout ce que j'ai déjà raconté de ce paysage. Cette fois il fallut me contenter de la vue du rivage. Les habitants de Messine, ainsi que je l'ai déjà raconté, avaient tant souffert et étaient encore tellement effrayés des dernières atteintes du *choléra* ou, ainsi qu'ils l'appelaient, de la *peste noire*, qu'ils étaient impitoyables sur le chapitre des quarantaines. De mon côté j'avais déjà parcouru la ville et ses environs; je n'étais nullement tenté de faire quinze jours d'attente dans une prison pour me procurer ce même plaisir, et je me résignai sans peine à demeurer sur le vaisseau.

Pour me consoler de ne point revoir une ville que j'avais déjà visitée, j'avais autour de moi quelques compensations. J'étais sur un paquebot élégant et confortable, en compagnie de gens de bon ton, occupés à dessiner ou à chanter; j'avais pour abri un ciel admirable, l'Italie d'un côté, la Sicile de l'autre, et à mes pieds une eau limpide dont le soleil éclairait les profondeurs. Dans cette eau, et parmi des poissons de toute sorte, je pris grand plaisir à contempler une chose étonnante pour un voyageur aussi peu versé que moi dans l'histoire naturelle : c'était un poisson ou mollusque, dont le nom m'est inconnu mais dont les propriétés sont

vraiment intéressantes. Semblable à une grosse huître hors de sa carapace, du diamètre d'une forte orange, il se tenait suspendu par quatre à cinq fils ou appendices assez longs et assez effilés à une sorte de parachute qui s'ouvrait ou se fermait à sa volonté, selon qu'il voulait monter ou descendre. C'est ainsi que, à la manière des aéronautes, il montait ou descendait verticalement, avec lenteur ou avec vitesse, pour prendre les morceaux d'orange ou de pain que nous lui jetions.

A trois heures nous levons l'ancre et nous avançons en face des deux côtes si rapprochées de l'Italie et de la Sicile, passant majestueusement entre la plage de Charybde à notre gauche, et le rocher de Scylla à notre droite, sur la côte d'Italie. Entre ces deux écueils à jamais célèbres, loin des fables effrayantes de la mythologie, et sans trembler comme les nautonniers de Virgile, nous n'avons sous les yeux que des réalités attrayantes et sans danger, que des spectacles à la fois calmes et ravissants: le rivage des Calabres d'une part et de l'autre les jardins de la Sicile me font un instant rêver au Bosphore, me rappelant d'autres joies trop tôt passées. Le soir nous sommes au pied du Stromboli, volcan en forme d'île conique, dont les feux s'élançant à chaque période de dix minutes, éclairent notre route monotone et silencieuse. On le considère généralement comme une soupape de l'Etna, et on croit avoir remarqué qu'il ne lance ses feux intermittents que quand celui-ci est éteint, tandis qu'au contraire il se repose pendant ses éruptions.

Le lendemain, au lever du soleil, après une nuit très-calme, nous étions en face de cet hémicycle ravissant qu'on appelle le golfe de Naples, et qui, assure-t-on, n'a pas son pareil dans le monde. Jamais je ne vis la nature s'éveiller dans de plus ravissantes conditions. Le ciel le plus pur et le plus transparent commençait à s'inonder des rayons d'un magnifique soleil sortant des blanches vapeurs de l'horizon au-dessous du golfe d'Otrante, et

couronnant de son éclatant diadème les montagnes de cette belle région de l'Italie. Une brise légère, qui laissait l'eau sans rides et l'air sans nuages, éveillait de ses douces caresses la ville encore endormie au pied du Vésuve et sur le bord des flots. Cette reine de la terre et des eaux, gracieusement étendue au pied des collines, sur les rives d'un golfe arrondi, large et profond, et enfermant dans le contour de ses jardins et de ses murailles une population de près d'un demi-million d'âmes, se présente avec plus de grâce encore que de majesté aux regards émerveillés du voyageur. Les poètes païens, frappés du prestige de cette beauté, lui avaient donné le nom de la Syrène Parthénope et y avaient placé le temple et le culte de cette divinité, maîtresse des eaux du golfe et des ombrages des coteaux : ils y étaient venus chanter et mourir. A l'entrée de la grotte ou chemin creux du mont Pausilippe, entre la ville et Pouzzoles, sur les derniers rameaux de ces collines, repose le tombeau de Virgile, jadis ombragé de lauriers qui n'ont pu résister à l'indiscrète piété des admirateurs de ce chantre de l'Italie. Depuis le cap Misène, au nord de ce rivage, jusqu'à la pointe de Sorrente au midi, l'œil ne sait en effet ce qu'il doit le plus admirer des beautés de ce golfe ravissant, que prolongent encore au loin dans la mer les îles Procida, Ischia et Capri, sentinelles avancées dans les flots comme pour protéger le repos de leur reine.

De cette couronne de fleurs et de verdure, qui enferme la ville et se reflète dans l'azur tranquille des eaux, sort, sur la droite du spectateur et à l'Orient, la double cime du Vésuve, cachant dans ses abîmes des feux qui font pâlir tous les feux de la terre; il plane comme une menace incessante au-dessus de ces charmants paysages, gigantesque image de la mort qui plane sans cesse au-dessus de toutes les joies de ce monde. On n'entend aucun bruit dans ses flancs, mais une fumée grisâtre et se déroulant en longues spirales semblables à des

nuages transparents, révèle la présence du terrible danger. Quand le tonnerre retentit dans les entrailles du volcan, Naples se rappelle qu'en 1631 elle fut pendant seize heures mortelles à la veille d'être engloutie, et que les cendres vomies par la montagne portèrent la terreur dans tous les ports de l'Archipel et jusqu'à Constantinople. A côté des vignes de Sorrente et de Salerne, dorment sous la cendre qui les a englouties depuis dix-sept siècles les villes d'Herculanum et de Pompeï, véritable et effrayant tombeau qui ne semble protéger la dépouille des morts que pour rappeler aux vivants leur destinée.

Voir Naples et puis mourir! s'écrient tous les enthousiastes, qui en font l'*El Dorado* de ce monde. J'ai vu, ce me semble, plusieurs sites enchanteurs qui peuvent le disputer à Naples pour la beauté, et qui ont de plus l'avantage d'être privés d'un voisin aussi redoutable que le Vésuve. Des admirateurs plus calmes indiquent à cet adage l'origine que voici. Il y a, disent-ils, près de Naples un lieu délicieux appelé *Morere*. Il ne suffit pas de voir la ville, il faut encore et surtout visiter ce lieu, qui laisse loin derrière lui tout ce qu'on a vu jusque-là. Voir Naples et, après Naples, visiter ce lieu enchanteur, *e poi Morere*, dont on a fait par corruption *morire*, *mourir*, tel est le devoir du touriste qui met le pied sur ces beaux rivages. Je ne serai pas juge entre ces deux assertions: la quarantaine s'y oppose.

Sur un terrain presque aussi mouvant que la surface des flots, les choses ont souvent changé d'aspect depuis le temps où Virgile chantait le lac d'Averne et les plaines de la Campanie. Des ruines antiques et en grand nombre sont accumulées sur les rivages de Pouzzoles et de Misène. Baïa, Cumes et sa sybille, le lac rappellent au poëte les sombres rives de l'Achéron. Qu'eût-il dit s'il fût entré dans la sépulture d'Herculanum et de Pompeï?

Les touristes ont ici mille devoirs à remplir, sans

aller, comme Pline, jusqu'à affronter le cratère du Vésuve. Des rives enchanteresses, de riants paysages, des grottes célèbres, qui ne se visitent même pas sans quelque danger, des collections importantes, des musées de la plus haute valeur, cent vingt-deux églises dont la plus importante est l'église gothique et cathédrale de saint Janvier, bâtie par Pisano sur la grotte souterraine qui conserve le sang et les reliques du saint martyr; voilà certes, et je ne dis pas tout, de quoi occuper et intéresser la curiosité du plus dédaigneux de tous les voyageurs. Et pourtant il faut que je renonce à toutes ces merveilles, dont la vue exigerait, comme à Messine, la compensation douloureuse et préparatoire de l'inévitable quarantaine. Or, il est certain que si j'eusse possédé quelques jours de plus en ce voyage, Jérusalem surtout, ainsi que le Caire et Rome, avaient le droit de les réclamer de préférence à tout autre lieu de la terre. Mon parti est donc bientôt pris tout aussi bien qu'à Messine, et je vais rester tout le jour en face du tableau que je viens de dépeindre et où sont entassées toutes ces merveilles. Un peintre en eût fait avec reconnaissance son affaire; il faut donc tâcher d'en tirer aussi quelque profit. Beaucoup d'incidents d'ailleurs viendront nous distraire et nous occuper, et nous sommes tellement rapprochés des quais et du rivage que nous voyons sans peine les nombreux et magnifiques équipages qui parcourent sans interruption la longue chaussée entre la ville et le port.

Les précautions prises dans le port contre la prétendue peste que nous portons avec nous, nous divertissent un instant, et ce n'est pas sans une grande hilarité que nous voyons les gardiens qui nous entourent recevoir au bout de longues perches les objets provenant de notre navire, ainsi que les lettres de la correspondance qu'on paraît mettre en pièces et noyer dans le vinaigre ou dans je ne sais quel acide, avant de les livrer au public. Hélas! la contagion dont on paraît tant occupé

n'est pas la plus redoutable, et le vinaigre ne sauve pas les empires menacés. D'ailleurs la peste dont les Napolitains nous soupçonnent ne leur semble pas telle qu'ils doivent refuser les nombreux écus d'argent que nous leur apportons dans les flancs de notre navire, et pendant plusieurs heures des seaux remplis de pièces de cinq francs, ce mythe qui disparaît de la France, passent avec leurs outils et leurs cordages des entrailles du *Capitole* dans les barques napolitaines qui les reçoivent avec une avidité beaucoup plus tenace que leur prudence.

Pendant ce même temps un jeune *lazarone*, à moitié vêtu, s'approche dans une misérable gondole, et sur des planches rangées en guise de tréteaux se met à nous chanter, avec force gestes, mimes et expression, les *canzonettes* de sa patrie ; il se livre ensuite à une série de pantomimes tragiques aboutissant toujours à un dénouement familier aux Italiens, au classique coup de poignard, qui heureusement ne le fait pas mourir, et ensuite à des aumônes qui maltraitent un peu notre bourse en raison de chaque émotion nouvelle. Ce petit héros du drame italien a des yeux malins qui ne le rendent que trop digne de figurer avec avantage dans la fine cohorte des *gamins de Paris*.

Mais pendant cette comédie une autre, malheureusement un peu plus sérieuse, se déroule devant nous. Bon nombre d'Anglais, ainsi que je l'ai déjà dit, se considérant comme dans leur domaine, se trouvaient avec nous, sur le *Capitole*, aussi à l'aise qu'à Londres et à Portsmouth ; ils arrivaient les uns de l'Inde, les autres de Malte ou de tout autre point de la Méditerranée. La quarantaine leur était au moins aussi désagréable qu'elle pouvait l'être à moi-même et, comme ils avaient refusé de s'y astreindre, ils s'en vengeaient largement par mille railleries, satires et calomnies. A les entendre, le roi de Naples, qui, disait-on, voulait à tout prix défendre sa couronne, effaçait en hypocrisie, sottises et cruautés, tous les souvenirs de l'histoire et laissait bien

loin derrière lui Néron, Vitellius, Caligula et *tutti quanti* ses patrons et ses modèles. En voyant la citadelle et les quelques frégates du port napolitain, ils regrettaient tout haut que le *Royal-Albert* ou le *Malborouch* ne fussent point là pour foudroyer et réduire en cendres cette misérable ville, complice des iniquités de son roi, et ils annonçaient sans détour une vengeance prochaine et solennelle.

Je n'ai point à juger ici la manière plus ou moins raisonnable avec laquelle le roi de Naples jugeait à propos d'accueillir les plaintes de ses sujets ; mais il faut être doué d'une rare impudence et d'un insoutenable orgueil pour donner aux gens sérieux une pareille comédie. Il paraît que tous ces vendeurs de Bibles ont oublié ou supprimé dans leurs traductions ce passage de l'Evangile : « Hypocrite, ôtez d'abord la poutre qui crève votre œil, et puis vous verrez à débarrasser votre frère de la paille qui gêne le sien. » Ce peuple marchand, qui fait entrer la Bible dans l'actif et le passif de son commerce; qui vend le poison de l'opium à coups de canon ; qui abuse de sa supériorité sur l'Hindou pour s'engraisser de la substance de plusieurs millions de victimes humaines ; qui fait traquer les Indiens comme des bêtes fauves ; qui mitraille avec un superbe dédain ceux qui ont mis bas les armes sur la parole de ses généraux, ce peuple ose se proposer comme un modèle de civilisation, comme le sauveur des opprimés. Comme il lui sied bien de prêcher l'humanité, à ce commerçant qui n'a d'autre Dieu que l'or, qui a apporté dans l'Inde une misère, une ignorance, une dégradation toujours croissantes ; qui propage dans la Chine le poison ; dans l'Irlande, à la porte de sa splendide demeure, la faim, l'exil et la mort ! Oh ! oui, il sait, il peut, il ose incendier les vaisseaux et les villes : il a détruit la flotte danoise à Copenhague, la flotte turque à Navarin ; il est prêt à en détruire bien d'autres, et chacun nomme tout bas les victimes dont il ferait volontiers sa proie. Son

...ue est très-simple. L'apôtre des nations
...Christ, une seule foi, un seul baptême. »
...Un seul peuple, un seul commerçant,
... Tant qu'il sera seul négociant sur
... mers, tous les bénéfices du com-
...'est là pour lui le point de mire
...uses, politiques, humanitaires
... le monde sera-t-il délivré
...où il en sera fatigué. Il
...855, que l'enquête des
... des faits de tortures
...dras, indigna l'Eu-
...glais. Les prisons
... de repos pour les
...te enquête révéla les
...lais qui succombent sous
... du fameux *Chat-à-queues* de la
...aient heureux de pouvoir de temps à
...es laissait faire, s'abriter sous la discipline
...ue. Et voilà les hommes qui se donnent sans
...eur le titre de grand peuple, de nation civilisée, qui osent flageller même le plus paternel de tous les gouvernements, celui du Souverain Pontife ; voilà les politiques qu'un bon nombre de nos écrivains encensent et applaudissent, bien plus par instinct anti-catholique que par conviction.

Une impudeur aussi révoltante, une aussi fatale persévérance à semer partout les germes de la révolte, a néanmoins porté ses fruits, quelque tristes et surtout quelque désastreux qu'ils soient pour l'humanité. Il y aura toujours, même dans l'empire le mieux administré, assez de mécontents suffisamment préparés à maudire le glaive porté par celui que saint Paul appelle *vindex in bonum*, c'est-à-dire le défenseur de l'ordre, assez d'ambitieux convaincus de cette fausse maxime que tout pouvoir vient, non pas de Dieu, ainsi que le pense l'Apôtre et avec lui tous les hommes d'ordre, mais du

bon plaisir de l'homme qui a daigné l'instituer; il y aura toujours assez de sujets rebelles et passionnés pour entendre et goûter avec avidité ces enseignements. C'est surtout en Italie que de telles doctrines ont été fatales, et, ce jour là-même, le hasard me mit sous les yeux une victime imprudente de ces sortes d'entraînements et de séductions, vers laquelle je me sentais instinctivement attiré.

J'avais remarqué sur notre bateau un charmant jeune homme qui allait de Malte à Gênes. Une figure blonde et intéressante, des manières enfantines, un air ouvert, une tenue décente et presque recherchée, en faisaient un des compagnons les plus sociables du navire. J'avais été dès l'abord un de ceux dont il avait préféré la compagnie, et je m'y étais prêté de mon mieux. Prévenu en faveur de ce jeune homme, j'admirai comment tout ce qu'il voyait excitait son enthousiame et lui faisait pousser des cris de joie. Jamais enfant ne montra une plus sincère naïveté: une simple explication de la merveille la plus simple de nos jours, du télégraphe électrique, par exemple, lui faisait pousser d'une façon excentrique de vrais cris d'étonnement et de bonheur. Je fus bientôt au courant de sa vie tout entière. Hélas! cette blonde candeur cachait les instincts politiques les plus révolutionnaires. Une fois sur ce chapitre, sa conversation n'était plus qu'une interminable colère, un fauve et long rugissement, que les passagers anglais accouraient prolonger et irriter encore. Le malheureux jeune homme avait échappé aux actives recherches de la police de Naples et s'était réfugié à l'ombre du pavillon français. Tout le temps que nous demeurâmes dans le port, sa famille qui habitait Naples, c'est-à-dire son père, son aïeul, sa mère et ses sœurs, montés dans une barque, se tinrent là sous les flancs du navire, cherchant à le voir, à l'entendre, à lui parler. Ils n'osaient monter sur le *Capitole*, parce qu'alors la quarantaine les eût empêchés de rentrer dans la ville; ils n'osaient inviter leur

fils à descendre, puisque c'eût été le livrer aux ennemis dont il avait si heureusement évité jusque-là les poursuites. Ils en étaient donc réduits à lui parler par gestes, à lui envoyer des baisers, tandis que lui, penché sur les flots comme sur un abîme, cherchait à entendre encore une parole de leurs lèvres. Les espions de la police et ceux de la quarantaine ne les perdaient de vue ni les uns ni les autres. Tout le jour se passa ainsi en gestes surveillés et en larmes furtives arrachées au cœur d'une famille qui paraissait autant respectable par la vivacité de son amour que par la grandeur de son chagrin. Le soir la séparation fut déchirante et pourtant nécessaire : un seul port devait s'ouvrir au jeune homme, c'était celui de Gênes, toujours ouvert à tous les révolutionnaires, à tous les agitateurs politiques.

CHAPITRE LXV.

Une belle nuit. — *Civita-Vecchia.* — Toujours la quarantaine. — Livourne. — Obstination. — Gênes. — La *libre pratique.* — La *cité des palais.* — Départ sur le *Mérovée.* — Adieux à Gênes. — Le *mal de mer.* — Le voyageur libre et les pestiférés. — Les plaines de l'Arno. — Pise et ses monuments. — *Vado, Pianosa, Monte-Christo.* — Les sophistes. — Le port de *Civita-Vecchia.* — La campagne de Rome. — La coupole de Saint-Pierre. — Rome.

Quand le soleil, s'abaissant sous la grande ligne de l'horizon, vint mettre fin à la magnificence de ce tableau et aux émotions de la journée, le *Capitole* reprit sa course du cap Misène au golfe de Gaëte, laissant derrière lui Ischia, Procida et tous ces charmants rivages. Une nuit douce et tranquille, éclairée par les feux argentés de la pleine lune, semblait nous inviter à méditer dans le recueillement les ravissantes images du jour. Il me fut impossible de songer à quitter le pont: le temps était calme et limpide; je me croyais sur un beau lac, et l'astre des nuits ressemblait à une voile blanche qui naviguait de conserve avec nous. Ce beau ciel et ces eaux tranquilles me redirent ces vers inspirés à un jeune poëte, à l'occasion de la mort de Silvio Pellico, l'une des âmes les plus suaves et les plus mélancoliques du beau ciel de l'Italie, qu'on avait cru un instant mort dans ses fers.

Luna romita, aerea,
Tranquillo astro d'argento
Come una vela candida
Návighi il firmamento;
Come una dolce amica
Per sua carriera antica
Segui la terra in ciel (1).

A huit heures du matin nous étions dans le port de *Civita-Vecchia.* Je touchais enfin au sol de la patrie chrétienne; j'avais sous les yeux le môle et les deux entrées du port, la jetée, le château-fort de Michel-Ange, les quais, les églises et les monuments de la ville. C'était le dimanche, 9 novembre; le temps était radieux, la population avait revêtu ses habits de fête, les cloches des églises appelaient de tous côtés les fidèles et, chose qui me faisait battre le cœur, des soldats français, occupés à garder le port et ses défenses, se montraient de tous côtés, allant à leurs affaires, au point que je me crus un instant dans quelque port de la France. Combien, après avoir vu tant de choses repoussantes en Orient, il m'eût été doux de descendre, de serrer l'un d'eux sur mon cœur et dans mes bras! Hélas! je ne devais point jouir sitôt de cette faveur. J'avais sous les yeux cette terre promise et tant désirée; je touchais du doigt les murailles de sa première cité; Rome était à quelques heures du rivage; je suppliai, j'écrivis les plus touchantes prières; tout fut inutile. Les impitoyables

(1) O lune solitaire, aérienne,
Au disque calme et argenté,
Telle qu'une voile blanche sur les flots,
Tu prends ta course dans la plaine des cieux;
Comme une fidèle et douce compagne,
Dans sa carrière si longtemps parcourue,
Tu suis la terre dans le ciel.

règlements de l'horrible quarantaine se montraient partout avec le même zèle et les mêmes rigueurs, et je passai tout le jour à regarder dormir dans sa nacelle l'homme de qui dépendait en cet instant ma destinée, le malheureux espion attaché au cordage de notre navire et ouvrant de temps à autre l'œil le moins appesanti pour savoir si je faisais mine de débarquer.

A quatre heures du soir, le supplice dont je parle cessa pour faire place au désespoir, bien grand je l'avoue, de renoncer à visiter la Ville-Eternelle. Je sortis de ce petit port avec la tristesse dans l'âme, n'espérant plus terminer par une bénédiction du Père des fidèles le voyage si heureux que je venais d'accomplir. Pour la première fois mon étoile me devenait hostile. Je repoussai même comme un acte de déraison toute tentative de mon imagination qui osait me représenter ma visite au Saint-Père comme étant encore possible. Le ciel lui-même s'était assombri, et, comme pour le mettre à l'unisson de mon âme, un grand vent du large se mit à souffler et à le couvrir de nuages. Cette préoccupation ne fut pas de longue durée : le vent tomba à minuit ; et, à sept heures du matin, le 10 novembre, nous étions dans le port de Livourne, encombré de navires de commerce et de paquebots à vapeur, par une température assez froide, et que semblait rafraîchir encore la vue des Apennins déjà tout couverts de neige. La journée fut aussi bien longue, passée au milieu de tous ces mâts et de tous ces cordages ; je n'eus pour me distraire que les pas cadencés d'une sentinelle toscane, dont la coiffure élégante comme celle d'une amazone, sans me consoler entièrement, m'occupa beaucoup. Je ne me lassai pas d'admirer cette plume touffue retombant avec coquetterie sur l'oreille et cachant à moitié sous ses ondulations gracieuses un chapeau gris dont se serait honoré le plus frais de tous les visages. Je me demandai qui pouvait prendre la guerre au sérieux avec un tel uniforme? Voilà ce qui servit de récréation pendant un jour à un pauvre

voyageur relégué, comme un lépreux, à l'extrémité la plus reculée du port, où on avait bien voulu admettre d'aussi dangereux pestiférés.

Les rigueurs de la quarantaine s'étaient toutefois un peu adoucies, et déjà on ne nous parlait plus que de cinq jours d'épreuve pour être rendus à la liberté. Quelques Russes et Anglais de notre bord, qui voulaient passer l'hiver à Florence, se soumirent volontiers à cette exigence et ils me sollicitèrent fort d'en faire autant, regardant comme très-déraisonnable l'entêtement que je mettais à me refuser à une telle faveur. J'avoue que ce ne fut pas sans un certain regret que je les vis entrer dans la chaloupe qui allait les conduire à la quarantaine, et que je dus, pour m'en consoler, me persuader que peut-être le port voisin aurait encore moins de rigueur que celui-ci, déjà moins sévère que les autres. Une charmante famille française, celle de l'un de nos braves généraux, était venue à *Civita-Vecchia* partager résolûment le sort réservé au *Capitole* qui rentrait en France, et la musique, la gaîté, le savoir-vivre, le chant, le bon goût vinrent faire diversion aux exigences révoltantes des messieurs chargés de conjurer la peste. Un acte de *Guillaume Tell*, chanté au piano, mit en fuite tous les souvenirs de la quarantaine. Il était temps; nous touchions au dernier port de l'Italie. Aussi quelle ne fut pas ma joie, lorsque, à notre entrée dans le port de Gênes, à deux heures du matin, je m'entendis déclarer officiellement, et de la part du capitaine, que j'étais en libre pratique et que je pouvais dès ce moment parcourir toute l'Italie. Jamais nouvelle ne fut mieux reçue.

On comprend avec quelle impatience j'attendis le lever du jour pour faire usage de ma liberté. Il parut enfin cet heureux jour, et je pus alors contempler, se dessinant sous les rayons d'une douce aurore, cette fière et gracieuse rivale de Naples qui voulait bien me rendre une liberté si longtemps attendue. Ici les montagnes, en s'avançant avec majesté jusque dans les flots, soutiennent

sur leurs flancs, comme en un superbe amphithéâtre, cette reine orgueilleuse, étincelante de marbres et de palais. De puissants môles, élevés par la main des hommes et rattachés au pied des montagnes, enchaînent dans un vaste port les flots dont elle eût si longtemps l'empire. Comment, en face de ce riche amphithéâtre, ne pas songer à cette puissance maritime qui tenait jadis si haut le sceptre des mers, ou comment ne pas frémir à la pensée de l'horrible siége soutenu dans Gênes par les héros de Masséna? Malgré mon empressement à descendre, je demeurai longtemps sous le charme de ce spectacle. J'avais souvent ouï nommer *Gênes la superbe*, mais je m'étonnais d'avoir entendu si rarement vanter une ville aussi remarquable par sa position, sa grâce, ses contours pittoresques, et je crois pouvoir affirmer que si, aux yeux du plus grand nombre des voyageurs et surtout de ceux qui cherchent une santé perdue, Naples l'emporte sur Gênes, cela ne peut venir que de la douceur de son climat, nécessairement préféré aux capricieuses et froides habitudes des montagnes du nord de l'Italie.

Je me hâte de faire mes adieux au *Capitole*, et me voilà bientôt parcourant les rues magnifiques de cette cité, dont le pavé de marbre lutterait avec celui de nos salons, et m'arrêtant émerveillé devant ces palais dont les murs réfléchissent avec tant d'éclat des dessins de jaspe et d'azur. Ce n'est point par hyperbole qu'on l'a nommée la *cité des palais*. Il semble que l'argent du monde entier, dont elle était maîtresse au temps de ses doges, a été enfoui dans toutes ces magnificences. Tout, sur la terre et sur l'onde, se réunit ici pour charmer le voyageur: au fond de ce vaste golfe ligurien les Apennins se resserrent pour dessiner dans leurs flancs cette ravissante enceinte demi-circulaire; des jardins, des bouquets descendent de terrasse en terrasse jusque dans les flots; les rochers eux-mêmes viennent concourir par leurs formes variées au charme de ce paysage; une double

enceinte de remparts disparaît, comme par discrétion, au milieu de cette verdoyante ornementation; des milliers de colonnes, des portiques, des frontispices, des églises, des palais commandent l'admiration par leur élégance, leur bon goût, leur noblesse. On sent que le génie de Michel-Ange a présidé à l'édification de cette Carthage des temps modernes, qui possède à elle seule autant de palais qu'une nation tout entière.

Une fois débarrassé de ce soupçon de peste qui jusque-là avait pesé si désagréablement sur ma personne et sur mes projets, le désir de voir Rome me reprend de plus belle. Le *Mérovée* partait le soir même pour Livourne et Civita-Vecchia ; je m'y installe au plus vite, au milieu d'un encombrement de passagers tel que le nombre ordinaire des premières places était plus que doublé. Grâce à l'obligeance du capitaine et à la rencontre d'un commissaire des postes que j'avais connu à Constantinople, je n'eus point à en souffrir et je pus même jouir, sans faire tort à personne, de la plus belle chambre à deux lits de toutes les cabines. Hélas ! une telle aisance, aussi inattendue, ne me fut guère profitable. En même temps que mes désirs se réalisaient, de nouvelles épreuves se préparaient à les accompagner. La mer n'avait plus à m'offrir que des tempêtes. Gênes nous fit ses adieux en nous envoyant à bord une troupe de chanteurs et de chanteuses, armés de violons et de harpes bien capables assurément de me réconcilier avec la nouvelle musique italienne et de me faire comprendre par quel charme les hardiesses de Verdi avaient pu triompher du bon goût traditionnel des Italiens en matière de chant. Mais l'orchestre une fois rentré en ville, la mer ligurienne eut aussi des adieux à nous faire, et une nuit horrible, semblable à bon nombre de suivantes, vint apporter de cruelles angoisses à tous ces inexpérimentés passagers.

Nous étions alors à la préface de ces mauvais jours qui signalèrent par tant de sinistres la fin de l'année 1856, et

je pus contempler, heureusement sans en souffrir moi-même, toutes les étranges péripéties de ce mal si étrange qu'on appelle le *mal de mer*. On m'avait donné, pour partager ma chambre à deux lits, un magistrat français, chevalier de la Légion d'honneur. Les souffrances de ce pauvre compagnon de cabine furent telles que, dans les moments où il pouvait encore parler, il ne proférait, lui qui n'était pas encore arrivé en Italie, autre chose que des gémissements sur la nécessité de son retour en France par le même chemin. Cette pensée, qui lui ôtait à l'avance la joie si heureuse pour tous d'arriver au port, était pour lui le plus horrible de tous les cauchemars. Plusieurs fois pendant la nuit la mer brisa et enleva une partie des bastingages et retomba en flaques d'eau au milieu du salon. Chaque fois que cela arrivait, la frayeur produisait un effet certain et immédiat: elle suspendait un instant les nausées et les cris des malheureux passagers; puis, le danger passé, quand un matelot venait de la part du capitaine rassurer les passagers en leur affirmant que ce n'était rien qu'un *coup de mer*, alors on entendait peu à peu tous ces phénomènes reprendre leurs cours. On comprend en ces tristes moments que ceux-là seuls voyagent qu'une nécessité puissante y entraîne, et encore il n'est pas rare de voir ces derniers appeler la mort qu'ils préfèrent à la prolongation de leurs souffrances. Tel est le mal qui a résisté jusqu'ici à tous les remèdes et qui, moins quelques vertiges, cesse entièrement une fois qu'on a quitté cet élément mobile et posé le pied sur la terre ferme.

Le 12, à huit heures du matin, nous étions dans le port de Livourne, et notre capitaine ayant déclaré qu'il n'était pas prudent à cause du mauvais temps de continuer notre route, et les commandants des autres vapeurs ayant imité sa prudence, je me rendis ce jour-là même en toute hâte à terre pour jouir de ce congé. La stupéfaction de mes compagnons du *Capitole*, que j'avais quittés l'avant-veille et qui étaient entrés pour cinq jours au lazaret,

fut grande en apprenant que j'étais libre, tandis qu'ils étaient encore enfermés pour trois jours. Je me rendis à la police afin de mettre mes désirs de touriste en harmonie avec ses exigences, et, après mille lenteurs, vérifications, paiements et signatures, il me fut enfin permis de prendre à Livourne le chemin de fer de Florence. Je parcourus cette grande plaine fertile et verdoyante conquise sur les eaux de la mer et arrosée en tous sens par des canaux que remplissent les flots de l'Arno. J'admirai ces belles cultures, ces vignes suspendues aux arbres des chemins, ces paysages qui, depuis Virgile, ont été chantés tant de fois. Puis, quittant la nature pour les arts, je visitai la belle cathédrale de Pise, ses admirables peintures et sculptures, cette célèbre *tour penchée* dont on n'approche point sans effroi, le Baptistère et ses reliefs, le *Campo-Sancto* enrichi de la terre de Jérusalem et des émouvantes peintures de ces âges de foi qui nous ont légué tant de merveilles. Pendant ces deux jours, le vent du sud-ouest redoubla de violence, les lames franchissaient l'enceinte du port, des cataractes de pluie tombaient du ciel, le vent soufflait avec fureur et un violent orage vint ajouter encore aux horreurs de la nuit; le feu Saint-Elme, ainsi que l'ont nommé les Espagnols, apparut aux mâtures des vaisseaux, et on eut à la côte l'inusité spectacle de deux naufrages à l'ancre et à l'entrée du port.

Le 14 au matin, il nous fut enfin possible de continuer notre route. Nous étions encore assez près du rivage, lorsqu'on me montra sous les flots l'emplacement de la ville de Vado, recouverte par les eaux de la mer et engloutie par les vagues, comme Herculanum et Pompeï l'ont été par le feu. Cette partie de la côte d'Italie a beaucoup de charme et paraît très-habitée; les Apennins, chargés de neiges, à l'instar des grandes Alpes, encadrent le tableau. L'île d'Elbe nous apporte les souvenirs de l'empire; et, pendant que Pianosa, Monte-Christo font songer mes compagnons de voyage à la prodigieuse

fécondité de ceux qu'on appelle les romanciers modernes, je ne puis m'empêcher de prendre quelques notes et observations, que je reproduis avec leurs détails sur le caractère fugace et impressionnable des habitants des contrées que je parcours.

Parmi les discoureurs italiens que nous emportions avec nous sur notre navire, il en était bon nombre qui professaient les idées les plus excentriques en matière de religion et de politique. Le fond de tous ces discours était une épaisse ignorance des principes qui font remonter à Dieu, unique source de tous biens, l'origine des droits et des devoirs. Tous les princes et tous les principes semblaient à la fois exécrés et exécrables ; les sarcasmes et les blasphèmes se produisaient au grand jour avec la plus grande aisance, et comme le nom du souverain Pontife y était constamment mêlé, il y avait toujours aussi un chœur anglais pour applaudir. C'était à se demander si un roi ou un législateur quelconque était encore possible sur la terre. Parmi tous ces étranges sophistes, il en était un que chacun qualifiait du nom de docteur : c'était un petit homme, d'une quarantaine d'années, très-pétulant et très-causeur ; sa parole était vive et facile et il abordait avec une ardeur sans pareille toutes les questions, faisant feu de toutes pièces à chaque provocation, et toujours prêt à contredire, quelle que fût la thèse posée. Il se révoltait surtout à la pensée horrible qu'un Italien pût subir le joug d'aucun maître, et il réclamait à grands cris la liberté pour sa patrie, que le ciel avait créée si belle. Je me demandais si j'avais à faire à des fous, à des sauvages indomptés ou à des enfants mal instruits. Pour justifier cet amour d'indépendance, il fallait bien se déclarer le plus brave et le plus guerrier de tous les peuples : aussi rien n'égalait les exploits militaires dont un Italien est capable, et dont on assourdissait les oreilles. Malheureusement pour les plans homériques de ce pétulant docteur, il y avait là quelques dames françaises, fort rieuses de leur nature, et qui avaient

grand'peine à prendre au sérieux la gloire militaire de l'Italien et de l'Italie. Le docteur qui parlait si bien avait d'ailleurs la tête marquée d'un signe assez bizarre, qui occupait tout le monde et que rien ne pouvait expliquer. Chacun se rappelait involontairement certain renard de la fable, et cette figure prêtait à rire aux mieux disposés. La partie postérieure de la tête du docteur, depuis le sommet jusqu'à la nuque, était complétement rasée; une aussi étrange particularité avait bien le droit de préoccuper un peu les passagers et chacun même parmi les moins curieux, aurait bien voulu connaître l'explication de cette énigme bizarre; mais quand on en demandait la raison à ce personnage on ne pouvait jamais obtenir d'autre explication que celle-ci, à savoir qu'étant chez son barbier pour se faire raser le menton, il s'aperçut tout à coup, mais trop tard, que ce gaillard lui rasait autre chose que le visage. En présence de tels hâbleurs, chacun se demandait comme moi : Que faut-il le plus admirer, ou l'impudence de ces conteurs de sornettes ou la stupide crédulité de leurs dupes? Que de fois pourtant j'ai eu l'occasion d'admirer l'une et l'autre!

Hélas! qui ne sait ce que l'Italie, depuis si longtemps, a eu à souffrir! Le Français, qui a vu aux cent jours ses rues, ses monuments, ses villes et ses campagnes, inondés par les cohortes russes et allemandes, pourra, plus que tout autre peuple, comprendre et exprimer les angoisses et les colères d'une population humiliée dans son amour-propre, dans ses habitudes, dans son langage, dans ses mœurs, et n'osant, depuis tant d'années, laisser échapper de son âme le plus étouffé des gémissements. Mais que de fois n'a-t-on pas confondu, même à dessein, les saintes aspirations du malheur avec les folles utopies et les rêves orgueilleux de l'impiété et de l'ambition!

Nous n'avions plus que quelques heures pour arriver à *Civita-Vecchia*, lorsque le mauvais temps nous reprit

de plus belle et que le capitaine se décida à prendre la haute mer, afin d'éviter le voisinage de la côte, jusqu'à ce que le temps devînt meilleur. Pendant qu'il consultait ses cartes, je me couchai, fatigué par le roulis de la mer, l'ennui et le chagrin dans l'âme, sans cesse repoussé de cette plage tant désirée, et cela surtout chaque fois que je croyais y aborder. Une fois de plus je vis là, par ma propre expérience et à ma honte, combien la nature humaine est prompte à se décourager. O! homme de peu de foi! se fût écrié le divin maître : *quid timidi estis, modicæ fidei?* En effet, cette nuit-là même, le samedi matin, vers deux heures, le ciel se dégageait de ses nuages, la lune se montrait encore avec assez d'éclat pour que le capitaine, se ravisant sur ses projets, prît le parti de se jeter à travers les brisans et d'entrer dans le port de *Civita*. Réveillé par le calme du navire que la vague ne battait plus, je saluai encore une fois cette étoile de la mer, *Ave Maris Stella!* qui m'avait souri avec tant de persévérance durant ce long voyage, et aussitôt je courus sur la dunette embrasser l'officier hardi et prudent qui m'amenait au port tant désiré et que j'allais quitter pour toujours.

Maintenant, me disais-je en toute sécurité, que longtemps le ciel et les abîmes m'enferment ici, je puis attendre... Enfant de la grande famille chrétienne, je me sens dans ma patrie...

Quand le jour parut, la première figure qui se montra devant moi fut celle d'un jeune mendiant venu dans une barque au-devant des passagers du *Mérovée*. Avec un visage candide, il se prit à me regarder d'un sourire gracieux, comme une vieille connaissance et comme pour me dire : Soyez le bienvenu! Au moins, me disais-je, la pauvreté n'est pas toujours un crime sur cette terre où la charité se donne rendez-vous de tous les points du globe pour retourner au-delà des mers embraser le monde; sur cette terre dont les vivantes doctrines portent le salut à tous les peuples comme les eaux de l'Océan

qui remontent d'abord vers le ciel avant de répandre sur tous leurs célestes bienfaits. Je payai volontiers à ce mendiant l'obole de ma reconnaissance.

Une fois débarrassé des exigences de la police, et après avoir déposé une partie de mes bagages chez le sous-intendant de l'armée française à *Civita*, je montai sur l'impériale de la diligence et je partis à midi, pour coucher enfin cette fois dans les murs de la grande capitale. Tantôt le chemin de *Civita* à Rome suit les bords de la mer, et je contemplai, avec sécurité cette fois, les vagues encore furieuses qui semblaient, avec leurs voix de tonnerre, réclamer la proie qui leur échappait; tantôt nous traversions des collines et des pâturages, l'antique richesse de ces peuples, et mes regards se perdaient dans ces solitudes prolongées, toujours si remplies de charme pour le poëte et le paysagiste; tantôt j'admirai ces troupeaux aux cornes rebondissantes, fortune patriarchale devenue chez les autres nations le privilége des grands propriétaires, et qui est ici la source féconde du bien-être tranquille et assuré de ces peuples. Quand le soir vint nous envelopper de ces ombres, cette nature silencieuse, que tant de romanciers ont cherché à assombrir, fit impression sur moi et je me sentis pris comme d'une vague terreur au milieu de ces contrées inhabitées. Mais bientôt la compagne de mes nuits de voyage, la lune vint blanchir ces paisibles horizons, et ses rayons argentés me montrèrent dans le ciel la vaste coupole qui abrite la plus auguste de toutes les couronnes.

O Rome! mère et maîtresse de toutes les nations, je te salue! O reine du monde! tous les peuples de la terre ont les yeux tournés vers toi; ouvre tes bras à celui de tes enfants qui vient te visiter avec tout le respect et l'amour filial qu'il te porte dans son cœur!

Non, le chrétien n'entre pas dans Rome comme dans toute autre ville du monde, comme il y entrerait si Rome était tombée au pouvoir d'un prince de la terre, fût-il un des plus grands. Enfant de l'Eglise, son cœur

bat en approchant de ces murs qui renferment le Père des fidèles, et il se sent à l'aise sur le seuil de la patrie. Les vœux et la volonté de toutes les nations chrétiennes, française, irlandaise, espagnole, allemande, italienne, l'accompagnent et font de son pèlerinage comme un tribut porté au Chef suprême ; de sa piété comme un hommage de chacun de ses frères. L'espoir de tout catholique est de visiter Rome un jour et de ranimer sa piété au centre de toutes les églises, et il lui semble que si les difficultés du voyage s'aplanissent de jour en jour, si les communications deviennent plus rapides, c'est afin qu'il puisse plus facilement aussi réaliser ce vœu si ardent de son âme. Et quand ce désir est accompli, quand Rome est sous ses yeux, quand il touche ces murs chéris, il sent qu'il est, non pas seulement dans la capitale du monde catholique, mais dans une propriété qui est la sienne, dans un royaume dont il est membre, sous une autorité indépendante et souveraine qui le protége, dont il est aimé, et qu'il va vivre un instant sous la tutelle du plus puissant, du plus auguste, du plus paternel de tous les monarques. Il y a à Rome trois cent soixante églises. Où est le roi de la terre qui possède autant de palais? Quelle est la ville assez riche pour garder et entretenir autant de monuments? Comment ont été bâtis tous ces innombrables édifices? Comment sont-ils entretenus? N'est-ce pas l'or des pèlerins, l'argent de la catholicité qui a relevé les ruines de Rome, qui a édifié tant de belles choses, et qui a payé les travaux des grands génies, créateurs de toutes ces merveilles? Sans les papes et sans leurs immenses ressources, Rome serait aujourd'hui ce que sont toutes les antiques splendeurs de la terre, un amas de ruines, peut-être un cloaque pestilentiel, comme tant de grandeurs déchues que je viens de visiter.

Ma joie est grande en effet, et pourtant mon enthousiasme me semble de la froideur à côté de celui que Rome a inspiré à tant d'autres, à côté, par exemple, de

ces belles paroles, extraites des premiers âges de l'Eglise, et tombées de cette *bouche d'or*, la gloire de l'Eglise d'Orient. Saint Jean Chrysostôme, expliquant l'Epître aux Romains, peut-être du haut de cette chaire que j'ai tant admirée dans l'église du Fanar à Constantinople, s'écriait : « J'aime cette grande ville de Rome, et j'ai mille raisons pour l'admirer et l'exalter : son antiquité, sa splendeur, le nombre et la richesse de ses habitants, leur puissance, la gloire qu'ils ont acquise dans les combats..., mais je ne veux point la considérer par tous ces avantages. Si je l'estime et si je la trouve heureuse entre toutes les villes, c'est à cause de l'honneur grand et unique qui lui a été accordé de posséder dans un commun tombeau ces inappréciables trésors, les corps des deux apôtres saint Pierre et saint Paul, qui, tels qu'un double phare allumé par le ciel même, projettent leur lumière jusqu'aux extrémités du monde. »

CHAPITRE LXVI.

La cité des Césars et la cité des Papes. — Comment choisir entre tant de merveilles ? — L'*Ara cœli*. — La prédiction de Léonard de Port-Maurice. — Le peintre de l'Immaculée-Conception. — Le jansénisme et le culte de Marie. — L'hospitalité. — Saint-Pierre du Vatican. — L'inscription du vainqueur. — Le Vatican. — Le pouvoir temporel des papes. — Ses bienfaits. — Ses destinées.

Une fois dans Rome je me sens aux prises avec un immense et irrémédiable embarras, j'oserai presque dire avec un nouveau chagrin. Je n'ai que quelques jours à passer au milieu de toutes ces merveilles, et ce ne sont pas des semaines qu'il me faudrait pour m'initier à elles, mais des mois, mais des années..... Où vais-je donc porter mes pas, par quel souvenir vais-je commencer la série des trésors que j'emporterai avec moi? Irai-je au Panthéon des Auguste, aux ruines de ce Capitole et de ce Forum d'où le peuple et le sénat dictaient des lois au monde entier, d'où ils envoyaient aux peuples vaincus les chaînes qu'ils devaient porter; ou bien plutôt, humble pèlerin, entrerai-je dans ce pacifique Vatican d'où les successeurs de saint Pierre appellent à la lumière tout homme de bonne volonté et montrent à toutes les nations le chemin de la vérité et du ciel ? Vais-je demander à la cité des Césars de me montrer ses palais en ruines, ses colonnes brisées,

ses statues, ses temples, ses obélisques, ses thermes, enfouis dans la cendre où les ont précipités les incendies des Barbares? Mes pieds fouleront-ils d'abord la terre sainte de l'amphithéâtre de Flavien, ce sol qu'un peuple, plus impitoyable que les tigres et les lions, a arrosé du sang de tant de martyrs? Verrai-je les malheurs de Jérusalem et la conversion du vainqueur de Maxence gravés sur les arcs de Titus et de Constantin; les catacombes, la cité souterraine encore remplie des restes sacrés de ceux qui ont répondu par la mort à la mort, et par le sacrifice au sacrifice du divin Sauveur; ces basiliques vénérées qui conservent les gloires de la Foi, les splendides reliques du Calvaire, celles de Beethlehem, de la Cène, de la Voie douloureuse; ces églises nombreuses bâties sur le théâtre même des plus grands martyres et des plus grandes vertus; cette église des églises, Saint-Pierre, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres, la merveille des merveilles, que je visiterai tous les jours, que je ne me lasserai point de visiter et que je voudrai revoir sans cesse? M'enfermerai-je dans ces galeries, dans ces musées, où les arts confondent l'imagination par le détail de leurs richesses? Ou bien laisserai-je au hasard le besoin de régler mes premières démarches?

Telles étaient mes premières préoccupations dans la Ville-Eternelle, lorsque deux considérations bien chères appelèrent mon attention sur le Capitole où Rome allait jadis remercier ses dieux. Là se trouve l'église de l'*Ara cœli*, consacrée à la Reine des cieux et desservie par la piété des Franciscains: sa position, au sommet de l'ancien Capitole, dominant la Ville-Eternelle et appelant tous les regards, semblait me dire que c'était là le *Palladium* de la ville et du monde, l'*autel* le plus rapproché *des cieux*, la citadelle du monde nouveau, le lieu saint déjà pressenti par Virgile et révélé à Auguste. Dieu avait voulu qu'il fût mis sous la protection de Marie et sous la garde des disciples du séraphique François, toujours les premiers à verser leur sang pour la cause du Christ. J'avais

à remercier la sainte Mère du Sauveur, dont la puissante protection m'avait sauvé de bien des dangers, et m'avait accordé tant de consolations imméritées, et je devais aussi présenter mes hommages au général de l'ordre des Franciscains, le P. Bernardino da Monte Franco; j'avais à lui témoigner ma reconnaissance pour tous les charitables services dont j'étais redevable à ses religieux de la Palestine, et à lui remettre différentes missives qui m'avaient été confiées. Ma résolution fut donc bientôt arrêtée, et je commençai mes excursions dans Rome par cet impérieux et double devoir.

Le 16, dès les premières lueurs de l'aube matinale, je gravissais cette rampe mystérieuse, dont les 120 degrés, recueillis dans les marbres du Temple de Romulus au Quirinal, s'élèvent jusqu'au faîte du Capitole. Je célébrai les saints mystères dans l'église de l'*Ara cœli*, à l'autel de la Reine du ciel qui est consacré à son *Immaculée Conception*. Je considérai cette nouvelle faveur, que je n'avais point demandée, comme une confirmation des joies gracieuses que le ciel m'avait accordées en Palestine, toujours à l'occasion de l'église Sainte-Anne. Je priai avec ferveur, me rappelant la joie vive, spontanée, universelle, que la France venait de faire éclater à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. En effet, je rentrais de ce voyage convaincu plus que jamais que ces paroles prophétiques adressées au premier jour à la Vierge des Vierges: « *Tu lui écraseras la tête* » s'accompliront dans toute leur étendue en dépit des efforts de la bête infernale; que toutes les questions de la foi tiennent au culte de Marie recommandé par Jésus sur la croix, et que l'Eglise a raison de chanter par toute la terre cette antienne à la céleste Judith: « *Gaude Maria Virgo!* Réjouissez-vous, Vierge Marie; c'est vous seule qui avez mis fin à toutes les hérésies de ce monde. »

On garde à Rome, sur son tombeau, la lettre autographe d'un saint, Léonard de Port-Maurice, qui a prédit que le monde ne se reposerait de ses troubles et de ses terribles

agitations qu'à partir des jours plus agités encore dans lesquels ce grand dogme serait proclamé. L'enfer semble avoir pressenti ce triomphe : il a mis en œuvre toutes ses ressources pour l'empêcher en démontrant la nouveauté de ce dogme et son impossibilité ; mais il a été confondu par les irrécusables témoignages de l'histoire et des arts. Avant l'apparition de Luther, l'Espagne avait déjà proclamé cette croyance, et son immortel *Murillo*, qui avait consacré plus de vingt-cinq toiles à ce culte, avait mérité, tant était grand son zèle à peindre et à propager l'image de cette doctrine, d'être appelé le *peintre de l'Immaculée Conception*. C'est chez un protestant d'Amérique, le plus grand capitaliste du nouveau monde, qu'on peut voir aujourd'hui le plus magnifique de ces 25 tableaux, d'abord enlevé du palais de Madrid par un général français, transporté plus tard en Angleterre, puis vendu à Londres, au roi des Pays-Bas, et enfin acheté et payé par M. Aspinwal, pour la somme de 155,000 francs.

En témoignant, il y a un an à peine, une si grande joie à l'occasion de ce dogme, la France faisait non-seulement, comme toutes les nations chrétiennes, acte de piété, mais encore elle acquittait une dette par cet acte solennel de réparation et de justice. On n'avait pas sans doute osé toucher en France au culte de Marie. Mais qui donc avait effacé de notre liturgie la belle antienne que je viens de citer ? Comment n'avait-on pas songé, en sacrifiant cette vraie et noble parole aux exigences du protestantisme, que c'était là une concession à cette hydre que l'infinie multiplicité de ses têtes épuise et déchire en ce moment ? Hélas ! il faut bien avoir le courage de le dire. Il y a environ un siècle, une secte audacieuse, perfide, insaisissable, qui avait pris naissance dans les écrits de Jansénius d'*Ypres*, se trouva tout à coup avoir fait assez de progrès dans notre belle France pour aider de son concours les fauteurs de la réforme et pénétrer de sa triste influence un grand nombre

d'esprits et une portion notable du clergé lui-même. Le triomphe du jansénisme fut bientôt suivi de la plus grande audace. Pour moins effaroucher les réformateurs, on supprima dans notre culte ce qui n'était point parole de la sainte Ecriture, comme si elle était tout dans l'Eglise. On osa réformer le rite vénérable qui avait toujours consacré les louanges de la mère de Dieu : les chants, les prières, que nous tenions de la foi de nos pères, furent effacés. Une liturgie *soi-disant gallicane*, comme si la France tout entière, abdiquant sa piété, lui avait conféré le droit de prendre son nom, poussa la condescendance envers la *réforme* jusqu'à supprimer presque entièrement le nom de Marie dans ses hymnes et dans son nouveau culte. Hélas! un siècle ne s'était pas écoulé depuis cette tentative sacrilége, que l'Eglise gallicane, après avoir été plusieurs fois à deux doigts du schisme, aboutit enfin à la fatale *constitution civile du clergé!* Mais la France tout entière n'était point complice. Avec ses croyances et sa piété se réveilla et maintenant se ravive partout le culte de Marie. Une fois de plus notre belle patrie, ranimée au souvenir de la foi de ses pères et rappelant son antique liturgie, chante avec le monde entier : « *Gaude Maria Virgo!* Réjouissez-vous, Vierge Marie, c'est vous seule qui mettez fin à toutes les hérésies de l'enfer. »

Le général des Franciscains me reçut avec bonté comme un des siens, et m'invita gracieusement à accepter l'hospitalité chez ses pauvres religieux. Au milieu de tant de palais, recommandé comme je l'étais à l'ambassadeur de France, M. de Rayneval, qui fut, tout le temps de mon séjour à Rome, si rempli d'attentions généreuses pour moi, et à qui ma reconnaissance ne peut plus s'adresser en ce monde, rien ne pouvait me faire plus de plaisir que l'offre charitable des disciples de saint François, que je m'empressai d'accepter.

Aussitôt que je fus assuré de retrouver tous les jours un abri pour le repos et pour la prière, je courus visiter l'église de Saint-Pierre du Vatican, dans laquelle je passai

le reste de ma première journée. Cette merveille des temps modernes n'est point un de ces monuments qui vous exalte ou vous écrase au premier aspect. Le gigantesque portail, le vaste dôme, couronnant la plus belle et la plus immense de toutes les places entourée de quatre rangs de galeries qui aboutissent comme de grandes routes aux marches de l'église; l'obélisque, les fontaines, les cent-quatre-vingt-douze statues colossales qui ornent les galeries; tout cela est dans un tel rapport de proportions et de formes élégantes, que l'imagination a besoin du raisonnement pour arriver à se laisser séduire, et l'idée de l'immensité de Saint-Pierre ne pénètre que lentement dans l'esprit. C'est ainsi qu'à propos des statues des apôtres saint Pierre et saint Paul qui précèdent la rampe du portail, ainsi qu'à propos des groupes d'anges et de statues de l'intérieur de l'église tous les voyageurs éprouvent la même déception : les objets grandissent à mesure qu'on en approche. Un prêtre, qui s'était donné la charitable mission de m'accompagner, me fit comprendre leurs immenses proportions par le simple expédient que voici. De temps à autre il arrêtait notre marche et me demandait de désigner une portion de statue ou de piédestal en rapport avec la hauteur de mes bras. Or, à mesure que j'approchais, il me fallait modifier mes appréciations; et, quand je touchais à la statue, elle avait enfin pris des proportions effrayantes que j'étais loin d'avoir soupçonnées.

La hauteur du dôme, qui semble une chose si naturelle au premier aperçu, est de cent quarante mètres, depuis le pavé jusqu'au sommet de la croix. Les tours de Notre-Dame de Paris, transportées dans Saint-Pierre, n'atteindraient pas la naissance de la coupole; et ce dôme, enlevé de ses piliers et placé à terre serait deux fois plus haut que la colonne de la place Vendôme.

Les cinq portes de la façade avaient jadis un nom que nous a conservé l'histoire. La porte du milieu était appelée *Argentea*, *Porte d'argent*. Comme la *Porte d'or* à

Jérusalem, elle était presque constamment fermée. A sa gauche était la porte de Ravennes, parce que la région du Transtevère s'appelait alors le quartier de Ravennes. Les hommes seuls entraient par cette porte. De l'autre côté se trouvait la porte *Romaine,* réservée aux femmes. A côté de celle-ci la porte *Guidonea* ne s'ouvrait que devant les bannières ou *guidons* des pèlerins; et enfin, à l'autre extrémité, la porte du *Jugement* n'était franchie que par les cercueils des morts.

Je ne puis entreprendre ici la description d'un monument de cette nature, si souvent et si somptueusement décrit, et d'ailleurs les quelques instants que je vais passer à Rome seront plus que suffisamment absorbés par tout ce que je vais entendre au sujet de ces questions vitales, que les ennemis du Souverain Pontife et du Christ ne jugent qu'avec haine et avec calomnie.

Où trouver au monde une ville avec de pareilles destinées, et en quel lieu de Rome cette destination providentielle peut-elle mieux se montrer qu'ici? Un pauvre pêcheur de Galilée, envoyé par Jésus, son maître, vint, il y a dix-huit siècles, prendre possession de cette capitale de l'univers. Il y mourut, à la vérité, de la mort des esclaves; mais la parole prophétique qui avait retenti à Tibériade est aujourd'hui accomplie : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je poserai les fondements de mon Eglise!* » Elle est écrite en immenses lettres d'or à la naissance intérieure du grand dôme que je viens de dire, et au dehors, une croix de fer, qui domine la place du Vatican et que supporte l'aiguille égyptienne de Caligula et de Sixte-Quint, aiguille élancée dans le genre de celle de la place de la Concorde, à Paris, raconte à toutes les nations comment la croix a passé du Golgotha sur le trône des Empereurs; comment Constantin a vaincu par ce signe, et comment le Christ, plus grand que César, est venu, a regardé ses ennemis et les a mis en fuite. *Veni, vidi, vici!* s'était écrié le capitaine vainqueur; mais sa victoire n'est plus. Celle du Christ, au contraire,

est encore vivante aujourd'hui et sa croix porte cette inscription triomphante : CHRISTUS VINCIT, CHRISTUS IMPERAT, CHRISTUS REGNAT !

A coté de Saint-Pierre, voici le Vatican, le palais de ce vieillard, pontife et roi, dont le sceptre, pendant tant de siècles, a modéré les rois et rassuré les peuples, dont la souveraineté la plus sacrée, la plus divine de toutes, est la consécration et l'appui de tous les trônes. C'est autour de ce sceptre que, depuis quinze siècles, se sont groupées toutes les forces vitales de la civilisation ; c'est contre ce triple diadème, cette tiare, cette vénérable couronne *de Père, de Roi et Pontife*, que se révoltent encore aujourd'hui les nouveaux *Millénaires* qui pensent que, même d'après la promesse des Saintes-Ecritures, le règne temporel du Christ a suffisamment duré et a accompli toutes ses promesses ; les *Schismatiques*, moscovites ou anglicans, prosternés devant le sabre d'un czar ou l'évangile d'une femme, intimement persuadés que le Pape ne sera plus Pontife dès qu'il ne sera plus roi, et travaillant sans relâche à la destruction de cette royauté temporelle ; les *Mazziniens* ou socialistes qui déclarent qu'aucun pouvoir ne vient de Dieu ; les *Italianissimes* qui veulent un royaume d'Italie sous la tutelle d'un piémontais et n'ont pas compris que la papauté était la plus grande gloire de ce beau pays ; et enfin les *Romains* eux-mêmes qui ont préféré dans les Romagnes la conscription militaire et l'arrogant gourdin d'un planteur, à la houlette sainte et civilisatrice du premier des Pasteurs.

De tous les trônes électifs de la terre un seul est resté debout, parce que la main de Dieu se reposait sur lui ; parce qu'il avait été dit que les puissances de l'enfer ne pourraient rien contre la *pierre* qui est le *Christ*. Et quels que soient les événements de ce siècle, il est un dogme de foi que chaque chrétien porte dans son cœur : la barque de Pierre, même au sein des plus violentes tempêtes, ne périra point. D'ailleurs le privilége des grandes choses et surtout de choses saintes, qui reposent

sur la parole elle-même de Dieu, c'est d'avoir beaucoup d'ennemis; le protestantisme et la révolution ont réuni leurs efforts et ont appelé toutes les ressources occultes de l'Angleterre pour attaquer un trône qui était le défenseur et le soutien de la foi, en même temps que de tout pouvoir qui vient de Dieu.

Les peuples dès l'origine en avaient jugé autrement, et pour échapper à une domination souvent cruelle et injuste, ils avaient souvent réclamé l'honneur d'être gouvernés par le premier et le plus saint des Pontifes. Le premier patrimoine de Rome date de Constantin, qui déjà remettait à Sylvestre, sur les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, le soin de ses pauvres, de ses églises et des premiers efforts de la charité publique.

« Ce qu'il y a de véritablement étonnant, a dit de Maistre, c'est de voir les papes devenir souverains sans s'en apercevoir et même, à parler exactement, malgré eux. Une loi invisible élevait le siége de Rome, et l'on peut dire que le chef de l'Eglise universelle naquit souverain. De l'échafaud des martyrs il monta sur un trône que l'on n'apercevait pas d'abord, mais qui se consolidait insensiblement comme toutes les grandes choses et qui s'annonçait, dès son premier âge, par je ne sais quelle atmosphère de grandeur qui l'environnait sans aucune cause humaine assignable. Le Pontife romain avait besoin des richesses, et les richesses affluaient..... elles furent l'œuvre de la Providence, qui les marqua, dès l'origine, du sceau de la légitimité. On les voit, et l'on ne sait d'où elles viennent; on les voit, et personne ne se plaint. C'est le respect, c'est l'amour, c'est la piété, c'est la foi qui les ont accumulées.

» Dans Rome encore païenne, le Pontife romain gênait déjà les Césars. Il n'était que leur sujet; ils avaient tout pouvoir contre lui, il n'en avait pas le moindre contre eux; et cependant ils ne pouvaient tenir à côté de lui..... Une main cachée les chassait de la *Ville-Eternelle* pour la donner au chef de l'*Eglise-Eternelle.* » *(Du Pape*, liv. *II*, chap. 6.*)*

Quand Pepin restituait à saint Pierre l'héritage légué par le sang des martyrs, il disait lui-même : « Ce n'est pas par la considération d'aucun homme que je me suis exposé à tant de combats, mais pour l'amour de saint Pierre et le pardon de mes péchés ; quelques trésors qu'on puisse m'offrir, on ne me persuadera jamais d'ôter à saint Pierre ce que je lui ai une fois offert. » Ce fut inutilement donc que l'empereur Constantin Copronyme lui fit demander la restitution de l'exarchat de Ravenne ; il fit remettre sur les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul les clefs des vingt-deux villes de cet exarchat ainsi que des provinces voisines. Pepin et Charlemagne ne commencèrent donc point la puissance temporelle des papes ; Pepin et Charlemagne ne firent donc point de concession ; mais, pleins de respect pour le trône qui assurait en ce monde le règne de la vérité et de la justice, ils voulurent être et s'appeler ses premiers défenseurs. Charlemagne disait de lui-même : « *Ego Carolus, devotus sanctæ Dei Ecclesiæ defensor, humilisque adjutor, in omnibus apostolicæ sedis.* »

Fidèle à cette mission de défenseur, jamais le pouvoir des papes ne fut envahisseur par nature, conquérant, amoureux d'annexion et d'agrandissements. Il accepte de gouverner ; il n'en recherche point les occasions. Voyez la petite république de Saint-Marin. Les pontifes romains, quand ils en sont priés, acceptent ou prennent la défense de la société chrétienne contre ceux qui sont à la fois les ennemis de Dieu et des hommes. Grégoire VII et ses successeurs luttent contre les empereurs d'Allemagne pour empêcher qu'ils ne réduisent l'Eglise catholique à la triste condition de l'Eglise grecque, si malheureuse aujourd'hui. Urbain et les autres pontifes soulèvent la tempête des croisades contre le flot de la barbarie qui apportait à tous les peuples chrétiens l'étendard de Mahomet. Qui a osé comparer le pouvoir du Pape à celui du czar, par exemple ? Il faut toute la mauvaise foi des temps modernes pour arriver à énoncer

un tel rapprochement. Le czar use de toute la plénitude de son pouvoir spirituel pour envahir le Caucase, la Sibérie, l'Amour et les vastes contrées qu'il convoite; ses sujets ont un seul maître au nom du ciel et de la terre, maître qui, plus jaloux que Dieu, ne souffre pas l'apostasie et devant lequel la conscience elle-même doit s'incliner. Qui ne saisit aussitôt la différence qui caractérise les missionnaires travaillant pour le ciel et les missionnaires destinés aux intérêts de ce monde? Chez le Pape rien n'est organisé pour les envahissements et pour la guerre; c'est même le seul pays dans lequel il n'y a pas de service militaire établi, la seule contrée exempte de cette contribution humaine qu'on appelle la loi de conscription, l'impôt du sang. Les quelques soldats que possède la papauté ne sont point faits pour envahir; ils peuvent à peine défendre le sol qui leur est confié. Qui ne connaît, au sein de notre nation française proclamée la plus guerrière, les joyeuses plaisanteries que se permettent nos héros, vrais ou prétendus, à propos des *soldats du Pape?* Cette petite armée n'est point faite pour régler les grands intérêts européens, et il sied au successeur de Pierre de n'avoir aucun goût pour les horreurs de la guerre. Loin de s'en plaindre, ses sujets ne devraient-ils pas le bénir et se considérer comme déjà parvenus à cet âge d'or que rêvent les congrès de la paix?

Malgré cette pénurie de soldats, les conquérants et les grands capitaines, par respect pour ce qui est vraiment respectable, ont jugé prudent de compter avec cette puissance spirituelle. « Comment devrai-je traiter avec Pie VII, disait à Napoléon Ier un de ses ambassadeurs? » « Comme s'il avait deux cent mille hommes, » répondait le consul tout puissant qui commençait à dicter ses lois au monde. Il pouvait dire: « Comme un pouvoir qui commande, au nom du Christ et de la conscience, à deux cent millions de chrétiens, » et il n'eût dit que la vérité.

Cette immense autorité spirituelle a pourtant besoin

Quand Pepin restituait à saint [illegible] les siècles chrétiens
par le sang des martyrs, il dis[illegible] cité souvent ces belles
pas par la considération d'ar[illegible] sortir de la mémoire à
exposé à tant de combats [illegible] que M. Thiers rapporte
Pierre et le pardon de [illegible] *ulat et de l'Empire:* « On
qu'on puisse m[illegible] d'être un souverain étran-
à saint Pierre ce q[illegible] en effet, et il faut en remer-
inutilement donc [illegible] hors de Paris, et cela est bien.
lui fit demander [illegible] à Vienne, et c'est pourquoi nous
il fit remettre [illegible] spirituelle. A Vienne, à Madrid,
Paul les cl[illegible] autant. On est donc heureux qu'il
que des [illegible] soi et qu'il ne réside pas chez des
comme [illegible] *les siècles qui ont fait cela*, et ils l'ont
pape [illegible] le gouvernement des âmes, c'est la meil-
de [illegible] bienfaisante institution qu'on puisse ima-
a[illegible] histoire en fournira assez de preuves. Il y a
[illegible] que cette question a été jugée en ce sens par
[illegible] les plus habiles. On demandait un jour
[illegible] Henri IV attachait tant de prix à restreindre
[illegible] justes limites l'influence autrichienne ou espa-
[illegible] en Italie? « Afin, répondait le cardinal d'Ossat,
[illegible]sadeur de France à Rome, que le Pape ne soit
[illegible] le chapelain de Philippe II. » Le sens des Italianis-
[illegible] se refuse seul à comprendre que si le Pape n'était
[illegible] chez lui, il faudrait qu'il fût chez quelqu'un. Peut-être quelques docteurs parmi eux se disent-ils, avec plus de logique et moins de bonne foi, que la Papauté serait mieux sous leur tutelle et que le temps des Catacombes, et par conséquent celui des Dioclétien ou des Julien, a été et sera toujours le plus beau siècle de l'Eglise, celui que, dans leurs aspirations hypocrites et rétrogrades, ils se préparent à faire refleurir. Mais c'est en vain que tant d'ennemis songent à renverser l'œuvre des siècles, et par conséquent l'œuvre de Dieu: *Populi meditati sunt inania*, a dit le roi-prophète, et longtemps encore le successeur de Pierre, libre dans ses murs, bénira du haut de cette galerie, qui fait en ce moment

ˀtion, et la ville et le monde, *Urbi et Orbi!* ˀéleste spectacle qui laisse bien loin toutes ˀ Rome païenne, et que nulle âme intel- ˀis pu contempler sans une profonde

ˀonc pour nous un dogme de foi, inscrit dans ˀymbole, que cette souveraineté temporelle des ˀes? Non; nous ne le disons point: nous proclamons seulement une des grandes gloires de l'Eglise, l'intervention de la Providence dans l'œuvre qu'elle a fondée; nous affirmons seulement un fait, mais un fait immense, capital, plus que grandiose, inexplicable à toute autre logique qu'à celle de la foi chrétienne, un fait en un mot de l'ordre surnaturel. Un seul trône, soutenu par la main puissante qui avait donné à la première Rome la domination temporelle de ce monde, en raison de ses mérites temporels, a pu traverser debout tant de siècles; aussi quand il tombera, bien des souverainetés, bien des couronnes seront étendues dans la poussière; quand les doctrines dont il est la défense et la vie seront anéanties, bien des institutions humaines périront faute de garantie, abandonnées par le bras de Dieu. Et ce trône il ne sera jamais à aucun prince de la terre; il ne saurait appartenir qu'au vicaire de Jésus-Christ.

CHAPITRE LXVII.

Le tombeau du Tasse. — Audience particulière de S. S. Pie IX. — Charme de cet entretien. — Caractère et portrait du Souverain Pontife. — Héritage de vertus. — Désirs des méchants. — Les chefs-d'œuvre du Vatican. — Ce qui inspire le génie. — Deux *Corrége*. — L'occupation française. — Quelques calomnies.

Dès le second jour de mon arrivée à Rome, après avoir célébré la sainte messe à Saint-Onufrio, donné un souvenir au tombeau du Tasse, l'auteur de *Jérusalem*, fait une promenade dans les jardins et admiré les fleurs encore si vivantes à cette époque de l'année, j'eus l'honneur et l'insigne joie d'être admis en audience particulière de S. S. Pie IX. Je venais de parcourir dans la Judée la trace des pas du divin Sauveur; mon cœur s'était enflammé au souvenir des douces paroles et des grandes scènes de l'Evangile; j'avais cru voir, toucher et entendre Jésus suivi de ses disciples; que pouvait-il m'arriver de plus heureux que de voir et d'entendre son divin représentant sur la terre! Ce pèlerinage, que je venais de terminer au sanctuaire de l'*Immaculée Conception*, pouvait-il mieux trouver sa fin qu'aux pieds du Pontife qui venait de proclamer ce dogme à la face du ciel et de la terre? O douce et vénérable image de mon Sauveur, ô sainte et noble figure de Pie IX, soyez à

jamais gravées dans les plus chers et dans les meilleurs souvenirs de ce beau voyage que le ciel m'a octroyé dans sa miséricorde!

Quand je fus en présence du Souverain Pontife, dans cette simple et modeste demeure, à laquelle aboutissent tant de somptueuses galeries, je me prosternai, dès le seuil de la porte et selon l'usage, à ses pieds. Pie IX, m'appelant à lui et me dispensant des formules ordinaires de respect et de salutations, me releva avec bonté et me donna ses mains à baiser; puis, prenant mes mains dans les siennes, et attachant sur moi un de ces regards que ne peuvent troubler les plus grandes agitations de ce monde, il m'interrogea, en français, sur la mission intéressante que je venais de remplir à Jérusalem, et dont S. S. avait déjà entendu parler. Je lui exprimai de mon mieux ma reconnaissance et la douce satisfaction que je ressentais si vivement de déposer entre ses mains le plus grand bonheur de ma vie. Pie IX fut frappé et touché, comme je l'avais été moi-même en Palestine, de cette coïncidence providentielle qui avait amené la Turquie à donner à la France, en mémoire d'une victoire remportée le *8 septembre*, le sanctuaire même de la *glorieuse Nativité* de la Mère de Dieu.

Le Saint-Père m'entretint avec bonté de notre ambassadeur à Constantinople, M. Thouvenel, le négociateur habile de Sainte-Anne, me disant qu'il savait déjà tout le bien dont la religion catholique lui était redevable dans ces contrées; S. S. daigna aussi s'enquérir des incidents de mon voyage qui pouvaient intéresser la famille que je venais de conduire à ce haut diplomate. Puis, descendant jusqu'à moi-même, Pie IX voulut bien entendre de ma bouche quelques détails sur moi-même, son indigne serviteur, sur le diocèse de Metz et son saint évêque, sur ma famille et mes neveux adoptés comme enfants, sur mes fonctions d'aumônier et sur tant de choses qui ne pouvaient avoir d'intérêt que pour ma petite personne. Je ne me lassai

point d'admirer les trésors d'humilité, de douceur et de charité, cachés dans le cœur de celui qui, en devenant le père commun des fidèles, a hérité plus que tous de cette leçon tombée de la bouche du divin maître: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Je ne me sentais point le courage de rompre le charme de ce doux entretien; et pourtant, après une entrevue de près de trois quarts d'heure, me faisant violence à moi-même, je tombai aux pieds du Christ vivant sur la terre, recueillant et emportant dans mon cœur les abondantes bénédictions qu'il y répandit et pour moi et pour les personnes dont nous avions parlé.

Pie IX (Jean-Marie-Mastaï-Ferretti), élu pape le 16 juin 1846, d'une haute stature et d'une taille parfaitement droite, porte avec majesté le poids de ses 64 années; l'éclat de son front noble et élevé est tempéré par la suave douceur de son regard et de ses traits; sans annoncer la souffrance, son visage est d'une pâleur qui s'allie bien avec la soutane blanche qu'il porte dans sa cellule. Il est difficile de peindre l'angélique douceur de son regard et l'inexprimable bonté de sa parole. On comprend que, avant toute initiative étrangère, il ait trouvé dans son propre cœur la pensée de toutes les réformes qu'il voulait accorder à son peuple et que le poignard des révolutionnaires a frappées au berceau; comme on comprend, hélas! que, dans une crise aussi difficile, il n'a que des instincts de patience et de douceur à opposer aux tentatives les plus perverses et les plus audacieuses. Près de lui un christ d'ivoire, remarquable par sa hauteur et admirable par son travail, lui rappelle sans doute avec quelle patience il doit supporter les insultes et la calomnie dont on l'abreuve tous les jours. Le disciple n'est certes pas au-dessus du Maître; mais aussi rien ne lui est épargné.

Que de pontifes romains ont vécu, comme Pie IX, du pain de l'amertume. Ils continuent dans la douleur le rachat de l'humanité commencé sur la croix. Depuis

la sortie des catacombes, les hérésiarques, les novateurs, les philosophes, les rois, les empereurs, les Gibelins, les influents du siècle, ont suscité des entraves au pouvoir des pontifes, ont cherché à soulever le peuple de Rome contre le plus doux, le plus paternel de tous les sceptres de la terre. Qui ne connaît les larmes et les exhortations de saint Bernard à cette ingrate population romaine, aspirant à se dépouiller, comme Jérusalem, la veuve des nations, *vidua gentium*, du pouvoir qui fait sa vie, du diadème dont l'éclat rejaillit sur toute la péninsule? Et pourtant à quel prince de la terre ira-t-elle demander autant de droiture et de justice? Où est dans l'histoire la famille régnante qui peut se glorifier de tant de vertus, de tant de sacrifices portés aussi dignement sur le trône? Combien de papes ont fait vivre sous la tiare les vertus les plus sévères des ordres religieux! Où est la couronne qui possède un tel héritage de vertus? Aussi, et les révolutionnaires ne le savent que trop, ce n'est pas la patience dans l'adversité qui fera défaut à celui dont le Maître a été conduit à la mort comme l'agneau qui va sans se plaindre jusqu'à l'autel du sacrifice. Le génie du mal ira donc jusqu'au dernier terme de son impitoyable logique, et de part et d'autre chacun le sent à merveille. « Ou le trône ou les catacombes, a dit Pie IX. » Et déjà ses enfants n'entendent-ils pas avec anxiété courir le bruit d'une extase dans laquelle Dieu lui aurait révélé la gloire de son propre martyre? Sans doute le fer des révolutions a bientôt fait une victime; mais le temps des catacombes est passé. C'est là que les papes ont conquis pour le monde la liberté de conscience, née dans le sang des martyrs; mais cette liberté ne peut mourir. Le monde ne pourra les faire rentrer dans les entrailles de la terre que quand sonnera l'heure qui doit enlever à tous cette même liberté. Malheur à qui oserait porter sur le pontife une main parricide! Sans être superstitieux, on peut se rappeler ce qu'il advint à Henri IV et à ses alliés, à Fréderic II, à Louis de

Bavière, à Philippe-le-Bel, etc... De quoi sont capables les ennemis de la papauté? Nous ne l'entrevoyons que trop et la révolution le proclame en toute liberté. En vain l'expérience a-t-elle démontré, dans ces dernières années si malheureuses, que la solution de toutes les questions difficiles se trouve dans les enseignements de la foi; en vain on a vu les modernes réformateurs, impuissants à établir leurs utopies, laisser entre les mains de la religion le dernier mot de leurs problèmes; en vain toutes les questions politiques, depuis dix ans, sont aussitôt devenues des questions religieuses; nos modernes révolutionnaires n'en continuent pas moins à saper la société dans ses fondements; donc, cela est évident pour tous, ils travaillent à anéantir un jour l'œuvre de Dieu. D'où vient la tendresse particulière que les révolutionnaires montrent à l'endroit de la population romaine? Ce peuple a-t-il vraiment leurs sympathies, est-il le peuple le plus tyrannisé de toute la terre? Il faudrait être bien aveugle pour ne pas comprendre que cette tendresse affectée vient uniquement de la haine qu'ils portent à l'Eglise qui les condamne et dont le pontife leur semble n'avoir d'autorité que par cela même qu'il est roi. Voilà le secret de leurs efforts et de leurs espérances.

Comment sortir du Vatican sans dire un mot des ravissants chefs-d'œuvre dont l'ont orné tant de génies qui non-seulement ont illustré l'Italie, mais qui sont encore une des plus grands gloires de l'humanité? On n'y fait pas un pas sans s'arrêter en extase devant quelque merveille que la puissance intelligente et protectrice des papes a fait jaillir de l'éclat de ces génies. Le marteau de Jules II, détruisant sans pitié les fresques qui n'étaient point du pinceau de Raphaël, a été plus puissant que la hache de Vulcain: il a enfanté la Minerve catholique. De même que je n'ai point essayé de parler du Jugement dernier d'Orcagna, au Campo Santo de Pise, encore bien moins oserai-je tenter de porter un jugement sur des œuvres telles que la *Dispute du Saint*

Sacrement, *Moïse sauvé des eaux*, *la Victoire de Constantin*, *le Crucifiement de saint Pierre*, *le Jugement dernier de Michel-Ange*. Assez d'autres, plus capables que moi, ont fait connaître tous ces chefs-d'œuvre. Mais qui osera ravir au catholicisme la gloire dont ses enfants l'ont couvert dans ce sanctuaire des arts? Quelle autre flamme que celle de la foi a éclairé et embrasé tant d'esprits créateurs? Ne faut-il pas être chrétien pour comprendre le ravissement que procure la contemplation des suaves images de la Vierge, telles que *la Madone de Saint-Luc*, dans la chapelle de Paul V, à Sainte-Marie-Majeure, ou bien *la Vierge adorant l'enfant Jésus pendant son sommeil* dans la galerie *Corsini*.

On remarquera sans peine que les causes qui ont produit en Italie la stagnation fâcheuse que l'on y voit aujourd'hui dans les beaux-arts, sont les mêmes qui ont travaillé au dépérissement de sa foi, et qui apportent de nos jours tant d'activité à la destruction de la papauté. Que Dieu suscite une main assez puissante pour arracher l'Italie aux barbares modernes, aux ennemis impies de la foi chrétienne, qui prétendent l'asservir, et l'Italie sera toujours la terre de prédilection où le génie, toujours vivant parce qu'il est toujours chrétien, s'est écrié une fois dans son enthousiasme : « Et moi aussi... *Anche io son pittore !* » Le monde, qui a vu en musique à peine un seul génie sans la foi, en verra-t-il jamais un seul dans l'art sublime de la peinture? Verra-t-il jamais encore une fois un maître comme Raphaël et un disciple comme le Corrége? Nul n'osera le dire. Mais ce que je puis affirmer, c'est que la pensée qui rayonnait d'un tel maître à un tel disciple a enfanté bien des prodiges que le monde païen n'a jamais égalés, et entre autres deux qui absorbent tout le ravissement dont je suis capable, chaque fois que je songe aux merveilles de la peinture; je veux parler des deux tableaux si poétiques et si chrétiens du Corrége, le *Mariage de sainte Catherine* et le *Saint Jérôme*. La France et l'Italie se sont partagé ces deux trésors.

Jamais je n'ai été remué par une idée chrétienne comme je l'ai été en face de ces deux tableaux, devant ces groupes où la vie, la lumière, la grâce et la pensée chrétiennes se confondent avec tant de bonheur, avec tant d'amour. Le divin enfant, Sauveur adorable des hommes, apparaît dans l'un et dans l'autre sous la forme la plus suave des saintes Ecritures et de la grâce de l'Evangile. Dans le premier, Jésus, enfant de trois ans à peine et assis sur les genoux de sa sainte Mère, reçoit d'elle dans sa main droite un anneau nuptial qu'il va passer au doigt de la jeune vierge qu'il tient déjà préparée à le recevoir de sa main gauche. Le visage de sainte Catherine rayonne de bonheur, et il n'y a pour témoin de cette alliance avec le ciel qu'un martyr, saint Sébastien, portant les flèches de son supplice et dont la figure s'élève au-dessus de ce groupe céleste au côté gauche du tableau. Au fond et dans le lointain, on aperçoit d'un côté le martyre de saint Sébastien et plus loin celui de sainte Catherine. De même que les rives du Jourdain et les collines fécondes de la Terre promise étaient pour les Hébreux l'image du ciel, ainsi ce délicieux paysage fait rêver à cette ravissante cité du royaume céleste, dans laquelle les vierges suivront le divin Agneau, chantant sur leurs harpes frémissantes Celui qui fera leur bonheur pendant l'éternité.

Dans l'autre chef-d'œuvre, l'allégorie est aussi suave et plus complète encore. Le divin enfant, toujours sur les genoux de sa Mère, comme pour rappeler cette vérité si souvent répétée par les Pères de l'Eglise et sur laquelle j'ai si souvent insisté, que Jésus veut tout accorder par l'intercession de Marie, a devant lui saint Jérôme et sainte Madeleine, c'est-à-dire la vérité, la force et l'antiquité des saintes Ecritures, et la douceur et la grâce de l'Evangile. Saint Jérôme, le plus robuste interprète des manuscrits des prophètes et des évangélistes, se présente sous la forme osseuse et décharnée de l'anachorète, effrayé sans cesse dans ses méditations par

l'audition de la trompette du jugement de Dieu; il présente humblement son travail au divin enfant qui étend la main droite pour le bénir; à gauche, Madeleine la pécheresse s'est jetée ou plutôt s'est couchée aux pieds de Jésus. N'osant le regarder en face, la tête appuyée sur les genoux de sa sainte Mère en qui elle cherche un appui près de son divin Fils, on voit sa blonde et douce figure s'épanouir au rayon de l'espérance, et on sent sa pauvre âme frémir au contact des petits doigts du Sauveur qui, en signe de pardon, lui passe la main dans les cheveux. O admirable séduction de la grâce qui a triomphé de la puissance du mal! On sent ici combien est différente de la loi de Moïse gravée sur les pierres du Sinaï, la douce influence de la loi nouvelle écrite par la grâce dans les cœurs; on comprend à cette vue que, pour un jour passé auprès de Dieu, on peut mépriser toutes les folles joies de la terre..... Il y a dans ces deux tableaux, les plus beaux que j'aie jamais vus, un rayon du ciel qui éblouit l'âme, un charme qui l'enivre, un secret qui fait couler des larmes de joie. Ce sont bien là deux pages écrites dans le ciel. « Non, dit saint Paul, l'œil de l'homme n'a jamais vu, son cœur n'a jamais rien pressenti de ce que Dieu réserve à ses élus. » Comme saint Paul ravi au troisième ciel, le Corrège avait eu aussi son heure d'extase.

En sortant du Vatican, je vis les troupes françaises se reposant de leurs exercices près de l'obélisque où sont gravées ces paroles qui chantent la victoire du lion de Juda: « *Christus vincit!* » La musique jouait, pendant le repos des soldats, un de ces airs sympathiques que nos populations françaises ont tant de plaisir à écouter. Je me croyais en France, et, comme prêtre et comme Français, je me trouvais heureux et fier à la fois du noble rôle dévolu à ma patrie. Fille aînée de l'Eglise, la France remplit mieux et plus noblement que toute autre nation catholique les conditions propres à une telle mission, et cette longue occupation, décrétée par

la Providence, après avoir comprimé le fer et le feu des révolutionnaires et des assassins qui tentent dans leur colère de détruire à jamais la chaire de saint Pierre, portera pour les nations civilisées des fruits de salut. A-t-on contesté son désintéressement? Qui peut mieux que nos soldats prêcher d'exemple et enseigner au peuple que la liberté n'est pas la licence? Si la France ne réussit point dans la mission de pacifier et de régénérer l'Italie, quelle est la nation qui méritera de recevoir de Dieu l'honneur d'une semblable mission? qui se sentirait rassuré par une occupation autrichienne, espagnole, anglaise? Tout catholique devrait sincèrement et avec la ferveur dont il est capable, prier Dieu de donner à l'homme providentiel qui nous gouverne avec tant de fermeté et de sagesse l'intelligence et le courage de mener à bien l'assistance qu'il prête à l'Eglise et le salut qu'il apporte à tous. J'ai déjà dit ailleurs que ce nom de Napoléon était le seul capable de faire pour l'Italie et pour la Palestine ce qu'il a fait pour la France. Eloignée qu'elle est du centre de l'Italie, l'intervention de la France ne saurait être attribuée à des projets ambitieux, et le mot célèbre passé en proverbe qui nous la représente comme une nation *assez riche pour payer sa gloire,* ne manque pas de raison pour être mis ici en pratique. Le respect que la France a toujours professé pour le chef saint et auguste que Dieu a donné à son Eglise, ne peut être surpassé chez aucun autre peuple; et à Rome même, où un parti seulement a toujours été hostile à la France, nos officiers et nos soldats ont plus d'une fois été cités comme modèles de convenance et de respect par le clergé et même par le peuple qui, après avoir donné le nom de *diables noirs* à nos chasseurs à pied pendant le combat, les nomma durant la paix les *petits saints.*

Qui donc osera, dans des temps aussi difficiles, proposer une autre épée, une autre puissance en état de protéger le trône pontifical? J'ai déjà dit auparavant ce que pourraient et ce que devraient faire les nations

catholiques réunies ensemble pour protéger l'indépendance de leur chef. Mais, en attendant le jour où ces vœux pourront se réaliser, la mission dont la France a dû s'emparer est tellement sienne, que, à la révolution de 1848, au moment où la République se croyait bien et dûment installée chez nous, à la grande satisfaction malheureusement de ceux qui n'étaient rien moins que chrétiens et capables de vivre en république, les républicains étonnés, tant ceux de la *veille* que du *lendemain*, comme on les désignait alors, durent prendre en main la défense de la tiare et du Saint-Siége. Et d'ailleurs quelle nation aurait montré plus de franchise dans les motifs qui commandaient l'occupation aussi bien que dans les moyens d'exécution? Qui peut mieux que nos honorables guerriers et nos braves soldats rassurer le Roi-Pontife, qui les aime d'une tendre affection et le leur laisse bien voir, contre des appréhensions exagérées à propos des véritables franchises ou libertés à concéder et à expérimenter? Quel roi ne voudra de tels hommes?

A ce propos, les ennemis du Saint-Siége nous accusent de patroner par cette occupation les imperfections du gouvernement pontifical. Je dirai plus tard ce qu'il faut penser de tout ce qu'on appelle ici imperfections. Les inconvénients sérieux du pouvoir temporel de la papauté, si tant est qu'on y découvre quelqu'un de ces défauts qui sont dans les meilleures choses de ce monde, sont beaucoup plus graves chez ceux qui s'arrogent le droit de faire des reproches et de donner des conseils. L'excessive bonté du plus saint et du plus paternel de tous les pouvoirs considérée comme une indigne faiblesse; sa vive sollicitude jugée comme une tyrannie; sa forme élective condamnée comme un usage suranné; voilà les graves scandales dont on nous reproche d'avoir pris la défense. Cette puissance temporelle qui fait plus pour prévenir le mal que pour le punir, voilà ce qui porte atteinte à la liberté de conscience; cette couronne, jadis le modèle et l'appui de tous les pouvoirs, n'a plus de leçons

à donner aujourd'hui; elle a conservé des formes bonnes autrefois, dit-on, mais qui semblent par trop étranges aux populations de nos jours. Voilà les cris qui causent tant de peur aux âmes pusillanimes. Le clergé qui est l'âme de ce pouvoir, habitué qu'il est aux formes éternelles et immuables de la foi et de la discipline, n'est plus d'accord, affirme-t-on encore, avec les formes éternellement changeantes de nos sociétés modernes. Là encore est un scandale. Mais est-il donc si déplorable d'avoir quelque chose de stable sous le soleil?

Comment supposer qu'un saint Pontife comme Pie IX, et qu'un Empereur aussi libéral que Napoléon III, proposent et inaugurent en Italie des lois anti-chrétiennes, anti-libérales? L'expérience n'est-elle pas venue appuyer de ses démonstrations la valeur des institutions pontificales? Les Romains qui ont eu le bonheur, ambitionné par tant de fous, de passer de temps à autre sous un autre sceptre, n'ont pas tardé, comme les grenouilles exaucées par Jupiter, à gémir et à déplorer la différence. Plus d'une fois on a vu des provinces romaines, après avoir désiré ardemment et obtenu d'être gouvernées par des laïques, faire des pétitions pour être de nouveau administrées par des prêtres. On comprend bien en effet qu'un administrateur, par cela seul qu'il porte un frac, ne soit pas plus capable, plus intègre et plus impartial qu'un véritable prêtre, dont la conscience, quoique voilée par une soutane, est pourtant soumise à la loi de Dieu.

Le pouvoir qui commande à Rome est un pouvoir électif, et dans ce siècle si antipathique aux légitimes hérédités, un exemple partant de si haut devrait rencontrer plus de sympathie. D'où vient donc la haine des démocrates contre la papauté, contre le plus populaire de tous les systèmes d'élection? Le Pape est le seul roi du monde qui puisse sortir des rangs du peuple, et cette ovation plébéienne, aujourd'hui que la papauté en est arrivée à son deux cent cinquante-neuvième

Pape, scandalise de préférence ceux qui se déclarent par monopole les amis du peuple!

Les démocrates, sans avoir jamais pu mettre d'accord leurs goûts et leurs dépenses, aiment les gouvernements à bon marché. Comment alors ne sont-ils pas plus justes envers un roi qui, sans demander autre chose à son peuple qu'une liste civile de seize cent mille écus par an, suffit aux dépenses de la papauté, des cardinaux, des nonces ou ambassadeurs, des basiliques, des chapelles, des musées, des palais, des bibliothèques, de sa garde-noble, de ses gardes-suisses, etc.? Je voudrais bien savoir en quelle occasion messieurs les démocrates si amoureux de réformes ont donné l'exemple d'un pareil gouvernement *à bon marché.*

Dieu a voulu jadis que, tandis que les nations se civilisaient à la lumière de l'Evangile, la parole d'un pauvre vieillard, assis sur la chaire de saint Pierre, fût plus forte que l'épée injuste des monarques et des tyrans.... Il aura aussi ses desseins de justice et de miséricorde sur les générations futures. Puissent-elles bientôt, ces générations enfin éclairées, dociles et reconnaissantes, respecter et aimer un pouvoir que tant de siècles ont vénéré comme établi par Dieu pour la sauvegarde du monde, un pouvoir qui a pour lui la justice et les promesses éternelles, un pouvoir toujours en rapport avec les nouveaux besoins des sociétés nouvelles, un pouvoir qui devra seul rester debout quand seront confondus les intérêts matériels de tous les peuples, un pouvoir que tous béniront parce qu'il est chargé de réaliser cette parole : « Il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. » *Erit unum ovile et unus pastor.*

CHAPITRE LXVIII.

La basilique de Saint-Pierre. — Les monuments qu'elle renferme. — Le chef de saint André. — La *confession* de saint Pierre. — La chaire de saint Pierre. — La chapelle et les chanteurs du Pape. — Deux règlements sur la musique. — La sainte lance et les reliques. — Le château Saint-Ange.

Je visitai tous les jours la merveilleuse basilique de Saint-Pierre, et tous les jours j'y découvris quelque merveille. Peu à peu je parvins à me rendre compte de son immensité, non toutefois sans laisser encore entrer de temps en temps en comparaison avec elle le souvenir de la magnifique nef ogivale de la cathédrale de Metz, si abandonnée et si peu connue. D'où pouvait venir une telle reminiscence au milieu de telles splendeurs? Il n'est assurément ni Parisien ni Strasbourgeois qui, une fois entré à Saint-Pierre, ose encore penser à Notre-Dame de Paris ou à sa nef de Strasbourg. En effet, Notre-Dame a quatre-vingts mètres de moins en longueur et cent mètres de moins en largeur que saint Pierre. Ce dernier édifice mesure, y compris les murs, deux cent vingt mètres de longueur et cent cinquante-cinq de largeur; c'est-à-dire, en un mot, qu'il a en largeur ce que Saint-Paul de Londres possède en longueur. Si de telles dimensions sont de nature à écraser par la comparaison tous

les autres édifices, la nef de Metz, si aérienne, si transparente, si rayonnante des prismes de ses vitraux, n'en laisse pas moins sa noble et ineffaçable image au cœur d'un Messin, même dans Saint-Pierre de Rome. Mais laissons là, pour le moment, ce souvenir, sur lequel j'aurai peut-être l'occasion de revenir.

Il faudrait des volumes pour décrire cette basilique de Saint-Pierre, qui n'a ni rivale ni modèle. Cent cinquante statues de marbre ou de bronze, dix-neuf mausolées gigantesques, parmi lesquels celui de Clément XIII, qui a demandé huit ans de travail au ciseau de Canova, concourent à l'ornement de cette basilique; et tous ces monuments, loin de se nuire ou de restreindre l'espace, se perdent dans l'immensité; et tous ces chefs-d'œuvre aux formes colossales deviennent pour celui qui, se croyant assez fort contre le vertige, tenterait de les apercevoir du haut de la galerie de la coupole intérieure du dôme, presque aussi petits et aussi invisibles que s'ils n'existaient point. Une chose vraiment remarquable et plus forte que le diamant, a pu toutefois atteindre ces monuments et en entamer le bronze et l'airain: c'est la foi et la piété des fidèles. Une statue de bronze, représentant l'apôtre saint Pierre assis dans une chaire de marbre, et placée à l'extrémité de la nef centrale devant un pilier, a le pouce du pied droit usé par les baisers des pèlerins et des fidèles.

Sur cet autel de la confession repose encore, exposée publiquement à la vénération des fidèles, une bien précieuse relique: c'est la tête de saint André, apôtre, apportée à Rome au quinzième siècle, au moment où le flot de l'Islamisme rejetait de son sein tout ce qui rappelait le nom chrétien, et menaçait d'engloutir l'Europe. De grandes fêtes accueillirent ce précieux chef de l'apôtre, frère de saint Pierre: le pontife, la noblesse, Rome toute entière se portèrent au-devant de la relique, avec laquelle le pape Pie II bénit le peuple. La basilique étincelait de mille feux. De nos jours une fête de ce

'avoir lieu; mais c'était une cérémonie
f de l'apôtre est enfermé dans plusieurs
nétal d'or et d'argent, enchâssées
peuple romain commençant, à
n lui prêche tous les jours, à
âtres, il se trouva des voleurs
un sacrilége impossible dans
précieuse relique disparut de
néfastes de la révolution dernière.
urs n'eurent point le courage d'achever
iniquité: un main invisible les arrêta au
u ils tentaient de briser l'enveloppe d'argent
s emparer de la boîte d'or. Alors ils cachèrent le
ut dans un champ loin de Rome. Un prodige, qui rappelle celui qui s'accomplit dans le champ de Josué le Bethsamite (1), fit découvrir ce lieu et l'on trouva encore intact ce précieux dépôt. Pie IX, entouré d'un grand concours de fidèles et touché d'une sainte émotion, eut la consolation de replacer dans la basilique ce chef sanctifié par sa mort sur la croix. Les témoins de cette cérémonie ont pu juger par les larmes du Souverain Pontife de la vivacité des appréhensions qui oppriment son cœur paternel.

Les 17 et 18 novembre, j'assistai aux cérémonies célébrées à Saint-Pierre à l'occasion de la fête de la Dédicace. J'eus même le bonheur de célébrer les saints mystères dans la grotte ou crypte qui renferme les restes précieux du prince des Apôtres. Ce tombeau en forme d'oratoire et recouvert d'une voûte, se trouve au fond et à gauche d'une chambre ronde, souterraine mais à ciel ouvert, et creusée dans le sol de la grande nef, au point d'intersection de la croix; on s'en fera une idée en prenant pour modèle la crypte ou tombeau de Napoléon Ier aux

(1) Planstrum venit in agrum Josué Bethsamitæ, et stetit ibi. (I Reg. VI; 14).

Invalides. Cette chambre est revêtue des bronzes et des marbres les plus précieux; cent douze lampes, toujours vivantes comme la foi des fidèles, y brûlent nuit et jour, et quand le chrétien vient s'agenouiller et prier à la galerie qui dessine sur le pavé de la nef la forme ronde de cette chambre, quelque-chose lui dit au cœur que c'est bien là en vérité le *centre du monde*, le point d'appui de toutes les nations catholiques, confondues dans la même foi et dans le même amour, près de ces glorieux Princes de l'Eglise, que la mort n'a pas séparés et dont la voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre.

Au nord et contre cette galerie, immédiatement au-dessous de la grande coupole et au-dessus de la crypte de Saint-Pierre, s'élève le baldaquin qui couronne l'autel de la *Confession de saint Pierre*, ainsi nommé parce que ce fut en confessant avec foi et courage la divinité du Christ, Fils de Dieu, que cet apôtre mérita l'honneur du martyre et la gloire de la primauté. Le Pape seul peut célébrer la sainte messe à cet autel; sa face est tournée, selon l'usage antique et vénéré des vieilles basiliques, vers le peuple dans la grande nef. Cet immense baldaquin en bronze doré est plus élevé que la plupart de nos plus beaux palais: un dais ou gigantesque couronnement en forme de mitre, et entouré de quatre anges, repose sur quatre colonnes torses de l'ordre composite, cannelées jusqu'au tiers et ornées de pampres et de figures d'anges ou d'enfants. Deux mille quintaux de bronze, provenant du Panthéon, ont été employés à chef-d'œuvre.

On voit non loin de là, dans un trône de bronze ou reliquaire, le siége de bois incrusté d'ivoire qui a servi au premier pontife des chrétiens, à saint Pierre. Cette *Chaire de saint Pierre*, soutenue par quatre figures, en proportion de taille avec le monument et représentant les docteurs de l'Eglise, se trouve dans le chœur au chevet de ce vaste édifice. Quelques auteurs, comme Anastase le bibliothécaire, pensent que saint Pierre fut crucifié dans les jardins de Néron, au lieu même où se

trouve aujourd'hui le Vatican; je suivrai de préférence et contrairement à cette idée l'opinion de Baronius, d'accord avec le monument que Constantin fit placer sur le mont Janicule.

J'eus encore la bonne fortune, ayant si peu d'heures à donner à la capitale du monde, d'entendre à Saint-Pierre, pendant ces deux jours, les chanteurs et toute la musique du Souverain Pontife, réunis dans la chapelle latérale de gauche, qui sert d'église aux chanoines. Des deux côtés de cette large chapelle s'élèvent deux vastes tribunes supportant chacune un grand jeu d'orgues; chaque tribune était remplie de chanteurs accompagnés par l'orgue; il n'y avait d'autres instruments que quelques violoncelles et contre-basses. Les deux tribunes disaient à deux chœurs et alternativement le chant; de temps à autres elles chantaient ensemble, soutenues par les deux orgues, avec une perfection à très peu de chose près sans reproche. Des compositions à la Palestrina, des psaumes de Marcello, une musique mâle et harmonieuse comme devait être celle qui édifia Pie IV à la *messe du pape Marcel*, quand il crut « *entendre chanter les anges eux-mêmes;* » des chants qui ne sauraient être inspirés qu'à ceux qui, comme l'immortel élève du flamand Goudimel, écrivent en tête de leur cahier de composition: « *Mon Dieu, éclairez-moi!* » en un mot des inspirations chrétiennes, dans le genre de celles qui sauvèrent la musique au moment où les docteurs de l'Eglise allaient pour toujours lui fermer les portes du sanctuaire; voilà ce que j'entendis avec bonheur; voilà l'exemple, si précieux et si peu compris, qui est donné en haut lieu au monde catholique.

Le chant des premières vêpres dura près de trois heures, et je le trouvai constamment simple et noble, comme le génie qui avait conçu cette merveilleuse harmonie, comme les voûtes aériennes qui devaient l'entendre. Hélas! cette audition réveilla dans mon âme de tristes souvenirs! Combien j'étais loin d'avoir été impressionné

de cette sorte, non-seulement en France, mais encore dans les diverses églises qu'il me fut donné de voir durant le cours de ce long voyage. Je suis bien loin de connaître tous les airs d'opéra qui peuvent être populaires en Italie, mais à coup sûr mes oreilles furent plus d'une fois irritées par des mélodies nées sur les théâtres et cela durant les cérémonies les plus graves et à l'heure même qui demandait aux fidèles le plus saint recueillement. A Jérusalem même, à l'orgue de *Saint-Sauveur*, je dus entendre plus d'une fois sous les doigts d'un pauvre religieux, qui s'était donné sans doute bien du mal pour parvenir à une telle agilité, des airs qui eussent mieux trouvé leur place dans le moins distingué des salons. Allons-nous donc encore une fois revenir à ces jours où les docteurs de l'Eglise durent proposer de chasser la musique de nos sanctuaires? A notre époque d'ignorance et de mauvais goût, où ceux-là même qui doivent enseigner le chant clérical ne connaissent ni le nombre ni la valeur de nos modes ecclésiastiques et ne savent pas les distinguer l'un de l'autre; où on professe un grand dédain pour nos mélodies grégoriennes que l'on remplace par quelque chanson ou par quelque air d'opéra en faveur, un exemple et une leçon, comme ceux que je viens de dire, doivent pourtant porter leur fruit.

Un singulier et heureux hasard, dont je pris note à l'instant, fit que, en ce mois de novembre 1856, S. Em. le cardinal-vicaire adressa au clergé de Rome une circulaire sur la musique ecclésiastique, accompagnée d'une instruction pour les maîtres chargés d'enseigner et de diriger cette musique. Je ressentis une grande joie en voyant condamner ces abus détestables qui tiennent tant du scandale et si peu de l'édification, soit par le style plutôt théâtral que religieux des compositions, soit par la qualité des instruments qu'on emploie, soit par les répétitions et par l'interminable longueur de l'exécution. Il y était dit que, après avoir consulté notre

Saint-Père le Pape, qui remettait en vigueur l'exécution des édits précédents sur cette matière, on défendait de se servir dans les églises d'instruments bruyants, à percussion, d'autres instruments en un mot que de l'orgue ou de ceux en petit nombre qui avaient été tolérés; qu'on devait éviter de rappeler en rien les pièces de théâtre, de répéter ou de tronquer les paroles des offices, de prêter occasion au tumulte en remuant ou fermant les instruments avec bruit, en intercalant des repos insolites dans la liturgie; qu'il était inconvenant aux maîtres de chapelle de battre la mesure avec autre chose qu'un petit papier de musique roulé, de tourner les épaules à l'autel, d'oublier la bonne tenue et le recueillement dus à la maison du Seigneur, de faire de longs préludes, de prolonger les cérémonies au-delà de l'heure de l'*Ave Maria.* La circulaire terminait en indiquant les amendes à subir et à payer en cas de contravention, peines qui allaient jusqu'à atteindre les recteurs eux-mêmes des paroisses, et en nommant une commission d'ecclésiastiques compétents pour surveiller les musiques des églises et leur faire garder toujours la gravité qui convient à la maison de Dieu.

L'instruction donnée aux maîtres de musique avait pour but de les engager à chercher leurs inspirations dans l'esprit de religion et de piété, et de leur faire éviter les formes et les mélodies du théâtre; de leur défendre les mouvements trop vifs, la mauvaise prononciation des paroles, l'inversion des mots, des textes de l'Ecriture ou de la liturgie, la confusion des parties, les récitatifs, ariettes, duos, à l'imitation du théâtre; la mollesse excessive ou le bruit exagéré dans l'instrumentation, dont le but devait être de soutenir et d'enrichir le chant et non pas de le fatiguer ou de l'écraser. La circulaire dont je parle est datée du 18 novembre, du jour même de la fête à laquelle j'assistai dans la basilique de Saint-Pierre : elle me donnait la mesure des choses que l'Eglise entend ne pas tolérer dans son sein. Puissent les deux règlements

dont je parle être entendus dans le monde entier et y porter leurs fruits salutaires! J'avais le même jour assisté à la leçon et à l'exemple, et mon oreille, encore remplie des divines mélodies *alla Palestrina,* emportait le souvenir de la dignité et de la majesté qui convient à la maison de Dieu, majesté que rehaussait encore la noble et pieuse attitude de Pie IX, qui les avait, ce jour-là, sanctionnées par son auguste présence.

Après les offices terminés et du haut de la tribune ou balcon qui est près du chevet de l'église, un cardinal présenta à la foule les saintes reliques de la Passion du Sauveur, un morceau de la vraie Croix, le suaire ou voile avec lequel sainte Véronique essuya la face de Jésus, et le fer de la sainte lance, reliques qu'on ne met au jour qu'à de très-rares intervalles. C'est depuis le pontificat d'Innocent VIII que la basilique de Saint-Pierre possède cette lance précieuse. Quand Pierre d'Aubusson, le grand-maître de Rhodes, surnommé *le bouclier de l'Eglise,* gardait comme otage le fameux Zizim, ce Turc célèbre par ses formes athlétiques, le sultan Bajazet, frère de ce redoutable compétiteur, envoya à Rhodes la sainte lance et la main droite de saint Jean-Baptiste, pour se concilier les bonnes grâces des chevaliers et les empêcher de rendre la liberté à Zizim. Pierre d'Aubusson envoya au Pape la sainte lance, que deux cardinaux vinrent recevoir à Ancône, le 4 mai 1492. C'est avec ce trésor que, du haut de la tribune, le même cardinal bénit le peuple se pressant en foule devant ces signes de la Rédemption.

En quittant la place du Vatican pour traverser le Tibre au pont Saint-Ange et rentrer dans la ville, on passe devant le môle d'Adrien au château Saint-Ange, qui sert de tête de pont sur la rive droite du Tibre, dont les flots roulent vers le midi. Ce fut en ce lieu que le pieux pontife Grégoire, durant les prières de la grande litanie, vit l'ange qui remettait son épée dans le fourreau et que Boniface IV, pour perpétuer ce souvenir, fit ériger sur

le sommet du mausolée de l'empereur romain une chapelle dédiée à saint Michel, sous le titre de Saint-Ange *inter nubes*. Ce château est aujourd'hui gardé par l'artillerie française.

CHAPITRE LXIX.

Le mont Janicule. — Saint-Pierre *in montorio.* — La voie Appienne et le disciple de Jésus. — Raphaël et Michel-Ange au tombeau de saint Pierre. — Panorama de Rome. — La fontaine Pauline et la fontaine de Trevi. — La villa Pamfili. — Le 25 avril et le 29 juin 1849. — Le tombeau de la *villa.* — La prison *Mamertine.* — Saint-Paul *hors-les-murs.* — Le Colysée.

La basilique de Saint-Pierre, comme cela semble bien naturel dans une ville qui doit sa gloire à un tel nom et qui est pleine de ses souvenirs, n'est point la seule qui lui soit consacrée. Sur le mont Janicule, à la place où fut crucifié le prince des Apôtres, on voit une petite église ronde soutenue par seize colonnes, et qui passe à juste titre pour le chef-d'œuvre moderne le plus délicat. C'est Saint-Pierre *in montorio* ou *monte aureo.* L'apôtre, après avoir été promené avec dérision à travers l'ancienne vallée d'Egérie, toute peuplée de juifs qui n'avaient pour mobilier, dit Juvénal, *qu'un peu de foin et l'ombre de quelques arbres;* après avoir laissé sur la voie Appienne la *Fasciola* ou bandelette de ses plaies, comme son divin maître avait laissé sur la *Voie douloureuse* le suaire de sainte Véronique, termina toutes ses humiliations par la mort de la croix, la tête tournée vers la terre, à la porte de ces jardins de Néron, où déjà avait coulé le sang de plus de dix mille martyrs.

26

Cette Eglise fut bâtie par Bramante et Pintelli aux frais de Ferdinand IV, roi d'Espagne, qui la fit placer là où Constantin en avait élevé une pour honorer le lieu du crucifiement de saint Pierre.

Les noms les plus illustres dans la peinture ont contribué à la gloire et à l'ornement de ce monument, qui a été en quelque sorte le champ clos de deux génies rivaux, de Raphaël et de Michel-Ange. *Le Crucifiement de saint Pierre* du Guide, et la *Transfiguration* de Raphaël ont été transportés au Vatican. La vue dont on jouit sur cette montagne est une des plus complètes et des plus ravissantes de la campagne de Rome. On aperçoit d'ici toutes les coupoles et églises de la Ville-Eternelle, le cours du Tibre, Saint-Paul *extrà-muros*, Frascati, Albano, et un vaste horizon qui s'étend jusqu'à la mer, le tout couronné par les Apennins en ce moment chargés de neige.

Près de là on admire la fontaine Pauline, ainsi nommée de Paul V, qui fit restaurer l'aqueduc de l'ancienne source *Sabatine*, sur une étendue de vingt-cinq milles; c'est un véritable fleuve partagé en trois larges torrents ou cascades se précipitant à la fois dans un vaste bassin, pour aller de là parcourir et alimenter les quartiers de la ville, et se répandre même au-delà du Tibre. *Fluminis impetus lœtificat civitatem Dei!* Quand on a vu ces eaux abondantes, amenées de plus de vingt lieues sur cette montagne; quand on a eu les yeux et les oreilles charmés par les innombrables cascades de la fontaine de Trevi au centre de Rome, il est difficile de trouver ailleurs quelque chose d'aussi beau en ce genre, même en France. Ici l'art, inspiré et secondé par le génie et par la puissance des Papes, a abandonné les mesquines préoccupations des alignements vulgaires pour lutter de toutes ses forces avec les grands effets de la nature, et il a réussi à tel point que, de retour en France, je trouvai singulièrement modestes, même dans notre capitale, les choses que j'avais le plus admirées jusque-là.

Le mont Janicule est couronné par les villas Pamfili et Corsini qui en font un des lieux les plus ravissants du monde, à cause de leurs ombrages, de leurs eaux, de leurs prairies, de l'air pur qu'on y respire, de la vue qui en fait le charme. Hélas! à côté de tant de belles choses il y a aujourd'hui bien des ruines. La porte Saint-Pancrace, ses bastions et remparts, les habitations voisines noircies par le feu, renversées, percées à jour, attestent les luttes sanglantes que coûta à la France sa victoire sur les bandes d'assassins, et la restauration de Pie IX sur le trône pontifical.

Le 25 avril 1849, une flotte à vapeur, partie de Toulon, débarquait une armée française de 23,000 hommes à Civita-Vecchia. Il était grand temps: Rome, privée de son auguste chef, dominée par la terreur, ne voyait plus que pillage et sacrilége; le poste des douaniers de Saint-Calixte, commandé par l'assassin Zambianchi, répandait partout la terreur et fusillait en un seul jour quatorze prêtres, parmi lesquels le pieux curé de la Minerve, sans doute uniquement coupable, comme tant d'autres, d'avoir du respect pour le chef de l'Eglise et des sympathies pour l'armée française. Ce fut alors que le duc de Reggio, trompé par une indigne violation du droit des gens, et se laissant prendre à un semblant de réconciliation digne des hordes les plus sauvages, fut reçu à mitraille au moment où il croyait à la paix, et subit au premier jour un fâcheux échec à la porte *Cavalleggieri*, où l'attendaient les bandes les mieux armées de Mazzini et de Garibaldi. Le projet de ces faux frères avait été d'attirer la colère et la vengeance de l'armée française sur le Vatican et sur les plus précieux monuments de Rome; mais notre vaillante armée, toujours juste, même dans ses vengeances, s'imposa les plus pénibles devoirs et les plus graves difficultés, dans l'unique but d'épargner les monuments de la ville qu'on offrait à ses coups. Le soir du 29 juin, fête du prince des Apôtres, à la clarté des feux qui

illuminaient la coupole de Saint-Pierre, nos soldats prenaient d'assaut les hauteurs dont je parle; Rome était délivrée du joug de ces assassins, et, pour mieux faire comprendre les fruits de cette victoire, le général français disait à ses soldats: « Mes amis, nous avons pris le taureau par les cornes. »

A quelques pas de là j'allai prier sur un tombeau, caché sous les ombrages et les bosquets de la *villa*. C'est le mausolée que les Romains, délivrés de leurs oppresseurs, ont élevé à la mémoire des soldats français ensevelis dans ce triomphe et recueillis dans ce lieu de repos. Rome a donné la sépulture à ces enfants de la France dignes des temps de Pépin et de Charlemagne. Ces enfants, morts pour l'Eglise leur mère, sont là qui dorment dans son sein.

Un autre sanctuaire, consacré au prince des Apôtres, appelle aussi la visite et les prières des fidèles: c'est la prison Mamertine ou *saint Pierre à la prison*. Elle se trouve sur la rive gauche du Tibre, près des ruines du Capitole et de la tour de Néron. C'est une suite de cachots souterrains, superposés et profonds, construits par Ancus Martius et Tullus Hostilius, *media urbe, imminens foro ædificatur*, dit Tite-Live, au milieu de la ville et audessus du Forum. Saint Pierre et saint Paul furent enchaînés dans cette prison. Au fond de ces cachots, dans lesquels on pénètre au flambeau et au moyen d'un escalier très-étroit, un précipice recevait jadis les criminels, dont les gémissements mouraient étouffés sans écho dans ces cavernes, appelées pour cette raison *les Gémonies*. C'est là que, à la voix de Pierre enchaîné, quarante-sept captifs et geôliers embrassèrent la foi du Crucifié; c'est là qu'une source d'eau jaillit à la voix de l'apôtre pour servir au baptême de ces néophytes et qu'elle se montre encore de nos jours, en dépit de certains géologues incrédules et confondus.

Un autel, dressé dans cette prison qui sert de chapelle, était occupé lors de ma visite par un prêtre

catholique et syriaque qui y célébrait la sainte messe dans son culte et dans son langage, entouré d'un assez grand nombre de fidèles; précieux exemple de tolérance que j'ai déjà invoqué. Ce sacrifice du sang de Jésus, dans le lieu même où son premier disciple attendit la mort qui lui avait été annoncée par son maître, fit sur moi la plus vive impression. Aujourd'hui le Forum est une ruine et le tombeau du Vatican est la gloire des nations chrétiennes.

En suivant la route d'Ostie, dans un riant vallon, au lieu appelé les *Eaux salviennes*, on rencontre le lieu où saint Paul fut attaché à une colonne de marbre et eut la tête tranchée. Son corps fut enterré par Lucine, dame romaine, dans un terrain voisin qui lui appartenait, et depuis le commencement du quatrième siècle, une basilique s'élève en ce lieu. Le premier monument, bâti par Constantin, était admirable par ses lambris recouverts d'or et par les marbres étincelants de ses colonnes, dont l'éclat effaçait les fleurs et la verdure du printemps. Au commencement de ce siècle un incendie dévora l'édifice et ne laissa debout que la façade avec ses mosaïques, l'abside, l'arc triomphal et le maître-autel. On vénère dans cette église la colonne de marbre blanc sur laquelle l'apôtre fut décapité et on y voit la succession de tous les Papes dans une longue série de médaillons en relief appliqués aux murailles intérieures de l'église et au-dessus de colonnes nombreuses qui, semblables aux pins d'une forêt ou aux mâtures d'une flotte, soutiennent les cinq nefs. De grands travaux étaient en ce moment en cours d'exécution, afin de réparer les désastres du funeste incendie de 1823.

Au sud de la Rome moderne, au pied oriental du mont *Palatin*, et dans ce centre qu'entourent le *Capitole*, les monts *Quirinal* et *Viminal*, le mont *Esquilin*, les monts *Celins* et *Aventin*, se trouvent entassées les gigantesques ruines de la vieille Rome, ses colonnes, ses chapiteaux, ses portiques, ses arcs de triomphe. Parmi ces

débris de géants s'élève une masse imposante qui porte sur son front les cicatrices de bien des siècles et qui semble défier encore les âges futurs. C'est le grand cirque, le *Colysée*, le colosse dont les entrailles sanglantes servaient de jeu et de pâture au peuple-roi; où les Césars, salués par les gladiateurs mourants, versaient en abondance ce sang des martyrs, qui allait miner et renverser leurs autels et leur trône. Rien ne saurait produire une sensation de grandeur et de surprise comme cette masse imposante. On éprouve à son aspect une impression que je ne puis comparer à aucune autre: l'étonnement, l'effroi augmentent à mesure qu'on en approche, et quand le pied du voyageur s'avance à travers l'épaisseur colossale de ces murailles, un frisson parcourt les veines et à chaque bruit l'oreille croit entendre les rugissements des lions du désert. C'est ici que la Croix a réellement vaincu le monde; c'est ici qu'a été réellement conquise la liberté de conscienee par le sang de tant de héros qui ont préféré désobeir aux hommes pour obéir à Dieu; par le sang des martyrs, semence féconde de la vraie liberté donnée par le ciel; par les enfants de cette Eglise née dans le sang divin du Golgotha.

Que de légions d'âmes saintes et de héros se sont élancées d'ici dans les cieux! que de couronnes et de palmes, apportées par les anges, sont descendues du ciel en cette arène! Il me semblait voir les tigres et les lions couchés aux pieds des vierges saintes, comme pour reprocher aux hommes leur férocité, comme pour faire comprendre par cette douce et respectueuse attitude que les tyrans et les bourreaux, descendus par la violence au-dessous de la brute, n'avaient sur les élus du ciel d'autre pouvoir que celui que Dieu avait bien voulu leur donner. Je comprenais comment, au milieu de cet enivrement du sang, la sainteté des martyrs épouvantait le peuple, et comment des bourreaux s'écriaient dans leur enthousiasme : « Et moi aussi je suis chrétien! » Je comprenais que le génie de

Châteaubriant eût choisi ce théâtre pour sa scène si émouvante des *Martyrs*. Je ne suis point retourné une fois parcourir cet horrible dédale de couloirs, de galeries, de cages, de portiques et de ruines, sans éprouver chaque fois une de ces terreurs ou une de ces admirations dont je parle. Cette sensation est la même pour tous les voyageurs, même ceux qui sont peu chrétiens. On voit souvent des visiteurs qui recherchent, pour se promener dans ces ruines, l'heure nocturne et les ombres profondes et silencieuses qu'y projette l'astre des nuits; on en voit d'autres qui, pour donner à ce tableau une couleur et une vie en rapport avec les émotions qu'il réveille, rassemblent leurs efforts et leurs dépenses pour se procurer, pendant la nuit, l'effrayante représentation d'un tel monument éclairé par des feux de Bengale; comme si ces éclairs follets et ces lueurs fantastiques étaient l'image des esprits infernaux qui ont livré sur ce sol sanglant le dernier combat de l'idolâtrie.

Le *Colysée* a des enseignements qui font pénétrer dans l'âme la puissance de Dieu et la terreur de ses jugements; c'est un monument qui tient une grande place dans la Ville-Eternelle. Il marque une glorieuse et féconde étape de l'humanité, entre le paganisme et le règne de la Croix; c'est un champ clos où le Christ a vaincu le monde. Des esprits impies ou vulgaires pourront ou le maudire ou passer à côté sans le comprendre. Habitués qu'ils sont aux merveilles de l'industrie qu'ils admirent sans aucun souci de l'humanité, aux cheminées qui fument, au bruit retentissant des marteaux, à ces autels barbares où la vapeur étiole et amaigrit tous les jours des milliers de victimes, à ces holocaustes de l'atelier, où la pauvreté et la misère engendrent le désespoir et la mort, ils regretteront peut-être la place utile qu'occupent ces ruines et les matériaux qu'elles contiennent. Ils feraient volontiers l'œuvre de ces barbares du nord qui avaient entrepris, après la victoire, de démolir cet édifice pour en arracher quelques ligatures de fer et d'airain, et qui

[illegible] que le temps ait été impuissant à [illegible] aujourd'hui. Devant ces [illegible] auraient bien plus de [illegible] de la fontaine Egérie. [illegible] d'effacer du monde ce [illegible] de renverser ce [illegible] sanglantes du Christ. Il est là [illegible] encore aux âges futurs; pour leur [illegible] et ces paroles: « [illegible] » [illegible] dans la nuée, [illegible] Constantin et Maxence [illegible] pour l'enfer, la [illegible].

CHAPITRE LXX.

Sainte-Croix en Jérusalem. — Le titre de la Croix. — Saint-Jean de Latran. — La façade, les cinq nefs, le Baptistère. — Le Symbolisme. — Le cloître. — Ses reliques précieuses. — La *Scala santa.* — *Sainte-Marie à la Crèche.* — La chapelle de Sixte-Quint. — La Crèche. — Nouvelle rencontre.

Combien d'autres merveilles se pressent en foule sur l'emplacement des sept collines! Pour moi j'y trouve un bonheur inattendu. Tout semble se réunir ici pour rappeler au pèlerin de Jérusalem ses plus touchantes émotions de la Palestine. Que de trésors y sont renfermés depuis la crèche de Beethlehem jusqu'à l'inscription du Golgotha! Pour le pèlerin qui revient de la Terre-Sainte, il n'est pas de sanctuaire plus vivant que la petite église de *Sainte-Croix en Jérusalem*. La pieuse Hélène, tandis que son fils faisait de son palais de Latran l'église du *Sauveur*, construisait un sanctuaire à la *Vraie Croix* dans sa propre demeure. Par cette pieuse pensée, la veuve de Constance Chlore changeait ainsi les destinées des *Horti Variani*, de ces somptueux jardins qui rappelaient les honteuses débauches des empereurs païens. Dieu avait fait un miracle pour relever dans Jérusalem l'instrument de sa mort. Cette princesse fit trois parts de cette croix; la première fut enfermée dans l'église du Saint-Sépulcre; la seconde fut portée à Constantinople, et la troisième

fut déposée dans cette église de Rome à laquelle elle donna le nom de *Sainte-Croix en Jérusalem*. Derrière cette basilique des premiers âges chrétiens se trouve une chapelle basse, dont l'autel est dédié à Sainte-Hélène et repose sur la terre même que cette impératrice, d'une foi si touchante, avait rapportée du Calvaire. Le Souverain Pontife seul, ou bien le cardinal du titre de cette église, a le droit d'y célébrer les saints mystères et les offices. Une inscription latine rappelle aux visiteurs qu'il n'est pas sur la terre de lieu plus vénérable. *Non est in toto orbe locus sanctior*.

Une autre chapelle, qui communique à l'église par un riche balcon de marbre, est consacrée aux reliques. Elles sont en effet des plus remarquables. Ce sont trois fragments de la vraie croix, le titre de la croix, deux épines de la couronne de Jésus, encore teintes de son sang, et un des clous à forme triangulaire et à tête ronde qui l'attachèrent à la croix. La longueur de ce clou est d'environ seize centimètres, mais la pointe en a été enlevée. Théodoret raconte que sainte Hélène fit placer les pointes de ces clous sur le casque de son fils pour le protéger dans les combats. On croit que c'est là l'origine de la fameuse couronne de fer conservée à Monza.

Voici en quel état se trouvait le titre de la croix quand le pape Innocent VIII fit l'ouverture du coffret de plomb sur lequel étaient écrites ces paroles : *Ecce lignum crucis*. C'était dans l'année et à l'heure même où la prise de Grenade sur les Maures remplissait le monde catholique d'allégresse. On retira du coffret un morceau de planche vermoulue sur lequel on lisait encore la célèbre inscription : *Jesus Nazarenus rex*. Cette planche était longue de trente-cinq à quarante centimètres et large de vingt-sept. Les caractères latins étaient en bas près de la tête de Jésus, et les caractères hébraïques étaient au-dessus. Pour les trois langues, les lettres, tracées sans doute par un ouvrier hébreux, étaient disposées de droite à gauche ; plusieurs de ces caractères rongés par le temps, surtout

dans l'inscription hébraïque, étaient alors illisibles. Ces lettres étaient grossièrement creusées dans le bois et peintes en rouge.

Non loin de là, la façade tournée vers l'Orient, se présente avec majesté la basilique de toutes les basiliques, Saint-Jean de Latran, *urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*. Elle domine la magnifique campagne de Rome jusqu'aux montagnes bleues de la Sabine, les murailles d'Aurélien, l'aqueduc de Néron et l'étendue du Latium. On y entre par cinq portes correspondant à autant de nefs, et six énormes pilastres composent la façade. Cette antique église a subi bien des vicissitudes; ce que l'on voit aujourd'hui est l'œuvre de Galileï, sous Clément XII. Les trente-six colonnes qui jadis soutenaient la grande nef ont été accouplées et enveloppées deux à deux dans des massifs que le Borromini jugea indispensables à la solidité de l'édifice. Ce monument chrétien est le premier que Constantin consacra à saint Jean-Baptiste, sous la forme d'un baptistère octogone destiné à recevoir l'eau sainte; il le plaça dans les jardins de Plautius Lateranus, sous le pontificat de saint Sylvestre. Constantin y avait fait mettre une urne revêtue de lames d'argent du poids de 3,000 livres; l'eau y était versée par un agneau d'or représentant le Christ sauveur, et par des cerfs d'argent, au nombre de sept, comme les sacrements. Jean-Baptiste y était représenté montrant Jésus à l'aide de ces paroles: *Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde*. Au milieu du bassin, sur une colonne de porphyre, un vase d'or recevait les parfums qu'on y brûlait tous les ans à la fête de Pâques, en l'honneur de l'Agneau immolé. On voit combien était simple et en même temps éloquent le premier symbolisme chrétien.

A ce baptistère Constantin ajouta une grande basilique dédiée au Sauveur, laquelle fut plus tard consacrée à saint Jean le précurseur et à saint Jean le disciple bien-aimé. Cette église fut dès le premier jour, ainsi que son

fronton en porte l'inscription avec majesté, *la mère et la tête de toutes les églises du monde.* Pendant dix siècles elle fut la demeure des papes, le palais des conciles, la basilique d'or vénérée dans le monde chrétien. Consacrée par saint Sylvestre, le 5 des ides de novembre 324, le souvenir de cette consécration est aujourd'hui encore une fête pour la chrétienté. Les cinq portes de cette église-mère ne se fermaient jamais et, symbole plus vrai et plus consolant que celui de Janus, elles annonçaient au monde chrétien que le Pontife romain veillait sur ses destinées, que sa demeure était toujours ouverte comme asile au malheur et comme consolation à la prière. On assure que des marbres verts, venus de Tibériade, avaient servi à construire les colonnes qui soutenaient cette nouvelle demeure du pêcheur de la Galilée. Rien n'est plus touchant que les usages liturgiques qui lui étaient propres. Les cloches de cette basilique, image du ciel, ne faisaient jamais entendre que des sons joyeux. Les invocations à *l'Agnus Dei* ne se terminaient jamais par la demande de la paix, le *dona nobis pacem*, parce que, toujours par le même respect pour le symbolisme, la paix de ce temple était l'image du ciel dont la paix est éternelle. Dans les offices, aucune oraison publique n'était prononcée que l'Oraison dominicale, parce qu'elle était la *Basilique du Sauveur* qui nous enseigna cette prière.

La basilique actuelle ne date que de 1360. Ruinée et saccagée à diverses époques, elle fut incendiée au commencement du quatorzième siècle. Quand les malheurs de la papauté, exilée sur les rives du Rhône, faisaient gémir le cœur de Pétrarque, et avec lui tous ceux qui avaient alors l'intelligence des destinées de l'Eglise, le palais de Latran ressemblait à un amas de ruines, et la *mère de toutes les églises* n'avait pas même de toit pour s'abriter contre les vents et les tempêtes. Mais que de richesses elle garde encore après tant de vicissitudes; que de choses précieuses que pourrait lui envier Jérusalem!

En présence de ces trésors, je remarquai à peine ses merveilles d'architecture, ses statues gigantesques des apôtres, ses ravissantes peintures, ses chapelles. En effet, c'est là que je vis ce cloître antique et respectable de Saint-Jean de Latran, avec ses colonnes torses et sa solitude si éloquente. Là un parterre de fleurs entourait le puits de la Samaritaine, transporté des champs de Jacob au milieu des collines de la Ville-Eternelle. J'en cueillis quelques-unes en souvenir des vallons de la Samarie. Une colonne de marbre, adossée au mur du cloître, indique la hauteur de la taille de Jésus-Christ, conservée par les premiers âges chrétiens. Je remarquai avec joie qu'elle était précisément celle de Pie IX, son vicaire saint et auguste, que j'avais eu le bonheur de contempler, c'est-à-dire que c'était une taille fort au-dessus de la moyenne et d'environ un mètre quatre-vingts centimètres. J'y vis encore l'autel de bois qui avait servi à l'apôtre saint Pierre et, dans un lieu retiré entre le cloître et le sanctuaire, la table où Jésus fit la cène avec ses disciples. Elle est d'un bois qui n'a pas trois centimètres d'épaisseur, séparée en deux morceaux d'un peu plus d'un mètre carré, et enchâssée dans un cadre précieux recouvert d'or. L'architrave de l'autel est soutenu par des colonnes qu'Auguste fit couler avec le bronze provenant des rostres des vaisseaux pris à la bataille d'Actium.

Dans un édifice attenant jadis au palais de Latran, puis isolé et entouré d'ornements par Sixte-Quint, tel qu'on le voit aujourd'hui, se trouve la précieuse relique appelée l'*Escalier saint, Scala santa.* Ce sont vingt-huit degrés blancs de marbre tyrien, apportés de Jérusalem par sainte Hélène et que Jésus-Christ monta et descendit six fois le jour de sa mort, d'abord pour subir un inique interrogatoire, ensuite pour se rendre chez Hérode, et enfin pour l'horrible supplice de la flagellation. Cet escalier se trouvait jadis dans le bâtiment au nord du palais. On assure que, à l'époque où il fut transporté, deux de

ces marches portaient encore l'empreinte du sang de Jésus. Il est tout d'une venue, sans interruption ni palier. Les marches sont recouvertes de planches de noyer, souvent renouvelées; les pèlerins les montent à genoux, en priant et méditant sur la passion du divin Sauveur, et ils redescendent, à droite et à gauche, par des rampes parallèles et contiguës, afin de ne pas poser le pied sur les marches. A l'époque de sa construction, cet escalier fut transporté processionnellement et on commença par poser les marches supérieures de haut en bas, de façon que les ouvriers ne missent jamais le pied sur un degré pour placer le degré supérieur et suivant. Jamais en aucun lieu le souvenir de Jérusalem, encore si vivant lors de mon séjour à Rome, ne se réveilla avec plus de bonheur.

En quittant Saint-Jean de Latran pour marcher vers le nord et franchir le mont Esquilin, on trouve, entre ce dernier et le mont Viminal, la grande église de Sainte-Marie-Majeure, appelée aussi Notre-Dame des Neiges ou Sainte-Marie à la Crèche, *al Presepe*, ou encore Basilique libérienne. L'ensemble de ce monument n'a rien qui respire le cachet de l'antiquité. Sa façade percée de hautes fenêtres, sa forme quadrangulaire, son plafond à caissons dorés ne permettent pas de la comparer à nos vieux monuments chrétiens; mais, avec ses trente-six magnifiques colonnes ioniques de marbre blanc qui divisent ses trois nefs et qui proviennent du temple de Junon Esquiline, avec ses mosaïques, sa belle vierge de saint Luc, ses ravissantes chapelles, son plafond doré à l'aide du premier or apporté d'Amérique, elle sera toujours une étonnante, une somptueuse, une élégante église. Dans la croisée à droite se trouve la chapelle de Sixte-Quint, ouvrage de Fontana; cette chapelle est à elle seule une magnifique église. L'illustre pâtre de Montalte y a sa statue à côté des cendres de Pie V. Au milieu de la chapelle s'élève l'autel du Saint Sacrement, au-dessous duquel on conserve la crèche ou divin

berceau de l'enfant Jésus, ainsi que quelques langes et reliques de cette précieuse naissance annoncée par les anges dans les champs de Beethlehem. C'est dans cette grotte, chantée par le Tasse, et où saint Charles Borromée passait les nuits en prières, que j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe à mon dernier jour à Rome. Ce ne fut pas sans une agréable surprise, inattendue comme celle d'Alexandrie, que j'y trouvai aussi un de mes concitoyens, M. Tardif de Moidrey, ancien élève du lycée de Metz. Depuis ce jour il est entré dans les rangs du sacerdoce et il était occupé alors à demander instamment à Dieu de l'éclairer sur cette sainte vocation qu'il désirait suivre, mais dont il n'osait accepter les redoutables fonctions.

Cette église porte aussi le nom de Libérienne et de Notre-Dame des Neiges, à cause du miracle qui révéla au pape Libère et au patricien Jean le lieu où ils devaient accomplir leur pieuse promesse et bâtir au Seigneur un nouveau temple qui serait le premier parmi les églises consacrées à sa sainte Mère.

---

ces marches portaien
Jésus. Il est tout d'
lier. Les marches
souvent renouvel
en priant et m
et ils redescer
parallèles et
les marche
fut trans
poser le
que le
pour
aur
lo
l

CHAPITRE LXXI.

Cécile et la Voie appienne. — Les pauvres et les premiers chrétiens. — La terrasse de Saint-Sébastien. — L'entrée des catacombes. — Saint Jérôme et l'Erèbe chrétien. — Le grain de sènevé de la foi et de l'art chrétien. — La plus illustre des catacombes. — La tête du Christ et M. Ingres. — La crypte de sainte Cécile. — La *Rome souterraine* de M. Louis Perret. — Une lampe dans les régions de la mort. — La chapelle du *Divin Amour* au Transtevère. — Saint-Barthelemy dans l'île.

Quand on foule aux pieds un sol aussi riche en souvenirs, on ne peut toutefois détourner sa pensée d'autres richesses, peut-être plus magnifiques encore, et que cette même terre tient enfouies dans ses entrailles. Je veux parler des catacombes, de ce sous-sol fécondé par le sang et dans lequel le grain de sènevé, annoncé par l'Evangile, se préparait à envahir le monde. Là je retrouvai le sol tel que l'ont foulé, il y a dix-sept siècles, les saints et les martyrs; là je contemplai des trésors chrétiens et artistiques que nul ne sera jamais tenté d'enlever pour les porter à la lumière du jour. Qui pourra jamais aborder ces demeures souterraines sans un sentiment de terreur, de respect et d'admiration pour la justice et la puissance des jugements de Dieu, sans un cri d'étonnement en face de cet âge d'or de la charité, de ces temps héroïques de la foi, qui virent s'accomplir

tant de merveilles? « Sors de la ville par la voie appienne, dit une fiancée, une sainte et illustre vierge à celui que le monde païen voulait lui donner pour époux. Marche jusqu'à la troisième pierre milliaire; là, tu trouveras des pauvres qui te demanderont l'aumône; ils sont les dépositaires de mon secret. Tu leur diras : Cécile m'envoie vers vous.... » Cette foule de pauvres méprisés et abandonnés et qui se sentait si doucement et si puissamment attirée vers les premiers chrétiens, n'est plus là aujourd'hui; elle a sa place dans Rome. Ils avaient compris que sous cette terre sanglante, païenne et impie, se préparait la véritable cité, la sainte régénération de l'homme; et, dans leur reconnaissance, ils venaient au secours de ces nouveaux frères si cruellement pourchassés et si injustement anéantis. Hélas! aujourd'hui on les dépouille partout de leur droit de cité. Suivons, à l'exemple de Valérien, cette voie appienne si riche en souvenirs chrétiens qu'on ne saurait y faire un pas sans se trouver face à face avec une des gloires du berceau de l'Eglise.

Après avoir franchi les ruines qui enveloppent la tour de Néron, dépassé l'amphithéâtre de Caracalla, la fontaine Egérie, je me dirigeai vers le couvent de Saint-Sébastien; et là, du haut de la terrasse, je jouis un instant de la vue la plus étendue, la plus variée, la plus ravissante qui se puisse rencontrer en Italie. Le soleil avait déjà dépassé le milieu de sa course, et ses feux inondaient de couleur d'or et de pourpre les ruines qui couvrent la plaine. J'avais sous les yeux un de ces spectacles éblouissants de la nature, dont rien ne peut effacer le souvenir. Les bandes de Romulus et les hordes d'Attila avaient jadis animé ce tableau, et ma pensée, excitée par mon imagination, me représentait ces solitudes encore vivantes et peuplées. Mais ce que ces lieux, si chers à l'histoire et aux arts, avaient de beaucoup plus précieux pour moi, était enfoui et caché dans les entrailles de la terre. Je m'arrachai donc bien vite au charme de cet émouvant tableau, et, une torche à la

main, en compagnie de quelques prêtres et religieux, je descendis dans ce palais de la mort.

Ici tout devient sérieux; l'esprit et la pensée se recueillent, et sans aucun secours de l'imagination, les regards franchissent les siècles pour contempler ce monde qui est autour de soi, tel qu'il était aux jours de Cécile et d'Urbain. Je crois entendre les pas de saint Jérôme, descendant, il y a quinze siècles, dans cette même demeure, par cet étroit et noir chemin que je descends moi-même, et aujourd'hui encore je ne trouve point de parole plus vraie que la sienne pour rendre mes impressions, qui, je le crois et l'affirme sans hésitation, sont et doivent être aussi les émotions de tout chrétien pénétrant dans ces lieux. « Quand j'étais à Rome, encore enfant, nous dit-il, et occupé de mes études littéraires, j'avais contracté, avec d'autres jeunes gens de mon âge, l'habitude de visiter, tous les dimanches, les tombeaux des apôtres et des martyrs. Souvent nous abordions sur le même chemin, ces cryptes creusées et ouvertes à droite et à gauche au sein de la terre, dans un dédale d'innombrables sentiers qui se croisent en tous sens et qu'on y a taillés pour recevoir la dépouille des morts. Il règne partout dans ces lieux une obscurité si profonde qu'on serait tenté d'y reconnaître l'accomplissement de cette parole du Prophète : « *Et que vivants ils descendent dans les enfers!* » Ce n'est que bien rarement qu'un peu de jour, pénétrant par des ouvertures laissées à la surface du sol, qui sont moins des fenêtres que des trous, adoucit l'horreur de ces ténèbres profondes. A mesure qu'on s'y enfonce, en marchant pas à pas comme si on rampait sur la terre et on est saisi par cette pensée de Virgile :

HORROR UBIQUE ANIMOS SIMUL IPSA SILENTIA TERRENT!

« *Des ténèbres profondes, et un silence plus effrayant encore, remplissent l'âme de terreur.* »

Cette immense cité de la mort, que quelques-uns ont appelé l'Erèbe chrétien, s'étend sur les deux rives du Tibre, et ses sentiers innombrables, s'ils étaient en ligne droite, à la suite l'un de l'autre, formeraient une galerie de trois cents lieues, plus longue que l'Italie tout entière. Quelle est la première nécessité qui a commencé ces immenses excavations, appelées catacombes? Qui a le premier ouvert ces régions de ténèbres? La même cause sans doute qui se révèle dans toutes les grandes villes qui ont fouillé le sol pour y prendre les matériaux sous lesquels elles s'abritent et sur lesquels elles reposent. Mais c'est aux chrétiens qu'appartient leur immense développement, et la sainte gloire qui illumine leur obscurité. La colère et les persécutions des empereurs romains y firent descendre les disciples du Christ. Là ils creusèrent une nouvelle cité; ils conduisirent les rues tortueuses de ce dédale ténébreux jusqu'aux jardins, jusqu'à la demeure des patriciens, des nouveaux adeptes qu'ils avaient gagnés à leur cause et qui, à l'aide de ces communications, voulaient bien sans doute les visiter et les protéger.

Là des sculpteurs, des peintres, des mosaïstes, de pauvres artistes ébauchèrent sur le tuf, sur le bois, sur le marbre, les premiers éléments de l'art chrétien, devenu si admirable plus tard. Là commença, dans le sang des martyrs, au milieu des agapes fraternelles et des tombeaux, le culte pieux des saintes reliques; là, sur les cendres des héros chrétiens, s'élevèrent les autels où descendait la victime auguste et trois fois sainte, à la lueur des torches et des flambeaux. Le grain de sènevé, en enfantant la foi, avait enfanté l'art chrétien. Des couloirs étroits, longs, tortueux, abaissés parfois sous des arceaux et des piliers de soutènement, aboutissent à des carrefours plus agrandis et dans lesquels, sur un sol taillé en gradins et en amphithéâtre, les nouveaux frères pouvaient se réunir. Le long de ces chemins, des portes semblables à des entrées de voûte

sont creusées de l'épaisseur d'un tombeau pour y recevoir un sarcophage ou plusieurs coffrets oblongs et superposés. Je retrouvai là, non sans un grand étonnement, la forme exacte et complète des tombeaux, telle que je l'avais vue dans la Judée, et surtout dans les fameux *Qbour el Molouck*.

Jadis ce nom de *catacombes* ne s'appliquait qu'au *cimetière* de Saint-Calixte, dans le voisinage de la basilique de Saint-Sébastien. Du verbe grec κοιμαω, *dormir*, on avait fait ce nom de dortoirs ou *cimetières;* lieux choisis pour y déposer, dans l'attente de la résurrection glorieuse, la dépouille de ceux qui s'étaient endormis dans le Seigneur; on le voit, déjà ce nom, par une idée symbolique et chrétienne, enlevait à la mort tout ce qu'il y avait d'effrayant dans sa dernière victoire. L'entrée de la catacombe de Saint-Calixte est dans l'église même de *Saint-Sébastien hors des murs*. On a inscrit sur la porte les paroles du commentaire d'Ezéchiel par saint Jérôme, que je viens de citer. Celle-ci est la plus vaste et la plus illustre de toutes les catacombes. Cent soixante-quatorze mille martyrs, au dire du savant Bosio, et quarante six pontifes ont été inhumés dans ce cimetière.

Des travaux sérieux ont déjà révélé et révèlent encore tous les jours bien des beautés religieuses et archéologiques enfouies dans cette terre des catacombes. En effet, tout ce qu'on y découvre n'est pas à l'état d'enfance et de naïveté. On en a eu la preuve lors de la découverte de tant de sublimes inspirations du génie de la peinture et surtout en présence de cette admirable tête du Christ, du type le plus pur et qui, bien que mutilée, a jeté dans le ravissement tous nos plus grands peintres et sculpteurs. Elle fut trouvée au cimetière de Sainte-Agnès, et en voyant cette merveilleuse image où l'inspiration chrétienne s'alliait si bien au génie grec et à ce que dit l'Ecriture du plus beau des enfants des hommes, M. Ingres ne put s'empêcher de verser des larmes d'admiration.

Dans la catacombe de Saint-Calixte on vénère une image antique de sainte Cécile que les siècles ont respectée, et dont l'ouvrier obscur et ignoré dort probablement à côté du lieu où fut enseveli son modèle. Je me sentis profondément ému en face de l'antique tombeau de la jeune martyre romaine, dont l'Eglise universelle allait dans trois jours célébrer la fête, et je détachai, comme relique précieuse, quelque peu de ce tuf dans lequel elle avait été ensevelie. Ainsi que ceux des autres martyrs, son corps avait été enfermé dans un de ces sépulcres que je viens de dire, mais dans un lieu séparé de la foule. C'est là qu'il fut retrouvé à l'heure que Dieu avait marquée pour sa glorification. Que de fois ces niches, hermétiquements scellées, se sont ouvertes sans révéler le nom du martyr qu'elles renfermaient! Près de la tête de ce mort inconnu, une fiole de sang, quand les fidèles avaient eu le bonheur d'en recueillir quelques gouttes; un monogramme du Christ-Sauveur, la palme de la victoire, la colombe qui s'envole au ciel, la couronne du vainqueur; voilà toute la légende du héros, dont le nom n'était connu que du Dieu qui avait été et qui est encore sa récompense pour l'éternité.

De toutes les études sérieuses et approfondies sur *Rome souterraine*, c'est encore à la France que revient le plus grand honneur de ce beau travail. Elle a payé un noble tribut à l'art chrétien, en publiant à grands frais l'œuvre d'un de ses enfants, M. Louis Perret, qui a consacré dix ans de sa vie à reproduire par le pinceau les plans, les vues, les décors, les inscriptions et les peintures des catacombes, ainsi que tous ces pieux monuments qui nous restent de la primitive Eglise.

Je ne sais si jamais quelqu'un a pu suivre sans émotion la lampe et les pas du religieux chargé de le conduire dans ces abîmes. Pour moi, je fus en proie à l'émotion la plus vive quand je me vis dans ce sanctuaire où ont été déposés les corps des apôtres; en face de cette chaire de pierre où siégaient les premiers pontifes;

devant le lieu ou saint Sixte II assemblait les fidèles le jour destiné à la célébration des saints mystères et souffrit le martyre; devant ce tombeau qui servit d'autel. Les noms d'Urbain, de Calixte, de ces premières colonnes de l'Eglise, le froid qui vous pénètre en ces lieux souterrains, la torche qui se consume, la crainte de s'égarer dans ces régions de la mort, dans ces froides solitudes, tout me redisait dans un langage éloquent et inimitable ce qu'avait coûté de sang et de larmes l'œuvre de notre salut, et ce que valaient nos aïeux.

En parcourant des lieux si émouvants, il est impossible d'oublier et de séparer des noms qui résument à eux seuls l'histoire des catacombes, des noms tels que ceux d'Urbain, de Cécile, de Valérien, de Tiburce. Aussi quand le pape saint Pascal fit transporter, en 818, les restes de sainte Cécile dans l'église du Transtevère qui lui était consacrée et que le peuple avait surnommée la *Chapelle du divin amour;* dans cet oratoire même où elle passa son enfance; où sa prière montait vers Dieu, accompagnée des mélodieux cantiques des anges; on n'y transporta point seule la petite-fille des Metellus et des Tanaquil; on mit à ses côtés Valérien, le néophyte qu'elle avait converti et qu'Urbain avait baptisé, et son frère Tiburce à qui le parfum des fleurs et la vue de l'ange de Cécile avaient révélé le bonheur qu'il aurait à être chrétien. L'église du Transtevère garde sur son pavé d'albâtre, entourée de pierres orientales et de quatre-vingt-dix lampes brûlant sans cesse, la dépouille mortelle de Cécile, le plomb, les tuyaux, les briques de l'étuve où Almachius tenta de l'étouffer; ce sont là de précieuses reliques sans aucun doute; mais la crypte de Saint-Calixte, avec l'image de Cécile et son tombeau vide, ce lieu vénéré où la déposèrent les pieuses mains qui avaient recueilli son sang, m'a laissé dans l'âme une impression bien plus vive encore.

Quand, au sortir des catacombes, je revins à la lumière du jour, mon cœur était plein de toutes les merveilleuses

choses dont Rome l'avait inondé en quelques heures. Cette ville, *la seule ville du monde*, a-t-on dit, *où on n'a jamais tout vu*, il m'avait fallu la parcourir la nuit et le jour, prendre bien juste le temps de la prière et du repos, afin de ne négliger aucune des choses importantes que je m'étais promis de visiter aussi rapidement et dont je viens de rendre compte. Je vis d'autres monuments, d'autres églises, que j'ai à peine le temps de nommer, tels que Sainte-Marie du Transtevère, la première église dédiée à la mère de Dieu dans la capitale du monde chrétien et élevée par le pape Calixte en 224, vénérable sanctuaire où d'illustres Romaines, comme Cécile et Françoise, vinrent si souvent s'agenouiller et prier; l'église de Saint-Barthelemy *dans l'île*, dont les religieux me donnèrent l'hospitalité pendant mon séjour à Rome et l'un des plus curieux monuments de cette ville; elle est bâtie à la place de l'ancien temple d'Esculape, et son maître-autel, sur lequel j'eus plusieurs fois l'honneur de célébrer les saints mystères, est enrichi du corps de saint Barthelemy, apôtre, donné par les habitants de Bénévent à la reine du monde; l'église de Saint-Augustin, aussi consacrée à la reine des Vierges et dont les incroyables richesses, en *ex voto* et en ornements de tout genre, ont de quoi surprendre les yeux les plus difficiles à étonner; l'église du *Gesu;* celle de *Saint-Louis des Français;* le couvent des frères *Mineurs* de *San-Francesco a Ripa*, bâti sur l'emplacement des jardins de César, où on voit encore la chambre qu'occupait saint *François d'Assise*, la pierre qui lui servait d'oreiller, le crucifix devant lequel il priait. Cette dernière visite est bien capable de consoler le pèlerin de la Terre-Sainte, quand il songe à tous les martyrs que les enfants de saint François ont donnés à l'Eglise; elle me consola un peu de n'avoir pu aller à *Notre-Dame des Anges*, prier dans la chaumière où mourut le séraphique fondateur de l'ordre le plus dévoué à la Palestine.

CHAPITRE LXXII.

La dernière heure dans la Ville-Eternelle — Reproches. — Améliorations réclamées. — Injustice. — La séparation de l'Église et de l'État. — La révolution ennemie de la papauté. — Les codes et la liberté. — Les finances. — La vie à bon marché.

Voici en effet qu'a sonné la dernière heure de mon séjour dans la Ville-Eternelle; voilà ma dernière visite à toutes ces pieuses merveilles. Plus ma reconnaissance est grande envers le Seigneur qui a daigné me les montrer et me les faire comprendre, plus je dois me hâter de revenir là où m'appellent l'obéissance et le devoir, plus je me sens pressé de raconter tant de choses à ceux qui m'attendent et que, depuis quatre mois déjà, je n'ai pu revoir. C'est un temps bien court en vérité; mais la multitude et la variété des choses que j'ai vues, les deux mille cent trente-six lieues que j'aurai parcourues sur la mer, quand mon pied retrouvera le sol de la patrie, tout cela a allongé démesurément ces jours heureux qui vont désormais tenir une si grande place dans ma vie.

Pourquoi faut-il que le chrétien qui s'éloigne de Rome en ces jours malheureux emporte dans son cœur une désolation que les événements semblent aggraver tous les jours?... Le Père de la grande famille chrétienne, qui

n'a dans le cœur et sur les lèvres que des pensées et des paroles d'amour pour ses enfants, est maudit par un concert de voix qui, sous le vain prétexte de réclamer des améliorations, demandent sa chute ou son exil. *Nous n'en voulons point pour roi,* criaient les Juifs, *mais nous voulons Barabbas!* Le cri de cette multitude est au-dessus de la raison qu'il étouffe, et aucune voix ne semble de taille à se faire entendre de la foule. Il viendra un jour, disait Jésus, où quiconque vous fera mourir croira rendre service à Dieu. Cette fois encore le disciple n'est pas au-dessus du maître et son sort est loin d'être différent.

A Dieu ne plaise que je fasse entendre ici ma faible voix pour autre chose que pour protester contre les indignes calomnies que j'ai entendues sur mon passage en Italie et celles que j'entends encore tous les jours. Eussé-je trouvé au gouvernement pontifical, le plus juste, le plus paternel, le plus économique de tous les gouvernements, quelque ombre de forme un peu vieillie, que je me garderais encore de la signaler, tant est injuste le mortel venin des ennemis de l'Eglise; tant j'ai peine à croire que tous ces cris partent d'un désir légitime. Qui n'a pas ses idées, ses projets, ses conseils; qui ne se croit le droit, quand il a vu quelque chose, de dire ce qu'il en pense, de signaler ce qui est vicieux, d'indiquer le remède? Je l'ai bien fait à propos de l'empire turc. Mais en présence de la fureur et des projets avoués des ennemis de l'Eglise, irai-je mêler ma voix aux cris des amis de Barabbas? Si j'ai dû parler avec modération en face de la Turquie, je dois me taire quand il est question de l'Eglise. Je voudrais bien savoir quel gouvernement, fût-il le plus fort de l'Europe, pourrait résister à un tel déchaînement de critiques, d'insultes et de calomnies? Presque toutes venues du dehors, elles sont propagées à l'intérieur par ceux qui payent ainsi leur reconnaissance à l'hospitalité si loyale et si généreuse du chef de l'Eglise. Pas un homme

juste n'exigera qu'aucun des enfants de cette mère désolée trouve dans son cœur le triste courage de montrer où est l'apparence de mal qui solliciterait le violent remède proposé par les ennemis de l'Église.

Il faut, dit-on, distinguer entre les améliorations réclamées par les gens de bien et celles que réclament les agitateurs, les impies, les révolutionnaires. Mais que peuvent donc réclamer ceux qui répudient toute agitation, tout bouleversement? A mesure qu'ils nomment un point quelconque, on leur montre, au sein des nations qui, dans leur orgueil, se déclarent les plus civilisées, un mal réel, sérieux, véritable, de la même nature et mille fois plus grand encore. Tout gouvernement froisse de sa nature quelqu'un, et n'est pas, par cela seul qu'il y a des mécontents, le pire de tous les gouvernements.

Le Pape, crie-t-on bien fort, a besoin des baïonnettes étrangères, et les gens de bien de s'épouvanter de cet argument qu'accompagnent toujours quelques plaisanteries d'un ministre anglais, par exemple, à qui les baïonnettes, on le sait, ne suffisent pas toujours. Sans vouloir justifier le gouvernement autrichien, sur qui tombent principalement ces reproches, quel est donc le gouvernement qui n'a pas besoin de baïonnettes? Pourquoi donc Rome a-t-elle ce besoin, sinon parce qu'elle a dû, dans les desseins de Dieu, protéger les faibles et se mettre depuis un millier d'années à la tête de la civilisation des peuples? On oublie trop facilement l'avantage que j'ai déjà signalé et dont les Romains jouissent avec tant d'ingratitude, celui de ne pas payer l'impôt du sang et de ne pouvoir par conséquent fournir une armée à leur souverain. Où est donc en Europe le gouvernement modèle qui peut à l'intérieur se passer d'une armée? Est-il devenu illégal par cela seul qu'il a besoin de se défendre? Si le Pape avait aussi une armée suffisante, il n'y aurait point de rebelles dans ses Etats. Je l'ai déjà dit, c'est un devoir pour tous les princes chrétiens de défendre dans Rome le principe en vertu duquel ils règnent. Comment se

fait-il que les souverains dont le premier intérêt est de défendre la papauté, ne se sentent pas menacés sur leur trône par ceux-là même qui cherchent à renverser le plus saint de tous les pouvoirs?

Il n'est pas bien, dit-on, que l'Eglise ne soit pas séparée de l'Etat; et les plaisanteries recommencent sur ceux qui administrent les sacrements et les provinces, qui confirment, ordonnent, expédient dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel. On avait plus de courage il n'y a que trente ans et on disait nettement: « Il faut que la loi soit athée! » Singulière conviction! étrange principe, aussi bien alors qu'aujourd'hui! Il a fallu l'horrible Pandémonium des doctrines qui bouleversent toutes les sociétés, pour invoquer une pareille maxime, un pareil athéisme. Dans le quatrième commandement de Dieu, nous voyons que l'autorité paternelle a été et est sur la terre le principe, l'image et la force de toute autorité dans la famille, dans la tribu, dans la nation, dans la société. Et pourtant il a toujours été enseigné que l'obéissance n'est plus un devoir, quand le chef de la famille s'oublie jusqu'à commander quelque chose contre la conscience, contre la loi de Dieu. Il faut donc qu'une loi, pour être juste, remonte jusqu'à Dieu, et ne soit jamais en contradiction avec lui. En effet, la loi c'est la justice et la justice c'est Dieu. Donc la loi n'est pas et ne doit pas être athée.

Veut-on seulement parler de la liberté de conscience? Qui ne sait qu'à Rome les Anglais schismatiques sont tellement libres qu'ils en sont devenus insolents, même dans les églises. Tolérance pour les personnes, intolérance pour les principes; telle est la règle du salut pour tous, telle est aussi la loi dans l'Eglise. Non, la perfection politique en matière de gouvernement n'est pas la rupture entre le spirituel et le temporel, qui ne sauraient être ennemis l'un de l'autre; c'est l'alliance au contraire de la loi de Dieu et du pouvoir; c'est l'autorité dans la justice et la justice dans l'autorité; donc la perfection du

pouvoir, c'est au contraire le Roi-Pontife, c'est le Pape écouté par ses enfants, c'est le Pape souverain. Enquérez-vous des misères et des imperfections humaines qui, même à Rome, au sein du plus paternel des gouvernements, tout aussi bien que chez quelque grande nation civilisée, obscurcissent ou retardent ce triomphe splendide, cette alliance de la loi de Dieu et des hommes, et vous aurez à gémir non pas sur l'imperfection que produit la conformité de la loi qui gouverne avec la loi qui vient de Dieu, mais bien sur les imperfections de ceux qui étant gouvernés ne sont pas encore dignes de l'être par une telle loi. Donc il n'est pas de loi juste en dehors de la loi divine, la seule immuable, la seule éternelle, la seule parfaite; donc séparer l'Eglise de l'Etat, c'est séparer Dieu de l'homme; c'est ôter à la volonté humaine sa loi première; c'est ôter sa morale à la justice. Ou votre loi sera en harmonie avec le type éternel, s'appuiera sur la sainteté de Dieu et sera conforme à ce qu'enseigne l'Eglise, ou bien votre législation n'aura de force que la sienne propre, c'est-à-dire que celle des baïonnettes; elle sera dans l'occasion la loi de l'homme contre l'homme, la loi du plus fort contre le plus faible, une provocation à la licence, au désordre, pour ceux qui n'y verront autre chose que le bon plaisir d'un homme qui commande et qui tenteront de s'en affranchir au moyen des révolutions.

De là vient que les ennemis du pouvoir temporel du Pape sont partout les ennemis de l'Eglise et des saines doctrines. Pour renverser ce gouvernement, la Révolution appelle à son aide tout ce qui lui fait écho dans le monde entier : elle a pour elle les passions déchaînées, les ambitieux, les impies, les incrédules, les protestants, l'argent, la presse, l'appui d'une des plus grandes puissances de l'Europe ; et pourtant, avec de tels auxiliaires, la Révolution ne se croit pas encore assez forte pour renverser un faible vieillard. Magnifique spectacle donné au monde par la *chaire de saint Pierre*, qui n'est rien

que l'œuvre de Dieu, contre laquelle se brisent les puissances de l'enfer. Pour qu'un gouvernement si violemment attaqué puisse résister à une pareille tempête, il faut qu'il possède une bien grande force morale; il faut qu'il y ait une grande exagération dans les défauts qu'on lui reproche. Il ne suit point de là que nous considérions comme toujours indispensable l'alliance des deux pouvoirs dans un seul et même représentant. J'ai invoqué ailleurs les raisons qui réclament l'indépendance du pouvoir spirituel. Nous ne demandons, à propos du pouvoir temporel, que la conservation de ce que les siècles ont cru devoir faire pour lui, en affirmant toutefois que ce gouvernement si décrié est encore un des moins mauvais, un des plus aimés. Quelle étrange sollicitude de la part de nos ennemis? Il y a tant de mauvais gouvernements au monde; comment se fait-il que celui du pape ait le privilége d'inspirer seul tant d'intérêt à tous ces médecins qui ont d'abord besoin de se guérir eux-mêmes? Ce sont bien là les mêmes hommes qui pouvant porter leurs bibles et ce qu'ils appellent la parole de Dieu aux nations sauvages et abandonnées, préfèrent chercher à corrompre les peuples catholiques, et de préférence ceux de l'Italie.

Il serait vraiment curieux et intéressant de montrer comment ce gouvernement temporel si décrié pourrait servir de modèle, non-seulement sous le rapport de la justice, mais encore sous celui de la forme, à bien d'autres qui s'arrogent le droit de lui donner des leçons? Nos publicistes reconnaissent que la première de toutes les libertés est celle des provinces, des communes; ils crient sans cesse contre la centralisation qui les absorbe, les entrave, les anéantit. Nulle part cette liberté des communes n'est plus grande qu'ici. Dans chaque commune il y a un collége électoral pour lequel on n'exige que le domicile et vingt-cinq ans d'âge; un conseil municipal renouvelé par moitié tous les trois ans, et enfin un tribunal municipal que nous nous efforçons de ressusciter chez nous en ce moment. Les notables

des provinces ont des attributions permanentes que n'ont pas nos conseils généraux en France. On s'insurge très-fort contre le droit canon, et on oublie que c'est l'Evangile qui a fait nos premiers codes, Théodosien et autres, qui a étouffé la barbarie et civilisé les peuples. Notre code français que l'on considère comme une panacée universelle, et pour tous les peuples et pour tous les climats, avec lequel on fait tant de bruit aux oreilles du Pape et qui traite sur le pied de l'égalité toutes les croyances, a-t-il donc plus que tout autre le mérite d'empêcher les crimes, les révolutions? Ce Père, ce Pontife, que des Anglais osent appeler *cruel* et que tant de chrétiens n'osent défendre, n'a-t-il pas été le premier à entrer dans la voie des concessions, à offrir à son peuple ce qui paraissait bon et utile à réclamer? Sous le poids de l'exil, de la calomnie et de la persécution, Pie IX n'en a pas moins maintenu le *memorandum* de 1832, le *motu proprio* si tristement célèbre du 14 octobre 1847, et enfin le *motu proprio* de Portici, du 12 septembre 1849. En neuf ans, ce Pontife, affligé par tant de calamités, a rétabli l'équilibre dans son budget, ce que ne peuvent faire tant d'autres qui se donnent pour modèles, et a détruit tout le papier monétaire, ce fatal apanage de toutes les révolutions. Où vont donc se réfugier les proscrits qui acceptent leur infortune et ne conspirent ni par eux-mêmes, ni par leurs amis? C'est Rome qui les appelle, moins encore par la douceur de son climat que par la douceur et par le feu de sa charité, moins par les beaux-arts que par l'air calme et chrétien qu'on y respire. Il n'y a nulle part de véritable liberté là où il n'y a rien de chrétien.

Sous quel souverain l'ouvrier, le prolétaire trouvera-t-il le *bon marché*, qui est son luxe et son aisance, à un aussi vil prix que dans Rome même? J'y ai vu des ouvriers prendre leur déjeuner, composé d'une tasse de café au lait y compris le sucre et le pain, pour la somme de quinze centimes. J'ai admiré nos troupiers se

[illegible] mer [illegible]
[illegible] de la capitale
[illegible]
[illegible] étrangers.
[illegible] sensibles encore
[illegible] nous recon-
[illegible] toute
[illegible] sur les
[illegible] plus schis-
[illegible] Rome. De quel côté
[illegible] l'humanité?

CHAPITRE LXXIII.

Accusations contre le gouvernement des prêtres. — Le Pape aux *Gémonies*. — Le banc des évêques à Londres. — La sécularisation. — Travaux des papes à Avignon. — Où est l'infaillibilité. — La monarchie et le gouvernement constitutionnel. — Le rêve de l'Italie. — La demeure des papes. — Urbain V et Pétrarque. — L'église du *quò vadis?* — La victoire du Lion de Juda.

On dit encore avec une certaine emphase: « Le gouvernement des prêtres fait prendre le ciel en horreur; il subordonne l'avenir de la religion à celui du pouvoir temporel... » On sait bien qui sont ceux qui se laissent prendre à cette épouvante, à cette horreur, et pour quelles causes. Sans doute une imperfection dans un prêtre devient une chose grave. Mais pourquoi un homme, dès qu'il a la probité, la capacité, l'intelligence, serait-il indigne de commander? Vous craignez que ce soin ne porte préjudice à sa sainte mission? Tant de sollicitude mérite bien quelque éloge. Mais quand a-t-on vu le pouvoir spirituel sacrifier le dogme au pouvoir, aux intérêts temporels?

Tout catholique porte dans son cœur une confiance sans réserve aux promesses faites par Dieu à son Eglise. Le Pape fût-il, comme saint Urbain, enfermé dans les catacombes; comme d'autres pontifes, envoyé aux *Stabulaires* ou aux *Gémonies*; fût-il comme saint Clément, condamné aux rudes travaux des carrières du pont Euxin;

l'avenir de la religion n'aurait que des triomphes à recueillir dans cette inique et suprême ingratitude. Sous Maxence, le pape Marcel, condamné à servir les bêtes féroces transportées dans son église, écrit à toutes les nations chrétiennes qu'il gouverne du fond de cette glorieuse étable et il enseigne les droits du Souverain Pontife aux évêques de la province d'Antioche. Ne dites pas pourtant, vous qui semblez surtout redouter sa gloire, que l'Eglise invoque par ostentation la palme du martyre; elle défend ses droits, avise aux abus et attend avec calme les événements. Si l'influence ecclésiastique domine, où est le grand malheur? Serait-il bon qu'il en fût autrement chez le plus catholique de tous les peuples? On dit qu'il y a à Londres un banc des évêques, et la même chose serait un scandale à Rome? Répétons encore une fois ce qui a tant été dit. Tout est loin d'avoir besoin d'être sécularisé dans Rome: le ministère de la justice compte un ecclésiastique et dix-huit laïques; le tribunal civil trois prêtres et cent seize laïques; le tribunal criminel aucun prêtre et six cent-vingt laïques; le ministère des finances trois prêtres et deux mille dix-sept laïques; celui du commerce et des travaux publics deux prêtres et cent soixante-un laïques. Les cent et quelques ecclésiastiques qui gouvernent et administrent le domaine de l'Eglise, conjointement avec sept mille laïques, sont-ils tellement dépourvus d'intelligence et de capacité qu'il faille gémir, à la face du monde entier, sur le malheur des populations romaines et, parce qu'ils sont demeurés maîtres de l'administration, pronostiquer tant de malheurs?

Jésus-Christ dit dans l'Evangile: « Cherchez *d'abord* le royaume de Dieu *et sa justice* et le reste vous sera donné *par surcroît.* » Ce qui veut dire que l'on travaille en vain à fonder des villes et des royaumes quand la loi de Dieu n'y est pas observée; ce qui veut dire que, en dépit des efforts de ceux qui exaltent la chair au-dessus de l'esprit, le commerce, les transports, l'industrie,

les ateliers, les machines ne sont pas le premier, le suprême bonheur de l'humanité. Comparez l'Italie avant l'ère de ses révolutions avec l'Angleterre au sein de ses prospérités industrielles. D'une part vous verrez des croyances solides et pures, le calme et la joie, la poésie et le culte des beaux-arts, la santé et la vie; de l'autre, des doutes affreux, le spleen au sein de l'opulence, la misère ou révoltée ou avilie, l'abrutissement de l'homme enfoui dans la taverne ou dans la fumée des machines, l'exploitation de l'ouvrier par le capital, la santé et la vie étiolées et perdues. A-t-il donc tant de tort ce gouvernement des prêtres qui dit à l'homme: « Ces champs sont à toi; demande-leur le pain de chaque jour et lève la tête vers le ciel qui te les a donnés. » N'oublions pas que, pendant plus de mille ans, le gouvernement temporel de la papauté, c'est-à-dire des prêtres, a été le meilleur de tous parce qu'il faisait valoir devant les hommes les droits de Dieu et devant Dieu les droits de l'humanité. Cherche-t-il donc autre chose aujourd'hui ce gouvernement? Et si, épouvanté par les cris de l'impie et de l'homme de sang, il hésite à comprendre les exigences des peuples modernes, est-il donc si coupable? Que les ennemis de l'Eglise ne se hâtent point d'entonner leur chant de victoire! Quand même Dieu leur livrerait, pour la déchirer dans la boue, la couronne temporelle de son Pontife, ce n'est point à dire que, dans ses desseins éternels, ce règne a terminé sa mission civilisatrice; plus il paraîtra faible aux yeux des hommes, plus il aura de puissance: *cùm infirmor, tùnc potens sum;* alors au contraire se préparent pour lui des destinées spirituelles et splendides en dehors de ces intérêts matériels, qui ont seuls aujourd'hui le pouvoir de nous impressionner? Sachons nous rassurer et au moment du danger compter sur la parole du Christ qui a dit à la pierre contre laquelle ne peuvent prévaloir les puissances de l'enfer, à celui qu'il a placé à la tête de son Eglise: « *Confirma fratres!* Rassure tes frères! »

Voyez si ce gouvernement temporel ne sait rien faire dans l'intérêt matériel des peuples. L'exil de la papauté en France n'a été que de soixante-dix ans, et le comtat Venaissin montre encore avec orgueil les travaux d'irrigation qu'il doit à cette papauté. Sans doute le prêtre est à sa place dans son église et, au gré d'un bon nombre de mécréants, il n'en devrait même jamais sortir ; mais est-il hors de propos qu'il montre quelquefois son habileté dans les choses de ce monde, surtout quand il opère pour le bien de tous et qu'il dirige tout vers Dieu ? En vain on se récrie contre l'agriculture, l'industrie et le commerce des Etats pontificaux. J'ai déjà dit, à l'occasion du Colysée, ce qu'on doit penser de ceux qui voudraient « voir des manufactures autour de Saint-Pierre et des champs de navets à la fontaine Egérie. » Le commerce et l'industrie, comme l'entendent bien des gens, est plutôt une source de maux qu'une prospérité. Ils se désolent que Rome n'ait qu'une bourse et qu'elle ne soit ouverte qu'une fois par semaine. Que de malheureux en France eussent évité le suicide, si la Bourse n'eût jamais été ouverte ni deux fois, ni une fois par semaine ?

On sacrifie, dit-on, une population romaine de 3,124,668 habitants, aux cent cinquante ou deux cents millions de catholiques du monde entier. Si cela était, il faudrait se hâter de condamner cette souveraineté temporelle, ne sacrifiât-elle que dix habitants sur un million de sujets ; mais ce qui est vrai, c'est que ce pouvoir temporel est au contraire la plus douce et la plus paternelle de toutes les autorités ; que le peuple romain en a toujours été digne par sa piété et que, le jour où les prédications révolutionnaires l'auront complétement changé, alors Dieu lui enverra, pour son châtiment, quelque maître qui ne reconnaîtra pas Jésus-Christ pour son Dieu, ni peut-être les Romains pour ses frères.

L'Eglise a donc la prétention, ajoute-t-on encore, d'être infaillible dans ses pouvoirs législatif, exécutif, judiciaire, comme elle l'est dans l'enseignement de ses

dogmes; non assurément personne ne l'a dit, et on le sait bien. Elle a seulement trouvé bon jusqu'ici qu'il y eût au monde, sous la houlette de son premier pasteur, un peuple, jadis le moins opprimé de tous, assez libre dans sa foi pour n'avoir pas besoin d'autorisation ou de permission pour prier, croire, faire l'aumône et pratiquer les maximes de l'Evangile ; un peuple assez honoré par sa foi, pour que cette croyance devînt, même dans la société civile qui souffre ailleurs bien d'autres anomalies, la loi première, la loi suprême; pour que ses institutions religieuses, eussent-elles protégé Mortara dans les droits de sainteté et de liberté que lui a donnés son baptême, fussent toujours au premier rang; un peuple heureux des fruits modestes de son travail et de l'agriculture; un peuple modèle de tous les autres peuples, chez qui la loi de Dieu fût la première de toutes les justices, la première de toutes les lois. Malheur à ce peuple quand il descendra de ce haut rang de bonheur et de gloire, quand il dira aussi, comme le disaient à Samuel les enfants d'Israël rachetés de la servitude: « Donnez-nous donc un roi comme en ont toutes les autres nations. »

En pénétrant jusqu'au nœud fatal de cette question, demandons-nous si le Pape pourra jamais vouloir la sécularisation de son gouvernement, c'est-à-dire se résigner à régner sans gouverner. N'est-ce pas demander si le Pape pourra, nouveau Moïse au milieu d'enfants révoltés, demeurer roi au milieu d'un peuple que tout s'efforcera de rendre athée? A cette heure que toutes les formes de gouvernement tendent plus ou moins à se fondre dans le moule constitutionnel, on comprend qu'un souverain quelconque, gratifié d'une large liste civile, entouré d'honneurs et de respects, se contente de son inviolabilité, laisse faire les lois et propose de temps à autre à ses sujets de se retirer, si cela peut leur faire plaisir. Mais le chef de l'Eglise, le père de tous les fidèles, celui à qui les intérêts du ciel sont plus chers

que les intérêts de ce monde, pourra-t-il ainsi en prendre son parti en face d'une assemblée mécréante, peut-être sacrilége ? Que sortira-t-il d'un si redoutable conflit? Prétendez-vous qu'il sera toujours le maître ? Et si la constitution est inviolable, pourquoi des chambres, pourquoi changer ce qui est? Voulez-vous remplacer ce qui a été stable comme le roc par ce qui est changeant comme les flots? N'est-ce pas placer un maître impuissant au milieu d'éléments furieux et en désordre? Il est plus que téméraire de compter à l'avance sur l'inaltérable harmonie des pouvoirs, quand l'expérience a démontré si bien chez nous qu'il n'y a qu'un seul moyen de les mettre d'accord? Toutes ces questions se pressent en foule dans la conscience des chrétiens et les difficultés de leur solution tiennent le monde catholique dans l'inquiétude et l'agitation.

Ah ! si l'Italie, au lieu d'être un foyer de révolutions toujours prêtes à lancer sur l'Europe quelque assassin ou quelque germe de discorde, devenait une nation chrétienne et valeureuse; si elle aspirait à la noble mission de porter partout l'amour de la vérité et de la justice; si elle voulait défendre elle-même ce Pontife, ce vieillard, son honneur et sa couronne, oh! alors Dieu laisserait peut-être tomber sur ce monde si agité un regard de miséricorde, et les nations qu'il a faites guérissables retrouveraient encore le bonheur et la vie!

Ce jour-là, l'Italie inscrite au rang des premières nations, puissante par ses mers et par ses montagnes, glorieuse par les arts, heureuse par son climat, respectée dans le monde entier par les égards et par la vénération filiale dont elle ferait une couronne au Pontife suprême, l'Italie régénérée se trouverait encore une fois à la tête du mouvement civilisateur des peuples. Rome, eût-elle eu à souffrir dans sa couronne temporelle, serait encore et plus que jamais la gloire et le salut de l'humanité. Une charte politique, constitution vraiment chrétienne, modèle de civilisation et de liberté, placée comme un

phare sur la coupole de la chaire de saint Pierre pour lancer de là sur le monde sa lumière douce et bienfaisante, serait en même temps le trésor de l'Italie et la sauvegarde de toutes les nations chrétiennes. Chaque puissance catholique tiendrait à honneur d'envoyer autour du Vatican un de ses bataillons privilégiés, les plus braves, pour garder et honorer la tiare ou triple couronne de celui qui est à la fois le *père*, le *roi* et le *pontife* de tous les peuples. Une liste civile fondée, comme jadis le *denier de saint Pierre*, non pas sur les ressources d'un peuple, mais sur l'obole et l'amour de tous les catholiques de la terre, serait en même temps une source de prospérité pour Rome et pour sa foi, pour ses monuments et ses besoins religieux, pour ses institutions, pour ses croyances, pour sa charité, pour l'hospitalité que chacun aurait le droit de venir demander à la ville sainte et éternelle. Alors et on pourrait cette fois le dire en toute vérité, le père commun des fidèles, élevé dans une sphère inaccessible aux passions des hommes, n'aurait plus qu'à prier et à bénir. Est-ce donc un crime d'avoir rêvé un si beau jour?....

Quand Clément VIII dont la sensibilité s'épanchait si facilement en larmes abondantes, vit arriver l'heure de l'échafaud et de la mort pour Béatrix Cenci et ses complices, il prit la fuite de Rome pour échapper au danger d'une fausse pitié et bénir de loin les coupables. A cette distance, et ainsi qu'il l'avait voulu, trois coups de canon lui apprirent que le glaive de la justice allait frapper; il étendit les mains, pria pour ceux qui allaient mourir, et tomba lui-même privé de sentiment. Assurément ni les honneurs, ni la beauté, ni les richesses ne pouvaient absoudre des parricides aussi coupables, et celui qui est sur la terre l'image de la justice ne pouvait point, comme roi, pardonner un tel crime; mais qui ne bénira d'avance l'heure où le glaive de la justice des hommes n'aura plus d'ordres à attendre du Vatican que pour rentrer dans le fourreau!

Qui peut prévoir à cette heure les maux et les tempêtes accumulés en germe dans cette agitation de l'Italie?... En somme, je quittai la ville éternelle en emportant la conviction que son peuple était loin d'être malheureux comme on le crie par-dessus les toits. Il a des allures ouvertes, franches, vives qui ne sont pas un signe de grande infortune. La Seine et la Tamise ont des prolétaires d'une tout autre figure. Ce peuple paraît comprendre que ceux qui en veulent à son souverain, qui lui prêchent le mécontentement, n'ont d'autre but que le renversement du Siége pontifical, et le romain tient plus à ce roi qu'on ne pense ; le renversement de cette royauté de Rome serait suivi de celui de bien d'autres trônes beaucoup moins aimés de leurs sujets. Le peuple romain m'a paru se méfier un peu de la tendresse de ceux qui le plaignent et le proclament en servitude, parce qu'il ne peut pas et ne veut pas s'enfumer dans quelque manufacture, versér son sang sur un champ de bataille, s'atteler le dimanche à de lourds fardeaux, gagner son pain dans quelque atelier où, pauvre hère en tutelle, il servira un maître hautain qui lui fera payer cher son goût nouveau pour l'industrie. Il paraît même, sous les dehors de ce défaut qu'on appelle sa paresse et qui peut bien n'être qu'un vague sentiment de sa dignité, se considérer comme peuple-roi, bien plus encore aujourd'hui que du temps de ses consuls. Il faut bien passer quelque chose en effet à un peuple qui a tant et de si beaux souvenirs dans l'histoire du monde. Il vit un peu de sa gloire.

Il n'est pas jusqu'aux mendiants qui ne s'imaginent participer en quelque chose à cette royauté d'aujourd'hui et d'autrefois. Le mendiant n'est pas ici mis à *l'index*, comme les mauvais livres, et Rome ne connaît d'autre *taxe des pauvres*, d'autre paupérisme, que la loi première et divine de la charité, celle qui ordonne, au nom de Dieu, à celui qui possède de donner à celui qui n'a pas. N'est-il pas à regretter qu'il n'en soit pas encore ainsi

vient que, à Rome, le mendiant traite
ître d'égal à égal avec celui qui lui
ne pus m'empêcher de rire de bon
une scène dont je fus témoin en plein
les environs de l'hôtel de *la Minerve*, où
ous les étrangers. Un mendiant avait demandé
ne à un étranger, qui la lui avait refusée. Quelques
ants après ce refus, l'étranger se ravisant crut avoir
ouvé une excellente occasion de réparer son tort en faisant gagner quelques baïoques à ce malheureux. Il lui demanda de porter une lettre à la poste. Le mendiant le regardant avec indignation l'apostropha en ces termes : « Comment ! il n'y a qu'un instant que vous m'avez refusé l'aumône, et maintenant vous me demandez de porter votre lettre !... » L'ombre des vieux Romains a dû en tressaillir.

Il est remarquable avec quelle impudeur, en face de cette agitation de l'Italie, certains esprits ont osé chercher une demeure convenable aux papes des âges futurs, les reléguant, à l'aide d'un vieux souvenir, dans les ruines d'Avignon ou, inspirés par leur haine anticatholique, chez les fanatiques de Jérusalem, peut-être chez les Druses du Liban. Non, le pontife de Rome n'abandonnera pas l'héritage des siècles, le trône de ses illustres prédécesseurs, la couronne que lui ont faite les âges chrétiens. Où irait donc s'exiler ce noble pouvoir contre lequel se sont conjurés tant d'ennemis ? Rome pourra-t-elle jamais consentir à se dépouiller elle-même de sa plus grande gloire ?

Laisseras-tu, ô Rome, toi la Reine du monde et la couronne de l'Italie, laisseras-tu tomber à tes pieds ce diadème dont l'éclat qui vient du Christ efface ta première splendeur païenne, fait oublier tes premiers exploits tant célébrés dans l'histoire des peuples et dans celle des arts ? A quel maître nouveau oseras-tu prostituer tes hommages ? Il n'y a que le ciel au-dessus de toi. Quel est le roi dont le pied osera franchir tes

montagnes? Garde, garde dans ton sein celui dont l'amour attire vers toi tous les peuples de la terre; crains le mépris inévitable de ceux-là même qui te conseillent aujourd'hui de déposer ta couronne, d'effacer toi-même ta propre gloire. Rappelle-toi ce que Pétrarque, une des gloires de l'Italie, écrivait à Urbain V caché au fond de la Provence, tandis que, non pas donnée à un autre maître, mais seulement privée de ton roi, tu gémissais de cet exil, lorsque tes plus beaux monuments se changeaient en ruines et que tes enfants doutaient de tes destinées. « Que répondrez-vous à saint Pierre, lui écrivait ce poëte, ce génie à la fois italien et catholique, quand il vous demandera de quel lieu vous arrivez, en quel état vous avez laissé son saint temple, son tombeau, son peuple; quand il vous reprochera d'avoir sans motif préféré les rives du Rhône aux lieux qu'il a consacrés par sa présence et par son martyre? Demandez-vous aussi, Père très-saint, si vous aimez mieux ressusciter avec les citoyens d'Avignon qu'en compagnie des saints apôtres Pierre et Paul, des saints martyrs Etienne et Laurent, des saints confesseurs Sylvestre, Grégoire et Jérôme, des vierges saintes Agnès et Cécile. »

On rencontre dans la campagne de Rome, à gauche de la voie Appienne, une petite église dont le nom bizarre et unique est de nature à piquer la curiosité. Elle s'appelle l'église de *Quò vadis?* A l'époque où la prière du Prince des Apôtres précipitait du haut des airs Simon le magicien tout sanglant sur les marches du trône de l'Empereur, et où l'orgueil féroce de Néron incendiait Rome pour en accuser les chrétiens, saint Pierre, recherché pour payer de sa vie les travaux de son apostolat, crut devoir, bien qu'il n'aspirât qu'à souffrir, céder aux instances du peuple qui le conjurait de se conserver pour l'instruire dans la foi. Quand donc la nuit est venue, saint Pierre sort de Rome pour fuir cette persécution et se met à suivre la voie Appienne. A peine y a-t-il fait quelques pas qu'il rencontre Jésus-

Christ chargé de sa croix. « Qu'est-ce ceci? s'écrie-t-il; Seigneur, où allez-vous? *Domine, quò vadis?* Je retourne au Calvaire, lui répond le divin Maître, afin d'y être crucifié encore une fois. » Comprenant la pensée de son maître, Pierre revint sans hésiter au-devant du martyre. Cette petite chapelle n'a d'autre destination que celle de marquer et de couvrir la trace des pas des deux interlocuteurs: elle s'appelle *Quò vadis?*

Quel chemin prendrait donc pour sortir de Rome le vicaire actuel de Jésus-Christ; quelle serait la voie sur laquelle il ne rencontrerait aussi son divin Maître l'arrêtant dans sa fuite par un tendre reproche? Est-il une rive du Tibre, une porte de Rome, une de ses collines où il puisse passer sans qu'une pensée chrétienne, une ruine, un monument ne l'arrête avec autant de puissance que ce tendre regard de Jésus chargé de sa croix? Placé en face de sa demeure, le tombeau de saint Pierre ne lui permettra jamais de sortir du Vatican, où le tiennent d'ailleurs enchaîné l'honneur et le souvenir de ses saints prédécesseurs, de leurs luttes, de leurs triomphes. Du fond du Transtevère la voix de Cécile martyre et de François le crucifié lui rappelle combien il est doux et facile de mourir pour Jésus. Au mont Janicule, à Saint-Pierre in Montorio, il rencontrera le premier de ses ancêtres et de ses modèles, le premier des Pontifes et des Apôtres, attaché aussi à la croix; son pied y heurtera les ruines du siége et le tombeau des enfants de la France toujours prête à tirer son épée pour la cause de l'Église; aux Thermes de Titus, il retrouvera ces liens prédits par Jésus à son disciple et cette chaîne miraculeusement soudée en présence de l'impératrice Eudoxie... Comment donc ne tiendrait-il pas à honneur d'être aussi enchaîné pour le Christ? Au Colysée, le sang et la voix des martyrs le supplieront de ne pas abandonner à de nouveaux barbares le théâtre de leur foi, de leurs combats. « *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi.* » Comment aurait-il le courage de laisser

en d'autres mains que les siennes les reliques du mont Esquilin, les langes de la Crèche, la couronne de Jésus? Les murs du Latran parleraient plus haut que la voix de leurs docteurs. *Lapides ipsi clamabunt.* Ira-t-il s'enfuir à travers les places et les rues de sa capitale et passer sans regrets devant tous les monuments créés par le génie des papes? Son peuple lui-même lui fermerait le passage, comme une armée abandonnée par son chef et son roi. L'Italie tout entière frémirait en se voyant dépouillée de son antique gloire. Et d'où lui viendrait donc une telle frayeur? Les nations catholiques ont-elles résolu de l'abandonner à une nouvelle persécution? La France surtout, elle qui a tant fait pour la Papauté, elle dont les soldats vainqueurs se sont, depuis dix ans, agenouillés comme des enfants à la fois terribles et pieux sur la place du Vatican, devant la bénédiction et les larmes de Pie IX; la France, qui a donné le plus pur de son sang pour les victoires du lion de Juda, pour le triomphe du Christ, pourra-t-elle jamais s'oublier et se mentir à elle-même jusqu'à trahir et abandonner Rome, la Mère de toutes les Eglises, la Reine de tous les peuples? Non, jamais. Le granit de Néron est là sous les fenêtres du Vatican et sous les yeux de nos soldats, pour redire à tous les pontifes et à la France surtout ce magnifique chant de triomphe, plus vrai que celui du vainqueur montant jadis au Capitole: « *Christus vincit; Christus imperat; Christus regnat!* Le règne du Christ ne finira qu'avec la vie du monde. »

CHAPITRE LXXIV.

Civita et le *Bosphore*. — Notre-Dame de la Garde et le rivage de la France. — Reconnaissance à l'Etoile de la mer. — Le désir de raconter. — Trois grands dangers. — Caractère religieux des questions politiques. — Vers qui se tournent les regards. — Pourquoi la France a-t-elle un caractère modérateur. — Ce qu'il faut attendre d'elle et de son Empereur. — Charlemagne et Napoléon III. — Le clocher.

De retour à *Civita-Vecchia*, je trouvai le *Bosphore* prêt à lever l'ancre pour retourner directement en France. Par une singulière coïncidence encore, le bateau qui allait me ramener dans ma patrie portait le nom de ces rives enchanteresses qui avaient été le premier but de mon voyage et sur lesquelles j'avais laissé mes amis. Je m'embarquai aussitôt et, malgré un temps fort désagréable qui cessa comme par enchantement aux îles d'Hyères, j'arrivai à Marseille le samedi 22 novembre, à six heures du soir. En apercevant les feux de la côte et l'église de Notre-Dame de la Garde, mon âme s'éleva dans sa reconnaissance jusqu'à Dieu qui avait guidé mes pas dans Jérusalem, et jusqu'à sa sainte Mère qui avait daigné embellir d'un charme si poétique et si consolant, par la donation de l'église de *Sainte-Anne*, les dangers et les fatigues de ce long pèlerinage.

Le voilà donc terminé, ô mon Dieu! disait mon âme

dans sa prière, ce voyage par lequel vous avez consolé et instruit votre enfant qui l'avait si peu mérité. Oh! gardez dans l'esprit de votre serviteur le souvenir de Jérusalem, le souvenir des actions, des paroles et surtout du grand amour de votre divin Fils. Et vous, Etoile de la mer, vous qui brillez sur tous les plus beaux sanctuaires de la France et qui, après m'avoir préservé de tout danger, m'avez rempli d'une douce joie au sanctuaire de votre naissance glorieuse, dans la demeure de vos augustes parents, continuez à veiller sur le plus indigne de vos serviteurs que vous avez comblé de faveurs comme un de vos enfants.

A partir de ce moment j'ai combattu en vain le désir de raconter à mes frères dans la foi ce que j'avais appris de la chute prochaine de l'empire ottoman, de l'opprobre qui pèse sur les plus beaux sanctuaires de Jérusalem, et des dangers immenses qui menacent la couronne temporelle du chef de l'Eglise catholique et universelle. J'ai donc cédé à ce désir impérieux de mon âme, dérobant avec joie quelques loisirs, tantôt à mon repos, tantôt à mon travail habituel, tantôt à mes occupations les plus agréables, afin de livrer ces pensées au public. Je prie donc le lecteur d'user d'un peu d'indulgence à l'égard d'une exposition de faits qui pourront lui paraître ou inutiles au récit ou mal développés; comme je prie les hommes les plus compétents, surtout dans le clergé, de ne voir dans mes jugements qu'un profond respect pour tout ce qui tient à la foi, à la discipline générale de l'Eglise et aux décisions des souverains pontifes.

De grands dangers menacent la sécurité de l'Europe et peuvent ressortir des trois causes que je viens de signaler, dangers que les trois noms placés en tête de cet ouvrage indiquent assez. Des complications inséparables d'un partage de la Turquie peut sortir une guerre européenne et formidable, comme peut en résulter un accord soudain et de longue durée. Les scandales de la

Terre-Sainte, si on veut sincèrement y mettre un terme, peuvent amener une rupture entre la France et la Russie, entre la France et l'Angleterre, comme ils peuvent faire place à une ère de foi, de piété et de paix qui serait loin d'avoir quelque chose à envier aux temps si regrettés des croisades. Les agitations de l'Italie peuvent entraîner la chute de la royauté temporelle des papes, et avec cette chute formidable un cahos d'horribles catastrophes et de trônes renversés, comme il peut en ressortir pour la papauté, avec une indépendance suffisamment établie, une ère nouvelle de gloire, de bénédictions et de salut pour l'humanité.

Depuis douze ans une longue et tumultueuse série de commotions agite l'Europe et menace de ruine tous les empires. Le monde semble animé partout d'une seule pensée, d'un seul désir qui se présente avec un double caractère, celui de renverser ce qui est, de créer partout des choses nouvelles, et en quelques lieux malheureusement celui de déclarer la guerre à Dieu et de renverser son Christ. De là ce phénomène moral et universel qui cause tant de surprise aux âmes superficielles, à savoir que toutes les questions qui s'agitent de nos jours avec tant de passion en ce jour ont un caractère infailliblement religieux et trouvent leur solution dans l'Eglise.

Ce siècle où nous vivons, si orgueilleux dans ses doctrines, s'est éveillé en prononçant un blasphème : « Le catholicisme est mort! » s'est-il écrié. Et voilà que ceux qui avaient poussé ce cri dans leur délire ne voient plus aujourd'hui que le catholicisme comme moyen de salut; et voilà qu'appelés dans ces derniers jours à sauver la société qui semble toucher à sa dernière heure et priés de faire usage de leurs moyens de salut, ils ne trouvent rien en dehors des maximes et des lois du catholicisme..... Sous leur pouvoir et entre leurs mains, on fait des essais de liberté, d'égalité et de fraternité; et voilà que les prétendus frères ne veulent d'autres

libertés que celles qui sont dans l'Évangile..... Sous leur protection on proclame le droit au travail; et voilà que le plus terrible et le plus logique des communistes déclare qu'il n'en a jámais demandé davantage pour renverser le droit de propriété..... Par leurs encouragements, des essais de toute nature se multiplient dans l'intérêt de l'État, de la prospérité publique, des ouvriers, des malheureux; et voilà chacun effrayé pour ce qu'il possède de crier merci, d'implorer la pitié pour ces existences toujours enchaînées à la peine, de demander la fin de ces épreuves..... De toutes parts le mal apparaît avec son effrayante nudité; on s'épouvante de l'absence des grands principes d'ordre et de sécurité; partout on appelle la charité, partout on demande l'obéissance, le respect de la loi; les législateurs réclament l'urgence, la priorité pour les lois morales, l'intervention du principe religieux, et bientôt, dans ce monde anticatholique, les jésuites font moins peur que l'anarchie..... Aux premiers cris et désordres de la révolution, les espérances des protestants prennent déjà en pitié les malheurs de l'Église; ils se découvrent avec respect devant l'oraison funèbre de la papauté; les despotes qui ont étouffé la Pologne dans ses fers et affamé l'Irlande dans la misère, se croient appelés à partager sans contrôle l'héritage des nations; et voilà que le Pontife de Rome est considéré comme le seul en état de constater et de faire valoir les droits des Slaves, des Hongrois, des Irlandais, des Polonais, peuples qui n'ont plus de salut que dans les germes catholiques de leurs populations; et voilà que la république française est amenée par la force des choses à tirer de la poussière le glaive de Pépin et de Charlemagne pour défendre le successeur de Jésus-Christ et des Apôtres.

En ce moment donc, quand l'Europe est en feu et que les flammes de cet incendie épouvantent les plus incrédules, tous les regards se tournent vers la France dont l'épée a toujours servi la cause de Dieu et des

peuples. A l'heure de ce grand péril, un seul bras se trouve assez vaillant, assez robuste pour manier l'épée que chacun regarde comme l'unique moyen de salut; Dieu inspire à cet homme la volonté de la saisir et la résolution de sauver un des plus grands peuples; le ciel bénit ses efforts et la France, se fiant à la vaillance de son libérateur, respire enfin..... Les inconséquents et les ingrats l'ont seuls oublié.

Mais en ce moment tout n'était pas fini. De grands maux se sont révélés encore. Qui donc nous sauvera aujourd'hui? Qui réunira en une seule volonté tous les éléments de salut? Assurément la tâche actuelle n'est ni moins noble ni moins périlleuse à cette heure, et le monde n'a pas vu se révéler un autre libérateur que celui que je viens de dire. Les coalitions sans cesse tentées contre ce sauveur et sans cesse avortées, parce que Dieu a divisé les intérêts de tous, nous disent assez l'importance de la mission que Dieu lui a donnée et que tous lui reconnaissent. Je ne suis rien pour juger cette mission, mais tous les jours les événements en développent la grandeur. Notre patrie lui doit donc son concours, elle qui, par sa position et par son intelligence, possède un caractère essentiellement modérateur. En France les tentatives extrêmes du despotisme et des républicains sont également démontrées impossibles, tout aussi bien que les exagérations d'un principe quelconque, fût-il même le principe catholique; elles ne peuvent plus même être essayées. De là vient que chacun reconnaît à la France ce caractère calme, désintéressé et modérateur qui convient à un arbitre; de là vient que, tandis que le monde entier a sujet de se plaindre de nous, tandis que nous avons humilié les Anglais, refroidi les Américains, gourmandé l'Italie, abaissé l'Autriche, effrayé l'Allemagne, nous sommes encore en ces derniers jours juge et arbitre aux yeux de tous. Chez nous l'intérêt religieux est encore le premier, et notre clergé, depuis longtemps régénéré dans le sang

du martyre, tient un rang honorable et honoré parmi toutes les hiérarchies de la terre. Nulle part l'agitation soulevée à l'occasion du pouvoir temporel du Pape n'a été aussi grande que chez nous: il y a toujours eu solidarité entre la tiare des Pontifes et l'épée de la France. Les questions à la fois politiques et religieuses ont chez nous une place indiquée et dans l'opinion publique un tribunal compétent. Si pendant un millier d'années le gouvernement des papes, institué et protégé par l'épée de la France, a été de l'aveu de tous le meilleur des gouvernements, il est permis d'espérer encore que, grâce à l'influence française, la puissance temporelle des papes, ayant une fois octroyé aux peuples qu'elle gouverne les concessions raisonnables qu'elle peut accorder dans l'ordre civil, dans les choses de la politique et de l'industrie, sera pour longtemps encore la gloire et le salut de l'humanité. La France aura donc une large part dans les bienfaits dont dépendent le calme et la prospérité de tous, bienfaits qui feront encore une fois de la papauté le meilleur de tous les gouvernements, parce qu'il est et sera toujours le plus désintéressé, le plus saint de tous.

Donc je suis en droit de considérer le sauveur providentiel dont je parle comme le seul en état de préparer et d'appliquer un remède efficace aux trois grandes tourmentes religieuses et politiques que représentent les noms de Constantinople, de Jérusalem et de Rome; donc Napoléon III réussira dans cette tâche glorieuse, ou le monde commence encore une fois une épouvantable série de malheurs, peut-être sans fin; donc ou la Providence qui veut nous épargner nous a ménagé ce sauveur, ou cet effrayant cataclysme va joncher le sol de nouvelles ruines. Partout sur mon passage, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, j'ai vu s'accroître l'influence de ce nom libérateur, et au fond de l'Orient qui réclame aussi la liberté de conscience, et dans les Lieux-Saints que déshonorent le vol et l'injustice, et à Rome où tous attendent le repos et la liberté.

Y a-t-il témérité à penser qu'une mission aussi providentielle doit avoir sa raison d'être, son germe, ses antécédents, son origine dans l'histoire? Je ne suis point le premier qui l'ait demandé. Déjà à cette occasion on a cherché des exemples dans l'histoire et le nom de Charlemagne a été prononcé. Or, chacun sait ce qu'un nom aussi grand a été dans les desseins de Dieu.

Il y a une telle association entre les desseins catholiques de la Providence et l'œuvre de Charlemagne, qu'aucun historien ne s'est avisé de juger celui-ci en dehors de la mission divine qu'il avait reçue et que tous l'ont considéré comme le premier *missus dominus*, le délégué du Très-Haut. Et par ses faits d'armes et par ses *capitulaires*, ce prince, qui pourtant ne supportait point la contradiction, s'est toujours montré l'enfant de l'Eglise, dans la guerre et dans la paix, préoccupé uniquement et tout d'abord de régner au nom du Christ, d'étendre son empire et de prendre sous sa protection tous les chrétiens de la terre. Fils aîné et respectueux de l'Eglise, il mit toute sa gloire à la servir, pratiquant même en temps de guerre les observances les plus rudes de la discipline catholique, se faisant une joie d'assister la nuit et le jour aux offices du chœur, de chanter les louanges de Dieu en compagnie des évêques dont il aimait et vénérait le caractère, se plaisant à les consulter sur les points de doctrine que sa conscience lui signalait. Le trésor de la cathédrale de Metz conserve comme une précieuse relique une chape que ce monarque revêtit sur son trône en assistant à l'office du chœur, pendant la nuit de Noël. Tel fut le prince que l'Italie appela à son secours, qui arrêta et mit en fuite Didier, roi des Lombards, et que Léon III plaça sur le trône des Césars, inaugurant ainsi au Vatican, dans la capitale du monde, un nouveau royaume fondé sur la justice, le *Saint Empire*, destiné à protéger l'Eglise c'est-à-dire la cause de Dieu et des peuples. C'est cet empire, qui fut continué dans la suite des siècles, qui fut toujours chargé de

prendre en main la cause de Dieu, empire que les traités de 1815 anéantirent, que l'Autriche voulut sans cesse reconquérir à son profit et que les souverains pontifes réclamèrent toujours. Le 14 juin 1815, les princes alliés étant réunis à Vienne, Pie VII, par l'organe du cardinal Consalvi, déplorait la destruction « de ce *Saint-Empire* romain, ce centre de l'unité politique, vénérable et par son antiquité et par l'auguste caractère dont l'a revêtu la religion. » Il protestait « contre toutes les déterminations prises et maintenues au congrés de Vienne, contraires aux intérêts des Eglises d'Allemagne et du Saint-Siége. » Il blâmait le congrès qui n'avait pas encore rétabli « l'empire romain, regardé comme le centre de l'unité politique. » Jusque-là lés rois et les peuples chrétiens n'avaient point songé à trouver leur salut en dehors de l'Eglise, qui soutient seule aujourd'hui, dans la personne de son Pontife entouré par les orages de la Révolution, la *loi* de Dieu, la *vérité*, le *droit*, les biens les plus sacrés de l'humanité, dont la destruction serait la perte de tous.

Sans sonder les impénétrables desseins de Dieu sur l'avenir des peuples et de son Eglise, n'est-il pas permis de penser et de dire que si le *Saint-Empire* n'existe plus, la mission dont il était chargé existe toujours? Mais cette mission, à la fois politique et religieuse, est-elle donc invariable durant tous les siècles et dans sa forme et dans ses moyens d'action et dans le but qu'elle se propose d'atteindre? N'est-il pas sage de reconnaître au sein des populations des nécessités nouvelles, de penser que ce n'est point la fatalité qui a placé Napoléon III en face de tous ces graves événements comme pour présider à une destinée de cette nature? Faut-il injurier Pie IX qui a rassuré les consciences catholiques en ordonnant de prier pour l'empereur des Français et en acceptant la protection de son épée; faut-il le juger avec la sévérité de Joseph de Maistre qui, dans ses écrits, manqua de respect au souverain Pontife Pie VII, parce

qu'il avait, par un acte solennel et à la face du peuple, consacré Napoléon Ier comme chef d'un monde nouveau. Non, ce sacre après lequel Rome ne voulut jamais se déjuger, n'était point une injure à la mémoire des fils de saint Louis montés au ciel; non, il n'était point la consécration du principe révolutionnaire, puisque ce nouvel élu au contraire était le sauveur de la France, de ses libertés, de son culte; non, il n'était pas une injure à la monarchie, et les rois, qui se sont ligués pour l'anéantir, se fussent sauvés en le respectant.

Le jour du *Sacre*, le 2 décembre 1804, le Pape avait *consacré* une nouvelle monarchie; et quand l'Empereur, saisissant d'une main ferme et résolue la couronne de fer qu'il plaçait sur sa tête, jurait solennellement de maintenir la paix dans l'Eglise et d'en honorer les ministres, quand il fit retentir d'une voix mâle et accentuée le *Profiteor* que l'Eglise lui demandait, il acceptait, pour lui et pour les siens, cette nouvelle obligation, cette nouvelle destinée.

Ce que j'avance, une autorité compétente l'a jugé avant moi. Quand Pie VII mourut, les fils de saint Louis semblaient à tout jamais restaurés sur leur trône. L'âme sainte du pontife paraissait même à quelques hommes de l'*ancien régime* avoir besoin d'une justification, et les termes de son oraison funèbre, pesés, examinés, discutés, jugés à l'avance, firent grand bruit. L'orateur devait être digne d'une telle cause; ce fut le P. Ventura. Or, voici quelques-unes de ses paroles :

« La Révolution, ce fléau redoutable de la colère de Dieu, avait parcouru l'Europe avec la rapidité de la foudre, et elle avait abattu tous les trônes. Depuis cette époque, plusieurs princes parvinrent bien à commander, aucun ne régna véritablement. La France avait des consuls, l'Europe ne pouvait avoir de vrais monarques. L'intérêt de l'Europe exigeait donc que le trône de France fût relevé; et ce trône, par son influence, devait bientôt relever tous les autres. Mais le trône de la France

[illegible] France [illegible] par [illegible] publique [illegible]

[illegible] point [illegible] assez [illegible] entrevoyons [illegible] solution. L'œuvre [illegible] siècle, la restauration [illegible] cette monarchie européenne qui [illegible] a été conçue et [illegible] qu'elle pouvait l'être, et [illegible] l'Église avait couronné et qu'une [illegible] par les ennemis de la France et de [illegible] et condamnu à mourir sur un rocher [illegible] des flots. Mais une telle œuvre ne [illegible] et plus j'envisage celui qui en [illegible] le fardeau, plus je suis convaincu [illegible] seul Dieu a donné l'intelligence et la force de [illegible] plus je suis convaincu qu'on se

fait une dangereuse illusion en cherchant ailleurs des moyens de salut.

Telle était donc l'espérance que je trouvai déposée au fond de mon cœur en mettant le pied sur le sol de ma patrie, espérance que je méditai longtemps et que je livre aujourd'hui à mes lecteurs en toute sincérité, espérance que les événements semblent depuis ce moment justifier tous les jours.

Une fois sur le sol de la France, il ne me restait plus qu'à regagner mes foyers pour y goûter en paix les fruits abondants que m'avait procurés une telle odyssée. L'hirondelle ne court pas avec plus de joie retrouver les lieux, quittés un instant, dans lesquels elle a connu le bonheur et donné le jour à sa petite famille. Je revis, avec une joie que je ne connaissais point jusque-là, puisque je ne les avais jamais quittés, les cités, les fleuves, les montagnes, tout ce que j'avais connu et aimé. Chacune de ces choses semblait, comme un vieil ami, m'appeler et me sourire; les chemins, si différents des solitudes de l'Orient, n'avaient point de transports assez rapides; et si parfois la tour du village, où se sont doucement passées les heures de l'enfance, parle avec tant d'éloquence au cœur de l'exilé, je ne saurais redire la joie que me fit éprouver la vue de mon clocher bien-aimé, de notre belle cathédrale de Metz, dont on voudra bien me pardonner de dire un mot en prenant congé du lecteur qui aura bien voulu me suivre jusqu'à ma rentrée dans mes foyers.

Il est peu d'édifices chrétiens aussi recommandables par l'antiquité, par le goût et par l'élégance, que la cathédrale de Metz, et il en est peu qui soit autant dédaigné, oublié. Des ruines fumantes de la cité messine, après le passage d'Attila, sortait un précieux et modeste oratoire échappé seul à l'incendie: c'était la chapelle la plus ancienne du pays, élevée en l'honneur de saint Etienne, le premier des martyrs. C'est sur cet emplacement que, bien avant le neuvième siècle, les évêques

de Metz commencèrent cet édifice dont je ne prétends point retracer l'histoire, mais dont je veux signaler la noblesse antique et l'élégante structure. Déjà j'ai parlé de Charlemagne assistant aux offices du chœur dans cette antique basilique. Il y a quelques années, le ministre d'un roi d'Allemagne, bien connu par son culte pour les beaux-arts et qui a ressuscité les grandes merveilles d'Athènes dans sa capitale européenne, visitait, guidé par M. le comte Malher, préfet de la Moselle, notre belle cathédrale; à peine y fut-il entré qu'il s'écria dans un grand enthousiasme: « O le magnifique monument! Comment se fait-il qu'on n'en ait jamais entendu parler? Le roi mon maître ne peut pas mourir avant d'être venu ici. S'il possédait un tel trésor, il eût déjà dépensé des millions pour le tirer de cet état de pauvreté. »

Ce monument, achevé depuis trois siècles seulement et auquel le dernier siècle prescrivit une parure au goût du jour, n'a plus aucune ressource d'existence. Uniquement consacré au chapitre de Saint-Étienne et aux cérémonies générales du culte, il n'a même point les modestes revenus dont jouit une simple fabrique de paroisse. De là le dénûment et l'apparence de misère qui éveille dans l'âme du visiteur un sentiment de pitié en même temps qu'une respectueuse admiration pour une telle architecture. Ainsi que je l'ai déjà dit à l'occasion de ma première visite à Saint-Pierre de Rome, en présence de toutes les basiliques du monde, le Messin peut garder le souvenir de sa cathédrale, essayer une comparaison qui n'est pas toujours à son désavantage, et en la revoyant à son retour, il la salue comme bien digne encore de garder une place dans son admiration et dans son cœur. Pour moi, je la retrouvai avec bonheur et, en la comparant à tout ce que j'avais vu en Orient et en Italie, je lui reconnus plusieurs caractères ou titres de noblesse que je n'avais pas, tant est fâcheuse l'habitude de voir les choses, suffisamment étudiés jusque-là et que je me plais à constater ici.

Comme on le devine déjà par ce que j'ai dit, il est peu d'église en état de soutenir la comparaison avec Saint-Pierre de Rome. Dans ce chef-d'œuvre, les hardiesses du génie se sont associées aux ressources de l'art avec un tel bonheur que l'œil, satisfait des proportions qu'il contemple, a besoin d'appeler la raison à son secours pour comprendre les beautés d'une telle œuvre. La cathédrale de Metz se distingue de Saint-Pierre de Rome par une hardiesse d'un autre genre non moins merveilleuse. Construite dans d'autres proportions, elle paraît s'élancer dans les airs avec bien plus d'audace; la voûte de sa nef, suspendue sur la tête du visiteur, ressemble à une nuée que des faisceaux de colonnes rattachent à la terre, comme pour la retenir et l'empêcher de s'élever encore; en dehors de ces liens l'œil cherche et aperçoit à peine l'apparence de quelque autre structure. D'immenses vitraux, à peine soutenus par des meneaux et des trèfles presque invisibles, l'inondent de lumière et lui donnent une transparence aérienne qui frappe d'étonnement. Les architectes admirent à l'une de ses extrémités une clef de voûte suspendue comme par enchantement à une immense hauteur, et à l'autre extrémité une rosace d'un diamètre surprenant, dans laquelle le verre semble le seul soutien de l'architecture.

Quand il me fut donné de pénétrer dans la mosquée d'Omar, ma pensée se reporta vers la Jérusalem céleste dont ce temple de la Jérusalem terrestre était pour moi l'image; je me rappelai l'éclat biblique et mystérieux de cette épouse céleste ornée de diamants et de pierreries. Mais chacun sait qu'en parlant ainsi je touche à une des plus grandes gloires de la cathédrale de Metz; ses vitraux éclatants, les plus anciens que l'on connaisse, à travers cette transparence que je viens de signaler, lui donnent un charme que je n'ai retrouvé nulle part et je ne crois pas qu'une seule église au monde puisse lui disputer cette couronne brillante et enrichie des plus

belles couleurs de l'iris des cieux. Plein d'admiration pour cette beauté éclatante, le peuple messin répétait toujours que le secret de l'art qui avait produit de telles merveilles était perdu, jusqu'au jour où Maréchal, notre savant et honorable concitoyen, vint ajouter à ces vitraux une page digne de leur renommée. Dans la branche orientale de la croix, un magnifique tableau ou galerie, contenant quelques-unes des figures des vénérables pontifes messins, descend des hauteurs de la voûte jusqu'au sol du parvis, illuminant et effaçant par son éclat toute trace d'architecture. Jamais un artiste n'est passé sans ravissement devant cette belle page de lumière, et j'en connais qui plusieurs fois le soir s'enfermèrent dans la basilique pour jouir à leur aise des doux et tranquilles effets de lumière que font jouer à travers ses colonnes les feux de l'astre des nuits.

A Sainte-Sophie de Constantinople j'éprouvai un ravissement que le lecteur n'a sans doute pas oublié. Plusieurs fois même, depuis mon retour, je me suis demandé si ce n'était point là le meilleur de mes souvenirs. Ces courbes et ces coupoles arrondies, entrelacées, m'ont captivé pour toujours; un effet de ce genre me saisit aussi en entrant dans la cathédrale de Metz. Des colonnes montant vers le ciel, comme des gerbes de fusées, enlèvent à cet édifice toute forme matérielle et terrestre, ne lui laissant plus qu'une grâce élégante et aérienne qui ne tient en rien du vulgaire. On se croirait sous une voûte formée non point par d'énormes massifs de verdure, mais par les ombrelles des pins les plus gracieux et les plus élancés. Le style de ces colonnades se rattache avec une parfaite harmonie à la transparence lucide et admirable du monument.

Jamais sans doute je ne me sentis plus porté au recueillement et à la prière que dans l'église du Saint-Sépulcre, entouré de ces éloquentes stations qui parlent si bien à l'âme de la mort d'un Dieu. Mais ce que je viens de dire de la cathédrale de Metz fera aussi

comprendre combien la prière et une douce contemplation deviennent faciles sous ces voûtes élégantes et aériennes qui appellent le chrétien au pied des autels et tiennent son âme si heureusement captive en présence de son Dieu. Tout semble s'y réunir pour détacher la pensée de la terre et l'attirer vers le ciel, et il est peu d'âmes, même parmi les indifférents, qui n'ait ressenti quelque chose de cette impression, de cet attrait qui appelle vers Dieu.

Dans cette église de Justinien, que j'ai visitée sur l'emplacement du temple de Salomon et qu'on appelle la Présentation, je fus surpris par l'effet grandiose et inattendu que produisit sur moi la vue des sept nefs parallèles qui composent l'intérieur de cet édifice. Mais je me sentais comme écrasé sons le poids et le nombre de ces colonnes. Dans la cathédrale de Metz, au contraire, l'œil et la pensée se dilatent avec facilité et bonheur dans l'espace, et son immensité fait penser à l'œuvre de la création, à ce magnifique temple que la nature a ouvert à l'Eternel. Ce qui est surtout admirable, c'est la sonorité dont elle jouit et le rare bonheur avec lequel elle prolonge et adoucit les chants et les voix qui retentissent dans son enceinte. On dirait un cantique des cieux répété par tous les échos de la terre. Je n'ai jamais trouvé nulle part une sonorité aussi riche, aussi féconde.

En Orient, à Rome et dans l'Italie, je vis bien des sanctuaires vénérables par leur antiquité, les uns remontant jusqu'au premier jour de liberté que Constantin donna au monde, comme Saint-Jean de Latran dans la capitale chrétienne; les autres remontant plus haut encore jusqu'aux temps de Jésus-Christ et des apôtres, comme les oratoires de Sainte-Anne et du Carmel. Mais la cathédrale de Metz, avec son sanctuaire sauvé miraculeusement des fureurs d'Attila, n'a rien à envier à aucune de ces églises. Elle a passé majestueusement à travers les âges, nous apportant de chaque siècle une pensée, un souvenir.

[illegible] vêtement [illegible] les pieds [illegible] et attend un [illegible] et mes regrets en [illegible]

Bégin, un de mes compatriotes, saisi comme moi de respect et d'admiration en face d'un monument qui est la gloire du pays messin, essaya aussi un jour d'appeler l'attention et l'intérêt sur ce chef-d'œuvre indignement oublié. En tête de son livre on trouve ces paroles : « Cathédrale, noble basilique, reçois mes hommages. Je suis l'un de ceux dont tu frappas les premiers regards, que tes chants et tes cloches retentissantes ont ému. Enfant issu de ton berceau, ta physionomie gracieuse est restée gravée dans mon cœur. Mille fois je t'ai saluée à mon réveil ; plus souvent encore tu as reçu mes adieux du soir. Ta dentelure élégante, tes hautes tourelles, la splendeur de tes vitraux, se sont reproduites dans mes songes avec tout le charme qu'une imagination vive prête à ce qui l'a frappée. Puis quand l'âge est venu de prendre les choses au sérieux, quand l'esprit d'examen et d'analyse a remplacé la poésie du jeune âge, j'ai voulu te connaître et t'apprécier ; j'ai senti par toi tout le sens du mot patrie ; pour un Messin la cathédrale en est le symbole. C'est la patrie qu'on cherche lorsque des hauleurs riveraines de la Moselle, l'œil avide se porte dans le vaste bassin qu'elle arrose, et s'arrête à la boule d'or qui domine la flèche de la grande église. C'est la patrie, c'est Metz la forte, Metz aux murailles antiques qu'on salue et qu'on admire, quand la pensée, fixée d'abord sur un monument majestueux, le quitte pour embrasser la cité tout entière, puis revient à lui pour la résumer. »

APPENDICE.

APPENDICE.

A peine l'attention publique était-elle mise en éveil par les massacres de la Syrie, aussitôt réprimés par l'intervention française et par les efforts du gouvernement turc, que des événements d'une plus grande importance encore, non-seulement pour les populations italiennes, mais pour le monde entier, vinrent à éclater dans les États de l'Église. Reprenons de plus haut les événements afin de rattacher ceux qui s'accomplissent aujourd'hui à ceux qui précèdent, et que nous avons déjà signalés dans la publication de ces deux volumes.

Depuis longtemps la situation de l'Italie appelait l'attention de tous les hommes sérieux et occupés des événements politiques. Un foyer révolutionnaire et toujours plus incandescent, menaçait sourdement l'existence des diverses monarchies qui régnaient dans la péninsule, tout aussi bien que la tranquillité des nations circonvoisines. Au pied des Alpes, un peuple d'une certaine valeur, mais dévoré d'une immense ambition, ouvrant une large voie à tout ce qui

fomentait d'impiété dans son sein, cherchait à exploiter à son profit et l'agitation italienne et les mécontentements soulevés par les impies. S'appuyant à la fois sur le mouvement révolutionnaire, utile à ses projets d'agrandissement, et sur la bienveillance de quelques cours européennes qui se contentaient de demander que l'on prévînt ou que tout au moins on dirigeât dans son action cette force essentiellement perturbatrice, le Piémont était en même temps un appui pour les uns et un danger pour les autres. Il était le point de mire de toutes les espérances révolutionnaires et une préoccupation des plus sérieuses pour les princes qui ne voyaient que périls dans les concessions demandées par leurs peuples.

Dans l'espoir d'éviter une catastrophe, la plupart des puissances européennes usaient de leur influence pour amener les princes d'Italie à des concessions politiques qui, du moins elles l'espéraient, devaient avoir pour effet d'apaiser les exigences d'un grand nombre et de neutraliser les efforts des hommes les plus dangereux. Les efforts de la France en particulier tendaient à réconcilier le gouvernement temporel des Papes avec les populations tourmentées de ces besoins nouveaux.

De son côté l'Autriche, continuant avec plus d'ardeur que jamais la lutte qu'elle soutient depuis si longtemps pour maintenir et étendre son influence en Italie, avait pris résolument fait et cause pour les gouvernements immuables de ce pays, dont les souverains étaient presque tous ses obligés et ses tributaires, et par conséquent tous enchaînés à ses intérêts et à sa politique. Le Piémont, seul parmi ces petits états, semblait prendre à tâche d'appeler à lui les cœurs italiens et les ennemis de l'Autriche et prétendait se soustraire à cette alliance. Quand la révolution de 1848 éclata, il crut le moment favorable pour échapper à la domination qu'il avait toujours redoutée et, comptant sur l'appui de tous les Italiens, il osa tenter de chasser les

Allemands du sol de l'Italie. Ses premiers succès furent bientôt suivis de terribles revers, et l'Autriche, qui pour rien au monde n'eût consenti à se dessaisir de la plus belle de ses provinces, fut pendant dix ans, de 1849 à 1859, plus que jamais maîtresse des destinées de l'Italie.

A l'heure où la dernière guerre éclata entre l'Autriche et la France, chacun vit dans cette explosion inattendue un regrettable conflit entre les deux premières puissances catholiques dont l'union pouvait sauver tant de choses, une phase nouvelle de la lutte séculaire soutenue par ces deux peuples au sujet de leur influence en Italie. Où était pour la France la nécessité de prendre part à une guerre en Italie? Le voici. L'Autriche et le Piémont défendant, l'une l'ancien ordre de choses, et l'autre les idées modernes, en étaient venus à ce point que toute tentative de réconciliation était aussi impossible entre ces deux souverains du Nord de l'Italie qu'entre les deux principes dont ils étaient les puissants protecteurs, le principe monarchique et le principe révolutionnaire. Une lutte était imminente, et cette fois l'un des deux combattants devait être anéanti.

La France, qui ne pouvait ni se ranger du côté de l'Autriche, son ennemi séculaire, ni condamner en Italie les principes qu'elle a sanctionnés dans ses lois, ne devait point et ne pouvait point demeurer indifférente dans cette lutte. En effet, si le Piémont était vaincu, il subissait la loi commune déjà imposée à toute l'Italie, et les armes de l'Autriche, avec une nation de plus, pénétraient au-delà des Alpes jusqu'au cœur de la France. Force fut donc à celle-ci de jeter sa redoutable épée entre les deux combattants et de sauver celui que la nature et les lois avaient fait son allié.

Quand Napoléon III sortit de sa capitale pour franchir les Alpes, il fut en quelque sorte porté en triomphe, et cette ovation populaire, tout en lui présageant des victoires, proclamait à la face de tous l'importance et la justice de

la cause dont il prenait la défense. Bien des esprits judicieux tremblaient déjà pour les destinées futures de l'Italie; mais la voix du peuple, regardée comme la voix de Dieu, leur imposa silence, et à peine l'Autriche, qui se fit l'agresseur, avait-elle franchi le Tessin, que Napoléon avec son armée passait les Alpes. Des victoires rapides et brillantes, terminées par la grande bataille de Solferino, le 24 juin 1859, contraignirent l'Autriche à cesser la lutte, à céder la Lombardie, et amenèrent le Piémont à abandonner à Napoléon III la Savoie et le comté de Nice comme dette de reconnaissance. Au lieu d'un ennemi à ses portes, la France avait gagné deux belles provinces, et la ligne des Alpes devenait sa défense naturelle, frontière digne de sa grandeur et de son nom.

Mais, en signant la paix de Villafranca, et comme s'il venait de l'entrevoir pour la première fois, Napoléon III s'était arrêté en face d'un grand danger. Il parut tout à coup aussi désireux de faire la paix qu'il avait été empressé de faire la guerre. Au lieu de rejeter son ennemi au-delà de l'Adriatique, ainsi qu'il l'avait annoncé au début de la campagne, il alla au-devant de lui, le traita avec de grands égards et chercha à lui adoucir l'humiliation de sa défaite. C'est qu'alors il fut effrayé des deux dangers qui lui avaient été signalés à l'origine de cette guerre: l'ambition insatiable du Piémont qui ne pouvait se contenter du magnifique présent de la belle Lombardie, et l'agitation révolutionnaire qui voulait faire table rase de toutes les couronnes de l'Italie.

Ce fut alors que Napoléon vainqueur, et croyant sincèrement avoir trouvé une combinaison de nature à assurer la tranquillité et le bonheur de l'Italie, fit cette proposition célèbre d'une confédération italienne qui, laissant à chaque peuple sa nationalité, sa vie, son histoire et ses lois, plaçait à la tête de cette association nouvelle le Souverain Pontife, comme le gardien et la gloire des destinées italiennes.

Cette proposition, faite au jour même de la victoire, ne rencontra que des ennemis. Déjà en effet le Piémont rêvait l'unité et la couronne universelle de l'Italie et, pour arriver à cette fin, il sentait qu'il avait besoin du mouvement révolutionnaire, c'est-à-dire de ceux qui travaillaient à cette unité et dont il acceptait le concours. Garibaldi, le plus populaire des généraux de Victor-Emmanuel, et qui ne pardonnait pas à la France de lui avoir enlevé Nice, sa patrie ; se mit résolument à la tête de ce mouvement révolutionnaire, cherchant depuis ce jour à entraîner son roi dans une politique hostile aux projets de Napoléon III. C'est ainsi que le Piémont se trouva à la tête d'un mouvement envahisseur qui, on le sait, prit alors pour devise le nom du célèbre compositeur *VERDI*, mot d'ordre qui ne dévoilait que trop ses projets : *V*ictor-*E*mmanuel, *R*oi *D'I*talie. L'Autriche, blessée dans sa gloire militaire par un ennemi qu'elle eût vaincu sans l'assistance de la France, ne voulait consentir à aucun prix à faire partie, comme représentant Venise, d'une confédération dans laquelle siégerait le Piémont. Le Souverain Pontife lui-même, qui venait de perdre les Romagnes, aussitôt annexées au Piémont, se refusait à présider une confédération dont ferait partie un roi ambitieux qu'il allait frapper de l'excommunication majeure comme injuste ravisseur des biens de l'Église.

A l'époque dont je parle, la situation était tellement tendue dans toute l'Italie que chacun avouait hautement, même en France, que le gouvernement pontifical lui-même succomberait infailliblement devant ce mouvement révolutionnaire, le jour où la France rappelerait de l'Italie et de Rome l'armée d'occupation que la république française y avait envoyée, en 1848, contre les bandes de Garibaldi. La chute des princes et les événements accomplis dans les duchés de Parme, de Modène, de Toscane, en Sicile, à Naples, ne permettent pas l'ombre d'un doute sur une telle assertion, et pendant la campagne d'Italie, les Romagnes en furent un exemple.

[illegible] la France, qui allaient se livrer de si rudes [illegible] en un même point toutes deux [illegible] la même cause. Pendant que leurs puissantes armées [illegible] les champs de Magenta et [illegible] leurs soldats veillaient ensemble et [illegible] de la domination du saint [illegible] dans les États de l'Église, et il avait été [illegible] pourrait rompre cette trêve [illegible] qui avait pour but d'assurer la [illegible] saint Pierre. Aujourd'hui la France est [illegible] à ce poste de fidélité et d'honneur. [illegible] l'Autriche n'y est plus? L'Autriche, on le sait, [illegible] ses forces pour écraser les armées françaises dans les replis serrés de son terrible quadrilatère de Vérone, retira tout à coup toutes ses troupes des Légations et abandonna, au moment où on s'y attendait le moins, la partie des États de l'Église confiée à sa garde, pour livrer le suprême combat de Solferino. A peine les Autrichiens étaient-ils partis, que le Pape avait perdu la Romagne.

A cette heure solennelle, où quelques-uns demandèrent que nos armées fissent violence à l'Italie, Napoléon III fut-il inspiré comme il devait l'être; fut-il encore le fils respectueux, le puissant protecteur du Père commun des fidèles qu'il avait juré de défendre? L'histoire le dira mieux que nous, avec plus de justice, avec plus d'impartialité. La situation de l'Europe, toujours à la veille d'une conflagration générale, l'impossibilité de faire concourir à un même résultat toutes les populations italiennes, les jalouses prétentions de l'Angleterre, avaient imposé en Italie le principe de non-intervention déjà adopté de concert par l'Autriche et par la France, principe qui durera sans doute en Italie autant que celui de la non-intervention en Syrie, c'est-à-dire jusqu'au jour où les droits de l'humanité indignement traités crieront vengeance, mais principe enfin qui seul pouvait en ce moment

assurer la paix du monde. Remarquons toutefois en passant que ceux qui ont le plus amèrement reproché à Napoléon III de n'avoir pas tranché ce nouveau nœud d'un seul coup de sa redoutable épée sont les mêmes qui lui refusent toute initiative et s'efforcent de le représenter comme l'instrument passif et parfaitement docile des exigences de l'Angleterre ou de toute autre puissance.

L'empereur des Français voyant que la Romagne, à la grande satisfaction du Piémont et de l'Angleterre, était irrévocablement perdue pour le Pape, fit tous ses efforts pour que cette province fût au moins gouvernée au nom du Saint-Père et administrée par le Piémont, sous la suzeraineté des droits du Saint-Siége. Après avoir échoué dans cette tentative, il ne se lassa point de travailler et encore de négocier toujours dans l'intérêt de la même cause et proposa de sauvegarder le reste des États de l'Église, depuis Ancône jusqu'à Civita-Vecchia, par un engagement solidaire de toutes les puissances catholiques, à la condition de laisser aux Romagnols le gouvernement auquel ils venaient de se donner. La cour de Rome refusa. Voulant dégager le gouvernement du Saint-Père du soin d'une province en tout temps très-difficile à gouverner et comprenant que l'Eglise ne devait pas souffrir d'une spoliation aussi considérable, l'empereur, tentant un suprême effort, réveillait le droit d'*annates* endormi dans la poussière du moyen âge, et ordonnait de proposer au Saint-Père un tribut considérable et annuel, inscrit au Grand-Livre de chaque nation catholique, placé au premier rang avant toute autre dette, et dont les titres seraient dans la possession des nonces et des légats apostoliques. La cour de Rome refusa de nouveau, déclarant que ce serait reconnaître indirectement la spoliation des Romagnes. Si ces propositions et leur insistance ne semblent pas à tous une preuve du dévouement de l'Empereur à la cause du Saint-Père, toujours est-il que les ennemis du pouvoir religieux de la papauté se réjouirent

dans toute l'Europe à la nouvelle d'un tel refus. Ils entrevirent dès lors les tristes événements qui s'accomplissent aujourd'hui.

A cette heure d'angoisse, voilà l'Italie livrée à elle-même et chacun suit avec une telle anxiété les événements qui s'y accomplissent que c'est à peine si l'on songe encore à la Syrie, aux horribles massacres qui l'ont ensanglantée et à notre petite armée d'Orient, empêchée par les Anglais. Si Dieu a permis que toutes ces complications devinssent insolubles et que toutes ces propositions de paix fussent ou incomprises ou repoussées, c'est que, dans les desseins toujours adorables de sa Providence, la Péninsule et ses églises, dans lesquelles brillent déjà tant de vertus éclatantes, ont besoin, comme naguère la France, d'un baptême de sang avant d'entrer dans une phase nouvelle. Comment ce peuple en est-il venu à mériter et à provoquer une si cruelle régénération? Cette réaction sanglante et populaire a-t-elle donc trouvé partout des motifs de plainte également fondés? En quoi, par exemple, les Romagnes ont-elles pu articuler des plaintes assez graves pour justifier leur si grand désir de changer de maître? Je comprends que le fonctionnaire et le soldat allemands soient peu populaires à Venise, et pourtant, dans la dernière guerre d'Italie, les Vénitiens ont eu plus d'une occassion, dont ils n'ont pas profité, pour secouer cette tyrannie..... On dit peu populaire le gouvernement qui règne à Naples; on va jusqu'à accuser le clergé de laisser le peuple dans l'ignorance, et pourtant il a fallu la trahison et les immenses efforts venus de l'étranger et d'une puissance soi-disant régulière, pour perdre un jeune et malheureux roi..... Les réformes demandées à Rome ne sont pas d'une telle urgence que le peuple soit bien à plaindre de les attendre, je crois l'avoir démontré, et on assure que Pie IX lui-même a donné sans crainte l'*Imprimatur* à une brochure de P. Passaglia, qui indique les réformes que l'on ferait bien d'accorder. On fait grand bruit,

par exemple, on parle de renverser un empire, parce que, avec nos idées de liberté de conscience, nous ne comprenons pas qu'un légat ait obligé les personnes soumises au *precetto politico*, c'est-à-dire placées sous la surveillance de la police, à se confesser une fois tous les mois et à en fournir la preuve? Encore une fois, ce qui offense surtout nos modernes politiques, c'est que le gouvernement du Saint-Père ne se contente pas de réprimer, mais cherche surtout à améliorer et que sur un tel chapitre on ne lui pardonnera point même une erreur.

Faut-il voir, dans tout ce qui s'agite en Italie, une menace gratuite, une inspiration impie et révolutionnaire, et, s'il y a quelque chose de vrai au fond de toutes ces plaintes des populations italiennes, répétées et acclamées avec tant d'emphase par une certaine partie de la presse et négligées par l'autre, cela ne mérite-t-il pas l'attention de tous les hommes sérieux? Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que des hommes éminents ont signalé la situation de l'Italie et ont inutilement sollicité de ses gouvernements une prompte réforme. Au mois d'avril 1829, dans un dépêche au comte Portalis, M. de Chateaubriand écrivait: « On donne aux gouvernements les idées les plus fausses du véritable état des choses; on les empêche de faire ce qu'ils devraient faire pour leur sûreté, en leur montrant toujours comme des conspirations particulières d'une poignée de Jacobins ce qui est l'effet d'une cause permanente et générale..... La douane d'une frontière ne peut désormais séparer la liberté de l'esclavage; un homme ne peut être pendu de ce côté-ci d'un ruisseau pour des principes réputés sacrés de l'autre côté de ce même ruisseau... »

On fait un grand crime au gouvernement de Napoléon III d'avoir osé donner à Pie IX des conseils de réforme politique; mais est-il donc le seul qui ait cru devoir le faire? Un esprit éclairé et essentiellement conservateur, M. Guizot, écrit dans ses *Mémoires* : « Frappées de cette nécessité de

notre temps, et vivement pressées par le gouvernement français, les grandes puissances européennes essayèrent d'en convaincre aussi la cour de Rome et de la déterminer à apporter dans l'administration de ses États des réformes suffisantes, sinon pour répondre à tous les désirs des libéraux italiens, du moins pour leur enlever leurs plus justes motifs de plainte et leurs meilleurs moyens de crédit. Les représentants de la France, de l'Autriche, de l'Angleterre, de la Prusse et de la Russie à Rome, firent dans ce but, le 21 mai 1831, une démarche positive et concertée qui allait jusqu'à indiquer les principales réformes dont l'Europe reconnaissait la nécessité et donnait le conseil (1). »

M. Rossi, que son sang protége contre toute accusation de carbonarisme, écrivait, en 1847, lorsqu'il était ambassadeur de France à Rome : « A moins qu'on ne prétende exterminer l'Italie et en faire une terre d'ilotes, il faut bien se résigner à ce qu'un avenir plus ou moins lointain révèle ce qui est dans son sein. »

On a aussi beaucoup reproché au R. P. Lacordaire d'avoir parlé dans ce sens : l'histoire dira peut-être un jour qui a le plus aimé l'Église ou de ceux que la franchise a entraînés à parler ou de ceux qu'une fausse prudence a fait taire. « L'Autriche, a-t-il dit, ne pèse pas seulement sur l'Italie d'un poids injuste et oppressif, elle pèse aussi sur l'Église. Depuis 1815, la Papauté s'est peu à peu aliéné le cœur de tout ce qui l'entoure, et elle n'a plus vu son salut que dans une compression par la main de l'étranger... L'état actuel est devenu intolérable, et il en faut souhaiter ardemment la fin..... »

N'est-ce donc pas une chose fort regrettable qu'on ait vu des garnisons autrichiennes à Commacchio et à Ferrare pendant quarante-cinq années de ce siècle, et une occupation

(1) *Mémoires de M. Guizot*, t. II; p. 292.

des Romagnes par la même puissance pendant plus de vingt ans? Ces occupations étaient tellement sérieuses et complètes que le Pape n'était plus que le souverain nominal et que le souverain réel était l'empereur d'Autriche, dont les généraux étaient les véritables administrateurs dans ces provinces. De là vint, en 1832, on ne l'a pas oublié, l'expédition d'Ancône : « La France ne voulait point admettre alors, ainsi que le déclara son ministre à la tribune de la chambre des députés, le 8 mars 1832, que l'Italie appartînt tout entière à l'Autriche par voie d'influence. »

C'est une influence française et anti-autrichienne que les populations italiennes ont salué avec tant d'acclamations à l'entrée de l'armée française en Italie. Comment en effet ne pas reconnaître à la France, dans les questions italiennes, un désintéressement que ne saurait avoir l'Autriche qui, plusieurs fois, comme en 1797, à l'époque du traité de Campo-Formio, et en 1814, à l'époque du traité de Vienne, osa insister pour démembrer à son profit les États du Souverain Pontife? La France, elle, n'a aucun intérêt en Italie, sinon la défense du Chef de l'Église, et on ne l'a vu prendre possession nulle part après sa victoire de Solferino; on l'a vue donner la Lombardie, le fruit de ses victoires, au Piémont dont elle venait d'embrasser la défense. L'empereur d'Autriche, au contraire, comme empereur d'Allemagne, a toujours singulièrement tenu à porter la double couronne du royaume germanique et du Saint-Empire, comme il l'a fait, de 887 à 1273, depuis la déposition du dernier empereur carlovingien jusqu'à l'avénement des Habsbourg. Qu'on ne croie pas toutefois qu'à partir de 1273 les Romagnes retournèrent facilement sous la domination des Papes : dans toutes les villes s'établirent des maisons indépendantes et souveraines, telles que les Malatesti, les Manfredi, les Polenta, et on connaît les luttes de Jules II contre la maison d'Este.

Lorsque le cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola dans les Romagnes, était élu pape sous le nom de Pie VII, le

général Bonaparte, vainqueur à Marengo, faisait tous ses efforts pour réconcilier la révolution française avec le Saint-Siége, promettant de soutenir celui-ci contre les ennemis de l'Église. A ce moment les Napolitains refusaient de rendre au Pape la ville de Rome qu'ils occupaient, et les Autrichiens, maîtres de Venise, l'empêchaient de se faire couronner à Saint-Marc. Murat, après avoir chassé les Napolitains des États du Saint-Siége et rétabli Pie VII au Vatican, allait s'agenouiller au pied de ce trône relevé par Bonaparte, et le vainqueur de Marengo, tant en son nom qu'au nom de la république cisalpine, contraignait l'Autriche à abandonner ses prétentions sur les Romagnes. On était alors au traité de Lunéville, au commencement de l'année 1801.

On conviendra, sans se donner la peine d'y apporter même une très-grande attention, que les idées de Napoléon III sur les destinées du Nord de l'Italie sont aujourd'hui en parfait accord avec les vues de Napoléon Ier sur le même sujet. M. Thiers, examinant l'histoire et les combinaisons politiques de l'époque dont je parle, regrette que le premier consul ne se soit pas contenté de la Savoie et du comté de Nice, frontière naturelle et indispensable, et ne se soit pas attaché l'Italie pour toujours en la protégeant contre ses ennemis, considérant comme une grande faute d'avoir donné l'Etrurie à un prince espagnol. Puis il ajoute en finissant (1): « Morceler les plus belles provinces qu'on possédait actuellement pour construire une petite monarchie de plus au profit d'un prince autrichien (le grand-duc), c'était donner l'Italie à l'Autriche, car ce prince, quoi qu'on fît, serait toujours autrichien, et les peuples eux-mêmes, dont on aurait indignement trahi les espérances, concevant pour la France une haine méritée, reviendraient aux Allemands par ressentiment et par désespoir. Le général Bonaparte, qui

(1) Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. III, p. 381.

avait acquis sa première et peut-être sa plus belle gloire en délivrant l'Italie des mains de l'Autriche, ne pouvait commettre une pareille faute. »

En laissant de côté ce qui a rapport au reste de l'Italie, pour ne parler que de ce qui intéresse les États de l'Église, il n'est donc pas étonnant que les Romagnes, après tant de vicissitudes, soient devenues un peuple peu facile à gouverner. Une génération entière, élevée à l'époque de la fondation du royaume d'Italie, en 1805, mêlée à de graves événements, initiée aux tendances de l'esprit moderne, devait retourner difficilement à la domination autrichienne. M. Guizot nous montre dans ses Mémoires que les Romagnols ne se soumirent qu'en frémissant (1). On devait s'y attendre et la compression étrangère fut, quoique violente, complétement indispensable depuis 1814 jusqu'en 1859. Comme je viens de le rappeler, la soumission aux baïonnettes allemandes avait été mal préparée par la république italienne et par le royaume d'Italie, de 1797 à 1814, sans qu'on puisse en accuser en rien les hommes politiques actuels; et même pour les temps qui précèdent, l'histoire nous montre que, depuis Charlemagne jusqu'au seizième siècle, les papes n'ont exercé sur les Romagnes qu'une souveraineté nominale et que, de cette époque au dix-huitième siècle, ils n'ont été en réalité que les suzerains de ces provinces.

A part la pénible impression qu'a éprouvé tout homme religieux en voyant les Romagnols, une fois débarrassés des baïonnettes étrangères, se précipiter le jour même dans les bras du Piémont qui, en dépit du droit des gens, avait tout préparé pour les appeler et les recevoir, il faut bien convenir que la possession de ces provinces a été en tout temps un des plus graves ennuis de la puissance temporelle des papes. Non-seulement les légats étaient impuis-

(1) *Mémoires de M. Guizot*, t. II. p. 292, 293.

sants à s'informer ; mais les généraux de sa majesté apostolique, qui faisaient rendre la justice par des tribunaux composés de juges allemands, gouvernant en tête de leurs états, contresignés à Mantoue et à Vérone, *L'impérial et royal gouvernement civil et militaire résidant à Bologne, Ancône*, etc. On peut donc croire que c'était dans la pensée d'empêcher que tout ne fût perdu pour avoir voulu tout conserver que quelques hommes politiques suggérèrent dans ces derniers temps le projet d'une administration séculière des Romagnes, sous la suzeraineté et au nom du Saint-Siége. En voulant empêcher le retour des faits racontés dans le livre du gouverneur actuel de Milan, M. Massimo d'Azeglio, *I Casi di Romagna*, rendre impossible ces circonstances fâcheuses, toujours exagérées et toujours exploitées au profit des ennemis de l'Église. Bien des esprits, il y aurait injustice à leur en faire un crime, ont souvent rêvé pour les Romagnes ce qui a été institué pour les principautés danubiennes, un firman d'investiture et un tribut annuel.

A l'époque du traité de Vienne, en 1815, l'existence des Romagnes, quoique présentée sous un autre jour, fut pourtant mise en question. L'Autriche dut renoncer à garder tout leur territoire, et la Prusse fut aussi écartée quand elle fit tous ses efforts pour y transférer le roi de Saxe ; on alla même jusqu'à proposer d'en faire un état indépendant, espérant mettre ainsi un terme à toutes ses vicissitudes. Dans l'histoire de ce congrès, un historien sérieux (1) nous dit, en parlant de la papauté dont les limites temporelles ont constamment varié, comme celles de tout autre souveraineté : « Le principe de l'indivisibilité du territoire, rejeté à l'égard de la France, n'était pas plus admis pour les domaines du Saint-Père, par la raison que tout ce qui est susceptible d'accroissement temporel peut, dans certains cas, être susceptible de décroissement. »

(1) Flassan, *Hist. du congrès de Vienne*, t. II.

La difficulté avait été aussi grande et la solution la même, dès les premiers jours de ce siècle, au moment de la signature du concordat français. On conseillait alors à Pie VII de poser la restitution des Romagnes comme condition de la signature du concordat. Mais le saint Pontife ne voulut pas, pour un motif de cette nature, retarder l'heure d'une réconciliation tant désirée. Voici comment M. Thiers raconte cet événement:

« Les patriotes italiens, dit-il, voyaient avec désespoir relever chez eux le gouvernement des prêtres. Il était donc impossible au premier consul de pousser la complaisance jusqu'à rendre au Saint-Siège les Légations, qui ne pouvaient supporter le gouvernement clérical. Mais la cour de Rome, se trouvant à la gêne depuis qu'elle avait été privée du revenu de Bologne, de Ferrare et de la Romagne, raisonnait autrement. Du reste, le Pape qui, au milieu des pompes du Vatican, vivait en anachorète, songeait moins à cet intérêt terrestre que le cardinal Consalvi, et le cardinal Consalvi moins que Mgr Spina (1). »

Le concordat fut donc signé; les rapports entre Rome et la France devinrent même affectueux, et les nouveaux cardinaux français, élus en grand nombre, firent de l'église de France une des plus éclatantes de la chrétienté.

Pendant ce temps Pie VII ne négligeait aucune tentative pour recouvrer les Romagnes; mais c'était demander à Bonaparte plus qu'il ne pouvait, et le cardinal Caprara, cardinal-légat *à Latere* envoyé en France, écrivait au saint Père, en parlant du premier consul: « N'irritons pas cet homme! Lui seul nous soutient dans ce pays, où tout le monde est contre nous. Si son zèle se refroidissait un instant ou si, par malheur, il venait à mourir, il n'y aurait plus de religion en France (2). »

(1) Thiers, *Consulat et l'Empire*, t. III, p. 232.
(2) Ibid. p. 438

Comment ne pas reconnaître dans cette question des Romagnes un des embarras les plus dangereux de la papauté, un des éléments les plus funestes à son action et à son repos; quand le jeune vainqueur du pont d'Arcole chassait les Autrichiens au-delà de l'Adige, les ennemis de la France avaient obtenu de Pie VI qu'il enverrait ses troupes sur les derrières de l'armée française pour la prendre à revers et lui couper la retraite. La correspondance du cardinal Burca, qui fut saisie, dévoila ce projet, et Bonaparte prévint les desseins hostiles de l'armée pontificale. Le directoire demanda la destruction de la puissance temporelle du pape; le jeune héros français, qui avait déjà le pressentiment de sa destinée, ne le voulut pas. Après avoir vaincu l'armée Romaine à Senio, il donna la liberté aux prisonniers et les renvoya à leurs compatriotes, à la seule condition qu'ils iraient leur apprendre à leur retour dans leurs foyers « *que les Français ne venaient détruire ni la religion, ni le Saint-Siége* (1), » mais combattre les ennemis de la France. Au lieu donc d'avoir par cette tentative rendu service à la cause autrichienne, Pie VI, le 17 février 1797, se voyait contraint d'abandonner les Légations et les Romagnes, tant en son nom qu'au nom de ses successeurs, et signait le traité de Tolentino, dont l'article 7 est ainsi exprimé: « Art. 7. Le pape renonce également t à perpétuité, cède et transporte à la République française tous ses droits sur les territoires connus sous les noms de Légations de Bologne, Ferrare et la Romagne. »

Aujourd'hui en 1860, Napoléon III, témoin de l'invasion des Romagnes et des audacieux attentats commis contre le domaine temporel de l'Église, refuse de reconnaître la première de ces usurpations et se prépare à repousser énergiquement ceux qui tenteraient dans Rome de se heurter à sa redoutable épée.

(1) Thiers, *Hist. de la Révolution française*, t. IX, p. 57.

Telle est la ligne de conduite que Napoléon III, arrêté en quelque sorte à Villafranca par les conséquences de ses victoires, crut devoir suivre dans l'intérêt de l'avenir de l'Italie et de la paix du monde, attendant avec calme et confiance que la péninsule et peut-être l'Europe vinssent à réclamer avec empressement le projet de confédération italienne qu'on s'est tant hâté de repousser.

En arrivant au ministère des affaires étrangères, M. Thouvenel s'empressa de justifier cette politique impériale dans ses circulaires adressées aux agents diplomatiques, au mois de janvier 1860; nous y remarquons les passages suivants :

« Il ne s'agit point, en effet, de porter la plus légère atteinte à la puissance spirituelle du Souverain Pontife, ni à l'indépendance dont elle a besoin pour s'exercer dans les limites de ses droits. La question des Romagnes, aujourd'hui comme à d'autres époques, est née de circonstances politiques ; c'est également sous son aspect politique qu'il convient de l'examiner, en recherchant les meilleurs moyens de satisfaire à des nécessités en présence desquelles le gouvernement pontifical ne se trouverait pas fatalement amené, je le répète, si, au lieu d'attendre avec imprévoyance le développement de la situation, il eût écouté nos conseils et secondé nos efforts. Non, quoi qu'en puisse dire l'esprit de parti, qui ne craint pas d'affecter les apparences du zèle religieux ; non, quoi que l'on fasse pour laisser croire que les intérêts de la foi sont en péril, il ne se traite, Dieu merci, entre le gouvernement de Sa Sainteté et celui de l'Empereur, qu'une question purement temporelle. Nous pouvons donc la discuter sans manquer aux sentiments de déférence et de respect que la France entière s'honore de porter au Père commun des fidèles, et dont Sa Majesté est toujours heureuse d'être la première à donner l'exemple.

» . . . .

. . . .

Une sorte de connexité indissoluble entre deux ordres d'intérêts qui ne sauraient être mêlés et confondus sans danger fut dans l'origine un des éléments de la puissance de la Papauté, et elle concourut à la formation et au développement de sa souveraineté

territoriale. Cependant si l'on voulait interroger l'histoire avec attention, on verrait bien que ce ne fut pas uniquement en invoquant des motifs empruntés à sa mission divine en réclamant, en quelque sorte au nom du Ciel, que la Papauté, tantôt avec l'appui des populations elles-mêmes, tantôt avec le secours de souverains étrangers, parvint à se mettre en possession d'une partie de l'Italie. On reconnaîtrait en même temps, il faut le proclamer à l'honneur du Saint-Siége, que les Papes trouvèrent dans leur sagesse, leurs lumières, leur amour de l'ordre et de la justice, en un mot dans le gouvernement meilleur qu'ils offraient aux peuples dans ces temps de violences et d'anarchie, un des éléments essentiels de leur autorité politique.

» Je n'insisterai pas sur ce point de vue, craignant, si je m'y arrêtais davantage, de laisser croire que j'ai voulu chercher dans le contraste une allusion et emprunter au passé une leçon applicable au temps présent: rien n'est plus loin de ma pensée. Il me sera toutefois permis de dire que de nos jours, par suite d'un progrès que le gouvernement de l'Empereur ne saurait considérer autrement que comme un bienfait réciproque irrévocablement acquis aux sociétés modernes, la séparation s'est accomplie entre les deux domaines de l'ordre religieux et de l'ordre politique et civil. . . .

. . . .

. . . .

» Au début des hostilités, la neutralité du Saint-Siége avait été proclamée et reconnue par les belligérants. Ils continuaient d'occuper les positions dont ils se trouvaient les gardiens avant la guerre. Ils renonçaient à s'y fortifier de manière à pouvoir de là se nuire l'un à l'autre. Ils semblaient, en un mot, pénétrés de cette pensée qu'au-dessus de leurs dissentiments passagers s'élevait un intérêt supérieur, également cher à tous les deux, celui du maintien de l'ordre dans les États du Saint-Père. Les garnisons de Ferrare, de Comacchio, de Bologne et d'Ancône pouvaient, en toute sûreté, veiller au maintien de la tranquillité dans les Légations et les Marches, pendant que la garnison française y veillait à Rome. Il ne m'appartient pas d'apprécier les circonstances très-certainement impérieuses à ses yeux qui ont déterminé l'Autriche à ne plus continuer son rôle, mais j'ai le droit de rappeler que la France est restée fidèle au sien. Les troupes autrichiennes éloignées, les populations ont profité des conjonctures sans avoir

besoin d'y être entraînées par aucune excitation particulière, et l'on peut dire qu'elles se sont trouvées plutôt encore qu'elles ne se sont rendues indépendantes. Voilà tout le secret du soulèvement des Romagnes.

» Ce soulèvement ne saurait donc être imputé à la France, ni autoriser un doute quelconque sur la sincérité des assurances de sympathie et de bon vouloir que l'Empereur avait données à Pie IX à l'origine de la guerre. Mais l'Empereur devait-il ne point prendre en considération les faits nouveaux qui ont surgi contrairement à ses vœux? Sa Majesté, envisageant comme elle le devait les difficultés de la situation et jugeant cependant que la paix conclue à Villafranca pouvait produire toutes les conséquences qu'elle en attendait, si la cour de Rome secondait ses efforts, s'adressait de Desenzano au Pape, le 14 juillet, pour lui en faire connaître les conditions :

« Dans ce nouvel ordre de choses, ajoutait l'Empereur, Votre » Sainteté peut exercer la plus grande influence, et faire cesser » pour l'avenir toute cause de troubles. Qu'Elle consente, ou » plutôt que, *de motu proprio*, Elle veuille bien accorder aux » Légations une administration séparée avec un gouvernement » laïque nommé par Elle, mais entouré d'un conseil formé par » l'élection; que cette province paie au Saint-Siége une redevance » fixe, et Votre Sainteté aura assuré le repos de ses États et pourra » se passer de troupes étrangères...

» Je supplie Votre Sainteté d'écouter la voix d'un fils dévoué » à l'Église, mais qui comprend les nécessités de son époque et » qui sait que la force ne suffit pas pour résoudre les questions » et aplanir les difficultés.....

» Je vois dans la décision de Votre Sainteté ou le germe d'un » avenir de paix et de tranquillité, ou bien la continuation d'un » état violent et calamiteux. »

» Vous savez que ces suggestions ne furent point accueillies. Pendant que les événements, en se succédant, multipliaient les difficultés, la cour de Rome persistait à se renfermer dans une abstention uniquement propre à aggraver un état de choses qui déjà ne pouvait plus se concilier avec son autorité sans sacrifices ou sans compensations. C'est ainsi qu'on a laissé échapper toutes les circonstances opportunes pour rattacher les Légations au Saint-Siége ; c'est ainsi qu'on s'est trouvé en présence d'une éventualité

que l'Empereur a vainement voulu conjurer, et que Sa Majesté a été amenée à adresser au Saint-Père sa lettre du 31 décembre.

» Et maintenant, je le demande, les choses s'étant passées comme je viens de le rappeler, les conseils que l'on a repoussés étaient-ils donc si étranges? Certes, la sincérité des sentiments dans lesquels ils ont été donnés est, du moins, bien démontrée. Les égards, disons mieux, le dévouement que le gouvernement impérial a montrés, en toute occasion, au chef de l'Église, sont un des traits dominants de l'histoire des dix années qui viennent de s'écouler. Le clergé de France sait avec quelle bienveillance et avec quelle largeur de vues le gouvernement impérial a toujours pratiqué les lois qui règlent ses rapports avec la cour de Rome; il sait qu'il a trouvé, lui aussi, dans l'Empire un pouvoir réparateur, et que, sous cet appui tutélaire, il a repris dans la société française l'influence et l'autorité que d'autres régimes lui avaient disputées. Ces faits seuls suffiraient pour attester de quelles dispositions le gouvernement impérial était animé à l'égard de la papauté, lors même qu'il ne lui en aurait point donné des preuves directes et incessantes. Nous ne contestons point que l'occupation de Rome, à l'époque où elle a été entreprise, n'ait été dictée par des considérations politiques en même temps que religieuses; mais qui peut nier que le gouvernement de l'Empereur n'ait été déterminé à continuer, d'année en année, les sacrifices que cette mesure impose à la France avant tout par une sollicitude affectueuse et persévérante pour les intérêts du Saint-Siége? Qui ne reconnaît les ménagements au moyen desquels nous avons atténué ou même prévenu les inconvénients que l'occupation de Rome était de nature à entraîner, dans le fond comme dans la forme, pour la souveraineté du Saint-Père? Qui peut se refuser à voir dans cet ensemble de faits un témoignage des intentions les plus cordiales et de la volonté la plus formelle, non-seulement de protéger la position personnelle du Saint-Père, mais d'étendre, s'il était possible, son influence morale? C'est à cet ordre d'idées notamment que se rattache le concours prêté par la diplomatie française au Saint-Père, dans toutes les contrées où il y a des intérêts religieux à défendre, et que se relient, dans une large mesure, les expéditions accomplies ou entamées dans les mers de la Chine et du Japon. Et enfin quelle meilleure preuve à fournir de cette préoccupation constante que la stipulation de Villafranca, par laquelle l'Empereur, en dé-

férant au Saint-Père la présidence honoraire de la Confédération, voulait le placer à la tête de l'Italie régénérée !

» On peut déduire de cet exposé combien le gouvernement impérial eût été heureux et le serait encore, dans les conjonctures présentes, de rencontrer une combinaison capable de diminuer les embarras du Saint-Siége. Mais ici le bon vouloir de la France risque d'échouer contre d'insurmontables difficultés.

» En effet, il ne s'agit pas seulement de rendre les Légations au Pape, il faut encore trouver le moyen de les maintenir entre ses mains sans faire succéder une nouvelle occupation à une nouvelle intervention. Les événements ont assez démontré combien cette mesure serait impuissante à remédier au mal. L'opinion de l'Europe est formée sur ce point, et l'occupation, condamnée par les leçons du passé dans les Légations mêmes, est un expédient auquel personne ne pourrait plus songer à recourir, à moins de méconnaître des nécessités qui s'imposent à la sagesse et à la prévoyance de tous les gouvernements. Une telle politique est inadmissible aujourd'hui. L'autorité monarchique ni la majesté de l'Église n'auraient rien à y gagner ; la religion et la raison se réunissent pour la repousser avec une égale énergie..... »

NOTES.

Le lecteur jugera si j'ai été coupable de quelque exagération lorsque, en parlant des Druses et des Maronites, j'ai accusé les Anglais d'avoir préparé dès l'année 1856, époque de mon passage dans le Liban, les massacres qu'ils prétendent nous empêcher de réprimer en 1860. A la première nouvelle d'une intervention française en Syrie, j'ai annoncé (1) qu'il ne serait pas sans intérêt de mettre en présence les Anglais et les Druses, c'est-à-dire les égorgeurs du Liban et les temporisateurs de la conférence. Voici, à ce sujet, un curieux document envoyé par les premières correspondances de Syrie :

« *A la très honorée et impériale reine d'Angleterre.*

« Puisse Dieu lui accorder la continuation de sa puissance impériale et la fortifier ! Au nom de Dieu. Amen.

» Pétition de tous les chefs et communes de la nation druse du mont Liban à la susdite autorité impériale.

» Exposons que Dieu a épargné son peuple et l'a mis sous la protection de Votre Altesse Impériale et de son gouvernement,

(1) II vol. p. 155.

rempli de miséricorde et de compassion pour toutes ses créatures, quelles qu'elles soient et à quelque rite qu'elles appartiennent, et surtout pour celles qui peuvent être jugées sans justice et sans témoignage.

» C'est pourquoi nous, vos très-humbles serviteurs, nous approchons de votre trône, implorant la miséricorde et la protection de Votre Altesse Impériale, et demandant un regard de compassion, afin que justice nous soit faite.

» Nous osons présenter cette pétition au gouvernement d'Angleterre, juste et compatissant envers les adorateurs de Dieu, et nous osons y inclure un journal contenant l'explication des événements qui ont pu se produire entre nous et la nation maronite du mont Liban, afin que tous les faits que ce journal contient depuis le commencement jusqu'à la fin, puissent arriver à vos oreilles impériales. Nous demandons que votre compassion nous couvre et que nous soyons jugés d'après la justice et des témoignagnes impartiaux.

» Nous nous inclinons et protestons devant le trône de Votre Altesse Impériale pour qu'elle ait compassion de nous et nous fasse obtenir justice, et qu'elle se concerte avec notre gouvernement ottoman et les autres grandes puissances, afin que nous ne soyons pas traités d'après les fausses accusations de nos ennemis, ou punis avant d'avoir été jugés et reconnus coupables. A Dieu ne plaise que des monarques impériaux fassent une chose injuste!

» Voilà ce que nous osons exposer aux pieds du trône de Votre Altesse Impériale. Que Dieu la garde! Au nom de Dieu. *Amen.*

» Comme dans la nation druse il n'est pas d'habitude d'apposer les noms et les sceaux de tous les pétitionnaires, j'ai, votre humble serviteur, mis mon nom et mon sceau pour tous les autres.

» Votre serviteur, HAMDAN BELMINI,

» 27 août. *Grand-prêtre de la nation druse.* »

J'ai déjà indiqué comment la Providence a préparé nos soldats d'Afrique à la glorieuse mission de porter à la Palestine les bienfaits d'une civilisation chrétienne. Les événe-

ments semblent avoir démontré ce qu'il reste à faire pour compléter une telle organisation; ils en ont révélé la pensée et l'action.

Les massacres du Liban ont mis en lumière Abd-el-Kader, un enfant du prophète, bien connu en France et que quelques officiers de notre armée, qui l'ont vu et observé de près, ont déclaré vivre comme un saint. Son dévouement à la cause chrétienne a pu paraître étrange; mais il a révélé un chef capable de suivre une pensée humanitaire et de défendre les droits de la justice. Il ne s'agit donc plus que de créer pour lui un Pachalick en Syrie, comme on en a fait en Egypte, et de lui en faire donner l'investiture, quel que soit le chagrin qu'en puissent prendre les ennemis de la France, aimée et honorée par cet Arabe que nous avons vaincu.

De plus, comme il est impossible d'abandonner sans moyens de défense des populations chrétiennes telles que celles du Liban, de la Galilée et de la Palestine, il faudra bien, après avoir songé à donner à ces tribus une organisation communale et indépendante, former aussi des régiments chrétiens à la solde du pays et en état de les protéger et d'assurer la liberté du commerce et des communications de ces chrétiens entre eux et avec le reste du monde.

C'est pour échapper à ces conséquences que le gouvernement turc, pressé par les Anglais, s'est hâté de prendre une résolution. Pour éviter une occupation prolongée de son pays et arrêter une nouvelle et plus complète explosion du fanatisme musulman, le sultan envoya de Constantinople en Syrie le plus sérieux et le plus habile de ses hommes d'état, afin de punir les auteurs du massacre des chrétiens et empêcher par la terreur le retour d'un tel scandale. Fidèle à sa mission, Fuad-Pacha montra dès le premier jour une grande énergie qui révolta les musulmans au lieu de les calmer, et, en dépit de ses cruelles exécutions, les menaces et les projets de massacre continuent. Jamais un musulman,

qui a foi au Coran, ne comprendra qu'un vrai fidèle ait fait autre chose qu'un acte méritoire en immolant un *giaour*, un chien de chrétien. A peine notre armée est-elle arrivée en Syrie qu'on lit dans les premières correspondances les détails qui suivent :

« . . . . Ne croyez pas que la mission de Fuad-Pacha ait procuré quelque avantage aux chrétiens ; ils sont, au contraire, plus malheureux qu'auparavant, comme vous allez le voir. S'il y a quelque bien, il est le résultat de l'intervention française ; ce n'est qu'elle qui a fait cesser les massacres et empêché qu'ils n'eussent lieu à Beyrouth et dans toutes les autres villes maritimes. Les enquêtes ont révélé que des jours étaient désignés pour chacune de ces villes.

» Les Druses avaient d'abord été saisis d'effroi ; mais à la suite des visites successives de trois Anglais à leurs chefs, ils ont repris courage. De nouveau ils tuent les chrétiens qu'ils rencontrent. Ils paraissent être en parfaite tranquillité. Ce qui indique cette tranquillité des Druses, c'est qu'ils font leur récolte tant sur leurs propriétés que sur celles des chrétiens, et sur la montagne et dans la plaine.

» Des chrétiens qui se trouvent encore parmi les Druses ont rapporté que les trois Anglais ont dit dans leur entrevue avec les chefs que l'Angleterre, dont les intérêts ne permettent pas de rompre avec la France, n'a pas empêché celle-ci de faire l'expédition, mais qu'elle fait et fera tout ce qu'il faut pour la rendre sans effet.

» Encouragés par ces assurances, les Druses se disposaient à attaquer le camp français. A cette nouvelle, l'un des émissaires anglais est accouru vers eux, et dans une entrevue avec les notables, à l'embouchure de la rivière de Damour, entre Saïda et Beyrouth, il les a dissuadés de l'entreprise. Les Druses ont renoncé à l'attaque et paraissent rassurés sur leur position. Ils disent que, pourvu qu'ils restent tranquilles, leurs protecteurs leur ont garanti qu'ils ne seraient pas attaqués par les Français dans leur court séjour en Syrie. Ils sont persuadés de les voir se retirer après six mois. Les bruits qui les rassurent ne nous effraient pas. Nous savons

que la France est éclairée et puissante : elle ne se laisse ni jouer ni intimider. . . . .

» Les chrétiens sentent un soulagement dans l'âme en voyant les heureuses dispositions de l'armée française, et admirent en même temps l'esprit de discipline qui modère l'ardeur des soldats en attendant l'heure de l'action.

» Les musulmans de Damas et de Beyrouth, en voyant les criminels condamnés partir ou s'embarquer pour être incorporés dans l'armée à Constantinople, leur disaient : « Allez apprendre à mieux manier les armes et obtenir des grades pour la plus complète extermination des infidèles. »

» Ce genre de condamnation est, en effet, loin d'être favorable aux chrétiens, car on ne peut perdre de vue que, dans le massacre qui eut lieu, il y a neuf ans, à Alep, le gouvernement ottoman, pour toute punition, arrêta un certain nombre de musulmans qu'il enrôla dans l'armée. L'un des plus coupables, Abdul-Sélam-Aga, qu'on vit sortir d'Alep enchaîné, les mains attachées entre deux planches, n'a pas tardé d'avoir à Constantinople des grades élevés, sanction de sa conduite contre les chrétiens, et fut choisi pour être le gouverneur de la ville chrétienne de Der-el-Kamar et de la protéger contre les Druses. C'est ce condamné d'Alep qui, dans les derniers événements, a su mieux que tous anéantir ses protégés avec leur ville. . . . .

» Une correspondance de Damas, en parlant des chrétiens qui ont préféré la mort à l'apostasie, a signalé d'une manière toute particulière deux personnages notables : M. Jean Hanhouri, grec catholique, et M. François Massaliki, maronite. Ils ont confessé leur religion avec un grand courage, ont accepté la mort avec résignation, en prononçant des paroles dignes de leur vie exemplaire. Ces deux hommes avaient une réputation de sainteté dans le pays. Hanhouri, dans l'étendue de son commerce, en Europe et dans les Indes, était reconnu partout comme un modèle de probité. Les martyrs de Damas jouissent de la récompense de leur vie et de leur mort. Puissent leur sang et leurs prières obtenir le pardon de leurs bourreaux ! »

Nous trouvons dans une lettre d'Athènes, en date du 1|13 septembre, des faits d'une assez grande gravité et qui prouvent que la répression exercée en Syrie, loin d'avoir intimidé les fanatiques dans les autres provinces de l'empire, n'a fait peut-être que les surexciter. En effet, sur plusieurs points, les massacres s'organisent ou s'exécutent ouvertement et en plein soleil, et assez souvent on voit l'autorité turque se mêler aux complots ou au moins laisser faire.

A Magnésie (Asie-Mineure), d'après notre correspondance, un boucher chrétien ayant eu une discussion avec un Turc qui voulait lui prendre de force un quartier de viande qu'il ne voulait pas lui livrer, se vit enlever le couteau qui pendait à sa ceinture par ce Turc furibond, qui se précipita sur lui pour l'en frapper. Le boucher eut assez de présence d'esprit et de sang-froid pour parer les coups de son adversaire avec un bâton qui se trouva par hasard sous sa main, et il parvint même, de la sorte, à le désarmer et à s'en débarrasser après lui avoir fait une blessure.

Quand les Turcs de la ville eurent connaissance de cette rixe, ils résolurent, d'un commun accord, de venger leur coreligionnaire, et le dimanche suivant, s'étant réunis en foule autour de l'église au moment de la messe, ils attaquèrent les chrétiens à main armée, frappant sans distinction d'âge ni de sexe ; on dit que le nombre des victimes s'élève à cinquante. A Philiatès (Albanie), les Turcs avaient fixé le 7|19 août pour le massacre, et le caïmacam du pays était à la tête du complot ; il disait à qui voulait l'entendre qu'il se chargeait, pour sa part, de tuer au moins dix chrétiens ; c'était à l'issue de la messe qu'on devait les attaquer, parce qu'on savait pouvoir, en ce moment, les trouver réunis en grand nombre. Heureusement, il y avait à Philiatès un Turc honnête, et qui, par sa position de fortune et les fonctions qu'il occupe dans le medjlis, jouissait d'une assez grande influence pour pouvoir se faire entendre de ces forcenés. Cet homme de bien, qui mérite d'être connu et qui se nomme Tahip-Aga-Seïk, ne craignit pas de s'élever avec force contre le dessein criminel auquel on voulait l'asservir, et il fit avertir le vice-consul de la Grande-Bretagne, résidant à Saïda. Le vice-consul fit aussitôt envoyer à Philiatès un détachement des troupes cantonnées à Plyvivitza, qui put arriver à temps pour déjouer le complot. Néanmoins, les chrétiens de Philiatès ne sont rien moins que rassurés, parce qu'ils sont convaincus que les fanatiques

profiteront de la première occasion pour donner suite à leur sanguinaire projet. L'alarme est, du reste, générale dans toute l'Albanie, et les chrétiens sont partout menacés et exposés aux plus grands dangers.

A Scutari ont lieu journellement des réunions de fanatiques où l'on s'excite à la guerre sainte et à l'extermination des chrétiens. A Bérate, on signale la présence d'un grand nombre de derviches venus d'Asie. Ils tenaient conseil fréquemment chez un confrère du pays qui passe pour l'un des plus enragés fanatiques ; mais le pacha gouverneur s'est heureusement opposé à ces conciliabules et est parvenu à en disperser les membres. A Argyrocastron, outre les menaces incessantes dont les malheureux chrétiens sont l'objet de la part des fanatiques, on se plaint beaucoup de la vénalité du cadi, qui ne rend plus la justice qu'au poids de l'or et qui semble vouloir ruiner les victimes avant de les vouer au poignard assassin. A Delvino, les chrétiens ont été assaillis par les fanatiques ; l'archidiacre de Paramythias a été blessé grièvement.

On écrit de Beyrouth, le 3 septembre 1860:

« Hier matin sont arrivés environ 500 autres prisonniers de Damas. C'est le premier détachement de ceux dont Fuad-Pacha se débarrasse au moyen d'une simple incorporation dans l'armée turque. On avait d'abord prétendu qu'à la demande de ces prisonniers, leur entrée à Beyrouth n'aurait lieu que de nuit; mais bien qu'elle ait eu lieu en plein soleil, rien dans leur attitude ne trahissait la crainte d'être reconnus au passage par l'émigration damasquine. Les uns proféraient, le verbe haut et le sourire aux lèvres, et les autres chantonnaient d'un air de distraction dédaigneuse des menaces comme celle-ci : « Nous allons à Constantinople prendre » des pantalons et des fusils ; puis nous reviendrons vous massacrer » tous, et vos femmes, vos filles, seront à nous. » Au moment où la haie des chrétiens était le plus compacte, les soldats ont joué contre ceux-ci de la baïonnette, mais sans piquer toutefois, et en se servant de leurs fusils comme de simples assommoirs. Plusieurs chrétiens ont été blessés, l'un d'eux, dit-on, grièvement et aux applaudissements d'un agent inférieur de police qui paraphrasait, dans la foule, les menaces des prisonniers.

[illegible] soldats [illegible] écarté [illegible]

[illegible]

[illegible] massacres. [illegible]

[illegible] Tonnais-

[illegible]

[illegible] prisonniers. [illegible]

[illegible] de furieux [illegible] le mars. [illegible]

[illegible]. J'ai eu la curiosité [illegible] à la fois une idée du sentiment [illegible] Révolution française, et de la [illegible] mécontents du pays ne cessent [illegible] du Sultan et celle qui [illegible] étrangère.

[illegible] est notre oncle. Par [illegible]

[illegible] est notre étendard [illegible]

[illegible]

[illegible] et l'étendard de [illegible]

[illegible]

[illegible] rivet[illegible].

[illegible]

Racheya pour y relever leurs maisons, ont reçu de Fuad-Pacha l'ordre de se concentrer sur Saïda. On croit voir dans cette précaution l'avant-coureur d'une prochaine attaque contre les Druses, qui, dans leur retraite probable, ne manqueraient pas de massacrer la population dont il s'agit, si elle restait sur leur passage.

» Le commissaire anglais, lord Dufferin, est arrivé avant-hier ici avec un vapeur turc, circonstance qui, à tort ou à raison, a été fort remarquée ici. Un vapeur français a été aussitôt expédié sur Alexandrie pour y prendre le commissaire français, M. Béclard.

» Il me reste à vous parler d'un fait sur lequel j'aurais longtemps gardé le silence si je n'y voyais pour la presse européenne la source de mille fausses indications.

» Quand tout un quartier de Damas n'est qu'un vaste charnier de chrétiens; quand dix-huit cents à deux mille cadavres gisent encore en plein vent au pied de la terrasse du palais de Der-el-Kamar, où une décomposition lente les dispute seule à la voracité des chiens; quand, à Hasbeya, d'autres piles de cadavres, qui remplissent, jusqu'à une hauteur de plusieurs pieds, une partie du premier étage du sérail, n'échappent à ce suprême outrage que par une momification spontanée; quand après plus de deux mois, en face de l'Europe soulevée d'horreur, en face de cinq ou six escadres chrétiennes, en face d'une armée française, en face de centaines d'exécutions, le fanatisme musulman ne se relâche même pas et qu'une invincible terreur continue de parquer sept ou huit mille familles de fugitifs dans la citadelle de Damas et dans les villes du littoral, où des menaces quotidiennes de mort viennent les relancer jusque sous notre canon, il est triste d'avoir à dire que de mesquines et lointaines préoccupations d'influence se trouvent encore à l'aise dans cet enfer d'épouvante et de gémissements, et qu'à Damas comme à Beyrouth il y ait, dans la question syrienne, un parti anglais et un parti français, division que bon nombre d'Anglais intelligents affectent du reste eux-mêmes de condamner.

» Au dire du parti « anglais, » avec lequel font plus ou moins chorus l'irritation de la petite colonie suisse et l'humeur beaucoup plus contrainte des agents autrichiens, les Druses seraient infiniment plus chevaleresques et les Turcs d'infiniment meilleures gens que les chrétiens décimés. Si ceux-ci ont été pillés et égorgés, c'est que leurs divisions ainsi que leur manque d'énergie ne leur ont pas permis de prendre l'avance sur les rancunes druses et mulsumanes

et de transporter les rôles. A la vérité, on ne peut refuser aux chrétiens survivants protection et satisfaction; mais, Dieu merci, le gouvernement ottoman ne leur a marchandé ni l'une ni l'autre.

» Les mesures énergiques de Fuad-Pacha vont au-delà plutôt qu'elles ne restent en deçà du but visé. Le fanatisme musulman est désormais atterré. Quant aux Druses, ils ne demandent pas mieux que de revenir au calme de la vie patriarcale, d'où d'imprudentes provocations les avaient fait, à leur grand regret, sortir. Conclusions: La France a accompli sa tâche, et notre armée peut sans scrupule évacuer la Syrie. Voilà ce qu'on dit tout haut, ici même, en présence des lugubres démentis qu'apportent les bulletins de chaque jour, et voilà, sans nul doute, ce qu'on fera répéter plus ou moins ouvertement en Europe pour détourner de l'expédition française l'universelle sympathie des chrétiens.

» A la demande de notre consul général, M. de Bentivoglio, le nouveau pacha d'ici a consenti, et d'ailleurs de très bonne grâce, à remercier divers chefs bédouins amis de la France, et qui, les uns spontanément, les autres sur l'invitation des agents français, ont très-loyalement protégé les chrétiens contre les Druses. »

J'ai montré en toute occasion quel profit la Russie cherche à tirer de la chute prochaine de l'empire ottoman. On sait avec quelle patiente persévérance elle marche au but qu'elle s'est proposé. On va juger si elle y a renoncé aujourd'hui.

On lit dans le *Journal de Saint-Pétersbourg:*

APPEL DE MONSEIGNEUR LE MÉTROPOLITAIN PHILARÈTE DE MOSCOU.

Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

La Russie a naguère entretenu l'Europe des souffrances infligées aux chrétiens de l'Orient par les infidèles. Inspirée par une sage prévoyance, elle avait proposé l'adoption de mesures qui étaient de nature à prévenir de plus grands malheurs. L'Europe ne s'est pas hâtée de faire droit à cette demande, et les prévisions de la Russie se sont accomplies.

Les chrétiens de Syrie ont vu se renouveler pour eux les persécutions des premiers siècles du christianisme. Des milliers d'entre eux ont été immolés, leurs habitations livrées aux flammes, leurs propriétés saccagées, leurs églises même n'ont pas été épargnées. On peut se faire une idée, en songeant à ces désastres, des misères auxquelles sont en proie les malheureux qui ont échappé aux massacres et qui manquent aujourd'hui de nourriture, de vêtements et d'asile.

La voix de l'humanité et les sympathies qui naissent d'une foi commune parlent chaleureusement au cœur des Russes orthodoxes en faveur de leurs frères martyrs de l'Orient.

C'est sous l'empire de ces sentiments et de ces réflexions que le clergé de Moscou, assemblé en réunion privée, a unanimement décidé d'organiser et organise présentement une souscription volontaire parmi ses membres, déclarant qu'il est prêt à favoriser, en vue du même but, le concours des autres classes de la société et à accepter avec reconnaissance toute offrande versée par la charité.

Le lieu principalement désigné pour recevoir la souscription et le montant des sommes souscrites, est le monastère de Tchondovo, où a été établie à cette fin un comité composé des archimandrites des monastères de l'Epiphanie et de la Présentation, et dont fait partie également l'archiprêtre de la cathédrale.

Les sommes recueillies seront transmises par le métropolitain, promptement et sûrement, à leur destination.

Le total des offrandes reçues du clergé par le département asiatique du ministère des affaires étrangères, d'où les souscriptions sont expédiées à leur destination, s'élève au chiffre de 5,222 roubles.

La lumière se fait tôt ou tard. J'ai fait tous mes efforts pour montrer que la politique française n'avait d'autre ennemie, et en Orient et en Italie, que la politique anglaise. Ce qui est clair comme la lumière du jour, il faut bien que chacun le voie. Une brochure de M. Henri de Valory vient de paraître : elle a pour titre : *Une triple alliance contre l'Angleterre, l'Islamisme et la Révolution.* On y trouve cette conclusion :

« ..... Quelle sera donc la combinaison au moyen de laquelle on pourra rétablir l'équilibre au milieu de tous ces intérêts divergents ? Cette combinaison, la seule capable d'assurer la paix à l'Europe, c'est une triple alliance entre la France, la Russie et l'Autriche, en prévision du partage de l'empire turc.

» Cette triple alliance est tellement nécessaire, tellement indispensable, qu'aucune de ces trois puissances ne peut réussir, prise isolément, et que leur désaccord amènerait la guerre générale avant peu au profit de l'Angleterre, de la Révolution et de l'Islamisme. Rien de plus facile à démontrer.

» L'heure de la Turquie est arrivée. Vouée à l'ignorance, à l'immobilité et à la mort, la race turque doit disparaître de l'Europe orientale. L'Angleterre s'est déclarée solidaire de la Turquie, elle partagera sa bonne ou sa mauvaise fortune. Elle a même plus de droits à l'indignation du monde ; car elle, plus que la Porte, a été l'instigatrice des massacres de Damas et du Liban, et l'histoire prouvera qu'elle a payé les Druses en 1860 comme en 1844. Et quand même les Anglais ne seraient pas unis aux musulmans par une communauté de crimes, quand même ils n'auraient pas démérité de l'humanité toute entière, tous les peuples qui habitent le littoral de la Méditerranée ont intérêt à la déchéance de l'Angleterre dans cette mer.

» Que Dieu donne donc au Czar une de ces résolutions qui illustrent un monarque et sauvent les empires. Que la Russie s'unisse à l'Autriche, et que ces deux puissances, alliées à la France, opposent aux Anglais, aux musulmans, aux juifs et aux garibaldiens, une digue infranchissable. Que dans un commun et magnifique accord l'empire turc soit partagé au profit de l'Europe continentale et au détriment de la barbare et sauvage Angleterre. Ce sera peut-être la solution de la question italienne. L'Angleterre, obligée d'envoyer ses flottes dans le Bosphore, ne pourra plus appuyer de ses vaisseaux les révolutionnaires italiens. La France, n'ayant plus alors à soutenir le principe de non-intervention, fera exécuter les clauses du traité de Zurich. »

On se rappelle que j'ai parlé (t. 1er, p. 289 et suivantes) du P. Angelo de Nazareth, de ses rares qualités, de sa

piété, de l'ascendant moral qu'il exerçait sur les populations de la Galilée et surtout de son amour pour la France. C'est avec des larmes d'admiration et de reconnaissance que j'apprends que Dieu lui a donné la récompense du martyre. Nous lisons dans la correspondance suivante, venue de Damas après les massacres :

« Le R. P. Angelo, curé des latins de Damas, fut sollicité d'apostasier et de se faire musulman. Sur sa réponse calme et ferme qu'il ne savait pas comment on se faisait musulman, qu'il ne connaissait que Dieu et son Divin Fils Jésus-Christ, on lui déchira le corps, on lui coupa les membres et on traîna ce tronc mutilé dans la rue pour le donner en spectacle à la population. »

(*Damas*, 29 *juillet* 1860).

Que Dieu écoute la prière de ses martyrs et donne à la France le courage d'accomplir sa noble mission ! *Exaudiat Dominus orationes..... nec vos deserat in tempore malo !*

(II Mai, 1, 5.)

FIN.



TABLE.

—

CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVIII.

[illegible]

[illegible] XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XLII.

CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIV.

CHAPITRE XLVIII.

CHAPITRE XLIX.

CHAPITRE L.

CHAPITRE LI.

CHAPITRE LII.

CHAPITRE LIII.

CHAPITRE LIV.

CHAPITRE LV.

CHAPITRE LVI.

CHAPITRE LVII.

CHAPITRE LVIII.

CHAPITRE LIX.

CHAPITRE LX.

CHAPITRE LXI.

CHAPITRE LXII.

CHAPITRE LXIII.

CHAPITRE LXIV.

CHAPITRE LXV.

CHAPITRE LXX.

CHAPITRE LXXI.

CHAPITRE LXXII.

CHAPITRE LXXIII.

CHAPITRE LXXIV.





